

LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX
DANS LES PAYS DE
LA MOYENNE GARONNE
(AGENAIS, BAS-QUERCY)

*Thèse présentée pour le Doctorat
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Pierre DEFFONTAINES

PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

S. I. L. I. C.
41, Rue du Metz, 41
LILLE

1932

*Thèse Paris
1932*

LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX

DANS LES PAYS

DE LA MOYENNE GARONNE

LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX
DANS LES PAYS DE
LA MOYENNE GARONNE
(AGENAIS, BAS-QUERCY)

*Thèse présentée pour le Doctorat
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Pierre DEFFONTAINES

PENSIONNAIRE DE LA FONDATION THIERS
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

S. I. L. I. C.
41, Rue du Metz, 41
LILLE

—
1932

*26564





Digitized by the Internet Archive
in 2026

Album des photographies hors-texte

Nous avons groupé en un album toutes les photographies hors-texte et nous les avons placées en tête de notre travail comme une introduction par l'image afin que le lecteur puisse pénétrer dans le sujet d'abord par des observations. La vision est le premier stade du travail géographique. Les photographies défilent dans le même ordre que les chapitres et préparent au déroulement des faits étudiés.

Les explications des photographies, assemblées à la fin du défilé des hors-texte, ont été longuement développées de manière à donner aux illustrations leur pleine utilité de vision et à permettre à cet album de former un tout autonome, relatant les principaux caractères de la vie des hommes dans les pays de la Moyenne Garonne.

Les photographies sont de l'auteur (sauf deux) et aussi tous les dessins, plans et cartes dans le texte.

Au cours de l'ouvrage, les renvois intitulés (photo...) se rapportent aux photographies hors-texte du début et ceux intitulés (fig... p...) se rapportent aux cartes et plans répartis dans le corps du volume.



1 - Le pays des "serres" autour de Penne



2 - Bajamont ; banquette de mollasse entre les deux calcaires de l'Agenais



3 - Une "ribière" dans les "serres" à Roquecor



4 - Petits murs et "garrouilles" près de Limogne



5 - La vallée du Lot vue de Pujols



6 - La butte de Montalzat au centre des mollasses
du Bas-Quercy



7- Métairie à Fourques près de Marmande ;
façade principale, munie du "balet"



8 - Grand "balet" servant de séchoir à tabac ;
façade d'une métairie près de Marmande



9 - Métairie à grand pigeonnier et "balet",
commune de Saint-Sylvestre-sur-Lot



10 - Métairie construite en terre battue et planches
à Bias près de Villeneuve-sur-Lot



11 - Métairie du type marmandais à deux formes de toit
près de Gontaud



12 - Borde en longueur du type languedocien,
munie de deux pigeonniers, à Falguière près de Montauban



13 - Maison en hauteur à la Lisonne
près de Villefranche-de-Belvès



14 - Maison en hauteur à Beauregard (Lot)



15 - "Gariote" près de Beauregard sur le Causse



16 - Pigeonnier sur pilotis près d'Agen



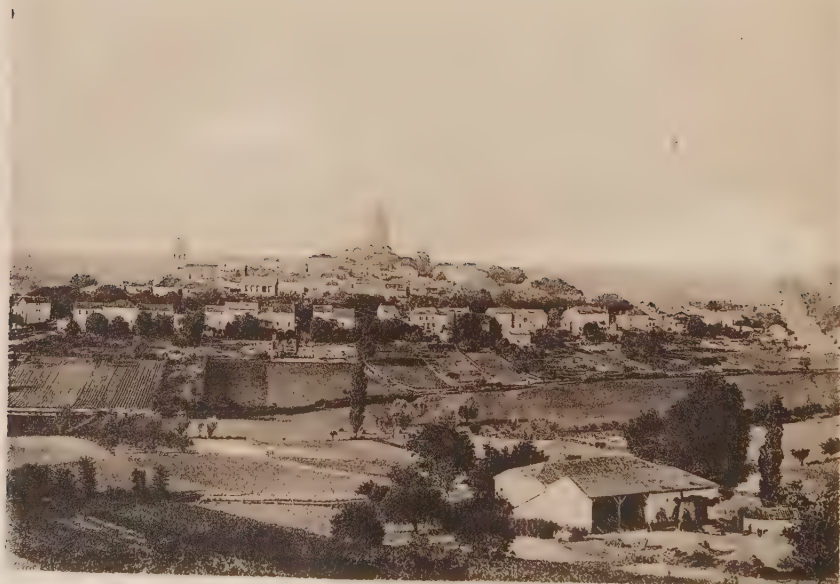
17 - Petite église isolée près de Montaignut-de-Quercy



18 - Cabane où l'on dépose le pain,
preuve de l'isolement des habitats, à Cazes-Mondenard



19 - "Mayné" à maisons agglutinées à Las-Cabanes
près de Montcuq



20 - Montcuq

Cliché Clozier



21 - Lauzerte



22 - Puycelci



23 - Les "cornières" de la bastide de Castelsagrat



24 - Les "cornières" de la bastide de Caudecoste



25 - Une rue en ruines à Clairac



26 - Maisons en poutres juxtaposées à Saint-Pierre-de-Nogaret



27 - Polyculture agenaise, culture en "cancé" près de Roquefort



28 - "Joualles" de vignes près de Cocumont



29 - Vignes, artichauts, pruniers dans un champ
à Beaupuy près de Marmande



30 - Exemple de polyculture près d'Agen



31 - Séchage de la prune au soleil à Montlaurun



32 - La "despélunca" (épluchage) du maïs à Bouloc



33 - Une ancienne allée de mûriers au Barry-d'Islemade



34 - Culture maraîchère avec noria près d'Agen



35 - Plantation de sorgho à balai près de Barie



36 - Champ de tabac à Taillebourg



37 - Dépiquage du blé au rouleau à Barie



38 - Ciselage du chasselas à Moissac



39 - Reste du paysage bocager
dans la basse plaine près d'Agen



40 - Les "graviers" de Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave



41 - Garonne divagante près de Castelsarrasin



42 - La Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave,
méandre abandonné



43 - Attaque d'une berge de Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave



44 - Ruines du hameau de Caplong près de Golfech,
enlevé par la Garonne



45 - Les épis au long de la Garonne bordelaise
entre Caudrot et Casseuil



46 - Enrochements le long de la berge de Garonne
au Sud de Marmande



47 - Les "jetins" sur la berge de Garonne près de Boé



48 - Une "bioulade" à Menaux près de Port-Sainte-Marie



49 - Borée montée sur "terrat" dans la plaine inondable
de Marmande



50 - Grange sur pilotis dans la plaine inondable
de Couthures-sur-Garonne



51 - Borde entourée d'une "matte" à Gaujac près de Marmande



52 - Culture sous peupliers dans les "ramiers" de Camparolle
près de Malause



53 - Tonneins, la "cale"



54 - Anciennes maisons de bateliers et de maîtres de bateaux
à Saint-Laurent près de Port-Sainte-Marie



55 - Le bourg des bateliers de Boé sur la berge de la Garonne



56 - Bateau de Garonne avec le long gouvernail appelé "piquon"



57 - L'ancienne batellerie sur le Tarn à Montauban
d'après un tableau de 1794, conservé chez les Dames de Saint-Maur à Montauban



58 - La pêche aux aloses à Aiguillon sur le Lot



59 - Pêche à la "birole" à Menaux près de Port-Sainte-Marie



60 - La foire du Lundi de Pâques à Agen



61 - Les rues pendant la foire du Lundi de Pâques à Agen



62 - Le marché au chasselas à Moissac



63 - La gare de Moissac pendant la saison du chasselas

Explication des photographies hors-texte

PHOTO 1. — Vue d'une vallée ou *ribière*, ouverte dans les plateaux calcaires ou *serres*. Au premier plan, à gauche, on aperçoit un prunier malade et presque sans feuilles ; le champ labouré est rempli de débris de calcaire blanc, (calcaire de l'Agenais), les *patricodes* ; un peu en arrière, la pente plus forte, jadis en vignes, est abandonnée aux génévriers et chênes ; plus bas, les pentes de mollasses, moins accentuées, sont occupées par des champs et des métairies. Au milieu, une grande métairie, à bâtiments en ordre dispersé, contient deux logements, l'un, plus loin dans les arbres pour le maître, l'autre plus près pour le métayer ; ces deux logements sont de type *échoppe* ; la métairie comprend en outre à droite une longue construction basse qui est une grange-étable de type marmandais, récemment construite pour le bétail. Dans le fond, la route est un *camí de la ribière*. Le peuplement, entièrement dispersé, est en général loin de la route ; les habitations sont installées sur les versants de mollasse et raccordées à la route par des chemins annexes. A l'horizon, des pitons ou *pechs* calcaires sont des lambeaux de *serres* détachés des plateaux.

PHOTO 2. — Détail d'une corniche calcaire dans les *serres* méridionales. La *ribière* est creusée à travers les deux horizons de calcaires aquitaniens : calcaire gris en haut, calcaire blanc plus bas ; chacun de ces horizons donne un abrupt rocheux et boisé, un *roustier*, séparé par une banquette de mollasse aux pentes douces et bien cultivées ; dans le fond, un *camí de la ribière* dessert des *bordes*, dispersées dans les mollasses ; au premier plan, une *joualle* de vigne avec pruniers porte la marque d'un récent abandon. La banquette de mollasse est divisée en innombrables parcelles allongées, appartenant aux petites gens des *maynés* (hameaux) des *serres*. Ce paysage de champs émiettés est devenu rare par suite de la disparition des petites gens et des *maynés*. Les *serres* prennent de plus en plus un paysage bocager à grandes parcelles et à bordes isolées, présenté par la vue suivante.

PHOTO 3. — Une *ribière* dans les *serres* centrales. L'aspect bocager est très net, on voit plusieurs vergers de pruniers. Les vallées sont desservies par des *camis de ribière*, bien que le peuplement soit installé surtout au sommet des versants de mollasse au pied des corniches calcaires boisées, des *roustiers*. A l'horizon, deux petites buttes ou *pechs* représentent des lambeaux de calcaire gris, conservés au-dessus du calcaire blanc ; sur le *pech*, qui est à droite, on aperçoit le bourg perché de Roquecor.

PHOTO 4. — Une vallée dans le causse de Limogne, vallée sèche, au profil arrondi, appelée *coulino*. On observe la différence avec les *ribières* des *serres*. La vallée caussenarde est entièrement creusée dans les calcaires jurassiques. Il n'y a plus d'abrupts calcaires dominant des versants adoucis de molasse. Les nombreux petits murs en pierres sèches séparent d'anciennes vignes aujourd'hui disparues et remplacées par des taillis de petits chênes étêtés, donnant des fourrages et des litières. Ces taillis s'appellent des *garrouilles*. Le fond des *coulino*, au sol plus profond, est souvent resté en prairie ; ces vallées sèches, à l'inverse des *ribières*, tout émaillées de maisons, sont le plus souvent désertes.

PHOTO 5. — Un type de grande vallée : la large vallée du Lot ; marquerie de petits champs étroits et longs, peuplement dispersé en très nombreuses petites maisons. Le paysage bocager a disparu de la vallée, il réapparaît au premier plan sur les pentes de molasse qui bordent la *ribière*. Sur les mêmes pentes, des vignes à chasselas aux rangées hautes et régulières.

PHOTO 6. — Relief mou et anarchique de la zone des mollasses ; à l'horizon, le *truc* de Montalzat est une butte de calcaire dominant les mollasses. Paysage bocager peu touffu. Au premier plan, *joualle* de vigne isolée.

PHOTO 7. — Habitation élémentaire à grange-étable centrale de type marmandais. Le toit très allongé et plat, couvert en tuiles-canal, abrite un large pignon servant de façade et exposé au Sud-Est. En avant de cette façade, le toit débordé et forme un vaste auvent soutenu par des poutres, le *balet*, garanti par des planches à claire-voie qui protègent du soleil.

A gauche, s'ouvre le logement des hommes, orné sur la devanture de rangées de pots de fleurs. Au centre, la porte-charretière donne accès à la grange à fourrage ; à droite, l'étable se continue par le poulailler et la cabane à cochons. En avant, la large surface plane, macadamisée, servant de sol à dépiquer est abritée par quelques arbres, jadis ormeaux, remplacés, depuis la maladie des ormes, par de jeunes acacias. Néanmoins le devant de maison s'appelle encore l'*ourmière*. Cf. fig. 7, p. 41.

PHOTO 8. — Détail d'un auvent ou *balet* d'une habitation de type marmandais. Le *balet*, très vaste, est muni à l'intérieur de nombreuses poutrelles transversales et se protège des rayons du soleil par une cloison à claire-voie de planches noircies au goudron. Cette disposition permet d'utiliser le *balet* comme séchoir à tabac. Au premier plan, en haut, on voit pendre des *manoques* de tabac en train de sécher. On est ici dans la riche basse plaine de la Garonne marmandaise où les plantations de tabac se sont multipliées depuis un siècle. A gauche, se tient le logement des hommes ; au centre, la grand'porte de la grange ; à droite, l'étable et les appentis pour les cochons. Toute la bâtisse est faite en torchis recouvert de blanc de chaux ; à droite, la construction rajoutée est en briques crues ou *adobes*.

PHOTO 9. — Habitation de type marmandais où l'on observe le grand travail de charpente que représente ce type. Une fois le grand toit élevé sur poutres, comme une vaste tente, on aménage l'intérieur par des cloisons de torchis et de planches. La maison est essentiellement un toit. Le *balet* ici n'est pas muni de planches goudronnées cachant la façade comme dans les photos 7 et 8 parce qu'il n'y a pas de travail de séchage du tabac. À gauche, le logement des hommes est surmonté d'une tour monumentale servant jadis de *garde-pile* et de pigeonnier. Devant la porte charretière, on voit les deux types de voitures du pays (voitures à deux roues), en avant le *tambourel* pour le fumier, en arrière la *carreto* pour le foin. Au premier plan, un grand espace libre, abrité par l'ombre des ormeaux, sert de sol à dépiquer.

PHOTO 10. — Ancien mode de construction de l'habitation de type marmandais dans la plaine du Lot. La grande façade sur pignon exposée au Sud-Est est fermée par une simple cloison de planches, les murs goutterots sont en terre battue, même pas en torchis, seul le mur de fond, exposé au Nord-Ouest, au *ploutzal*, est en pierre. À l'extrême droite, le logement des hommes est revêtu de chaux. La façade a été munie récemment d'un grand *balet* sur piliers, couvert en tuiles mécaniques, contrastant avec les anciennes tuiles-canal.

PHOTO 11. — Transformation de l'habitation de type marmandais au contact de la maison périgourdine. La grange centrale a un toit spécial à forte pente, couvert en petites tuiles plates et muni de lucarnes. Le pigeonnier n'occupe qu'une petite niche dans le grenier. Le logement à gauche, l'étable et le four à pain à droite sont abrités par un toit plus plat en tuiles-canal. Cette maison est abandonnée au milieu de champs en friches. Dans le fond, bocage de chênes émondés.

PHOTO 12. — Maison en longueur à logement central d'influence languedocienne. De gauche à droite, se suivent : l'étable, la grange à foin tout ouverte sur la façade, un premier pigeonnier avec toit à ressaut, contenant en bas une pièce-débaras, au-dessus le grenier à maïs avec fenêtre sans vitre, le logement du métayer, un deuxième pigeonnier mieux entretenu, abritant au rez-de-chaussée le *garde-pile* et au-dessus une chambre, un second logement pour le maître, aujourd'hui inoccupé, une petite écurie. À l'extrême droite, un nouveau bâtiment a été élevé pour abriter fourrage et bétail dont le rôle est en accroissement. Les logements des hommes sont munis sur le devant d'un vestibule galerie avec balcon, le *balet*, recouvert par une avancée du toit. La façade est orientée vers le Sud-Est. Cf. fig. 4, p. 37.

PHOTO 13. — Maison en hauteur sur la frontière du Périgord, du Quercy et des *serres*. L'escalier haut et large donne accès à un perron couvert, véritable pièce appelée *balet* et munie de l'évier (*aiero*). La tour abrite le *garde-pile* au premier étage, le pigeonnier au-dessus ; le rez-de-chaussée était réservé aux étables ; aujourd'hui, il sert de débarras.

Les toits sont couverts en plaques calcaires ou *lauzes* sauf des réparations modernes en tuiles mécaniques au-dessus du *balet*. Belle construction monumentale caractéristique du pays calcaire. Derrière à droite, un bâtiment a été élevé en vue d'abriter le cheptel trop nombreux pour se contenter des anciennes étables. Dans le haut, les branches de chênes et non plus d'ormes protègent le sol à dépiquer.

Cette maison en hauteur n'est pas isolée, elle appartient à un hameau ou *mayné* installé sur une hauteur.

PHOTO 14. — Maison en hauteur dans une petite agglomération du causse à la limite du pays des *serres*. Très large escalier se terminant par une belle terrasse abritée par un toit en tuiles-canal, la maison est munie d'un toit de *lauzes* à forte pente, où l'on a pu ouvrir une lucarne. Le rez-de-chaussée sert d'étable et de cellier à vin. A gauche, extrémité d'une vieille halle en poutres de bois, couverte de tuiles-canal.

PHOTO 15. — Ancienne cabane ou *gariote* de pierres sèches, dans les causses, construite avec les deux espèces de calcaire du pays ; les calcaires à blocs ronds et à creux ou « *salières* » donnent les murs, les calcaires en plaquettes donnent les tuiles. Cette *gariote* a dû être habitée, on voit les montants d'une porte, la pierre plate qui fait le sommet du toit est un peu surélevée par des supports pour laisser passer la fumée ; derrière la cabane, un buisson de sauge et lilas ; à droite, un prunier mort. La maison s'appuie à un petit mur de pierres sèches. L'endroit aujourd'hui est entièrement abandonné.

PHOTO 16. — Pigeonnier de l'Agenais appelé *tour*, de forme hexagonale ; monté sur colonnes munies de chapiteaux spéciaux à gouttière renversée afin d'interdire l'accès des rats et belettes. Construction soignée en torchis et colombage couverte de crépis. Les trous de sortie pour les pigeons se trouvent au sommet du toit dans le clocheton. Tout l'intérieur du pigeonnier est tapissé de cases où viennent élire domicile les pigeons sauvages appelés *fuyards* ou *touriers*, c'est-à-dire habitants des *tours*. Ces pigeonniers sont isolés, loin des habitations, souvent à la limite des propriétés pour que les pigeons causent moins de déprédations dans les terres du propriétaire. Une trappe cadénassée permettait d'aller ramasser la précieuse colombine. Les pigeonniers ont souvent une importance spéciale dans les pays qui ont peu de bétail car ils aident à la production de la fumure. Tous ces pigeonniers sont aujourd'hui abandonnés et en ruine.

PHOTO 17. — Les églises se sont adaptées au peuplement isolé en étant elles-mêmes isolées. Celle-ci, entourée d'un cimetière, a une seule habitation dans son voisinage. Église à clocher arcade, très répandue en Aquitaine. Tout autour, paysage de polyculture dans une *ribière* des *serres* : champs découpés par des *joualles* de vignes, verger de pruniers. Dans le fond, le bourg de Montaignut-de-Quercy ; pendant longtemps, ce bourg n'a pas eu d'église paroissiale, mais dépendait de la petite église rurale de Gouts. A

l'arrière plan, s'étend le plateau calcaire sec et pierreux des *serres*. Montaignut-de-Quercy est une des rares agglomérations de vallées. Dans cette zone des *serres*, voisine du causse, les plateaux plus étroits sont dénudés et déserts ; les *ribières* plus élargies concentrent peuplement et cultures. En cette région, le pays des *serres* est surtout un pays des Vaux.

PHOTO 18. — Autre preuve de l'isolement des habitations et de leur indépendance vis-à-vis de la route. Les métairies près de Cazes-Mondenard s'établissent non sur les plateaux, sur les *serres*, mais au pied de l'abrupt calcaire, au bas des *roustiers* près des sources. Les routes, qui sont encore ici des routes de hauteurs, des *camis de la serre*, ne desservent pas directement les métairies ; un raidillon difficile relie la maison à la route ; pour éviter aux fournisseurs habituels et au facteur la peine de descendre à la maison, on établit au débouché du raidillon sur la route une boîte en bois sur piquets où sont déposés les lettres, le pain... A travers les branchages, on voit l'abrupt boisé des *roustiers* et, au-dessous, les versants adoucis des mollasses, livrés aux prairies et aux champs.

PHOTO 19. — Un petit hameau dans les *serres*, un *mayné*, ou *bésinat* à maisons très serrées et collées les unes aux autres en désordre. Grandes maisons en hauteur, (maisons-ruches) servant à plusieurs ménages avec des perrons et galeries-vestibules ou *balets*. Au milieu, la grosse tour carrée sert au rez-de-chaussée de *garde-pile* et de pigeonnier au premier étage, construction massive et solide, la fenêtre du rez-de-chaussée est munie de barreaux de fer pour empêcher les vols dans cette remise à grain qu'est le *garde-pile*. Cette tour est cernée à mi-hauteur par une bande foncée ; ce sont des plaques de fer lisses qui empêchent les rats et belettes de monter dans le pigeonnier. Le petit clocheton abrite les trous par lesquels les pigeons pénètrent dans leur *tour*. On remarquera l'importance et le cachet du pigeonnier qui constitue la partie la plus monumentale des habitations. Ce *mayné* est placé en haut d'un éperon de *serre* et se raccorde à la route de vallée par une rampe, un *rampaillou*, dont on voit l'amorce au premier plan.

Toutes les constructions sont en belles pierres dans cette région des *serres* et contrastent avec les bâtisses de terre de la zone des mollasses ; comparer avec photo 10.

Au pied du pigeonnier, le lavoir public n'est pas un bien communal mais *vésinal*, c'est-à-dire propre au *bésinat*.

PHOTO 20. — Bourg perché du pays des *serres* couvrant un *pech* détaché du plateau calcaire. Montcuq est un des rares bourgs qui se soit groupé autour d'un château féodal, les maisons y sont très tassées ; les remparts utilisaient la corniche naturelle des calcaires, le *roustier* ; aujourd'hui, à l'emplacement des fossés, un boulevard circulaire enclot la ville d'une ligne d'arbres et de maisons neuves qu'on aperçoit très bien. Au premier plan, maison hybride, issue de la grange centrale marmandaise à laquelle on a accolé une annexe latérale de type *échoppe*. La maison montre son côté Nord-Ouest exposé à la pluie, le *ploutzal*, sans aucune ouverture ;

du côté opposé dit *al souleillane*, des platanes, qui ont remplacé les ormeaux, abritent la façade. Sur le devant de la vue, une aire à dépiquer est entourée de son cortège de *paillières*.

PHOTO 21. — Lauzerte, bourg perché sur un piton isolé des *serres*. Ville en décadence, jadis ancienne capitale du Bas-Quercy ; aucun faubourg ne s'est établi en bas dans la vallée, bien que les routes, qui suivent maintenant les *ribières*, y opèrent leur jonction. Une simple montée annexe dessert l'agglomération. Paysage bocager sur les pentes de mollasse des *ribières*.

PHOTO 22. — Vieux bourg fortifié sur un piton de calcaire jurassique isolé au milieu d'une boutonnière de lias, sur le rebord occidental du bombement de Grésigne à la limite des mollasses du Bas-Quercy dont on voit les profils mous et aplanis à l'horizon. Au premier plan, vignoble abandonné sur les lisières de la forêt de Grésigne par suite des dégâts causés par les sangliers. Les habitants de Puycelci n'ont pas de source et s'alimentent en eau par des citernes. Les innombrables gouttières et tuyaux sont une des caractéristiques des rues de cette ville. Malheureusement, plus de la moitié des maisons sont abandonnées.

PHOTO 23. — Dans une bastide, angle de la place centrale carrée appelée *carra*. On est ici dans le pays des *serres* calcaires et la place est entourée d'arcades ou *cornières* en belles pierres.

PHOTO 24. — Caudecoste est dans le pays boisé des anciennes terrasses de rive gauche de Garonne. Les *cornières* sont construites en grosses poutres de chêne et les maisons sont en colombages et à encorbellement ; néanmoins, le côté du fond a des arcades en pierre. Les rues accèdent à la place centrale des bastides, à la *carra*, non par le milieu, mais par les angles.

PHOTO 25. — La rue Escloupière à Clairac, c'est-à-dire rue des Sabotiers (escloupts = sabots). Les sabotiers étaient une corporation assez nombreuse ; la rue était habitée aussi par des chapeliers et mariniers ; elle descend rapidement la terrasse du Lot pour atteindre la *cale* sur la rivière. Aujourd'hui, batellerie, chapellerie et saboterie ont disparu et la rue laisse une impression de ruine totale. Ce paysage d'abandon se rencontre en de multiples exemplaires dans beaucoup d'agglomérations de Moyenne Garonne.

PHOTO 26. — Maison en poutres horizontales de châtaigniers à coins entrelacés à la manière des maisons de bois d'Europe centrale et alpestre. Les toits en tuiles-canal résultent d'aménagement plus moderne ; d'après des descriptions du XVII^e siècle, ces habitations auraient été couvertes en bardeaux de bois dénommés *reiges*. Cette maison appartient au type en hauteur et s'appelle *estatgé*. Elle s'élève dans les mollasses sableuses de l'Agenais sur les rebords de l'ancienne forêt de Gondon. Il reste encore dans le bocage

actuel quelques vieux châtaigniers, témoins des antiques boisements disparus. Aujourd'hui, cette maison, depuis longtemps abandonnée, est enfouie sous un fourré envahissant.

PHOTO 27. — Champ découpé en bandes par des rangs de vignes appelés *cancés* ou *joualles*, eux-mêmes jalonnés de pruniers. Dans le fond, profil de bocage d'ormeaux en voie de disparition.

PHOTO 28. — Paysage de polyculture sur une terrasse de Garonne. Vignes en *joualles* disposées sur hauts fils de fer, enfermant des bandes de cultures. Au premier plan, champ à billons rapprochés et profonds pour égoutter le sol ; aujourd'hui, ces billons sont très rares, ils réclament trop de main-d'œuvre et rendent difficile l'emploi des moissonneuses.

PHOTO 29. — Ancienne polyculture d'artichauts et pruniers dans une vigne à eau de vie.

PHOTO 30. — Polyculture extrême dans le même champ : à gauche, sorgho à balai, au centre, *joualle* de vigne et pruniers, à droite, jeune plantation de maïs avec pieds de haricots intercalaires ; dans le fond, haies d'ormeaux, ou *randales* faisant bocage. Sol fin de *lize* ou alluvion dans la basse plaine d'Agen.

PHOTO 31. — Sur un lit de paille, les prunes sont laissées quelques jours au soleil. A gauche, on prépare des claies chargées de prunes pour les porter à l'étuve après nettoyage. Ce séchage en plein air se fait en automne et prouve la luminosité et la sécheresse de l'arrière-saison.

PHOTO 32. — Travail d'automne ; on sépare l'épi de maïs de son enveloppe, avant de le porter sécher dans un grenier. On l'égrènera ensuite durant les soirées d'hiver. A droite, des meules entourant le sol à dépiquer sur lequel on a déposé le maïs. Les foin comme les pailles sont mis en meules sans être liés en gerbes. La région de Bouloc dans les *serres* est celle qui produit les meilleurs maïs.

PHOTO 33. — Dans les basses vallées du Tarn et de l'Aveyron, on a pratiqué jadis l'élevage du ver à soie ; on en voit les derniers vestiges dans les nombreuses plantations de mûriers qui jalonnent les allées des propriétés. Les mûriers étaient loués aux petites gens qui s'occupaient seuls de l'élevage et du dévidage des cocons. Aujourd'hui, ces mûriers ne sont plus que des arbres d'ornement.

PHOTO 34. — Hameau de Dolmayrac, près d'Agen, peuplé de maraîchers et primeuristes. Les maisons neuves et bien entretenues sont pour la majorité de type *échoppe*. Toutes les terres sont minutieusement cultivées. Au premier plan, culture d'oignon, avec noria et tuyauterie d'arrosage, nécessaire sur

ces sols caillouteux de la basse terrasse de Garonne (terrasse de 12 à 16 mètres). On voit encore quelques traces de l'ancien mode de culture, notamment une *joualle* de vigne avec pruniers.

PHOTO 35. — Riches cultures de la basse plaine de Garonne près de La Réole : sorgho à balai au premier plan, tabac au second.

PHOTO 36. — Dans la basse plaine de Taillebourg, vue prise du haut de la *matte* (digue) syndicale; champ de tabac, champ de sorgho à balai à gauche et champ de maïs au fond. A l'arrière plan, dernier vestige de l'ancien paysage bocager.

PHOTO 37. — Dépiquage du blé au rouleau de pierre sur l'aire à battre. Les meules sont montées sur piliers de briques, on est ici dans la plaine inondable et il faut mettre les récoltes hors d'atteinte des eaux. En dessous de la meule, on abrite les outils derrière un rideau de bambous. A gauche, plantation de sorgho à balai, à droite, nouveau bâtiment en planches goudronnées servant de séchoir à tabac. La voiture à deux roues appartient ici au type basque avec ses garde-boue et non pas au type agenais, cf photo 9.

PHOTO 38. — Dans un magasin de commissionnaire en primeurs à Moissac à l'époque du chasselas, une équipe de ciseleuses s'emploie à l'*habillage* des grappes de raisin. Ce genre de travail attire à Moissac pendant la saison (septembre et octobre) des équipes de femmes venant d'alentour et spécialement du causse de Quercy.

PHOTO 39. — Les terres de la basse plaine de Garonne, aujourd'hui de plus en plus envahies par les petites cultures soignées des maraîchers et primeuristes, présentaient jadis un tout autre paysage : grands domaines assez pauvres enfouis dans les haies d'ormeaux ou *randales*. La photo représente deux de ces ormeaux, qui ont été transformés par émondage en *tortillards*, couverts de bosses et utilisés pour le charonnage à cause de leurs nœuds. Dans le fond, le bocage apparaît assez compact bien qu'en voie de destruction.

PHOTO 40. — Aspect de la Garonne non aménagée dans la zone de confluence du Tarn. A gauche, vaste lobe de méandre en voie de progression sur la rive concave à berge boisée et haute, appelée *matte ferme*. De l'autre côté, dépôt de larges *graviers* en forme de quart de lune avec début de prise par la végétation. A droite, un ancien lit en voie de fermeture, appelé *gaule*. Au premier plan, un *platan* ou banc de galets à fleur d'eau. On conçoit la difficulté d'établir en une telle zone un *chemin de tire* et d'assurer le halage des bateaux.

PHOTO 41. — Zone d'anévrismes en voie de colmatage ; on aperçoit le commencement de dépôt de *lize* disposée en ripple-mark au-dessus de la

grave encore incomplètement recouverte. Aussitôt, la végétation s'installe : à droite, les *aubiers* (saules) envahissent et constituent une *aubarède* naturelle ; dans le fond, la large bande boisée en peupliers, formant les *ramiers* qui constituent la principale défense contre les attaques du fleuve. C'est dans ces anévrismes à demi abandonnés qu'on établit quelques petits barrages en branches de saules entrelacées qui retiennent les poissons dans les flaques après les hautes eaux (*damoro des pescaïrès*).

PHOTO 42. — Une *gaule* (méandre) morte, mais qui est encore à fond de *grave* et n'a pas reçu de dépôt de *lize* par eau calme. Cette *gaule* était, il y a peu de temps encore, parcourue par un *torrent* (courant qui attaque une berge) qui érodait la *matte ferme*. À droite, en effet, au delà de la berge morte, on se trouve *en matte*, c'est-à-dire sur un sol de basse plaine depuis longtemps conquis et exploité où les prairies ont eu le temps de succéder aux *bioulade*. (peupleraies). À gauche, une *île* en voie de boisement naturel par des saules qui retiennent la *lize* à chaque crue et *engraissent l'île*.

PHOTO 43. — Le courant attaque une *matte ferme* composée de *lize* qui s'écroule rapidement malgré les racines des peupliers. Deux rangées d'arbres ont été enlevées par le fleuve en un an. Aucun travail de défense (enrochements ou épis) n'est prévu dans cette section.

PHOTO 44. — Le courant offensif a détruit la berge où se trouvait le hameau de Caplong installé cependant sur un point haut de la basse plaine à l'abri des crues moyennes. On peut juger à la hauteur des rives de la masse d'alluvions emportées. Dans le lit, le cylindre en briques cuites du puits du village reste effondré, les maisons, pour la plupart en briques crues, ont été emportées sans laisser de trace ; quelques arbres fruitiers gisent à demi-arrachés. À l'horizon, le profil élevé d'une *serre* avec sa falaise abrupte de calcaire de l'Agenais ; ici, elle s'approche du fleuve et resserre la vallée.

PHOTO 45. — La défense contre l'instabilité de la Garonne en aval de Caudrot est assurée par des épis obliques qui progressivement développent des *graviers* perpendiculaires au courant. Un tel aménagement n'est possible que dans la zone où la navigation ne se fait pas par le halage. Sur l'autre berge, on voit une *cale* avec sa longue pente qui permet l'accostage par toutes les hauteurs d'eau. La *cale* est installée sur une rive concave où les eaux sont plus fortes et plus profondes.

PHOTO 46. — Dans la Garonne marmandaise, on a assuré la fixité du lit en tapissant les berges d'enrochements réguliers, qui suppriment les contours, mais aussi réduisent les trous à poissons et diminuent les pêcheries.

PHOTO 47. — Dans la Garonne agenaïse, la défense des berges est assurée par des plantations de saules qu'on étête à ras de terre pour qu'ils deviennent buissonnants, ce sont les *jetins* ; ils retiennent la *lize* et facilitent l'exhausse-

ment du sol. Souvent d'ailleurs, les eaux attaquent et déchaussent les racines. La mise en *jetins* constitue le premier stade de la conquête sur le fleuve.

PHOTO 48. — Une fois le sol suffisamment exhausé, le second stade est représenté par la mise en *bioulade*, c'est-à-dire par la plantation très serrée de peupliers blancs ou *bioules* qui poussent très rapidement et peuvent être débités au bout de vingt ans. Les peupliers occupent la zone dite des *îles* souvent très large.

PHOTO 49. — Pour se protéger des inondations dans la large basse plaine de la région de Marmande, on construit les métairies sur des buttes artificielles appelées *terrats*; une rampe permet l'accès des voitures. Le *terrat* porte la maison et ses annexes; ici, la métairie possède à gauche un séchoir à tabac. Cette protection par les *terrats* s'applique autant aux nouvelles maisons qu'aux anciennes. La métairie ici représentée date de 1898, elle est élevée après la construction des digues syndicales qui n'assurent pas une protection suffisante. L'habitation appartient au type marmandais à grange centrale avec large *balet* ouvert sur la façade; à droite, est l'étable avec les fumiers, à gauche, le logement des hommes. Sur le devant, un platane abrite du soleil. Tout à fait sur la gauche, apparaît l'avant-garde d'un troupeau d'oies.

PHOTO 50. — Zone des grandes prairies conquises sur la Garonne qui témoigne de sa présence par une flaque d'eau stagnante dans une ancienne *gaule* presque comblée; à gauche vers la rivière, s'élève une *matte* protectrice et derrière commencent les *îles* livrées aux peupliers (*bioulades*). Dans les grandes prairies, le bétail s'abrite en des granges qu'on a protégées des inondations, en les élevant sur pilotis. La grange représentée ici a été construite récemment, en planches, sur un dispositif inspiré de la maison à grange centrale marmandaise.

PHOTO 51. — Les métairies de la basse plaine, au lieu de s'exhausser sur des *terrats*, s'entourent parfois de digues. La métairie représentée ici possède une *matte* qu'on voit au premier plan escaladée par une route. La montée de la route au dessus de la *matte* s'appelle un *pas*. Dans le fond, une habitation à grange centrale tout à fait typique.

PHOTO 52. — Dans la riche terre de *lize* des *ramiers* sous la chaude humidité des printemps et la belle luminosité des étés, il est possible de faire de riches cultures sous les arbres. On voit ici la préparation d'un champ de maïs dans une *bioulade* (peupleraie).

PHOTO 53. — Un port sur la Garonne; l'agglomération est tout en longueur et sur une seule rive, elle a choisi la rive haute, celle où le fleuve borde la terrasse de 12 à 16^m qui est insubmersible; seuls, les quartiers de la *marine* sur la berge sont « mouillés » durant les crues. L'autre rive plus basse est restée déserte et livrée aux peupliers; la Garonne ne compte pas de ces villes-pont à cheval sur le cours d'eau. À gauche, on voit les longues rampes

de pierre qui constituent le port lui-même, la *cale*. La population du bourg était jadis composée en majorité soit de *gens de rivière*, soit d'ouvriers en tabac. Aujourd'hui, toute la vie de la batellerie est morte. A l'horizon, le Pech de Beyre, dernier pointement vers l'aval des calcaires de l'Agenais.

PHOTO 54. — *Les gens de rivière* comprenaient d'abord les maîtres de bateaux, ils habitaient des maisons cossues et monumentales, comme celles qu'on voit au fond de la rue photographiée ici ; ils comprenaient ensuite de nombreux bateliers et *tireurs de corde*, population pauvre qui habitait de petites maisons bâties en galets, torchis ou briques crues ; certaines étaient des habitations en hauteur où l'on accédait par un escalier-perron donnant sur un vestibule-galerie. La petite maison du milieu appartient à ce type, mais elle est à demi ruinée. Saint-Laurent était jadis un bourg de marinières bâti dans la basse plaine et fréquemment inondé ; aujourd'hui, le bourg est habité par des maraîchers.

PHOTO 55. — Un petit bourg de bateliers avec sa file de maisons en front de Garonne. Il est établi sur un point un peu plus élevé de la plaine inondable. Les maisons sont toutes à étage par mesure de sécurité en cas de crue. A gauche, une *cale* avec ses rampes empierrées. Aujourd'hui, le bourg se dépeuple et n'est plus habité que par des cultivateurs.

PHOTO 56. — Ce bateau de Garonne, qui sert aujourd'hui au transport du gravier, est intéressant par le long gouvernail d'avant qui est identique à celui qu'utilisaient les anciens bateaux pour se diriger à la descente quand ils se laissaient *riber* au fil de l'eau.

PHOTO 57. — L'active navigation en face de Montauban. Les bateaux sont des *miolles*, on remarquera le très long gouvernail ; il est curieux de noter que l'un des bateaux utilise une petite voile. La navigation à voile a joué un rôle très faible en Garonne (Nous exprimons ici notre reconnaissance aux Dames de Saint Maur qui nous ont autorisé à reproduire ce tableau).

PHOTO 58. — La pêche aux aloses avec le grand filet ou *escave*. A gauche, l'important et ancien moulin à blé d'Aiguillon établi sur la rive gauche du Lot, tout près du confluent de Garonne. Le fleuve, à cause de ses berges basses et de son cours instable, ne comptait aucun moulin de berge mais seulement des petits moulins à nef, c'est-à-dire sur bateaux. De là, l'importance des moulins de barrage installés sur les grands affluents près de leur embouchure en Garonne.

PHOTO 59. — Pêche automatique au moyen d'un filet tournant, mû par la force du courant et installé sur un bateau spécial appelé *birolle*. Aujourd'hui, il n'y a plus au long de la Garonne que quelques *birolles*, mais jadis les *gaules* en possédaient de nombreux. Sur la berge, *jetins* qui viennent d'être étêtés ; sur l'autre rive, *bioulade*.

PHOTO 60. — Le grand marché aux bestiaux, à Agen, preuve de l'importante fonction d'élevage conquise récemment par les pays de Moyenne Garonne. On voit représentées deux races de bovins. Au premier plan, les spécimens de race gasconne se reconnaissent à leur haute taille et à leur couleur gris clair. À droite, des vaches de race de Quercy ont une robe châtain plus foncé et une plus petite taille.

PHOTO 61. — L'importance des déplacements dûs aux foires se reconnaît au nombre des petites voitures à deux roues, appelées jardinières, remisées au long des avenues.

PHOTO 62. — Un marché très spécial qui se tient chaque matin à Moissac en septembre et octobre: le marché aux chasselas qui sont amenés en cageots par auto-camions. Ce n'est qu'une partie de la récolte journalière ; beaucoup de raisins sont conduits directement dans les magasins des expéditeurs.

PHOTO 63. — Encombrement des quais sous les montagnes de cageots de chasselas le matin à la gare de Moissac, avant le départ du train de denrées qui arrive dans la nuit à Paris.

VOCABULAIRE GÉOGRAPHIQUE

UTILISÉ EN MOYENNE GARONNE

On trouvera employés dans le texte beaucoup de mots locaux, mis en italique, nous pensons utile de les réunir au préalable en un lexique dont les divisions correspondent aux chapitres. L'ensemble des noms géographiques locaux est déjà un signalement du pays.

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI ¹
VOCABULAIRE DU PAYSAGE ET DU RELIEF		
<i>Coste</i>	pays des coteaux de mollasse.	
<i>Rivière</i>	pays des vallées.	
<i>Serre</i>	long plateau calcaire étroit et, par extension, pays des plateaux calcaires.	
<i>Serrencs</i> *	habitants du pays des serres.	
<i>Ribièrencs</i> *	habitants des vallées.	
<i>Planens</i>		
<i>Pech</i>	piton calcaire posé sur la mollasse,	Région de Ville-
<i>Terme</i>	débris des plateaux calcaires de	neuve.
<i>Truc</i>	l'Agenais.	Bas-Quercy.
<i>Terrié</i>	débris calcaire plus étendu.	Région du Dropt
<i>Planès</i> *		Périgord.
<i>Plane</i>	grand plateau calcaire tertiaire.	Entre Deux-Mers
<i>Coumbo</i>	vallée sèche.	Causse de Li-
<i>Couolino</i>		mogne.
<i>Cloup</i>	Dépression fermée d'origine karstique.	Causse de Li-
		mogne.
<i>Igo</i> *		Causse de Caylus
<i>Roustier</i> *	corniche abrupte, formant rebord festonné des calcaires de l'Agenais.	Agen.
<i>Goulet</i>	petit bout du monde dans les calcaires de l'Agenais.	Pays des serres.

1. Quand il n'y a pas de lieu indiqué, cela signifie que le nom a un emploi très général.

Les noms marqués d'un astérisque sont ceux que nous avons trouvés dans le *Dictionnaire provençal-français* de FREDERIC MISTRAL. Pour ceux-là, nous avons adopté l'orthographe de MISTRAL ; pour les autres, nous avons demandé l'avis d'un archéologue local très informé, Momméja, ancien conservateur du Musée d'Agen.

Nous nous sommes servis également de PAUL LESCALE. *Recherches et Observations sur le patois du Quercy*, Cahors, 1923, 173 p. — DURRIEUX. *Dictionnaire étymologique de la langue gasconne*, Auch, 1899-1901, 2 vol. — CENAC-MONCAUT. *Dictionnaire gascon-français ; dialecte du département du Gers*. Paris, 1863.

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Costière</i> *	versant calcaire mis en vignobles.	Vallée du Lot.
<i>Cébenno</i>	pente abrupte des vallées.	Quercy.
<i>Cahuge</i> *	gouffre calcaire.	Entre - Deux -
<i>Goubio</i> *		Mers.
<i>Gouffio</i> *		Pays des serres
<i>Touron</i>	source résurgente.	Pays des serres.
<i>Séoune</i> *	petite rivière à large vallée creusée dans les serres.	
<i>Trémoula</i> *	glissement de terrain dans les mollasses, mode d'érosion spécial des sols de mollasse.	Région de Marmande.

VOCABULAIRE DE L'HABITATION

L'habitation actuelle et ancienne.

<i>Borde</i>	Métairie isolée.	Moyenne Garonne.
<i>Borio</i>		Lauragais et
<i>Mas</i>		Causse.
<i>Oustal</i>	logement des hommes.	Agen.
<i>Courtil</i>	petite rue de maisons ouvrières.	
<i>Estatgé</i>	ancienne maison en poutres superposées horizontalement.	
<i>Caxos</i> *	souterrain-refuge.	Agenais.
<i>Cruzel</i>		Bas-Quercy.
<i>Cuzoul</i>		Pays des serres.
<i>Croze</i>	grotte artificielle s'ouvrant dans les falaises du calcaire de l'Agenais.	
<i>Gariote</i> *	cabane en pierres sèches.	Causse de Caylus
<i>Causello</i> *		Causse de Limogne.

Les différentes parties de la maison.

<i>Crambo</i>	chambre ; s'applique aussi au logement d'un ménage de petites gens.	Pays des serres.
<i>Garde-pile</i> *	petite place où l'on remise les gerbes de blé avant les partages.	Marmande.
<i>Serre-pile</i> *		
<i>Pile</i> *	unité de travail de dix gerbes de blé.	
<i>Tsai</i> *	chai.	
<i>Tinal</i>	endroit pour abriter le matériel vinaire.	Marmande.
<i>Tin</i> *		
<i>Fournial</i>	pièce où est le four à pain.	Pays au Bois de Belvès.
<i>Prestidou</i> *	pièce où l'on prépare le pain.	
<i>Setchadour</i> *	séchoir à châtaignes.	

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Cros</i> <i>Vide-bouteille</i> *	silo à grains creusé dans le sol. cabane dans les vignobles.	Pays des serres. Agen, Villeneuve-sur-Lot.
<i>Boubie</i> *	magnanerie.	Montauban.
<i>Jouquet</i> *	poulailler.	
<i>Fruitier</i>	pièce pour conserver le chasselas.	Moissac.

Détails de la maison

<i>Balet</i> *	grand auvent de grange, servant parfois de séchoir à tabac. grand perron couvert.	Agenais.
<i>Ambane</i> *		
<i>Balet</i> *		Causse du Quercy.
		Pays au Bois de Belvès.
<i>Balet</i> *	vestibule-galerie.	Moissac.
<i>Aïéro</i> *	évier.	
<i>Coustié</i>		Marmande.
<i>Labatsal</i> *	étable en contre-bas.	Pays au Bois de Belvès.
<i>Coulane</i>	barreaux de bois qui séparent le bétail des crèches installées dans les granges.	Queyran.
<i>Coulondro</i> *		Agenais.
<i>Trestet</i>	toit au-dessus de l'étable qui la sépare de la grange.	Marmande.
<i>Tamarat</i> *		Villeneuve-sur-Lot.
<i>Cadère</i>	grosse poutre du plafond du logement.	Gavacherie.

Annexes de la maison

<i>Coudert</i>	devant de maison, servant pour le bétail.	Périgord.
<i>Eyrial</i> *	devant de maison, servant pour l'aire à dépiquer.	Agenais.
<i>Ourmière</i>	devant de maison, abrité par des ormeaux.	Agenais.
<i>Palhade</i> *	terrain où l'on met la meule ou pal-lière.	
<i>Ort</i>	jardin.	
<i>Casal</i> *		
<i>Calléoues</i> *	puits à bascule.	Gascogne.
<i>Clot</i> *	trou d'eau servant d'abreuvoir.	Agenais.
<i>Laguo</i>	large citerne cimentée, de <i>pouset</i> puits.	Bas-Quercy.
<i>Pouséraco</i>		Serre de Montcuq, Causse.

Matériaux de construction

<i>Terrès</i>	trou près de la maison, d'où l'on a sorti la brique pour la construction.	Montauban.
<i>Adobe</i> *	brique séchée au soleil.	Montauban.

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Paillebart</i>	torchis.	Marmande.
<i>Tourtisse</i>		Dropt.
<i>Paret</i>	mur de torchis.	Cancon.
<i>Paredié *</i>	ouvrier fabriquant le torchis.	
<i>Corondat *</i>	carcasse de bois qui soutient le torchis.	Marmande.
<i>Tapie</i>	construction en terre foulée.	Montauban.
<i>Bastendo</i>		Marmande.
<i>Reiges *</i>	bardeaux de châtaignier, utilisés jadis pour les maisons de poutres.	Marmande.
		Pays au Bois de Belvès.
<i>Lauzes *</i>	plaques de calcaire servant de tuiles.	Causse de Caylus
<i>Ploutzal *</i>	côté de la maison exposé à la pluie dont le toit est rabattu.	Marmande.

VOCABULAIRE DU PEUPLEMENT

Types de peuplement

<i>Inclaou *</i>	domaine d'un seul tenant, enfermé dans des haies d'arbres.	Mollasses de l'Agenais.
<i>Claus</i>		
<i>Mayné</i>		
<i>Mayné</i>	petit hameau de hauteur à maisons tassées.	Pays des serres.
<i>Bézinat</i>		Causse de Lomagne.
<i>Béziade</i>		Causse de Caylus
<i>Bézi</i>		
<i>Vézi</i>	Habitants des bézinats.	
<i>Masatgé</i>	hameau disposé autour d'un grand patus central.	A l'Est de Montauban.
<i>Bourdelat *</i>		Lomagne.
<i>Honor *</i>	ancien territoire communal issu d'un fief.	Bas-Quercy.

Histoire du peuplement

<i>Puisard *</i>	nom donné aux émigrants venus du Puy-de-Dôme et du Puy-en-Velay.	Pays des serres.
<i>Gavache</i>	population de langue d'oïl, installée dans le pays du bas Dropt.	La Réole.
<i>Corrière</i>	rue longitudinale des bastides.	
<i>Bonello</i>	petite rue transversale des bastides.	
<i>Carra</i>	place carrée au centre d'une bastide.	
<i>Cornière</i>		
<i>Couvert</i>	arcade entourant la place centrale des bastides.	
<i>Amban</i>		
<i>Garlando</i>		

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Moulons</i>	petits lots égaux, formés par les maisons des bastides.	
<i>Androne</i>	étroite ruelle entre les maisons servant à recevoir les eaux des toits.	
<i>Entremi</i>		
<i>Caselage</i> *	zone de petits jardins géométriques	
<i>Ortalis</i>	autour des bastides.	

VOCABULAIRE DE LA VIE AGRICOLE

Les sols

<i>Boulbène</i>	terre, sableuse, légère facile à travailler.	
<i>Terro douço</i> *		
<i>Terrefort</i>	terre lourde, argileuse, difficile à travailler.	
<i>Terrohort</i> *		
<i>Bouvée</i> *	horizon sableux dans les mollasses.	
<i>Boubée</i> *		
<i>Terro satsal</i> *	sable argileux.	Terrasse de Meilhan.
<i>Goubey</i> *	sable blanc onctueux non décalcifié.	
<i>Boulbène blanche</i>		
<i>Limargue</i> *	sol de marne du lias.	Bas-Quercy.
<i>Grave</i>	sol caillouteux.	Terrasse méridionale de la Garonne.
<i>Arios</i> *	croûte ferrugineuse formant niveau d'eau.	Agenais.
<i>Balmo</i>		
<i>Terrebouc</i> *		
<i>Grep</i>		
<i>Guif</i> *		
<i>Rouget</i>	sable rougeâtre.	Montauban.
<i>Rougeanel</i> *		Terrasse de Garonne.
<i>Sable de renard</i> *	nodosité ferrugineuse dans les serres.	Lomagne.
<i>Rebo</i> *		Marmande.
<i>Arrebo</i> *	sol de pierraille.	Pays du Dropt.
<i>Crotte de crabo</i> *		Pays de Belvès.
<i>Patricode</i> *	terre de brande sur les causses.	Pays des serres.
<i>Gobillodis</i> *		Causse du Quercy.
<i>Tramas</i> *	sol sec et caillouteux.	Causse du Quercy.
<i>Terro negro</i>		
<i>Grauzils</i> *	argile rouge de décalcification.	Causse du Quercy.
<i>Causse</i>		
<i>Tran</i>		

Le climat

<i>Séquié</i>	la saison sèche (été, automne).
<i>Autan</i>	vent desséchant du Sud-Est.

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Vent de pletge</i> *	vent de pluie du Sud-Ouest.	
<i>Vent de debas</i>		
<i>Vent de cap-bas</i>		
<i>Traverse</i>	vent violent d'Ouest.	Agenais.
<i>Vent de cers</i>		
<i>Cisampo</i>	vent du Nord.	Lauraguais.
<i>Galerno</i>		
<i>Cantaliès</i> *	vent d'Auvergne, sorte de fohn sec et froid.	Bas-Quercy.
<i>Aspre</i> *		
<i>Soulédral</i>	vent d'autan réglé, soufflant surtout aux époques d'équinoxe.	Agenais.
<i>Vent solèdre</i>		
<i>Ploutzal</i> *	versant exposé à la pluie, c'est-à-dire tourné vers le Sud-Ouest.	Bas-Quercy.
<i>Celat</i>	versant abrité.	
<i>Ossés</i>	versant à l'abri de la pluie.	Quercy.
<i>Souleillane</i>	versant exposé au soleil, tourné au Sud-Est.	Agenais.
<i>Rapayré</i>		
<i>Ibersen</i>	Versant à l'hiver, c'est-à-dire exposé au Nord.	Meilhan.
<i>Rebersen</i> *		
<i>Cébenno</i>		Agenais.
<i>Pagère</i> *		
<i>Marsencade</i>	giboulée de mars.	Rives du Lot
<i>Oïgaci</i>		
	averse.	Gascogne
		Quercy.

Les bois et les arbres

<i>Randale</i>	haie d'arbres, parfois double autour des domaines.	Agenais.
<i>Barranduro</i>		
<i>Endère</i> *		
<i>Coustièro</i>		Bas-Quercy.
<i>Tuye</i>		
<i>Tousto</i>		
<i>Brugo</i>	broussaille en sous-bois qui sert de litière et fumure.	Queyran.
<i>Soustrage</i>		
<i>Repasto</i>		
<i>Touya</i>		Marmande.
<i>Toujago</i>		
<i>Cappourou</i> *		
<i>Bouigo</i>	fourrage de branchages.	Agenais.
<i>Bousigo</i>		
<i>Barte</i>		
<i>Bortas</i>	mauvais taillis.	Agenais.
<i>Tignaco</i> *		
<i>Frau</i>		
<i>Grèso</i>	bois dégradé, qui a la teigne.	Bas-Quercy.
<i>Garrouille</i>		
	pacage de taillis pour les moutons.	Quercy.
	pacage à moutons avec petite herbe.	Pays de Belvès.
	bois de petits chênes taillés en têtards dont les branches servent de fourrage.	Causse de Caylus
	chêne.	Causse de Quercy
<i>Garri</i>		Agenais.

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Tortillard</i>	orme têtard à boutons.	Villeneuve-sur-Lot.
<i>Légno</i>	bois de chauffage.	Causse de Caylus Pays des serres.
<i>Debèso</i>	mise en defens des terres de pacage.	
<i>Débouïga</i>	défricher, écobuer.	

Le travail agricole

<i>Ségado</i>	moisson.	Bas-Quercy.	
<i>Mestive *</i>			
<i>Païado</i>	fête qui termine la moisson.		
<i>Faïado *</i>			
<i>Soulenco</i>	meule en anneau pour le dépiquage.		
<i>Gerbiero</i>			
<i>Bendèmia</i>	vendange.		
<i>Fénaza *</i>	fenaïson.		
<i>Pastouro *</i>	récolte du fourrage.		
<i>Despanouiado</i>	travail des veillées d'automne pour dépouiller l'épi de maïs de son enveloppe.		
<i>Despèlouquèro *</i>	travail des veillées d'hiver pour détacher le grain de maïs de l'épi.	Bas-Quercy.	
<i>Desnougaiado</i>	veillée où l'on casse les coques de noix.		
<i>Confido *</i>	travail du séchage de la prune.	Agenais.	
<i>Ciselage *</i>	travail de nettoyage et d'habillage de la grappe de chasselas.	Moissac.	
<i>Caïrou</i>	amas de pierres d'épierrement.	Causse.	
<i>Crubi</i>	semaille.		
<i>Pruniès *</i>	taille du prunier.	Agenais.	
<i>Poudo.</i>	taille de la vigne.		
<i>Mazingua</i>	épamprer la vigne.		
<i>Pelleversage *</i>	labour à la main pour le maïs.		
<i>Palogril *</i>	bêche pour pelleverser.	Bas-Quercy.	
<i>Alisat *</i>			
<i>Rastouia</i>	semmer blé sur blé ou maïs sur maïs.		
<i>Répéiro</i>			
<i>Restoubla</i>			
<i>Rastouble</i>	chaume après moisson servant de pacage à moutons.		
<i>Araïré</i>	araire en bois.	Causse.	
<i>Cobesso</i>	petite charrue en forme de capuchon.		
<i>Liso</i>	traineau à dépiquer.		

Les gens de la terre

<i>Estibandé</i>	ouvrier qui s'engage pour lever l'estibe, la moisson ; il travaille depuis les sarclages jusqu'à la récolte.	
<i>Mestivié</i>		

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Estiba</i>	mesure de travail pour la moisson.	
<i>Escoussuro</i>	fraction de récolte que touchent les <i>estibandiés</i> en paiement.	
<i>Ségaïré</i>	ouvrier saisonnier venant pour la moisson.	
<i>Solatié</i> *	Ouvrier de la moisson, attaché plus spécialement au travail du dépiquage sur le « sol ».	
<i>Estachan</i> *	ouvrier logé sur le domaine dans un « oustal ».	
<i>Brassié</i>		
<i>Oustalan</i> *	grand logis pour les <i>brassiés</i> . ouvrier loué à l'année et payé en argent. ouvrier agricole travaillant aux céréales, depuis les semailles jusqu'à la récolte et recevant le tiers de la moisson. système de la culture à tiers-part.	Pays du Dropt.
<i>Brasserie</i> *		
<i>Baïlet</i>		
<i>Tierseur</i> *		
<i>Tiersage</i> *	métayage inférieur où le propriétaire conserve la direction et où le preneur est payé, partie en fixe, et le reste en participation.	Pays du Dropt.
<i>Cartayré</i> *		
<i>Pensionné</i> *		Agenais.
<i>Mestre-baïlet</i>		Bas-Quercy.
<i>Gagé</i>		Languedoc.
<i>Faisandié</i> *	cultivateur qui, avec ses outils et ses animaux, prenait à demi-fruit une ou plusieurs parcelles détachées.	Pays des serres.
<i>Gazailh</i>	primitif métayage, appliqué seulement au bétail.	
<i>Bourdileï</i>	métayer.	
<i>Métadié</i>		
<i>Pagès</i>	paysan propriétaire d'un domaine. domaine où habite le « monsieur », qui est exploité par faire-valoir direct avec des <i>baïlets</i> .	Bas-Quercy.
<i>Réserve</i>		
<i>Château</i>	domaine de vignobles.	Entre-Deux-Mers.
<i>Vigneronnage</i> *	métayage spécial à la vigne. ouvrier vigneron qui, moyennant un prix fixe et le logement, doit soigner la vigne.	Marmande.
<i>Prixfaiteur</i> *		Marmande.
<i>Préfaitié</i>		
<i>Plantié</i>	ouvrier qui défriche un terrain pour le complanter en vignes moyennant une part de la vendange.	Marmande.
<i>Parcelié</i>	petit métayer, spécialisé dans la culture des légumes.	Agen.
<i>Tabatou</i> *	ouvrier à qui on loue un champ de tabac moyennant une part de la récolte.	Tonneins.
<i>Aïdat</i> *	régime de l'entr'aide entre voisins.	

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
Culture et élevage		
<i>Joualle</i>	rangée de vigne entre des bandes de culture.	Agenais. Quercy.
<i>Birat</i>		
<i>Tamarat</i>		
<i>Cancé</i>	bande de cultures entre les rangées de vigne.	Agenais. Pays du Dropt.
<i>Taupel</i> *		
<i>Canabal</i>	champ de chanvre.	
<i>Etoublo</i>	année de jachère.	
<i>Ratouble</i> *		
<i>Vacant</i>	mesure de terre.	se dit surtout des riches terres d'Aiguillon.
<i>Carterée</i> *		
<i>Milhas</i>	bouillie de maïs.	Bas-Quercy. Agenais. Landes. Pays de Belvès.
<i>Rinotte</i> *		
<i>Crachade</i> *		
<i>Ballotte</i> *		
<i>Brette</i>	châtaigne.	
	vache bretonne, spécialisée dans la production du lait.	
<i>Bournac</i>	ruche d'abeilles.	
<i>Fuyard</i> *	pigeon sauvage et vagabond, habitant	Bas-Quercy.
<i>Tourié</i> *	les grands pigeonniers en tour.	
<i>Bobo</i>	mouche, ver à soie.	

VOCABULAIRE DES GRANDES VALLÉES

Aspect physique

<i>Bassure</i> *	zone inondable.	
<i>Basse plaine</i> *		
<i>Hauture</i>	zone des terrasses de vallées.	
<i>Haute plaine</i> *		
<i>Hauturenc</i>	habitant de la zone des terrasses.	Garonne borde- laise.
<i>Palus</i>	plaine inondable dont le sol est composé en partie de vase marine et qui est envahie par le vignoble.	
<i>Iles</i>	zone de divagations du lit de Garonne,	Agenais.
<i>Ilots</i>		
<i>Ilets</i> *	couverte de galets.	
<i>Matte</i>	haute berge de Garonne, couverte de limon.	
<i>Gaure</i>	bras latéral de Garonne.	
<i>Jaure</i> *		
<i>Gaule</i>	rebord de la terrasse sur la plaine inondable.	
<i>Tap</i>		
<i>Nauze</i> *	marais dans la plaine inondable.	

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Lize</i> *	limon déposé par la Garonne.	
<i>Alize</i> *		
<i>Badassil</i> *		
<i>Grave</i>		
<i>Gravier</i>		
<i>Sable bastard</i>	galet déposé par la Garonne. plage de galets. alluvion sableuse, infertile, déposée en plaine de Garonne par les ruisseaux affluents.	Bordelais.
<i>Aïgat</i> *	inondation.	
<i>Souberne</i>	marée refoulée par l'inondation.	
<i>Foudre</i>	tourbillon à la surface de la Garonne.	

Moyens de défense contre la rivière

<i>Payssière</i>	{	petite digue pour fermer une gaule.	
<i>Treine</i>		revêtement de poutres pour protéger	
<i>Braguée</i> *		les berges.	
<i>Nasse</i> *			
<i>Peirat</i>		revêtement des berges en pierre.	
<i>Palissade</i>	{	petite digue, barrant les zones déprimées.	Vallée de Garon- ne entre Va- lence et Agen.
<i>Tapière</i> *			
<i>Matte</i>		digue, protégeant un domaine contre l'inondation.	Marmande.
<i>Pas</i>		passage des routes au-dessus des digues avec montées et portes à glissière.	
<i>Terrat</i> *		petite butte artificielle servant de refuge à bétail et de motte pour construire les métairies.	Marmande.
<i>Arrouio</i>	{	petit fossé d'écoulement.	Marmande.
<i>Oussat</i> *			
<i>Barate</i> *			
<i>Bégane</i> *		rigole pour drainer les petites vallées marécageuses.	Pays des serres.
<i>Baradasse</i> *		rigole de dessèchement des marais.	Agenais.
<i>Cralo</i>		rigole de prairie.	Pays des serres.

Les arbres et les prairies des vallées

<i>Aubarède</i>	plantation d'aubiers sur les rives de Garonne.	Bas-Quercy et Haute-Garonne.
<i>Jetin</i> *	taillis de saules en Garonne.	
<i>Ourmenade</i>	taillis d'ormeaux, ancienne végétation de Garonne, aujourd'hui abandonnée.	
<i>Ramier</i>	plantation de peupliers dans les basses terres de Garonne.	
<i>Flottis</i> *		Valence-d'Agen.
<i>Bioulade</i> *		

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
<i>Obre</i> <i>Rességaire</i>	bois d'œuvre de Garonne. équipe de scieurs de long travaillant le bois de Garonne.	La Réole. Marmande.
<i>Vimière</i> <i>Pradet</i>	plantation d'osier.	
<i>Pasterne</i> * <i>Barail</i> * <i>Pastenc</i>	{ prairie naturelle dans les terres mouillées de Garonne.	
La navigation		
<i>Tire</i> <i>Corde</i> <i>Maille</i> <i>Tireurs de corde</i> *	halage des bateaux. câble de halage. pauvre population chargée du halage des bateaux.	
<i>Passage</i> <i>Canelle</i> *	port sur Garonne. passe draguée dans les maigres.	
<i>Platan</i> * <i>Pertuis</i> *	banc de galets à fleur d'eau. plan incliné en glissière pour monter les barrages avec des bateaux.	
<i>Passelis</i> <i>Cale</i> *	petit port, composé d'un quai en paliers successifs.	
<i>Sapine</i> <i>Coutrillon</i> * <i>Coureau</i> *	bateau du canal de 30 mètres de long et 180 tonnes. bateau du canal de 70 tonnes. haut bateau de 60 tonnes.	Garonne borde- laise et Gironde Gironde.
<i>Gabare</i> <i>Macalet</i> * <i>Miolle</i> *	bateau ponté, pouvant tenir la mer. bateau de Garonne de 30 tonnes. véritable bateau de Garonne, 20 tonnes, remonte jusqu'à Toulouse.	
<i>Ramoneur</i> * <i>Gabarot</i> <i>Cardine</i> *	bateau de 15 tonnes. bateau de 100 quintaux. radeau de bois.	
<i>Nauco</i> <i>Couralin</i> *	bac pour passer la rivière. grand bateau de sauvetage où l'on peut embarquer le bétail.	
<i>Bachet</i> <i>Moulin à nef</i> * <i>Batan</i> <i>Picon</i>	petit bateau de sauvetage. moulin à farine, monté sur bateau. moulin à foulon. long gouvernail d'avant pour diriger le bateau à la descente.	
<i>Marénié</i> * <i>Nautonié</i> * <i>Capot</i> * <i>Bouscassié</i>	{ marin de rivière. charpentier de bateau. bouvier qui conduisait les bœufs de halage et bûcheron.	

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
Pêche et chasse		
<i>Pescaïré</i>	{ pêcheurs en Garonne.	Ramier de Moissac.
<i>Péchouney</i> *		
<i>Créac</i> *	esturgeon.	
<i>Collac</i> *	alose.	
<i>Damoro des pescaïrés</i>	écluse de pêcheurs	
<i>Birolo</i>	{ filet tournant par le courant et installé sur un bateau.	
<i>Barro</i> *		
<i>Escave</i>	grand filet à aloses, tiré par des chevaux.	
<i>Coulde</i> *	grand filet à lamproies.	
<i>Filadière</i>	bateau de pêcheur.	
<i>Laouzétaïré</i>	chasseur d'oiseaux.	Bas-Quercy.
<i>Panetière</i> *	filet pour la chasse aux oiseaux.	
<i>Tendo</i>	terre louée par le chasseur où il tendait ses filets.	
<i>Barthens</i> *	chasseur d'oiseaux, émigrants saisonniers venant des Barthens.	
<i>Jouquet</i> *	cabane dans les arbres pour chasser aux palombes.	Forêt du Mas-d'Agenais.

VOCABULAIRE DE LA CIRCULATION

Les routes

<i>Carral</i>	{ chemin de terre reliant les bordes entre elles.	Pays des serres.
<i>Carréras</i> *		
<i>Cami de la serre</i>	chemin de crête.	
<i>Cami de la ribière</i>	chemin de vallée.	
<i>Rampaillou</i> *	chemin en pente forte.	
<i>Pas</i>	défilé de la route de la vallée de Garonne, resserré entre le fleuve et le coteau.	

Moyens de transport

<i>Carreto</i>	voiture à foin à deux roues et à ridelles.	Gascogne.
<i>Carricho</i> *		
<i>Tambourel</i> *	voiture à quatre roues.	Marmande.
<i>Balorque</i> *	tombereau à deux roues.	
	corbeille pour le transport à bât sur les ânes et mulets.	Pays des serres.
<i>Gorbi</i>	corbeille plus petite pour le même usage.	
<i>Paillersos</i>	civière pour transporter le foin.	Pays des serres.
<i>Jardinière</i>	voiture à deux roues pour aller aux foires.	

NOMS LOCAUX	SIGNIFICATION	LIEU D'EMPLOI
-------------	---------------	---------------

Foires et fêtes

<i>Mercadial</i>	{ champ de foire.	
<i>Foirail</i> *		
<i>Logo</i>	foire de louée des ouvriers.	
<i>Margoulin</i>	maquignon qui « tient les foires ».	
<i>Boto</i>	{ fête de paroisse ou de <i>bésinat</i> .	
<i>Frairie</i> *		
<i>Roumiage</i> *	pèlerinage.	

Les petits nomades

<i>Jean-Marie</i> *	petit colporteur ariégeois, vendant lunettes et images pieuses.	Bas-Quercy.
<i>Peillaro</i>	chiffonnier ambulant (<i>peille</i> = chiffon).	Bas-Quercy
<i>Massaldès</i> *	charbonnier de bois ambulant, originaire de Massat (Ariège).	
<i>Beurraire</i> *	roulier saisonnier venant des Hautes-Pyrénées.	
<i>Peïrolié</i>	rérameur ambulant, originaire d'Auvergne ou du Pays au Bois de Belvès.	Marmande.
<i>Lanusquet</i>	émigrant saisonnier, venant des Landes pour le travail du blé et de la vigne.	
<i>Pélarouquet</i> *	cordonnier nomade, en général originaire de Puylaroque	Bas-Quercy.
<i>Cole</i>	équipe d'ouvriers saisonniers, travaillant la vigne à Montech et Fronton.	Montauban.
<i>Escloupié</i>	ouvrier agricole saisonnier, descendant d'Ariège et chaussé de sabots appelés <i>escloupts</i> .	
<i>Biarnès</i>	berger transhumant, descendant des montagnes du Béarn.	Agenais.
<i>Crabé</i>	chevrier pyrénéen.	

INTRODUCTION

UN NOM — DES FRONTIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le nom de Moyenne-Garonne

UNE PLAINE A BASSIN

On réunit souvent les plaines de la Garonne sous le nom de bassin aquitain, de la même manière que l'on applique aux plaines de la Seine l'appellation de bassin parisien. De fait, ces régions rentrent toutes deux dans le type des plaines à bassin, anciennes cuvettes marines ou lacustres, exondées par étapes et qui sont devenues progressivement le domaine d'un fleuve : disposition en auréole des couches géologiques, apparition des « *cuestas* » concentriques, étalement en raquette du réseau fluvial, telles sont les principales caractéristiques de ces types de plaines.

Le bassin parisien présente ces caractères avec une rare netteté : des oscillations nombreuses au cours des âges géologiques ont varié la composition des roches, ont permis à l'érosion de dégager des « *cuestas* » et ont avivé et multiplié les oppositions de paysages, c'est-à-dire de « pays ».

En Aquitaine, la forme en bassin est moins typique : les conditions de la sédimentation ont été moins changeantes, auréoles et « *cuestas* » sont plus rares et moins marquées. Cependant, le pourtour septentrional rappelle bien la disposition concentrique des bassins : trois pays calcaires s'y relaient en lobes d'éventail, de l'Est à l'Ouest : causses jurassiques du Quercy, calcaires crétacés du Périgord, calcaires tertiaires du Bordelais.

Vers le Sud, par contre, s'étend une vaste zone confuse de mollasses qui occupe la plus grande partie de la boucle de la Garonne. Ici, rien de comparable avec le centre du bassin parisien où la série des dépôts s'achève par une extraordinaire variété d'horizons qui donne à l'Ile-de-France ses reliefs si déliés et ses sols si divers. En Aquitaine, le remplissage du bassin se termine au contraire dans la monotonie des mollasses de Gascogne.

DANS LA ZONE
MÉDIANE :
ASSOCIATION DE
TROIS PAYSAGES.

Cependant, entre la périphérie septentrionale, jalonnée par les trois paysages calcaires, et la large étendue méridionale des mollasses, se développe, sur la rive droite de la Garonne, un pays intermédiaire d'environ 5.000 k² de superficie, où s'entremêlent mollasses et calcaires.

Les mollasses de Gascogne y pénètrent largement en deux golfes : l'un, à l'Occident, entre Lot et Dropt, s'avance jusqu'en Périgord, l'autre, à l'Orient, au Nord de l'Aveyron, s'enfonce dans les causses du Quercy. Les mollasses développent un paysage fait de molles ondulations, en « échine d'âne » (esquino d'aso) dit-on dans la langue locale ; d'innombrables collines arrondies se perdent à l'infini les unes derrière les autres, comme le clapotis d'un lac ; le sol est peu consistant et le relief se construit par glissement ou *trémoulas* plutôt que par creusement ¹.

Anarchie du relief, désordre plus grand encore du chevelu des petits ruisseaux qui égouttent mal ce pays imperméable ; la terre argileuse et humide entretient sous la chaleur océanique une puissante végétation d'arbres. De tout le Sud-Ouest français qui relève en bonne partie du paysage bocager, ces régions de mollasses sont les plus bocagères. Des haies d'arbres touffues, souvent en rangées doubles, cloisonnent les horizons ; tout est morcelé : des maisons isolées sur chaque colline, un dispersement confus, rien qui domine et qui dirige (photo 6).

Au milieu de ces paysages émiettés, séparant les deux golfes de mollasses, des formations calcaires insèrent un relief plus vigoureux et plus régulier ; des plateaux aux profils rectilignes s'étendent en longues bandes étroites, séparées par de nombreuses vallées parallèles. Ces vallées ont leurs versants inférieurs en pente douce, creusés dans la mollasse sous-jacente ; leur partie supérieure se termine en corniche rocheuse, en *roustiers*, avivés par les glissements qui se produisent dans les mollasses (photos 1, 2, 3, 21).

Cette zone intermédiaire, aux paysages enchevêtrés, est aussi une zone centrale où les cours d'eau se rejoignent : Garonne, Aveyron, Tarn, Lot, Dropt. Chacune de ces rivières profite de son passage dans les terrains plus tendres des mollasses pour y ouvrir de larges vallées, faites d'un complexe de terrasses et de plaine inondable, en sorte que le paysage des grandes vallées occupe environ un tiers du pays, autant que la superficie des golfes de mollasses et que celle des petits plateaux calcaires (photo 5).

IMPORTANCE
DES PAYSAGES DE
TRANSITION.

Entre ces trois paysages-types, les transitions se font si lentes et si progressives que les zones marginales finissent par constituer des paysages particuliers. Les étroits plateaux calcaires se terminent vers le Nord au long du Lot en fines crêtes disséquées, posées sur les mollasses ;

1. Il est fréquent d'entendre parler de maisons qui ont glissé sur une pente, d'autres se lézardent parce que « le sol s'ouvre ».

des lambeaux calcaires criblent le pays de pitons : *pechs*, *termes*, *trucs*, et de débris de plateaux : *terriés*, *planès*, sorte de « *cuesta* » en broderie, étalée sur plus de vingt kilomètres. Cette petite région est appelée parfois « pays des termes » ; l'horizon y est meublé de ces buttes abruptes et isolées ¹.

Sur la bordure méridionale, ces mêmes plateaux calcaires s'achèvent d'une façon encore plus insensible ; il n'y a pas *cuesta* parce qu'il n'y a pas superposition de roches ; la mollasse passe latéralement au calcaire par transformation de faciès ² ; quelques lentilles de calcaire, emballées dans les mollasses, sont restées en buttes isolées (*truc* de Montalzat) (photo 6).

Au long des grandes vallées, les limites s'estompent tout autant, au moins sur le rebord méridional ; les avancées successives des cours d'eau vers le Nord-Est, qui sont la règle en Garonne, laissent sur la rive gauche une superposition de terrasses qui permet de passer par paliers multiples des surfaces de coteaux gascons à la plaine inondable. Là aussi, sur les anciennes alluvions, s'établissent de larges paysages de transition.

Les oppositions sont encore atténuées par l'importance des terrains de recouvrement qui surimposent un paysage encore plus diffus et divisé, terres de *brandes* liées aux sables sidérolithiques. Il manque au bassin aquitain ce nettoyage des sols de couverture qui donne au bassin parisien sa netteté et ses cloisonnements. Le voisinage du centre de dénudation du Massif Central a accumulé en Aquitaine au cours des âges géologiques des masses de terrains détritiques bien plus épaisses et résistantes que les légers manteaux de *læss* et de limons des plateaux parisiens. Ces sables de *brandes* sont en partie contemporains des formations mollassiques, et les démarcations se font sans ligne séparative nette.

Les mollasses elles-mêmes présentent une étonnante multiplicité d'aspect, tour à tour sableuses, gréseuses, argileuses, parfois même presque calcaires, variété multiple et petite qui entretient la monotonie. Ces pays médians

1. Il est peu de « *cuestas* » aussi démantelées que celle des calcaires de l'Agenais vers le Nord : *pechs* de Tourtrès, de Montastruc, de Monflanquin, grands *terriés* de Loubès-Bernac, de Thénac et même de Saint-Michel-de-Courson au Nord de la Dordogne.

2. La Moyenne Garonne présente de très nombreux passages latéraux, c'est un trait caractéristique de la géologie de ces régions. A. DUTERTRE : Compte-rendu de la réunion extraordinaire de la Société Géologique de France dans le Bordelais. Bordeaux. 1921. p. 56.

Durant l'oligocène, au stampien et à l'aquitainien, s'étend en Aquitaine un vaste golfe, où s'accumulent les eaux de décantation issues du Massif Central et des causses ; ces eaux, chargées tour à tour de matériaux détritiques ou de calcaire en dissolution, donnèrent, successivement ou presque côte à côte, des sables, des calcaires ou des argiles ; l'étage aquitainien voit dominer davantage les dépôts chimiques de calcaire blanc, issus sans doute d'eaux sursaturées provenant des causses où se poursuivait un vaste travail d'érosion karstique. Les débris alternés du Massif Central et des causses ont constitué l'essentiel des niveaux géologiques des plateaux de Moyenne Garonne, tandis que les débris issus des Pyrénées appartenaient déjà aux époques de formation des grandes vallées actuelles et ont tapissé les terrasses de Garonne.

de la Garonne forment une zone floue ; presque tous les horizons d'Aquitaine s'y donnent rendez-vous. Taine notait bien justement cette imprécision : « Ni collines, ni rien, pas même une grande plaine ; tout est petit ou ordinaire. On dit seulement : C'est un bon pays ¹ ».

**NECESSITÉ D'UN
NOM NOUVEAU.**

Que faire d'une telle zone ? Impossible de la rattacher en annexe aux régions d'alentour, elle est composée d'éléments trop mêlés. Faut-il donc lui donner la valeur d'une région propre ? Mais

alors quel nom lui donner ?

Les régions d'Aquitaine et plus particulièrement la partie médiane n'ont pas fait l'effort toponymique du bassin parisien. Presque tous les « pays », c'est-à-dire les « unités de paysage », sont restés anonymes ou ne portent que des appellations imprécises et flottantes. Seuls les longs et étroits plateaux calcaires, qui séparent les deux golfes de mollasse, portent un nom : les *serres*, mais c'est plutôt un terme de relief qu'un nom de pays ; *serre* est un vieux mot fréquent dans les Cévennes et dans les Pyrénées et qui veut dire longue crête ². En Béarn, on trouve Serres-Morlaas, Serres-Castet... Le mot *serre* s'est appliqué jadis à toute la région calcaire centrale, on employait même le mot *serrencs* pour désigner les habitants des plateaux calcaires.

Les grandes vallées n'ont guère réussi à conquérir un véritable nom de pays. Aucune ne possède d'expression équivalente au mot « Val de Loire ». Pour les désigner, on emploie le plus ordinairement le mot de *plaine* ou *ribière* qu'on oppose au mot *coste* qui veut dire coteau. On distingue la « haute plaine » ou « *hauture* », c'est-à-dire les terrasses, et la « basse plaine » ou *bassure* qui désigne la partie inondable. Les gens qui habitent cette zone se dénomment quelquefois les *ribiérencs* ».

Quant au pays des sables de *brandes* ou de mollasse, leur couverture de bois leur a valu un nom générique, plusieurs fois répété, mais sans consistance : « *Pays de Bost* » (Pays au Bois).

En réalité, peu de vrais noms de pays existent pour désigner les différents paysages, encore moins de noms généraux pour grouper l'ensemble de cette partie médiane du bassin de la Garonne.

1. TAINE : *Carnet de voyage*, 1863, p. 65.

2. BAULIG écrit : « le mot *serre* est à rattacher non pas au latin *serra*, scie, mais à un mot plus ancien, signifiant montagne allongée » ; il signale la présence d'un chemin de la Serre courant au haut de la « *cuesta* » crayeuse qui borde la Champagne humide. BAULIG. : *Sur le sens du mot Serre, Serra, Sierra*. Annales de Géog. 1929, p. 171. En Moyenne Garonne, on relève de nombreux villages de crête, appelés « *serres* » : Serres de Montagnol près de Mauroux, hameau de la Serre près de Montaigt-de-Quercy, paroisse de Saint-Julien-de-la-Serre, commune d'Engayrac ; Saint-Amans-de-Montaigt s'appelait jadis Saint-Amans-de-Serre.

Certes, beaucoup de noms historiques ont flotté sur ces régions. De tous, le mot Aquitaine s'est le plus étalé ; on le restreint aujourd'hui au bassin de la Garonne, mais autrefois, il s'est appliqué à tous les pays du Sud de la Loire, voire à l'Armorique. Le mot de Gascogne a eu autant de fluctuations ; il se rattache à d'anciens mots qui ont une valeur ethnique plus que géographique : Vasconie, pays basque, Biscaye. De nos jours, on le fixe de plus en plus dans les pays au Sud de la Garonne, pays qui ont porté jadis le nom de Novempopulanie, appellation perdue et oubliée.

Plus récemment, est né le terme de Guyenne¹, c'est aussi le plus imprécis. On l'associait ou on l'opposait au terme Gascogne ; il paraît s'appliquer plutôt aux pays de rive droite de Garonne. Il réunissait, suivant les temps, un agrégat de provinces, plus ou moins étendu : Bordelais, Périgord, Agenais, Quercy et même parfois Rouergue².

Deux appellations sont davantage localisées dans la zone médiane de Garonne : Agenais et Quercy.

Le mot Quercy dérive d'une ancienne tribu gauloise : les Cadurci³. Il s'applique à l'un de ces vastes territoires qui jalonnent les rebords du Massif Central et associent des portions de *ségalas* granitiques à des plateaux calcaires de la périphérie, comme sont aussi le Périgord, le Poitou, le Berry. Le Quercy s'allonge même jusqu'aux rives de Garonne⁴ et réunit en plus des zones granitiques et caussenardes une annexe méridionale, dépendant de la partie centrale de l'Aquitaine. Seule, cette annexe correspond approximativement au golfe mollassique oriental ; elle a d'ailleurs toujours formé un Quercy spécial, un Bas-Quercy, ou Quercy-Blanc, ou encore Quercy-devas-Tarn (devers Tarn)⁵.

1. Il apparaît dans les textes pour la première fois au traité de Paris de 1259.

2. Cf. ANDRIEUX : *Histoire de l'Agenais*, t. I, p. 70.

En 1779, quand on tenta de rétablir les Assemblées provinciales, on créa celle de Haute-Guyenne qui réunissait Quercy et Rouergue.

3. La capitale, Cahors, à l'inverse d'Agen, a adopté le nom du peuple et a perdu son ancienne appellation de Divona ; Agen était la capitale des Nitiobriges.

4. Dans tout le Sud-Ouest, on dit Garonne sans article comme s'il s'agissait d'un personnage, témoignage de la place que la rivière tient dans la vie du pays. Nous nous conformerons à l'usage local et nous omettrons l'article, on dit aussi Grésigne et non la Grésigne ; par contre, beaucoup de noms d'agglomérations portent l'article : La Réole, La Magistère, La Française, Le Barry-d'Islemade, Le Port-Sainte-Marie, Le Bourg-du-Visa, Le Passage-d'Agen...

5. GUYON DE MALLEVILLE : *Esbats sur le pays de Quercy*, 1614 ; publié à Cahors en 1900 ; p. 21 et 497.

Dans le Sud-Ouest, le terme « Bas » (Bas-Quercy, Bas-Rouergue) désignait une subdivision administrative, ne relevant pas de la capitale régionale : Haut-Quercy, Cahors Bas-Quercy, Montauban. Il avait donc une signification d'infériorité administrative (Cf. haute et basse justice) ; d'après une note de CLOZIER : *Les causses du Quercy*. Annales de Géographie, 1926, p. 543.

Les gens du causse n'emploient pas le mot Bas-Quercy, ils se servent de l'épithète « Bas-Pays » ; par contre, les gens de Garonne parlent rarement du causse qui, pour eux, est un nom de sol et non pas de pays ; ils disent « la Montagne » ou le « Pays-Haut »¹.

Le Bas-Quercy présente des affinités avec les régions garonnaises, surtout avec la province d'Agenais, à laquelle il confronte à l'Ouest ; Bas-Quercy et Agenais se partagent à égalité le pays calcaire des *serres* et, de part et d'autre, ils s'étendent respectivement sur un des deux golfes de mollasses qui débordent de la Gascogne au Nord. Chacun possède en outre des portions équivalentes de grandes vallées : bas Lot et moyenne Garonne pour l'Agenais, bas Tarn et bas Aveyron pour le Bas-Quercy². Similitude de ces deux pays ; au Moyen Age, souvent, le même sénéchal administra l'Agenais et le Bas-Quercy³. A l'origine, les Nitiobriges (Agenais) s'étendaient plus à l'Est à la place du Bas-Quercy actuel et confinaient aux Tolosates dont ils n'étaient séparés que par le Tarn. L'extension du Quercy jusqu'à la Garonne est un fait certainement postérieur.

Néanmoins, ces deux pays ne s'appliquent pas exactement à ce cadre géographique, enclos au Nord par les trois pays calcaires : Quercy, Périgord, Bordelais et au Sud par les pays mollassiques de la Gascogne. L'Agenais, qui a pris la succession de l'ancienne tribu des Nitiobriges, s'étend sur la rive gauche de la Garonne ; à la manière des provinces de la Loire, il est placé à cheval sur le fleuve ; il déborde sur les pays gascons. Quant au Bas-Quercy, il englobe une portion de causse qui, autour de Saint-Antonin, s'avance jusqu'au massif de Grésigne.

Ces deux divisions sont d'ordre historique et non géographique. Leurs limites communes ont flotté sans fixité à travers plateaux et vallées des *serres* au gré des divisions féodales⁴.

Les termes, Agenais et Bas-Quercy, sont donc inutilisables en géographie ; ainsi aucun nom n'est fourni soit par la nomenclature historique, soit par la nomenclature locale pour désigner ce cadre naturel de la zone médiane de Garonne. Des zones analogues existent au long du Rhône et de la Loire ; on les a dénommées déjà « Pays de la Loire Moyenne » et « Plaines et Bassins du Rhône Moyen »⁵. En s'inspirant de ces précédents, il

1. DE FOVILLE : *Enquête*, t. I, p. 263.

2. MOULENQ : *Étude sur la topographie des Gaules*, 1876, p. 16.

3. MOMMÉJA : *Mémoires de la Soc. des Lettres, sc. et arts d'Agen*. 1899, p. 221-360.

4. Au XIII^e siècle, on considérait souvent le ruisseau de la Saudège, qui sépare les territoires de Pommevie et de Malaussé, comme limite entre Agenais et Quercy. MOULENQ : *Étude sur la topographie des Gaules*, Montauban, 1876, p. 16. Montaigut, qui s'intitule aujourd'hui « de Quercy », se disait jadis « en Agenais ».

5. Titre exact de la thèse de Daniel FAUCHER : *Plaines et Bassins du Rhône-Moyen. Entre Bas-Dauphiné et Provence*. Paris, Colin, 1927. 670 p.

semble légitime d'employer ici l'appellation : « Pays de Moyenne Garonne ¹ ».

Pays médian et intermédiaire qui n'acquiert son unité que parce qu'il ne peut être incorporé dans les provinces mieux individualisées du pourtour. Aussi la question des délimitations est-elle particulièrement délicate et importante. Par éliminations successives, apparaîtra seulement l'originalité de la Moyenne Garonne ; il faut sur le terrain « lever une frontière » ; venant du centre vers la périphérie, on notera les changements de paysage, les modifications dans les occupations des gens et dans les horizons de travail. La bordure, une fois reconnue en un point, on la suivra par des recouplements et « coutures » constantes ; indispensable voyage de frontière où les éléments de différenciation varieront dans l'espace par sections et changeront aussi dans le temps par époques. La frontière doit tenir compte du passé autant que du présent ; suivant les périodes, de nouveaux facteurs d'oppositions apparaissent, d'autres se rajeunissent, beaucoup s'éteignent et meurent.

1. En Loire, comme sur le Rhône, ces pays moyens s'étendent sur la rive gauche ; en Garonne, ils se localisent sur la rive droite.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les frontières

LE BORDELAIS CALCAIRE ET VITICOLE.

Quand on s'éloigne vers l'Ouest au-delà du Dropt, les mollasses de Marmande sont remplacées par les calcaires à astéries du Bordelais ; un tout autre pays apparaît ¹, l'Entre-Deux-Mers, aux grands plateaux secs et horizontaux, les *plans*, tout à fait différents du relief à bombements multiples des mollasses. Plus d'innombrables petits ruisseaux, mais de rares vallées à parois abruptes et boisées en *costières* où s'ouvrent de nombreuses grottes ou *clottes*, une hydrographie en grande partie souterraine qui multiplie les gouffres, *cahuges* ou *goubios* et les sources résurgentes ou *tourons* ².

La roche est partout un calcaire compact, non gélif, une des meilleures pierres à bâtir du Sud-Ouest qui donne à Bordeaux son cachet monumental. Les carrières abondent et certains villages en sont peuplés ; contraste absolu avec les pays de mollasses où l'on bâtit surtout en terre et en bois ³.

Le paysage est changé : plus de bocages morcelés par les haies d'arbres, mais de grands champs découverts, et non pas des champs de céréales comme en Agenais ; le blé ici ne suffit même pas à la consommation locale, il faut le faire venir de Moyenne Garonne ⁴. La vigne est maîtresse ; des communes entières sont en vignobles ⁵ ; dans celle du Plan, on compte seulement quatre-vingts hectares de terres labourables, pour 420 de vignes. Les 3/5 du canton de Saint-Macaire sont en vignes.

1. La Réole est déjà bâtie sur un escarpement de calcaire à astéries.

2. Par exemple, autour de Baigneux, on compte une centaine de *cahuges*, souvent marquées au milieu des cultures par une petite touffe d'arbres ; non loin, la vallée de l'Euille possède de nombreuses grottes.

3. Des carrières de Rauzan et Frontenac, ont été extraits les matériaux du pont de pierre et du palais de Justice de Bordeaux ; nombreuses et belles carrières aussi à Saint-Exupéry, à Saint-Maixent, à Lugassou, à Saint-Macaire, etc...

4. Souvent, la jurade d'Agen doit accorder aux Bordelais le droit de faire descendre du blé pour l'approvisionnement de leur pays. Arch. municipale. Agen. BB. 56 folio 18.

5. FÉRET : *Statistiques de la Garonne*, 1878 ; t. I, p. 725, n° 1. DOUMERC, président de l'élection de Bordeaux, répondait à l'intendant TOURNY : « Tous les bleds qui se cueillent dans cette élection ne scauroient fournir à la nourriture des habitants de la campagne pour trois mois de l'année ». Arch. Gironde ; C. 3383. Arch. Nat. D IV bis, carton 10, dossier 222.

Pendant longtemps, cette quasi monoculture fut protégée par le privilège du Bordelais qui s'arrêtait à La Réole, texte juridique qui accentuait encore les différences de paysages ¹. Partout, s'étendent de grands vignobles et non plus de ces rangs de vigne, mélangés à toutes les autres cultures ; avec dédain, on dénomme ces vignes agenaises, « vignes champêtres » (comparer les photos 27 et 29) ; les propriétés sont déjà des *châteaux*, belles demeures qui s'entourent de vastes chais. Le contrat de travail n'est plus le métayage de Moyenne Garonne, contrat de polyculture, mais le *prixfaitage*. Les *prixfaiteurs* sont payés à forfait une somme fixe par *prix-fait*, c'est-à-dire par étendue de vigne dont ils ont la charge ². Ils constituent une abondante population de petites gens qui vivent groupés en villages ; le peuplement est moins dispersé qu'en Moyenne Garonne ; seuls les *châteaux* s'isolent. Les vigneron sont assurés d'un large horizon de travail qui n'a subi aucune réduction ; la vigne est une des rares productions qui demandent autant de bras et même plus qu'auparavant ; les soins qu'elle réclame se sont multipliés ³ ; aussi la dépopulation est-elle bien moindre qu'en Moyenne Garonne. Le vignoble bordelais a même périodiquement besoin de beaucoup de main-d'œuvre supplémentaire. Au moment des vendanges, deux courants de migrations se déversent en Gironde : au Sud, les *Lanusquets* des Landes et les *Montagnols* pyrénéens se répandent dans les pays de Sauternes et Médoc ; au Nord, les Périgourdins et gens du Massif Central descendent dans l'Entre-Deux-Mers. En Moyenne Garonne, la vie de travail est plus régulière, et l'on ne connaît pas les mêmes déplacements ; Bordelais et Moyenne Garonne s'opposent autant par leurs horizons de travail que par leurs paysages ⁴.

1. Voir pour ce privilège du Bordelais plus loin p. 297. FÉRET : *Statistiques Gironde*, 1874, t. II, p. 778-783.

2. En 1789, on note que le mode d'exploitation de la vigne en Bordelais est le valet à gage, tandis qu'en Agenais, c'est le colon partiaire. Arch. Nat. D. IV bis. Carton 10, dossier 225. Enquête agricole, 1866, p. 352.

3. VASSILIÈRE : *Monographie agricole de Gironde* ; 1898, p. 121.

Au XVIII^e siècle, on note dans la région de Cadillac, que « tout le temps du menu peuple se trouve remply par les travaux alternatifs qu'occasionne la vigne ». Mémoire manuscrit du s^r d'ORGEMONT, inspecteur des manufactures. Revue de l'Agenais, 1890 ; p. 397.

4. On note en 1698 : « Il y a peu de paroisses dans l'eslection de Bordeaux dont le principal revenu ne soit en vins. La culture des vignes demande beaucoup de gens ; il n'y en a jamais assez dans l'eslection à cause de la prodigieuse quantité de vignes. Il vient des gens de Saintonge et de plusieurs endroits pour y travailler ». Mémoires de l'Intendant. 1698. Déjà au XVII^e siècle, les bouviers de Rouergue arrivaient au moment des baus de vendanges ; ils apportaient dans leurs charrettes des merrains pour les tonneliers et ils repartaient avec leur provision de vin. En 1707, on fait le récit suivant : « Au pays de Sauternes, les vins de liqueurs étaient travaillés par des gens des montagnes des Pyrénées qui viennent en troupes de 40 à 50 et se dispersent pour être employés

ENTRE
BORDELAIS
ET AGENAIS,
UN PAYS DE BOIS.

Cependant, la limite entre ces deux pays ne s'opère pas brusquement : mollasses et calcaires sont séparés par une zone intermédiaire au long du Dropt où les transitions s'effacent sous une couverture de sable superficiel, pays de *rebo* ou *arrebo* si favorable aux arbres qu'on l'appelait jadis en patois « lou païs de bost ». Ces boisements effectuaient même une jonction entre les deux zones forestières du Sud-Ouest : les Landes de Gascogne au Sud, le Landeais et la Double au Nord, sorte de bande forestière qui traversait en écharpe le bassin de la Garonne et isolait le Bordelais de l'Agenais ¹ ; par là, passent encore aujourd'hui certains oiseaux migrateurs : palombes, ortolans.

De nombreux suffixes témoignent de l'ancien paysage boisé : Saint-Laurent-du-Bois qui s'oppose à Saint-Laurent-du-Plan en Bordelais, Saint-André-du-Bois, Saint-Hilaire-du-Bois, Saint-Genis-du-Bois, etc... Il y existait une certaine vie forestière : Puch comptait beaucoup de bûcherons ; Casau-gitat, Puyguilhem et Pellegrue avaient des charbonniers de bois ; la forêt était également utilisée pour le pacage des moutons. Aujourd'hui, les bois sont encore abondants ².

Un tel pays fut longtemps « no man's land » entre Agenais et Bordelais. Il était à peine peuplé ; là, se fixèrent ces colons de langue d'oïl, les *Gavaches* attirés principalement aux XV^e et XVI^e siècles, qui y formèrent un pays spécial : la « *Gavacherie* ». Encore aujourd'hui, on y boit du cidre plutôt que du vin — Monségur est un pays de pommiers — et l'on y parle un patois d'oïl.

Les frontières flottèrent en ces régions et de petits pays intermédiaires s'y développèrent, indiquant l'émiettement d'une province sur son pourtour.

à bêcher, tailler et autres façons des vignes ». Arch. château de Xaintrailles Procès Sabran-Lusignan publié dans Rev. Agenais 1908, p. 174, par M. COUYBA.

Des Agenais sont même entraînés dans ces mouvements migratoires qui bordent leur pays. En l'an III, on note que des paysans de l'arrondissement de Marmande vont faire la vendange en Gironde. Arch. Lot-et-Garonne ; série Statistiq. II. Aujourd'hui encore, les gens de Meilhan vont à la *bendémia* en Bordelais et, au Nord du Dropt, des équipes de Loubès-Bernac s'en vont autour de Verdelais.

1. La forêt du Guar, appartenant au prieur de La Réole, encore intacte au XII^e siècle, était un morceau de ce Pays au Bois du Dropt. Arch. historiques de la Gironde. T. V. 1863, p. 182. DUPIN. *La Réole*. 1839, p. 315. MAURY. *Histoire des anciennes forêts de la Gaule et de l'ancienne France*. Paris, 1850, p. 287. On y ordonnait souvent des battues pour y détruire les loups. Arch. Gironde ; C. 600, année 1779. Les splendides chênes, conservés dans la commune de Saint-Pierre-de-Lévignac, sont les témoins des antiques futaies. En 1688, le Bois Majou était propriété commune des habitants de La Réole et ceux de Blagnac et de Puybarban prétendaient aussi y avoir des droits. GAUBAN. *Histoire de La Réole*, p. 197.

2. Bois de Saint-Ferne, forêt de Landerouat et Saint-Front, forêt de Rozan et Ratis, bois du Loup, Forêt Noire de Taillecat, Bois Bourru près de Pellegrue, bois du Cap de l'Houm à Saint-Géraud...

Le Bazadais, qui avait son centre sur la rive gauche de Garonne, se prolongea souvent en ces régions de confins : Castelnau-sur-Gupie, Beaupuy, Sainte-Bazille se disaient en Bazadais ; de même, l'Albret s'étendit jusqu'à Sauveterre-de-Guyenne. Deux divisions furent plus étroitement localisées en ces zones de bois : la Bezaume s'étendait à l'Est de La Réole, tout entière dans le pays au bois ; le plus souvent, elle releva de l'Agenais ; plus à l'Ouest, la Benaue, autour de Targon et Cadillac, comprenait une partie appelée « Benaue noire », placée sur la bordure du pays boisé et une « Benaue blanche » sur les calcaires à astéries. Ces pays devinrent des divisions féodales aux superficies changeantes¹. Cette incertitude des limites se retrouve encore au moment de la formation des départements en 1789 ; La Réole, Bazas et Castelmoron réclamèrent la formation d'un département intermédiaire entre Agenais et Bordelais².

Économiquement, ce pays de bois relève plutôt du Bordelais ; vers Bordeaux, s'expédient les fagots à brûler, les *fassionats*, tirés des taillis de chêne blanc, les échalas de vigne, coupés dans les taillis de châtaigniers ou dans les plantations d'acacias. Le vignoble de Gironde s'étend de plus en plus sur ces terres de sables ; de grands défrichements furent effectués et complantés en vignes ; les communes de Bagas et des Esseintes étaient encore en bois au début du XIX^e siècle, elles sont maintenant en vignes. Cependant aujourd'hui, le pays tend plutôt à se rapprocher des Landes ; sur ces sables, les *pignadas* se multiplient et des ouvriers landais viennent s'y installer comme résiniers ; des syndicats de gemmage et des usines landaises étendent leur influence jusqu'en ces régions.

Les sables argileux entretiennent en outre une industrie restée très active : la fabrication des tuiles dont les fours sont alimentés par les taillis de chêne qui donnent les *bourées*. C'est à Camiran sur Dropt et à Morizès que se trouvent les plus grosses tuileries ; on y employait en 1860 plus de 500 ouvriers³. Souvent la même population fournit les carrières et les ouvriers des tuileries ; d'ailleurs, la couche de sable est peu épaisse et l'on trouve superposées les carrières de calcaire et les excavations pour la terre à poterie.

Ainsi les genres de vie sont tout autres que ceux de Moyenne Garonne ; malgré les changements récents dans l'économie de ces régions, les éléments de différenciation restent toujours marqués, la frontière est aussi visible et vivante que jadis.

1. Benaue est un vieux pagus, Benalgius Pagus, et correspond peut-être à l'ancienne tribu gauloise des Veamini. Les ruines du château de Benaue s'élèvent près de Saint-Pierre-de-Bat : Bezaume est une division plus récente, qui apparaît pour la première fois en 1008. JULLIAN. *Histoire de Bordeaux*, 1895, p. 96. BLADÉ. *Notice sur le vicomté de Bezaume et le comté de Benaue*, 1898.

2. Arch. Nat. D. IV bis ; carton 1 ; dossier 18.

3. Ouvriers saisonniers travaillant de mars à septembre. Enquête agricole de 1866. Gironde, p. 450.

EN PÉRIGORD
BLANC,
FRONTIÈRE
DE VIGNOBLES.

Vers le Bordelais, les limites sont faites en profondeur d'une succession de deux pays : pays de sable, boisé et pays calcaire, viticole.

Vers le Périgord, c'est aussi un pays calcaire et un pays au bois qui servent de limites ; mais, ici, ils ne se doublent pas en largeur, ils se succèdent en bordure : à l'Ouest sur le Dropt moyen, les calcaires d'Issigeac forment l'extrémité méridionale du « Périgord Blanc » et frangent la zone des mollasses, tandis qu'à l'Est vers le haut Dropt, les accumulations de sables sidérolithiques couverts de forêts cachent les démarcations entre Agenais, Périgord et Quercy.

Les calcaires d'Issigeac sont comme les calcaires à astéries du Bordelais, très perméables, ils ont des *crozes*, ou pertes de rivières ¹. Ils sont également très favorables aux vignobles ; là, se récoltent les vins des coteaux de Sigoulès, d'Issigeac et de Montbazillac ; Bergerac, Sainte-Foy, Castillon ont la spécialité des vins blancs doux, appelés vins de primeurs, « macadams » ou encore « vins en bourre » ou « vins bourrus » ; ce sont des vins qu'on livre à la clientèle sitôt sortis du pressoir, en pleine fermentation, pétillants et troubles ².

Le vignoble marque la frontière. La vigne y est cultivée non par des métayers, comme en Agenais, mais en régie directe et par *prix-fait*, comme en Bordelais. Ces pays relevaient, d'ailleurs, directement de Bordeaux pour le commerce des vins ; ils jouissaient du privilège viticole ; on les appelait souvent pays de « nouvelle conquête » à raison de cette sorte d'affiliation à la ville de Bordeaux ³. Néanmoins, longtemps, la province d'Agenais s'étendit jusqu'à Sainte-Foy sur Dordogne, mais au moment de la délimitation de 1789, les Agenais se séparèrent facilement de cette pointe excentrique, ils en proposèrent l'abandon d'eux-mêmes ⁴. Aujourd'hui, il ne reste au Lot-et-Garonne qu'un tout petit coin de ce pays de vignoble : Soumensac, dont les vins sont d'ailleurs les plus renommés du département ⁵.

LE PAYS AU BOIS
DE BELVÈS.

A l'Est de Sigoulès et de Beaumont, cesse le Périgord Blanc. Alors commence sur les sables sidérolithiques un nouveau Pays au bois, le *Païs Naou* (pays noir) ; c'était une des plus pauvres régions

du Sud-Ouest ⁶.

Les gens trouvaient l'essentiel de leurs ressources non dans l'agriculture

1. Telle celle des Maurèges, au Nord-Ouest de Loubès-Bernac.

2. BOISVERT : *Agriculture, Lot-et-Garonne*. 1897, p. 69. La butte calcaire de Loubès-Bernac donne même un vin blanc liquoreux, titrant 12°.

3. DE GOURGUES : *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, 1873, p. XLV.

4. Arch. Nat. D IV bis, carton 1, dossier 18 ; carton 10, dossier 225.

5. Prix d'honneur, Lot-et-Garonne, 1870, p. 576.

6. P. DEFFONTAINES : *Le Pays au Bois de Belvès*. Annales de Geog. 1930, p 147-158.

ou la viticulture, mais dans l'exploitation des arbres et des bois ; à peine un tiers des terres était en culture en 1803 ; aujourd'hui, pas même une moitié. Le blé ne donnait que deux ou trois pour un, le pays devait acheter de la farine en Agenais ¹. On se nourrissait plutôt de pain de millet que de pain de froment, différence essentielle avec la Moyenne Garonne qui était alors un des meilleurs pays à blé. D'ailleurs le principal aliment n'était pas le pain mais la châtaigne ². Pendant six mois de l'année, métayers et journaliers ne vivaient que de châtaignes ; un châtaignier nourrissait journellement une famille de dix personnes ³. Un autre arbre jouait un rôle très important, le noyer ; la noix fournissait l'huile, utilisée pour l'alimentation et pour l'éclairage ; on en faisait aussi une liqueur et même une soupe ; le résidu de l'extraction donnait un tourteau avec lequel on engraisait le petit bétail et la volaille. Une des principales occupations était le ramassage des fruits ; on ramassait également champignons et truffes ⁴. L'élevage du porc par les châtaignes et les glands s'associait à cette économie de cueillette ⁵. C'était encore une sorte de ramassage que l'extraction du fer dans les sables sidérolithiques ; les paysans avaient leurs « minières » dans leurs terres et les exploitaient à temps perdu. Le travail du fer profitait de l'abondance des bois qui donnaient le combustible, surtout le taillis de chêne qu'on transformait en charbon.

Pays de petites ressources, de petits métiers et de petites gens ; beaucoup devaient chercher du travail au dehors comme chiffonniers, colporteurs, marchands de vins, bref, une Auvergne en Aquitaine. Les habitants étaient mal considérés ; les Agenais surtout les trouvaient sauvages et rustres ;

1. Statistiques générales de la France an XII, vol. VI, p. 84. — Arch. Lot-et-Garonne. CC. 54, année 1552. En 1770, on établit le projet d'une route entre Fumel et Domme pour transporter les grains de l'Agenais en Périgord. En 1764, le sac de blé valait à Domme et Sarlat en Périgord 24 livres, et à Fumel en Agenais 17. On projette pour la même raison une route de Villeneuve-sur-Lot à Montpazier et Belvès. Arch. Nat. F¹⁴ 134.

2. Lettre de M. ESMENGARD à l'Abbé TERRAY, 14 nov. 1772 : « La récolte en grains a été si modique qu'il n'est pas possible de permettre l'exportation des châtaignes qui sont l'unique ressource des pauvres gens de la campagne ». (Arch. Historiq. Gironde, t. I, 1859, p. 267.)

3. Statistiques générales de la France, an XII, vol. VII, p. 343. On ajoute : « Un homme de travail mange à 10 heures du matin environ 300 châtaignes blanchies et il ne lui faut d'autres aliments jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. Le cocotier, cet arbre précieux qui fournit la nourriture et le vêtement, n'est peut-être pas beaucoup plus utile dans l'Inde que ne l'est le châtaignier dans la Dordogne. » En 1860, la Dordogne, avec ses 872.000 hectares, arrivait au deuxième rang pour la production de la châtaigne après la Corrèze. Enquête agricole de 1862, p. XXIII.

4. La Dordogne est le premier département pour la production de la truffe.

5. Le Mémoire des Intendants en 1698 déclare : « Le nourrissage des cochons est fort abondant en Périgord, on les engraisse avec les châtaignes ; sans la vente du cochon, le pays ne pourrait pas payer les charges. Dans les statistiques agricoles, la Dordogne vient en premier dans les départements producteurs de cochons.

quand on parlait de quelqu'un de peu dégrossi, on disait : « c'est un franc Périgord ». On dénommait les habitants de Villefranche, les « pécayrés » c'est-à-dire les malheureux, et les gens de Belvès étaient surnommés les « peccoluno », les pêcheurs de lunes, c'est-à-dire ceux qui vivent d'expédients. Jadis les gens du Pays au Bois dissimulaient leur origine par crainte des quolibets que leur adressaient d'autres plus favorisés.

Cette zone de bois servit de limite ; le Pays au Bois de Belvès, comme celui du Dropt, fut longtemps un « no man's land » ; Villefranche, bastide de frontières, qui y fut fondée au XIV^e siècle, s'appelait indifféremment suivant les documents : Villefranche-de-Périgord ou Villefranche-d'Agenais ¹ ou bien, sans prendre partie, Villefranche-de-Belvès ; Castillonès, autre bastide de frontières, resta disputée entre les évêques d'Agen et de Sarlat pendant plusieurs siècles ; le rattachement politique de Montpazier et Cadouin ne fut réellement accompli qu'après le grand procès de limitation soutenu en 1552 entre Agenais, Périgord et Quercy.

Aujourd'hui, ce Pays au Bois se sépare de plus en plus de la Moyenne Garonne ; comme dans la région boisée du Dropt, on se met à l'exploitation du pin maritime ; des ouvriers landais viennent y répandre le gemmage ; une économie forestière en pleine renaissance transforme l'ancien Pays au Bois si pauvre qu'on l'appelait une *tignaco* (une teigne). Bientôt, l'avantage ne sera plus aussi nettement du côté du riche Agenais ².

**LIMITES ENTRE
LES CAUSSES
ET LES SERRES.**

Les limites entre la Moyenne Garonne et les causses du Quercy peuvent se diviser en deux sections successives, comme les limites avec le Périgord ³.

A l'Ouest, les causses bordent le pays des *serres* dont les plateaux calcaires paraissent un prolongement ; mais, tandis que les causses étalent de vastes surfaces planes, à peine ondulées par les vallées sèches, *coulino* ou *coumbo*, les calcaires agenais sont découpés en lanières par des vallées multiples et parallèles qui introduisent jusqu'à la Garonne d'étroits horizons de causse ; par contre, les vallées, ouvertes dans les mollasses sous-jacentes, conduisent vers les causses des bandes de paysage gascon aux molles ondulations d'argile et même, au voisinage du causse, les vallées, plus rapprochées, laissent à peine place aux plateaux, réduits à de simples crêtes, en sorte que la partie, où triomphe davantage les aspects de mollasses,

1. FROISSART. *Chroniques* ; Livre I, Chap. 1, 243, 252, 253.

2. PASSEBOIS. *Le pin maritime en Dordogne*. Ministère de l'Agriculture. Direction générale des Eaux et Forêts. Rapports et notes techniques. Paris, 1927, fasc. 57, p. 3-17.

3. Dans la carte manuscrite de la généralité de Montauban, dressée par DUVAL (XVII^e siècle, Bibl. Nat. A. D. 26), l'élection de Montauban débordait très largement sur le causse, elle possède Lalbenque, Concots et va presque jusqu'à Cajarc, mais par contre, l'élection de Cahors descend jusqu'à Montcuq, Lauzerte et Brassac. Sur la carte de Guyenne et de Gascogne de SANSON (1673), Duravel est en Agenais, (Cf. Bibl. Nat. P. f. 217) : il n'y a presque jamais concordance entre limites géographiques et historiques.

est la plus voisine du plateau caussenard ¹ (Comparer les photos 3 et 4). Les gens du Lot avaient bien noté cette opposition ; pour eux, le pays des *serres* était plutôt le « pays des vaux » ; Castelnau-Montriat s'appelait jadis Castelnau-des-Vaux ² dans l'archidiaconé des Vaux (photo 17).

Les plateaux des *serres* sont composés d'un autre calcaire que celui des causses, calcaire blanc de l'Agenais ³, peu épais et décomposé en plaquettes. On ne trouve pas ici ces innombrables *cloups* qui criblent le plateau quercynol ⁴ ; quelques *gouffios* et quelques petits « bouts du monde » ou *goulets* en festons sur le rebord du plateau sont les seuls phénomènes karstiques ⁵. La terre est moins aride, les surfaces de plateaux sont cultivées, grâce au sol plus profond où des résidus de mollasses se mêlent aux terres de décalcification ; ces résidus vont en s'épaississant vers le Sud et vers l'Ouest et enlèvent graduellement au calcaire sa sécheresse ⁶.

Entre causses et *serres*, s'étend d'ailleurs un pays intermédiaire, composé de calcaires tertiaires, sensiblement contemporains de ceux de l'Agenais, mais, ne reposant pas sur des mollasses, ils restent en surfaces uniformes, appelées *planès* et ne sont pas découpés par de nombreuses vallées ⁷.

Ce sont de bonnes plaines fertiles, plus riches que les causses, plus riches même que les *serres*. Le sol est plus profond, moins pierreux ; on ne voit pas de petits murs d'épierrement entre les champs. La terre convient particulièrement au maïs, au blé et même au tabac ; les récoltes, autour de Lalbenque, sont de quinze jours en avance sur celles de Limogne. En ces régions,

1. Cette importance des petites vallées qui découpent les *serres* (Séoune, Barguelonne) provient peut-être du rajeunissement provoqué par le déplacement du cours de Garonne vers le Nord durant le Quaternaire. Les affluents de rive gauche du Lot ont été beaucoup moins conquérants. Cf. p. 312, n. 1 et p. 313, n. 4.

2. Arch. Lot F. 306 et F. 328, année 1628. On disait aussi Saint-Félix-de-Vaux, Sainte-Croix-de-Vaux. Ces suffixes ont été donnés par les gens du causse pour qui les vallées fraîches et verdoyantes, creusées dans les molasses, constituaient un paysage inconnu qui méritait un nom.

3. Formation lacustre de l'oligocène.

4. Le causse de Limogne et de Beauregard en bordure des mollasses en est tout spécialement rempli ; on pourrait l'appeler le « causse à *cloups* ».

5. Les *gouffios* sont spécialement nombreux sur le plateau de Laroque-Timbaut. C'est là d'ailleurs que les calcaires de l'Agenais atteignent leur épaisseur maxima, 80 mètres. MALBEC. *Grottes agenaises*. Rev. de l'Agenais, 1902, p. 177 ; *Quelques grottes du Lot-et-Garonne*, id., 1904, p. 228.

6. Sans doute, les calcaires lacustres de l'Agenais ont été constitués par dépôts en eau calme, de produits de dissolution des calcaires caussenards. Les limites septentrionales des calcaires blancs de l'Agenais sont formées par de petites buttes arrondies, posées sur le causse et composées de craie littorale, friable, ne formant pas « *cuesta* » : buttes de Ventillac, Vaylats, Bovila, etc...

7. On dit la *plane* de Sauzet, la *plane* de Lalbenque. Plus au Nord dans l'intérieur des causses, le long plateau calcaire tertiaire de Bort près Domme s'appelle aussi une *plane* et s'oppose aux terres de causse.

est née l'expression Quercy Blanc, l'adjectif « blanc » voulant dire privilégié, comme dans Périgord Blanc.

Le rebord des causses possède encore une autre richesse qui le distingue des pays de Moyenne Garonne : au long des *costières* du Lot, s'étend un vignoble renommé¹ ; sur les versants bien exposés, sur les *souleillanes*, on récolte des vins noirs, capiteux, alcoolisés, « vins médecins », utilisés pour relever les vins de grave et de palus du Bordelais. Les vignes sont cultivées sur les pentes déclives, coupées de gradins comme en pays méditerranéen : les maisons sont groupées en villages où habite un peuple de vignerons. Depuis le phylloxéra, les vignobles ont beaucoup diminué, c'est un élément de différenciation avec la Moyenne Garonne qui va s'effaçant.

ENTRE CAUSSES
ET MOLLASSES
DU BAS-QUERCY.

Vers l'Est, avec les mollasses du Bas-Quercy, apparaît une des rares frontières très nettes de la Moyenne Garonne : terres de causse et terres de mollasses s'affrontent directement sans recouvrements superficiels. Sur la route de Caussade à Septfonds, on aborde d'une façon presque brutale le paysage caussenard. Le sol change de couleur : plus de terre grise, mais une terre ocre, sans profondeur, toute semée de cailloux en plaquettes ; des petits murs en pierres sèches, *parets* ou *roustilles*, bordent les champs et remplacent les haies d'ormeaux du « Bas-Pays ». Il y a cependant des arbres, mais ce sont des chênes, groupés en mauvais taillis, pacages de feuilles pour les moutons, *grèses* ou *fraus*². Ce ne sont plus des bois de *brandes*, fourrés d'un sous-bois dense, mais de petits chênes clairsemés et dont tous les arbres sont taillés en longs têtards, paysage particulier qu'on appelle la *garrouille*³. Les massifs les plus importants sont les bois de Cantayrac, de Roumejous, les forêts du Bretou et de la Garrigue⁴. Souvent les gens de Moyenne Garonne venaient faire leur bois dans ces taillis⁵. C'est un nouveau pays boisé qui borde les mollasses d'une ceinture presque continue. de Lalbenque à Montricoux.

1. Saint-Vincent-de-Rive-d'Olt est connu pour sa foire du 7 novembre, où se fait le prix des vins.

2. *Fraus* d'Anglars, du Bretou, de Cazals, tout crevés d'*igues*. De grandes bergeries, construites en pierres sèches, s'élèvent parfois, isolées au milieu de ces pacages déserts.

3. Ces taillis de chênes étêtés sont dénommés dans les documents *garric* ou même *causses*. LATOUCHE : *La vie rurale en Bas-Quercy*. Toulouse, 1923, p. 203.

4. Voir la carte de CAPITAN, 1785, qui indique la grande étendue du bois de Cantayrac et Roumejous à cette époque.

5. Ils le coupaient pour les propriétaires caussenards moyennant le paiement du tiers ou du quart et ils rapportaient le reste chez eux comme provision d'hiver. Ainsi à Bioule sur l'Aveyron, tout le monde allait au bois dans la forêt de la Garrigue. Encore aujourd'hui, Caussade voit arriver, tous les lundis aux foires, des charretées de bois, amenées par les gens de Belmont, de Vaylats et même de Bach et d'Escamps ; certains conduisent du bois jusqu'à Montauban.

Cependant, c'est moins par le paysage végétal que par la nature des sols que s'établissent les oppositions. Le mot *cause* apparaît ici comme un nom de sol ¹ et il s'oppose à un autre sol, le *terrefort*, terre argileuse des mollasses ². Les terres de *cause* sont très légères et le sol est une pellicule mince, on y employait une charrue spéciale, araire de bois, munie d'un long mancheron, faisant levier et permettant quand on rencontre la roche, de relever le soc par simple pression ; dans les mollasses, la charrue est en fer et plus pesante, il faut une paire de bœufs pour la tirer ; en terre de *cause*, une seule bête suffit et les cultivateurs n'ont souvent pour tout bétail qu'une vache ; la place de l'étable dans l'habitation est restreinte ; d'ailleurs, les propriétés sont petites et à parcelles très morcelées, alors que les mollasses sont exploitées par des métairies d'étendue moyenne et, en général, d'un seul tenant. En pays caussenard, la culture est une ressource limitée ; tel propriétaire de Cazals fait péniblement un peu de blé et de maïs dans les fonds de *cloups*. Sa principale ressource réside dans les troupeaux de moutons ; en 1862, dans le Lot, la densité de la population ovine atteint 68 au km², tandis qu'elle n'est que de 22 en Lot-et-Garonne ³.

Ainsi, la démarcation entre *causses* et *mollasses* s'appuie sur de multiples différences agricoles. D'anciens dissentiments séparaient les populations ; le *caussanel* était réputé « brut et peu intelligent », tandis que l'homme du Bas-Pays était dit « frivole et paresseux ». De Garonne, on n'aimait guère se rendre aux foires du *cause*, on se défiait des gens ; les *caussanels* répétaient le vieux dicton : « Le *cause* mangera le Bas-Pays » ; les patois différaient ⁴, le parler corcynol a des terminaisons en *o* ; en Bas-Quercy, dominent les mots en *a*. Aucune ville marginale d'échanges ne vient souligner le caractère complémentaire des deux Quercy ; le *cause* trouve bien plutôt son complé-

1. Au XVI^e siècle, les documents parlent souvent de « pesse (pièce) de terre *cause* ». Cf. Cadastre de Montpezat, 1565, fol. 90.

2. Le mot *terrefort* s'applique aussi au sol issu des marnes du lias qui s'étalent à l'Est du *cause* dans la dépression périphérique au pied des terrains anciens du Massif Central. Pour les désigner, on dit aussi *limargue*. Ces *terreforts* de Parisot ou de la vallée de la Bonnette appartiennent souvent à des gens du *cause* de Vaylats, Belmont, Mouillac ; association à plus de trente kilomètres, de terre de *cause* et de terre de *marne* ; en vue de se fournir de foin, si rare dans les *causses*, les cultivateurs font souvent deux journées de *voiturage*.

3. Le mouton pâture cette petite herbe sèche du *cause*, la *péprine* des *grès*. A l'étable, il consomme la *broust*, c'est-à-dire la feuille des *garrouilles*. Les *causses* constituent le pays à moutons et à laine du Sud-Ouest. GUYON DE MALLEVILLE en 1614, écrivait (*Esbats du Quercy*, p. 26) : « Quant aux laines, il s'en envoie tous les ans aux tapissiers de Felletin et drapiers de Poitou des charges de mulets. Les moutons y sont pris tous les ans pour nourrir les voisins, voire conduits jusqu'en France ». Encore en 1902, Caussade expédiait chaque année à Paris une moyenne de 12.000 moutons. A. F. A. S. Le Tarn-et-Garonne, 1902, p. 87.

4. Même les jeux différaient : dans le *cause*, règne la « *bourrée* », danse inspirée du Massif Central ; en Bas-Quercy, c'est le « *branle* » garonnais.

ment dans le *ségala* vers le Rouergue où les villes de lisière abondent : Figeac, Lacapelle-Marival, Villefranche.

Féodalement, le Bas-Quercy ne releva jamais de Cahors. Après la formation des départements, on réunit Montauban et Cahors ; mais d'incessantes réclamations s'ensuivirent et, en 1808, l'on sépara une partie du Lot pour former le département du Tarn-et-Garonne, conséquence ultime de ce vieil attachement du Bas-Quercy aux pays de Garonne.

VERS
LE GAILLACOIS.

Au Sud des causses du Quercy, après avoir traversé l'Aveyron, apparaît le grand dôme sombre de la Grésigne, pointe avancée du Massif Central, difficilement accessible, tout couvert d'une vaste forêt épaisse, vrai pilier limite, où viennent s'appuyer Quercy et Rouergue, Albigeois et Languedoc, pays longtemps non attribué. Les Grésignols formaient une population spéciale ¹ ; Puycelci, leur capitale, ne relevait d'aucune province.

Au Sud de la Grésigne, entre le Tarn et l'Aveyron, s'étend une zone de mollasses vallonnées, recouverte d'une nappe de graviers de plusieurs mètres d'épaisseur, terres de *brandes*, issues de Grésigne ou anciennes terrasses du Tarn et de la Vère. Un nouveau pays au bois s'est maintenu sur ces sables et sert de limite entre Albigeois et Bas-Quercy : forêt de la Sivens (sylva), bois de Vayssac, de Giroussens, de Puygaillard ². La commune de Vayssac est aujourd'hui encore la plus boisée du Tarn-et-Garonne ; beaucoup de gens y sont marchands de bois et vendent à Montauban la *canne* de bois à brûler.

Un massif forestier, plus compact encore, s'étendait jadis sur les hautes terrasses de la rive gauche de l'Aveyron depuis Montauban jusqu'à Montrieux. Il se décomposait en deux parties : vers l'Ouest, c'était l'ancienne forêt du Ramier qui resta longtemps à l'usage des Montalbanais ³. Elle fut défrichée sous Louis XIV et transformée en un vaste lotissement avec grandes parcelles en damier d'égales dimensions ; les domaines actuels ont encore des formes géométriques et sont séparés par un réseau de routes se coupant à angle droit ⁴. Le nom de Ramier est conservé à toute cette région nouvel-

1. PIERRE DEFFONTAINES : *La Grésigne*. Annales de Géographie, t. XXXIII, p. 430.

C'est une des rares forêts d'Aquitaine aménagée en haute futaie, elle est exploitée encore à la révolution de 150 ans. Les cantons de l'Ourtigas et de la Pleyade ont les plus beaux arbres de la Moyenne Garonne.

2. Le canton de Salvagnac possédait au Moyen-Age les forêts des Barrières, de la Tejoulio ; autour de Montvalen, il y avait, au XV^e siècle, les forêts de Balut et de Fessos, plus loin la forêt de Lecena. — ROSSIGNOL, *Monographies du Tarn*, t. IV, p. 13.

3. FORESTIÉ. Rec. Soc. sc. et arts, Tarn-et-Garonne, 1886, p. 186.

4. Le domaine type est celui d'Albrespy.

lement colonisée. Plus à l'Est, au delà de Nègrepelisse, s'étendait la forêt de Tulmont, disparue depuis plus longtemps et où l'on ne retrouve plus les mêmes formes de colonisation récente ¹.

Tout ce pays de bois resta longtemps en dehors des peuplades gauloises des Cadurques (Quercy) et des Tolosates (Languedoc) ; il fut habité par une tribu spéciale, les Tascons, qui semblent avoir laissé leur nom à la petite rivière qui draine ces collines, le Tescou.

Cette petite rivière servit de frontière politique entre les provinces depuis les Romains, mais, géographiquement, il y a là une large zone-limite où il est impossible de tracer une démarcation nette ².

A l'Est de cette zone boisée, commence l'Albigeois ; la mollasse passe latéralement à des formations calcaires, dites calcaires de Cordes ³. De beaux vignobles y ont prospéré, surtout au long des pentes bien exposées de la vallée du Tarn ; c'est le pays des vins de Gaillac : à partir de Saint-Sulpice jusqu'en amont de Gaillac, toutes les côtes de la rive droite du Tarn font un vin blanc mousseux, analogue à ceux du Bergeracois ⁴. L'antique adage Gaillacois est significatif : « A l'ombre dal mestré, creis la bigno » (A l'ombre du maître, croît la vigne ⁵). Vieux pays viticole où l'on traite la vigne avec des soins minutieux ; souvent, on égrappe les raisins ; depuis longtemps, on est familiarisé avec l'usage des pressoirs, peu connus en Bas-Quercy avant le XIX^e siècle ⁶. Cette région de vignobles, née sur les marches de l'Albigeois, a souvent porté un nom spécial : Terre basse d'Albigeois ou Gaillacois. La frontière de Moyenne Garonne est faite, ici comme en Bordelais, d'une zone forestière, doublée d'une zone de vignoble ⁷.

1. Un titre de 1090, relatif à la fondation de Saint-Gilles-de-Nègrepelisse, parle de « sylvia inculca et spinosa ». DEVALS. *Mémoire académie des belles lettres et arts*, Toulouse, 7^e série, t. I, p. 290. Le *Mémoire des Intendants* de 1698 indique encore la présence d'une futaie de chênes près de Nègrepelisse qui a 284 arpents.

2. DUTIL, *La Haute-Garonne et sa région, Géographie historique* t. I, p. 52.

3. BLAYAC, *Observations géographiques sur la feuille géologique de Montauban*. *Annales de Géogr.* 1900, p. 469-474.

4. RIOL, *Le vignoble de Gaillac*. 1913, p. 317.

5. En 1789, on note que « la culture de la vigne en Gaillacois est celle où le cultivateur apporte tous les petits soins de détail que je ne lui ai jamais vu donner pour toute autre culture ». *Arch. Nat.* F¹⁰, 221.

6. THÉRON DE MONTAGÉ, *Agriculture du Toulousain*. 1869, p. 22. Le pressoir y était généralisé dès le XIV^e siècle sous le nom de « truelh ». RIOL, *Vignoble de Gaillac*, 1913, p. 103. L'arrondissement de Gaillac est celui du Tarn qui compte le plus de vignobles. En 1841, avant le phylloxera, il y avait en vignes 14.189 hectares, à côté de 5.879 dans celui de Castres, 5.662 pour celui de Lavaur, 7.303 pour celui d'Albi. Gaillac était aussi l'arrondissement où la contenance moyenne d'une parcelle cadastrale était la plus faible : 36 ares ; dans l'arrondissement de Castres, elle était de 69 ares. PORTAL, *Le département du Tarn au XIX^e siècle*, p. 245.

7. ROSSIGNOL, *Monographies communales du Tarn*, t. IV, p. 351.

ENTRE TARN
ET GARONNE,
FORÊTS
ET VIGNOBLES.

Entre Tarn et Garonne, c'est encore forêts et vignes qui marquent la frontière. Là, s'étend une longue bande d'alluvions provenant des terrasses entremêlées de ces deux rivières, un des rares îlots de plaines de l'Aquitaine, enfermé au milieu des étendues ondulées des mollasses. Malheureusement, la terre est pauvre, *terro magro*, composée de *boulbènes* sableuses et blanchâtres, renfermant souvent des concrétions ferrugineuses, des *rougets* ¹.

Une grande forêt s'y était développée, des portes de Moissac jusqu'à la rivière de l'Hers à l'Est de Grenade, sur 45 km. de long et 10 km. de large, la forêt d'Agre : de bonne heure, elle fut attaquée et éclaircie ; elle est notée au VII^e siècle, mais déjà en 1245, elle est décomposée en plusieurs massifs ². Les Templiers en furent les principaux défricheurs, ils y établirent une commanderie à la Villedieu et des résidences aux Barthes et à la Bastide-du-Temple. Aujourd'hui, il reste la forêt de Montech de 1300 hectares, puis celles de Lavilledieu, de Froumissart, d'Escatalens, de Saint-Porquier ³.

Les défrichements forestiers se firent au profit d'une économie agricole de type languedocien. La pénétration des influences issues du Languedoc était facilitée ici par le climat spécial de cette zone déprimée, la plus continentale du Sud-Ouest, climat quasi-méditerranéen, à sécheresse d'été ; dès l'époque gauloise, le pays releva des Tolosates et non des Cadurques ⁴ ; plus tard, la province de Languedoc y étendit sa pointe la plus occidentale. C'est la vigne qui prit la place de la forêt défrichée, vigne en grands champs et à petit cep sans échalas ⁵, exploitée, non comme en Agenais par des métayers, mais au moyen du faire-valoir direct par des ouvriers ou *gagés*, logés sur le domaine, à la manière des *ramonets* du Bas-Languedoc. Au

1. REY LESCURE, *Carte agrogéologique du Tarn-et-Garonne*, p. 102.

On disait : Es de terro de Brial,

En maï n'y a, en pu mens bal.

(C'est de la terre de Brial, plus il y en a, moins ça vaut) ; Brial est une paroisse de la commune de Bressols au Sud de Montauban. — BUSCOU, *Proverbes du Tarn-et-Garonne*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1876, p. 142.

2. Donation faite en 630 à l'abbaye de Moissac par Nizézius. — DEVALS, *Rec. des Sc. et Arts de Tarn-et-Garonne*, 1872, p. 155.

3. ABBÉ GALABERT, *Biens communaux*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1916, p. 111.

La forêt de Montech est depuis longtemps un massif de chênes d'espèces assez variées, chênes rouvres, pedunculés, pubescents. Elle est exploitée en taillis sous futaie et, depuis peu, on y a introduit le pin maritime et le chêne rouge d'Amérique.

4. Fr. MOULENQ, *Étude sur la topographie des Gaules*. Montauban, 1867, p. 16. — Plin (IV, XXXIII, 2) déclare : « Cadurci Nitiobriges Tarneque amne discreti a Tolosanis Petrocorii ». Il faut substituer dans ce texte Cadurci à Petrocorii et réciproquement. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule Romaine*, t. I, p. 147.

5. Les vignes renommées de Campsas et Lavilledieu sont sur des sols de forêts. — BLAYAC (*Observations géologiques sur la feuille de Montauban*. Annales de géographie, 1906, p. 474), note que les vins de Fronton sont localisés sur la terrasse a ^{1b}.

moment des vendanges, des équipes supplémentaires, des *coles*, viennent aider comme dans le Narbonnais. Le peuplement est fait de gros villages groupés qui rappellent ceux du Carcassés. C'est là un des seuls coins de Garonne où l'on observe un mode de peuplement groupé.

Cette zone forma souvent une division spéciale en Languedoc : ce fut le pays de « Rivière Verdun » qui s'allongeait au long de la Garonne, de Montrejeau à Verdun¹ ; auparavant pendant le Moyen Age, s'étendait, autour de Castelsarrasin, la juerie de Villelongue dont le Tarn marquait la limite.

Montauban sur le Tarn est placée en frontière de Moyenne Garonne ; son faubourg de Villebourbon sur la rive gauche est déjà en Languedoc² ; capitale du Bas-Quercy, elle resta tout à fait excentrique. Elle était devenue, d'ailleurs, depuis le pape Jean XXII, la tête d'un évêché, démembré de celui de Toulouse, qui étendait son domaine en pays languedocien³, en sorte que cette ville, en Bas-Quercy, avait juridiction religieuse en Languedoc ; les frontières ne concordent pas, ce qui est fréquent en ces pays où les démarcations ont peu d'éléments pour se fixer.

**DIFFÉRENCES
ENTRE MOYENNE
GARONNE
ET GASCogne**

Les limites méridionales de la Moyenne Garonne sont encore plus difficiles à établir. Faut-il arrêter ces pays au cours de la Garonne ou bien leur attribuer toute la large vallée du fleuve, ou même reporter

la frontière plus au Sud à travers les coteaux de Gascogne⁴ ?

Si l'on considère les divisions politiques et administratives, on constate que les frontières chevauchent le plus souvent sur les deux rives de la Garonne. On déclarait dans le grand procès de 1552 sur les délimitations des provinces d'Agenais, Quercy et Périgord : « on a de tout temps ajouté au pays d'Agenais outre Garonne le comté d'Auvillars, le Brulhois, la Lomagne⁵ ». Plus tard, les départements du Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne mordirent tous deux sur la Gascogne ; cependant les pays garonnais se distinguent nettement des pays gascons, le paysage bocager s'éclaircit beaucoup au Sud de la Garonne ; le Gascon n'aime pas l'arbre⁶ : différence de paysage qui

1. Mémoire de l'Intendant. 1698, Arch. Nat. H. 1588, 34.

2. DEVALS, Rec. Soc. Sc. et Arts du Tarn-et-Garonne, 1872, p. 149. — TAUPIAC, *Villelongue*, Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1880, p. 85-103 et 181-194.

3. Arch. Nat. D. IV bis, Cart. 9, dossier 225. Là se trouvait la limite de la gabelle, marquée par une pierre, « la peyrade de la sal », la pierre du sel.

4. Carte du diocèse de Montauban. Bibl. Nat. G^e cc. 753 et Bibl. Nat. P. f. 85, carte du Languedoc.

5. Arch. de la ville d'Agen CC. 54. Voir aussi le bullaire de Jean le Valier de la fin du XIII^e siècle, copie chez M. l'abbé Marboutin.

6. Pour la géographie physique, L. FABRE (*Le sol de la Gascogne*, La Géographie 1905, 15 avril, 15 mai, 15 juin) a bien montré l'unité physique de la Gascogne.

témoigne des oppositions dans l'économie agricole ; la polyculture est moins variée en Gascogne ; l'arbre fruitier est rare, le vent *d'autan* lui est hostile, la culture des légumes est à peu près absente. Par contre, la vigne joue un plus grand rôle et donne des eaux de vie, (eaux de vie d'Armagnac ¹). L'élevage est tout différent ; les bovins appartiennent à cette race rude et osseuse, à la robe gris-clair, aux longues cornes, qui constitue la race gasconne ; on n'est plus du tout ici sous l'influence du Massif Central qui a approvisionné la Moyenne Garonne, en bœufs de Salers jadis, en vaches limousines aujourd'hui ². Le type de voiture rurale diffère ; au lieu de la voiture à deux roues de type occidental utilisée au nord de la Garonne, on emploie en Gascogne une voiture à quatre roues de type pyrénéen et montagnard. Le patois change, autant dans la prononciation que dans le vocabulaire ; le gascon et l'agenais sont deux rameaux séparés dans le domaine des langues d'oc ³. Le costume aussi différait dans le chapeau, le pantalon et surtout la chaussure : en Gascogne, on utilisait la sandale à l'Espagnole ; en Agenais, on se chausse en bottines de cuir.

La Gascogne forme un tout géographique impossible à morceler ; la frontière qui passe à travers les plateaux gascons, laissant à l'Agenais la portion septentrionale est sans fondement géographique ; d'ailleurs, comme les démarcations purement historiques, elle a bien souvent varié au cours des temps ⁴.

LA BARRIÈRE DE LA GARONNE.

La Garonne est-elle donc une barrière ? Durant toute l'histoire, elle a été une rivière sans pont et elle ne compte pas de ces villes équilibrées sur les deux berges, témoignage d'un actif passage, comme on en rencontre si fréquemment au long de la Loire : Agen, La Réole, Mar-

1. En 1803, l'arrondissement de Condom est presque tout en vignobles. — Statistique générale de la France, an XII, p. 386.

2. La manière de labourer n'est pas la même : le laboureur de la rive droite de Garonne tient toujours le mancheron de sa charrue avec la main droite, tandis que sa main gauche est armée de l'aiguillon ; la charrue, conduite ainsi, a le versoir à gauche ; on dit de celui qui la conduit qu'il laboure à gauche. Le laboureur gascon de la rive gauche tient son mancheron avec la main gauche et sa charrue verse à droite, on dit qu'il laboure à droite ; en outre, il a besoin d'un conducteur devant les bœufs pour les diriger ; il faut deux personnes pour conduire la charrue, il n'en faut qu'une en Agenais.

3. JASMIN, le poète d'Agen, disait qu'il écrivait en gascon, mais sa langue, le parler d'Agen, n'offre aucun des caractères spécifiques du gascon ; ainsi le déclare DAUZAT, *Langues et littératures de la région pyrénéenne*, 1924, p. 37. En Gascogne, on prononce le F en H aspiré ; on dit une *hèno* et non une *fèno* (une femme), *terrefort* devient *terrohort*. — PLAZANET. *Essai d'une carte des patois du Midi*. Rev. de Géog. commerciale, Bordeaux, 1913, p. 166-185 et 208-227.

4. Lors de la confection du département du Lot-et-Garonne, la frontière fut d'abord fixée près de Condom, à Sciourac, puis plus au Nord, à La Hitte ; on faillit laisser en dehors Astaffort, bien que cette ville ait toujours appartenu à la généralité de Bordeaux. Arch. Nat. D. IV bis, dossier 18.

mande sont localisées sur une seule rive et de même Moissac sur le Tarn. L'instabilité du cours du fleuve, la largeur et le danger de la plaine inondable, l'impossibilité d'établir des digues continues donnèrent au fleuve un rôle de limite incontestable ¹.

Aussi certaines frontières historiques s'appuyaient sur le fleuve. Du temps de Strabon, la Garonne formait la limite septentrionale des Aquitains, c'est-à-dire des Ibères ². Le fleuve séparait également les Nitiobriges (Agenais) au Nord, des Sotiates (Sos) et Lactorates (Lectoure) au Sud ³. Plus tard, la Novempopulanie s'arrêtait à la Garonne, de même la Spano-Gasconie du cosmographe de Ravenne. Durant le Moyen Age, la province d'Agenais s'arrêta aux rives du fleuve à plusieurs reprises : THOLIN cite un acte du XIII^e siècle où l'Agenais est divisé en quinze baylies qui ne comprennent aucune ville au Sud de la Garonne. En 1319, le pape Jean XXII forma le diocèse de Condom avec tout le territoire du diocèse d'Agen au Sud de la Garonne ; au XVII^e siècle, les frontières entre les généralités de Bordeaux, d'Auch et de Montauban suivirent également le cours de la Garonne ; certaines cartes de l'Agenais du XVII^e siècle donnent comme limite méridionale de ce pays la vallée de Garonne ⁴. En 1715, l'intendant de Bordeaux, Lamoignon de Courson, écrivait : « Le pays d'Agenais est bordé d'un côté par la Garonne et il est traversé par le Lot » ⁵.

Cependant, le cours d'un grand fleuve constitue difficilement une limite naturelle. La large vallée déblayée représente le plus souvent un domaine uniforme, exploité au moyen de genres de vie répandus également sur les deux berges. Pour les riverains, les *ribièrencs*, le fleuve est un élément de rapprochement plutôt que de séparation ; les menus passages en bacs et barques suffisent à établir les liaisons ; une grande vallée ne peut aisément se couper en deux.

1. Comparer avec le Rhin, le Rhône et le Pô, fleuves-frontières également dans les sections où ils étaient fleuves à anévrismes.

2. Οι Ακουτανοί διαφέρουσι του γαλατικού φύλου κατὰ τὰς τῶν σωματῶν κατασκευὰς καὶ κατὰ τὴν γλῶτταν, εὐκασι δὲ μάλλον Ἰβερσιν. Οὐκ ἔχονται δὲ τῷ γάρρυνᾳ ποταμῷ ἐντὸς τούτου καὶ τῆς πυρηνῆς οἰκοῦντες. STRABON, IV, II, 1. Cf. *ibid.* I, 1. — « Les Aquitains diffèrent des Gaulois par leur constitution physique, par leur langue ; ils ressemblent plutôt aux Ibères et sont bornés par la Garonne et les Pyrénées. » Voir aussi DESJARDINS, *Géographie de la Gaule romaine*, t. II, p. 503.

3. Le « fines » gallo-romain des Nitiobriges au Sud était à Calezun, non loin de Thouars sur la rive méridionale de la Garonne. ABBÉ DUBOIS : *Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne en Agenais, Bazadais, Bordelais*. Rev. de l'Agenais, 1917.

4. THOLIN. *Documents pour servir à l'histoire de l'Agenais*. Recueil de la société d'agriculture d'Agen. II^e série, t. XIII, p. 7. Cartes de Guyenne et Gascogne de SANSON (1673 et 1679), carte tirée de la Géographie d'AUDIFFRET, voir liasse de cartes Bibl. nat. Pf., 217.

5. Mémoire des Intendants de 1715, publié par FOUGÈRE-DUBOURG. Rev. de l'Agenais, 1884, p. 530.

Cela est si vrai que les communes riveraines de Garonne se servent rarement du fleuve pour marquer leurs frontières ; malgré l'absence de ponts, elles ont des portions sur les deux rives ¹.

**LA FRONTIÈRE
S'APPUIE SUR LES
TERRASSES
DU SUD
DE LA GARONNE.**

Ce n'est pas le fleuve lui-même qui trace la limite, mais les anciens dépôts laissés par lui sur sa rive Sud. Le large étalement sur cette rive de sables et de *graves* en terrasses étagées, provenant des déplacements successifs du cours vers le Nord, a flanqué la vallée de Garonne d'une zone de mauvaises terres favorables aux bois ; là seulement, une frontière trouvait un véritable appui. Ces terres de *grave* forment une bande continue ; on dit : Saint-Nicolas-de-la-Grave, la Grave de Moirax, de Sainte-Colombe, de Caudecoste... L'ancien glissement du fleuve vers le Nord a, en quelque sorte, intégré la Garonne dans l'Agenais. Tous les ports importants sont de rive agenaïse. Le fleuve s'est séparé de la Gascogne par les dépôts de ses anciens lits.

En certaines parties, ces dépôts se sont étalés au point qu'ils ont entraîné la formation de petits pays intermédiaires : Lomagne, Queyran, Brulhois. La Lomagne est couverte de sables rouges et ferrugineux appelés *rougeanel*. Les bois taillis ou *bousigues* s'étendent sur plus de la moitié du pays surtout dans les communes de Lavit-de-Lomagne, Castéra ; beaucoup de boisements comptaient jadis de nombreuses charbonnières ². Dans le Queyran, le paysage est fourré d'innombrables boqueteaux de chênes, on trouve même une forêt de haute futaie de chênes, autour du Mas-d'Agenais ³, la forêt de Saint-Vincent. Jadis, les bois formaient une bordure presque continue au Sud de la vallée de Garonne et, aujourd'hui, les terres de cette zone se disent encore dans « le Bois » ; beaucoup de communes en « ribière » avaient une annexe dans le « Bois » ⁴.

1. Auvillars, Malause, Saint-Nicolas-de-la-Grave, Moissac, etc...

2. Auvillars, qui était une des villes importantes de la Lomagne, avait, dans sa coutume de 1279, obtenu de nombreux droits dans les forêts voisines. Les habitants pouvaient y faire pacager leur bétail sous la seule condition de les reconduire le soir à l'étable ; il leur était permis d'y faire du charbon ; ils avaient droit au bois de chauffage et bois de construction, ils pouvaient y couper des échalas pour leurs vignes, les cordonniers s'y approvisionnaient en écorce, bref les forêts constituaient un précieux avantage pour la ville. LAGRÈZE-FOSSAT. *Auvillars*, 1868, p. 52.

3. Résidu d'un plus grand massif boisé comme l'indiquent les noms de Bois Meilhan, le Bois Communal vers Montpouillan, etc. Pour l'ancienne forêt de Calonges, voir JORET : *Le marquisat de Calonges*. Revue de l'Agenais, 1926, p. 165.

4. Les propriétaires de la plaine de Sainte-Colombe ont leur parcelle de bois sur la *coste* dans le « Bois Noir ». La forêt du Mas-d'Agenais est possédée en partie par des gens de Sénéstis sur l'autre rive de Garonne en basse plaine.

Au XIX^e siècle, ces pays de *grave* ont été progressivement transformés en terres de vigne. La frontière boisée a été relayée par une frontière viticole. Depuis Saint-Nicolas-de-la-Grave jusqu'à Meilhan sur la rive droite de Garonne, se poursuit aujourd'hui une ligne presque constante de vignobles. Souvent ces vignes de *grave* sont propriété de gens de la *plaine*, même de gens de rive droite. Cette zone viticole n'est parfois qu'une frange (vignobles de Candes, Merles, Asques. Layrac ²) ; mais quand les terrasses s'élargissent, c'est un vrai pays à vigne qui se constitue ; à partir de Xaintrailles et Montesquieu, la zone viticole s'étale, avec la haute terrasse de Buzet et Damazan ; la forêt du Mas-d'Agenais arrête un moment les vignobles, ils reprennent dans le Queyran, où l'on produit des vins blancs qu'on transforme en eaux-de-vie ou des vins mousseux analogues à ceux de Gaillac ; plus en aval, à partir de la côte de la Gravelle, commencent les vins de *grave* du Bordelais.

**DÉLIMITATION
PAR LES BOIS
ET LES VIGNES.**

Ainsi deux éléments jalonnent à tour de rôle la bordure de la Moyenne Garonne : les bois et les vignes.

Ce n'est pas que l'intérieur du pays soit dépourvu de l'un et de l'autre. Les pays de mollasses se caractérisent par la multiplicité des boqueteaux et, quant à la vigne, il n'est pas d'exploitation rurale qui n'en comporte quelques rangées ; vignes et bois rentrent dans le régime d'extrême polyculture qui caractérise la Moyenne-Garonne ; mais jamais ils ne constituent l'essentiel du paysage ou de l'horizon de travail.

Au contraire, le bois forme le fond du paysage de ces pays des sables de *brandes* ou des sables de hautes terrasses qui s'étendent en îlots ou en bandes sur le pourtour de la Moyenne Garonne : Pays au Bois du Bas-Dropt, Pays au Bois de Belvès, Pays au Bois de Vayssac, ancienne forêt d'Agre, bois de Lomagne et du Queyran. Là, se trouvent les seuls massifs boisés importants de l'Aquitaine, forêts de haute futaie qui relèvent de l'administration forestière : forêts de Grésigne, de Montech, du Mas-d'Agenais. Souvent, ces pays de sables ont connu une vraie vie forestière que la Moyenne Garonne n'a jamais possédée. En Grésigne, par exemple, les habitants vivaient surtout du travail des bois, notamment de la fabrication du merrain de tonnellerie ;

1. En automne, les petites gens de La Magistère passaient la rivière pour aller aider aux vendanges de la rive gasconne et acquérir par un paiement en nature leur provision de vin pour l'année. Les pentes de La Peyrade près de Caudécoste sont toutes en vignes et appartiennent à des gens de Saint-Nicolas et de Sauveterre.

2. A Layrac, les coteaux de Barrastin et de Marquizat ont de bons vignobles. Au XVII^e siècle, on y récoltait des vins blancs et des « vins clairs ». DUBOURG : *Histoire de Layrac*, p. 217. En 1640, les vins noirs de Sainte-Colombe étaient très renommés et les gens de cette juridiction étaient obligés de se défendre des imitateurs. Arch. Lot-et-Garonne, E, supp. 617.

à Puycelci, principal bourg de Grésigne, on s'adonnait à la confection des fuseaux¹. Dans les *garrouilles* du causse, il y eut autrefois des scieurs de long ; le village de Saint-Hilaire en était peuplé et, quand les forêts locales ne suffirent plus, ils allèrent travailler au loin.

L'exemple le plus typique de cette vie forestière est celui du Mas-d'Agenais. Les habitants « privilégiés » du Mas avaient droit à l'affouage et au pacage, la forêt s'appelait le *padouenc*² ; ils pouvaient prendre un certain nombre de chênes pour la réparation de leurs maisons. Chaque année, les trois quarts de la coupe étaient affectés aux affouagistes ; l'autre quart appartenait au chapitre ; aujourd'hui, la commune le reçoit. L'affouage a lieu le troisième lundi de mai ; toute la population se porte en forêt à l'endroit de la coupe. Après une sonnerie de clairon, on procède à la répartition des fagots. Un lot est attribué à chaque « pot-au-feu », c'est-à-dire à chaque ménage installé dans la commune depuis six mois. On réserve aussi du bois de chauffage pour tous les services municipaux et pour les indigents. Quant aux arbres de haute futaie, ils sont vendus au profit de la commune ; autrefois, les plus beaux chênes étaient réservés pour la marine royale. Cette vie forestière est en voie de disparition ; la forêt est gravement atteinte par les maladies cryptogamiques ; partout, la valeur de délimitation des bois s'efface.

Un autre élément vient servir de limite, le vignoble : les vignes se sont développées d'abord dans les zones calcaires qui bordent d'une façon discontinue les terres de Moyenne Garonne : calcaires à astéries du Bordelais, « *costières* » du Lot, calcaires du Gaillacois³. Aujourd'hui, les vignobles de certains calcaires ont été très atteints par l'invasion phylloxérique, au long du Lot tout spécialement, et ils ont été souvent remplacés par les petits taillis de chêne des *garrouilles*. Par contre, bien des zones de bois ont été complantées en vignes à plants américains qui se sont bien accommodées des terrains sableux et siliceux. Les hautes terrasses boisées des rives Sud de la Garonne et du Tarn ont spécialement été envahies par la vigne ; l'ancienne

1. PIERRE DEFFONTAINES : *La Grésigne* ; Annales de Géographie, t. XXXIII, p. 430. — Pour la vie forestière dans le *Pays au Bois de Belvès*, PIERRE DEFFONTAINES, Annales de Géographie, t. XXXIX, 1930, p. 147.

2. Les communes du pourtour avaient des droits semblables, surtout les communes de Collonges, de Labastide-de-Castelamouroux. — Voir Arch. Mas-d'Agenais, AA (délimitation de la forêt du Mas, XV^e siècle, réglementation pour l'usage de la forêt). Id. FF. I. (1672) : procédure sur l'exploitation de la forêt pour les habitants de la Bastide et du Mas. Règlement général de l'exploitation de la forêt, rendue par Daguesseau pour terminer les différends. Arch. Gironde, C. 571. En 1752, affaire entre M. de Lavaissière et les maires et consuls du Mas-d'Agenais sur la distribution du bois de la coupe communale. C. 982. Voir aussi distribution des coupes de bois aux habitants du Mas-d'Agenais, divisés en cinq classes d'affouagistes. MAURICE JORET, *Histoire d'une forêt. Le bois de Saint-Vincent du Mas-d'Agenais*. Rev. de l'Agenais, 1930, p. 49-61.

3. Voir la carte des vignobles en France de SAPORTA. Revue générale des Sciences, 1911, p. 375.

forêt d'Agre est devenue en bonne partie une zone à grands vignobles, de même les plateaux boisés du Bas-Dropt et de la région de Marmande.

Ceinture de vignes et ceinture de bois se sont relayées pour constituer les paysages de limites, non seulement dans l'espace, mais souvent aussi dans le temps, beaucoup de pays de bois devenant pays de vignes et plusieurs vignobles retournant au bois, alternance ou inversion de paysages qui ont cependant conservé aux frontières une valeur à peu près identique. (*Voir la carte hors texte en tête du volume*).

LIVRE I

L'EFFECTIF HUMAIN

Il existe donc une Moyenne Garonne. Nous essayerons d'en découvrir la physionomie humaine : *Les hommes et leurs travaux*. Nous ne retiendrons de la géographie physique que les quelques éléments qui comportent des conséquences sociales et qui influent sur les horizons de travail et nous les étudierons séparément, intégrés dans chaque fait de géographie humaine qu'ils contribuent à expliquer. Plus souvent d'ailleurs, pour arriver à cette explication des faits humains, nous devons avoir recours à l'histoire. Les continuités historiques sont ici plus manifestes que les déterminismes géographiques. Il nous faudra donc sans cesse remonter dans le passé : nous disons bien remonter, car à notre avis, le géographe a intérêt à partir du présent pour aborder l'histoire ¹.

1. Nous avons déjà employé cette méthode de remonter l'histoire vers le passé dans une étude sur *Montauban* parue dans les *Annales de Géographie*, 1929, p. 460-469. De la même façon, en géographie physique, l'étude du relief oblige à remonter de cycle d'érosion en cycle d'érosion à travers la géologie jusqu'à l'explication de toutes les surfaces actuelles. M^{lle} LEFÈVRE (*L'habitat rural en Belgique*, p. 4) déclare : « Il ne faut faire appel à l'histoire que dans la mesure où le passé explique le présent. »

PREMIÈRE PARTIE

TYPES D'HABITATION ET TYPES DE PEUPLEMENT

CHAPITRE PREMIER

Les types d'habitation

La marque visible de l'effectif humain dans une région, c'est la maison ; la densité des hommes se traduit dans le paysage par la densité des maisons. L'étude géographique doit partir d'abord du fait visible ¹.

En outre, la maison sert de point de départ, de pivot pour tous les travaux de mise en exploitation soit qu'elle les abrite en elle-même, soit qu'elle en recueille plus ou moins directement les fruits. Sans doute, elle subira les contrecoups des changements dans les modes de travaux, il y a toujours action et réaction, mais elle reste le fait primitif de l'installation des hommes sur un sol,

§ I. — RECHERCHE DES TYPES D'HABITATION

En Moyenne Garonne, la maison ne s'est pas formée sur place par une lente adaptation aux conditions locales, elle est née ailleurs, parfois loin. Plusieurs types se partagent le territoire garonnais, non pas en domaines bien séparés, mais en zones enchevêtrées ; le plus souvent, la maison est faite d'un assemblage de formes aux origines différentes et qu'il faut dissocier pour les expliquer. Force est de déborder la Moyenne Garonne et d'étudier d'abord les types simples et primordiaux du pourtour. Ils sont, dans leur forme originelle tout au moins, des types de maisons élémentaires, toutes les fonctions de l'habitation s'abritant sous un seul toit ².

1. Pour la même raison, nous commencerons plus loin l'étude du régime agricole par la description du champ et l'étude de la circulation par la recherche des types de routes.

2. La majeure partie du Sud-Ouest est peuplée d'habitations du type élémentaire. Parmi les rares exceptions, les maisons béarnaises sont en ordre lâche. Voir la nomen-

Nous verrons successivement : la maison en profondeur à grange centrale, s'ouvrant sous le pignon du toit, de la région d'Armagnac, de Chalosse et du Pays Basque ; la maison en longueur à grange-étable du Périgord et Limousin ; la maison en hauteur à escalier extérieur et à galerie couverte des causses du Quercy ; la maison en profondeur à logement central et à grange et étable latérales du Toulousain ; la petite habitation carrée, l'« échoppe » des vigneron bordelais.

**MAISON A GRANGE
CENTRALE
DE
TYPE BASQUE.**

Cette maison est essentiellement une grange à foin. Un immense toit à deux eaux et à longue pente souvent dissymétrique s'ouvre sur une large façade au profil presque triangulaire ; au milieu, la grande porte de grange prend la place centrale, la maison est écrasée par la grange ; l'habitat des hommes et l'étable ne sont que de simples bas-côtés sous des prolongements du toit. C'est la seule maison du Sud-Ouest où la façade s'ouvre sous le pignon du toit ; cela réduit sensiblement le rôle des murs ; une telle construction n'est pas œuvre de maçons, mais de charpentiers. La maison est une vaste charpente de bois, le grand toit est supporté par des colonnades de poutres, il tient sans mur et la maison se construit comme un hangar. Les murs goutterots, bas et petits, sont ajoutés en fin de construction. La façade en colombage est presque tout occupée par des portes et des fenêtres ; elle doit à elle seule rendre accessible et aérer toutes les parties de ce bâtiment profond et cubique ; de simples cloisons en torchis servent à morceler l'intérieur en quartier du fourrage, quartier des bêtes, quartier des hommes. D'ailleurs pendant longtemps, s'est maintenue la maison rudimentaire, sans cloison : on trouve encore dans les Landes des maisons de ce type, d'autres ont des cloisons à claire-voie¹. Souvent, les deux parties latérales, logement et étable, dessinent deux avancées de chaque côté de la grande porte ; la grange est ainsi laissée en retrait, un espace, recouvert par un étage à balcon, la précède, formant préau ; c'est le « saou », le sol dans la Chalosse ; l'« eskaratsa », l'aire dans le Pays Basque. Beaucoup des travaux d'hiver se font dans cette sorte de cour couverte qui forme le centre de la maison et donne accès aux différentes parties (photos 7, 9, 10).

Ce type d'habitation s'étend en longue trainée depuis le Pays Basque jusqu'au-delà de la Garonne en passant par la Chalosse et le Gabardan, il se coule pour ainsi dire le long des Landes. Jadis, il s'est étendu plus largement à l'Est, en Gascogne. Certaines des plus vieilles maisons gasconnes,

clature donnée par A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France : Essai de classification des principaux types*, Ann. de Géog. 1930, p. 355 à 375.

1. Dans les Landes, il existe des étables ou « bangalès » munies de trous ou guichets qui donnent sur la cuisine et par lesquels on procédait à l'embouquage des bœufs. RISLER, *Géologie agricole*. T. III, p. 340.

celles qu'on appelle souvent les « maisons d'Henri IV », sont bâties sur ce modèle; on en trouve jusqu'en Lomagne¹. Mais d'autres formes sont venues du Toulousain et des Pyrénées centrales et l'ont remplacé.

Par contre, le type basque s'est maintenu et étalé dans la région garonnaise. Il est abondant au Sud de la Garonne dans le petit pays du Queyran (autour de Casteljaloux, Damazan); il est largement adopté dans l'Agenais molas-sique, il déborde au Nord et atteint la Dordogne vers Sainte-Foy, il la dépasse et s'avance au-delà de Mussidan et de Coutras sur le rebord du pays vignoble jusqu'à Chalais, Montboyer et même à Mouthiers au Sud d'Angoulême et vers la Saintonge. Curieuse extension en flèche d'un type d'habitation, sans doute issu de la montagne basque et qui s'est épandu et maintenu dans des plaines même lointaines, malgré l'existence d'autres types en progression².

LA MAISON A
GRANGE-ÉTABLE
DE
TYPE LIMOUSIN.

En effet, la partie occidentale du Massif Central possède un autre type d'habitation qui est également une grange-étable : l'étable n'est séparée de la grange que par des barreaux de bois ; le bétail mange dans des crèches qui se trouvent dans la grange à portée du foin. On réalise ainsi une intime liaison du fourrage et du bétail ; mais, à la différence de la maison basque, le logement des hommes est ici bien séparé ; au lieu d'être simplement remisé sous un prolongement du toit, à l'égal des étables, il forme une partie individualisée, tantôt accolée à la grange-étable, tantôt détachée en un bâtiment spécial. On passe ainsi souvent de la maison élémentaire à la maison en ordre lache ; certainement, on est beaucoup plus loin de la maison rudimentaire que dans le type basque.

D'ailleurs, la maison limousine a une toute autre disposition ; elle est pourrait-on dire, une maison de murs et non une maison de toits, maison en longueur, où la façade est établie non sous le pignon, mais sous la pente du toit ; là, s'ouvre la grande porte charretière, donnant dans la grange et encadrée par deux petites portes, accédant aux étables basses, rangées latéralement et recouvertes par les foin ; le toit repose sur des murs et non sur des piliers de bois. La maison est davantage œuvre de maçons que de charpentiers.

1. Ferme de Picardé, commune de Comberouger, canton de Verdun-sur-Garonne (reproduit dans ATHANÉ, *Montauban*, p. 368), maison basque à Cox, canton de Cadours, maison dite « Henri IV » à Samazan ; Alex. NICOLAÏ, *Les maisons de Henri IV dans les Landes de Gascogne et d'Albret*, Bordeaux, 1896.

2. C. JULIAN voit dans cette extension du type d'habitation basque une preuve de l'ancienne expansion des Ibères. DAUZAT pense que l'habitation basque est un très ancien type propre au Sud-Ouest, peut-être antérieur aux Ibères. DAUZAT, *Les anciens types d'habitations rurales en France*, La Nature, janvier 1924, p. 59. Constatons seulement la curieuse correspondance de ce domaine de l'habitation basque et de la zone de transhumance des moutons pyrénéens. Voir plus haut page 411.

Ce type d'habitation occupe le Limousin occidental, le Périgord, le pays d'Angoulême. Il est en progression vers le Sud dans le Pays au Bois de Belvès.

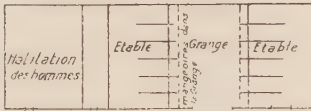


FIG. 2. — MAISON EN LONGUEUR
DE TYPE LIMOUSIN.



Métairie à Lolme près de Castillonès. Habitation analogue à celles qu'on rencontre dans le Limousin occidental. La façade principale n'est pas sous le pignon du toit, mais dans le mur gouttérot. Notez l'importance des murs.

Sur les lisières septentrionales de la Moyenne Garonne, il commence à s'étendre dans la région de Tournon et de Fumel, il pénètre même dans le pays des serres où il tend à supplanter le vieux type de maison caussenarde¹.

LA MAISON EN HAUTEUR.

La région des causses du Quercy a, en effet, un type d'habitation qui appartient à une toute autre famille ; bétail et foin ne sont plus les ressources essentielles ; ils cèdent le pas au blé, au vin et aux moutons. La maison n'a plus besoin d'abriter autant de surface, le toit a une importance encore moindre, la grange-étable disparaît ; dans les petites exploitations, le bétail est au rez-de-chaussée avec le cellier ; à l'étage, logent les hommes ; un large escalier extérieur permet d'y accéder, il aboutit à un perron, muni d'une galerie de pierre, couverte par une avancée du toit. Ce perron est une véritable pièce non fermée, appelée *balet* ; une partie de la cuisine s'y fait et c'est là qu'est établi l'évier, l'*aïero*. Presque tout est en pierre : murs, escaliers, voûtes ; la maison est essentiellement l'œuvre du maçon (photos 13 et 14).

Cette forme d'habitation très ramassée, étroite et haute, est une maison de petites gens ; elle convient bien à ces pays de cause, entièrement peuplés de petits propriétaires ; 82 % des maisons sont habitées par leurs propriétaires, alors qu'en Lot-et-Garonne, il n'y en a que 63 %. Elle correspond à un peuplement plus groupé, souvent très tassé en petits hameaux, dénommés *maynés*.

Cependant, certaines exploitations plus grandes ne peuvent se contenter de la simple maison en hauteur, il faut y adjoindre une annexe qui tantôt pro-

1. Il est fréquent par exemple dans la commune de Mauroux.

longe directement l'habitation, tantôt lui est accolée en traçant une équerre, tantôt même en est totalement séparée. Le bâtiment annexe est un rectangle occupé au rez-de-chaussée par les étables, une grange est au premier étage, plutôt grenier que grange, les voitures n'y entrent pas ; on passe les récoltes par de larges fenêtres à demi-mansardées ; ces greniers sont entièrement séparés des étables par un plancher, il n'y a pas ici de granges-étables.

Ces formes de maisons sont répandues dans les causses du Quercy où 75% des maisons sont à étages alors que, dans le Lot-et-Garonne, on n'en compte que 28% ¹.

Vers l'Ouest, ce type occupe le Sarladais, mais il devient plus rare dans le Pays au Bois de Belvès. Vers l'Est, il s'étend dans les *ségalas*, où le perron de pierre a été remplacé par le balcon de bois ². Par l'intermédiaire des grands causses, ce type rejoint les Cévennes et le domaine méditerranéen où la maison en hauteur à perron est la règle générale ³. Ainsi, le domaine des maisons en hauteur du Quercy paraît être une extension extrême d'un type méditerranéen, parvenu jusqu'à la Garonne par le pays des *serres* et les causses.

LES MAISONS
A LOGEMENT
CENTRAL
DU BAS-QUERCY.

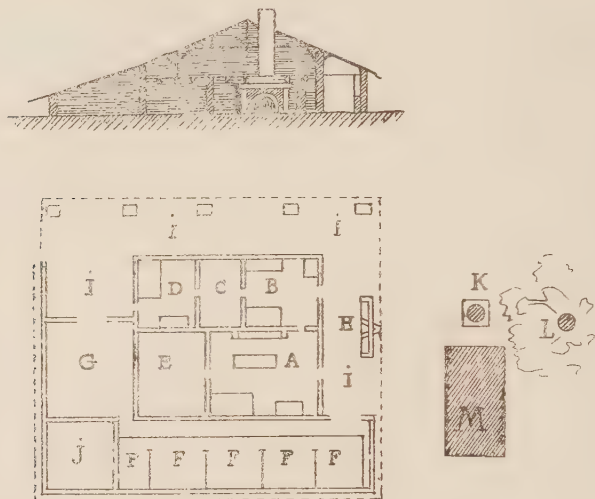
Vers la Garonne toulousaine, on trouve un type d'habitation qui rappelle celui du Pays Basque : maison massive et profonde ; mais la disposition est bien différente. L'arête du toit est alignée parallèlement à la façade qui, de ce fait, est très réduite en hauteur ; la maison a conservé le vaste toit, mais a perdu la grande façade. Cette façade abaissée est réservée au seul logement des hommes, installé au rez-de-chaussée. Ce logement est précédé d'une galerie, abritée par un prolongement du toit et supportée par des piliers ou des cintres en briques ; ce vestibule-galerie est une véritable pièce, là, se trouve l'évier ; on l'appelle, comme dans les

1. Chiffres fournis par les contributions directes.

2. C'est le *bolet* de la région de Villefranche-de-Rouergue. On retrouve le même type en Grésigne. PIERRE DEFFONTAINES. *La Grésigne*. Annales de Géographie, 1924, p. 430-442. MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, p. 345.

3. En Vivarais, existe le même type ; le balcon couvert s'appelle ici « onto » ou « étiers ». — De FOVILLE. *Enquête sur l'habitation*, T. II, p. 281. — F. THOMAS. *Annonay*, Revue de Géog. Alpine, 1923, p. 172. Dans les Coirons, l'escalier extérieur s'appelle la « leio ». L. BACONNIER. *Le Coiron*, Rev. de Géog. Alpine, 1924, p. 324. — FAUCHER (*Plaines et bassins du Rhône moyen*, p. 625) signale l'abondance du balcon-perron, dénommé : « laouzo », « courado », « placet ». A l'Est dans les Baronnies, il devient un simple palier, le « pounti ». Dans les Maures, il s'appelle le « barda ». (Renseignements de M^{lle} FONCIN.) En disant que la maison en hauteur des *serres* se rattache au domaine méditerranéen, nous n'entendons pas naturellement résoudre sur un simple cas local la question très controversée de l'origine de cette forme d'habitation dite habitation en hauteur.

maisons en hauteur, le *balet*, mais, il n'y a plus de grands perrons-escaliers¹. Le logement des hommes forme la partie médiane de l'habitation ; ce n'est plus, comme dans le type basque, la grange-étable qui est le nœud de la maison ; ici au contraire, étable et grange sont rejetées sur les bords et sont séparées l'une de l'autre. L'étable, d'ailleurs restreinte, occupe le bord occidental du bâtiment ; le bétail a des auges et rateliers appliqués au mur et non plus des crèches à barreaux, donnant dans la grange. Celle-ci s'allonge sur l'autre bord, elle est composée d'une simple toiture, posant sur piliers de briques ; c'est l'*ambane* ou *auban*, c'est-à-dire ouverte à tous les vents.



- A. Cuisine Cœur du logis, chambre du chef de la famille
 B. Chambre de l'héritier
 C. Chambre des hôtes
 D. Chambre
 E. Grenier... F.F.F.F.F. Etable... G. Grange... H. Évier.
 III. Balet... J. Chai... K. Puits... L. Grand chêne où couchaient les poules... M. Tas de fumier. N. Fournil et garde-pile

FIG. 3. — MAISON EN PROFONDEUR, A LOGEMENT CENTRAL DU BAS-QUERCY.

Métairie de Pouzinès, commune de Saint-Étienne-de-Tubmont. Cette maison porte la date de 1687.

Derrière la maison, sous un prolongement du toit qui descend bas vers le Nord, presque au ras du sol, se trouvent le chai et la chambre à pressoir.

1. Cette disposition est ancienne ; en 1515, à Réalville, on parle d'une maison avec « valetum sive galeria ». Cf. HENRI DE FRANCE, Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1908, p. 179.

Ce type, d'habitation en profondeur, occupe les coteaux mollassiques du Bas-Quercy et de la région de Castres ; en Lomagne, il s'enchevêtre avec d'autres vieilles demeures, issues du type basque.

Cette habitation massive, presque carrée, est aujourd'hui concurrencée par un type plus récent : maison allongée, comme celle du Limousin, elle rattrape en longueur ce qu'elle perd en profondeur ; mais la grange et l'étable

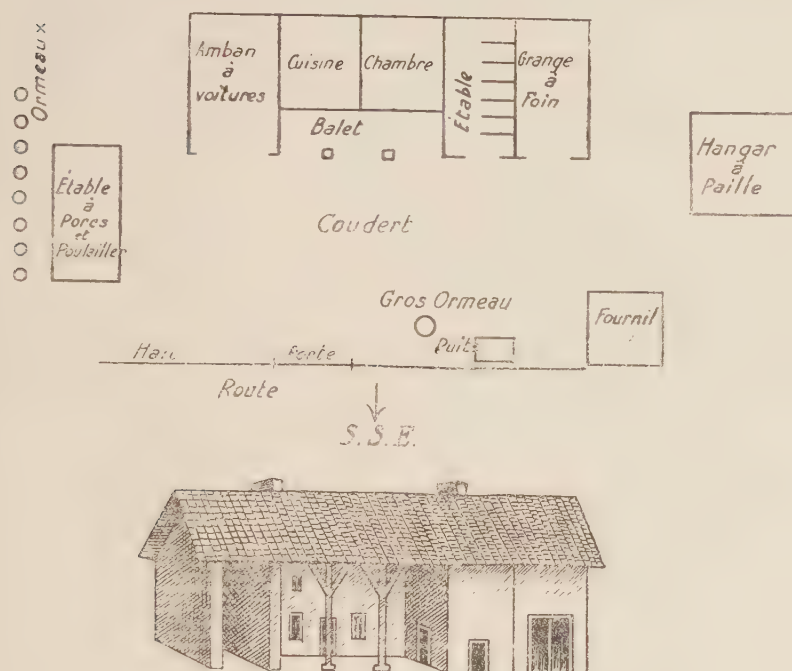


FIG. 4. — MAISON EN LONGUEUR DE TYPE LANGUEDOCIEN.

Métairie de Rouzet, près de La Française (mollasse du Bas-Quercy).

restent ici très séparées, souvent aux deux bouts du bâtiment : logement, étable, chai, hangar sur pilier, se suivent en façade les uns à la suite des autres. Le logement est souvent à étage et avec *balet*, le hangar est plus élevé et sur hautes et belles arcades. Le toit, moins vaste et moins étalé, est remplacé par des murs plus hauts. C'est un type qu'on trouve abondant vers Villefranche-de-Lauragais, et Castelnaudary et qui s'avance dans cette pointe de Languedoc qui se faufile entre le Tarn et la Garonne et même jusqu'en Agenais, vers La Magistère et Saint-Nicolas-de-la-Balerm. Nous le dénommerons type languedocien (photo 12).

L'« ÉCHOPPE »
BORDELAISE.

L'échoppe bordelaise n'est pas un type d'habitation rurale, mais une petite maison quasi urbaine, où habitent les vigneron groupés en villages. Elle se compose d'un rez-de-chaussée avec vestibule au milieu et deux ou quatre pièces latérales. Il n'y a pas d'étage, le toit assez plat et à quatre eaux est un peu surélevé au-dessus du plafond du rez-de-chaussée pour laisser place à un grenier bas, éclairé par des lucarnes. Cette maison, bâtie en bel appareil de pierre, est le type normal des bourgs de vigneron en aval de Langon sur la Garonne. Elle a été adoptée dans les campagnes agenaises toutes les fois qu'on a voulu faire un logement des hommes indépendant des bâtiments d'exploitation. C'est donc un type en voie de progression.

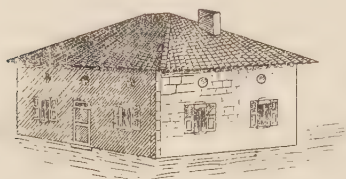
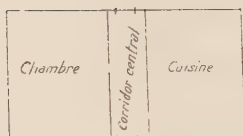


FIG. 5. — « ÉCHOPPE ».

MAISON A COUTIÉ PRÈS DE MOLIÈRES
(Tarn-et-Garonne)

Ce type est très fréquent comme bâtiment annexe pour le logement des hommes.



D'ailleurs, tous ces types d'habitation, qui s'étalent en bordure de l'Agenais et du Bas-Quercy, ont projeté des extensions en ces deux pays et ils ont fourni des éléments qui sont venus s'amalgamer. Le type basque a donné surtout une grange-étable, largement répandue en Agenais, tandis que l'autre forme de grange-étable, venue du Limousin, entame à peine l'Agenais septentrional. La maison en hauteur du causse quercynol a laissé surtout un type d'habitation pour les petites gens qui habitent les bourgs et hameaux à population groupée. La maison toulousaine s'est installée dans le Sud du Bas-Quercy ; il s'en est détaché deux dispositifs qui s'étendent de plus en plus : le hangar sur pilier et la galerie devant le logement. On conçoit le nombre de combinaisons qui peuvent résulter de l'association de ces différents éléments.

**MODIFICATIONS
ET MÉLANGES
DANS LA MOYENNE
GARONNE.**

Dans la basse plaine de Garonne vers Marmande, la maison en profondeur à grange centrale de type basque est utilisée sans mélange, elle a subi seulement quelques modifications de détail : la façade est précédée d'un très large auvent-remise, le *balet*, monté sur de hauts piliers

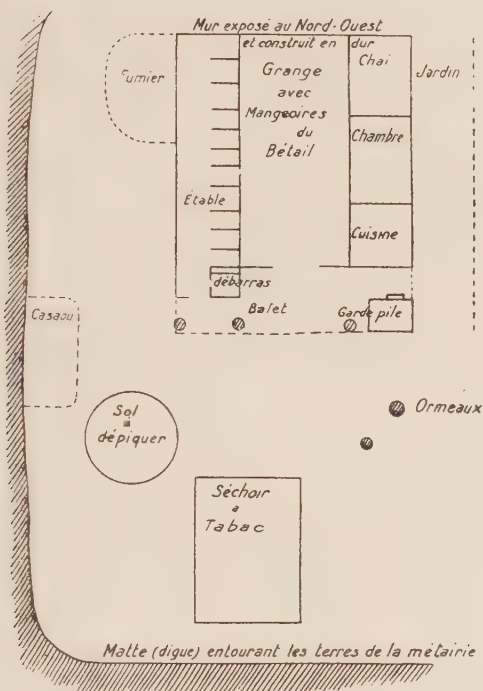


FIG. 6. — MAISON DE TYPE MARMANDAIS A INFLUENCE BASQUE.

Métairie de Tivéras dans la basse plaine de Garonne près de Marmande. Comparer le dispositif du bétail avec celui de la maison de type limousin fig. 2 p. 34.

Cette métairie du XVII^e siècle, non seulement est protégée des inondations par une *matte* enfermant le domaine d'un seul tenant qui l'entoure, mais encore elle est construite sur de belles arcades de briques, aujourd'hui presque enfouies sous les apports successifs d'alluvion.

de bois, formant un préau beaucoup plus vaste que le rentrant couvert, appelé « eskaratsa » en Pays Basque ¹ (photo 8).

A l'intérieur, l'étable s'est inspirée d'un dispositif limousin ; elle n'est séparée de la grange que par des barreaux de bois à claire-voie, à travers lesquels les bêtes passent leurs têtes pour venir manger dans les crèches qui

1. Ce grand auvent se perd d'ailleurs sur les confins septentrionaux de la Moyenne Garonne.

sont installées dans la grange même ; c'est la *coulane* du Queyran. la *coulondre* de l'Agenais. L'étable est en contre-bas par rapport à la grange, pour que les fumiers ne puissent y couler ; cette forme d'étable, placée dans une sorte de trou, s'appelle *coustié*.

Dès que l'on monte sur les plateaux mollassiques, au nord de Marmande, les mélanges de types d'habitation commencent. On trouve encore abondamment la grange centrale basque¹, mais le bétail en a envahi les deux bas-côtés et a cerné la grange de deux rangées de crèches se faisant face. Les hommes, chassés du bâtiment principal, ont dû se loger à part dans une *oustal*. Pour cette construction séparée, c'est l'*échope* bordelaise qui sert de prototype ; ces *oustals* sont en général assez récents, les plus anciens datent de la fin du XVIII^e siècle ; primitivement, la grange-étable abritait les hommes, comme en témoignent souvent des restes de cheminées latérales retrouvés dans les vieilles constructions ; avec les progrès de l'élevage, il fallut aménager en étables les appartements du cultivateur. Aujourd'hui, les métairies sont construites en deux bâtiments bien séparés : grange-étable et logement des hommes. Cette dissociation fut facilitée par l'ancien mode de tenure : dans les terres de mollasses, les domaines appartenaient en général à de moyens propriétaires qui habitaient sur leur propriété, mais se faisaient aider d'un métayer ; il fallait donc deux logements, un pour le maître, un autre pour le *bordier* ; le bâtiment de la grange-étable ne pouvait suffire ; une construction séparée s'imposait. Plus tard avec la disparition de la classe des propriétaires, le *bordier* prit la place du maître, dans la maison séparée (photo 1 et fig. 7).

Ainsi sur le plateau, se trouve consommé le passage lent de la maison élémentaire à la maison en ordre lâche ; dans la basse plaine, le régime de la terre ne se prêtait pas à la dissociation des parties de l'habitat ; ici règnent les grands domaines, réunissant plusieurs métairies ; la maison du propriétaire, le *monsieur*, est un château éloigné ; le métayer n'a pas eu de logement de rechange à sa portée ; il est resté dans l'ancienne grange-étable, d'autant plus qu'elle était souvent défendue des inondations par des terrassements qui la resserraient ; l'habitation garda un type élémentaire bien que les domaines soient devenus plus vastes.

Dans le pays des *serres*, il existait également un type d'habitation primitif, en un seul bâtiment, la maison en hauteur, issue des causses ; avec l'aménagement des *ribières* et les progrès de l'élevage, cette habitation apparut bientôt insuffisante ; elle ne laissait pour le bétail qu'un rez-de-chaussée resserré et impossible à agrandir ; il fallut élever une construction séparée ; mais ici, ce ne furent pas les bêtes qui chassèrent l'homme, ce sont elles, au contraire, qui furent isolées en un bâtiment plus récent : ce bâtiment adopta la forme

1. Sa construction en charpente très souple se trouve très bien adaptée aux déformations provoquées par les glissements du sol (*trémoulas*), fréquents dans les pays argileux des mollasses (photo 9).

grange centrale (photo 13 et fig. 9, p. 46). Ainsi se joignaient dans les *serres*, pour former un habitat hybride, des éléments originaires de la montagne basque et d'autres venus par les causses des régions méditerranéennes.

Plus encore que les *serres*, la vallée de Garonne est une zone de mélanges ; dans les bourgs, on trouve les grandes maisons des marchands, véritables

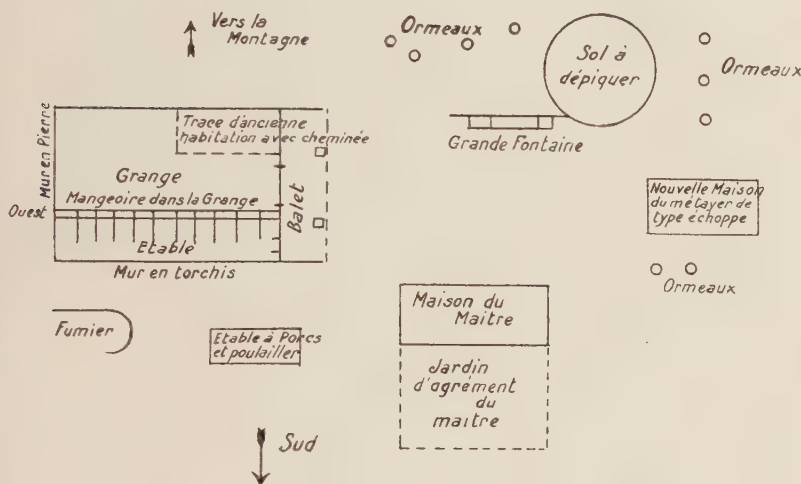


FIG. 7. — MAISON EN ORDRE LACHE, A ÉLÉMENTS DE TYPE MARMANDAIS ET DE TYPE « ÉCHOPPE ».

Métairie de la Garrigue commune de Penne vers Dausse limite occidentale des *serres*.

La grange-étable en charpente à grand toit à deux pans, inspirée du type Marmandais abritait jadis la demeure du métayer comme en témoignent les restes d'une cheminée. Le maître avait une grande maison séparée avec jardin. Depuis l'extension de l'élevage, le métayer a dû laisser sa place dans l'ancien bâtiment et on lui a construit une demeure spéciale de type *échoppe* mais qui date seulement de 1847, alors que la grange-étable et la maison du maître sont du XVIII^e siècle.

Aujourd'hui, le domaine est abandonné et les bâtiments se dégradent, aucune des maisons n'est habitée.

casernes rappelant les maisons de Toulouse : maisons de minotiers de Moissac, maisons de teinturiers de Montauban, munies de caves géantes et superposées, maisons, alignées sur la rivière, des maîtres de bateaux de La Magistère, du Passage-d'Agen ou de Saint-Laurent. Les petites gens, bateliers et artisans, ont adopté tantôt un système d'habitation rappelant l'*échoppe* bordelaise, (Couthures-sur-Garonne, le Passage-d'Agen), tantôt une sorte de maison en hauteur qui avait l'avantage de les protéger contre les inondations et dont le rez-de-chaussée servait à abriter les chevaux de *tire* pour les bateaux ¹ ;

1. Maisons du bourg de Boé avec escalier extérieur et perron en brique (photo 55) :

développement de la culture des légumes, sont bâties sur le modèle de l'*échoppe* bordelaise ; la vallée, entre Aiguillon et Valence, présente un fourmillement de ces petites maisons ; on leur a adjoint en annexes des hangars, plus ou moins inspirés de la grange languedocienne sur piliers. Parfois devant la façade de la maison, on a établi au rez-de-chaussée une galerie couverte qui est copiée du *balet* de la maison toulousaine ¹.

Ces mélanges multiples font de beaucoup d'habitations de la vallée de Garonne des maisons atypiques et les limites ici sont impossibles à marquer.

Les mollasses du Bas-Quercy forment une autre zone où les mélanges sont presque aussi complexes. L'ancienne maison en profondeur du Bas-Quercy, se trouve lentement submergée par l'extension de la nouvelle maison en longueur languedocienne ². Il reste aussi quelques témoins de la maison caussenarde en hauteur et même la grange centrale de la région de Marmande y fait de récents progrès (fig. 8).

Tous ces mélanges d'habitat et ces hybridations obligent à recourir à l'histoire pour débrouiller le présent en remontant dans le passé.

§ II. — HISTOIRE DE L'HABITATION EN MOYENNE GARONNE

PROGRESSION ACTUELLE DES GRANGES- ÉTABLES.

De nos jours, les formes en voie de conquête appartiennent au modèle grange-étable, conséquence de la prospérité actuelle de l'exploitation pastorale. Avoir une belle *granjade* est synonyme

d'avoir un beau troupeau.

La grange centrale d'influence basque occupe le val de Garonne de Port-Sainte-Marie à Langon et la vallée du Lot en aval de Fumel ; elle est exclusive autour de Marmande, Sainte-Bazille, Meilhan, région d'élevage et de prairies, à domaine d'un seul tenant (photos 49 et 51) ; elle est abondante plus au Nord, sur les coteaux ondulés des terrains de mollasses tout coupés de vallons, de bois et de prairies, tout parsemés de maisons, trouvant autour d'elles dans la variété des sols et des expositions des éléments de vie isolée. Ce type d'habitation est en liaison avec le peuplement dispersé et, par là, il s'oppose à la maison en hauteur des *serres* associée au peuplement en *maynés* (photos 14 et 19) ; cependant grâce aux larges *ribières* et aux pentes de mollasse, les *serres* elles-mêmes ont été entamées par la maison à grange centrale ; cette maison est fréquente autour de Penne, Tournon, Montaignut-

1. Ainsi autour de Nicole.

2. Lors des destructions qui ont suivi les grandes inondations de 1875, les maisons de la basse plaine dans la région de Moissac ont été reconstruites sur le type en longueur languedocien.

de-Quercy ; elle déborde même dans les mollasses du Bas-Quercy, où elle s'étale à nouveau en retrouvant les conditions de dispersion qui favorisent son extension (photo 1).

Aujourd'hui, c'est elle qui occupe la plus grande étendue des pays de Moyenne Garonne ; l'ancienne distinction des pays de mollasse plus pastoraux et des *serres* plus agricoles s'efface ; les plus récentes conquêtes des granges-étables se sont produites précisément dans les *serres*, où l'élevage prend de plus en plus la place de la culture.

Cette progression s'accomplit au dépens des maisons en hauteur ; celles-ci sont en pleine décadence : sur elles, comme sur les *maynés*, pèse principalement la crise de la dépopulation ; jamais plus, on n'en construit aujourd'hui ; rarement, on les répare ; beaucoup sont en ruine, reléguées dans les vieux bourgs ; la dépopulation entraîne un transfert du type d'habitation, comme elle a amené une transformation du type de peuplement.

JADIS, MAISONS
EN HAUTEUR.
MAISONS
AGGLUTINÉES,
MAISONS-RUCHES.

Jadis, la maison en hauteur était la forme la plus vivante ¹ ; dans les *serres*, où elle était le type à peu près exclusif, elle abritait une population pauvre, mais très dense ; elle s'agrandissait en quelque sorte de toute la vitalité des petites gens. Très souvent, chaque maison servait de logement à plusieurs ménages ; il était d'usage en se mariant de ne pas fonder de nouveaux foyers, on « allait gendre chez son beau-père » ; on construisait ainsi autour de la cellule-mère une série de cellules annexes ². Bien vite, ces cellules agglutinées cessèrent d'appartenir à une seule famille ³. Progressivement, la maison en hauteur devint un amas de constructions disparates, les logements s'accrochaient les uns aux autres (fig. 17. p. 72).

1. On compte beaucoup de très vieilles habitations en hauteur dans les *maynés* ; certaines datent même du XIV^e et XV^e siècles, mais on signale des granges centrales au XV^e siècle dans la région de Casteljaloux. Il est difficile de savoir quel est le plus ancien type (NICOLAÏ, *Les maisons d'Henri IV dans les landes de Gascogne et d'Albret*, Bordeaux, 1890). Dans l'Agenais, les plus vieilles granges, existant aujourd'hui, ne paraissent pas remonter plus au delà du XVII^e siècle : maison de Bias près de Villeneuve-sur-Lot (photo 10) ; les granges-étables, toujours bâties en bois, ont une longévité moindre que les maisons en hauteur le plus souvent construites en pierre. M^r DEMANGEON constate que fréquemment (Vendée, Pays d'Othe..) le type en hauteur se retrouve dans les maisons les plus anciennes et disparaît ensuite. A. DEMANGEON, *L'Habitation rurale en France*, Annales de Géographie. 1920, p. 374, n° 2.

2. Cette coutume paraît un résidu d'un ancien régime matriarcal, jadis répandu dans les Pyrénées. On dit encore « le gendre vient domestique chez son beau-père ». En Lavedan, l'usage était que celui qui épousait une héritière venait se fixer dans la maison de son beau-père et prenait le nom de sa femme, suivant la formule : « le seuil ne change pas de nom ». Aujourd'hui encore, le mari d'une fille unique, obligé à cause des lois de s'inscrire de son nom, s'appelle dans la vie courante du nom de sa femme. Cf. ROQUETTE BUISSON, *Les vallées pyrénéennes, leurs coutumes*. Tarbes, 1921, p. 77.

3. DONAT. *Larrazet*, étude manuscrite d'après les minutes du notaire Dupuy, 1764.

Certaines parties de ces maisons à foyers multiples étaient communes : l'aire, le puits, l'escalier extérieur ; dans l'étable, un ménage avait trois rateliers, un autre deux ; les celliers et greniers étaient toujours individuels, preuve de l'importance en cette zone calcaire des cultures de céréales et des vignes. Le plus souvent, il n'y avait pas de grange et le fourrage, très peu abondant d'ailleurs, se mettait en meule. Le grand pigeonnier-tourelle n'était jamais commun, mais appartenait à la famille la plus ancienne. Beaucoup de ces maisons comptaient un ou même plusieurs tisserands qui avaient un métier installé dans une pièce du rez-de-chaussée ¹ (photo 19).

Parfois même, dès la construction, on prévoyait cette agglutination et on bâtissait pour plusieurs ménages. Certaines maisons possédaient cinq à six cheminées, véritables maisons à appartements pour peuplement rural. Chaque cellule était composée de deux pièces et formait une *crambo* (chambre) ; le mot *crambo* était devenu synonyme de logement d'un ménage. Beaucoup de hameaux possédaient de ces maisons-ruches : le hameau de Colombié près de Beauville était formé de trois maisons-ruches, comprenant chacune six cellules ². On peut voir encore dans la commune d'Anthé une de ces maisons, formant à elle seule un hameau, la maison de l'Hermite construite en 1687 ; c'est une grande bâtisse carrée, prévue pour sept familles, dont quatre au premier, trois au rez-de-chaussée ; les greniers étant insuffisants, les grains étaient mis dans des silos creusés en plein roc sous les caves de chacun ³ (fig. 9, p. 46).

Cet entassement de plusieurs ménages dans un même bâtiment paraît provenir d'ententes préalables entre un groupe de petites gens. On relève au XV^e et XVI^e siècle de nombreux cas d'« affrairements » : deux ou plusieurs personnes, pas nécessairement de la même famille, s'engageaient à vivre sous le même toit et souvent même à mettre en commun tout ou partie de leurs biens ⁴. L'expression « estré jous la même téoulado » (être sous la même tuile) est encore usitée.

La maison-ruche atteint toute son importance dans la partie orientale des *serres*, celle qui est exploitée presque uniquement par la petite propriété morcelée et dont le peuplement est en majorité composé de *maynés* : région de Montcuq et de Castelnau-Montratier ⁵. Dans

1. La maison Langlade à Cazillac compte deux emplacements de tisserands.

2. Le hameau de Lutran, commune d'Auradou, groupe 20 familles en cinq maisons. Les anciens plans cadastraux abondent en exemples de ce genre : pour la région de Penne, voir le beau terrier de Teyssonnat de 1764. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 3892. Ancien plan cadastral de Beauville, 1832 (fig. 17 page 72).

3. Cette maison est aujourd'hui inhabitée et appartient à M. Cassang, maire d'Anthé, à qui nous devons la visite de cette bâtisse.

4. LATOUCHE, *La vie en Bas-Quercy*, p. 432.

5. Cette multiplication des maisons-ruches compliquait singulièrement l'ancienne

la zone des mollasses, les maisons communes étaient rares ; néanmoins, certains grands propriétaires, soucieux de fournir à leurs métairies les

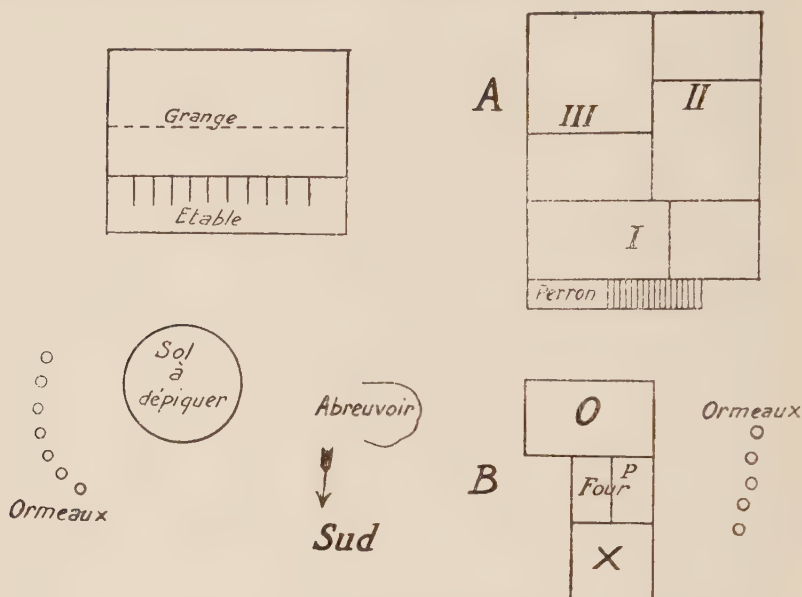


FIG. 9. — MAISON EN ORDRE LACHE, A ÉLÉMENTS DE TYPE MARMANDAIS ET DE TYPE MAISON-RUCHE EN HAUTEUR.

Métairie de Langlade près de Cazillac, commune de Cazes-Mondenard (pays des *serres*).

L'habitation A était jadis une maison-ruche où demeuraient trois familles, elle date de la fin du XVII^e siècle ; le logement I comptait au rez-de-chaussée un petit chai et une place pour deux métiers de tisserand ; au premier étage, une cuisine et une chambre ; les logements II et III comportaient au rez-de-chaussée chacun une petite étable pour une ou deux vaches et un chai et, au premier étage, chacun deux pièces de logement. Aujourd'hui, une seule famille de métayer habite ce bâtiment.

Le bâtiment B avait : en O une étable pour le logement I, en P, un four et fournil commun aux trois familles, et en X, des places séparées pour des cochons.

Le bâtiment en haut à gauche est une grange-étable de type marmandais, bâtiment tout neuf construit par le métayer qui a succédé aux anciennes petites gens.

bras nécessaires, s'attachaient des *brassiés* en les logeant, d'où le nom de *brasseries* données à quelques-unes de ces petites cités ouvrières rurales¹.

division en feu ; peut-être, faut-il voir en cette forme d'habitat la cause de l'imprécision et du caractère fictif des feux en Moyenne Garonne ; les feux étaient divisés en *bellugues* ou *bluettes*, c'est-à-dire en étincelles. Voir page 129.

1. Même dans les petites métairies, on trouvait parfois une maison pour deux ménages, celui du maître et celui du métayer ; l'absence des petites gens exigeait la présence de deux ménages pour assurer l'exploitation du domaine.

TYPES
D'HABITATION
ABERRANTS.

La prospérité de la maison en hauteur se manifesta par son extension hors du pays des *serres*. Bien adaptée par sa disposition en hauteur à l'architecture urbaine, elle s'est étendue dans les bourgs de Garonne; les *courtills* d'Agen appartiennent à ce type; à Moissac et Valence, avant le XVIII^e siècle, aucun rez-de-chaussée n'était habité, les logements étaient toujours au premier. La maison en hauteur déborda même sur les pays de molasse sous une forme très particulière: la maison en poutres empilées.

On trouve dans les plateaux du Nord-Est de Marmande, les traces d'une maison dont il ne reste aucun exemplaire entier, mais des pans en ruine et surtout des descriptions précises. C'est une maison à un étage; le rez-de-chaussée, construit en moellons de grès, est aménagé en étable basse et le premier contient une seule pièce et sert de logement, il est bâti en grosses poutres de châtaigniers, posées horizontalement les unes au-dessus des autres et simplement équarries, non à la scie, mais fendues au coin et polies à l'herminette; aux angles, les poutres sont entrecroisées et débordent extérieurement¹ (photo 26). La présence de ce type a été signalée au XV^e et XVI^e siècle sous le nom d'*estatge*². Cette maison a dû être assez générale à cette époque dans les mollasses de l'Agenais, car on la signale un peu partout dans cette zone³.

1. Raymond QUENEDEY (*L'habitation rouennaise, étude d'histoire, de géographie et d'archéologie urbaine*. Rouen, 1926) montre qu'il y a deux manières de construire en bois: la première, l'empilage, exige d'énormes quantités de troncs droits, équarris ou non et posés horizontalement; le sapin répond admirablement à ces conditions. Avec le chêne, cette pratique ne convient pas: les troncs droits ne sont pas assez fréquents pour satisfaire aux besoins de l'empilage, on construit simplement un cadre de bois, servant d'ossature à des matériaux de remplissage. La maison en troncs empilés est utilisée en Europe centrale et septentrionale où dominent les forêts de conifères et la maison en pan de bois est liée aux forêts de feuillus de l'Europe océanique. C'est donc avec un certain étonnement qu'on trouve en Agenais la maison à empilage dans un pays absolument privé de conifère. PASSERAT (*les Plaines du Poitou*, p. 370) avait déjà signalé des habitations en poutres horizontales à Béruges près Poitiers.

2. Renseignements dus à M. MOMMÉJA. Voir aussi Rev. Agenais, 1903, p. 460.

3. Voici la liste que nous avons pu en dresser:

Maison à Mounède, commune de Lévigac, encore debout;

Maison à la Mouthé, même commune, démolie;

Maison à Gondelon, commune d'Agmé, en ruine;

Maison à Ostendie, même commune, en ruine;

Maison à Loupiac, commune de Monbahus, en ruine;

Maison au Buzard, commune de Ségalas, en ruine;

Des maisons de ce genre ont été signalées jadis dans les communes de Lusignan-Grand, de Castillonnès, de Monflanquin, de Montpazier. La plus belle est celle de Périès, commune de Saint-Pierre-de-Nogaret, malheureusement tout un pan vient de s'écrouler.

Le dispositif en empilage se retrouve aussi dans quelques anciennes granges-centrales. BOUDON DE SAINT-AMANS (*Voyage dans les Landes*, cité par MOMMÉJA. Rev. Agenais, 1903, p. 460). décrit des « granges construites avec de grosses poutres équarries, posées

Les pays de mollasse ont connu également au XVI^e et XVII^e siècle une autre forme d'habitat qui est restée sporadique et éphémère : la maison en ordre serré, sorte de petit manoir agricole. Les bâtiments étaient disposés de manière à former un rectangle que des murs achevaient de clôturer. Cette forme était utilisée pour la *réserve*, métairie où habitait le « *Monsieur* »,

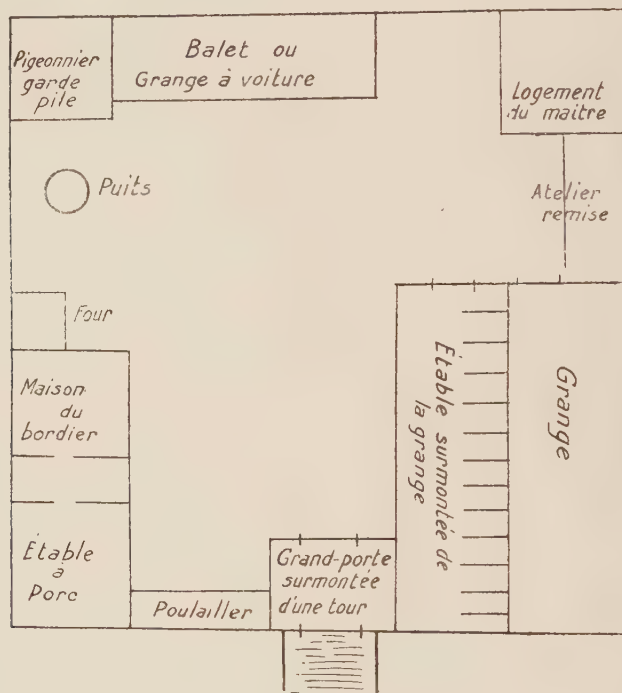


FIG. 10. — MAISON A COUR FERMÉE.

Métairie de Roche-Marais, commune de Saint-Pierre-de-Nogaret, construite au XVI^e siècle durant les guerres religieuses. On voit encore des restes de fossés et des meurtrières au pigeonnier. La grange-étable est de type marmandais ; le pigeonnier *garde-pile* sert de tour de défense.

c'est-à-dire le gros propriétaire. Il y avait toujours deux logements : celui du maître et celui du bordier et parfois une place pour loger les *brassiés*. La disposition en cour fermée avait ici un but nettement défensif¹. Souvent,

de champ et assemblées à leur extrémité ». Dans la commune de Hautes-Vignes, existe encore une très vieille grange tout en poutres où l'étable latérale est simplement couverte par le toit et sans murs de côté.

1. Voici comment on décrit en 1688 le manoir de Puy-Dauphin (à 10 km. au Sud de

les murs portaient des meurtrières et le pigeonnier servait de donjon ; la porte était surmontée d'une tour ¹. Ce type d'habitation n'eut plus de raison d'être quand les troubles des guerres religieuses cessèrent, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

**LES SOUTERRAINS
— REFUGES.**

Antérieurement à toutes ces formes d'habitations, ont existé en Moyenne Garonne des types beaucoup plus primitifs, quasi-préhistoriques, mais dont l'usage s'est maintenu ensuite longtemps. Trois types de ces habitations primitives se rencontraient en ces régions : les grottes artificielles et les souterrains-refuge en Agenais et Bas-Quercy, les « mardelles » au Sud de la Garonne, les cabanes en pierre sèches sur les causses.

Sur les plateaux de la Moyenne Garonne, aussi bien dans les *serres* que dans les terres de molasse, on trouve de très nombreux souterrains creusés artificiellement ; c'est une des régions de France où l'on en a relevé la plus forte densité ² ; il y existe de véritables agglomérations souterraines, notamment, autour de Lauzerte, de Molières, de Caussade, de Cancon, de Castillon-nès... On les appelle des *caxos* en Agenais (caches) ou des *cruzels* ³ en Bas-Quercy. Certains de ces souterrains sont très grands et assemblent de nombreuses pièces au moyen de petits boyaux ⁴. Faut-il y voir une forme d'habitation ? Dans quelques-uns de ces souterrains, la découverte de haches néolithiques ou polissoirs, de restes de foyers, de puits, de rainures pour portes, l'usure des parois prouve un habitat prolongé ⁵. Mais dans les époques postérieures, ces souterrains ont surtout servi de refuge au moment des dangers et pendant les dévastations. On y trouve fréquemment des objets

Lauzun) : « au centre, est une grande cour, fermée de hautes murailles ; autour d'elle, se trouve une grande grange, un parc à bœufs, un parc à brebis, une écurie, une maison pour le fermier ; sur la droite, est une grosse tour à étages ». Non loin, le manoir de la Lande a une disposition identique. PH. LAUZUN : *Le château de Lauzun*. Revue de l'Agenais 1908, p. 32.

1. Ainsi la métairie de Valette-Haute, commune de Penne ; la métairie de Salabielle, dans le terrier de Teyssonnat de 1764 (Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 3892), a une tour fortifiée.

2. BLANCHET : *Les souterrains-refuges*, p. 307.

3. De là vient le nom de pech des Cruzels près de Vayssac qui est criblé de ces souterrains.

4. Celui de Massel, près de Caussade, a deux étages ; en bas, on compte 6 chambres, en haut, 18. Celui de Saint-Beauzel a 10 chambres. DEVALS. *Répertoire archéologique* Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1872, p. 237.

5. MOMMÉJA. Société préhistorique de France, séance du 26. II. 1920, p. 85. A Léojac à l'Est de Montauban, des polissoirs en grès, des vases, des grains de petit millet, des glands, des châtaignes et des noix y ont été ramassés. BLANCHET : *Souterrains-refuges*, p. 309, et NOULET : *Les habitations troglodytiques*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1870, p. 244.

du haut Moyen Age ou de la guerre de Cent Ans. Certains ont été utilisés même pendant les guerres de religion.

Par la suite, ils perdirent leur fonction de logement ; ils servirent de silos à grains, on en construisit même spécialement dans ce but ; ils présentent alors la forme de bonbonne évasée avec étroit goulot. Nombreuses sont les vieilles maisons où il y a des silos à grains creusés dans le sol¹. OLIVIER DE SERRES dit qu'en Guyenne il y avait des « fosses profondes creusées en

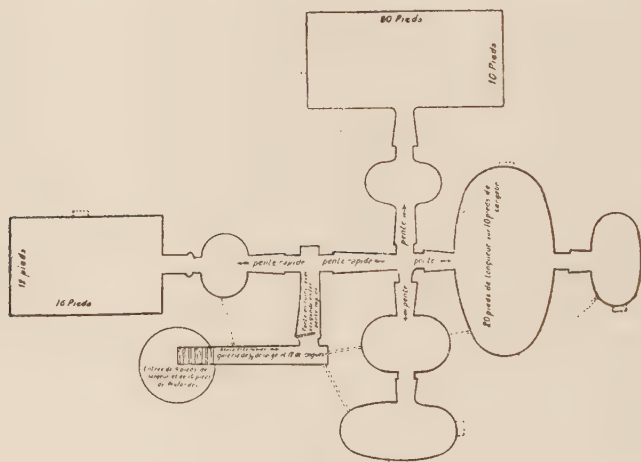


FIG. 11. — SOUTERRAIN-REFUGE.

Ce grand souterrain est contigu à l'église Saint-Martin, commune de Castillonès ; relevé par M. MOMMÉJA en 1905 et non publié.

terre qu'on appelle des *crocs* dans lesquelles on y descend avec échelle pour y porter le bled² ».

Ces silos à grains, annexés à l'habitation, ne doivent pas être confondus avec les grands souterrains, véritables habitations primitives aux nombreuses

1. Maison l'Hermite à Anthé, grange Malaret près de l'église de Boudy, silos du château de Hautes-Vignes, villa gallo-romaine de Frontenac (fouilles de l'abbé LABRIE).

2. OLIVIER DE SERRES : *Tableau d'agriculture*, 1600 p. 37 ; chez J. Léonard près de Puymirrol au XVII^e siècle, on conservait le grain dans un « creux », sorte de silos débouchant dans la chambre du métayer. Cf. E. LAFONT. *E. Léonard*, 1922, p. 15. Nous voyons d'après le testament de Dariat de 1637, publié par H. FRANCE, (Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1908, p. 179), que la métairie de Cassaigne et celle de Béraud près de Réalville ont respectivement, l'une trois « creux », l'autre quatre, qui sont remplis de grains. A Grisolles en 1870, on se servait de silos à grains ; même en 1904, on notait la fréquence de l'ensilage des récoltes en Moyenne-Garonne. Cf. MOMMÉJA. *Rev. Agenais*, 1904, p. 274.

pièces¹. La Moyenne Garonne a un type spécial de ces habitations souterraines ; elles sont ici à chambres carrées avec toit à angle, tandis que vers le Périgord et le Limousin, domine la forme à chambres circulaires et à toit conique². Elles paraissent dans le Sud-Ouest assez localisées dans la région de Moyenne Garonne ; au Sud en Gascogne, elles sont très rares et, vers le Nord-Est, dans les causses, elles sont encore plus exceptionnelles³.

LES GROTTES
ARTIFICIELLES
DU PAYS
DES SERRES.

Une autre forme d'habitation souterraine paraît plus spécialement liée au pays des *serres*. Dans les falaises de calcaire qui découpent ce pays, ont été fréquemment creusées à flanc de coteau des grottes artificielles avec portes, fenêtres et piliers épargnés dans la masse pour soutenir les salles : on les appelle *crozes*. Elles sont établies sur des éperons abrupts et souvent leur accès est difficile ; elles ont servi d'habitation ; quelques-unes possèdent des silos à grains, creusés sous une des salles⁴. Elles diffèrent des souterrains-refuges parce qu'elles s'ouvrent en plan horizontal dans les falaises calcaires et surtout parce qu'elles sont groupées en hameaux perchés⁵ ; ce sont les premiers *maynés* des *serres*, précédant ceux des maisons en hauteur et des maisons-ruches, également établies sur des éperons. Certains de ces hameaux troglodytiques ont été habités encore à une époque voisine de la nôtre ; on trouve parfois des sculptures, des colonnes de style XVII^e siècle⁶ ; le hameau souterrain du Peïrot de l'Houme, qui possède d'ailleurs tout près de lui une vieille église romane, a été abandonné il y a un demi-siècle au plus⁷.

1. Discussion très vive à ce sujet. Le D^r NOULET : *Des cryptes d'approvisionnement à propos des trois souterrains-refuges de Saint-Pau* (Lot-et-Garonne). Revue arch. du Midi t. II, 1870, p. 124. DEVALS : *Réfutation des cryptes d'approvisionnement du Sud-Ouest de la France du D^r Noulet*. Montauban, 1872, p. 19.

2. Les « cluseaux » du Limousin.

3. Ces souterrains sont rares aussi dans le Bordelais sauf autour de La Réole ; ils disparaissent également sur la rive Sud du Tarn. NOULET. *Les habitations troglodytiques*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1870, p. 244.

4. Grotte de Biscorp près de Croix-Blanche. G. THOLIN. *Stations, oppidum et refuges du Lot-et-Garonne*, p. 36.

5. Groupement de *crozes* de la Joulade, commune de Pont-du-Casse, de Moiras et de Pechbardat, commune de Lacépède, de Mathève, commune de Madaillan, du Pech de Beyre, commune de Nicole... On en compte plusieurs centaines dans les petits vallons des environs d'Agen. (vallon de Vêrone, de Bourbon, de la Masse). Voir THOLIN, *Oppidum Agenais*. Recueil soc. Agriculture de l'Agenais, 1877, p. 401. Cela rappelle les « cliff dwellers » de l'Arizona.

6. Grotte du Burga, commune de Madaillan.

7. Revue de l'Agenais, 1902, p. 74.

LES « MARDELLES »
DE GASCOGNE
ET LES
« GARIOTES »
DES CAUSSES.

Au Sud de la Garonne, en Gascogne, l'habitation primitive n'est pas souterraine, elle est seulement à demi-creusée dans le sol et sans doute recouverte d'une toiture conique ; aujourd'hui, elle est occupée souvent par une mare, d'où le nom de « mardelle » qu'on a donné, dans l'Est de la France, à ces traces d'anciennes habitations. On les rencontre en Lomagne, dans la région de Mas-Grenier (Garonne languedocienne) et surtout dans le Queyran ¹, autour de Sos et au long de la vieille voie de la Ténarèze.

Par contre sur le causse du Quercy, le sol de rocher ne permettait guère de creuser des logis souterrains, mais les innombrables plaquettes de pierre ou *lauzes*, qui couvrent les plateaux, offraient de faciles matériaux de construction. C'est avec ces *lauzes* qu'on a bâti de nombreuses cabanes en pierre sèche qu'on appelle des *gariotes* ; aujourd'hui, elles servent de cabanes aux bergers, elles abritent les outils des vigneron, mais, plus anciennement, elles ont été des habitations ; dans les grands camps préceltiques des boucles du Lot, il existe de ces cabanes dont plusieurs ont été fouillées ² ; près de Limogne, on trouve des *gariotes* qui ont un foyer central ; à Montcuq, une *gariote* est accompagnée d'un petit bosquet d'arbres, lilas, sauge, sureau, révélateur d'une habitation ; certaines sont entourées de champs épierrés, jadis cultivés (photo 15). Ces cabanes appartiennent à deux types : sur les confins de la Moyenne Garonne et du causse de Limogne, elles sont coniques et s'appellent souvent *causello* ³ ; plus à l'Est, sur les causses de Septfonds et Caylus, elles sont rectangulaires et ressemblent aux « mazugues » des grands causses du Rouergue et aux cabanes de pierre de Provence ⁴ (fig. 13, p. 59).

Toutes ces anciennes formes d'habitations sont aujourd'hui presque abandonnées ou plutôt elles ne servent plus qu'à des fonctions secondaires : abris provisoires, débarras, greniers souterrains ou même abreuvoirs (pour les mardelles) ; ainsi l'association des formes, qui composent les types d'habitation en Moyenne Garonne, s'est enrichie au cours de l'histoire de toute une série d'annexes, dépouilles ultimes de primitifs habitats.

1. DEVALS : *Coup d'œil sur l'homme antéhistorique dans le Tarn-et-Garonne*. Mémoire soc. sc. belles-lettres et arts. Toulouse, 7^e série, t. I, p. 294. De nombreuses haches polies ont été ramassées sur le plateau de Sainte-Maure dans le fond des mares desséchées qui sont des fonds de cabanes ; deux racloirs en obsidienne ont été trouvés dans le fond d'une mare. CH. BASTARD. *La Ténarèze*. Rev. Agenais, 1923, p. 433.

2. Fouilles des cabanes de pierre du camp de Murcens et de l'Impermal. CASTAGNÉ. *Mémoire sur les oppida de Murcens, Uxellodunum, l'Impermal*. Cahors, 1876.

3. Sans doute à rapprocher des « casele » de l'Italie qui sont également coniques.

4. FORMIGER : Bulletin monumental, 1914, p. 47. Communication de M^{me} MARIEL JEAN BRUNHES DELAMARE au Congrès international de Géographie de Paris de 1931, à la commission de l'habitat rural.

§ III. — LES ANNEXES ET DÉTAILS DE LA MAISON.

LE PIGEONNIER.

En ces régions d'extrêmes mélanges, les accessoires de la maison doivent être étudiés séparément parce qu'ils ne sont pas attachés à tel ou tel type, ils ont leurs limites et leur histoire particulière.

Il en est ainsi de ces grandes tours monumentales, si nombreuses qui servent de pigeonniers, tours carrées, parfois hexagonales, jamais cylindriques ¹, coiffées, tantôt par un toit à quatre pans, surmonté d'un petit clocheton faisant belvédère dans lequel s'ouvrent les trous à pigeons, tantôt par un toit à un seul pan, coupé d'un ou de deux gradins percés de rangées d'ouvertures ². Le premier étage de la tour est occupé par les nids à pigeons, les *boulins*, disposés à l'intérieur en casiers le long des murs ; certains pigeonniers ont jusqu'à 2.000 casiers. Le rez-de-chaussée est souvent remplacé par des piliers de pierre, disposition curieuse dans laquelle on a voulu voir une survivance des palafittes préhistoriques ou un moyen de se défendre contre les inondations. En vérité, ces pigeonniers sur pilotis se rencontrent aussi bien sur les plateaux que dans les basses plaines inondables ; la construction sur pilotis a été dictée ici par le souci de protéger les pigeons des atteintes des rats et belettes ; les piliers sont munis de chapiteaux spéciaux dont les rebords, creusés en gouttière, rendent le pigeonnier aussi inaccessible que s'il était suspendu ³. Les pigeonniers sur pilotis sont les plus anciens ⁴. Par la suite, on a cherché à utiliser la place laissée libre sous la chambre à pigeons ; le pigeonnier est devenu alors une tour à deux pièces superposées, mais, pour se défendre contre les rats, il a fallu inventer d'autres procédés : on a construit un rez-de-chaussée dont les murs allaient en s'évasant, plus larges en haut qu'en bas ⁵. Pour remplacer les chapiteaux à gouttière, on a fait courir autour du bâtiment à mi-hauteur une corniche saillante en larmier ; on s'est servi aussi d'une ceinture de briques émaillées, très glissantes qui enserrait le pigeonnier d'une écharpe colorée ; parfois, l'écharpe était luisante, quand on remplaçait la brique émaillée par des

1. La tour ronde est la forme normale des grands pigeonniers dans la France du Nord.

2. ENLART, *Manuel Archéologique française*, t. II, p. 201. A. DE FOVILLE : *Enquête*, t. I, p. 279.

3. A rapprocher cette disposition des greniers à maïs, les « horreos » de Galice et du Pays Basque espagnol qui sont élevés sur pilotis, FRANKOWSKI. *Horreos y palafitos de la península Iberica*. Memoria n° 18, Comisión de Investigaciones paleontológicas. Madrid, 1918, 160 p.

4. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 2220, 1660 : construction d'un pigeonnier monté sur 6 piliers, juridiction de Clairac.

5. Pigeonnier de Dariat au XVII^e siècle, non loin de Réalville. — Testament de Dariat, 1637. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1908, p. 163.

plaques de fer blanc qu'on défendait contre la rouille pour les conserver bien lisses (photos 16 et 19).

On voit avec quel intérêt on s'occupait du pigeonnier. C'était jadis le bâtiment le plus soigné de la maison. Dans la région de Montauban, il est en briques cuites, alors que la maison est pour une bonne part en briques crues ; on le passe à la chaux fréquemment, tandis que l'habitation présente des murs lépreux et nus (photo 12).

Le pigeonnier abritait une richesse : la fiente de pigeons, engrais des plus précieux¹ ; la rareté des fumures en un pays sans bétail obligeait à s'ingénier pour trouver les engrais nécessaires. Certaines cultures riches n'étaient possibles que grâce à cette colombine : le chanvre, le tabac². Les pigeons en eux-même n'intéressaient pas ; même pour la consommation locale, on s'en servait peu. Bien plus, ils étaient sans propriétaire, pigeons sauvages, sorte de ramiers, appelés *fuyards*, parce qu'ils passaient de pigeonniers en pigeonniers, ou encore *iouriers*, parce qu'ils habitaient les grandes tours. On ne s'occupait pas de garnir le pigeonnier ; on élevait le bâtiment et les pigeons venaient d'eux-mêmes y élire domicile. Ces régions de Moyenne Garonne ont toujours été renommées pour l'abondance de leur faune d'oiseaux et la multiplication des pigeonniers était une manière de domestiquer cette richesse.

EMPLACEMENT DES PIGEONNIERS.

Cependant l'abondance des pigeons n'allait pas sans inconvénients ; ils causaient dans les blés et maïs de véritables déprédations. Pour s'en protéger, les cultivateurs cherchaient à éloigner les pigeonniers de leurs propres champs ; ils les construisaient souvent loin des maisons sur la bordure de leur domaine pour que les pigeons aillent chercher leur pâture chez le voisin. Il arrivait que celui-ci ripostait en élevant à son tour un pigeonnier vis-à-vis, on se battait ainsi à coup de pigeonniers³ (photo

1. Il se vendait cinq francs le double décalitre en 1830. DELPON : *Statistique du Lot*, 1831, p. 337.

2. Pour la même raison, on se disputait entre cultivateurs le pacage des moutons pyrénéens qui venaient transhumer l'hiver. Les plaines de Marmande et d'Aiguillon, qui fournissaient le plus de chanvre, étaient aussi celles qui comptaient les essaims de pigeons les plus nombreux et les troupeaux de moutons les plus abondants. — Arch. Lot-et-Garonne, Stat. an III. M. 11.

L'intérêt qu'on portait aux pigeons se traduisait dans les usages locaux et dans les baux de métayage : les usages de Moissac prévoyaient que si le propriétaire donnait seul la pâture aux pigeons, il profitait seul de la colombine ; si le pigeonnier était à demi-fruit, la colombine devait servir à l'engrais des terres de la métairie. Usages locaux, canton de Moissac, 1894, p. 26.

3. Près de Savignac, au Sud de Monflanquin, on voit, isolés au milieu des cultures, deux pigeonniers, se faisant vis à vis sur le bord de deux propriétés. On achetait parfois un petit carré de terre lointain uniquement pour y construire un pigeonnier.

16). Une telle abondance¹ allait à l'encontre des usages de l'ancienne France qui faisait du droit de colombage un privilège seigneurial, réservé à la noblesse ; mais depuis un temps immémorial, la Moyenne Garonne n'était pas soumise à cette règle, sans doute parce que depuis longtemps la culture réclamait comme indispensable le concours du fumier de pigeon². Néanmoins, on ne pouvait avoir de pigeonnier que si l'on possédait une certaine étendue de terre ; les pigeonniers étaient donc devenus la marque d'une aisance, aussi mettait-on une vanité à posséder un beau pigeonnier³. En Bas-Quercy, le *pagès*, c'est-à-dire le paysan aisé, avait comme signe distinctif le pigeonnier à tourelle ; ce fut une nouvelle cause d'émulation pour l'édification des pigeonniers. Ces curieuses bâtisses sont devenues un élément de décor dans le paysage de la Moyenne Garonne⁴.

On les rencontre aussi dans les pays voisins, mais beaucoup moins nombreux ; les régions viticoles du Bordelais et du Lauragais en possèdent très peu ; par contre, ils restent abondants dans les causses du Quercy et même plus à l'Est dans les ségalas et les grands causses du Rouergue ; par là, ils rejoignent une autre région à pigeonniers, la Limagne d'Issoire et le Lembronnais où le pigeon était le principal agent producteur de fumure⁵.

Aujourd'hui, le rôle du pigeon est à peu près supprimé ; on ne construit plus de pigeonniers ; beaucoup tombent en ruine. Les engrais chimiques sont venus remplacer la colombine ; l'augmentation du bétail a multiplié les fumiers et, depuis la disparition de la culture du chanvre, les pigeons ne sont plus protégés, on les a même pourchassés. Les plantations de petits pois, commencées autour de 1880, étaient particulièrement ravagées par eux et les cultivateurs se sont mis à les détruire⁶. Curieux élevage dépendant

1. Le cadastre de Larrazet de 1769 indiquait la présence d'un pigeonnier dans presque tous les domaines. DONAT : *Études manuscrites sur les communautés rurales de Larrazet à la fin de l'ancien régime*.

2. La coutume de Toulouse déclarait que les habitants étaient libres de construire un pigeonnier. SOULATGE : *Coutume de Toulouse*, IV^{me} partie p. 118. — Voir aussi les coutumes de Montpezat, de Beaumont-de-Lomagne. FRAYSSINET : *Le Colombier de Toureil*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1876, p. 238.

3. Comparer avec le droit d'avoir des moutons dans la France du Nord ; les fermes à bergerie étaient toujours l'indice d'une grosse exploitation.

4. SAVINIEN D'ALGUE (*Les Délices de la France*, 1670) parle de l'extrême abondance des pigeons autour de Villeneuve-sur-Lot. Revue de l'Agenais, 1884, p. 87.

5. En Belgique, la région des forceries à raisin autour d'Hoelaert a besoin pour ses cultures soignées d'engrais très puissants ; chaque maison a un ou plusieurs pigeonniers pour se procurer la fiente de pigeons. En Égypte près d'Assouan, le pigeonnier joue un rôle encore plus grand, il constitue un véritable monument, bien plus vaste que la maison ; la colombine est un des rares engrais dont dispose le fellah. — Jean BRUNHES : *Géographie humaine*, t. I, p. 147.

6. Les seuls pigeons actuels sont de gros pigeons tout à fait domestiqués et qui mangent dans la cour de la maison et ne logent pas dans les tours.

étroitement du choix des cultures, favorisé par le chanvre, condamné par les cultures maraîchères. Aujourd'hui, les pigeonniers ne sont plus que des bâtiments fossiles, conservés et entretenus souvent comme simple ornement de la maison.

LE
« GARDE-PILE »

La maison, en Moyenne Garonne, comprend beaucoup d'autres annexes ; la variété des productions a obligé l'habitation à se munir d'un assemblage de bâtiments affectés à la conservation de certaines récoltes, c'est par là que l'extrême polyculture s'inscrit dans le type d'habitation. La plus importante récolte de la Moyenne Garonne était jadis le blé, c'était la culture rémunératrice par excellence, celle dont on tirait de l'argent puisqu'on l'exportait. Cependant, la maison porte à peine trace de cette prééminence du blé ; la grange ici ne sert pas pour le blé, elle abrite les fourrages, elle est donnée au bétail ; rien ne rappelle les énormes bâtiments du blé de la Beauce ou de la Picardie. Ceci est une conséquence du régime du travail : la moisson n'est pas conservée en gerbes, comme dans les pays du Nord de la France ; sitôt la récolte, on s'occupe des battages, des *dépiquages* et le blé ne se conserve qu'en grain ; la place occupée par lui est donc très réduite : le grain a un petit bâtiment particulier, non pas un grenier, comme à l'ordinaire, mais une sorte de tour, séparée de la maison et souvent même occupant le rez-de-chaussée du pigeonnier, c'est le *garde-pile* (photos 9 et 19).

Le *garde-pile* est une cellule carrée de 2 à 4 mètres de côté, assez élevée de plafond, munie d'une porte à verrou et à cadenas et de quelques étroits soupiraux grillagés et placés hors de la portée d'un homme ; le sol est carrelé, on dirait une prison, ou plutôt un coffre-fort. C'est là qu'on remisait, en effet, la richesse même de la métairie qui allait servir à payer tous les frais et qu'il fallait partager entre maître et *bordier* : le blé était en quelque sorte la monnaie du pays ; chacun était payé en nature par une portion du grain récolté : propriétaire, *mestiviés estibandiés*, vétérinaire, dîme du curé. Les partages ne pouvaient se faire qu'après le *dépiquage* de tous les blés ; c'était une longue opération qui durait plusieurs jours, parfois plusieurs semaines ; il fallait en outre attendre un vent favorable pour faire le vannage. Chaque soir, on rentrait le produit du *dépiquage* d'une journée, soit dix gerbes, unité de travail qu'on appelait en patois une *pile*. De là vient le nom de *garde-pile* ou *serre-pile* pour désigner la pièce où l'on remisait le grain avant le partage, à l'abri des convoitises ; l'ouverture du *garde-pile* avait lieu parfois assez tard dans l'arrière-saison ; le maître avait la clef du cadenas et le métayer celle du verrou pour qu'ils ne se volent pas mutuellement. Tous les intéressés assistaient à l'ouverture et on procédait au partage ; c'était un acte un peu solennel et qui s'accompagnait de libations ¹.

1. Dans les grandes propriétés, il y avait souvent un seul *garde-pile* pour l'ensemble

Aujourd'hui, le *garde-pile* a perdu beaucoup de son utilité. Les battages se font à la machine en une journée, le partage a lieu aussitôt et il n'y a plus de paiements en nature ; les récoltes de blé ont sensiblement diminué et ne constituent plus les principales pourvoyeuses d'argent. Cependant, on met encore les grains dans le *garde-pile* à l'abri des rats, mais on n'en cons-
truit plus de nouveaux et beaucoup tombent en ruine.

**FOURS, ÉTUVES
ET SÉCHOIRS.**

Le blé avait un autre bâtiment qui lui était réservé, celui qui permettait de fabriquer le pain, le *fournial*, toujours séparé de la maison par crainte des incendies et qui se composait de deux pièces : la pièce où est le four et le *prestidou*, où l'on préparait la farine. Ce bâtiment est aussi en pleine décadence ; le pain n'est plus fait à domicile, des boulangers l'apportent.

Cependant, le four à pain a trouvé une autre utilité : il sert à faire sécher

FIG. 12.

ANCIEN FOUR A SÉCHER LES PRUNES.

Ce four a été trouvé dans une métairie près de Cancon (pays très boisé). Le foyer est en terre et le séchoir en planches. Aujourd'hui, ces fours rudimentaires ne sont plus employés.



les prunes. Bien vite d'ailleurs, l'ancien four s'est montré insuffisant et mal adapté et on a dû le transformer ou même le rebâtir pour avoir de vraies étuves à pruneaux. Les plus anciennes étuves, étaient de petites cahutes en planches dans lesquelles il était difficile de conduire la cuisson à son gré. Aujourd'hui, on les remplace par des étuves munies de wagonnets sur rails qui permettent de sortir et changer rapidement les corbeilles de prunes sans refroidir la température de l'étuve qui doit rester régulière.

des diverses métairies du domaine, il était dans la ferme centrale où habitait le maître, dans la *réserve* (métairie réservée par le maître et exploitée directement) ; ainsi la métairie de Lasfonds, près d'Albias, a un grand *garde-pile* servant à quatre métairies. Jadis, le *garde-pile*, au lieu d'être une tour, était un souterrain creusé en pleine roche, s'ouvrant dans la pièce commune de l'habitation par un étroit goulot fermé par une grosse pierre. Certains de ces silos à grains étaient même cachés en des endroits retirés pour mieux abriter cette richesse essentielle qu'était le blé (voir p. 49).

Ces petits bâtiments pour l'exploitation du pruneau d'Agen se trouvent surtout dans la région de Villeneuve, Miramont, Lauzerte.

Vers Aiguillon et Marmande, les étuves à prunes deviennent plus rares, elles sont remplacées par un autre bâtiment annexe, lié à une autre plante qui exige aussi des soins de séchage, le tabac. Jadis, les feuilles de tabac étaient suspendues sous le *balet*, hangar sur piliers qui court devant les granges-étables de Marmande. Il est probable même que beaucoup de *balets* ont été installés au XVII^e siècle, au moment du développement de la culture du tabac. Le *balet* s'est peu à peu perfectionné dans sa fonction de séchoir ; on l'a fermé le plus possible au moyen de planches goudronnées qui donnent aux façades un aspect de grands capuchons noirs, mais cela n'allait pas sans gêner la maison qui recevait mal air et lumière.

Après la reprise de la culture du tabac en 1860, on se décida à bâtir en dehors de la maison des hangars en planches destinés à recevoir les feuilles de tabac ; des volets permettaient de régler l'air et le jour ; ces hangars, sortes de cubes tout goudronnés pour conserver la chaleur, déparent par leur aspect de gare de marchandise la pittoresque maison de Marmande. L'extension de la culture du tabac et les grands bénéfices qu'elle fournit ont amené de nos jours, surtout depuis 1900, une nouvelle transformation ; le hangar en planches n'est pas un abri suffisamment protecteur pour cette marchandise de luxe, on a construit des bâtiments en briques, munis de fenêtres-vasistas dont on peut mesurer l'ouverture. Beaucoup de séchoirs à tabac sont très vastes, plus importants que l'habitation, ils ont l'aspect de petites usines ; on les voit se dresser nombreux dans la plaine de Tonneins, Marmande, Damazan (photo 37).

Le maïs est beaucoup moins bien traité que le tabac ; cependant, il joue depuis plus longtemps un rôle essentiel dans l'économie rurale ; aucun bâtiment particulier ne lui est réservé ; le plus souvent, on le porte dans le grenier au-dessus de l'*oustal* ; parfois, on se contente de placer les épis sur la façade de l'habitation et ils deviennent alors des moyens d'ornementation ; on les enchevêtre en guirlandes, dessinant des initiales, des fleurs ou des cœurs.

Dans la région de Monflanquin et plus encore dans le Pays au Bois de Belvès, une autre plante réclame également un bâtiment spécial de séchage ; il y a dans cette région de gros châtaigniers isolés dans les champs, derniers témoins des nombreuses châtaigneraies d'autrefois ; l'on trouve quelques vieux séchoirs à châtaignes, des *sétchadours* analogues aux *clédiers* limousins. Ils consistent en un rez-de-chaussée peu élevé avec un grenier supérieur dont le plancher est tout percé de petits trous ; les châtaignes étaient exposées sur ce plancher ; le feu était allumé au-dessous, petit feu de mauvais bois pour bien enfumer. Il fallait 8 ou 10 jours de séchage à la fumée pour assurer la conservation des châtaignes ¹.

1. Arch. Nat. F ¹⁰, 429.

LES BATIMENTS
DE LA VIGNE.

Le véritable bâtiment de la vigne en Agenais et en Bas-Quercy est encore un bâtiment de séchage : le fruitier pour conserver le chasselas ; pièce close et sombre qui se trouve dans l'habitation même et dont les murs sont tapissés d'étagères remplies de bocaux où sont placées les grappes à conserver ; elles restent là d'octobre jusqu'en mars, entourées des soins les plus méticuleux.

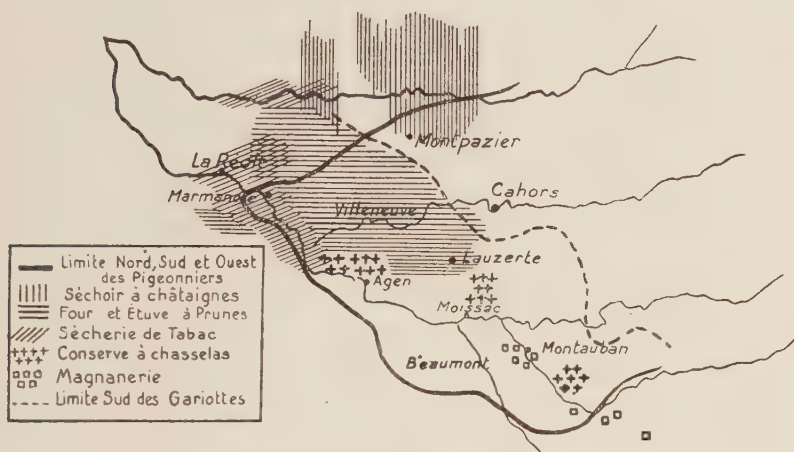


FIG. 13.

CARTE DE RÉPARTITION DES DIVERS BATIMENTS ANNEXES DE LA MAISON.

échelle, 1 : 2.500.000

Le travail du vin n'a que peu de place dans l'habitation ; il y a bien encore quelques cabanes sur les coteaux à vignobles de Villeneuve et d'Agen ; chaque bourgeois de ces villes avait sa vigne sur la *coste* et possédait une petite cabane, appelée *vide-bouteilles*. Aujourd'hui, le phylloxéra a presque tout détruit et ces petits réduits de vignerons font étrange figure au milieu des luzernes qui ont remplacé les vignes. La région de Marmande est la seule où il existe de grands vignobles ; certaines métairies, celles qui sont près de la maison du maître, les *réserves*, possèdent un bâtiment spécial pour remiser le vin, composé de deux parties, *lou tsai*, le chai et *lou tin* ou *tinal*, endroit où l'on abrite le matériel vinaire et l'alambic. Ce bâtiment est souvent muni d'un grand portail qui permet d'y entrer avec la cuve de vendange. Les annexes vinaïres forment, tantôt un bâtiment séparé, tantôt sont accolées au fond de l'habitation vers le côté Nord, plus frais.

Il est enfin une dernière annexe qui a perdu complètement sa fonction aujourd'hui ; on la retrouve autour de Montauban et spécialement au Barry

d'Islemade et à Villemade auprès d'anciennes allées de mûriers centenaires, ce sont les chambres pour élever le ver à soie, la magnanerie, appelée la *boubie* du nom des vers à soie, dénommés des *bobos*.

Il est curieux de voir ainsi toutes ces petites constructions, très nettement attachées à l'exploitation d'un produit particulier. Leur spécialisation n'existe pas seulement pour l'objet auquel elle s'applique, mais il y a aussi localisation géographique : Villeneuve-sur-Lot avec ses fours et étuves à prunes, Marmande ses hangars à tabac, Montpazier ses séchoirs à châtaignes, Cazes-Mondenard ses conserves de raisins, Montauban ses magnaneries (*fig. 13, p. 59*).

L'« EYRIAL ».

La maison n'est pas seulement faite d'un agrégat de bâtiments, il y a d'autres éléments qui en complètent la physionomie. Autour d'elle, se trouve toujours un espace vague, qui n'est pas livré à la culture et qui sert de « devant de porte » ; on le peuple de toute sorte d'annexes et de décharges et on l'utilise à des fins variées. Vers les causses, l'usage le plus important de ce terrain vague était de grouper le troupeau avant son entrée dans la bergerie ou l'étable, d'où son nom de *patus* ou *pastenc* ou même de *coudert*, comme en Limousin. C'était là qu'on faisait pourrir, sous les pieds des passants, le fumier de bruyère, appelé pour cette raison la « fumier d'esclops » (fumier de sabots) par opposition au fumier d'étable, plus riche ¹.

Dans la Moyenne Garonne, le devant de maison sert surtout au dépiquage du blé d'où son nom d'*eyrial*, *eyriau* ; il contient l'aire à battre ou plutôt à rouler le blé. Jadis, quand on battait au fléau, c'était une petite surface carrée, placée sur un terrain sec, près du *garde-pile*. Le rouleau de bois, puis de pierre a succédé au fléau et l'aire est devenue une surface ronde et d'un diamètre assez étendu, 20 à 50 mètres ; il a fallu l'aplanir et des terrassements ont parfois été nécessaires. Le reste de l'année, l'aire est utilisée pour les *paillières*, petites meules où sont conservées les pailles, d'où le nom de *palhade* qu'on donne parfois à ce terrain. La meule est toujours soutenue par un poteau central, solidement fiché en terre pour mieux résister à la violence des vents. Elle est coiffée d'un vieil ustensile de cuisine pour empêcher la pluie de s'infiltrer le long du bois. On découpe dans la *paillière* chaque matin avec une grande faux la tranche nécessaire pour les litières, on prélève cette tranche vers la base et peu à peu l'ensemble descend au long de la perche, laissant toujours la même partie exposée aux pluies et protégeant le reste du tas ².

1. Dans la Garonne languedocienne, le *patus* s'appelle la « *sourtido* ».

2. Parfois aussi, l'aire était labourée et ensemencée d'une plante à maturité précoce pour être libre bien avant le dépiquage ; l'aire n'était alors qu'une petite partie de champ, proche de la maison et frappée d'une servitude de dépiquage.

LES ARBRES
DE LA MAISON,
LE JARDIN,
LE Puits.

La maison est souvent abritée par certains arbres ; ils la signalent de loin, ils lui donnent leur ombre. En Moyenne Garonne, ces arbres sont des ormeaux et l'entour de la maison s'appelle *l'ourmière* ¹. Ces ormeaux servent à réparer les charpentes ; on disait d'ailleurs que la charpente devait tenir jusqu'à ce que les ormeaux, plantés au moment de la construction, puissent fournir de nouvelles poutres. L'ormeau est aussi l'arbre des bourgs, il abrite les *foirails* et les avenues ² ; mais partout les ormeaux disparaissent atteints d'une maladie qu'on ne sait pas combattre ³.

La région, où ils sont utilisés comme arbres de la maison, ne comprend pas toute la Moyenne Garonne ; à l'Ouest et au Nord, vers les Landes et le Périgord, le chêne est l'arbre-signal de la maison, de même à l'Est dans la partie du Bas-Quercy qui voisine avec le Rouergue et la Grésigne ; en Gasconne, le platane progresse et le chêne ne se maintient vraiment qu'en Lomagne ; au Sud-Est vers Montauban, les influences languedociennes ont introduit le pin-parasol, mais, comme le pigeonier, c'est le privilège des habitations de paysans aisés, les *pagès*. Quelques autres arbres servent de compagnons à la maison : le figuier, le sureau, (le *soi*), la sauge, le laurier. Jadis, ils rendaient d'utiles services à l'homme, le figuier surtout, dont on faisait sécher les fruits et qui a tenu la place de la prune avant le XVI^e siècle. Aujourd'hui, ces arbres paraissent abandonnés, ils vivent en parasites autour du logement ; ils en sont parfois les ultimes témoins, quand la maison a disparu, ce qui n'est pas rare en ces pays de dépeuplement. Les arbres fruitiers, pruniers, châtaigniers, abricotiers, ne sont pas des arbres de l'habitation ; ils ne sont même pas dans les jardins ; ils sont ici arbres de champs. D'ailleurs, le jardin, l'*ort* ou *casal* est réduit au minimum ; le légume est une culture et non un jardinage.

L'alimentation en eau amène autour de la maison la présence de petites annexes qui varient suivant les conditions hydrologiques. Dans les grandes vallées, ce sont des puits peu profonds ; l'eau est près de la surface, aussi bien dans la basse plaine, où elle remonte par capillarité, que sur les terrasses où elle est retenue par une croûte siliceuse peu perméable, la *balmo*, analogue à l'*alios* des Landes. Les puits sont tantôt des « norias » à godets dans la

1. L'ormeau est aussi l'arbre constitutif du paysage bocager, c'est lui qui clôture le domaine de larges haies ou *randaies* ; l'arbre de la maison est donc identique à l'arbre du paysage, ce qui est assez rare.

2. A Castillonès, la promenade dite des « Ormières » sert de *foirail*, de même à Villefranche-du-Périgord.

3. De plus en plus dans les bourgs, on remplace les ormes par des platanes. Les ormeaux du « Gravier » d'Agen ont été remplacés en 1867 par des platanes. GRANAT : *La Promenade du Gravier*, p. 77 et *Revue de l'Agenais*, 1875, p. 52. A. DE LAPEYROUSE. *Communication sur la maladie des ormes*. Académie des sciences de Toulouse. Tiré à part. Toulouse 1787.

région montalbanaise d'influence languedocienne, tantôt des puits à bascule qu'on appelle ici des *calléoues*. Dans les *serres*, l'approvisionnement en eau dépend de la situation de la maison : ou bien ce sont des puits profonds servant sur le plateau à tout un *mayné*, ou bien ce sont, pour les métairies placées à flanc de coteau, des sources où l'eau coule en de grandes auges de pierre. Dans les pays de mollasse, la maison s'accompagne toujours d'un trou servant d'abreuvoir, c'est le *laguo* ou le *clot* dont le fond tapissé d'argile retient l'eau. Dans les causses, l'eau plus rare est recueillie soit en puits, souvent communaux, soit par des citernes ou des réservoirs qui récoltent

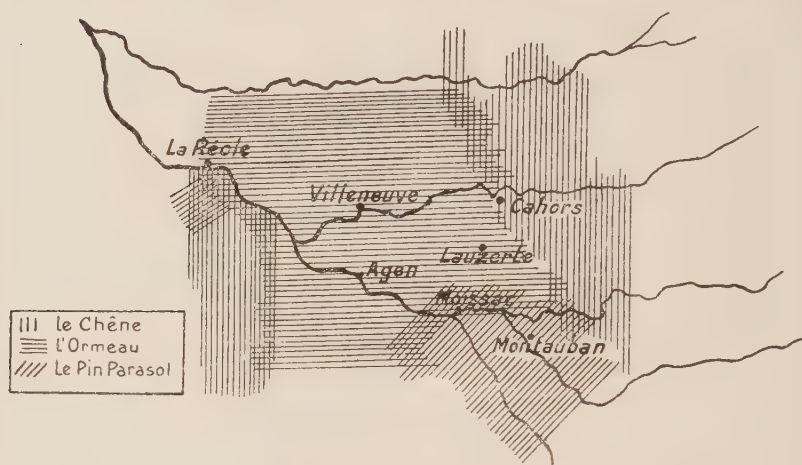


FIG. 14. — CARTE DE RÉPARTITION DES ARBRES DE LA MAISON.

échelle 1 : 2.500.000

l'eau des pentes, tels les bassins appelés *lacs de Saint-Nauphasie* autour de Gramat ; des fonds de *cloup* à sol d'argile sont souvent choisis pour ces bassins ; déjà dans les *serres* de Montcuq, on trouve ces citernes cimentées sous le nom de *pouséraco*.

LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Il semble y avoir une certaine liaison entre les types d'habitation et les matériaux de construction. La maison à grange-étable de Marmande est surtout une maison en poutres et torchis (photos 9 et 10) ; la maison en hauteur des *serres* est une maison de pierre (photos 13 et 14) ; la maison à galerie du Bas-Quercy est une maison de brique (photo 12). Cependant, les matériaux de construction sont davantage liés à la composition du sol qu'aux formes d'habitation. Dans l'Agenais et le Bas-Quercy, on peut

distinguer trois sortes de formations géologiques : les calcaires des *serres*, les mollasses autour de Marmande et Montauban, les alluvions des grandes vallées. Aux régions calcaires, correspond la maison en moellons de pierre ; aux régions mollassiques, jadis très boisées, les maisons de poutrelles et de torchis ; aux régions d'alluvions, la maison de brique (photos 23 et 24).

Les moellons des calcaires blancs de l'Agenais ont servi à élever les maisons en hauteur et les maisons-ruches des *serres* et même les maisons à grange-étale qui s'y infiltrent de plus en plus ¹. Vers l'Ouest, les calcaires à astéries fournissent une superbe pierre qui donne aux maisons du Bordelais leur aspect monumental ² ; cette maison de pierre envahit de plus en plus les pays de mollasse jusqu'à Marmande. Vers le Nord, les calcaires de Castillon et d'Issigeac (carrières de Cahuzac et de Mandacou) fournissent de moellons Eymet, Castillonès, Montpazier ³. Le calcaire blanc de l'Agenais est utilisé loin vers le Nord en dehors du pays des *serres* grâce aux innombrables buttes de calcaire qui sèment les pays de mollasse de *pechs* et de *termes* : Cancon, Monflanquin sont bâtis en pierre. Les carrières de Condat près de Fumel donnent des pierres au Pays au Bois. Même dans les mollasses, on trouve des bancs de grès qui sont utilisés ; pierre de Laurette (commune de Gupie), carrière de Montpouillan, Hautes-Vignes... Dans la zone de mollasse de Caussade, la pierre a largement pénétré grâce aux anciennes carrières de Dardenne, non loin de Septfonds, et, vers le Nord, Molières est déjà bâtie en majeure partie en calcaire des causses ; les carrières de Cieurac près de Lalbenque donnent une très belle pierre. Autour de la Grésigne, malgré la présence des solides grès de Vaour et des calcaires de Mascéfigue ⁴, la maison de pierre n'a pas débordé sur les pays de mollasse du pourtour ; elle se rencontre avec une maison aussi envahissante, la maison de brique.

La brique de la région de Toulouse n'est pas une brique épaisse et longue comme celle du Nord de la France, mais une brique mince et carrée comme un dallage, elle paraît être un très vieux matériau en Garonne ; on en trouve dans les fours à poterie gallo-romains de Montans près de Gaillac ⁵. Les arcades des *cornières* sont souvent en brique (Montauban), de même que les galeries ou *balets* qui courent sur les façades des maisons. En ces pays

1. Lapepède, au Nord de Port-Sainte-Marie, comptait de nombreux carriers et de même Goudourville près de Valence-d'Agen.

2. Carrières sur les bords du Lisis, à Razin près Meilhan.

3. Au Sud de Castillonès, le hameau de Saint-Grégoire, posé sur un lambeau calcaire était peuplé de carriers, de même Montlauzun.

4. On fabriquait surtout les rouleaux de pierre à dépiquer.

5. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1883, p. 67. — La vieille église Saint-Martin à Mois — sac du IX^e siècle est bâtie en briques plates. MIGNOT. *Constructions carlovingiennes à Moissac*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1883, p. 107. — Les colonnes du cloître roman de Moissac sont faites avec des petites briques octogonales, de même que celui de Saint-Papoul en Languedoc.

cependant, le bois n'était pas rare : forêts de Grésigne, de Giroussens, ancienne forêt d'Agre..., mais la maison n'a pas utilisé le bois, comme elle l'a fait vers Marmande ; il y avait un vieil atavisme de la brique, on a négligé les ressources forestières qui ont été, de la sorte, mieux conservées qu'en Agenais. Le plus souvent, auprès de l'emplacement de la maison, le propriétaire creusait un trou et façonnait lui-même ses briques, puis il appelait maçons et charpentiers pour élever les murs et le toit. Beaucoup de maisons ont encore à côté d'elles le *terrés* (la terrière) qui a servi à extraire la brique. Dans les villes, le creusement des caves fournissait la terre ; ainsi Montauban est sortie de ses immenses caves ¹. Sur les façades exposées au soleil, sur les *souleillanes*, on se sert d'une brique crue qu'on appelle *adobe* ou « brique verte » ; on la rend plus solide en la mêlant à de la fine paille ou du son. Souvent, on fait alterner des bancs de briques cuites avec de la brique verte ; dans les plus pauvres maisons, même les façades au *ploutzal* (exposées au vent humide) étaient en briques crues ; pour les empêcher de « couler », on les couvrait d'un bon crépissage qu'on renouvelait fréquemment. Dans la basse plaine inondable, on bâtissait jusqu'à un mètre de hauteur en briques cuites et le reste en *abodes*. La construction en briques a profité pour se développer de la vaste zone des terres d'alluvions, accumulées par les confluent de la Garonne, de l'Ariège, de l'Hers, du Tarn et de l'Agout, mais elle a débordé ensuite sur les collines de mollasse, occupant le Lauragais et revêtant Albi d'un uniforme manteau rouge ; vers l'Ouest, elle s'avance dans la Gascogne et la Lomagne ; vers le Nord, elle dépasse Caussade. Le long de la Garonne, elle s'arrête à Boudou, la maison de pierre la remplace, descendue des plateaux calcaires des *serres*, mais en aval d'Agen, avec l'élargissement de la vallée, on retrouve la maison de briques entre Port-Sainte-Marie et Marmande, elle occupe aussi la basse vallée du Lot vers Villeneuve-sur-Lot dont tous les vieux monuments, portes et ponts, sont en briques ² (photo 54).

Au Nord de Marmande sur les plateaux de mollasse, commence la maison de bois et torchis. Le torchis est fait d'un mélange de terre humide et de paille coupée, appelé *paillebart* ou *tourtis*. Cette terre est appliquée à l'intérieur de cadres en lattes de bois, soutenus par une carcasse de poutrelles appelées *corondat*. Souvent, le torchis n'est employé que sur la grande façade bien abritée grâce à son exposition au Sud-Est, les autres murs plus exposés sont en pierres. Parfois, on construit en terre foulée, sans aucune monture de bois, c'était la bâtisse en *tapie* ou *bastendo* ³. Le torchis n'occupe plus

1. ATHANÉ : *Montauban*, 1908, p. 254.

2. Les anciennes substructions du Temple-du-Lot sont également en briques. *Revue de l'Agenais*, 1898, p. 175.

3. A Monpazier, au XVI^e et XVII^e siècle, on parle souvent de « muralhes de tapie faite de terre prise dans la mesme pisse où le dit édifice ce doit construyre ». Arch. Tarn-et-Garonne. E. Notaire Montpezat, 75 f^o 3006 et 10 f^o 519.

qu'une petite partie des terres de mollasses; il est rare dans le Bas-Quercy; son principal domaine est dans l'Agenais entre Cancon et Duras. Jadis, le torchis était bien plus répandu, ainsi qu'en témoignent les nombreux artisans exerçant le métier de *paredié*, c'est-à-dire fabricants de *parets* ou *paroits*, qui était le nom qu'on donnait au mur de torchis ¹.

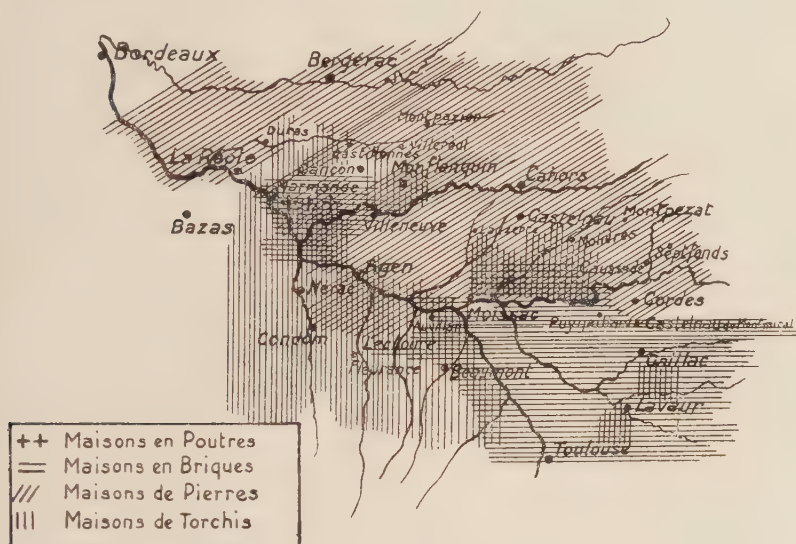


FIG. 15. — CARTE DE RÉPARTITION DES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION.
échelle 1 : 2.500.000¹

LA FORME DES TOITS.

Pas plus que les matériaux de construction, la forme des toits n'est un élément distinctif des types d'habitation; le toit varie indépendamment de la maison, il a ses limites et son histoire propre; c'est encore un de ces éléments qu'il faut envisager isolément dans l'assemblage multiple qui compose la maison.

En Moyenne Garonne, la forme de toit la plus répandue est en tuile-canal appelée quelquefois *tuile nouette*, toit à faible pente, 22 à 25° de pente, lourd, mais assez malléable pour qu'on puisse l'arranger soi-même; ainsi, au moment des battages, on déplace les tuiles et lattes de la grange pour faire entrer par le toit la paille amenée de la batteuse au moyen d'un plan incliné à tablier roulant. Ces toits ont en outre l'avantage de laisser circuler

1. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1906, p. 36 (à propos des rôles d'impôts de Montech en 1688). THÉRON DE MONTAUGÉ : *l'Agriculture en Toulousain*, 1869, p. 430.

l'air dans les greniers, disposition très utile en ces pays d'étés chauds et humides. Les tuiles-canal couvrent, le plus souvent, des toits simples à deux eaux. Cependant parfois, le pignon de derrière, exposé à la pluie, le *ploutzal*, a un coin rabattu qui diminue la surface des murs et donne un toit à trois eaux (photo 10).

Dans le causse et le Périgord, commence le domaine des toits pointus couverts en petites tuiles plates. La limite entre les toits à pente faible et pente forte n'est pas une démarcation précise. A partir de Caylus, Varaire, Saint-Cirq-la-Popie, Espère, Puy-l'Évêque, Belvès, Lalinde, on trouve une zone de transition où se mêlent les toits plats et les toits pointus. Souvent sur le même toit, sont utilisées les tuiles-canal et les tuiles plates ¹ (photo 11). La tuile-canal est aujourd'hui la forme conquérante, les tuiles plates ne se rencontrent plus que dans les vieilles maisons ; seule, la région de Duras et Seyches conserve des toits pointus à tuiles plates ².

Il y eut jadis deux autres modes de couverture : un tiers des maisons du Tarn-et-Garonne avaient, au début du XIX^e siècle, de hauts toits couverts en plaques de calcaire appelées *lauzes* ; les plus vieilles maisons du Pays au Bois de Belvès en ont encore et, sur les causses de Caylus et Limogne, les *lauzes* sont la règle (photo 13). Dans les mollasses de l'Agenais, les toits étaient au Moyen Age couverts en *reiges* ou bardeaux de châtaigniers ³. Nulle part en toutes ces régions de Moyenne Garonne, le chaume n'a eu d'importance, c'est une forme qui paraît presque inconnue ⁴.

Il faudrait citer aussi parmi les dispositifs de détail présentés par la maison en Moyenne Garonne une tendance à posséder des auvents simplement couverts d'un toit, mais où l'on est comme en plein air ; le même mot *balet*

1. La partie en tuiles-canal, exigeant une pente moins forte que celle réclamée par les tuiles plates, le toit dessine une rupture de pente ; dans le causse de Limogne, la partie plus plate à tuiles-canal forme l'arête du toit, les rebords sont à pente raide et tuiles plates ; au contraire vers Bergerac, l'arête du toit, très aiguë reste couverte en tuiles plates ; les bas-côtés sont plus horizontaux et en tuiles-canal. On trouve des formes de transition identiques dans la région d'Orthez, Salies-de-Béarn, entre maisons béarnaises à toit pointu de tuiles plates et maisons basques à toit allongé de tuiles-canal. Jean BRUNHES. *La Géographie humaine de la France*, étude de PIERRE DEFFONTAINES, t. I, p. 419 et 420.

2. Certains ont pensé que ces tuiles plates ont été introduites par les *Gavaches*, venus du Nord au XVI^e siècle. « On doit aux Gavaches l'introduction sur le Dropt des toitures pointues dites de tiers point » ; écrit PH. QUEYRON : *La Gavacherie*. Revue de l'Agenais, 1907, p. 449. Hypothèse peu vraisemblable puisque les *Gavaches* sont originaires de Charente ou Vendée où règne la tuile-canal.

3. En 1890, on voyait encore près de Verneuil de vieux moulins couverts en *reiges*. Les bardeaux de bois se retrouvaient aussi dans les Landes et les Pyrénées.

4. Le recensement des maisons de 1856 indiquait pour le Lot-et-Garonne 57 maisons couvertes en chaume sur un chiffre total de 87474 habitations et pour le Tarn-et-Garonne 152 maisons couvertes de chaume sur 54313.

s'applique à ces auvents bien qu'ils revêtent les formes les plus variées ; tantôt c'est un vaste hangar-remise qui occupe toute la façade de la grange sous le pignon du toit (Queyran, Agenais), tantôt c'est une galerie-perron au premier étage, courant devant le logement, dans la maison en hauteur du Quercy ; tantôt c'est un vestibule-galerie au rez-de-chaussée, véritable pièce ouverte dans le Toulousain (photos 7, 8, 9, 10, 12, 14). Beaucoup de travaux de la maison se font sous le *balet* ; c'est peut-être la partie la plus utilisée de la maison. L'adoption généralisée d'un tel dispositif a été favorisée par un climat sans frimas et par l'intense luminosité de l'été et de l'automne.

LE MÉLANGE DES DISPOSITIFS.

Complexe mélange que la maison de Moyenne Garonne, assemblage de formes, de dispositifs et d'annexes, à l'origine, très séparés, puisqu'ils ont pour point de départ tantôt les Pyrénées occidentales, tantôt les pays cévenols ou méditerranéens, tantôt le Massif Central de l'Ouest ou encore les collines du Lauragais. Ces diverses formes se sont transportées et groupées un peu au hasard des relations et des influences qui ont chevauché le pays. Pour expliquer et comprendre l'habitation, il a fallu la décomposer en ces éléments flottants.

L'étude de l'habitat ne peut se baser uniquement ici sur la plus ou moins grande dissociation des parties de la maison : cette dissociation n'est qu'une forme secondaire qui se surajoute en cours d'évolution, mais qui n'est pas le fait primordial ¹. Ainsi la forme grange-étable, ou bien comprendra en elle-même le logement des hommes, ou bien celui-ci sera simplement accolé à ses murs, ou encore il en sera complètement séparé ; cependant dans les trois cas, le bâtiment essentiel, qu'est la grange, garde sa forme très particulière qui donne le ton à l'ensemble de l'habitation ; de même dans les maisons en hauteur, certaines ont suffisamment avec l'étable et le cellier du rez-de-chaussée, d'autres demandent une grange spéciale et celle-ci est tantôt accolée par un mur mitoyen, tantôt complètement séparée ; de même encore, l'habitation de type limousin offre tantôt le logement et la grange-étable, alignés côte à côte, tantôt séparés l'un de l'autre, sans que la forme de chacune des parties ne se soit en rien modifiée. En ces pays, la stabilité du peuplement n'a pas été suffisante pour imposer des types de constructions spécifiquement appropriées aux conditions de milieu. Les recolonisations et apports presque continus ont diminué cette collaboration longue de l'homme et de la terre que réclame la création d'un type d'ha-

1. P. MÉJEAN. (*Le bassin de Bonneville*. Rev. Géog. Alpine, 1928, p. 136) note la présence en Savoie de maisons qui sont les unes élémentaires, les autres en ordre serré et qui, cependant, présentent les mêmes caractéristiques. Ici aussi la dissociation des maisons n'est pas le critérium important de l'étude de l'habitation. L'auteur fait la même observation pour des habitations du Bas-Dauphiné. P. MÉJEAN. *Sur un type d'habitation rurale en Bas-Dauphiné*. Rev. Géog. Alpine, 1931, p. 176.

bitation. Les influences du dehors, sans cesse introduites de points différents, n'ont pu faire adopter de formes dominantes, aucune unité, mais une confuse élaboration de types hybrides ou surimposés ². L'étude de l'habitation est ici une sorte de géologie et, pour la débrouiller davantage, il faut rechercher les types de peuplement.

2. Voir, un peu dans le même genre d'idée, ce que dit M. Sion dans son paragraphe sur l'origine des divers types d'habitation de la Normandie orientale. SION. *Les Paysans de la Normandie orientale*. Paris, 1908, p. 493.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les types de peuplement

§ I. — LE PEUPLEMENT DE BASE.

LE PEUPLEMENT DISPERSÉ DANS LES MOLLASSES.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur un paysage de Moyenne Garonne (photos 1, 3, 5, 6), pour se rendre compte que le type de peuplement est ici l'extrême dispersemment des habitations ; la carte fourmille de noms qui la rendent peu claire et cachent le relief sous un grisé uniforme. La statistique révèle le même fait ; la population dite agglomérée aux chef-lieux des communes ne représente pas la moitié des habitants. Ce dispersemment est particulièrement marqué dans la zone des mollasses de l'Agenais : les arrondissements de Marmande et Villeneuve-sur-Lot ont 48% de leur population vivant en dehors des bourgs, beaucoup de communes sont sans agglomération¹ (recensement de 1926). Le peuplement est fait de *bordes* isolées ; chacune est entourée de son domaine, l'*enclos*, enfermé de larges haies ; le groupement des terres en domaines se lie à l'extrême dispersemment des maisons : plus les terres sont groupées, plus les maisons sont dispersées. Les *bordes* couronnent les sommets arrondis des collines de mollasses ; autour de Cancon, chaque colline a sa *borde*. Les hameaux sont rares, ils occupent des emplacements exceptionnels : croisée de chemins, rebord de forêts²... Les bourgs sont également peu nombreux et peu importants ; les recolonisations officielles par les bastides sont venues imposer quelques agglomérations : Villerréal, Castillonnès, Cancon, Monflanquin ; des *pechs* calcaires, dominant la mer des ondulations mollassiques, forment sites de châteaux, mais ils servent rarement au peuplement ; ils sont emplacement de défense et non lieu d'exploitation. Ces régions paraissent vraiment réfractaires au groupement.

1. Sainte-Colombe-de-Duras, Agnac, Armillac, Saint-Pardoux-Isaac, Saint-Martin-Petit, Montignac-Toupinerie, Varès... Il y a 22 communes en Lot-et-Garonne avec zéro habitant au chef lieu.

2. Ainsi dans la grande commune de Castillonnès, il y a un seul village, le Grand Castang, le reste de la campagne est peuplé seulement de maisons isolées. Cette dispersion des maisons retarde l'électrification des campagnes ; en 1929, seulement 54 communes sur 195 sont électrifiées en Lot-et-Garonne.

Dans les mollasses du Bas-Quercy, on retrouve le même peuplement en *bordes* isolées ; nombreuses sont encore les communes où il n'y a pas de chef-lieu¹. Cependant un nouvel élément de peuplement apparaît : le *masatgé*, hameau de 15 à 20 maisons, disposées autour d'un large espace libre, le



FIG. 16. — LES MÉTAIRIES DISPERSÉES DANS LES MOLLASSES.

Décalque d'une portion du cadastre de la commune de Montflanquin (section C), montrant le peuplement en métairies très isolées et placées loin des routes, chacune dirigeant un domaine d'un seul tenant. Les parcelles sont de grande étendue, il n'y a pas ici d'émiettement. On peut noter que la plupart des habitations sont à bâtiments dispersés ; celle de gauche en haut est presque à cour fermée.

patus ou *coudert*. Le *masatgé* est une agglomération assez lâche où les maisons ont une certaine liberté et disposent d'un petit jardin contigu ; le *patus* de Lugand près de Monteils a 2 hectares de superficie et s'entoure d'une trentaine de maisons. C'est le *patus* qui est ici le noyau central du groupement ; là se trouve l'abreuvoir et les bêtes y paissent en liberté². Ces *masatgés* restent

1. Montastruc, Labarthe, Belmontet, Léojac, Labastide-de-Penne, Durfort, Cayrac.
2. A Alignères près de Septfonds, le *patus* est très grand et mesure 7 hectares.

l'exception ; on les trouve en général dans les coins reculés : pays anciennement forestier de Vayssac et de Vazerac ¹.

LES « MAYNÉS » DANS
LES SERRES.

Le pays des serres présente une grande variété de terrains et de paysages grâce à la succession, en bandes parallèles et étroites, des vallées et des plateaux. La formule du peuplement y est plus complexe que dans les mollasses : on trouve tout d'abord une forme de groupement : le hameau, qu'on appelle le plus souvent ici *mayné*, mais on dit aussi *bésinat*, (voisinage) et les habitants s'appellent les *bézy* ou les *vézy* (les voisins) ². C'est un groupement petit qui, sur la carte, ne se reconnaît guère des maisons isolées ³. Il peut abriter de quinze à vingt familles au plus, mais les maisons sont extrêmement serrées, laissant à peine s'introduire dans l'agglomération un mauvais chemin sinueux et étroit. Souvent, les bâtiments s'agglutinent en un plan désordonné et chaque maison a de nombreuses excroissances adventives. La plupart des bâtiments sont faits pour plusieurs ménages et possèdent plusieurs cheminées ; certaines demeures constituent à elles seules de véritables villages et contiennent huit, dix et même douze logements distincts, sortes de maisons-hameaux. Les annexes habituelles de la maison qui lui donnent une certaine autonomie, jardin, prés, verger, sont ici dissociées et éloignées d'elles. Le *mayné* est un peuplement groupé, non seulement par la forme, mais aussi par l'esprit qui y règne ; autour de lui, s'organise un ancien système d'assistance et d'entr'aide mutuelles ; la plupart des édifices et emplacements communaux sont gérés par lui et non par la commune, ils constituent les *biens vésinaux* ⁴. En Moyenne Garonne, les rares biens com-

1. Hameaux de Saint-Caprais, commune de Vayssac, de Saint-Cirq, Cadayrac, Pech-Boyer, à l'Est de Montauban. Voir GALABERT : *Biens communaux*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1916, p. 111. Près de Montpezat, on parle du *padouen* du masagé de Rouby qui a un abreuvoir. LATOUCHE : *La vie en Bas-Quercy*, p. 370.

2. Le mot *mayné* est un vieux nom qui n'est employé que dans les parties les plus reculées des serres vers Montaigut-de-Quercy, Montcuq. JASMIN, le poète agenais, l'a employé souvent (*La boto de Roquofort*, livre I. *Papilotos*) ; autrefois le mot était très fréquent ; en 1648, on parle du « mainé » de Birac et Paillade près de Sainte-Colombe. (Arch. Lot-et-Garonne E suppl. 617). En 1479 près de Castillonès, on note le *mayné* de la Cousta (BOUYSSY : *Notices sur Castillonès*, 1875, p. 60). Aujourd'hui, le mot se retrouve dans des noms de lieu ; ainsi, autour de Cancon, on note le Mayné, le Maynard, le Grand Mayné, le Mayné de la Belle... ; vers Marmande, le mot *mayné* a une autre signification, il s'emploie dans le sens de domaine. Quant au mot *bésinat*, il faut le rapprocher du mot espagnol « vecinos ». LEGENDRE : *Les Jurdés*, Paris, 1927, p. 56.

3. Les statistiques ne donnent aucune idée de cette forme de peuplement. On note plusieurs communes avec 0 habitants au chef-lieu : Montbarla, Saint-Beauzel, Sauverre, Cauzac, Castella, Sembas, et cependant ce ne sont pas des communes à peuplement dispersé, les habitants y sont groupés en petits hameaux, mais le chef-lieu est établi souvent en dehors des *maynés* à l'emplacement d'un ancien château.

4. Du mot voisinage (*bésinat*) qu'on donne aux hameaux.

munaux sont en réalité des *biens vésinaux* : abreuvoir, fontaine, four banal, jeu de quille, aire à battre¹ appartiennent au *mayné* et non à la commune, qui est une division arbitraire et ne compte pas dans la hiérarchie des types de peuplement.

Au-dessus des *maynés*, on passe sans intermédiaire aux bourgs-foires ; ils

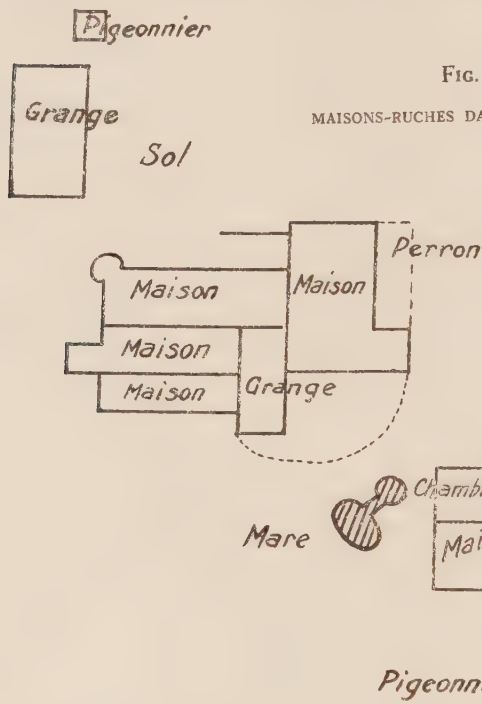


FIG. 17.

MAISONS-RUCHES DANS UN « MAYNÉ ».

Découpage du village de Leygues dans le *terrier de Teyssonnat* (Arch. Lot-et-Garonne. E suppl. 3892). Ce village entre Penne et Villeneuve est aujourd'hui en ruines et exploité par une seule métairie.

Les habitations appartenaient au type de maisons-ruches en hauteur avec escalier de pierre. Ce village abritait des petites gens des *serres*.

sont nombreux et anciens dans les *serres* et ils ont longtemps tenu lieu de communes ; les territoires communaux primitifs étaient vastes comme des cantons et se groupaient autour de bourgs-foires qui présentaient le même tassement désordonné que les *maynés* : rues étroites et maisons agglutinées².

1. Ainsi à Frespech, à Laffitte... Voir ABBÉ ANSELM : *Rapport sur l'Abbaye de Clérach*, 1786, Revue de l'Agenais, 1913, p. 15.

2. Ainsi Penne, Puylaroque, Montpezat-de-Quercy, Castelnaud-Montratier (à rappro-

Ce peuplement aggloméré est lié aux bandes étroites des plateaux et occupe non pas les étendues planes des sommets, mais les rebords découpés en festons ; *maynés* et bourgs ont l'air de petites villes fortes, perchées sur les éperons des calcaires de l'Agenais ¹. Au pied de ces plateaux, dans les *ribières*, réapparaît la mollasse et avec elle la maison isolée, la *borde* ; chaque zone a sa forme de peuplement : *maynés* sur les *serres*, *bordes* dans les *ribières*. Il en est ainsi tout au moins dans les *serres* centrales autour du Bourg-du-Visa, de Beauville, de Puymirol. Dans la portion occidentale, entre Agen et Villeneuve, autour de Prayssas, les plateaux sont moins étroits, ils sont aussi moins secs et dénudés ; des plaques de mollasses supérieures se sont maintenues au-dessus des calcaires et facilitent le peuplement en *bordes* ; la place des *maynés* est plus restreinte, on se rapproche du mode de peuplement des pays entièrement mollassiques. A l'Est au contraire vers les causses, les *serres* sont réduites à d'étroites crêtes par le développement des *ribières* ; le pays des *serres* est devenu pays de *ribières* ; le peuplement par les *maynés* domine, mais ils ont souvent abandonné les crêtes et sont descendus au pied des falaises calcaires ; au lieu d'occuper les pointes avancées des plateaux, ils s'installent dans les rentrants des *ribières*, au fond des petits « bouts de monde » que dessinent les têtes de vallées, d'où le nom de « Cap del Combe » donné à plusieurs d'entre eux.

LE PEUPLEMENT
DANS
LES GRANDES
VALLÉES.

Dans les grandes vallées, l'ordre du peuplement a été troublé par la crainte des inondations et aussi par l'attrait de la rivière comme ligne de circulation et zone d'exploitation. Ces faits opposés favorisèrent

tous deux le développement de formes groupées, installées en plusieurs lignes parallèlement à la rivière.

La première de ces lignes est établie sur le rebord de la terrasse qui domine la plaine inondable, sur le *tap*. De là, il était facile d'exploiter la plaine inondable, très riche, mais dangereuse à habiter ; les nombreux bourgs du *tap* sont peuplés de cultivateurs qui ont leurs champs en partie sur la *hauture*, en partie dans la *bassure*. Une autre ligne de peuplement, plus exposée, se trouve sur les berges mêmes de la rivière ; les avantages du voisinage du cours d'eau décidèrent les hommes à choisir des sites aussi peu abrités : la batellerie, la pêche, les péages, favorisèrent l'établissement de petits bourgs, allongés en façade sur le fleuve en une longue demi-rue (photos 53 et 55). Ces agglomérations n'ont pas en général un caractère rural, beaucoup s'appellent « Port » ou « Passage » ², les bâtiments agricoles y sont rares. Sur

cher des rues du vieux Cahors). Ils diffèrent des bourgs plus ouverts et plus réguliers que sont les bastides ; celles-ci restent rares d'ailleurs dans les *serres*.

1. MAURICE REY : *La limite géographique de l'habitat perché dans les Alpes françaises*. Revue de Géographie alpine, T. XVII, 1929, p. 5 à 40.

2. Port-Sainte-Marie, Port-de-Pascau, le Passage-d'Agen, le Passage-de-Layrac, etc...

les hauteurs latérales, une troisième série d'agglomérations accompagne la vallée : vieux bourgs féodaux qui ont cherché à dominer une partie de cette zone de circulation et de richesse ; agglomérations tassées et encloses de remparts, bien différentes des villes ouvertes, alignées sur les terrasses ou le long des berges.

Les grandes vallées, en ces pays de dispersement, ont donc été des agents d'agglomérations : trois lignes de groupement s'y superposent par étages, berges de la rivière, rebords de terrasses, crêtes de la vallée. Ces peuplements agglomérés n'ont pas empêché cependant le développement d'un multiple peuplement dispersé. Tantôt s'étale à travers la plaine un fourmillement de petites maisons neuves ; trop nombreuses et trop récentes pour avoir toutes un nom sur la carte, elles perdent leur individualité d'appellation, témoignage d'un dispersement très dense ; tantôt ce sont de grosses et anciennes métairies, portant toutes un nom de lieu, mais beaucoup plus espacées et laissant la plaine vide et peu habitée.

Les grandes vallées possèdent une association de types de peuplement très complexe ; le rapport entre les divers types varie suivant les zones de vallées. En amont de Moissac, au long de la Garonne languedocienne, le large étalement du val submersible dans les *ramiers*, l'extrême instabilité du cours du fleuve encore torrentiel, les berges très basses sans cesse couvertes par les inondations, ont interdit tout peuplement en basse plaine ; le rebord de la terrasse a reçu toute la charge de la population ¹, les habitations se sont agglomérées en gros bourgs au long du *tap* ². Cette zone, qu'on appelle parfois « la Rivière de Verdun », est une des rares régions de Garonne où règne d'une façon à peu près exclusive un type de peuplement groupé. La campagne est presque vide d'habitations ; elle présente de grandes étendues de champs sans aucune haie, sorte de petite « champagne » égarée en Aquitaine.

La section de la vallée de la Garonne, qui s'étend de Moissac à Port-Sainte-Marie, présente des types de peuplement plus divers : la forme d'agglomération, observée en amont dans la Garonne languedocienne sur les rebords des terrasses, se maintient, mais elle diminue d'importance à mesure qu'on descend vers l'aval ; Saint-Nicolas-de-la-Grave, Donzac ³, Caudecoste, sont encore des bourgs de *tap*, suffisamment importants pour être chef-lieu de commune ; vers l'Ouest, le *tap* ne porte plus que de petits hameaux : Dolmayrac, Barrail, Goulard... En cette partie, le val submersible

1. Une seule agglomération s'est installée sur la berge : Ondes, jadis habitée exclusivement par des bateliers.

2. Grosses communes groupées de Finham, Monbequi, Dieupentale, Escatalens, Verdun-sur-Garonne, Grisolles... Monbéqui, sur 327 habitants, en a 320 agglomérés. Finham, sur 1.258 habitants, en a 1180 agglomérés. (Recensement de 1926).

3. Donzac a 330 habitants au chef-lieu sur 622 (recensement de 1926) ce qui est une très grosse proportion pour une petite commune rurale de Garonne.

est moins étendu et surtout moins exposé ; le fleuve n'a plus un régime torrentiel à méandres divagants, son cours est plus fixé. La basse plaine peut être occupée ; les maisons isolées y sont nombreuses ; les rives mêmes de Garonne sont très habitées par de nombreux bourgs d'anciens bateliers ; la circulation batelière était ici plus intense que dans la dangereuse section languedocienne : La Magistère¹, Boé, Agen, Port-Sainte-Marie, Mombuscq, La Pouleille étaient des bourgs de Garonne qui concentraient le négoce et l'industrie de toute la région. La richesse de la plaine avait attiré les convoitises des seigneurs, ils bâtirent des châteaux pour commander le pays et percevoir des droits. Cela était d'autant plus facile que la vallée de la Garonne se resserre dans la gaine des calcaires de l'Agenais qui dessinent des falaises favorables aux fortifications : Auvillar, Clermont-Dessus, Clermont-Dessous, Castculier... étaient de ces bourgs-châteaux, enrichis par les péages.

En aval de Port-Sainte-Marie, la vallée de Garonne s'élargit à nouveau ; la plaine inondable redevient plus vaste et le cours de la rivière plus instable, des méandres morts s'y ramifient et s'ennoyent à la moindre crue ; les conditions se rapprochent de celles présentées par la Garonne languedocienne et cependant le peuplement y est très différent. La basse plaine est ici habitée ; son étendue et la présence des bas-fonds ont empêché l'exploitation partant des terrasses. Au prix de travaux de protection, *mattes* ou digues de grosses métairies s'y sont installées, très séparées les unes des autres (photo 49) ; le dispersement atteint son maximum : des communes n'ont aucun centre aggloméré : Villeton, Jusix... La basse plaine de Marmande a poussé à la dispersion des habitants, tandis que la basse plaine de Haute-Garonne favorise les gros villages groupés. Néanmoins, les bourgs de berge sont toujours nombreux, même dans la plaine inondable, malgré les dangers : Couthures, Port-de-Pascau, Thouars, Monheurt..., mais les principaux ports s'installèrent aux endroits où les méandres du fleuve viennent longer le *tap* : Tonneins (photo 53), Marmande, Sainte-Bazille, le Mas-d'Agenais, La Réole... ; quant aux bourgs-châteaux dominant la plaine, ils ont presque disparu faute d'emplacement favorable ; la gaine de la vallée est ici faite de collines de mollasses aux pentes adoucies : les bourgs de hauteur se confondent avec les bourgs de terrasses (Meilhan)

Plus loin encore vers l'aval au-delà de La Réole, on entre dans la Garonne bordelaise qui est déjà une Gironde, les bourgs bien groupés se suivent en file jusqu'à Bordeaux sur les terrasses le long de la vallée à nouveau rétrécie par les calcaires à astéries ; la production viticole des terres de *palus* et des terres de *graves* contribué au groupement.

Dans les grandes vallées affluentes, Lot, Tarn, Aveyron, les types de peuplement sont moins variés. Sauf en Aveyron et dans la partie terminale du bas Tarn et du bas Lot, ces rivières n'ont pas de plaine inondable, elles se

1. La Magistère a 1.166 habitants groupés sur une population totale de 1.522.

sont encaissées dans leurs propres terrasses ; les bourgs de *tap* et les bourgs de berges se confondent ; aussi les agglomérations de rives sont-elles plus importantes, elles profitent de la facilité d'établir des ponts entre des berges stables et élevées : sur le Lot, Villeneuve, Granges, Sainte-Livrade, Clairac ; sur le Tarn, Villemur, Villebrumier, Reyniès, Montauban ¹. A côté de ces bourgs groupés, le peuplement isolé reste très abondant ; les riches terres, qui ne craignent pas ici les inondations ², ont permis la multiplication de la petite exploitation qui émaille les plaines de maisons basses ³ ; les grandes métairies sont plus rares et disparaissent. Les types de peuplement se réduisent ici à deux formes : le gros bourg de rives et la petite maison isolée. Cependant, près des confluent du Tarn et de l'Aveyron, le développement d'une plaine inondable éloigne à nouveau les agglomérations sur le *tap* : Villemade, Gandalou, Albefeuille, Meauzac sur le Tarn, Albias, Nègrepelisse, Bioule sur l'Aveyron.

**LES CONDITIONS
PHYSIQUES
ET LES TYPES
DE PEUPLEMENT.**

D'où provient cette complexité de types de peuplement ? Est-ce la diversité physique des pays qui a déterminé ces variétés ? Certes les terres de mollasse ont facilité la dispersion ; l'imperméabilité relative

de ces terres a permis de creuser ces petites mares appelées *clots* ou *laguo* que chaque métairie possède. Le fouillis du relief, décomposé en bombements qui ondulent en tous sens et qui multiplient les facettes aux expositions changeantes, ne favorisent pas le groupement, pas plus que la grande variété des sols ; sur un étroit espace, s'enchevêtrent terres lourdes et terres légères *terreforts* et *boulbènes*, cela permet d'unir cultures, prairies, vignes, bois en un même domaine, groupé autour d'une métairie ; la monotone variété des champs permet l'uniformité de la tenure ; la difficulté des communications est venue aussi rendre impérieux le dispersement, il faut avoir ses champs près de sa métairie ; tout prédisposait à l'émiettement des habitats.

Les *serres* connaissent davantage le peuplement groupé. Faut-il voir là un effet de la localisation des sources au pied de certaines lignes de contact géologique ? Rien ne rappelle ici cependant ces concentrations de gros villages autour des sources, le peuplement groupé reste très menu et divisé en petits *maynés* qui n'occupent pas d'ailleurs les lignes de sources ; au contraire, ils préfèrent en général les éperons des plateaux où l'eau manque totalement ; presque toujours, les sources sont assez loin au pied de la falaise

1. Villebrumier a 443 habitants groupés au chef-lieu sur 618, Granges a en 302 groupés sur 403.

2. En mettant à part l'extraordinaire inondation du Tarn de 1930.

3. Paysage des environs de Lizac et des Barthes sur le Tarn ou des environs de Villeneuve et de Sainte-Livrade sur le Lot.

calcaire et c'est là qu'il faut aller prendre l'eau au prix d'efforts parfois considérables ¹.

LE RÔLE
DU RÉGIME
DE LA TERRE
ET DU RÉGIME
DE TRAVAIL.

En réalité, les différences de peuplement entre pays de *serres* et pays de mollasse ne dépendent pas directement des conditions physiques. Les modes de tenure de la terre et le régime du travail jouent

un rôle plus efficace encore.

Dans la mollasse, la terre est divisée depuis longtemps en exploitations d'un seul tenant, *enclos*, bâties à la mesure de travail d'une ou de deux familles ², en général 10 hectares de cultures et au moins autant de bois. Il n'est pas besoin de main-d'œuvre supplémentaire et les petites gens trouvent peu d'horizons de travail; les hameaux, qui les groupent, sont rares; aucune terre n'est disponible pour eux; si les bois et les bruyères sont abondants sur les limites des domaines, ils ne forment pas de « rognures » libres, ils sont incorporés aux domaines et leur servent à récolter les fumures ou *tuyes* nécessaires aux parties cultivées. La rareté des petites gens n'a pas permis non plus le développement des industries rurales et les bourgs d'artisans ne se sont guère installés en pays de mollasse, sauf les bastides qui n'étaient pas, au moins à l'origine, de vrais bourgs, mais des formes de repeuplements ruraux en ordre groupé.

Dans les *serres*, la division du pays en zones géologiques a donné un autre régime de la terre. L'exploitation s'est efforcée d'unir un morceau de *plane* (de plateau), cultivé en céréales, un morceau de *coste* (de pente), planté en vigne, un morceau de *ribière*, laissé en prairie; la propriété se divise en parcelles éloignées et superposées, les cultivateurs ne peuvent plus être au milieu de leurs champs, ils se groupent sur les crêtes en petits hameaux; il y a dissociation entre maisons et champs, les divisions cadastrales sont extrêmes; les plateaux surtout étaient disputés, car ils produisaient le blé et leurs terres légères étaient moins pénibles à travailler pour les petites gens qui labouraient à la *pelleverse*. Par contre les zones de mollasses argileuses, qui entrelardent les plateaux, zones de *terreforts*, trop lourds pour la culture à la main, furent envahies par la tenure en *bordes* d'un seul tenant; le cadastre montre l'existence de ces grandes parcelles occupant les glacis des *ribières* et s'opposant aux petites divisions des plateaux et des pentes. L'invasion des *bordes* réduisit le domaine des petites gens, mais par contre, elle agrandit leur horizon de travail. Ces *bordes* ont besoin de nombreux bras supplémentaires, elles n'ont pas le régime de travail des pays entièrement mollassiques; la famille

1. Souvent les femmes descendent la chercher dans de grandes cruches à anse qu'elles remontent sur la tête; en certains bourgs, de pauvres femmes faisaient le métier de porteuses d'eau (Laroque-Timbaut). Seules, les villes pouvaient se payer le luxe d'un puits profond.

2. Le maître habitait souvent avec le *bordier* et travaillait avec lui.

du métayer ne peut assurer tous les travaux, non pas parce que le domaine est plus étendu, il est plus petit au contraire, mais parce que la rareté des bois et des *tuyes* augmente la proportion des surfaces mises en champs et diminue les fumures. La culture exige donc plus de soins et plus de bras. Les habitants des *maynés* y trouvent de l'emploi. Cependant, l'irrégularité chronique des travaux agricoles entraînait des chômages et rendait précaire la vie des petites gens ; un actif travail artisanal se développa, attiré par l'abondance de cette main-d'œuvre et entretenu par les bourgs voisins. Ces bourgs n'étaient d'ailleurs que des *maynés*, plus grands et plus actifs, où vivaient les mêmes petites gens encadrées par quelques gros négociants. Plusieurs de ces bourgs étaient à la tête d'une véritable industrie surtout textile (Tournon-d'Agenais et Montaignut-de-Quercy). Bourgs et *maynés*, sur les plateaux, bénéficiaient de la facilité de communications que permettait l'ancien réseau des chemins de hauteur, les *camis de la serre* courant sur les calcaires. Cette commodité de relations, inconnue dans les terres de mollasses, intensifia l'activité économique et fit des *serres* une zone à population dense.

Les transformations démographiques du XIX^e siècle atteignirent tout spécialement la région des *serres* ; aujourd'hui, le type de peuplement y est en complète évolution : les *maynés* disparaissent ; beaucoup sont complètement abandonnés et s'écroulent pierre à pierre ¹ (fig. 17 p. 72). Avec eux, c'est tout le plateau qui est atteint, les bourgs se dépeuplent, les métiers ruraux s'arrêtent, les nombreux petits champs, les *péco*, que les petites gens se partageaient, sont laissés en friche. L'activité se porte dans les *ribières* : les *camis de la serre* ont cédé le pas aux nouveaux chemins de la *ribière*, de même que le peuplement en *bordes* isolées dans la vallée a remplacé le peuplement des *maynés* sur les festons de plateaux. Avec la *borde*, le paysage bocager et les grandes haies d'arbres se développent à la place des petites parcelles encloses de murs qui entouraient les *maynés* ; le type de peuplement et le type de paysage des *serres* se rapprochent de celui des zones de mollasses ; avec l'extension de l'élevage et des prairies, les *serres*, à leur tour, deviennent bocagères (photos 1, 2, 3).

Il faut aussi remonter dans l'histoire pour trouver l'explication des différents types de peuplement, relevés dans les grandes vallées. Les bourgs de hauteur, qui jalonnent les hautes collines sur les flancs de la vallée, sont en pleine décadence. Jadis, ils ont dominé la vallée : Nicole, qui étale aujourd'hui

1. Ainsi, autour du Bourg-de-Visa, Bruneau qui comptait six ménages, Vignes avec ses sept maisons, le Grin, sont en ruine... Au hameau de Sarrazin à l'Ouest de Penne, il y avait, en 1830, 20 familles ; aujourd'hui, la charrie passe sur l'emplacement des anciennes maisons détruites ; la carte de l'État-Major indique encore le nom de ce hameau complètement disparu ; non loin de là, le hameau de La Calcinie était peuplé de 20 petits cultivateurs en 1830, il n'y a plus que deux familles, toutes deux ayant groupé les terres jadis morcelées ; le hameau de Lutran, au lieu de 18 habitants, n'a plus qu'une seule exploitation ; tous les hameaux d'alentour en sont là : La Calpernet, Loulmède, Couderc, etc...

d'hui ses maisons au bord de la Garonne, a été précédé par le bourg du Pech de Beyre, planté sur une haute falaise calcaire ¹ formant éperon jadis fortifié, Clermont-Dessus réclame en 1790 parce qu'on veut lui enlever son annexe de la vallée, La Magistère, devenue cependant bien plus importante que lui ². A Clermont-Dessous, le bourg avec son église du XII^e siècle n'est plus habité que par quelques vieillards ; on relève ici la même décadence que dans les villages de hauteur des serres. Les agglomérations, qui jalonnent les berges du fleuve, sont presque aussi atteintes, elles datent de l'époque où la circulation batelière en Garonne était active, là se groupaient les petites gens qui vivaient des multiples horizons de travail que représentait le voisinage d'un grand fleuve : bateliers, *tireurs de cordes*, pêcheurs, minotiers, et aussi nombreux ouvriers des industries qui étaient écloses le long de cette voie de circulation. Aujourd'hui, ces bourgs n'ont presque plus d'activité, Saint-Pierre-de-Gobert, Port-de-Pascau, Moissac, La Magistère... Ils ont perdu une utilité, longtemps exploitée, celle du fleuve servant de voie commerciale (photo 55).

Mais une autre utilité apparaît au XIX^e siècle qui va constituer une sorte de remplacement et modifier le site de peuplement ; grâce à une plus judicieuse exploitation des terres d'alluvion, les vallées deviennent zone maraîchère ; un autre type de peuplement assure cette nouvelle exploitation : peuplement en ordre dispersé. Déjà depuis longtemps, existaient de grandes métairies isolées, elles étaient peu denses et laissaient le pays presque désert. La nouvelle forme de peuplement assure une exploitation bien plus intensive, les petites maisons des maraîchers s'élèvent nombreuses, toutes neuves à travers leurs cultures soignées : communes de Lafox, Saint-Laurent, Boé... (photos 5 et 34) La prospérité des cultures de primeurs rend ce mode d'habitat très conquérant. Il prend la place des grandes métairies, au moins dans les zones où des communications permettent un facile écoulement des produits ³. Les anciens domaines ne se sont maintenus que dans les parties les plus exposées aux inondations, tout spécialement dans la basse plaine de Marmande, où il était nécessaire de recourir à des travaux de défense.

Y A-T-IL
INFLUENCE
ETHNIQUE ?

En résumé, les diverses formules de peuplement, relevées à travers la Moyenne Garonne, se réduisent à trois types plus ou moins enchevêtrés : la *borde* isolée, le *mayné* très tassé, le *masatgé* à *patus* communal. Est-il possible de découvrir d'où proviennent ces types primordiaux ?

Le peuplement en ordre dispersé qu'on trouve si abondant en Moyenne

1. L'église resta sur le Pech jusqu'au XVII^e siècle. ALIS : *Histoire d'Aiguillon*, 1895, p. 7.

2. E. MOING : *Histoire du district de Valence de 1790 à 1795*. 1903, p. 4.

3. La plaine de Boé, aujourd'hui envahie par la petite propriété maraîchère, était encore en 1850 peuplée de vastes métairies à exploitation extensive.

Garonne déborde très largement ce pays. A part de rares exceptions ¹, des Pyrénées à la Bretagne, de la Saintonge au Lauragais, s'étale une grande zone de peuplement dispersé. Faut-il voir là une correspondance avec cet ancien domaine que les ethnographes et archéologues reconnaissent dans le Sud-Ouest et qu'ils dénomment ibéro-armoricain ² ? De fait, ce peuplement dispersé s'accompagne de pratiques qui semblent se rapporter à un très ancien mode de colonisation. Depuis longtemps, en Moyenne Garonne, on applique un assolement biennal particulier, où les cultures demandent leur fumure à des portions laissées en bois et appelées *tuyes*, régime agraire qui implique l'isolement des exploitations. Tandis que l'assolement triennal des pays de l'Est de la France réclame une répartition centralisée du territoire de la commune ³ en trois soles et une sorte de collectivité agraire primitive, le biennal garonnais s'allie à une colonisation individualiste par clairières séparées. La rareté des biens communaux est une conséquence de cet attrait spécial pour l'exploitation individuelle ; le caractère récent et factice des divisions communales provient aussi de ces anciennes pratiques de colonisation ⁴. La cellule primordiale est ici le domaine avec sa *borde* centrale ; c'est lui qui constitua le « semis fondamental du peuplement », lui, aussi qui domina la vie sociale. La famille resta longtemps soumise à cette unité d'exploitation ; souvent le nom patronymique s'effaça devant le nom du domaine, d'autant plus que, pour assurer une pérennité plus certaine, on suivait jadis l'usage de la transmission par les femmes : la fille héritait, l'homme, disait-on, « allait gendre » chez son beau-père, usage issu d'une ancienne omnipotence du matriarcat, sans doute aussi d'origine ethnique. Les noms de famille changeant souvent, on disait : « ceux de telle métairie », plutôt que « ceux de telle famille ». Ces pratiques ont gardé toute leur ampleur dans l'extrême Sud-Ouest, en Pays Basque ; le régime agraire avec *tuyes* y atteint son plein épanouissement et s'est maintenu actif jusqu'à nos jours. Le défrichement par maisons isolées paraît donc un fait aquitainien et peut-être d'influence ibère ⁵.

1. Ainsi dans le Bigorre au Nord de Tarbes, règne le village groupé et aussi dans la plaine de Verdun-sur-Garonne. ALICOT. *L'agriculture dans la plaine de Tarbes*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, p. 191.

2. DÉCHELETTE. *Manuel d'archéologie préhistorique*, T. II, 1^{re} partie, p. 6.

3. DEMANGEON, *De l'influence des régimes agraires sur les modes d'habitat dans l'Europe occidentale*. Congrès international de Géographie du Caire, T. IV, p. 92-97. GIBERT. *La porte de Bourgogne et d'Alsace*, p. 376.

4. Voir plus haut : Les cadres territoriaux, p. 90.

5. Peut-être d'autres pratiques seraient-elles à rattacher à ce vieux fond ethnique : ancien rôle du matriarcat, extrême polyculture du champ, multiplication des cultures non assolées, dépiquage au rouleau, moisson à la faucille, importance du séchage des fruits, ensilage des grains, horreur de l'alimentation lactée...

On retrouve beaucoup de ces pratiques dans des populations qui ont subi l'influence ibère : Voir LEGENDRE *Les Jurdes* notamment, p. 150 et J. DRESCH. *Le Massif de Moulays-driss*. Annales de Géographie, 1930, p. 496-510.

Au contraire, les *maynés* des *serres*, à maisons tassées, à habitat perché relèvent d'autres influences ; ils rappellent des types de peuplement méditerranéen ¹. Les difficultés d'accès, le resserrement des habitations, la disposition en hauteur sont des conditions peu favorables à une vie agricole ; comme en Méditerranée, ce mode de peuplement paraît lié à une exploitation où l'élevage du petit bétail, moutons et chèvres, a une grande part. Par où auraient pénétré ces influences méditerranéennes ? Le Lauragais et le Toulousain portent peu de traces de peuplement groupé et perché. Il semble plutôt que le passage se soit effectué par la voie des causses : causse du Quercy, causse du Rouergue et Cévennes ².

Quant aux *masatgés* du Bas-Quercy avec leurs *patus* communaux, il faut les rapprocher des hameaux à *coudert* de Grésigne et de l'Albigeois ³ et aussi de ceux de Loimagne où ces villages s'appellent des *bourdelats*. Dans la région de Caylus, les nombreux *masatgés* sont munis d'un grand *coudert* communal, souvent protégé par de vieux chênes ⁴. Ce type de peuplement correspond à une exploitation par l'élevage, non pas par le petit bétail, comme dans les *maynés*, mais par le gros bétail, qui réclamait davantage de place ; la maison est moins tassée, elle n'adopte pas le dispositif en hauteur ; la vie communautaire, si rare en Garonne, est ici relativement développée, le *patus* communal est souvent fort étendu et d'autres biens communaux s'y adjoignent ; plusieurs de ces *masatgés* ont possédé des pâtres communaux ⁵. Le régime blé-mais du XVII^e et XVIII^e siècle, si hostile à l'élevage, contribua à faire disparaître cet ancien type de peuplement, les *masatgés* sont de véritables fossiles, conservés dans les endroits les plus retirés ; dès le XVII^e siècle, ils ont été remplacés par les *mas*, innombrables maisons isolées, correspondant au mode d'habitat suivi dans les mollasses du Lauragais où règne un des peuplements les plus dispersés de France.

On assiste ainsi en Moyenne Garonne à une extension générale du peuplement dispersé, au détriment des formes groupées ; les hameaux et les bourgs

1. La maison qui peuple ces hameaux est une maison en hauteur avec escalier et perron extérieur, analogue à celle de Provence et des Cévennes (voir p. 35, note 3).

2. Dans les causses, la maison en hauteur atteint toute son ampleur et devient exclusive.

3. Dans les biens communaux de Cordes, on note trois *patus* en 1660. — Arch. municipales Cordes, CC. 70.

4. Grand *coudert* à Septfonds, à Benech. En Lomagne, la commune d'Aucumville compte 6 hameaux avec *patus* ; deux *patus* communaux se voient à Angeville, entourés de maisons et munis de *clots* (abreuvoir).

5. Villemade par exemple. FORESTIÉ : *La vie rurale et l'agriculture au XIV^e siècle dans le Sud-Ouest*. Rec. soc. Sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1886, p. 159. Labastade-de-Penne a 21 ares de communaux, mais un hameau de cette commune a 89 hectares de biens « *vésinaux* », Puylaroque a 4 hectares de communaux et 18 hectares de *vésinaux*, etc.

tombent en ruine, la dépopulation les a atteints tout particulièrement ¹. Le dispersement, sous sa forme exclusive et sans mélange, était jadis localisé dans les seuls pays de mollasse ; actuellement, il gagne de plus en plus ; le développement nouveau de l'élevage contribue à fortifier cette dispersion, l'isolement des habitations étant une des conditions favorables pour l'exploitation herbagère. La Moyenne Garonne évolue donc vers une uniformisation générale des types de peuplement ².

§ II. — LES VILLES.

PEU D'IMPORTANCE DE LA POPULATION URBAINE.

Parmi les types de peuplement en Moyenne Garonne, la forme ville joue aujourd'hui un rôle très faible. Cependant, ces pays de vieille civilisation, d'active et d'ancienne circulation, sur une des plus grandes voies entre la Méditerranée et l'Océan, paraissent devoir appeler les villes. Il n'en est rien : la proportion de la population urbaine est une des plus faibles de France.

	1856	1872	1886	1891	1906	1911
Lot-et-Garonne	17,1 %	21,35	23,8	24,5	24,5	25,1
Tarn-et-Garonne	26,65	26,27	23,4	29,6	30,1	30,7
Moyenne de la France . . .	27,3	31,1	35,9	37,4	42,1	44,2

La hausse générale de cette proportion est beaucoup moins accentuée ici que dans le reste du pays ³. On ne constate pas la croissance rapide des villes au XIX^e siècle, elles restent presque stagnantes ; la plus importante, Montauban, passe en un siècle (1821-1921) de 25.460 à 26.094, soit une augmentation de 634 habitants ; un faubourg de ville comme celui du Passage-d'Agen, tombe de 3.211 habitants en 1841 à 2.180 en 1906, soit une baisse d'un tiers ⁴ ; Moissac passe de 9.927 en 1821 à 7.167 en 1926 ; Villeneuve-sur-Lot de 13.000 en 1846 à 11.599 en 1926. Entre 1801 et 1886,

1. Dans le bassin du Pô qui, par bien des côtés, ressemble à la Moyenne Garonne, on note aussi que la forme village, jadis beaucoup plus répandue, cède du terrain à la forme dispersée. DEMANGEON. *La géographie de l'habitat rural*. Annales de Géographie, 1927, p. 4.

2. Ceci est une exception à la règle observée en général de la plus grande ancienneté du peuplement dispersé sur le peuplement groupé. FLEURE : Communication à la commission du type d'habitat. Congrès international de Géographie de Cambridge, juillet 1928. DEMANGEON. *Picardie*, p. 377.

3. TURQUAM, *Les mouvements intérieurs de la population en France*, 1895, p. 5.

4. GRIFFAULT, *Monographie manuscrite du Passage*, 1911. Dr GUIRAUD, *Variation de la population dans l'arrondissement de Montauban*. A. F. A. S., 1887, p. 1035.

l'accroissement moyen des villes en France était de 217/100, l'accroissement de la plus importante ville de Moyenne Garonne, Montauban, s'élevait à 38/100 ¹. La natalité dans ces villes reste exceptionnellement faible et la mortalité très élevée.

	Natalité	Mortalité	Écart en moins
En 1900 à Montauban . . .	16,2°/oo	25,5°/oo	9,3°/oo
» » » Moissac.	12,7	25,9	13,2
» » » Agen.	13,9	27,9	14
Pour l'ensemble des villes de France de moins de 30.000 habitants	21,4	24,3	2,9

Aussi, malgré leur faible accroissement, les villes garonnaises doivent être approvisionnées par une immigration petite mais constante : à Villeneuve-sur-Lot, entre 1836 et 1850, la population perd par excédent des décès 2.934 habitants et cependant les dénombremments accusent une augmentation de 1.980 habitants, l'apport s'élève donc à plus de 5.000 habitants ; à Agen, pendant le même laps de temps, la baisse par excédent de décès égale 767, et l'augmentation dans les dénombremments atteint 2.628, soit une immigration de 3.385 habitants et, de 1842 à 1901, Agen passe de 14.987 à 22.482 quoique les décès dépassent toujours les naissances, parfois du double ² ; en 1926, la population s'élève à 23.530 habitants.

LES VILLES PERCHÉES.

Ce faible accroissement des villes vient en partie de la situation défavorable de beaucoup d'entre elles : il y a une quantité anormale de villes perchées, près des deux tiers ; proportion qui rappelle les pays de l'Ombrie ou de la Provence. La nomenclature de ces bourgs est caractéristique ; beaucoup sont des « mont » ou des « puy » : Montpezat, Puylaroque, etc... (photo 6). Les villes choisissent les sites inaccessibles, les moins humains, pourrait-on dire ³. L'approvisionnement en eau y était très difficile : à Castelnau-Montratier, on déclare que l'immense profondeur des puits les rendent presque inutilisables ⁴ ; à Laparade, les puits avaient trente mètres ; à Puymirou, trente-cinq ; à Puycelci, on a multiplié les citernes et tous les toits sont utilisés, les gouttières et tuyaux sont innombrables et forment une des curiosités des rues (photos 21 et 22).

De telles villes sont naturellement les plus atteintes par la dépopulation ;

1. LEVASSEUR, *Population française*, T. II, p. 345.

2. CAPOT REY, *Dépopulation en Moyenne Garonne*, Annales de Géographie, 1919, p. 68.

3. On disait de Meilhan : « Qui voit Meilhan, n'est pas dedans ».

4. DELPON, *Statistiques du Lot*, 1831, T. I, p. 458.

pour la plupart, elles sont des villes mortes : Lauzerte, chet-lieu de la sénéchaussée, ancienne résidence de fonctionnaires, surtout ville de barreau ¹ avec ses grandes maisons bourgeoises, est en pleine décadence ; en cinquante ans, la population a baissé de près de moitié (de 3.513 à 1.950) ; on émigre beaucoup ; rien qu'à Toulouse, il y a plus de 500 Lauzertins ; à Auviillar, en 60 ans, la population est tombée de 2.189 à 1.076 habitants ; à Puymirol, la baisse est plus sensible encore, les agents publics sont supprimés un à un : receveur de l'enregistrement, juge de paix... ; l'ancienne ville devient rurale ; les grandes maisons, désertées par les familles bourgeoises, sont occupées par des cultivateurs qui, tant bien que mal, transforment les corps de logis en étables et en granges ; aujourd'hui, la majorité de la population est agricole, vrai village en habit de ville ² ; l'agglomération ne compte plus en 1926 que 380 habitants ; à Pujols, le bourg est à ce point déchu qu'aujourd'hui ce n'est même plus une commune rurale, mais un simple hameau où habitent quelques petites gens ; à Penne, la moitié des maisons est en ruine et celles qui sont en bon état et payent des impôts, ne possèdent pas toutes des habitants ; en 1921, il y avait 115 ménages pour 145 maisons déclarées. (Les 115 ménages représentent seulement 312 habitants, moins de trois personnes par ménage, population de vieillards en grande partie) ; à Laparade, il n'y a plus en 1921 que 150 habitants dans le bourg, presque tous petits cultivateurs, installés en maisons bourgeoises désaffectées. Beaucoup de ces bourgs ont perdu les foires qui s'y tenaient jadis ³.

Par eux, a commencé la dépopulation ; depuis longtemps déjà, ils sont en baisse. Au XVII^e siècle, Laparade, Pujols, Penne étaient sans activité. Leur raison d'être et leur prospérité dataient des époques d'insécurité ; chaque période de calme marquait le début de la décadence pour quelques-unes. Cette disparition des villes hautes a considérablement abaissé le nombre des agglomérations classées administrativement comme urbaines (il faut plus de 1.000 habitants) ; elles sont passées de 96 en 1841 à 50 en 1906 dont seulement 17 ont plus de 2.000 habitants. Il y a là comme une dépopulation nécessaire qu'il faut distinguer de la dépopulation des métairies, plus funeste, mais moins accentuée heureusement. Seuls, quelques bourgs sont restés actifs et progressent. En général, ce ne sont pas les plus importantes agglomérations. Tel est Fumel avec sa population hétérogène d'ouvriers métallurgistes ; Miramont est rempli de l'activité de ses usines de chaussons et de conserves alimentaires et s'augmente de 530 habitants de 1841 à 1911 ; Septfonds et Caussade, grâce à l'industrie de la chapellerie, voient leur population s'accroître ; Caussade passe de 4.300 habitants en 1872 à 4.380 en 1911 et Septfonds monte de 1.869 à 2.404 ; de même Valence-d'Agen monte en 50 ans de 2.800 habitants à 3.221.

1. On dit encore quand on parle de procès : « aller à Lauzerte ».

2. Renseignements de F. LAFONT, instituteur à Puymirol.

3. Monséjour près Libos, Montjoy, Lacour, Montaut-le-jeune avaient jadis des foires.

PAS DE VILLE
CENTRALE.

Le bassin aquitain ne possède pas de point central capable d'imposer une capitale, c'est beaucoup plus une gouttière à deux pentes qu'un fond de bassin.

Les grandes villes sont excentriques, aux deux extrémités du couloir : Toulouse, Bordeaux. Dans le centre même, en Moyenne Garonne, les villes se suivent au long du fleuve à peu près égales en petitesse : La Réole, Marmande, Tonneins, Aiguillon, etc...

Il est cependant en Moyenne Garonne deux zones qui rappellent le site de Paris par la confluence des rivières et par l'élargissement et le débâiement des vallées ; à l'Est, le Tarn, l'Aveyron, la Gimone rejoignent la Garonne au milieu d'une plaine très étalée, juste avant le resserrement de la vallée entre les falaises de l'Agenais ; les déplacements des confluent y ont multiplié les terrasses, plusieurs types de val s'y sont creusés : Garonne divaguante en amont, Garonne plus stable en aval, Tarn à berges fixes et encaissées ; chacune de ces vallées ouvre des directions utiles : une Garonne montant vers le Sud succédant à une Garonne courant vers l'Ouest ; un Aveyron venant de l'Est et des *ségalas*, un Tarn traversant le riche Albigeois des vignes et des céréales. Bref un site de ville s'il en fut un. A l'Ouest, le confluent du Lot, de la Garonne et de la Baïse produit un égal élargissement ; là conflue, en outre, une des plus vieilles routes de la Gascogne et des Pyrénées, la Ténarèze, qui contourne les sables des Landes ; l'admirable vallée du Lot ouvre aussi à l'Est la route des causses et des Hauts-Pays ; bref un autre site de ville au centre d'une vaste plaine exceptionnellement riche et formant un véritable petit pays. Cependant en ces deux zones, ne se sont installés que des bourgs de médiocre importance qui, malgré leur ancienneté, ne se sont jamais développés : Moissac et Aiguillon.

LE SITE
DE MONTAUBAN.

Les deux seules villes véritables de Moyenne-Garonne occupent des sites peu avantageux. Montauban est loin de toute confluence et s'adosse à l'Est à des coteaux de mollasses sableuses, très boisés qui ferment l'horizon ; à l'Ouest, de grandes forêts, débris de l'ancienne forêt d'Agre, clôturent le site de la ville ; vers le Nord, les communications sont barrées par la plaine inondable de l'Aveyron qui demeura sans pont jusqu'à la fin du XIX^e siècle ¹ et plus au Nord encore par le fouillis des coteaux de mollasses du Bas-Quercy ². Une ville y fut fondée par surprise, tardivement, en 1184 par le comte de Toulouse pour faire contrepoids à la puissance de l'abbaye de Moissac ; installée en limite de domaine, dans un « no man's land », entre trois pays : Quercy, Albigeois et Languedoc, elle

1. Ponts récents du Saula et d'Albias.

2. Même les chemins de fer évitèrent cette zone ; la primitive voie ferrée de Paris à Toulouse passait par Lexos et Gaillac et non par Cahors et Montauban.

était ville de bordure, n'appartenant en réalité à aucun pays et jamais vraiment capitale, mais bien plutôt bourg indépendant, parfois autonome et même république libre au temps des guerres protestantes. Choisie, précisément pour apaiser la turbulence de ces habitants, comme chef-lieu d'une Généralité immense, aux contours extravagants (de Rodez à Tarbes), elle acquit, au XVIII^e siècle et grâce à l'aide des intendants, une réelle prospérité ; elle bénéficia d'un commerce général, comme en ont souvent les villes de frontières, elle fut surtout le grand entrepôt de l'industrie textile du Rouergue et de l'Albigeois ¹. Placée à l'extrême Sud-Est du Bas-Quercy, elle avait même son principal faubourg industriel, Villebourbon, sur territoire languedocien, elle ne fut jamais que nominalement capitale du Bas-Quercy ; Saint-Antonin, Moissac ou Lauzerte étaient davantage villes centrales de cette région. En réalité, le Bas-Quercy resta un pays sans chef-lieu véritable ; les vicissitudes du département du Tarn-et-Garonne, fondé après coup en 1808 et composé de pièces et de morceaux, sont une conséquence de cette absence de nodalité.

LE SITE D'AGEN.

Agen est de fondation beaucoup plus ancienne ; c'est la seule ville dont nous suivions la trace depuis l'époque gallo-romaine, elle fut chef-lieu du territoire des Nitiobriges qui devint ensuite l'Agenais ; c'est une ville centrale, à l'inverse de Montauban ; mais elle est éloignée de toute confluence : Gers, Auvignon, Baise, Lot, Séoune, se jettent en Garonne assez loin ; elle était éloignée aussi des autres confluences, plus importantes encore, qu'étaient les débouchés des primitives routes des plateaux : voie Clermontoise, Peyrigne et Ténarèze. Même sur la grande voie de Garonne, elle est mal placée ; serrée entre les coteaux abrupts et le cours instable de Garonne, elle est en plaine inondable et souvent envahie par les crues ². Ce fut longtemps une ville de gens besogneux, appartenant à cette population nomade des rives de Garonne, bateliers, artisans. Il y eut moins qu'à Montauban une riche colonie de négociants ; la ville resta assez médiocre.

Telles sont les deux seules capitales du centre du bassin de la Garonne. Il est curieux d'observer, en une telle zone de passage, que les villes naissent mal placées et restent sans grandeur et que les lieux les plus favorables sont quasi inoccupés. Pays hostile à l'agglomération, les essais de villes y ont été plus multipliés qu'ailleurs, mais les villes ici meurent plus facilement ; nulle région ne compte autant de villes avortées ou mortes ³.

1. Pierre DEFFONTAINES, *Montauban, étude de géographie urbaine*, Annales de Géog., 1929, p. 460-469.

2. Seul, un petit îlot autour des Jacobins n'est jamais inondé ; la rue Garonne n'est inondée qu'à partir de 11 mètres 40, la place de la Cathédrale à partir de 11 mètres 10.

3. Jasmin appelait bien justement les villes de l'Agenais des *bilotos*, des « villottes ».

§ III. — LES CADRES TERRITORIAUX : PAROISSES ET COMMUNES.

L'Agenais et le Bas-Quercy ne se prêtent pas mieux à l'établissement de cadres territoriaux, paroisses ou communes, qu'à celui des villes. Le fouillis désordonné des collines de mollasse, les multiples vallées parallèles et étroites du pays des *serres*, l'émiettement extrême du peuplement, rien ne sert de guide à l'écheveau des limites.

TRÈS
NOMBREUSES
ET TRÈS PETITES
PAROISSES.

Les divisions paroissiales s'adaptèrent à ces conditions en se faisant très nombreuses et très petites : le pays est littéralement criblé de petites églises. Au XVIII^e siècle, alors que toutes les paroisses étaient desservies, on en comptait 546 dans la seule élection d'Agen¹ (photo 17).

Cette multiplication des divisions paroissiales paraît très ancienne ; déjà au VII^e siècle, le cartulaire de Moissac indique une foule de petites églises² ; en 680, une donation au profit de cette abbaye énumère 22 villages avec leurs églises³. Le testament de Saint Didier, qui est de 620, nous donne des renseignements du même genre sur l'existence de beaucoup de petites paroisses rurales sises entre Moissac et Cahors⁴. La majorité de ces petites églises sont romanes⁵. Ces primitives églises en Garonne s'installent au milieu d'un peuplement déjà dispersé, aussi sont-elles souvent, dès leur origine, tout à fait isolées, elles occupent un point central, accessible ou visible de partout⁶ ; elles s'élèvent en plein champ, « églises champêtres »,

1. Il est curieux de voir ce fourmillement de paroisses, associé à un pays à peuplement dispersé. Ordinairement, ce genre de peuplement comporte de grandes paroisses, tels les « plous » de Bretagne, les paroisses du pays mançais, de la Vendée ou du Limousin. HENRI SEÉ : *Étude sur les classes rurales en Bretagne au Moyen-Âge*, Rennes, 1896, p. 14-17. ANDRÉ JOUBERT : *La vie agricole dans le Haut-Maine au XIV^e siècle*, Mamers, 1886. Abbé BREUILS : *Églises et paroisses d'Armagnac, Eauzan, Gabardan et Albret d'après une enquête de 1546*, Auch, 1892. SAUGRAIN, *Dénombrement de 1720*, p. 230.

2. Les églises de Meauzac et de Bioule sont données en 783 à l'abbé de Moissac. — Cartulaire Moissac, vol. I, p. 1 et LAGRÈZE-FOSSAT : *Études historiques sur Moissac*, T. I, p. 393 et 395, T. III, p. 446.

3. Publié par DEVALS : *Étude sur la topographie d'une partie de l'arrondissement de Castelsarrasin pendant la période mérovingienne*. Rec. de la Soc. sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1872, p. 103, et collections Doat : titres concernant l'abbaye de Moissac, n° 128, p. 6.

4. G. LACOSTE, *Histoire du Quercy*, p. 17.

5. L'église Saint-Germain-de-Thézels, commune de Castelnau-Montratiér, a des parties du VIII^e siècle ; celle de Saint-Marcel, commune de Saint-Sylvestre en a du IX^e siècle ; l'église de Léojac, à l'Est de Montauban, a un chevet en petit appareil mérovingien.

6. Les très anciennes églises entièrement isolées et où l'on ne rencontre aux alentours

comme disait Mascaron (évêque d'Agén de 1679 à 1703). La paroisse, dans ce cas, ne porte aucun nom de lieu, elle emprunte sa toponymie à l'hagiographie ; ainsi, les quatre paroisses de la commune de Durfort s'appellent : Saint-Martin, Saint-Hubert, Saint-Hilaire, Saint-Sulpice.

Sur les plateaux calcaires des *serres*, où les *maynés* remplacent les maisons isolées, l'agglomération groupée autour de l'église apparaît ¹ ; la paroisse prend alors le nom du lieu habité et la carte porte beaucoup moins de noms de Saints ; plus il y a de noms de Saints, plus il y a de dispersement. Souvent, le point où s'est construit l'église était un lieu de ralliement déjà ancien ; nombreuses sont les églises fixées près d'une source, d'un *touron*, centre de petit pèlerinage (*roumiage* comme on dit en Agenais) où, aujourd'hui, on se rend encore en procession ².

LES PAROISSES
DES BOURGS ET
DES CHATEAUX.

Ces petites paroisses avec leurs églises isolées forment le type fondamental et primordial des circonscriptions ecclésiastiques ; elles étaient adaptées à un mode de peuplement essentiellement rural et très dispersé ; elles se multiplièrent au XII^e siècle, mais progressivement apparurent de nouveaux peuplements de forme agglomérée : châteaux, « villeneuves », « bastides ». L'église n'avait créé en Agenais que des circonscriptions à caractère rural ; longtemps, on s'en contenta et les nouveaux bourgs dépendirent à l'origine d'églises plus ou moins éloignées et situées en pleine campagne, on se décida ensuite à édifier des chapelles annexes ; beaucoup plus tard, on changea ces chapelles en paroisses indépendantes. La génération des églises de bourgs est bien plus récente, elles appartiennent en majorité au style gothique ³.

Il y eut souvent lutte entre la primitive paroisse rurale et le nouveau

aucune substruction sont très fréquentes : églises de Leyrits au milieu des bois, de Saint-Victor près Montalzat, de Corconnat au Nord de Villeneuve, de Saint-Romain au Sud de Puymirol, de Lentignac, commune de Moulinet, de Saint-Amans, commune de Castelsulier, de Notre-Dame-de-Saux dans un bois près de Montpezat (église à coupole), de Saint-Maffre, de Sainte-Thècle, etc...

1. Gouts près de Montaigut-de-Quercy, Leygues près de Beauville... Elle deviendra la règle sur les causses de Lalbenque, Sauzet et Luzech.

2. Hautefrage, Foulayronnes près d'Agén, Saint-Benoît-de-Castres près de Montrieux, etc... Chaque paroisse a d'ailleurs sa fête propre qu'on appelle la *boto* ou fête votive. Il arrive que la fête se maintienne après la disparition de l'église et soit comme son ultime témoin ; ainsi, l'église de Leyrits, ruinée et abandonnée au milieu des bois, a encore une vote annuelle très suivie.

3. La bastide de Montpazier a une église du XIV^e siècle, Villereal une église fortifiée du XVI^e siècle, Pujols une église du XIV^e siècle, Montflanquin une église du XIV^e siècle, etc... Villeneuve-sur-Lot possède une église gothique, mais, dans la campagne qui appartient à cette commune, on trouve trois églises du XII^e siècle : églises de Courbiac, de Saint-Sulpice-Rivelot et de la Grâce.

peuplement autour du château ou dans les bourgs. Cette lutte revêt les aspects les plus variés : victoire définitive ou momentanée de l'une ou de l'autre forme ou simplement maintien des deux ; à Lauzerte, l'ancienne église était placée en bas dans la vallée, à Notre-Dame-de-Vaux à l'endroit où se trouve encore aujourd'hui le cimetière ; au XIII^e siècle dans la nouvelle cité sur la hauteur, on bâtit une chapelle au long de la place de la Halle et l'ancienne église paroissiale fut à peu près abandonnée, mais ce n'est qu'après sa démolition que Lauzerte devint paroisse¹. A Laroque-Timbaut, la primitive église paroissiale était à Saint-Germain à 1.100 mètres du bourg, près d'une source vénérée ; le cimetière, plus stable encore que l'église, y est toujours resté ; le bourg lui-même, qui s'était construit autour d'un château, fut doté d'une chapelle seigneuriale en 1490 ; à la Révolution seulement, il obtint de devenir paroisse². Montaigut-de-Quercy jadis n'était pas paroisse et dépendait de l'église du hameau de Gouts (photo 17) ; dans le bourg, il n'y avait que la chapelle du château ; une paroisse indépendante y fut créée et, pour la constituer, on a découpé dans la paroisse de Gouts juste l'étendue de la ville³. A Pauliac, le château bâti sur le *pech*, posséda une chapelle, mais celle-ci ne réussit pas à devenir paroissiale, l'ancienne paroisse rurale de Souliès continue aujourd'hui à desservir tout le pays ; d'ailleurs, le bourg du *pech* est en complète ruine, il n'y reste plus que deux maisons et l'ancienne église n'a plus de concurrence à craindre⁴.

Des faits du même genre se passèrent au moment de la création des bastides. A Montauban, après la fondation de la ville nouvelle en 1144, une simple chapelle fut construite à l'usage des malades, les gens valides devaient aller au Moustier, l'église n'est devenue paroissiale qu'en 1359 ; à Labastide-Castelamauroux, la nouvelle bastide fut munie au XIII^e siècle d'une église, mais sa prospérité ne fut qu'éphémère et, aujourd'hui, il ne reste plus que des ruines, les anciennes paroisses rurales de Veyriès et Saint-Geny avec leurs églises romanes desservent à nouveau tout le territoire (Voir p. 147).

Dans les grandes vallées, le peuplement par des bourgs d'artisans et de gens de rivière est souvent un fait postérieur à l'installation des petites

1. FR. MOULENQ, *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, T. III, p. 140.

2. A Lauzun, l'église était primitivement à Saint-Étienne en dehors de la ville, puis une chapelle a été installée sous la protection du château, enfin une église qui devint paroissiale. — PH. LAUZUN, *Le château de Lauzun*, Rev. Agenais, 1908, p. 33.

3. De même à Roquecor et Montastruc. Arch. Nat. D. IV bis, 97.

A Monségur, l'histoire est plus compliquée encore, la paroisse primitive est autour de l'église rurale du Pin ; quand on construisit le château au XIII^e siècle sur le *pech*, on y éleva une chapelle ; mais, au moment des guerres de religion, les protestants prirent la majorité dans la ville et y élevèrent un temple, les catholiques conservèrent la paroisse rurale ; le triomphe final des catholiques fut marqué par la transformation du temple en église paroissiale.

4. A Agmé, le village, bâti autour du château, aujourd'hui détruit, n'a jamais eu de chapelle, l'église est isolée à près d'un kilomètre au Sud du bourg.

paroisses rurales. Ces bourgs ne furent munis d'églises que plus tard : La Magistère, gros bourg de la Garonne, dépendait jusqu'en 1790 de la paroisse de Clermont-Dessus ¹ ; le bourg de Boé, jadis peuplé de marins, bien que chef-lieu de commune, n'a pas d'église (photo 55). Ainsi s'est maintenu en général l'ancienne conformité entre le primitif peuplement rural dispersé et les divisions paroissiales.

LA GRANDE
COMMUNE
AUTOUR
DU BOURG.

En Moyenne Garonne, la paroisse n'a pas servi de support à la commune ; les divisions communales se développèrent malaisément en ces régions. Les communaux ont toujours été très rares en ce pays de colonisation individuelle ; il n'y a presque jamais eu un vaste fonds de biens indivis ; même les bois sont propriété privée. La plupart des communes possèdent moins d'un hectare de communaux, c'est-à-dire l'étendue des bâtiments municipaux et encore beaucoup de ces propriétés communales sont souvent gérées par les hameaux ². C'est là, pour ce qui est de la géographie du peuplement, une différence essentielle avec le Midi méditerranéen, où la commune a en général une exceptionnelle puissance. Dans le Midi garonnais, la commune apparaît comme une division superposée et factice, introduite au cours de l'histoire par les pouvoirs publics ; elle servit surtout à établir l'assiette de l'impôt, elle fut essentiellement un mandement taillable et adopta des divisions d'origines diverses. Aussi y eut-il des générations de communes appartenant à des types différents. Le plus ancien stade communal paraît avoir été formé autour des bourgs ; c'étaient de vastes communautés, attachées à de petites villes et englobant de larges portions de campagne. On eut alors un réseau très lâche de circonscriptions territoriales, correspondant comme étendue à nos cantons. Il s'opposait étrangement au système des circonscriptions paroissiales, minuscules et exclusivement rurales : Montaigut-de-Quercy atteignait 7.578 *cartérées* ³. Castelnau-Montrastier est une des grandes communes de France avec 7.255 hectares (Paris 7.800 hectares) ; elle était dépassée il y a peu de temps encore, par la commune de Tournon qui, jadis, à elle seule, formait tout le canton soit 14.421

1. Arch. Nat. D. IV bis, 97. La situation resta longtemps identique à Port-Sainte-Marie qui fut annexe de Clermont-Dessous.

2. LUCHAIRE, *Manuel des Institutions françaises, période des Capétiens directs*, p. 377. H. SÉE, *Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen-Age*, 1901, p. 139. M. CLEMENT, *Recherches sur les paroisses et les fabriques au commencement du XIII^e siècle*, Mélanges d'archéologie et d'histoire, T. XV, p. 387 et sq. — IMBART DE LA TOUR, *Paroisses rurales de l'ancienne France*, Revue historique, 1896, T. IX, p. 251, T. XI, p. 33 ; T. XII, p. 1. — ANDRÉ L'EUEU, *Les communes rurales dans l'ancienne France jusqu'à la fin de l'ancien régime*, Paris, 1896.

3. La *cartérée* est un peu plus petite qu'un hectare. THOLIN, Revue de l'Agenais, 1883, p. 47.

hectares ¹. Puymirol avait également un immense territoire : avant la refonte des juridictions ordonnée par Colbert en 1664, elle comptait 29 paroisses et on en détacha la communauté de la Sauvetat-de-Savères. Penne comptait en 1271 une juridiction plus grande que le canton actuel de Penne et avait 8 consuls pour l'administrer ; depuis, elle s'émietta ; au dernier démembrement de 1850, on en détacha les deux communes de Trentels et Saint-Sylvestre de l'autre côté du Lot ; aujourd'hui, cependant elle compte encore 4.670 hectares ². En l'an VII, le canton de Lauzun formait encore une seule circonscription communale, on le divisa alors en 7 communes ³.

LA COMMUNE-CHATEAU.

Ces grands territoires, prenant base sur les petites villes, formèrent la première génération de juridictions communales, génération urbaine. Mais, bientôt avec la longue suite de guerres anglaises, les châteaux se multiplièrent dans les campagnes et d'autres juridictions naquirent : les seigneuries féodales, les fiefs servirent de limite à de nouvelles communautés d'habitants ; les exemples de ces communes-châteaux sont nombreux ⁴. En 1491, les habitants des paroisses de Saint-Étienne-de-Cassou, Saint-Denis, Lagourgne, Saint-Caprais-de-Lerm de la juridiction d'Agen, avaient l'habitude en temps de guerre de se réfugier et de remiser leurs récoltes dans le château de Castelnoubel ; ce château fut détruit pendant les guerres anglaises, il fut restauré par les habitants et il en sortit une communauté ⁵. Non loin de là, les habitants des paroisses de Sainte-Gemme, Sainte-Foy-du-Temple, Artigues, Serres, placés autour du château de Bajamont, demandent au XIV^e siècle d'abandonner leur ancienne juridiction d'Agen pour ressortir du seigneur de Bajamont ; aujourd'hui encore existe la commune de Bajamont ⁶. Le territoire de ces communes-châteaux

1. En 1817, on a séparé les communes de Saint-Vitte et Montayral, puis, en 1877, les six communes de Masquiers, Thézac, Courbiac, Anthé, Cazideroque, Bourlens.

2. CASSANY-MAZET, *Le quatrième arrondissement. Villeneuve-sur-Lot*, 1839, p. 156.

3. Arch. Lot-et-Garonne, L. 109, 13 thermidor an VII. Au XVIII^e siècle, on trouve d'incessantes demandes de divisions de communautés : pour Caussade, 1728. Arch. Lot C. 1046 ; pour Mondenard, 1772, Arch. Lot C. 1047 ; pour Castelnau-Montratier, 1778, Arch. Lot C. 1048 ; pour Lauzerte, Arch. Lot C. 1049 ; pour Sainte-Livrade, Arch. Nat. D. IV bis, 85.

4. LEVAINVILLE note (*Le Morvan*, p. 3 et 14) : « Les communes furent constituées sans tenir compte des anciennes paroisses, mais bien avec le souci de conserver intacts les héritages et les terres seigneuriales ».

5. Arch. de la ville d'Agen, F. F. 134.

6. Au lieu dit Bajamont, sur le piton où s'élevait le château, il n'y a plus que des ruines et la commune a perdu son centre. Des faits analogues se sont passés en 1346 autour du château de Madaillan, non loin d'Agen (Arch. de la ville d'Agen, FF. 137, THOLIN ET BENOUVILLE, *Le château de Madaillan*, Rev. Agenais, 1884, p. 345, Arch. de la ville d'Agen, FF. 139 et 140) ; le château est en ruine et isolé, le chef-lieu de la commune de Madaillan est à Fraysse où se trouvent mairie et école.

s'est fréquemment appelé *honor* qui veut dire domaine ; cette dénomination est synonyme des « bans » ou « finages » du Nord et de l'Est. On parlait par exemple de l'*honor* de Monclar-de-Quercy ¹ ; en 1398, une lettre d'Alphonse de Poitiers fixait l'*honor* de la bastide de Villeréal ² ; aujourd'hui, le nom s'est maintenu dans la commune de l'Honor-de-Cos ³. Très souvent, l'*honneur* est la suite du fief féodal ; au XVII^e siècle, on parlait de l'*honneur* du château de Feugarolles, de l'*honneur* du château de Montgaillard... ⁴ Le type par excellence de ces communes issues de domaines seigneuriaux est Durfort, grand territoire situé au Nord de Moissac qui a pris directement la succession des possessions de la famille des Durfort ; aucun endroit ne s'y appelle Durfort, c'est seulement un nom de territoire ou plutôt de propriété. De même, la juridiction de Lafox correspondait exactement au fief du château ⁵ ; la commune actuelle de Cazes-Mondenard est faite de la réunion des anciens fiefs de Lauture et Mondenard qui avaient chacun comme chef-lieu un château ⁶. La commune de Villeton dans la vallée de la Garonne n'a aucun centre de ce nom ; elle est l'héritière du domaine de Villeton appartenant aux Xaintrailles. La commune de Montesquieu n'a que quelques maisons autour du château de Montesquieu, l'église et la mairie sont à Sainte-Thècle ; de même, à Monbarla, autour du château, il ne s'est créé aucune agglomération, l'église est à Saint-Georges ⁷.

LES COMMUNES- BASTIDES.

Les bastides sont venues créer un nouvel élément de trouble dans les divisions antérieures. Certaines ont de vastes territoires parce qu'elles ont succédé à d'anciens bourgs ; ainsi Villeneuve-sur-Lot avait englobé dans sa juridiction au XV^e siècle Pujols, Dolmayrac, Sainte-Colombe ; La Française a une superficie actuelle de 5.073 hectares ; à Puymirol, la bastide prenait la succession d'un ancien bourg déjà existant et muni d'un

1. ROSSIGNOL, *Monographies communales du Tarn*, p. 35.

2. CURIE-SEIMBRES, *Bastides*, p. 230.

3. Cos, Cosa était une ancienne ville romaine complètement disparue. En 1789, il y avait encore l'Honor-Vieil, aujourd'hui commune de Vayssac.

4. ABBÉ MARBOUTIN, *Le Paravis aux XIV^e et XV^e siècles*, Rev. Agenais, 1923, p. 360. Au XIII^e siècle, dans la coutume octroyée à Sérignac, Gaston VII établit l'« aunor » de Sérignac. — Congrès arch. d'Agen, 1874, p. 155. Parfois on trouve, à la place du mot *honneur*, le mot *détroit* ; par exemple, on disait le *détroit* de Castillonès. Cf. MAUBOURGUET, *Le Périgord méridional*, 1926, p. 152. H. SÉE (*Les classes rurales et le régime domanial en France au Moyen-Age*, 1901, p. 144) constate : « dans le midi, le « casalis » et l'« honor » représentent des unités domaniales analogues au manse ».

5. J. MARBOUTIN, *Notes historiques sur Lafox*. Rev. Agenais, 1910, 173.

6. ABBÉ TAILLEFER, *Ma paroisse, Lauture et Cazillac*. Montauban, 1889.

7. Montaut, Montastruc, Moulinet, Boudy, Castelculier, Puycornet, Miramont, Paulhac, et bien d'autres sont aussi d'anciens châteaux.

vaste territoire. Mais le plus souvent, les bastides étaient réduites à des territoires très exigus, découpés dans les communautés antérieures : Montpazier a été taillé dans l'immense commune forestière de Capdrot et comprend l'espace cerné par les remparts, 53 hectares ; Castelmoron-d'Albret est même la plus petite commune de France avec 4 hectares et, à côté, la bastide de Sauveterre-de-Guyenne n'a que 20 hectares ¹ (fig. 26, p. 149).

On ne trouve pas ici cette uniformité qui permet de calculer un gabarit communal régulier, on rencontre à la fois la plus petite commune de France, Castelmoron-d'Albret, et la plus grande, après Arles, Tournon. Pendant le XIX^e siècle et déjà sous Colbert en 1664, on avait cherché à uniformiser le format des communes ; on a partagé les grandes et on a réuni plusieurs petites ; on n'est pas arrivé à effacer les différenciations de départ.

**AUCUNE
CORRESPONDANCE
ENTRE PAROISSES
ET COMMUNES.**

Nous sommes habitués à voir la commune calquée sur le territoire paroissial ; en Moyenne Garonne, il est bien rare qu'une commune corresponde à une paroisse. Il y avait en 1698 dans le diocèse d'Agen 373 paroisses et 191 annexes qui font 554 clochers et il n'y avait que 133 juridictions communales ² ; il y a donc près de trois paroisses par commune en moyenne. En outre, la commune n'est pas faite de la simple juxtaposition de plusieurs paroisses, les communes englobent des morceaux de paroisses et des paroisses chevauchent sur plusieurs communes ³. D'après le dénombrement de SAUGRAIN (1720, p. 230), la juridiction communale de Tournon avait 21 paroisses, celle de Penne 32, celle de Clairac et de Tombeboeuf, chacune 10. En 1764, on comptait 10 paroisses dans la communauté de Caylus, 7 dans celle de Montpezat et autant dans celle de Caussade, Moissac 18, La Française 7, Lauzerte 21... ⁴

Le plus souvent, les limites paroissiales et communales se chevauchent. En 1791, la délibération des officiers municipaux de Lafox déclare que la

1. Monségur, près de Fumel, était avant 1789 du même type, mais on lui a adjoin deux anciennes communautés : Nejou et Montignac.

2. Mémoire de l'Intendant de Bordeaux, 1698. Arch. Nat. H. 1588 15.

3. Lors de la confection des cahiers de doléances pour les États-Généraux de 1789, quelques paroisses, quoique non communautés, rédigèrent des cahiers, la plupart de ces cahiers furent rejetés, mais cependant quelques-uns furent admis par inadvertance. L'évêque de Cahors, répondant à l'intendant en 1783 pour dresser l'état des paroisses et des communes en vue des États-Généraux, écrit : « Cet état contiendra bien exactement le nom de toutes les paroisses de mon diocèse, le nom et le nombre de leurs annexes ou succursales, mais la difficulté sera de faire l'application de ces paroisses aux communautés qu'elles peuvent former ou dont elles peuvent être membre. Si chaque paroisse avait sa communauté, aucune difficulté, mais il y a tantôt cinq, six et même plus de paroisses dans une seule communauté. » Arch. Tarn-et-Garonne, C. 487.

4. Réponse du subdélégué de Caussade au questionnaire de l'intendant de Montauban, de GOURGUES en 1764. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 63.

commune « se compose de la majeure partie de la paroisse de Saint-Christophe, d'un petit lambeau de celle de Saint-Amans et de Saint-Pierre-de-Gobert, mais qu'il n'y a nul clocher dans la commune, celui de Saint-Christophe étant dans Puymiról, Saint-Amans dans Casteculier, Saint-Pierre dans Agen »¹. La communauté de Frespech s'étendait en 1789 sur 9 paroisses². Il arrivait donc fréquemment que certains habitants relevaient de deux communes différentes pour les affaires de la vie civile et pour celles de la vie religieuse, situation qu'on traduisait par une phrase pittoresque : « être vif de telle commune, être mort de telle autre »³.

**INDÉPENDANCE
DU PEUPLEMENT
ET DES CADRES
TERRITORIAUX.**

Ainsi, centre ecclésiastique et centre administratif ne se superposent pas et n'additionnent pas leurs effets agglomérants, ils se neutralisent plutôt ; bien souvent, église et mairie, éloignées l'une de l'autre, se dressent tout à fait isolées dans la campagne. Pour les communes, on ne sait où placer le centre ; la communauté de Puycornet (canton de Molière), en 1758, n'avait aucun centre ; les assemblées se tenaient en un lieu-dit, la Grave⁴. En 1670, les consuls de Larroquette, commune aujourd'hui fusionnée avec Montgaillard, tenaient leurs assemblées au *masatgé* des Barroux⁵. A l'Honor-de-Cos, il est impossible de localiser le nom, on est obligé sur les cartes d'insérer en travers du territoire « Commune de ... » ; de même la carte d'État-Major porte en toutes lettres « Commune de Las Clottes », « Commune de Villeteon » (appelée aujourd'hui la Sauzière-Saint-Jean du nom des deux plus gros hameaux) ; à Durfort sur la carte, le nom varie d'emplacement avec les éditions ; à Laussou, la mairie a été construite récemment à un endroit qui n'a pas de nom et les deux églises sont attachées l'une au hameau d'Envals, l'autre au hameau de Lauzès ; à Monteils près Caussade, il n'y a aucun centre de ce nom ; dans la commune de Merles, au Sud-Ouest de Moissac, le seul lieu qui porte ce nom est occupé par un vieux chêne historique, etc...

La commune est sans liaison avec le peuplement ; souvent, des petits hameaux sont partagés entre plusieurs communes : le hameau de Saint-Victor est partagé entre Caillac et Blaymont ; celui de Pourguies appartient pour moitié à Cuzorn et pour moitié à Fumel ; le gros bourg de Libos est traversé par les frontières de Monsempron et Fumel ; le hameau de Soturac, qui a donné son nom à une commune, a une partie de ses maisons dans le territoire de Fumel.

1. J. MARBOUTIN. *Notes historiques sur Lafox*. Rev. Agenais, 1910, 312.

2. Arch. Nat. D. IV bis, carton 10, dossier 226.

3. Les gens du village de Bouges, commune de Seyches, mais paroisse et cimetière d'Escassefort, se disent « vif de Seyches, mort d'Escassefort ».

4. ABBÉ TAILLEFER, *La communauté de Puycornet en 1758*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1910, p. 69.

5. ROSSIGNOL, *Monographies communales du Tarn*, T. IV, p. 41.

**LE FOUILLIS
DES FRONTIÈRES.**

On est vraiment surpris par ce fouillis extraordinaire des circonscriptions. Le désordre s'étend même jusqu'aux frontières de provinces, de généralités et de départements. La paroisse de Saint-Jean-de-Vorlhaquet près de Montauban, en 1783, avait son église en Languedoc, mais la partie principale de ses habitants était dans la généralité de Montauban ¹. En 1398, l'honor de Monclar est pour partie en Quercy, pour partie en Toulousain ². Le territoire de la paroisse de Fonclaire est à cheval sur la juridiction de Buzet, dépendant du duché d'Albret et sur celle de Damazan, dépendant du Condomois ³, etc...

Bien plus, les quelques rares limites naturelles qui se présentaient ont très rarement servi à fixer les frontières. La Garonne, par exemple, ne sert presque jamais de limite ; les communes riveraines ont des portions sur les deux rives et cela malgré l'absence totale de ponts jusqu'au siècle dernier. Même sur les rivières à cours stable comme le Lot, les frontières méprisent en général le fleuve.

En ces pays de peuplement dispersé, les frontières se multiplient et se ramifient à l'extrême ; il faut s'appuyer sur l'histoire pour comprendre la genèse et les causes de tous ces mélanges.

1. Arch. Nat. D. IV bis, 45.

2. ROSSIGNOL, *Monographies communales du Tarn*, p. 35.

3. Revue de l'Agenais, 1911, p. 17.

DEUXIÈME PARTIE

LES PHASES DU PEUPLEMENT

L'histoire démographique de Moyenne Garonne se décompose en une série de phases : les repeuplements succèdent aux dépopulations, sortes de cycles démographiques, qui se reproduisent plusieurs fois et font de la courbe de la population une ligne sinueuse. Aujourd'hui, nous trouvons le pays en pleine dépopulation.

CHAPITRE PREMIER

La dépopulation au XIX^e siècle

§ I. — LES CAUSES DE LA DÉPOPULATION

LA DÉPOPULATION AU XIX^e SIÈCLE.

En 1841, le Lot-et-Garonne comptait 347.073 habitants ; 70 ans après, en 1911, sa population n'est plus que de 260.083, soit une différence de 78.990, c'est-à-dire 1.128 habitants de moins par an. Ceci représente une diminution de 22 % de la population. Le Tarn-et-Garonne, en 1846, possède 242.400 habitants et, en 1911, 182.537. La différence pendant ces 65 années atteint 59.863, soit, au taux de 920 habitants de moins par an, une diminution de 24 % de la population. Tel est l'épisode actuel qui marque la terminaison de l'histoire du peuplement en Moyenne Garonne ; si une telle décroissance se continuait, en un siècle et demi, le pays serait désert.

Ce n'est pas la première fois qu'on enregistre en ces régions une crise de dépopulation. Le Sud-Ouest a connu pendant la guerre de Cent Ans, puis au début du XVI^e siècle des pertes d'habitants plus sensibles encore. Mais la dépopulation du XIX^e siècle n'est pas provoquée, comme les précédentes, par des calamités ou des troubles politiques, elle s'accompagne, au contraire,

d'une aisance et d'une prospérité inconnues jusqu'alors, elle s'opère en pleine période de perfectionnement d'outillage ; on pourrait appeler cette seconde moitié du XIX^e siècle, époque de dépopulation et de bien-être.

Ceci n'est pas spécial, il est vrai, à la Moyenne Garonne. D'autres régions françaises terminent leur histoire démographique par des faits analogues ; voici les départements qui ont perdu en 1911 plus de 1/5 de leur population.

RANGS DE CLASSEMENT	DÉPARTEMENTS	Années de maximum de population	Chiffre de population maximum	Population en 1911	Nombre d'années écoulées depuis l'année maximum de population	Perte totale de population	Pourcentage de la perte	Perte moyenne annuelle
1)	Basses Alpes	1836	159045	107223	75 ans	51822	34 %	691
2)	Orne	1836	443690	307433	75 —	136257	30 %	1817
3)	Lot	1861	295542	205769	50 —	89773	30 %	1795
4)	Gers	1846	314885	221994	65 —	92891	29 %	1429
5)	Jura	1841	346900	252713	70 —	77244	28 %	1103
6)	Eure	1841	425780	323651	70 —	102129	27 %	1459
7)	Hte-Saône	1841	347627	257606	70 —	90021	27 %	1286
8)	Ariège	1846	270500	198725	65 —	71775	27 %	1104
9)	Tarn-et-Garonne	1846	242400	182537	65 —	59863	24 %	920
10)	Manche	1826	611206	476119	85 —	135087	23 %	1589
11)	Lot-et-Garonne	1841	347073	268083	70 —	78990	22 %	1128
12)	Mayenne	1861	375160	297732	50 —	77428	21 %	1548

Quelles sont les raisons d'une pareille dépopulation ? On a beaucoup écrit sur ce sujet. La plupart des nombreux travaux, qui ont abordé cette question, ont cherché des solutions générales et uniformes. Or, il est peu de questions où il faille davantage se soumettre à l'esprit géographique et à une sage méthode de localisation.

**LA CAUSE
PRIMORDIALE :
FERMETURE
DES HORIZONS
DE TRAVAUX.**

En Moyenne Garonne, la dépopulation fut précédée au XVIII^e siècle par une surpopulation, correspondant à une grande variété et multiplicité des horizons de travail. Dès le début du XIX^e siècle, on assiste à la réduction progressive de la plupart de ces horizons. Tout le travail artisanal est peu à peu disparu : plus de tisserands, plus de forges, plus de métiers dans les campagnes. La plupart des anciennes exportations ont cessé : grains et farine, chanvre et étoffe ; la Garonne est devenue pro-

gressivement ce fleuve inutilisé que nous voyons aujourd'hui. L'agriculture demeure comme unique activité. Elle bénéficia d'abord de cette disparition des autres métiers ; ceci augmenta ses facilités de main d'œuvre et maintint longtemps à des prix dérisoires les salaires des ouvriers agricoles ¹. Mais le seul travail de la terre ne suffisait pas aux petites gens, il leur fallait un métier

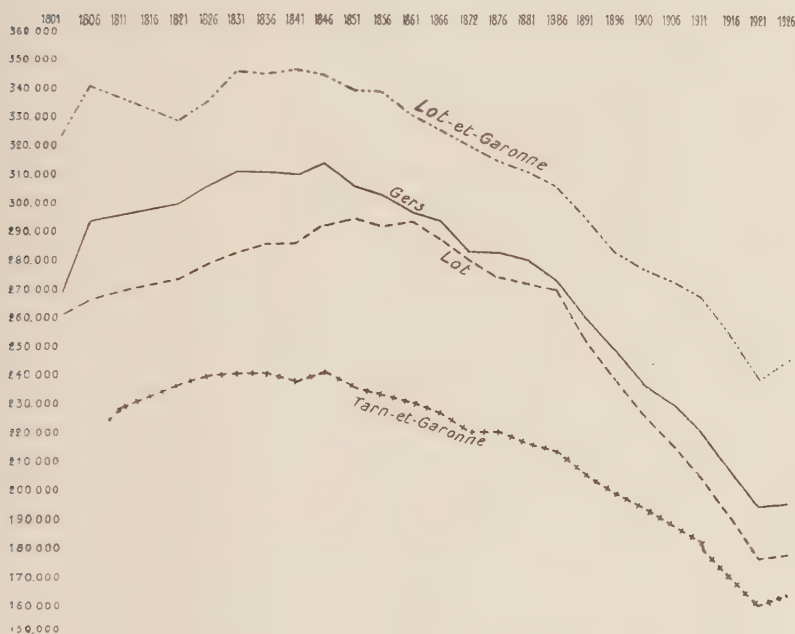


FIG. 18. — COURBES DE LA POPULATION PAR DÉPARTEMENT DEPUIS 1800.

La population pour le Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne monte jusqu'à 1831, puis elle reste en stagnation de 1831 à 1846, la baisse est régulière de 1846 à 1886, mais à partir de 1891, elle s'accroît. Le recensement de 1926 marque partout une remontée. La population continue à monter jusqu'en 1846 pour le Gers, jusqu'en 1861 pour le Lot, mais la baisse ensuite est très accélérée surtout après 1886, date du phylloxéra.

artisanal, servant d'appoint et de remplissage ² ; sans ce double horizon, leur vie devenait précaire. L'agriculture ne pouvait maintenir à elle seule une

1. LEVASSEUR constate que le Toulousain est une des régions où les salaires ruraux étaient les plus bas ; en 1875, un journalier recevait environ 160 frs. par an. LEVASSEUR, *La population française*, t. I, p. 241.

2. Dans les Pyrénées, on constate de même que la disparition des petites industries a été la cause la plus active de l'abandon de la terre. CAVAILLÉS, *La région montagneuse du pays de Foix*. Annales de Géographie, 1912, p. 127.

classe d'ouvriers agricoles à cause des irrégularités du travail de la terre. D'ailleurs, elle-même subissait alors une transformation grave qui réduisit sensiblement ses besoins de main d'œuvre ; des maladies vinrent atteindre certaines cultures, précisément celles qui faisaient vivre le plus de petites gens : l'oïdium en 1850, le phylloxéra et le blackroot après 1880 ruinèrent définitivement les petits vigneron ; les pruniers et les châtaigniers furent également atteints ; la disparition de l'industrie du chanvre et du lin entraîna la suppression de ces cultures, de même pour la soie et le mûrier. Le fondement même du système agricole, la rotation biennale blé-mais, fut ébranlé ; des défrichements exagérés, conséquence de la surpopulation du XVIII^e siècle, avaient réduit la zone de bruyère et *tuye* affectée à la fumure des terres cultivées et ces terres s'épuisèrent. La concurrence de nouveaux blés américains rendit souvent les récoltes déficitaires ¹.

Alors apparut, comme un horizon sauveur, l'élevage du gros bétail pour la boucherie ², mais il représenta, à la manière dont on le pratiqua, le mode de travail agricole le moins exigeant de bras. On transforma la terre de culture en champs de luzerne et de sainfoin qu'on laissa en herbe huit ou dix ans jusqu'à épuisement, en s'occupant seulement des deux fauchaisons annuelles ³. Ainsi les disponibilités de travail se réduisaient sensiblement ; la démographie ne pouvait manquer de s'en ressentir : deux classes sociales furent particulièrement atteintes : la bourgeoisie et les petites gens.

LES CONSÉQUENCES SOCIALES :

I. DÉCADENCE DE LA BOURGEOISIE.

En une telle déroute, la bourgeoisie n'apporta aucun secours. Elle, qui avait les capitaux et pouvait entreprendre les renouvellements nécessaires, manqua d'audace ; directement atteinte par les transformations économiques, elle tenta seulement de se maintenir coûte que coûte sur ses anciennes positions, par des économies de plus en plus héroïques que symbolise ce proverbe gascon : « On ne possède que ce qu'on économise ». Elle pratiqua une politique de restrictions, sans prévoir que se restreindre, c'est s'éliminer. Les fortunes bourgeoises, qui reposaient sur des métairies ou sur d'anciens négoces en voie de faillite, ne permirent plus d'entretenir les châteaux ⁴.

1. Dans le Lauragais, on déclare même : « la dénatalité et l'abandon des campagnes pour les villes, sont deux conséquences d'un même mal : l'infériorité des rendements du sol est due au maintien d'un système agricole par bien des côtés en désaccord avec les possibilités vraies de ces régions. F. DELARUELLE. *La population sur les plateaux Lauragais et Toulousain*. Revue géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1930, p. 117.

2. De 1840 à 1867, les bêtes à cornes du Lot-et-Garonne passent de 116.000 à 180.000. Enquête agricole de 1862 : Lot-et-Garonne, p. 32.

3. En Lot-et-Garonne, la superficie des terres labourables a baissé, de 1913 à 1925, de 276.000 hectares.

4. TAMISEY DE LAROCHE. *Deux livres de raison de l'Agenais*. Agen, 1893.

Les conditions de métayage devenaient de moins en moins avantageuses pour le propriétaire. Les difficultés de recrutement des métayers transformèrent les clauses : le propriétaire doit fournir presque tout : cheptel vif et cheptel mort et cependant au lieu de percevoir les deux tiers comme jadis, il ne prend plus, aujourd'hui, que la moitié et même souvent un tiers. Les crises agraires et la mévente des produits de la terre aggravent encore la situation. A la fin du XIX^e siècle, tous les domaines bourgeois étaient virtuellement à vendre ¹. Un à un, les châteaux tombèrent en ruine, abandonnés par les jeunes et abritant dans leurs dernières pièces habitables de vieux célibataires qui finissaient des races jadis actives et fécondes ².

II. DISPARITION DES PETITES GENS.

Les petites gens avaient une vie trop restreinte pour se hausser au niveau de la vie nouvelle qui, partout, installait des concurrents. De la même façon que des peuples trop primitifs, devant des civilisations plus évoluées, finissent par disparaître, ils s'éteignirent un à un avec leurs vieux métiers ; les jeunes générations, progressivement réduites, abandonnèrent le prolétariat rural : en Lot-et-Garonne, de 1851 à 1866, le nombre des journaliers masculins baisse de 15983 à 9004 et, en 1872, ils ne sont plus que 4994 ; par contre, les propriétaires ont augmenté de 11000 ³.

La disparition des petites gens était un véritable désastre au point de vue démographique : ils faisaient la densité du pays, ils avaient de grandes familles ; le nombre des enfants n'appauvissait pas le capital par un partage, pour eux, le capital était essentiellement le travail manuel.

Les petites gens vivaient dans les hameaux ou *maynés*, ils formaient le mode de peuplement le plus groupé en ces pays de dispersion. C'est pourquoi la dépopulation atteignit surtout les hameaux et les bourgs et moins les métairies isolées, elle prend l'aspect d'un changement de type de peuplement ; parce qu'elle s'accompagna d'un changement de classe sociale.

Une seule classe en effet profita de cette transformation, classe nouvelle, peu nombreuse auparavant, celle des moyens cultivateurs-propriétaires ⁴.

1. Un exemple entre mille : le vieux château de Rozières, qui, au XVIII^e siècle, appartenait au marquis de Rozières, propriétaire de presque toutes les terres de la juridiction de Sérignac, sert aujourd'hui de maison d'habitation à un cultivateur.

2. Les grandes exploitations avec personnel de journaliers sont de plus en plus rares, il n'en reste que quelques témoins. Rapport de M. RABATÉ, professeur départemental d'agriculture au Conseil Général du Lot-et-Garonne, 1909, p. 187.

3. TAUPIAC se plaint déjà en 1868 que l'accession à la propriété, bien plus que l'émigration, rend la main d'œuvre rare. *Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*. 1868, p. 220. Autre indice : les animaux de culture de ces petites gens, les ânes, très nombreux jadis, ont à peu près disparu.

4. Nous appelons ici moyenne propriété, celle qui permet au cultivateur d'employer tout son temps sur ses terres sans se louer ou travailler au dehors ; elle varie d'étendue suivant les exigences de travail des terres.

Les domaines, cultivés directement par des propriétaires, supportèrent plus facilement les crises agraires ; ils pouvaient au moins vivre sur eux-mêmes et pour parer aux crues de travaux, ils pratiquèrent entre eux le régime de l'entr'aide qui s'appliqua aisément à titre de réciprocité entre gens de même classe sociale, mais qui ne s'établit pas au profit des propriétés bourgeoises. Aujourd'hui encore, peu de régions usent aussi largement de l'entr'aide : dépiquage les uns chez les autres, fenaissions à tour de rôle... Cette solidarité acheva d'exclure les petites gens ; simples ouvriers, ils étaient hors du système¹.

D'ailleurs, la moyenne propriété se trouva aidée par l'extension de l'élevage qui représentait un travail plus constant au cours de l'année et atténuait les sinuosités de la courbe du travail. L'élevage permit de maintenir intact le format des anciennes métairies, rachetées par les paysans et d'en assurer une exploitation, sans bras supplémentaires, moins intensive sans doute, mais plus rémunératrice. Les campagnes, qui avaient possédé jadis une complexe hiérarchie sociale, furent soumises à un régime uniforme et simplifié de moyens propriétaires (fig. 17, p. 72).

LES
CONSEQUENCES
PSYCHOLOGIQUES :
UNE MENTALITÉ
DE RESTRICTIONS.

Cette transformation sociale s'accompagna d'une transformation psychologique, plus importante encore. Une nouvelle mentalité triompha dans les campagnes : mentalité de prudence, de prévoyance

et d'économie.

De multiples petits faits en sont le signe : si l'on dresse le tableau des sinistrés non assurés contre l'incendie, on constate que, pour cent sinistrés assurés, le Lot-et-Garonne en compte 32 non assurés, le Tarn-et-Garonne 28, tandis que la Dordogne en compte 297, le Lot 112, la moyenne de la France est de 46 ; les deux départements de Moyenne Garonne sont dans le Sud-Ouest ceux où l'on s'assure le plus². Ce sont aussi les départements de France où l'on signe le plus de contrats de mariages : pour cent mariages conclus, le Lot-et-Garonne a 82 contrats et le Tarn-et-Garonne 76, la moyenne de la France n'atteint que 38 ; en outre, le régime adopté ici est le régime dotal qui, par prudence, accentue la vie épargnante ; cet esprit de prévoyance développa l'usage des testaments : même les mineurs et les femmes font un testament. Cela explique la multitude des charges de notaires.

Il n'y a ni paupérisme, ni capitalisme en Moyenne Garonne ; la fortune est aujourd'hui assez uniformément divisée. Si l'on envisage en Lot-et-Garonne la situation des fortunes individuelles pendant les trois années qui ont précédé la guerre, on voit que le nombre des successions actives est

1. En 1921, dans le Tarn-et-Garonne, les ouvriers agricoles ne sont payés que 10 frs. par jour sans nourriture. La Main d'œuvre agricole, Mars 1922, p. 5.

2. TALLQVIST : *Recherches Statistiques sur la tendance à une moindre fécondité des mariages* Helsingfors, 1886. Tableau 11 et 20.

de 60 % compris les enfants, ainsi 6 individus sur 10 possèdent un patrimoine. Les successions les plus nombreuses sont comprises dans la tranche de 2 à 10.000 frs. et représentent presque toujours de petites propriétés rurales ; seulement 6 successions sur mille dépassent 100.000 frs ¹.

Cette prévoyance se marque surtout dans les préoccupations du patrimoine. Comme il n'y a plus, dans le cycle économique actuel, d'autres horizons que la culture, il faut faire place aux enfants sur le domaine ². Alors intervient la crainte du morcellement qui est d'autant plus dangereuse que l'on a souvent des domaines d'un seul tenant formant unité d'exploitation et pour lequel un partage est une ruine ³. La restriction des naissances devient ainsi un moyen de maintenir le rang social de sa famille ; c'est la stagnation de la population établie comme règle. Or la moyenne propriété ayant pris la première place, c'est elle qui impose au pays son opinion ; la dénatalité entre ainsi dans les mœurs, elle se trouve par ailleurs correspondre à la situation décadente de la bourgeoisie et des gens de ville où l'on n'avait pas attendu l'exemple des moyens propriétaires pour adopter le système de la famille réduite ⁴. Ces concordances amenèrent le pays tout entier à adopter de nouvelles habitudes familiales, bien différentes de celles pratiquées jadis : on considère comme un devoir de limiter sa famille, cela rentre dans la bonne morale au même titre que l'acharnement au travail ou la minutieuse économie ⁵.

Cette mentalité, devenue générale et formant une ambiance psychologique propre au pays, peu importe que l'horizon de travail dépasse progressivement le nombre des bras sans cesse en régression. Aujourd'hui, la dépopulation est descendue au-dessous du chiffre réclamé par les conditions d'exploitation

1. Renseignements obligeamment fournis par les bureaux de l'enregistrement d'Agen.

2. J. GOLDSTEIN (*Bevölkerungsprobleme und Berufsgliederungs in Frankreich*. Berlin, 1900, p. 223) montre que les départements en baisse de population ne sont ni les départements industriels, ni les départements agricoles pauvres, mais les départements agricoles aisés.

3. Les cultivateurs sont tellement incorporés à leur propriété que, souvent, on les appelle du nom de leur domaine : on dit par exemple « l'aïnat de la Plane » (l'aîné de la métairie de la Plane).

4. Déjà en 1764, le subdélégué de Nérac écrit à l'intendant de Bordeaux : « parmi la bourgeoisie, on trouve des célibataires âgés et même ceux d'entre ces bourgeois qui se marient, ont peu d'enfants, en sorte qu'il semble que ces époux encore jeunes, après avoir eu un ou deux enfants, aient fait un vœu naturel de chasteté ». Arch. de la Gironde, 2860.

5. BERTILLON publie les renseignements suivants qu'il a recueillis au cours d'une enquête en Lot-et-Garonne : « Une seconde grossesse passe pour une honte ; l'homme, qui a des enfants est méprisé, même par les femmes ; les beaux-parents se fâchent et viennent accabler leur gendre de reproches ». J. BERTILLON. *La dépopulation de la France*. Paris, 1911, p. 108. C'est devenu presque un dicton de dire quand on annonce la naissance d'un troisième enfant : « Un troisième, il ne vivra pas ». — Arsène DUMONT : *La dépopulation dans le canton de Sainte-Livrade*. A. F. A. S. Bordeaux, 1895.

du pays ; la classe des moyens propriétaires n'arrive plus à se recruter en elle-même ; souvent, le domaine tombe en quenouille, il devient facile d'accéder dans cette classe, même pour des anciens journaliers et c'est là une autre cause de disparition du prolétariat rural. L'immigration actuelle prouve que la natalité ne suffit plus à fournir la quotité de travail nécessaire ¹.

LES CAUSES
ACCESSOIRES :
LES LOIS
SUCCESSORALES.

Ainsi cette dépopulation a comme point de départ une transformation des conditions économiques et un bouleversement dans la structure sociale ; ces changements ont agi sur la fécondité des mariages par une modification de mentalité ². Grâce à ce nouveau statut psychologique, des facteurs, qui n'avaient guère joué de rôle jusque là, deviennent actifs.

Beaucoup d'auteurs ont attribué la dépopulation à l'influence des lois successorales : le code civil prescrit en effet le partage égal entre les enfants (art. 815 et sq.) ; par là, il entraîne la destruction du domaine agricole et, pour le garder intact, il faut se priver d'une nombreuse postérité ³. Il est juste de reconnaître que ces dispositions législatives ont une répercussion sur la natalité. La coutume de « fayré aïnat » (faire un aîné) est très ancienne et, dès l'an IX, les articles du Code civil apparurent une gêne ; on eut recours à des actes frauduleux pour assurer à un des fils le domaine intégral ⁴. On employa le détour du partage d'ascendant (art. 1075 et 1076), partage du vivant du père et tous les enfants, même les moins favorisés, étaient appelés à le reconnaître par avance. Mais, dans la suite, la Cour de Cassation décida que tout partage anticipé, qui ne donnait pas à chaque enfant une part effective en terres, était nul et, s'il y avait lésion de plus du quart, on pouvait réclamer l'annulation du partage pendant une durée de dix ans après la

1. Cette transformation psychologique est devenue si générale qu'elle a eu des conséquences pathologiques. Le docteur BELBÈZE, en étudiant les populations rurales du Tarn-et-Garonne, note l'extrême fréquence de la névrose et de la neurasthénie (D^r R. BELBÈZE : *La Neurasthénie rurale*. Paris, 1911, p. 222. Le docteur MIRC, directeur de l'asile des aliénés du Lot-et-Garonne, déclare : « La courbe de diminution de la natalité semble correspondre à une augmentation non négligeable des troubles mentaux. D^r MIRC : *Les points de dégénérescence nerveuse en Agenais*. Rev. Agenais, 1924, p. 119.

2. QUÉTELET montre comment les changements économiques agissent surtout par les nouvelles psychologies qu'ils entraînent. QUÉTELET : *Physique sociale ou Essai sur le développement des facultés de l'homme*. Bruxelles, 1869. T. I, p. 159 et 210.

3. Fernand AUBURTIN. *La natalité*. Paris, 1921, 408 p. ROULLEAUX-DU-GAGE : *Natalité et législation*. Paris, 1922.

4. Le député CAZALES de Grenade-sur-Garonne déclarait à l'Assemblée Constituante en 1791 lors de la discussion des lois successorales : « Considérez que les provinces méridionales du royaume où, par le fait, on partage inégalement, sont plus industrieuses et plus peuplées que les provinces du centre où les partages sont égaux..., peut-être même serait-il à craindre que cette part égale, qu'on serait obligé de donner aux cadets, ne les empêchât de naître ».

mort de l'ascendant¹. Les Cours de Justice du Sud-Ouest et notamment celle d'Agen ont lutté tant qu'elles ont pu contre cette jurisprudence. En 1863, le premier président à la Cour Impériale d'Agen montra que, seul, un changement de la loi, « si malheureusement interprétée par la Cour de Cassation », peut ramener l'intégrité du patrimoine².

Jusque-là cependant, le principe du partage égal n'avait gêné qu'une minorité de la population ; pratiquement, on ne faisait un aîné que dans les familles bourgeoises ; chez les petites gens, le morcellement des biens se combinait facilement avec une forte natalité grâce aux multiples horizons de travaux des métiers ruraux³. Du jour où la moyenne propriété paysanne se substitua aux différents types sociaux et où se fermèrent les horizons de travaux autres que l'agriculture, la loi successorale toucha la majorité des gens et posa à tous le dilemme du morcellement ou de l'enfant unique : on opta pour la restriction de la famille et, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, tout morcellement cessa. La Moyenne Garonne devint même une des rares régions où s'opéra un regroupement des terres sous l'effet de la dépopulation⁴. Ainsi il ne faut pas accuser de la dépopulation les seules règles successorales du code civil⁵. Il a fallu, pour qu'elles deviennent facteur de dénatalité, que certaines conditions économiques et sociales soient réalisées⁶.

1. Cassation. 12 février 1851, 4 juin 1862, 28 juin et 23 août 1864.

2. Rapport à la société d'agriculture d'Agen, Recueil de la Société d'Agriculture d'Agen. Deuxième série, t. II, 1863, p. 456. Le procureur impérial de Villeneuve-sur-Lot déclare qu'il n'y a pas eu moins de vingt procès sur les partages d'ascendants dans son arrondissement en la seule année 1864. Voir aussi le travail de AYMARD, juge de Paix à Port-Sainte-Marie, sur l'*Action en rescision pour les partages anticipés*. Enquête agricole 1862. Lot-et-Garonne, p. 232 à 240. Le Sud-Ouest est la région de France qui lutta avec le plus de tenacité contre le régime successoral du Code Civil déclare DEMOLINS : *La France d'aujourd'hui*, p. 153.

3. Chez les quelques cultivateurs aisés, les *pagés* du Bas-Quercy, l'ancienne coutume était que le gendre héritait du domaine ; aussi disait-on pour se marier : « aller gendre chez quelqu'un ». La femme attire le mari dans sa propre famille, vieux souvenir sans doute d'un matriarcat primitif.

4. THÉRON DE MONTAUGÉ (*L'agriculture et les classes rurales dans le pays Toulousain*, 1869, p. 441) a bien noté que l'influence restrictive de la législation ne s'est fait sentir sur la natalité que du jour où un grand nombre d'individus du prolétariat rural sont passés dans la classe des propriétaires. CAPOT-REY (*La dépopulation en Lot-et-Garonne*. Annales de géographie, 1922, p. 66) constate également que le paysan n'a adopté le principe de l'héritier unique qu'après passage du stade de métayer au stade de propriétaire.

5. D'ailleurs elles n'ont fait que consacrer un régime d'héritage bien antérieur : toutes ces régions étaient sous le régime du droit écrit où l'on suivait souvent la règle du partage égal, la Novelle 118 du code de Justinien est reproduite dans l'ancienne coutume de Bordeaux art. 234. — BOISSONNADE. *Histoire de la réserve héréditaire*. Paris, 1873, p. 334 et 335.

6. Nous ne souscrivons donc pas à l'idée exposée par HUBERT LAGARDELLE (*Sud-Ouest*. Paris, 1929, p. 111) : « La pratique du fils unique est la conséquence du partage forcé, le dépeuplement est en fonction directe du morcellement ». Qu'on n'oublie pas que la dénatalité est plus grande encore dans les villes (Agen et Montauban), où, cependant, il n'y a pas de terres à partager.

LES CAUSES
INEFFICACES :
I. UNE MORTALITÉ
PRESQUE
NORMALE.

Pour expliquer cette dépopulation, on a mis en avant certaines causes qui, à notre avis, n'ont pas exercé d'influence ; elles peuvent se ramener à trois ; mortalité excessive, niveau moral en décadence, émigration

vers les villes.

Sans doute, le pourcentage de la mortalité en ces régions est supérieur à celui de la moyenne de la France, mais cette supériorité n'existe que depuis 1895. Voici la proportion des décès pour 100 habitants :

Années	Lot-et-Garonne	Tarn-et-Garonne	Moyenne de la France.
1821	2, 15	2, 17	2, 50
1861	2, 05	2, 02	2, 32
1896	1, 94	2	2
1911	1, 99	2, 16	1, 96
1921	2, 62	2, 08	1, 77

Cette mortalité ne découle pas d'une insalubrité spéciale. La Moyenne Garonne est la région où l'âge moyen est le plus élevé de France : en 1901, le Lot-et-Garonne vient en tête avec 36 ans 11 mois pour les hommes et 37 ans 2 mois pour les femmes, le Tarn-et-Garonne suit aussitôt avec 36 ans 5 mois pour les hommes et 36 ans 11 mois pour les femmes ; l'âge moyen de la France est de 31 ans 10 mois pour les hommes et 33 ans pour les femmes ¹ ; ces deux départements depuis longtemps sont ceux qui comptent le plus de vieillards : 18 % de la population sont âgés de 60 ans ou plus ; le Finistère n'en compte que 7 % ; le nombre des centenaires y est plus élevé qu'ailleurs ². La mortalité infantile est au-dessous de la moyenne ; en 1865, en pleine époque de dépopulation, la mortalité des enfants de 0 à 1 an pour toute la France atteint 22, 07 % ; en Lot-et-Garonne, elle n'est que de 20,73 ³. Aussi peut-on écrire : « La partie la plus salubre de la France pour la conservation de la vie est dans le bassin de la Garonne ⁴ ».

1. Album de statistique de la France, p. 21.

2. Sur les 17 départements qui ont le plus de centenaires, 14 sont dans le bassin de la Garonne. Album statistique de la France, p. 23.

3. Le nombre des morts-nés est exceptionnellement faible ; déjà en 1851, le Lot-et-Garonne venait au quatrième rang parmi les départements qui ont le moins de mort-nés avec 1,98 ‰.

4. CAUDERLIER (*Les lois de la population en France*. Paris, 1902, p. 106) note que sur mille fillettes de 5 ans, les 2/3 atteignent l'âge de 60 ans en Lot-et-Garonne. Ce département compte parmi ceux qui envoient le moins d'hospitalisés tuberculeux aux sanatoria de Berck-Plage. En outre, on a plusieurs fois remarqué que le Sud-Ouest a fourni beaucoup de champions de sport, chargés de représenter la France dans les grandes joutes athlétiques internationales. DRIEUX LA ROCHELLE. *La mesure de la France*. Paris, 1922, p. 127.

II. UN NIVEAU MORAL NORMAL.

Certains auteurs ont associé la dénatalité à une baisse du niveau moral ¹. Autant que certains faits extérieurs permettent de juger de l'état moral d'un pays, la Moyenne Garonne ne laisse pas voir d'infériorité à ce sujet. L'alcoolisme n'existe presque pas ² ; la circonscription de la Cour d'appel d'Agen est celle où l'on relève le moins de contraventions dans les cafés : 149 en 1919 ; celle de Toulouse, qui vient juste après, en a compté 348, chiffres bien faibles, si on les compare à celui de Rennes, 4642 ³. D'ailleurs, la région de Moyenne Garonne est une de celles qui consomment le moins d'alcool, moins de deux litres par habitants, alors qu'en Normandie, on en absorbe plus de 8 litres ⁴.

Le Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne comptent parmi les départements où l'on recense le moins de naissances naturelles par rapport aux naissances légitimes ; la moyenne de la France est de 7, 11 enfants naturels pour 100 naissances, elle se tient en-dessous de 3,40 dans les départements garonnais ⁵. Il est bien difficile de se rendre compte de l'importance des pratiques anti-conceptionnelles et de l'avortement ; le docteur LABAT a osé écrire que la répression sévère des avortements relèverait la natalité d'un quart ; il est possible que la mentalité restrictive, qui s'est répandue en ces régions, ait trouvé en ces pratiques un moyen. Remarquons cependant que la tenue morale est facilitée par le grand nombre des mariages et l'âge relativement jeune auquel ils sont contractés ⁶. En 1921, le Lot-et-Garonne est le département où il y a le moins de célibataires : 32 célibataires sur 100 hommes ; dans la Meuse, on recense jusqu'à 55 célibataires et dans les Hautes-Alpes 56 ⁷. La loi sur le divorce, qui est d'ailleurs bien postérieure au mouvement de dépopulation (27 juillet 1884), a moins d'application en Garonne que dans la plupart des autres départements : en 1911, on n'a prononcé que 19

1. CALLON. *Effondrement de la natalité française*, Paris, 1921.

2. En 1808, on notait avec étonnement qu'en Tarn-et-Garonne, on ne connaissait pas l'ivrognerie. PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistique de la France. Tarn-et-Garonne*, 1808, p. 22.

3. Le Lot-et-Garonne et le Tarn-et-Garonne sont après la Lozère, les Basses-Alpes et les Pyrénées-Orientales, les départements où l'on compte le moins de débits de boissons.

4. En 1902, la quantité d'alcool imposée par tête d'habitant donnait comme département les plus faibles de France : le Gers : 0 litre 60, le Lot-et-Garonne : 0,69. En Seine-inférieure, la consommation imposée atteignait 14 litres 37.

5. CAUDERLIER. *Les lois de la population en France*. Paris, 1902. Atlas Pl. XXII et XXIII. Les départements garonnais sont également ceux où il y a le moins de prostituées. *La prostitution en France*. Journal de la Soc. de Statistique de Paris. 1883, p. 16 et sq.

6. En 1860, l'âge moyen du mariage en France est de 30 ans 60 jours pour les hommes ; en Moyenne Garonne, cet âge se tient au-dessous de 29 ans et, pour le sexe féminin, l'âge moyen pour la France est de 26 ans 30 jours et pour la Moyenne Garonne 23 ans. CAUDERLIER. Ouv. cité. Pl. I et II.

7. Album statistique de la France, p. 103.

divorces en Lot-et-Garonne et 45 en Tarn-et-Garonne. Il est donc faux de parler d'immoralité flagrante ¹.

III. PEU D'ÉMIGRATION VERS LES VILLES.

Il est faux aussi d'attribuer la dépopulation à une active émigration vers les villes.

Le Tarn-et-Garonne et le Lot-et-Garonne comptent parmi les départements qui ont le moins fourni à Paris ; en 1901, il y a, dans Paris, 3366 originaires du Tarn-et-Garonne qui vient ainsi au 81^e rang parmi les départements qui ont le moins donné à Paris ². Le Lot-et-Garonne n'a fourni que 4.899 habitants, c'est-à-dire 1,5% de sa population, alors que le Cantal, par exemple, donne 11 % ³. La dépopulation s'est faite sur place, en vase clos, presque sans émigration, le pays résorbant sa propre population. La désertion des campagnes n'a pas non plus profité aux villes du pays. La Moyenne Garonne est une des rares régions où les villes n'ont marqué presque aucune augmentation ; les villes, jadis actives par le négoce et l'industrie, devinrent villes de petits rentiers et de fonctionnaires et n'aidèrent pas la région à se rénover, elles vécurent, elles aussi, d'économie et de restrictions ; elles ne recueillirent pas la succession des métiers ruraux en décadence, ainsi que cela se passait ailleurs, où, souvent même, la ville provoquait cette décadence par son attraction.

		Population rurale
1856	Lot et-Garonne.	82,9 %
	moyenne de la France.	77,7 %
1906	Lot-et-Garonne.	75,5 %
	moyenne de la France.	57,9 %

Pendant ces 50 années, la diminution pour la France entière, en ce qui concerne la population rurale, atteint 15 % ; en Lot-et-Garonne, elle ne s'élève qu'à 7 %. En ce pays qui se dépeuple, la désertion des campagnes par rapport aux villes se fait deux fois moins vite que dans la totalité de la France.

1. Arsène DUMONT a caractérisé la moralité de ces régions en disant qu'elle était une « moralité négative », on ne fait pas ce qui est défendu, mais on pêche surtout par manque d'initiative. Arsène DUMONT. *La natalité à Saint-Pierre-de-Clairac*. Rev. Internationale de Sociologie, 1901.

2. Album Statistique 1907, p. 62 et TURQUAN. *De l'immigration des provinciaux à Paris*. Bull. commission des trav. historiques. Section des Sc. Sociales et économiques, 1904, p. 390.

3. Immigrés à Paris.

	1911	1901
LOT	17.576	14.228
LOT-ET-GARONNE	5.715	4.899
TARN-ET-GARONNE	4.146	3.366
DORDOGNE	19.476	14.191

§ II. — ÉTAPES ET TYPES DE DÉPOPULATION.

ACCROISSEMENT
JUSQUE 1835,
LENTE DÉPOPULA-
TION JUSQUE 1880.

Le Sud-Ouest, pendant le XVIII^e siècle, a connu une époque de forte natalité : le nombre des naissances par mariage, entre 1778 et 1787, était de 4,2 dans la généralité de Montauban ¹. Si l'on considère le rapport des naissances et des décès, on voit que, parmi les généralités où l'excédent des naissances est le plus élevé, se trouve celle de Montauban : 1.264 naissances pour mille décès ².

Pendant le premier quart du XIX^e siècle, la Moyenne Garonne continue à donner de gros excédents de naissances : de 1801 à 1835, on compte en Lot-et-Garonne 295.684 naissances et 265.317 décès, soit un excédent de 30.367, dépassant le dixième des naissances ce qui classe ce département au même rang que le Finistère et le Morbihan ³. Le Tarn-et-Garonne, de 1808 (année de sa formation) à 1835, présente une situation démographique identique : naissances 167.961, décès 150.058, excédent 17.903, soit plus du dixième des naissances.

De 1821 à 1836, le Lot-et-Garonne s'accroît encore de 16.279 habitants, soit 1.000 habitants de plus par an ; mais, déjà, la natalité a baissé sensiblement : en 1841, le chiffre des naissances pour 100 habitants est tombé à 1,90, tandis qu'il était de 2,90 en 1810. Dès 1831, les deux départements garonnais sont dans la zone de plus faible natalité. Les accroissements de population, encore indiqués par les recensements, provenaient d'une immigration. C'est donc par une diminution de la natalité que débute ici la dépopulation ; la baisse de natalité a précédé la baisse de population. Souvent ailleurs, dans le Lot par exemple, la baisse de population est antérieure à la dénatalité. Voici la variation du nombre des naissances pour 100 habitants.

Lot-et-Garonne.	Tarn-et-Garonne	Moyenne de la France
1811 2,90	2,76	3,15
1821 2,45	2,52	3,17
1851 2,	2,23	2,17
1881 1,74	1,84	2,49
1911 1,35	1,47	1,86

En Lot-et-Garonne, la courbe de population atteint son chiffre maximum en 1831 avec 346.835 habitants ; jusqu'en 1846, la courbe reste étale avec 346.260. En Tarn-et-Garonne, la situation est identique : 242.250 habitants

1. LEVASSEUR. *La population française*, t. I, p. 269.

2. A cette époque, la dépopulation était concentrée en Normandie, dans la généralité de Rouen.

3. Morbihan, excédent : 56.839 pour 507.656 naissances ; Finistère excédent : 75.972 pour 635.649 naissances.

en 1831 et 242.498 en 1846. De 1845 à 1881, le chiffre de population et celui des naissances baissent parallèlement d'une façon constante, comme dominé par une maladie chronique. En Lot-et-Garonne, la population perd 10 % du chiffre de 1841 dans l'ensemble des 40 années 1841-1880 ¹.

APRÈS 1880,
DÉPOPULATION
ACCÉLÉRÉE.

En 1881, la courbe de population s'affaisse brusquement, suivie, avec retard, par la baisse de natalité ; la population perd 14 % du chiffre de 1881 dans les 30 années 1881-1910. Alors se place une série de crises agricoles, véritables coups de misères, qui vont déraciner

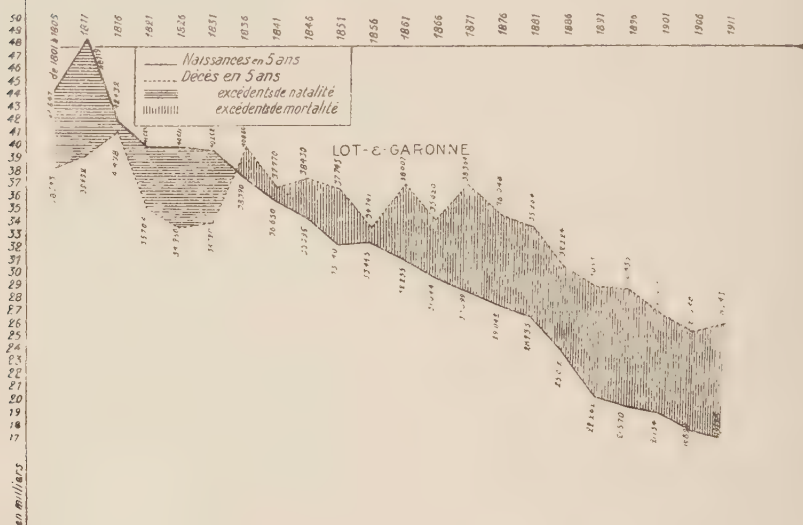


FIG. 19. — COURBES DES NAISSANCES ET DES DÉCÈS EN LOT-ET-GARONNE DEPUIS 1800.

les ouvriers agricoles, moins atteints jusqu'ici que les petits artisans : le prix des blés tombe à 16 fr., au-dessous du prix de revient que l'on établissait à 19 fr. ² ; en outre, entre 1881 et 1891, sévit la crise phylloxérique. Alors la Moyenne Garonne accéléra sa dépopulation par une petite émigration : on compte entre 1886 et 1891 en Lot-et-Garonne 3.408 émigrants et en Tarn-et-Garonne 1.857.

1. G. CALLON. *Le mouvement de la population dans le Lot-et-Garonne de 1821 à 1920*. Rev. de l'Agenais. 1929 p. 16.

2. Le blé russe revenait à Odessa à 9,50 frs. et favorisait les minoteries marseillaises en ruinant la fabrique du minot en Moyenne Garonne. La loi de 1861, qui établissait l'échelle mobile pour les droits sur les grains, était très défavorable aux blés du Sud-Ouest.

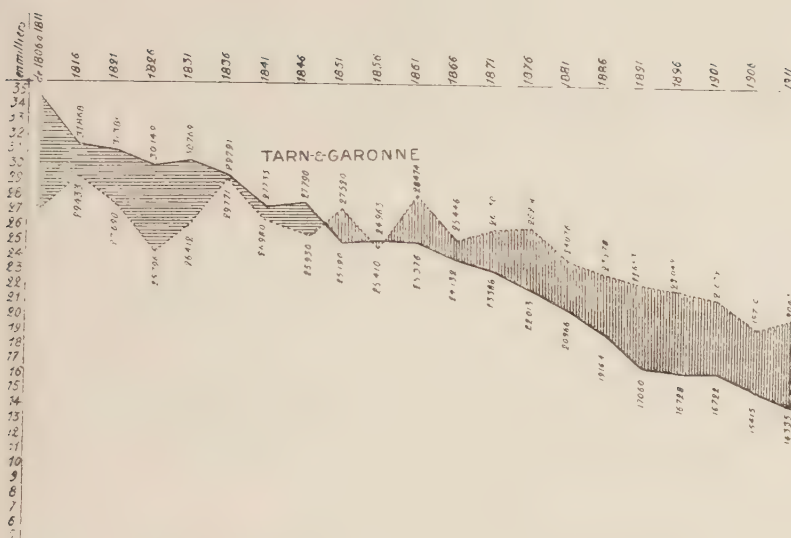


FIG. 20. — COURBES DES NAISSANCES ET DES DÉCÈS EN TARN-ET-GARONNE DEPUIS 1808.

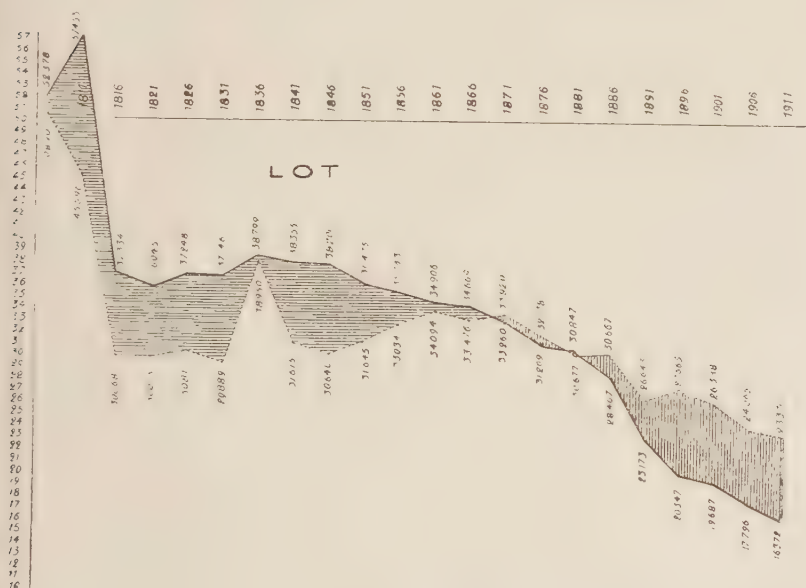


FIG. 21. — COURBES DES NAISSANCES ET DES DÉCÈS DANS LE LOT DEPUIS 1800.

La brusque chute de 1811 correspond à des amputations territoriales dans les départements du Lot et du Lot-et-Garonne.

En Tarn-et-Garonne et Lot-et-Garonne, les excédents de naissances ne se maintiennent importants que jusqu'en 1836. Dans le Lot au contraire, les naissances l'emportent sur les décès jusqu'en 1872, et ce n'est qu'après 1891 que l'écart en faveur des décès devient considérable.

On constate en 1856 une amélioration des naissances, c'est l'époque de reprise momentanée de l'horizon de travail industriel.

La baisse de natalité atteint seulement vers 1900 toute son acuité ; le Lot-et-Garonne passe en tête des départements pour la faible natalité, la moyenne des naissances en France en 1904 est de 2,10 naissances sur 100 habitants ; le Lot-et-Garonne, accompagné du Gers, arrivent en dernier avec 1,42 et le Tarn-et-Garonne suit de près avec 1,57. En 1913, ces chiffres ont encore baissé, le Gers est le plus bas avec 1,29, puis le Lot-et-Garonne avec 1,35 et le Tarn-et-Garonne, avec 1,47, vient trois rangs plus loin.

Depuis la guerre, il est très difficile de juger des mouvements de la natalité ; les pertes de guerre ont naturellement créé une forte baisse. Cependant pour la première fois, le recensement de 1926 a marqué un arrêt de la courbe descendante et même un léger relèvement. En Lot-et-Garonne, l'accroissement est de 6.637 et en Tarn-et-Garonne de 4.632. Malheureusement, cette remontée n'est pas en relation avec une progression de la natalité, elle est due seulement à une plus intense immigration ; les excédents des décès sur les naissances restent aussi marqués.

Excédents des décès :

	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929
Tarn-et-Garonne.	555	637	617	805	583	352	974
Lot-et-Garonne	1.019	1.393	1.211	1.222	895	575	1.467

En 1929, ces deux départements viennent au 3^e rang ex aequo pour les excédents de décès par 10.000 habitants avec un pourcentage de 59 ¹.

Faut-il espérer que l'extension du nouveau régime des cultures maraîchères fasse retrouver une nouvelle population de petits cultivateurs et instaure une autre mentalité plus audacieuse qui évincera la mentalité de restriction dont on connaît, aujourd'hui seulement, tous les effets néfastes ? Faut-il compter sur l'immigration pour favoriser ces changements de mentalité ? Faut-il prévoir que les nouvelles facilités de transport étaleront le régime agraire des petites cultures jusque dans les zones de la plus active dépopulation ? L'avenir seul dira si nous sommes au début d'une nouvelle période de repeuplement dans l'histoire démographique de la Moyenne Garonne.

EN PAYS DE MOLLASSE, DÉPOPULATION ET DÉNATALITÉ MOYENNES.

La dépopulation n'est pas ce fait général que relèvent les statistiques, elle a entraîné non pas des pertes uniformément réparties, mais plutôt des déséquilibres de densité. En pays de mollasse, dépopulation et dénatalité restent parallèles et moyennes ; Marmande est un canton

1. On signale toujours de nombreuses écoles où la majorité des élèves sont des enfants uniques : à Léríbosc, sur 26 élèves, 19 sont fils uniques. Rapport de l'inspecteur primaire de Moissac pour 1926.

où les familles conservent une prolificité relativement élevée : en 1891, 211 enfants pour cent familles, c'est-à-dire près du double du pourcentage de Sainte-Livrade dans la vallée du Lot ; aucune commune ne descend au-dessous de 110 et cet arrondissement est celui qui compte le plus de communes ayant de 220 à 239 enfants pour 100 familles. La densité baisse moins rapidement que dans le pays des *serres* : elle tombe en un siècle de 72 à 54 habitants au kilomètre carré, soit une différence de 18 ; tandis que, dans l'arrondissement d'Agen, en majorité dans les *serres*, la perte est de 30 habitants au kilomètre carré.

Cette diminution relativement faible de la population dans les mollasses est en liaison avec l'état social de ces régions ; les petites gens et les hameaux groupés sont rares ; le peuplement, depuis longtemps, est fait presque uniquement de métairies moyennes, isolées les unes des autres, l'exploitation du pays est purement agricole et les effets de la suppression des horizons de travail artisanal se sont faits moins sentir qu'ailleurs.

**DANS LES GRAN-
DES VALLÉES,
DÉNATALITÉ
ET IMMIGRATION.**

Dans les zones privilégiées des grandes vallées, la dépopulation fut en général peu accentuée ; certaines communes rurales se sont même accrues : Lafox, Valence-d'Agen... ; la plupart des communes accusent une baisse de moins de 30 %.

Cependant dans cette zone, la dénatalité a été plus sensible qu'ailleurs. Le canton de Sainte-Livrade sur le Lot, le plus riche de la Moyenne Garonne, est celui qui compte le plus faible pourcentage d'enfants : 110,9 pour cent familles en 1891 et dans la commune même de Sainte-Livrade, on enregistre la plus faible natalité de tout le Sud-Ouest : 76 pour 100 familles¹. Les cantons d'alentour : Agen, Castelmoron, Port-Sainte-Marie, étendus en bonne partie dans les grandes vallées, sont tous parmi les plus faibles en natalité, moins de 145 enfants pour 100 familles.

Cette dénatalité est ancienne ; ces régions riches ont été les premières atteintes parce que ce sont les premières où les cultivateurs ont pu parvenir au grade de moyen propriétaire aisé.

Mais la dépopulation est ici, en partie, camouflée par une immigration continue : de 1836 à 1846, les 24 communes riveraines de Garonne dans l'arrondissement d'Agen donnent un excédent de décès de 1.857 et cependant leur population s'augmente de 3.508 habitants, il y a donc immigration de 5.365 unités. La plupart des communes comptent beaucoup d'individus nés au dehors : à Sainte-Livrade, en 1891, sur 2.552 habitants, on en dénombre 1.354 nés hors du territoire, la plupart d'ailleurs (1.094) nés dans le département ; Allès, sur 399 habitants, n'en possède que 141 nés dans la

1. Le revenu imposable atteint dans ce canton 137 frs. par hectare en 1891, chiffre le plus élevé de Moyenne Garonne ; dans les *serres*, ce chiffre varie autour de 60. Arsène DUMONT. *La dépopulation dans le canton de Sainte-Livrade* A. F. A. S. Bordeaux, 1895.

commune. Aussi, malgré la dépopulation, le prix des terres se maintient élevé : 10.000 fr. l'hectare en 1890 ; des maisons neuves se construisent nombreuses au milieu des cultures de *ribière* ; néanmoins, la mentalité de restriction triomphe ici plus qu'ailleurs et la population a besoin d'être alimentée et renouvelée constamment, comme une population urbaine ; les grandes vallées constituent la principale zone de déperdition de Moyenne Garonne. La majorité des bourgs, où habitaient les gens de rivière, tombent en ruines : Auvillars, Boé... (opposer la photo 5 à la photo 25).

**DANS LES SERRES,
DÉNATALITÉ
ET ÉMIGRATION.**

Cependant, la dépopulation atteint son maximum sur les plateaux calcaires des *serres*. C'était jadis la région la plus prospère, celle où le régime blé-mais donnait les plus beaux résultats, c'était aussi la partie la plus peuplée : la densité dans l'arrondissement d'Agen était en 1808 la plus élevée de Moyenne Garonne, 97,2 habitants par kilomètre carré, une des plus élevées de la France d'alors. Le pays, avec ses nombreux hameaux ou *maynés*, était surpeuplé ; l'exploitation avait été poussée jusqu'à l'extrême, au point que l'effectif humain vivait dans des conditions instables, déficitaires ; il était aidé, il est vrai, par un actif travail artisanal, mais la valeur de l'effort dépassait la valeur du rendement, la simple augmentation du prix du travail rendit la désertion obligatoire pour les petits artisans.

La dépopulation prit une allure plus accélérée que la dénatalité ; presque toutes les communes agenaises, qui, de 1841 à 1911, ont baissé de plus de 50 %, se trouvent en cette zone ¹ : le canton de Beauville a perdu 44 % de sa population, celui de Puymirol 40 %, celui de Tournon 38 %. Dans le Tarn-et-Garonne, la situation est pire encore : le canton de Montaignut-de-Quercy a perdu de 50 %, Lauzerte 49, Bourg de Visa 45 ; la ruine des nombreux bourgs laissa le pays sans débouché (photos 21 et 22).

Les *serres*, qui étaient jadis parmi les régions les plus peuplées, sont aujourd'hui moins habitées que les plus pauvres pays des mollasses. La densité de l'arrondissement d'Agen est tombée de 97 en 1811 à 67 en 1911 ; celui de Moissac, également dans les *serres*, vient ensuite et baisse de 69 à 45 habitants. L'abandon a surtout porté sur le plateau qui s'est transformé en beaucoup d'endroits en véritable désert, où la broussaille envahit champs et vignes abandonnés ; à Saint-Caprais-de-Lerm, les sangliers avaient pris possession des terres et rendaient précaires les cultures restantes ; il a fallu, pour que l'homme reprenne le dessus, l'arrivée de nouvelles familles aveyronnaises et italiennes ². Dans presque toutes les communes, il y a plus d'habitations déclarées que de ménages : à Penne en 1921, on dénombre

1. Clermont-Dessus, Grayssas, Saint-Jean-de-Thurac, Saint-Pierre-de-Clairac, Sainte-Urcisse, Engayrac, Tayrac... (Auradou tombe de 610 habitants en 1836 à 287 en 1921).

2. Des hommes avertis comme M. Henri HITTIER pensent que la solution moderne pour de telles régions est le reboisement en pins.

662 maisons pour 588 ménages, il y a donc 74 maisons inhabitées, alors qu'il y a un siècle, on comptait plusieurs ménages par maison ¹.

La natalité est faible ; en 1891, le canton de Prayssas a 132 enfants pour 100 familles et vient en deuxième rang parmi les cantons qui comptent les familles les plus réduites ; Laroque-Timbaut suit au troisième rang avec 133 et Puymirrol avec 134 ².

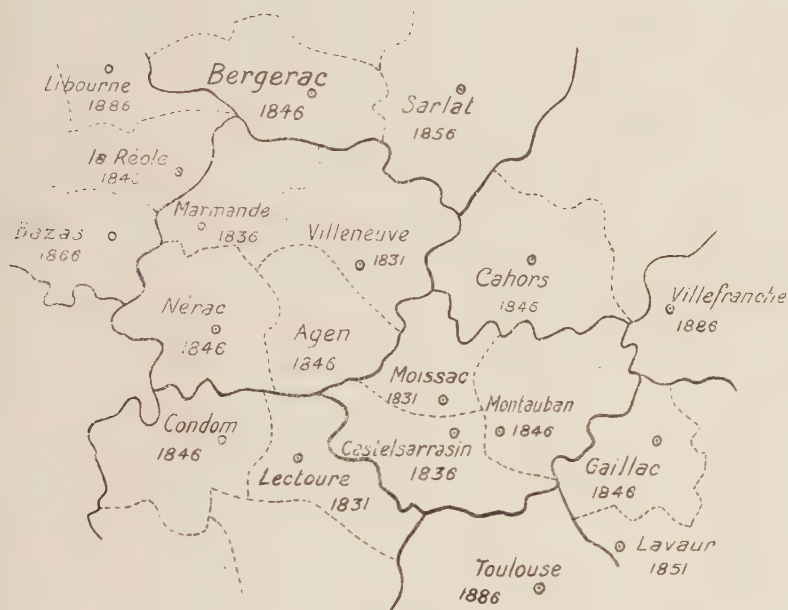


FIG. 22.

Carte indiquant par arrondissement les dates auxquelles la population a atteint son maximum et à partir desquelles a commencé la dépopulation.

On voit que les premiers en date sont ceux de Villeneuve-sur-Lot, Moissac, Lectoure.

A cette forte dénatalité, s'ajoute une émigration : les serres sont la seule région où ait existé une véritable désertion ³, elle s'écoule d'ailleurs surtout

1. A Auradou en 1921, le chiffre des maisons s'élève à 103 et celui des ménages à 83 ; en 1836, les maisons étaient au nombre de 118, mais il y avait 300 ménages.

2. Il y a quelques communes, où sur 100 familles, il n'y a pas même 100 enfants : Grayssas 92 %, Saint-Urcisse 95 %, Clermont-Dessus 97 %, etc... CHERVIN. *La natalité dans le Lot-et-Garonne*. Rapport au Conseil Général du 22 janvier 1891.

3. Saint-Pierre-de-Clairac passe de 1113 habitants en 1836 à 620 en 1896 ; sur les 493 habitants perdus, la diminution due à l'excédent des décès entre pour 264 et l'émigration pour 229.

à l'intérieur de la Moyenne Garonne : on abandonne les hameaux du plateau pour aller peupler les riches terres des grandes vallées. Cette émigration est ancienne ; jadis, les petites gens des *serres* descendaient faire l'*estibe* dans la plaine de Garonne ; bientôt cette émigration saisonnière fit place à une émigration définitive. Aujourd'hui, le mouvement n'a fait que s'accroître : à Castelnau-Montratier, de 1918 à 1922, on signale le départ de 32 jeunes gens et de 48 jeunes filles, soit plus de la moitié de la jeunesse. L'émigration emporte les jeunes, en sorte que les *serres* sont surtout peuplées de vieillards ; à Penne en 1921, sur 2.052 habitants, on en comptait 992 de plus de 40 ans.

§ III. — LE REPEUPLEMENT PAR IMMIGRATIONS AU XX^e SIÈCLE.

SITUATION DES CAMPAGNES APRÈS LA DÉPOPULATION.

La densité du Lot-et-Garonne donne environ une famille de trois personnes par 10 hectares ; en 1841, il y avait une famille de 4 personnes par 6 hectares ¹. Presque toutes les communes ont baissé d'habitants.

POPULATION DES COMMUNES.

		moins de 100 hab.	100 à 200	200 à 300	300 à 400	400 à 500	500 à 1000	1000 à 1500	1500 à 2000	2000 à 3000
Lot-et-Garonne	1851			6	20	41	146	49	25	13
»	1906		8	47	55	57	103	28	11	9
Tarn-et-Garonne	1851		3	8	19	20	78	28	14	7
»	1906 ²	8	9	23	28	19	73	17	6	9

Une fois qu'une commune est en dessous de 200 habitants, c'est l'agonie ; la commune n'a plus de quoi fournir à une vie municipale : plus de maréchal-ferrant, de boulanger, de facteur, d'instituteur, de prêtre. On a déjà dû supprimer plusieurs communes ³. Les maisons abandonnées sont nombreuses dans les campagnes (photo 11) ; des propriétaires pour ne pas payer l'impôt, détruisent les cheminées et découvrent leur toit pour prouver l'aban-

1. COUTHURIER. *La population du Lot-et-Garonne après la guerre*. Revue de l'Agenais, 1921, p. 366.

2. Album statistique, 1907.

3. GAUJAC, réduit à 34 habitants, a été rattaché à Frégimont ; Dominiech, tombé à 51 habitants, est rentré dans Saint-Salvy ; Lagarrigue, Saint-Géraud, Ambrus... sont menacés du même sort. La commune de Frespech a perdu ses foires, son boulanger, son aubergiste, son forgeron.

don¹. Des domaines sont laissés en friche ou servent de pacages à moutons². Le tableau des exploitations vacantes, dressé par le service de la main-d'œuvre agricole, place le Tarn-et-Garonne au deuxième rang et le Lot-et-Garonne au quatrième. Cette désertion des campagnes se traduit par une forte baisse du prix des terres³.

**LA MOYENNE
GARONNE, ZONE
D'IMMIGRATION
DE CULTIVATEURS**

Une telle situation allait faire de la Moyenne Garonne une zone d'appel d'hommes. Ce pays avait déjà été bien des fois le théâtre d'immigrations variées : deux sortes d'immigrations y ont alterné : après les époques de désastres (guerre de Cent ans ou luttes religieuses du XVI^e siècle), des colons sont arrivés pour repeupler ; aux époques de prospérité (XVIII^e siècle), des petites gens de pays déshérités sont venus pour assurer l'intensive exploitation du Bas-Pays, appelés par l'abondance du travail. Au XX^e siècle, le cas est différent, les immigrants furent attirés par la facilité d'avoir de la terre. Cette chose si enviée du cultivateur, la terre, on la trouvait en quantité et à bon marché en Moyenne Garonne¹.

Des cultivateurs des régions les plus variées vinrent alors en Moyenne Garonne. Pour trouver une aussi grande diversité d'apports, il faut aller dans les pays de jeune colonisation ; dans cette large immigration agricole du XX^e siècle, deux contingents principaux se sont succédés : le premier fut composé de petites gens, venant de régions trop peuplées où l'accès à la terre leur était quasi-impossible ; l'exode en Moyenne Garonne apparut à ceux-là comme un moyen de monter de classe ; ils étaient sans capitaux, ils ne pouvaient songer à acquérir de la terre, ils s'engagèrent comme métayers ; les propriétaires, qui ne trouvaient plus en Garonne de métayers, même à des conditions ruineuses, accueillirent favorablement ces nouveaux venus et les recherchèrent volontiers. Plus récemment et surtout depuis

1. Déjà en 1861, la Moyenne Garonne était la région qui avait le plus de maisons, comparativement au nombre de ses habitants.

	nombre de maisons par km. carrés.	nombre d'habitants par maisons.
Lot-et-Garonne	17	3,73
Tarn-et-Garonne	16	4
Moyenne de la France	14	4,90

2. *La Main d'œuvre agricole*. Février 1922.

3. Près de Montauban, une propriété de 44 hectares achetée 66.000 frs. en 1898 est adjugée 16.000 frs. en 1907 ; en 1923, un domaine de 54 hectares, commune d'Escassefort, est vendu 55.000 frs. P. CAZIOT. *En pleine crise agraire*. Journée industrielle. 2 février 1924 et *La Valeur de la Terre*. Paris, 1914, 450 p. Au début du XIX^e siècle, la terre valait 2800 et même 3200 frs. l'hectare. PEUCHET ET CHANLAIRE : *Statistique de la France*. 1808, t. II. Tarn-et-Garonne, p. 20.

4. Une nouvelle profession apparut, celle de marchand de biens. TAUPIAC, en 1868, parle déjà de cette profession, mais comme d'une chose toute récente et inconnue de ses pères. (*Statistique Agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*. 1868, p. 214.

la guerre, un autre contingent d'immigrés envahit la Moyenne Garonne : il est composé de cultivateurs riches ou enrichis par les années de guerre et d'après-guerre qui ont chez eux des propriétés insuffisantes pour occuper leur nombreuse famille, ou qui désirent trouver pour leurs enfants des domaines conformes à leur nouvelle situation ; ces immigrants sont donc acheteurs. Quelques-uns viennent de régions françaises, mais la plupart sont des étrangers qui ont parfois bénéficié pour leurs achats de l'avantage du change.

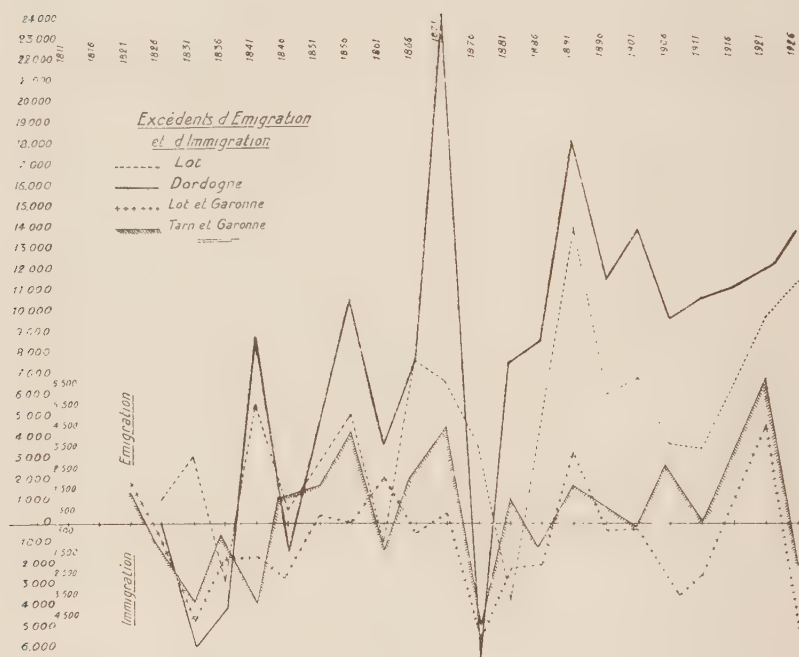


FIG. 23. — COURBES, PAR DÉPARTEMENT, DE L'ÉMIGRATION ET DE L'IMMIGRATION.

Il est facile de distinguer le Tarn-et-Garonne et le Lot-et-Garonne du Lot et de la Dordogne qui sont tous deux à peu près constamment en zone d'émigration.

Pour les deux départements de Moyenne Garonne, de 1821 à 1846, la prospérité agricole entretient une immigration, mais de 1846 à 1871, la crise des petits métiers ruraux provoque une émigration ; à partir de 1871, la baisse accélérée de la natalité entraîne une immigration sauf au moment de la crise phylloxérique en 1891 et pendant la guerre

LES VENDÉENS.

La première en date de ces immigrations de cultivateurs fut celle des Vendéens. L'état social de la Vendée s'y prêtait : la densité de la population y était assez élevée : 65,8 habitants par kil. carré en 1901 et, dans la région maraichine, d'où venaient en majorité les immigrants,

la densité dépassait 75. La natalité était forte ; on comptait seulement 81 décès pour 100 naissances ; en 1904, l'excédent des naissances était de 2625 (tandis que la même année en Lot-et-Garonne, il y avait un excédent de décès de 1494). Le mode de tenure des terres comportait la grande propriété, répartie en métairies ; mais l'accès au métayage était difficile et les conditions de ce contrat onéreuses pour le preneur, il devait apporter le cheptel mort et tout ou partie du cheptel vif, il payait la cote foncière et le salaire des journaliers supplémentaires. On se trouvait ici devant un contrat tout autre que le métayage si favorable de Moyenne Garonne. Cette différence des clauses fut une des raisons principales de l'émigration. En Vendée, les petites gens ne pouvaient parvenir au métayage, les métayers formaient une classe fermée ¹.

L'émigration vendéenne était ancienne ; elle avait envahi d'abord les pays voisins : plaine du Poitou, puis Saintonge, où elle avait profité de la ruine du vignoble pour reprendre les terres aux vigneron ². Les Vendéens abordèrent ensuite la Dordogne et la Gironde, ils atteignirent le Lot-et-Garonne vers 1895, ils disaient « aller en Guonne ³ ». Il semble bien que ce soit un instituteur de Labretonnie en Agenais, détaché en Vendée à Luçon, qui détermina les premiers départs. Bientôt, les marchands de biens et les notaires de l'Agenais firent de la réclame en Vendée ; mais le principal recrutement fut opéré par les émigrants eux-mêmes qui s'attiraient les uns les autres suivant des parentés ou des relations. Le nombre des Vendéens, ainsi établis en Lot-et-Garonne, s'élevait à 1910 d'après les statistiques de 1911 du service agricole départemental, mais ce chiffre est certainement inférieur à la réalité.

L'émigration vendéenne a occupé surtout le pays des mollasses autour de Marmande. C'est la partie la plus bocagère de l'Agenais, celle dont les grandes haies d'arbres ou *randales* rappellent les *chintres* de Vendée. Par une curieuse correspondance, c'étaient les mêmes régions qu'avaient peuplées jadis au XV^e siècle les *Gavaches*, gens de langue d'oïl, venus également du haut Poitou. Bientôt à cause de leurs nombreuses familles, ces nouveaux colons débordèrent : on trouve des fils de métayers vendéens qui ont repris des domaines vers Monflanquin, Montpazier et plus loin jusque dans les mollasses du Bas-Quercy autour de Durfort, mais, entre les deux zones mollassiques, sur les *serres*, les Vendéens restent très rares ⁴.

1. Comte de TOURDONNET. *Rapport sur la situation du métayage*. 1879, p. 446.

2. C'est elle qui participa à la transformation de ces pays par l'élevage et au développement des laiteries coopératives.

3. POTET. *L'émigration vendéenne dans le bassin Aquitain*. Annales de Géographie. 1912, p. 265. — CHATAIGNEAU. *L'émigration vendéenne*. Annales de Géographie, p. 434. 1917.

4. Sur les causses, ils sont absents. Vers le Sud, ils ont dépassé la Garonne et forment de petites colonies autour de Laplume et de Casteljaloux. LAURENT. *Armagnac et Gers*. Annales de Géographie. 1911, p. 154. Le Conseil Général du Lot-et-Garonne accorde 100 frs. par famille d'immigré après engagement de rester 5 ans dans le département.

Depuis la guerre, beaucoup ont acheté leur métairie et se sont ainsi tout à fait incorporés au pays ; ils y ont d'ailleurs apporté quelques innovations heureuses : ils ont utilisé les premiers la charrue Brabant, appelée en Agenais charrue vendéenne ; ils ont introduit le labourage en planches à billon, qui permet de mieux égoutter le sol ; ils ont développé la culture du chou et les prairies artificielles ; surtout, ils ont perfectionné l'élevage et l'ont orienté vers la production du lait ; ils ont développé l'industrie du laitage à la mode charentaise et, pour cela, ils ont importé des vaches parthenaises très beurrières ; plusieurs laiteries coopératives ont déjà été établies par eux autour de Marmande : peut-être est-ce là une nouvelle fonction qui est en train de naître en ces pays de mollasses ?

Cette immigration, commencée vers 1890, a atteint son maximum entre 1902 et 1906. Depuis 1910, les apports ont diminué ; l'état social s'est amélioré en Vendée ; l'exode en Agenais était déjà une fin d'émigration, composée d'éléments pris dans la classe la plus pauvre : les colons venaient surtout du marais breton et du marais de Chalans (région de Bourgneuf, Machecoul, Beauvoir, Saint-Gilles-de-Vie). C'étaient de petites gens, des *bourriniers*, à peine des cultivateurs, vivant de chasse, de pêche, d'élevage de canards, ou de petits métiers précaires : scieurs de long, vanniers... Ils étaient pour la plupart chargés de famille et dans le dénuement le plus complet.

Après la guerre, à cause de la hausse du prix des terres en Vendée et du très bas prix maintenu en Agenais, on assista à une reprise de l'émigration, mais, cette fois-ci, par des paysans enrichis qui achètent des domaines. Ils s'établissent surtout autour de Miramont. Ce second contingent est complété par l'arrivée de quelques charentais¹, originaires de la région de Saint-Jean-d'Angely qui s'établissent autour de Damazan et dans le Queyran. Comme les Vendéens, ils s'adonnent à l'élevage, en leur doit l'extension des cultures de trèfle de Hollande et de luzerne.

LES AVEYRONNAIS
ET LES
« PUISARDS ».

Les Vendéens ne s'établirent pas dans les serres, région cependant la plus dépeuplée. La décadence y était telle qu'on cherchait bien plutôt à se défaire des domaines coûte que coûte qu'à les conserver en métayage ; d'ailleurs, en ces régions de hameaux et de petites gens, les terres étaient morcelées et il fallait acheter pour regrouper. Aussi la recolonisation fut entamée plus tardivement et par une autre vague d'immigrés, ceux qui vinrent comme acheteurs de terre et qui amenèrent en Garonne non plus des petites gens, mais des familles disposant de quelques capitaux.

Les agriculteurs du Massif Central furent les principaux agents de cette colonisation. Certes, ce n'était pas la première fois que le Massif Central

1. Déjà signalés en 1909. Rapport de M. RABATÉ au Conseil Général du Lot-et-Garonne.

fournissait des hommes à la Moyenne Garonne, mais presque toujours c'étaient de petites gens : colporteurs, bûcherons, défricheurs... Aujourd'hui, la situation s'est renversée, de riches cultivateurs montagnards descendent en Agenais pour acheter les terres dépréciées.

Le mouvement, esquissé déjà un peu avant la guerre, prit toute son ampleur après 1920 ¹. Les immigrants vinrent de la région montagneuse : Haute-Loire, Aveyron, Lozère, Cantal. On les appelait parfois les *Puisards*, c'est-à-dire gens venant du pays des Puys et surtout du Puy-en-Velay. Ces régions sont en baisse sensible de population : la Lozère a perdu de 1911 à 1921 près de 15 % de sa population. Cependant partout, se maintiennent de larges excédents de natalité : l'Aveyron, en 1920, compte 6493 naissances et 5959 décès. Les pertes sont donc dues à une active émigration, déjà ancienne et qui prend les formes les plus variées : cochers, chauffeurs, marchands ambulants... La Moyenne Garonne reçoit un apport nouveau de cette émigration, celui produit par le besoin d'acheter de la terre pour les cultivateurs enrichis et chargés de famille. En Agenais, on pouvait avoir un domaine de 20 à 30 hectares avec maison et matériel pour un prix égal à celui qu'aurait coûté chez eux 4 ou 5 hectares de montagne.

Ce mouvement, entretenu par les marchands de biens, prit une rapide extension ². Des Aveyronnais et des Auvergnats, premiers installés, se muèrent à leur tour en marchands de biens et opérèrent un véritable racolage en leur pays. Les arrivages furent nombreux entre 1920 et 1925 ; dans le canton de Puymirol, le plus dépeuplé, l'apport a été considérable : à La Sauvetat-de-Savères, la plupart des grandes propriétés sont maintenant entre les mains de *Puisards* ; à Saint-Caprais-de-Lerm, les Aveyronnais ont formé aux dernières élections municipales la majorité des voix ; au Bourg-du-Visa, il y a des hameaux entiers, comme celui de Vignebarade ou de Gauthier, qui sont entièrement peuplés par eux.

Cultivateurs laborieux, aidés d'une nombreuse famille, ils se sont attelés aux terres les plus dures, laissées depuis longtemps en friche, comme à Saint-Caprais-de-Lerm, où il a fallu d'abord chasser les sangliers. L'arrivée de ce nouvel élément est encore trop récente pour juger des résultats : ils se sont imparfaitement adaptés à certaines cultures du pays : vigne, prunier ; ils ont conservé leurs habitudes : par exemple, ils utilisent toujours leur longue voiture à quatre roues ; les femmes ont continué à faire de la dentelle et elles ont trouvé en Garonne une nouvelle clientèle. Il y a eu certains déboires et, depuis 1925, ce mouvement d'immigration s'est ralenti ; le prix des terres en Moyenne Garonne s'est d'ailleurs très relevé et perd de son pouvoir attractif.

1. Déjà en 1909, on signale l'achat de propriétés par les Aveyronnais dans les cantons de Tournon et Beauville. Rapport de M. RABATÉ déjà cité.

2. Au Bourg-du-Visa, ce fut un huissier de l'endroit qui, par une habile propagande, attira de nombreuses familles.

LES SAVOYARDS.

D'autres montagnards, plus éloignés que ceux du Massif Central, furent attirés en Garonne. Une large publicité avait été faite par des marchands de biens et même par le ministère de l'agriculture autour des domaines vacants en Agenais. Des habitants de Haute-Savoie, enrichis par l'élevage et la fabrication des fromages, disposaient de capitaux qu'ils désiraient investir en terres ; les bas prix de Moyenne Garonne les tentèrent. Ils partirent surtout de la région qui va de Bellegarde à Chamonix ¹.

En pays de mollasses, ils se groupèrent dans les cantons de Seyches et Lauzun et, dans les serres, ils s'installèrent entre Port-Sainte-Marie et Penne. Partout, ils contribuèrent à développer l'élevage. Aujourd'hui, cette émigration paraît arrêtée pour des raisons analogues à celles qui ralentirent les arrivages d'Aveyronnais.

LES BRETONS.

D'autres régions de France contribuèrent encore à ce repeuplement de la Moyenne Garonne. On signale des acheteurs venant de tous côtés, de l'Ariège à la Flandre et à l'Alsace ². On essaya de provoquer avec des appuis officiels une colonisation bretonne. Déjà une petite colonie d'ouvriers agricoles bretons, mi-temporaires, mi-fixes, avait été introduite dans le canton de Prayssas vers 1907 ³. Les deux départements du Finistère et du Morbihan ont un très fort accroissement de population. En 1920, en Morbihan, on compte 14920 naissances pour 8752 décès. Les offices agricoles de ces deux départements cherchèrent un débouché à ce surcroît d'habitants ⁴. Une vingtaine de métayers bretons furent installés dans le Bas-Quercy, mais le mouvement ne fut pas poursuivi ; les Bretons s'habituèrent mal au régime du métayage et aux méthodes de culture garonnaise.

1. A Lyon, s'est fondée, sous la dénomination d'*Écho de la Savoie*, une feuille ayant pour but de maintenir les relations avec les Savoyards émigrés en Aquitaine.

2. Démarches d'une société appelée l'Action rurale à Strasbourg.

3. RABATÉ. *La petite propriété en France*. Enquête du ministère de l'agriculture. 1909, p. 137.

4. En 1922, trois convois de cultivateurs du Finistère furent dirigés dans le Sud-Ouest, à Périgueux et Montauban. Ces convois avaient été précédés par un expert breton, chargé de visiter les exploitations signalées comme vacantes. A Montauban, un certain nombre de propriétaires de ces exploitations vacantes avaient été convoqués à la préfecture pour embaucher les immigrants. Les baux furent signés en présence des directeurs de l'œuvre des Mutuelles agricoles du Finistère et de l'œuvre des Pilotes bretons. Article de M. JACOB, président de l'Office agricole du Morbihan dans Bull. de la société départementale d'agriculture du Morbihan. Octobre 1921. — DE MARCILLAC. *L'immigration de la main d'œuvre bretonne en Périgord*. C. R. Séances Académie d'agriculture, t. XI, 1923, p. 125. — La Main d'œuvre agricole, novembre 1921 et mars 1922.

LES SUISSES.

L'attraction des terres de Moyenne Garonne s'étendit au-delà des frontières. Les Suisses furent les premiers à porter leurs regards sur ces régions dépeuplées. Le gouvernement suisse était préoccupé de l'absence de débouchés, résultant des limitations américaines à l'immigration et de la fermeture des pays russes ; des démarches furent faites en France dès 1919 ; une commission de conseillers fédéraux séjourna à Montauban et fit connaître les avantages de cette région : des agences de Lausanne et une société de colonisation de Zurich créèrent le mouvement d'émigration vers l'Aquitaine.

Les Suisses, qui vinrent, étaient surtout de petites gens qui s'engagèrent comme métayers et ouvriers agricoles. La majorité provenait de Suisse romande (cantons de Vaud et Neuchâtel), quelques-uns seulement de Suisse allemande (cantons de Zurich et Fribourg). Le principal groupement suisse en Agenais s'établit dans les métairies au Nord d'Agen ; ils y développèrent la production du lait pour l'approvisionnement de la ville et fondèrent à Agen une coopérative de laiterie où l'on tenta même la fabrication d'un fromage de type gruyère, ils avaient amené avec eux quelques-unes de leurs vaches laitières. Seules, les métairies, qui s'étaient spécialisées dans la production laitière, prospérèrent, la plupart des autres familles suisses ne surent pas s'habituer et abandonnèrent ; aujourd'hui, cette immigration est complètement arrêtée ¹.

LES ITALIENS.

L'immigration italienne fut d'une tout autre importance. Les marchands de biens, qui n'avaient pas trouvé en Suisse, malgré l'avantage du change, une clientèle d'acheteurs, cherchèrent ailleurs.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, la Suisse ne fournit que des petites gens, et ce fut d'Italie que vinrent des cultivateurs capables d'acheter des terres. Cependant, les colonies italiennes, établies jusque là en France, appartenaient surtout au prolétariat, ouvriers sans famille qui cherchaient à se faire rapidement un pécule. Dans le Sud-Ouest, l'immigration italienne eut un tout autre caractère.

Elle vint du Nord de l'Italie : deux régions concentrèrent la majorité des immigrants : celle de Bergame et Crémone en Lombardie a fourni le premier contingent, celle de Vénétie et du Frioul (Trévise, Rovereto, Udine) s'est ébranlée un peu plus tard. La Lombardie possède une dense population qui ne trouve pas un horizon de travail suffisant dans les grandes

1. Au recensement de 1926, le département du Lot-et-Garonne compte 1115 suisses et seulement 455 en 1921. Dr Hans BERNHARD. *Landbauzonen, landliche Entvolkerung und landwirtschaftliche Einwanderung in Frankreich, mit besonderer Berucksichtigung der schweizerischen Ansiedlung in Südwestfrankreich*. Bern, Geographischer Kartenverlag Kummerly u. Frey, 1927, 137 p., 32 cartes, 5 planches.

propriétés qui se partagent le pays ; avant guerre, l'émigration se dirigeait vers la Suisse, l'Allemagne du Sud ou l'Amérique du Sud ; depuis, ces débouchés se sont limités et il y eut une véritable « pression démographique »¹.

La surpopulation atteignit d'abord les métayers ou propriétaires de domaines ruraux, il ne leur était pas possible de trouver les terres suffisantes pour placer leurs nombreux enfants ; le prix des domaines dépassait souvent 10.000 livres à l'hectare². La première émigration, qui se produisit, celle de la plaine lombarde, fut composée de riches cultivateurs qui avaient été tentés par les réclames des sociétés de marchands de biens³. Ils allèrent s'installer dès 1921 dans la région de Castelsarrasin. En deux ans, 144 familles, représentant 870 personnes, se fixèrent en ce seul arrondissement. Souvent, ces émigrants avaient vendu leurs terres italiennes à des prix élevés et pouvaient ainsi acquérir un grand domaine en Moyenne Garonne, la différence des prix leur permettant parfois de multiplier par dix l'étendue de leur exploitation.

Mais bientôt, les petites gens, qui souffraient plus encore de la surpopulation, cherchèrent à partir pour « l'Aquitana » ; ils s'engagèrent d'abord comme ouvriers dans les fermes des Italiens déjà installés en France ; puis, ils vinrent comme métayers. Dans la Vénétie, la surpopulation était extrême et le pays très pauvre ; l'émigration fut l'œuvre de riches propriétaires qui achetèrent de la terre en Garonne pour la faire cultiver par des familles qu'ils expédiaient là-bas comme métayers. Il se constitua même des sociétés qui exploitèrent l'émigration, achetèrent de vastes domaines et y envoyèrent de véritables colonies⁴.

LES RÉSULTATS DE L'IMMIGRATION ITALIENNE.

Le succès de cette immigration fut facilité par les nombreuses analogies qui existent entre Moyenne Garonne et Italie du Nord : les dialectes sont voisins ; un paysan d'Agen comprend un italien d'Udine, le régime des cultures est assez semblable : assolement blé-mais avec polyculture, vignes cultivées non en champs, mais en lignes séparées, même en

1. Dans la province de Padoue, la balance de la vie est en déficit, la surpopulation dangereuse, c'est un pays rural en déséquilibre démographique. F. MILONE. *La Provincia di Padova, studio di Geografia economica*. Padova, 1929, 333 p.

2. G. MAUCOT. *Les étrangers et les campagnes françaises*. Annales de Géographie. 1926, p. 103 et sq. — COLETTI, art. dans le *Corriere della Sera*, 23 janvier 1925.

3. C'est à un propriétaire du Gers, M. G. SCHOEFER, que les documents italiens attribuent le premier appel à l'immigration italienne ; président du bureau de la main d'œuvre du Gers, il se mit en rapport avec l'attaché à l'émigration de l'Ambassade d'Italie à Paris. A. HAURIU. *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest*. Année politique française et étrangère. 1928, p. 197.

4. Les Italiens pratiquent souvent chez eux l'agriculture par association de plusieurs familles ; ils en ont introduit quelques exemples dans le Sud-Ouest, ainsi, à Bressol, ils ont un grand domaine sur lequel 64 personnes travaillent en commun.

guirlandes accrochées aux arbres. La Lombardie est une sorte de Moyenne Garonne peuplée et prospère, telle que fut celle-ci au début du XIX^e siècle ; les cultures industrielles y sont encore celles que connut jadis le pays garonnais : chanvre et mûrier ¹.

Cette immigration constitue le plus important repeuplement que le Sud-Ouest français ait reçu de nos jours ; il s'agit d'une immigration agricole massive, sans précédents en France. On évalue en 1927 à 18.000 le nombre des italiens fixés dans le Lot-et-Garonne et le Tarn-et-Garonne ; à eux seuls, ils représentent plus que tous les autres apports d'immigrants ².

En général, ils furent bien accueillis, souvent mieux que les Vendéens ou Bretons, gens de langue d'oïl ; ils s'habituerent facilement au pays et y apportèrent d'utiles changements. Grâce à leurs nombreux enfants, ils purent reprendre les travaux minutieux que la terre agenaise avait reçus au temps de la prolifique population du XVIII^e siècle ; leurs champs sont les mieux sarclés et leurs labours les plus profonds ; ils ont introduit de nouvelles espèces de blés qui donnent de plus forts rendements. On a même attribué aux Italiens l'augmentation de la production du blé qui s'est dessinée entre 1919 et 1925 ; ils ont repris la culture du mûrier et déjà le Bas-Quercy a recommencé à exporter quelques cocons : 5.000 kilogs en 1926, 8.000 en 1927 ³ ; ils ont tenté aussi de reprendre la culture du chanvre

1. On constate, d'ailleurs, de vieux rapports entre Lombardie et Moyenne Garonne : la forme des bastides avec leurs arcades couvertes paraît originaire d'Italie du Nord. R. REY écrit : « Une parenté entre art garonnais et art lombard se retrouve sans cesse : clochers, arcades, baies à losange, clochers octogonaux toulousains etc... R. REY. *Les clochers Toulousains*. Gazette des Beaux-Arts. 1927, p. 42. La similitude des types de peuplement est également frappante. BIASUTTI *Rural Settlement in Italy*. Union géographique internationale, 2^e rapport de la commission de l'habitat rural, Florence, 1930, p. 84.

Déjà sous la Renaissance, à la suite d'évêques italiens qui occupèrent le siège épiscopal d'Agen, plusieurs familles vinrent d'Italie en Agenais et y firent souche.

2. Les statistiques ne concordent pas pour le chiffre des Italiens installés en Moyenne Garonne. Voir RAYMOND. *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest de la France*. Paris. 1928, 213 p. C. R. A. DEMANGEON. *Annales de Géographie*, 1928, p. 82.

Les statistiques quinquennales indiquent :

	1921	1926
Italiens en Lot-et-Garonne	120	7594
Italiens en Tarn-et-Garonne	54	4123

Arrivées annuelles d'Italiens :

	1924	1925	1926
Lot-et-Garonne	795 (5 ^e rang)	1012 (1 ^{er} rang)	1239 (1 ^{er} rang)
Tarn-et-Garonne	320 (12 ^e rang)	336 (6 ^e rang)	333 (9 ^e rang)

D'après les Statistiques de l'immigration de 1918 à 1926. Paris. Imp. Nat. 1927.

3. La Fédération de la soie de Lyon et le Comité national de sériciculture ont distribué en 1926 en Tarn-et-Garonne des primes à 88 familles italiennes.

dans la vallée du Lot, jadis une des meilleures zones chanvrières de France ; ils ont même essayé la culture du riz.

Ils se sont répandus uniformément dans toute la Moyenne Garonne ; en certaines communes, ils forment déjà une forte minorité : à Cazes-Mondenard, à Dunes, à Bressol... Grâce à leur nombre, ils constituent une population à part, ils ont leurs fêtes qui prennent peu à peu la place des fêtes du pays, leurs jeux (jeu de la « mora ») ; partout ils ont remis de la vie dans les campagnes ; on entend les sonores chansons de leurs travailleurs, leurs nombreux enfants repeuplent les écoles ¹. Des boutiquiers, des avocats italiens sont venus s'installer dans les villes, il y a un clergé italien, et même un prélat résida à Agen ² de 1926 à 1929.

Les Italiens ont engagé dans ces régions environ 150 millions de liras. Il y a une Banque de crédit agricole italien qui a son centre à Agen et des filiales dans les bourgs ruraux. Ainsi la colonisation italienne dans le Sud-Ouest français se sert de moyens déjà employés par elle dans la République Argentine.

Les relations restent nombreuses avec la mère patrie ; les demandes de naturalisation sont rares malgré le prix élevé de la carte d'étranger. Les mariages mixtes entre Français et Italiens sont exceptionnels. D'ailleurs, le gouvernement italien s'emploie à maintenir l'« italianité » de ses émigrants ; les jeunes mariés italiens reçoivent des facilités pour faire leur voyage de noce en Italie et les jeunes femmes, dont l'état promet une maternité prochaine, sont transportées gratuitement à la frontière afin d'assurer à leur progéniture une nationalité italienne et, pour ce faire, à San Remo, a été organisée une vaste maternité ³.

Cette émigration a atteint son maximum en 1926 ; aujourd'hui, elle paraît déjà à son terme ; la brusque remontée du prix des terres en Garonne et surtout les nouvelles lois fascistes sur l'émigration en 1928 ont arrêté presque d'un seul coup ce mouvement ⁴.

1. Dans le contrat de fermage, la mode italienne de faire payer par le fermier entrant trois années de fermage a été progressivement adoptée.

2. L'« Opéra Bonnomelli di Assistenza agli Italiani émigranti » a son centre à Agen, elle aide l'émigrant ; elle vient d'être dissoute en août 1928. Plusieurs journaux du Sud-Ouest publient une page en italien.

3. Enquête de DAL PADULO, dans *Lavoro facista*. 19 novembre et 5 décembre 1929. — LUDOVIC NAUDEAU. *L'Illustration*, 23 février, 1929, p. 181.

4. Le gouvernement fasciste procède à un surpeuplement méthodique de l'Italie, les autorisations d'émigrer ne sont accordées qu'à ceux qui sont réclamés par des nationaux résidant déjà à l'étranger et pour des buts de famille. Le contrat de travail n'est valable que s'il prévoit le rapatriement. Une certaine émigration clandestine a continué, mais très réduite. R. DE BOYER-MONTAIGUT. *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest de la France*. Dossiers de l'Action populaire, n° 20 Paris, 1926. — H. PEYRET. *L'immigration de la main d'œuvre italienne en Gascogne*. Bordeaux 1928, 211 p. et FONTANA. *L'Emigrazione italiana nel Sud-Ouest de la Francia*. Riv. di politica economica. 1928. p. 494-505.

LES ESPAGNOLS.

L'immigration espagnole est une vieille habituée en Moyenne Garonne ; déjà en 1866, le Lot-et-Garonne venait au troisième rang parmi les départements français pour le nombre d'Espagnols avec 2574 ; et, en 1906, on y comptait 4846 étrangers dont 4585 Espagnols, soit 93 % des étrangers ; aujourd'hui, les Italiens les ont surpassés en nombre et surtout en importance.

Les Espagnols sont en effet de petites gens, rarement agriculteurs, mais ouvriers de ville et manœuvres ; ils forment une population assez flottante qui habite surtout les bourgs ; ainsi Nérac en compte une colonie de 500, groupée dans un quartier qu'on appelle le Petit Madrid ; à Villeneuve, ils sont venus nombreux à partir de 1840 et ont facilité l'installation de l'industrie en cette ville ; à Montauban, beaucoup de tonneliers sont Espagnols ; à Lavardac et Mézin, ils sont bouchonniers et originaires de la province de Gérone où l'industrie du bouchon est très développée ; à Agen, on évalue leur colonie à près de 3.000, logés surtout dans le quartier de la Porte du Pin ; ainsi les Espagnols représentent essentiellement une population citadine.

Il y eut cependant une immigration espagnole, spécialisée dans le travail agricole, apport d'ouvriers saisonniers venant de l'Aragon, surtout au début du siècle dernier. Beaucoup de ces petites gens ont fini par se fixer comme journaliers, puis comme métayers. Aujourd'hui, profitant de la baisse des terres, ils ont acquis de petites propriétés et furent les premiers à s'adonner à la culture maraîchère ¹. Ils introduisirent même dans la vallée de Garonne un melon de Lérida qui eut grand succès. Depuis la guerre, quelques jardiniers des Iles Baléares sont également venus s'installer autour de Marmande pour se livrer à la culture de la tomate.

DIVERSES
NATIONALITÉS.

La dépopulation agenaïse et le bas prix des terres attirèrent beaucoup d'autres étrangers. Quelques Belges, anciens réfugiés, restèrent comme métayers ; d'autres, nouveaux venus, pratiquèrent le métier de défricheurs pour le compte de marchands de biens ; ils prirent en charge des propriétés abandonnées et les débroussaillèrent, réparèrent les bâtiments ; ils ont été des sortes de pionniers nomades, préparant le terrain aux colons définitifs. D'autres Belges sont venus étudier les possibilités de reprendre l'ancienne culture du lin ; dans une réunion tenue à Astaffort le 14 octobre 1928, un comité belge a prévu l'envoi d'équipes de Flamands pour procéder à l'arrachage ; le lin garonnais, mûrissant trois semaines avant

1. Autour d'Agen, on note des « Balague », des « Planas », des « Sarrocas », des « Meyas »... devenus propriétaires et qui arrivèrent d'Espagne « poco menco que en camisa » (tout juste avec une chemise). J. OLIÉ. *Un departamento frances colonizado por los espanoles*. Bull. société de géog. de Madrid. 1913, p. 336-344. — L. J. THOMAS. Bull. soc. géog. Languedocienne. 1913, p. 293.

celui de Normandie, la même équipe remonterait continuer les travaux vers le Nord ¹.

On signale la présence de quelques Hollandais qui, profitant du change, achetèrent des domaines. On chercha à attirer des Irlandais au moment de la crise politique de ce pays. Il y eut même des Canadiens français qui trouvèrent les terres abandonnées de Moyenne Garonne plus avantageuses que les lots de colonisation du Canada. Ces divers apports restent des cas isolés et ne représentent pas de courants d'immigration. Il faut en dire autant de l'arrivée d'ouvriers polonais, portugais, ou même syriens ².

Le mouvement de repeuplement en Moyenne Garonne a été très sensible entre les années 1919 et 1926, mais depuis, les immigrations sont presque arrêtées. Est-ce là un simple épisode sans lendemain au milieu de la longue phase de dépopulation que traversent ces pays depuis 1840 ? On ne peut le dire encore ; mais dès maintenant, il faut constater les résultats de ces vagues de recolonisation aux éléments si composites : il y eut d'abord une véritable remontée de la population ; la Moyenne Garonne n'est plus aujourd'hui à la tête des régions en dépopulation. En outre, l'exploitation du pays s'est sensiblement transformée, l'arrêt même de l'immigration est dû en bonne partie à cette transformation dont elle a été la cause : le prix des terres a été multiplié par trois et il y a moins de domaines en friche. Le système agricole s'est modifié : nouvelles cultures, production croissante du lait, nouvelles races d'élevage ³.

Les immigrés eux-mêmes continuent à être sur place des facteurs de repeuplement, leurs nombreuses familles sont des promesses d'avenir. Ne se prépare-t-il pas même une sorte d'éviction lente par la vitalité plus grande des nouveaux arrivés ? Faut-il favoriser une nouvelle immigration ? Ne vaut-il pas mieux laisser se dérouler les conséquences de ces premières vagues dont tous les effets se manifesteront seulement dans quelques années ?

1. La France Textile. Décembre 1928. La baisse des prix du lin depuis 1929 a arrêté cette initiative.

2. Les ouvriers de l'usine de ciment de Nicole sont en majorité des Polonais ; dans les usines métallurgiques de Fumel, on trouve un lot important de Kabyles et même des Chinois ; la verrerie de Vianne forme une petite colonie de Tchécoslovaques. Une société a acheté en 1927 une propriété de 400 hectares à Villemur pour y faciliter le stage des familles polonaises et les adapter aux cultures de la région garonnaise ; cette société, dite société Générale d'Immigration, compte fournir chaque année 18 à 20 familles aptes à prendre des métairies.

3. Max PAON. *Méthodes culturales employées par les immigrants dans le Sud-Ouest*. C. R. Académie. Agriculture de France. 1927, p. 522-528 et 948-956.

4. Dénombrement des étrangers en Moyenne Garonne.

	1891	1896	1901	1906	1911	1921	1926
Lot-et-Garonne	6739	6500	4882	4816	4011	5258	15500
Tarn-et-Garonne	785	756	607	560	523	1435	6942

CHAPITRE DEUXIÈME

La surpopulation au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e appartiennent à un tout autre cycle démographique. Ce fut une époque d'exceptionnelle vitalité, qui se manifesta par la densité d'un prolétariat artisanal, par l'abondante natalité, par une constante immigration, associée à une audacieuse et lointaine émigration. Le XVIII^e siècle marqua l'apogée de la Moyenne Garonne ; elle fut alors un des pays les plus prospères et les plus vivants de France.

IMPRÉCISION DES STATISTIQUES

Il est difficile de mesurer numériquement l'état démographique de cette époque : les deux recensements effectués ont été obtenus par des calculs de probabilité ; le meilleur, celui de MOHEAU en

1778 ¹, se base sur la moyenne des naissances et des décès, tandis que celui de 1788, prescrit par Necker pour déterminer le nombre des députés aux États-Généraux, a été établi simplement en multipliant par 26 le nombre des naissances ; il a donné lieu d'ailleurs à de multiples réclamations ; il est en tout cas aussi peu géographique que possible puisqu'il a uniformisé le taux des naissances. Aucun de ces documents n'est utilisable ².

Il est impossible aussi de se servir du dénombrement des feux établi pour la perception des tailles. Les feux se comptaient différemment dans le Bas-Quercy (généralité de Montauban) et dans l'Agenais (généralité de Bordeaux) : dans le premier cas, la répartition en feux était purement fictive ; Colbert en avait fixé arbitrairement le nombre à 12.000, et ces feux étaient ensuite répartis entre les communautés par l'intendant ; aussi en Bas-Quercy, le feu correspondait souvent à toute une agglomération et il se divisait en

1. *Recherches et considérations sur la population de la France*. Paris 1778.

2. MATHOREZ. (*Notes sur le mouvement de la population sous l'ancien régime*. Comité des travaux historiques. Section géographique 1917, p. 313) montre que la population de la France au XVIII^e siècle varie suivant les auteurs entre 13 et 30 millions d'habitants. — René GONNARD. *Recherches et considérations sur la population de la France en 1778*. Paris, 1912. — BRET. *Documents relatifs à la convocation des États Généraux de 1789*. Paris, 1894. — LEVASSEUR (*La population de la France*, t. I, p. 219) écrit : « il n'y eut au XVIII^e siècle aucun vrai dénombrement ». COMBARIEU (*Un mémoire sur la Généralité de Montauban à la fin du XVII^e siècle*. Annuaire du Lot, 1897) utilise les chiffres de population par paroisse, donnés dans la *Population de la généralité de Montauban* conservés Arch. du Lot. C. 81 et sq.

*bellugues*¹. Une *bellugue*, qui se disait en patois *biolo* ou *bluette*, c'est-à-dire étincelle, était une fraction variable de feu²; il en fallait tantôt 100, tantôt 60 ou même moins pour faire un feu³. Le feu avait été tellement réduit en nombre que certaines communautés ne correspondaient pas même à un feu, elles ne valaient que quelques *bellugues*⁴.

Dans l'évêché d'Agen, les feux étaient moins importants et plus nombreux; le Mémoire des intendants de 1698 donne pour le taillable d'Agen 89.462 feux. Néanmoins, le feu n'a pas, ici non plus, au XVII^e siècle une valeur démographique, ce n'est plus qu'une unité fictive qui représente d'archaïques coefficients fiscaux⁵.

LA SITUATION
ÉCONOMIQUE
IMPLIQUE UNE
SURPOPULATION.

Il est donc impossible d'établir par des chiffres l'état de la population de la Moyenne Garonne au XVIII^e siècle, mais le tableau d'une vie économique est aussi expressif qu'une statistique.

C'était l'époque de l'agriculture intensive, liée à l'assolement blé-maïs, régime très exigeant de bras : multiples sarclages, labours, béchages ; les cultures industrielles abondantes : chanvre, lin, safran, tabac,... avaient besoin de nombreuses façons pendant leur culture et plus encore après la récolte. La prospérité agricole était conquise « à coup de main d'œuvre » ; bien des travaux ne paraissent avoir eu comme objet que de consommer des réserves de bras. Le problème de la main-d'œuvre consistait alors, non

1. Ne pas confondre avec les « bellues » étudiées par ALLIX (*Notes sur la valeur démographique du feu dans l'ancien Dauphiné*. Rev. de Géog. alpine, 1923, t. XI, p. 640) : la « bellue » désignait à l'origine l'homme mobilisable, puis le chef de famille. — Congrès international de la propriété foncière. Juin, 1900. C. R. Paris, 1901, p. 744.

2. On appelait les relevés de feux des *abélugements* ou *bélugages*. Arch. municipales de Montauban. AA 4. livre Bolhonat. Folios 15 à 18. Ce document commence ainsi : « S'ensuit l'assiette au vray des feux et bellugues du pays et seneschaucée de Quercy, y relatez certains lieux trop chargés et complaignans de leur ancien fouage et abélugement ».

3. SAUGRAIN écrit pour la généralité de Montauban : « Un feu est composé de 100 bellugues ; par bellugue, qui en langage du pays veut dire étincelle, ils ont voulu marquer les parcelles dont un feu est composé, de sorte qu'un taillable, par exemple, de 20 feux étant imposé à 50 livres, ce sera par chaque feu 50 sols et chaque bellugue 6 deniers. SAUGRAIN. *Dénombrément du royaume de France, par généralités, élections, paroisses, feux*. 1726, p. 313.

4. Le *bélugage* du pays de Quercy de 1602 note : « Miramont a 1/4 de feu, Moissaguel 6 bellugues et 1/2, l'Honneur de Cos 1 feu et 1/4, Moyssac 2 feux 3 bellugues et 1/2, etc... GUYON DE MALLEVILLE. *Esbats sur le pays de Quercy*. Cahors 1602, réimprimé en 1900, p. 426. — En 1706, cette répartition fut modifiée : Moissac, par exemple, est porté à 81 feux 41 bellugues. Un tarif de 1669 contenu dans : « *Édits, Déclarations et arrêts concernant la juridiction de la cour des Aides de Montauban* (1752) donne 421 communautés et 3721 feux 97 bellugues, ce qui fait à peine 9 feux par communautés.

5. PORTAL. (*La sénéchaussée du Rouergue en 1341*. Bibl. École des Chartes, 1883, p. 452) donne une liste des feux de la région de Saint-Antonin qui est déjà fictive. DOGNON, *Institutions du Languedoc*, p. 293.

pas à produire le plus possible, mais à donner du travail, il s'agissait plutôt d'employer que d'obtenir du rendement.

À la fin du XVIII^e siècle, le taux des salaires n'est que de six sols, comme cent ans auparavant ¹ ; les « pauvres », les gens sans ressources, forment souvent la majorité de la population ² ; une forte densité rurale était la condition de ce système cultural de surexploitation.

Dans les grandes vallées, le négoce et la batellerie entretenaient dans les bourgs un fourmillement de gens de rivières ; les rives étaient jalonnées d'une file d'agglomérations, où vivait une population vagabonde et misérable de *tireurs de cordes*, marinières, radeliers, muletiers, âniers... La Garonne, grand chemin pour tous les produits du Sud-Ouest et du Languedoc, représentait un large horizon de travail, elle réclamait d'autant plus de monde que le rendement était faible ; la force motrice du transport en rivière provenait presque exclusivement des hommes (tirage des bateaux) et cela était encore plus vrai sur les routes où le portage à bâts restait dominant. Or l'importance des transports était grande en Moyenne Garonne ; depuis longtemps, on ne pratiquait plus en ces pays une économie fermée que connaissaient encore tant d'autres régions ; on exportait largement, proportionnellement plus que de nos jours.

Cette activité commerciale facilita le travail industriel ; certaines villes étaient de vrais centres manufacturiers ce qui ne diminua pas le travail artisanal dans les campagnes ; les fabriques, en effet, n'étaient affectées qu'au finissage des produits, elles demeuraient en étroite liaison avec de nombreux métiers dispersés à domicile. D'ailleurs, l'artisanat rural était indispensable à la vie des campagnes, la courbe du travail comportait un creux hivernal, utilement comblé par les petits métiers.

**VARIÉTÉ
DES PROFESSIONS
DANS LES
CAMPAGNES.**

L'étude détaillée du peuplement des campagnes donne une composition tout autre que celle que nous trouvons aujourd'hui, si exclusivement agricole.

Il n'est possible que de donner quelques échantillons de statistique sociale : la communauté de Puycornet (canton de Molières), réputée pauvre, comptait en 1758 sur un chiffre de 449 contribuables, 22 personnes travaillant le textile, 16 travaillant le bois, 10 occupant des fonc-

1. JOHN LOCKE note que, dans les pays garonnais, l'ouvrier rural gagne 7 sous et la femme 3 et il s'étonne de l'extrême avilissement du travail rural. JOHN LOCKE. *Journal of travels in France*, t. I p. 147.

2. Une liste des pauvres, établie en 1630 dans les paroisses autour d'Agen, indique des chiffres très élevés : Saint-Urbain-de-Dolmayrac, 212 pauvres ; Serres, 74 pauvres ; Renaud, 115, Saint-Sulpice, 182 ; Foulayronnes, 316. A Clairac, un des lieux les plus riches de l'Agenais on compte 480 pauvres en 1605. Arch. Lot-et-Garonne E. Suppl. 2208. En 1790, dans la communauté d'Albefeuille-Lagarde, cependant voisine de Montauban et réputée riche, sur 150 familles, 50 sont des « pauvres ».

tions juridiques, 8 forgerons, 5 marchands, 3 meuniers, 3 charpentiers, 3 menuisiers, 1 maçon, 1 tuilier, 2 aubergistes, etc... Aujourd'hui, la même commune n'a plus de gens de métier ¹. Dans la petite commune de Saint-Paul-la-Bouffie, il y avait une importante corporation de meuniers, des tisserands, des *escloupiés* (sabotiers), des maçons, des bourgeois qui étaient avocats ; à Montagnac-sur-Lède, on comptait 20 *teissandiés* (tisserands), 42 maçons, 12 *penchenayrés* (peigneurs de chanvre) ; à Lusignan-Grand, aujourd'hui bourg presque dépeuplé, il y avait, en 1686, 17 corps de métier représentés chacun par plusieurs personnes ².

De nombreux petits hameaux étaient presque exclusivement peuplés d'artisans : hameaux de cloutiers (Montcabrier), hameaux de cordonniers (Espanel), hameaux de charbonniers (Tourtrès) etc... Tous ces artisans si multipliés entretenaient dans les campagnes un certain élément urbain.

Les bourgs étaient encore bien mieux fournis de gens de métiers. Le registre de l'état civil de Lauzerte de 1636 donne une liste imposante de professions : 21 marchands, 20 procureurs, 15 tailleurs, 11 praticiens, 9 bouchers, 10 avocats, 8 tisserands, 7 meuniers, 7 cabaretiers, 4 capitaines, 4 conseillers du roi, 4 prêtres, 3 pharmaciens ; il y avait 54 professions exercées ³. Même les petits bourgs éloignés possédaient une nombreuse bourgeoisie aisée qui peuplait des demeures cossues, en ruine aujourd'hui : à Montpezat en 1785, on comptait 24 « messieurs, tous hommes de condition ⁴ ». Parmi les bourgs, certains avaient une fonction presque exclusivement industrielle : Auvillars vivait de ses 8 fabriques de faïence ⁵ ; Puy-laroque, de ses ateliers de cordonnerie ; Saint-Antonin et Montaigut-de-Quercy, de leurs usines textiles...

Au début du XIX^e siècle, cette abondante population non agricole existait encore : en 1830, sur mille recrues, on comptait en Lot-et-Garonne seulement 531 travailleurs de la terre et en Tarn-et-Garonne 590 ; le travail

1. D'après le livre des tailles de Puycornet publié par l'abbé TAILLEFER. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1910, p. 78. La statistique sociale de la paroisse de Cazillac en 1648 est du même genre. Abbé TAILLEFER. *Ma Paroisse*. Montauban, 1899, p. 69. La petite communauté de Dolmayrac, canton de Sainte-Livrade, donne en 1681 une liste de professions plus multiples encore : un greffier, un huissier, 2 avocats, 2 notaires, 2 hôteliers, 4 bouchers, 5 marchands, 7 meuniers, 5 tailleurs, 8 charpentiers, 7 tonneliers, 8 maçons, un forgeron, un savetier, un sabotier, 5 peigneurs de chanvre, 34 tisserands, 13 bourgeois et beaucoup de brassiers, laboureurs. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 3564.

2. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 942. — Abbé BUZENAC. *Une paroisse rurale*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1912, p. 102.

3. Abbé TAILLEFER. *Une page de statistique à Lauzerte*. Montauban, 1909.

4. Voir liste des notables d'Agen en 1691. GRANAT. *L'industrie d'Agen avant 1789*. Rev. Agenais. 1903, p. 289. — L. BASTIDE. (*Laparade*. Paris, 1910) donne un état des familles des nouveaux convertis en 1689. — Liste des notables de Villeneuve-sur-Lot en 1768. Rev. de l'Agenais, 1900, p. 278.

5. Après la disparition de la faïencerie vers 1850, la population diminua de plus de moitié ; de 2.189 habitants, la ville tomba en 60 ans à 1076.

de la terre représentait à peine plus d'une moitié de tout l'horizon de travail¹. Les métiers étant très variés, les cultivateurs pouvaient diriger le surnombre de leurs enfants vers l'artisanat et ne craignaient pas d'avoir une nombreuse famille. « Nombre de paisans, écrit-on en 1764, donnaient un métier à leurs enfants et ceux-ci faisaient ce qu'on appelle le tour de France² ».

UNE ABONDANTE NATALITÉ.

Cette surpopulation était alimentée, en effet, par une forte natalité : à Montauban, aujourd'hui une des villes où le taux des naissances est le plus faible, sur 20 testaments du XVII^e siècle, pris au hasard dans des registres de notaires, on note plusieurs familles de 13, 14, et 15 enfants³. Les registres de baptême de Lauzerte citent, en l'espace de 30 ans, entre 1636 et 1665, 27 naissances dans la seule famille des Carrech, 26 dans celle des Larroque, 25 dans celle des Delbosc⁴... La paroisse de Montpezat-de-Quercy, sous Louis XIV, avait une moyenne annuelle de 64 baptêmes ; à la fin du XVIII^e siècle, elle en a encore 58 et, en 1913, seulement 15 ; en 12 ans, de 1675 à 1686, la population augmente par les seules naissances de 80 habitants⁵. A Layrac, de 1700 à 1750, on compte une moyenne annuelle de 74 naissances et seulement 42 décès ; le plus fort excédent de naissance est atteint entre 1721 et 1730 et s'élève à un total de 471⁶.

1. D'après la carte n° 3 dressée par d'ANGEVILLE. *Essai sur la statistique de la France*, 1836.

2. Lettre du subdélégué d'Agen à l'intendant de Bordeaux. Arch. Gironde 2860.

3. HENRI DE FRANCE. *Étude sur la population de Montauban*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1885, p. 182. C^{te} DE LA HITTE. *Un gascon, père de 32 enfants*. Rev. de Gascogne, 1893, p. 91-93.

4. Arch. municipales Lauzerte. GG. 3. Les registres des cures, entre 1750 et la Révolution, portent en moyenne 15 à 20 baptêmes par an dans des paroisses d'une centaine de foyers. D^r LABAT. *En Gascogne ; à propos du problème de la natalité*. Rev. des Deux Mondes. 1 juillet, 1911, p. 62 et sq. — Le capitaine Montluc, originaire de Moyenne Garonne, était l'aîné de 11 enfants et il eut lui-même 10 enfants. Le grand négociant agenais, Claude Lamouroux, marié en 1771, a eu 17 enfants. LAUZUN. *Les Lamouroux*. Rec. soc. agriculture. Agen, t. XII, deuxième série, p. 25.

5. Abbé GALABERT. *Montpezat*. 1918, p. 186.

6. DUBOURG. *Histoire de Layrac*, p. 525.

En 1784, un relevé des naissances et décès donne les chiffres suivants :

	Naissances	Décès	Excédent
Sénéchaussée de Montauban	3380	2469	911
» » Lauzerte	1881	1411	470
Subdélégation de La Réole	697	537	160
» » Marmande	2090	1982	108
» » Castillonnès	1106	972	134
» » Clairac	639	541	98
» » Monflanquin	628	418	210

Arch. Nat. D IV bis carton 43.

Les « livres de raison » témoignent sans cesse de ces puissantes et nombreuses familles ; voici une famille qu'on a pu suivre pendant plusieurs générations : le 19 mai 1560, Jehan Dudrot du Capdebosc près Damazan se marie, il a 10 enfants ; Odet, l'aîné, se marie en 1595, il a 8 enfants ; Jean, l'aîné, se marie deux fois ; sa première femme lui donne deux enfants et sa deuxième 13. Ainsi en moins d'un siècle, une même famille a consigné sur son livre de raison 33 naissances ¹. D'après les chiffres fournis par les intendants pour établir le recensement de 1788 en vue des États Généraux, la Moyenne Garonne était parmi les régions à forts excédents de natalité, elle venait avant les Flandres et la Bretagne ². On comprend alors le mot de Henri IV : « semez-y des Gascons, ils prennent partout ».

**IMMIGRATION DE
PETITES GENS,
ÉMIGRATION
ARISTOCRATIQUE.**

Cette forte natalité ne suffisait pas à assurer la surabondance de la population : la Moyenne Garonne reçut une immigration constante des pays d'alentour plus pauvres et plus déshérités : Périgourdins, Caussenards, Limousins, Auvergnats, Pyrénéens. Beaucoup de ces émigrants sont saisonniers ; la Moyenne Garonne fut jadis un véritable rendez-vous de petits nomades ; la plupart finirent par se fixer et, ainsi, s'effectua un important repeuplement des basses classes. La prospérité de ces régions était la cause de ces apports ; la forte natalité collaborait avec l'immigration à la mise en exploitation intensive du pays, autant agricole qu'industrielle et commerciale.

Cette vitalité et cette prospérité se manifestaient aussi par une émigration. Tandis que l'immigration introduisait des petites gens et assurait un réapprovisionnement par la base, l'émigration ne touchait que les classes aisées et permettait une sorte de déversement par en haut ; il y avait ainsi un salubre brassage et renouvellement des classes sociales. Les familles, d'où l'on émigrerait, étaient celles où s'appliquait le droit d'aînesse ; les cadets étaient obligés de partir ; c'était donc une émigration de célibataires, jeunes, entreprenants.

Trois débouchés s'offraient : l'armée d'abord ; sans cesse, on note dans les « familles de condition » la présence de nombreux enfants officiers ³. Voici une curieuse lettre du XVI^e siècle : « Messieurs, comme il se voit en

1. TAMIZEY DE LARQUE. *Livre de raison de la famille Dudrot du Capdebosc*. Paris, 1891. — Du même : *Deux livres de raison de l'Agenais*. Agen, 1893. DUMAS DE RAULY. *Livre de raison de Jacques Thuet*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1885, p. 101-116.

2. MOHEAU. (*Recherches et considérations sur la population de la France*. Paris, 1778, p. 140) relève dans la généralité de Montauban en 1770 : 59546 naissances pour 8996 mariages soit un chiffre de 6,6 naissances par mariage, alors que, dans la généralité de Lille, la proportion était seulement de 4,8.

3. Dans le livre de raison de la famille des Boisvert (1560-1816), plus de la moitié des fils sont officiers. TAMIZEY DE LARQUE. *Deux livres de raison*. 1893.

certaines contrées qui produisent aucuns fruits en abondance, lesquels viennent sûrement ailleurs, il semble aussi que vostre Gascogne porte ordinairement un nombre infiny de grands et valeureux capitènes comme un fruit qui lui est propre et naturel et que les autres provinces, en comparaison d'elle, en demeurent comme stériles... C'est vostre Gascogne, Messieurs, qui est un magasin de soldats ¹ ».

Une autre forme d'émigration, très active, dirigea vers l'étranger des commerçants et négociants. Cette émigration atteignit surtout les protestants, nombreux en Garonne ; on leur avait interdit l'accès des fonctions publiques, ils se lancèrent dans l'industrie et le négoce et ils devinrent ainsi les principaux responsables de la prospérité économique du pays au XVIII^e siècle. Cette émigration n'était pas souvent volontaire ; pour certaines villes, ce fut un véritable exode : à Laparade, par exemple, où les protestants dominaient, il y eut un départ général ; non loin, la paroisse de Saint-Jean-des-Peyrières s'expatria presque complètement ². A Montauban, Nègrepelisse et Caussade, les départs furent très nombreux et se marquèrent dans les actes notariés de l'époque par de nombreuses ventes et donations déguisées de ceux qui partent ³. Ces émigrants se rendaient dans les pays d'Europe du Nord, passés au protestantisme : Angleterre, Hollande, Allemagne. Ils s'installèrent dans les ports et prirent les habitudes commerçantes de ces régions ; ils en firent bénéficier les pays de Garonne avec lesquels ils restaient en rapport ⁴.

L'ÉMIGRATION OUTRE-MER.

Mais la forme d'émigration, qui eut le plus de conséquences, fut celle qui porta des Garonnais au-delà des mers. Beaucoup d'Agenais « tentèrent l'aventure » dans la marine royale ou la marine de commerce ; au Mas-d'Agenais, nombreux sont les capitaines de marine ⁵. Mais ce sont surtout les établissements coloniaux qui attirèrent les cadets :

1. Épître dédicatoire, mise en tête de l'édition originale des Commentaires de Montluc. Paris Picard, 1911, p. 1.

2. L. BASTIDE. *Laparade*, p. 21. — GRIFFAULT (*Monographie manuscrite du Passage-d'Agen*) note l'exode en Espagne de plusieurs laboureurs réformés. — Voir Arch. Nat. TT. 170. Etat de ceux de la religion prétendue réformée et nouveaux convertis de la sénéchaussée d'Agen qui ont quitté le royaume. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 1310 : rôles des familles qui ont quitté le pays d'Agenais.

3. HENRI DE FRANCE. *Les Montalbanais et le Refuge*. Montauban, 1887.

4. Histoire typique de la famille Palmié de Caussade, émigrée en Brandebourg. *Livre de raison de Jacques Thuet*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne 1885, p. 105.

5. M. JORET. *Le Mas-d'Agenais. Ses relations avec l'Amérique*. Rev. de l'Agenais. 1913. Des familles de ce bourg se sont installées au Havre au XVIII^e siècle pour leur commerce maritime. A Montauban, on compta aussi nombre d'officiers de marine, notamment les deux fils du président à la Cour des Aides. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1908, p. 273.

la Moyenne Garonne a fourni plusieurs gouverneurs de colonie : Guillaume Léonard de Bellecombe, originaire de Perville, fut gouverneur de l'Île Bourbon en 1766, puis commandant général de l'Inde en 1776 et de Saint-Domingue en 1781. Le fils cadet de Jean Laumet de Saint-Nicolas-de-la-Grave devint gouverneur de la Louisiane et y fonda Détroit en 1701 ¹.

La Moyenne Garonne envoya surtout aux colonies, des colons et des négociants. Les marchands blatiers possèdent aux « Îles » (Antilles) des représentants pour surveiller leur fructueux commerce des minots ; plusieurs marchands de Puymirol, grande place de négoce du blé, sont décédés aux Antilles : Jean Léonard de Puymirol, sur 10 enfants, en a 5 aux colonies. De même au Mas-d'Agenais, autre marché du blé, nombreux sont les habitants fixés à Saint-Domingue, La Martinique, Fort-de-France ². De Clairac et Tonneins, villes spécialisées dans la production des tabacs, on émigre vers les colonies où se faisait cette culture, surtout après l'Édit de 1719, qui donna le monopole du tabac à la Compagnie des Indes et supprima presque la production agenaise : les gens de Clairac allèrent installer leurs plantations en Louisiane, tandis que les *tabaqueux* de Tonneins se fixèrent plutôt dans les « Isles », à la Barbade notamment. A Caussade, on s'expatria en Guyane, de même, plusieurs Montalbanais et des habitants de Monflanquin ; à Nègrepelisse, on se dirigea vers le Canada ³. Beaucoup de ces émigrants firent souche dans les colonies, d'autres revinrent et on leur donna le surnom d'*Américains* ⁴. Cette émigration garonnaise, petite par la quantité, eut une grande importance économique pour le pays ; elle fit rentrer de bonne heure l'Aquitaine dans une vie de relations générales.

UNE BOURGEOISIE AISÉE.

L'activité économique atteignit son maximum entre 1760 et 1780. L'industrie prit alors un grand développement, l'aisance devint plus générale, on s'habilla de moins en moins en serge et étamine mais en draps fins, cadis et cordelats ⁵.

La bourgeoisie profita surtout de cette prospérité ; les actes notariés sont remplis dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par des achats de propriétés

1. FORESTIÉ. *Lamothe-Cadillac*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1907, p. 176 à 196.

2. M. JORET. Ouvrage cité. — E. LAFONT. *Jean Léonard*, 1922, p. 3.

3. Dans la seule famille des Dumas, on note un notaire à Québec, un juge à Montréal. *Livre de raison de la famille Dumas de Nègrepelisse*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne. 1883, p. 109 à 130. On note également des tonneliers du Mas-d'Agenais, installés aux « Isles ». M. JORET. Ouv. cité., p. 153.

4. Sageran, armateur de Saint-Pierre-de-Nogaret, revient en 1810 et il signe « Sageran dit l'Américain » ; les Molié, natifs du Mas-d'Agenais, rentrent en 1787 de Saint-Domingue sous le nom de Molié d'Amérique.

5. La Moyenne Garonne était considérée par les chiffonniers comme une des régions où le chiffon était le plus estimé.

effectués par des négociants enrichis ; on dédouble les métairies, on diminue les portions laissées en bois que tout domaine possédait en quantités considérables, on défriche les *tuyes* et vacants ¹. La bourgeoisie campagnarde vivait en ces multiples petits manoirs qui sèment aujourd'hui le pays de leurs ruines²; elle utilisait une main d'œuvre abondante et bon marché ; au XVIII^e siècle, les hommes recevaient 10 sols en hiver et 12 en été et les femmes 8 sols ³ ; elle bénéficiait en outre de la hausse du prix des terres, due à la prospérité commerciale : en 1800, les terres d'Aiguillon valent 6.000 fr. l'hectare et celles de Castelsarrasin 3.200 ⁴.

Cependant déjà en 1780, on note quelques indices de décadence : les manufactures sont en baisse, les traités avec l'Angleterre causent un sérieux préjudice. Les guerres de la Révolution amènent une crise plus profonde, les relations avec les pays d'outre-mer sont coupées, les Anglais occupent nos colonies. La Moyenne Garonne a son activité particulièrement atteinte parce qu'elle reposait sur une large vie de relations. Cependant, la réputation de prospérité de ces régions est si bien acquise que l'on ne doute pas de leur vitalité. La délibération de 1792 qui fixe les limites du département d'Agenais fait remarquer qu'il forme « une des contrées les plus fertiles de la France et peut-être celle où la population est la plus nombreuse » ⁵ ; mais l'ancien système de production est touché à mort, beaucoup d'horizons de travaux se ferment ; alors commence un autre cycle démographique, celui qui est marqué par la dépopulation : le recensement de 1841 le manifesta publiquement pour la première fois ; on en fut tellement surpris qu'on fit refaire le dénombrement.

1. Demandes de défrichements à Monclar-d'Agenais et Monflanquin de 1667 à 1760. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 3366. 3369. 3370. Les métairies nouvelles prennent souvent le nom des familles bourgeoises qui en ont assuré le défrichement. Liste de nouvelles métairies du XVIII^e siècle autour de Cancon donnée par MASSIP. *Cancon.. Rev. Agenais.* 1891, p. 397 et sq.

2. A Auvillars, bourg de 2.000 habitants sous la Restauration, on comptait encore une douzaine de chevaliers de Saint Louis.

3. DUTIL. (*État économique du Languedoc de 1750 à 1789*, p. 82) montre que les prix de Moyenne Garonne sont moitié moindres que ceux du Languedoc.

4. PEUCHET et CHANLAIRE. *Statistique de la France*, t. II, 1808. Tarn-et-Garonne, p. 10.

5. Arch. Nat. D. IV bis. Carton 1, dossier 18.

CHAPITRE TROISIÈME

Le repeuplement du XV^e siècle

LES DÉSASTRES DES GUERRES RELIGIEUSES.

On doit remonter loin dans le passé pour retrouver une autre époque de prospérité. Au XVII^e et XVI^e siècle, avec les guerres religieuses, la Moyenne Garonne traversa de longs troubles. Ces guerres, prolongées par les révoltes de la Fronde sur un siècle de temps (1550-1650), furent un des plus grands désastres que traversèrent les pays d'Aquitaine ; innombrables sont les bourgs détruits : Tonneins, la Sauvetat-du-Dropt, Albias... Penne est complètement rasée par Montluc en 1562 ¹. Beaucoup de villes ne se relevèrent pas et ces temps marquèrent le déclin de toute une génération d'agglomérations, celle des bourgs perchés, fondés au Moyen-Age : Pujols et Laparade sont le type de ces villes, actives au XV^e siècle et qui deviennent des villes mortes dès le XVII^e siècle, de même Gavaudun, Monsempron, Tournon et, en Bas-Quercy, Lauzerte, Puycelci, Bruniquel. A Montauban, le siège de 1621 amena une forte baisse de population : en 1622, on note seulement 230 naissances, tandis qu'en 1660 la moyenne dépasse 700 ; à Puygaillard-de-Quercy, il n'y a plus que 5 maisons en 1657 et les trois quarts des terres sont en friche ².

Les campagnes furent encore plus atteintes que les villes ; un peu partout, les consuls des communautés délibèrent sur les terres laissées incultes par abandon des propriétaires ³. Une série de maux fondirent sur le paysan :

1. Commentaires de Montluc, livre 5. En 1792, la décadence de Penne est déjà telle que les habitants du faubourg de Port-de-Penne obtiennent une foire séparée Arch. Nat. F ¹². 1240. — A Laparade, le faubourg de Touraille, peuplé au XV^e siècle de tisserands, est aujourd'hui parcouru par la charrue qui rencontre à chaque instant des débris d'habitations. CASSANY-MAZET. *Statistique du quatrième arrondissement : Ville-neuve-sur-Lot*. 1839, p. 85 et 166. « Récit véritable de la prise par la force de la ville d'Albias et punition des habitants d'icelle, mis et taillés en pièces pour cause de perfidie et rébellion par le duc de Mayenne », Paris, 1621 dans MOULENQ. *Albias et ses coutumes*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1869, p. 142.

2. HENRI DE FRANCE. *Étude sur la population montalbanaise*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne. 1885, p. 178 à 186 et 1896, p. 268.

3. Pendant tout le XVII^e siècle, les consuls de Caudecoste s'occupent sans cesse de la répartition des terres vacantes, échues à la communauté par abandon. DUBOURG. *Mono-graphie de Caudecoste*, p. 212. — Il faut noter aussi les ravages des compagnies de Lautrec et du roi de Navarre de 1520 à 1532. Arch. municipale. Agen. EE. 6.

pestes en 1587, 1588, 1607, famine et peste en 1628 et 1631, inondation en 1652 ¹. Pour assurer les repeuplements, apparaît une nouvelle tenure, le bail en dépense, conservé aujourd'hui sous le nom de bail à maître-valet ou *pensionnat* : par elle, le laboureur reçoit logement, subsistances, jardins et aussi un peu d'argent, il assure la culture de la borde avec les animaux du maître. C'est un contrat de protection et de sécurité pour le locataire, il reflète les périls que le cultivateur venait de traverser pendant les guerres de religion.

LES
REPEUPLEMENTS
DE 1450 A 1550.

Ainsi, il faut s'avancer dans le passé au-delà de 1550 pour rencontrer une autre période de calme, rappelant celle du XVIII^e siècle. Elle en diffère d'ailleurs sensiblement, elle fut plus brève, ne dura guère que cent ans (1550-1450) et surtout elle apparaît moins sous la forme d'une époque d'exploitation intensive et minutieuse que sous l'aspect d'une vaste colonisation venue des pays d'alentour.

Le contingent le plus important de ces colons du XV^e siècle fut fourni par le Massif Central : Rouergue, Quercy-Noir, Auvergne, Limousin ; à Mouillac, grande paroisse du Bas-Quercy, une charte d'accensement de 1476 est accordée par le commandeur de Malte de Lacapelle-Livron à 12 propriétaires, venus du Rouergue ; le territoire de Collonges près de Saint-Maurin, totalement désert, fut donné en 1458 à des habitants venus de Saint-Projet en Quercy ; des Rouergats s'établissent à Sainte-Victoire et à Lapenche ; en 1462, le seigneur de Lauture donne à fief à des gens du diocèse de Vabre, dans les *ségalas* du Rouergue, des terres de la paroisse de Cazes ; d'autres familles viennent de la région de Clermont-d'Auvergne ; en 1475, près de Saint-Sylvestre-sur-Lot, autour d'un château possédé par un noble du Rouergue, une petite colonie de Rouergats vient se fixer ; les cultivateurs du Rouergue s'installent surtout nombreux autour de Saint-Pastour, Saint-Aignan, Monflanquin, Monsempron ; à La Réole, le faubourg de rive gauche de Garonne a conservé le nom de Rouergue ; des maçons rouergats s'établissent à Cancon en 1480 pour participer aux constructions des nouveaux établissements ².

1. Du 1^{er} janvier au 30 juin 1631, on enterra à Sainte-Livrade 258 personnes mortes de faim. Rev. Agenais. 1900. p. 512 à 536. — La situation est pire à Grenade-sur-Garonne. RAMEAU. *La peste à Grenade*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1886, p. 172 et 1884, p. 213. — A Valence-d'Agen, la peste de 1652 causa une véritable panique ; on construisit un village de huttes pour parquer les malades, les notaires ne recevaient les testaments de leurs clients qu'en plein air et éloignés d'environ 20 pas. Minutes du notaire Delpey en 1653. — *Chroniques du frère Hélié. Mémoires du temps d'une grande peste arrivée à Agen. 1653.*

2. GALABERT. *Repeuplement du Bas-Quercy après les guerres de Cent Ans*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1881, p. 205. — GALABERT. *Montpezat*, 1918, p. 95. — Arch. Tarn-et-Garonne, G. 789 note 135. — Arch. du château de Lauture, classées par l'abbé Taillefer. — Lucien MASSIP. *Émigration de Rouergats en Agenais au XV^e siècle*. Rev. Agenais. 1909, p. 300 et sq.

Les abbés de Cadouin en 1450 peuplent les tènements qu'ils possèdent en Agenais avec des Limousins qui viennent de Brive et Ussac ; sur les paroisses de Saint-Quentin et de Saint-Front, ils font venir plutôt des Béarnais et il y a encore aujourd'hui en ces régions un hameau du nom de Biarnès. Les Pyrénéens colonisèrent surtout le pays de Marmande et spécialement la commune de Lagruère. Il y eut aussi au XV^e siècle un arrivage d'Espagnols, juifs et morisques, chassés par les Rois catholiques et par l'Inquisition, ils s'installèrent dans les villes de Garonne ¹.

LES « GAVACHES ».

Au Nord-Ouest de la Moyenne Garonne sur les rives du Dropt, s'étale un Pays au Bois, longtemps zone bordière non attribuée et à peu près inhabitée entre Agenais et Bordelais. La colonisation y date du XV^e siècle et fut l'œuvre de populations venant de Saintonge et Poitou, gens de langue d'oïl, très différents des Gascons d'alentour. On les appela d'un nom péjoratif : « *gabaïs* » ou « *gavaches* », qui voulait dire gaulois, c'est-à-dire homme ne parlant pas la langue d'oc, on disait aussi *franchimans* ou *marots* ².

Les *Gavaches* s'installèrent par infiltrations progressives dès le XV^e siècle ; des baillettes indiquent l'établissement d'agriculteurs de Blanzac (diocèse de Saintes), de Bressuire, Tonnay-Charente, Loyre en Saintonge et d'autres paroisses d'Anjou et même de Bretagne entre 1475 et 1490. Ce peuplement fut activé par les seigneurs du pays, il devint presque une colonisation officielle : les abbés de la Sauve-Majeur firent connaître leurs offres de terres en Saintonge, Angoumois, Périgord ; les abbés de Blazimont, de Sainte-

1. Un agent français écrivait de Bordeaux : « nous n'avons ici rien de nouveau, sinon force juifs de l'Inquisition de l'Espagne ; ils s'en vont vers Bordeaux et autres quartiers de Gascogne où ils espèrent trouver retraite. » *Bordeaux*, publié par la municipalité bordelaise, 1892 t. I, p. 12. — MATHOREZ. *Notes sur les Espagnols en France depuis le XVI^e siècle jusqu'à Louis XIII*. Bull. hispanique, t. XVI, 1914, p. 354.

2. Le mot *gavache* est un nom générique pour désigner le Français. En Espagne, les Français, qui allaient exercer des petits métiers, étaient désignés sous le nom de *gavacho* ; le mot *gabocho* s'appliquait aussi à des gens mal vêtus, par comparaison avec les émigrants français très pauvres alors ; en Provence, on désignait sous le nom de *gavoques*, les colporteurs venant de l'Oisans. MULLER et ALLIX. *Les colporteurs de Oisans*. Rev. de Géog. alpine. t. XI, 1922, p. 160. — Le mot de *gavaud* était une expression de mépris pour désigner un étranger dans les pays au Sud de la Loire. — *Gavaches* se dit à Montpellier des montagnards qui descendent faire la vendange. — Frédéric GAUDEFROY (*Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX^e au XV^e siècle*, t. IV, 1885) écrit : « *Gavache* veut dire poltron, lâche ; ce mot est tiré du nom des laborieux montagnards du Gévaudan dont beaucoup allaient en Espagne. Dans le centre de la France et en Poitou, ce nom est encore synonyme de lâche ». — Dans les chansons paysannes de la région de Damazan, on se moque souvent du *franchiman*, de l'homme qui ne parle que le français. Rev. Agenais. 1925, p. 110.

Ferme, les commandeurs de Montarouch, Sallebrumeau, Malromès, Roquebrune, les sires de Duras firent de même. Un arrivage très important se produisit après la peste de 1524, le seigneur Henri d'Albret le facilita beaucoup dans ses domaines.

Ces *gavaches* amenèrent leur patois qui est un français corrompu avec prononciation traînante ; aujourd'hui encore, il varie suivant les communes à cause des multiples origines de ces colons ; à Dieulivol, Monségur, Castelmoron, Sainte-Ferme, c'est plutôt le saintongeais ; à Fosse-Baleyssac, Saint-Michel, le patois est poitevin ¹. Les noms de famille *gavaches* sont tout à fait différents de ceux du reste de la Moyenne Garonne : les Garin, les Boisson, les Brisson, les Boissoneau, les Chailloux, etc... Les costumes sont très particuliers : large chapeau de paille ou de feutre, habits grossiers de cadis bleus ; en outre, les *Gavaches* portaient de longs cheveux.

Le pays forma une région ethnique spéciale, la *Gavacherie* ; aujourd'hui, elle ne comprend plus que 15 communes autour de Monségur, à cheval sur le Dropt, et seulement 5 de ces communes sont restées entièrement *gavaches* ². Le *gavache* se meurt et le « *jou* », la langue gasconne, comme l'appellent les *gavaches*, progresse sur le français de langue d'oïl ³ ; le *gavache* est d'ailleurs considéré comme une langue inférieure dont on se moque. La situation était différente jadis ; en 1823, le pays *gavache* comptait encore 47 communes et, en 1778, la *Gavacherie* allait jusqu'à la Garonne vers Sainte-Bazeille ⁴.

1. Ph. QUEYRON. *La Gavacherie de Monségur*. Rev. Agenais. 1907, p. 323-339.

2. A Bagas et Loubens, il n'y a plus que les vieux qui parlent *gavache* ; Sainte-Ferme, Landerrouat, Légnac n'ont plus qu'une minorité de *gavaches* ; à Monségur, capitale de la *Gavacherie*, on parle depuis longtemps « agenais ».

3. Le *gavache* recule, surtout devant les infiltrations périgourdines ; en plein village *gavache*, se sont installées, par suite de la dépopulation actuelle, des colonies venues du Périgord qui conservent leur langue et la propagent même.

4. La sénéchaussée de Castelmoron portait le nom de *pays de Gavacherie*. Une carte espagnole du XVII^e siècle : *la Guienna* par EL PADRE MATTIA TOSCANI, indique la région de Monségur sous le nom de « *Pois de Gavacherie* », de même la carte de P. Duval de 1653, Bibl. Nat., section cartographique, Pf. 217.

Il est possible que cet ilot des *gavaches* ait été jadis réuni au domaine de langue d'oïl qui s'avance vers le Sud par un cap très prononcé, jusqu'en Saintonge. On peut distinguer aujourd'hui deux *Gavacheries* : une grande, côtoyant le domaine de langue d'oc entre la Gironde et Coutras autour de Saint-Savin et Guitret et une petite, enclavée en langue d'oc autour de Monségur. DE TOURTOULON ET BRINGUIER. *Rapport sur les limites géographiques de la langue d'oc et de la langue d'oïl*. Arch. des missions scientifiques et littéraires, 3^e série, t. III, p. 567. Certains auteurs pensent que cette petite *Gavacherie* marque une ancienne extension de langue d'oïl en voie de résorption. Le territoire du Bordelais était occupé avant la conquête romaine par les Bituriges Vivisci que Strabon déclare gaulois comme les Santons et non Aquitains. BORDEAUX publié par la municipalité bordelaise, 1892, t. I, p. 4. Il est certain que de nouveaux et importants apports se sont produits au XV^e siècle. Il semble d'ailleurs y avoir eu fréquem-

LE BAIL
A MÉTAYAGE.

Du fait de ces repeuplements, le régime juridique de la terre se transforme considérablement ; au XIV^e et XV^e siècle, on assiste à la genèse d'un nouveau contrat, le métayage, qui établit une étroite association entre bailleur et preneur. L'ancien bail à cens laissait le cultivateur seul devant l'effort, le métayage, au contraire, assure la participation du propriétaire, fournit les moyens d'exploiter (cheptel et semences) et garantit la subsistance du métayer, sorte de contrat d'assurance qui, en outre, est un stimulant pour le défrichement des terres et l'accroissement des familles de métayers. Les premiers contrats de métayage parlent sans cesse de défrichement ou « débartassat » (*bartes* veut dire buissons) ; les baillettes qu'obtinrent les colons *gavaches*, signalent presque toujours de grandes étendues de friches que les preneurs s'engagent à « ouvrir » et où ils doivent construire une maison.

Le métayage apparaît à l'origine comme un contrat de colonisation plutôt que d'exploitation. Au XIV^e siècle, il se présente sous la forme préparatoire du bail à cheptel ou *gazailh*, sorte de métayage limité au bétail et qui servit à approvisionner en bestiaux la Moyenne Garonne. Un peu plus tard, on trouve le bail à semences avec partage des récoltes ¹. Il faut arriver à la fin du XV^e siècle pour trouver le bail à métayage complet, c'est aussi la grande époque du peuplement. Ce contrat, destiné à attirer de nouvelles populations, fut naturellement très favorable au preneur : on trouve des textes de 1462, où le propriétaire se réserve seulement le 1/5, location *ad quintum* ². En général, les partages sont au quart et au tiers; d'après le cartulaire de Sainte-Croix de Bordeaux, dans les terres légères du Pays au Bois du Dropt, les métayers n'abandonnent au propriétaire que le 1/6 des récoltes. Par la suite, le métayage agenais perdit son caractère originel de contrat de défrichement et il se transforma en contrat d'exploitation ; peu à peu, le partage à moitié se généralisa ; le premier exemple qu'on en trouve

ment des infiltrations de Saintonge et Vendée en ces régions et, de nos jours, l'arrivée de Vendéens en est peut-être une ultime manifestation.

Des établissements de *gavaches* se sont sporadiquement étalés à travers toute la Moyenne Garonne, comme en témoignent plusieurs noms de lieu : hameau de Gabachou près Cancon, lieu dit Gavache près Monbuscq, faubourg d'Agen, hameau de Gabache, commune de Léojac, à l'Est de Montauban, hameau de Gabachou en forêt de Grésigne, etc...

1. Dans les minutes de notaire de l'époque, on voit beaucoup de marchands qui font des *gazailhs*. Registre du notaire Faure à Lauzerte (1351-1410). Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1898, p. 125-132. — M. HERMES. *Der Teibau im Frankreich*. Iena, 1906. — LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 105, note 1.

2. Arch. Tarn-et-Garonne, E. 4123, folio 75. — A Cordes, l'un des premiers contrats de métayage noté dans les minutes de notaire est de 1479. PORTAL. *Extraits de registres de notaires*, p. 154.

est de 1483¹. Mais le caractère primitif du métayage, contrat de peuplement, réapparaît après toutes les époques de crise, après les guerres de religion du XVI^e siècle et aussi, de nos jours, pour attirer les immigrants.

**RENOUVELLEMENT
DE LA TOPONYMIE
DES LIEUX-DITS.**

Ces défrichements firent naître une génération de noms de lieux appliqués aux nouvelles métairies et composés le plus souvent des noms patronymiques des colons. A Montpezat, déjà à la fin du XIV^e siècle, apparaissent des noms de métairies originaires du Rouergue, mais il faut attendre le cadastre de 1565 pour voir presque tous les *mas* et *bordes* baptisés du nom de famille de leurs nouveaux occupants². Dans la paroisse de La Salvétat, la famille de Bassoul vient s'installer au vieux *mayné* de Serech ; dans le cadastre de 1565, on note le *masatgé* de Bassoul, le mot Serech a disparu ; de même, 8 membres de la famille Petit habitent en 1470 le terroir de Lestape ; en 1565, apparaît le « mas de Petit », mais il est encore concurrencé par l'ancien nom, « terre de Lestape³ ». A la même époque, la famille Gromard a donné son nom au Mas Gromard, commune de Belfort, la famille Varaire a formé la borde Varaire, la famille Espère a fondé le hameau Espère, commune de Montpezat ; pour le village de Jean-Coussy près Puylaroque, le nom suffirait à prouver sa fondation par la famille des Coussy, si l'on n'avait en outre l'acte qui cède ce terroir à l'ancêtre Jean Coussy en 1472⁴.

On note souvent la présence de noms indiquant une origine étrangère : hameau de Salers à Moissac, nombreux hameaux de Lémouzy dans toute la Moyenne Garonne, hameaux de Bigourdan à Valence-d'Agen, Montlaurzun, etc... Cette nouvelle nomenclature montre que la colonisation du XV^e siècle fut effectuée en petits hameaux et bordes, c'est-à-dire en peuplement dispersé.

1. Arch. Tarn-et-Garonne, E. 4022, f. 31. — Ailleurs en Bretagne, Lorraine et Limousin, il semble que le métayage à moitié s'introduisit dès le début ; peut-être, n'y eut-il pas le même besoin de repeuplement. H. SÉE. *Les classes rurales en Bretagne du XVI^e siècle à la révolution*, p. 251. — A. JOUBERT. *La vie agricole dans le Haut-Maine au XIV^e siècle*, p. 25 et sq.

2. En 1476, l'un des 12 colons qui peuplent Mouillac, Ramond Cavalie, impose son nom à sa tenure et aujourd'hui le hameau de Cavalie existe encore dans cette commune, toujours habité par la famille Cavalie.

3. Cadastre de Montpezat, 1565, f. 61 à 63.

4. Arch. Tarn-et-Garonne, E. 3876. — Voir aussi le mot Salledebru près Causade, qui veut dire domaine de la famille Brun ou Bru ; dans la commune de Saint-Pierre-de-Nogaret, on trouve les lieux dits : Jean-Pourquez, fondé par la famille du même nom, la borde la Martine, appartenant depuis le XV^e siècle à la famille Martin, etc...

LA DÉPOPULATION
DURANT
LA GUERRE
DE CENT ANS.

Ce qui avait provoqué un tel cycle de peuplement durant un siècle (1450-1550), c'étaient les longues dévastations perpétuées auparavant pendant la terrible épreuve que fut la guerre de Cent Ans (1450-1350), compliquée de la lutte des Bourguignons contre les Armagnacs et surtout contre la maison de Foix ¹.

La Moyenne Garonne fut une des principales zones de ces luttes d'un siècle qui se terminèrent à la bataille de Castillon sur les frontières de l'Agenais en 1453. Le pays est infesté de vagabonds, appelés « bâtards » ou « libertins », composés de gens de tous pays, Anglais, Espagnols, Bretons ; l'aventurier espagnol, Rodrigo de Villandrano, ravage la vallée du Lot tour à tour pour le roi de France et pour le roi d'Angleterre ; de vraies batailles sont livrées entre ces « routiers », telle la bataille de Montech-sur-Garonne ; les châteaux deviennent repaires de brigands, comme ce château de Tombebouc que les habitants d'Agen achètent aux Anglais pour le détruire. FROISSART déclare : « les Anglois eurent grant disette de vivre en Agenois car ils trouvèrent moult povre païs ² ».

La peste revint bien des fois, mais elle ne fut jamais si terrible qu'en 1348, l'année de la peste noire ; cette épidémie avait été précédée par une formidable inondation de la Garonne, « lou gran aygat » de 1345 ³. De nombreuses agglomérations furent détruites ou disparurent parce que les habitants « déguerpirent ⁴ ». Ces temps malheureux amenèrent une forte dépopulation : à Aucamville, les rôles d'impôts portent en 1346, 63 chefs de maison, 35 en 1415, 25 en 1433 ; jusqu'en 1391, le bourg comptait 4 consuls, ensuite seulement 2. Castelsarrasin, qui avait 52 feux imposables en 1393, n'en a plus que 16 en 1424 ; à l'Isle-sur-Tarn, le nombre des feux tombe entre 1314 et 1374 de 208 à 103 ⁵. A Auviillers, les épidémies et la guerre ont tellement dépeuplé qu'il n'y a plus assez d'habitants pour garder les

1. Les Armagnacs gouvernèrent le royaume de 1418 à 1451 en la personne de Bernard VII, premier ministre de Charles VI ; ce fut une des rares revanches des pays de Garonne contre les pays de France du Nord. BARRAUD-DIHIGO. *La Gascogne*. Bibl. Synthèse historique, Paris, 1903, p. 60.

2. FROISSART. *Chroniques*. Édition Buchon, Chap. CCCLXXIII.

3. Le livre des frères Bonis de Montauban appelle 1345, « l'an de la mortalité ». FORESTIÉ. Rec. académie sciences, arts du Tarn-et-Garonne, 1887, p. 189. — A Puymirol, la peste avait été symbolisée sous la forme d'un croquemitaine, le « crocotao », et on lui faisait des processions. E. LAFONT. *La tradition du crocotao*, Agen, 1922.

4. Saint-Maurin est brûlé en 1356. DURENGUES. *Abbaye de Saint-Maurin*. Rev. Agenais, 1914, p. 195. Les territoires du Trénays et Casenac près de Castelnau-Montratier et ceux de Collonges près de Sainte-Claire furent abandonnés en 1417. GALABERT. *Repeuplement du Bas-Quercy après la guerre de Cent Ans*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne 1881, p. 200.

5. TAUPIAC. *Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*, 1868, p. 40. — GALABERT. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1906, p. 309. — ROSSIGNOL. *Monographies communales du Tarn*, t. IV, p. 284.

murailles ; à Montauban, en 1442, la peste et la famine ont diminué la population au point qu'il était impossible de trouver assez d'hommes capables d'occuper les charges consulaires ¹.

Les inventaires de mobiliers, indiqués dans les anciennes minutes de notaires, dévoilent une profonde misère ; tandis qu'au XIV^e siècle, on trouve fréquemment des rideaux, courtines, tapis, bancs à dossiers ; au XV^e siècle, on voit des mobiliers réduits à un lit et trois caisses ².

Le prix de la terre a beaucoup baissé ; à Merville, un domaine équivalent à 46 hectares est acheté 130 livres l'hectare avant l'invasion anglaise, il est vendu à 53 livres en 1431 et ce n'est qu'en 1670 qu'il retrouve son premier prix ³. En 1384, le chapitre de Moissac consent de larges réductions de cens à cause des « grandes pestilences et mortalitez qui ont eu lieu par suite des guerres entre rois de France et d'Angleterre qui fait qu'on ne trouve plus de cultivateurs ⁴ ». Beaucoup de terres étaient restées incultes et presque abandonnées, au point qu'on fut obligé d'en effectuer une redistribution à la fin des troubles en 1474 ⁵.

« Les localitez durant la guerre et hostilité qui, par long temps, a eu cours au dict pais entre nos prédécesseurs roys de France et les Anglois, ont été du tout subvertis, dextruiz, venus et mys en ruine et désolacion, tellement qu'il n'y a demouré homme vivant sinon les bestes sauvages, et, en tel estat, on demouré l'espace de cent ans et plus, tellement qu'à l'occasion de ceux les dictz anciens fins sont demouréz incertains et incogneuz à toutes gens, mais après la dicte guerre finie, sont venus de divers païs et contrées, plusieurs gens pour habiter et faire demourance es dictz lieux auxquels icelluy, désirant la repopulation des dictz lieux, bailla à rente les territoires du comte de Clairac ⁶ ».

1. F. MOULENQ. *Documents historiques*, t. III, p. 350. — Arch. municipales, Montauban, AA folio 113.

2. E. FORESTIÉ. *Inventaires du XV^e siècle*. Rec. académie sciences et arts du Tarn-et-Garonne, 1902, p. 137 à 146.

3. LARRONDO. *Merville*, 1898, p. 98.

4. Arch. Tarn-et-Garonne, G. 750.

5. Certificat de Robert de Bassac, sénéchal de l'Agenais, déclarant que tous les possesseurs de terres devenues incultes et désertes eussent à se pourvoir devant sa cour pour faire approuver leur possession. Arch. historique de la Gironde, t. I, 1859, p. 177.

6. Arch. Lot-et-Garonne, E, suppl. 2203, année 1487.

CHAPITRE QUATRIÈME

La recolonisation par les bastides aux XIII^e et XIV^e siècles

UN NOUVEAU MODE DE COLONISATION EN SÉRIE.

Ces temps troublés de la guerre de Cent ans furent précédés d'une autre époque de repeuplement qui s'étend pendant un peu plus d'un siècle, de 1230 à 1350, limitée à sa terminaison par les guerres anglaises et, à son début, par les guerres religieuses des Albigeois ¹, elles-mêmes entremêlées avec de premières guerres anglaises (1150 à 1230).

La longueur et l'intensité des époques de dévastation isolèrent cette recolonisation du XIII^e et XIV^e siècle de celle du XV^e siècle et contribuèrent à lui donner une démographie spéciale. Les autres repeuplements, ceux du XX^e siècle, comme ceux du XVIII^e ou du XV^e siècle, gardèrent le caractère commun de s'effectuer par infiltrations diffuses et éparses. Au XIV^e siècle, les méthodes diffèrent complètement, on entre dans l'ère des bastides : la première fondation de bastide en Moyenne Garonne, celle de Monflanquin, date de 1240, la dernière, celle de Beauvais, date de 1342, limitant exactement l'ère de recolonisation. Les repeuplements sont ici l'œuvre presque exclusive des pouvoirs publics, ils s'opèrent par noyaux agglomérés, le colon est établi en des sortes de villes neuves, appelées bastides. En ces pays de dispersion, on se trouve brusquement devant une curieuse tentative de peuplement groupé.

Malgré la variété des sites choisis par ces villes nouvelles (étendue plane des vallées comme à Villeneuve-sur-Lot, butte isolée comme à Monflanquin, éperons de plateaux comme à Puymirol), il se maintint une technique uniforme de la bastide : l'idéal de l'agglomération apparaît sous l'aspect d'un géométrisme parfait. On adopta un plan de série, tel que seule peut en réaliser une colonisation officielle.

Les enceintes sont le plus souvent rectangulaires : cependant Villeréal et Sainte-Livrade sont circulaires, Sauveterre-de-Guyenne, losangique, Castillonès, en fuseau. Les bastides de plaine sont des carrés parfaits : Valence-d'Agen, Damazan. Les rues se coupent à angle droit, les principales

1. Les Albigeois furent appelés aussi « Agenais » ; de fait, cette lutte, qui fut au vrai une grande bataille de la France du Nord contre la France du Sud, eut surtout pour théâtre les régions de Moyenne Garonne. — ANDRIEUX. *Histoire de l'Agenais*, t. I, p. 46. — Destruction complète de Puylaroque par Simon de Montfort. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1883, p. 243. — DOM VAISSETTE. *Histoire du Languedoc*, t. III, p. 257 et sq.

sont orientées dans le sens Nord-Est, Sud-Ouest pour être mieux protégées des vents dominants. Le vocabulaire spécial des bastides appelle *corriéré*, les grandes rues longitudinales et *bonello* (venelles), les petites rues transversales. Au centre, se trouve la grand'place carrée, la *carra* ; les rues y débouchent non par le milieu des côtés, mais aux angles, de façon à ne pas intercepter le marché qui se tient sur cette place ; autour de la place, s'alignent des maisons à portiques couverts, formant avant-boutiques ; parfois, ces portiques étaient carrossables (Montpazier) ; on appelait ces arcades, les *couverts*, *cornières*, *ambans*, ou même *garlando* (c'est-à-dire guirlandes). Ces *couverts* étaient soutenus tantôt par de larges piliers de pierre (Monflanquin), tantôt par d'énormes poutres de bois (Caudecoste). Au centre de la place, présidant le marché, s'élève la halle ; la Moyenne Garonne compte de très belles halles sur troncs de chêne (Villeréal) ou sur colonnes de pierre (Cancon). Les puits, importants dans les bastides de hauteur, sont à un angle de la place pour ne pas gêner la circulation ; à Puymirol, il y avait un puits au bout de chaque rue longitudinale. Les églises sont rarement de la même époque que la fondation de la bastide ; ce n'est qu'au XV^e ou XVI^e siècle qu'on érigea certaines de ces agglomérations en paroisses indépendantes et on leur bâtit des chapelles de style flamboyant, bien différentes des petites églises romanes des campagnes ¹. (Voir photos 23 et 24).

Les habitations des bastides ont toutes un emplacement de même dimension dont la longueur de façade égale en général la largeur de la rue (24 pieds à Monségur-du-Dropt) ; aussi la superficie des parcelles varie fort peu d'une bastide à l'autre : 4 aunes sur 10 à Villeréal, Beaumont, Molières, Villefranche-du-Périgord ². Le plus souvent, les maisons sont séparées les unes des autres par des ruelles étroites pour diminuer les dangers d'incendie très à craindre avec les constructions en colombage ; les maisons sont ainsi disposées en petits îlots égaux qu'on appelle *moulons*, et les ruelles séparatrices, nommées *andrones* ou *entremi* (entre maisons), servaient à recevoir les eaux des toits et se transformaient souvent en dépotoirs ; aussi, depuis longtemps, on demandait leur suppression ³.

1. Seule, Villeréal a une église du XIII^e siècle de même date que la bastide ; à Tournon, une curieuse maison du XIII^e siècle a longtemps servi de chapelle. (Voir p. 89).

2. Pour mesurer les lots de terre dans les bastides en voie de peuplement, on se servait d'une unité spéciale appelée « l'arpent de bastide » ; ces mesures étaient toujours plus fortes que les mesures normales pour séduire les gens et les attirer dans la bastide. J. BOURDILLY. *Mesures agraires en Provence*. Appendice II, mesures agraires dans le Bordelais. Rev. Ethnographie et des traditions populaires, 1928, p. 101. — LATOUCHE. *Mesures et poids employés dans le Bas-Quercy*, Annales du Midi, 1923.

3. En 1772, à Agen, ordonnance de fermer les *andrones* qui ne servent qu'à jeter des immondices. Arch. municipales, Agen, FF. 123 et 84. — Requête des échevins de Montpazier pour aliéner les petites rues de la ville, 1778, Arch. Gironde, C. 4245. Dans toutes ces anciennes bastides, la suppression des *andrones* a donné lieu à de nombreuses contestations, procès typique des bastides. — Renseignement du juge de paix de Belvès.

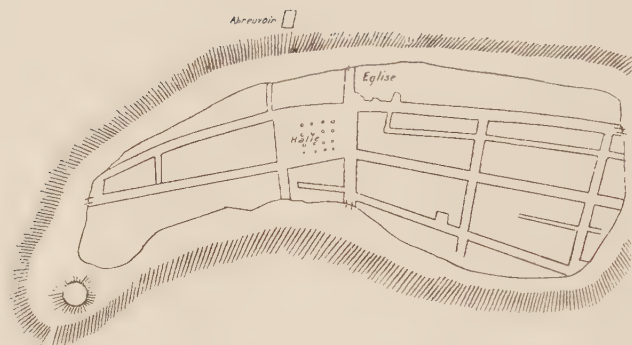


FIG. 24. — BASTIDE ALLONGÉE DE CASTILLONNÈS, RELEVÉE SUR UN PLAN DU XVIII^e SIÈCLE.

Arch. Lot-et-Garonne N. 28 : bastide en longueur établie sur un éperon de plateau ; au centre la *carra*, place carrée avec les halles ; l'église a été ajoutée après coup et sur un bord.

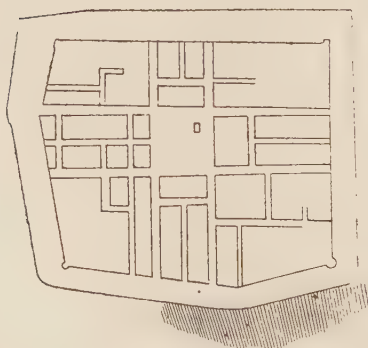


FIG. 25. — BASTIDE CARRÉE DE DAMAZAN, RELEVÉE SUR UN PLAN DU XVIII^e SIÈCLE.

Arch. Lot-et-Garonne N. 28 : belle agglomération géométrique ; les rues principales joignent la place centrale par les angles et non par le milieu des côtés.



FIG. 26. — BASTIDE DE SAUVETERRE-DE-GUYENNE, DE FORME LOSANGIQUE.

Elle représente une des plus petites communes de France (20 hectares), ne comprenant à peu près que l'enceinte de la bastide.

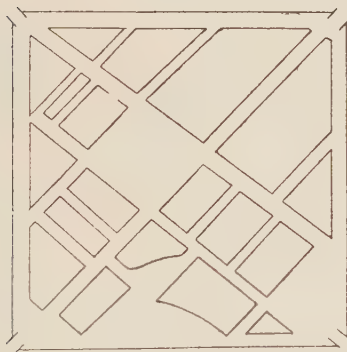


FIG. 27. — GRANDE BASTIDE DE VILLERÉAL.

Bastide fondée par Alphonse de Poitiers avec vieille halle au centre de la place, l'église sur une place annexe est ancienne, elle est même fortifiée.

FONDATION
D'UNE BASTIDE.

La fondation d'une bastide était un acte solennel et officiel. Le seigneur fondateur faisait connaître le jour de la fondation en plantant le *pal*, longue perche surmontée de son écusson et placée au milieu du territoire de la future ville, l'enceinte était marquée par un sillon tracé sur le sol, de même pour les rues et les emplacements de maisons¹. A sa fondation, suivant la pittoresque expression de CURIE-SEIMBRE, une bastide a l'air d'un potager. Peu après, les constructions commençaient : les preneurs de lots étaient tenus à « amaysonar » (bâtir une maison) dans un délai fixé, en général un an, sous peine de perdre leurs droits.

La fondation d'une bastide s'accompagne toujours de l'octroi d'une charte de peuplement². Ces chartes constituent comme des réclames de colonisation, elles sont destinées à attirer des habitants par les avantages accordés ; certaines devinrent des modèles et ont été reproduites en série : telle la charte de Castelsarrasin (1230) reproduite à Montastruc, Bonloc. Les chartes de Monclar-d'Agenais et Monflanquin, accordées par Alphonse de Poitiers en 1256, fournirent des formules-types, largement répandues dans le Sud-Ouest.

Ces villes neuves recevaient des noms d'emprunt, comme nos postes coloniaux actuels ; beaucoup portent des noms de villes importantes pour allécher les populations : Valence, Pampelone (près Cazillac), Londres (commune de Puymiclan), Beauvais (près Salvagnac); d'autres commémorent le nom de leur fondateur : Feltone (commune de Saint-Sardos) garde le nom d'un sénéchal anglais ; Castelnau-des-Vaux, détruit par Simon de Montfort, fut rebâti en bastide en 1250 par le seigneur Ratier et prit le nom de Castelnau-Montratier³, mais ces cas étaient bien plus rares que de nos jours ; Alphonse de Poitiers, le plus grand fondateur de bastides, n'a laissé son nom à aucune ; il a appelé l'une de ses fondations : La Française, qui était encore dénommée

1. Livre de l'Esclapot de Monségur-du-Dropt, publié dans CURIE-SEIMBRE. *Bastides*, p. 240. — Livre juratoire de Beaumont-de-Lomagne publié par MOULENQ, *Montauban*, 1886, p. 252. — A. DU BOURG. *Études sur les coutumes communales du Sud-Ouest*, 1882, p. 23. D'où provient le plan des bastides ? Certains archéologues y ont vu une influence anglaise, introduite pendant la longue période des occupations anglaises en Aquitaine (VERNEILH, *Annales arch. de Didon*, t. VI, p. 71). Le plan géométrique paraît beaucoup plus ancien : le camp romain et les villes romaines l'ont adopté ; même dans le Sud-Ouest, ce plan n'est pas un monopole des bastides ; Pujols, Duras, qui ne sont pas des bastides, ont un plan presque géométrique.

2. A Albias, c'est simplement la concession d'une charte qui fait dénommer bastide cette agglomération qui existait auparavant : charte concédée par Philippe-le-Bel en 1287 : « Concédons aux habitants, qui sont de présent ou seront à l'advenir en nostre bastide d'Albias, les coutumes et libertés qui s'en suivent... MOULENQ. *Albias et ses coutumes*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1869, p. 99.

3. LIMAYRAC. *Histoire d'une commune et baronnie du Quercy : Castelnau-Montratier*, 1885. — Créon en Bordelais tire son nom de son fondateur, seigneur de Craon dans le Maine.

en 1600 « La bastide de la ville Française » ; Réalville est fondée sur l'ordre de Philippe-le-Bel et porte le nom de ville royale, de même que la bastide de Villeréal.

Les bastides ne sont pas toujours des fondations neuves ; certaines agglomérations ont été « bastidées » : Saint-Sardos, Sérignac, Sainte-Livrade... ; dans ce cas, la bastide a été constituée par de simples additions de rues : Septfonds se constitue en bastide en 1273 autour de son ancienne abbaye qui datait de 1130 ; Aiguillon est une bastide, fondée en 1301 par la réunion des deux petites agglomérations de Lunas et le Fossat ; à Valence-d'Agen, il existait un village à l'endroit où, en 1283, Édouard I érigea la bastide ¹.

Parfois, la bastide n'était qu'un simple faubourg qui vint s'adjoindre sous le nom de *barry* à la ville existante (à Auvillars, au Barry-d'Islemade) ; à Marmande, la forme bastide n'existe que dans la partie orientale de la ville. Aussi est-il difficile de délimiter le champ d'application du terme bastide : il est des bastides contestées : Mirabel, Villeneuve-de-Duras, Tournond'Agenais, Caudecoste... Le mot bastide représente une méthode de peuplement, employée aussi bien pour fonder que pour transformer ou augmenter une agglomération ².

LES CAUSES DES BASTIDES.

Le repeuplement par les bastides se rencontre dans tout le Sud-Ouest et plus loin même, mais il atteint sa plus grande densité en Moyenne Garonne : près de la moitié des villes en ces régions, sont d'anciennes bastides ³.

Le développement exceptionnel des bastides en Garonne est dû aux multiples puissances rivales qui se disputaient le pays ; c'était alors la zone mal attribuée d'où sortirent les prétextes des deux grandes guerres anglaises et de la guerre des Albigeois : trois grands pouvoirs s'y opposaient : territoires de la maison de France au Nord et à l'Est, longtemps régis par Alphonse de Poitiers, possessions anglaises à l'Ouest, terres du comte de Toulouse au Sud et à l'Est. La bastide apparut comme une arme de rivalité pacifique : pour gagner les populations, qui avaient subi tant de dominations successives, il y eut un véritable assaut de libéralités ⁴.

1. DOMENGIE. *Bastides agenaises*. Rev. Agenais, 1921, p. 25 et 265. — F. POTTIER. *Septfonds*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1900, p. 256. — REBOUIS. *Coutumes de Valence-d'Agen*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1886, p. 178.

2. En Provence, bastide ne veut pas dire agglomération, mais exploitation agricole isolée. MISTRAL écrit : « La vieille bastide, où je naquis, avait nom le Mas du Juge, un tènement de quatre paires de labour » ! *Mes origines, mémoires et récits*, Paris, Plon, p. 6.

3. Dans le Périgord, les bastides ne sont abondantes qu'au Sud de la Dordogne sur les frontières de l'Agenais. DE GOURGUES. *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, p. xli, note 2.

4. Avant 1212, le Bas-Quercy est au comte Raymond VI de Toulouse, puis à Simon de Montfort, puis à Amaury de Montfort ; par le traité de Paris de 1229, Raymond pro-

La fondation des bastides permettait de gagner des hommes sur son rival ; on les fondait sur le pourtour des domaines, dans les pointes et enclaves et on cherchait à attirer les populations voisines aux dépens des autres territoires ; c'était une véritable spéculation démographique. Ainsi la bastide de Saint-Sardos, fondée en 1323 par Charles IV le Bel, était une enclave française en territoire anglais. Pour se venger de cette fondation, les Anglais vinrent la piller et ce fut un des prétextes de la guerre de Cent Ans. Entre les deux bastides françaises de Villeréal et de Villefranche-de-Belvès, les Anglais dressèrent celles de Montpazier et de Roquépine ¹.

Par les bastides, on portait atteinte à d'anciennes puissances qui donnaient ombrage au nouveau souverain : vieilles villes, abbayes, ancienne féodalité. Ainsi, les barons d'Agenais protestent avec véhémence du tort qu'ils subissent du fait des fondations d'Alphonse de Poitiers. Les bourgs anciens surtout pâtirent de la concurrence des nouvelles fondations, favorisées de privilèges ; Montauban se substitue à l'ancienne agglomération de Montauriol, groupée autour d'une abbaye ; Villeneuve-sur-Lot provoque une baisse de population dans les anciennes villes du voisinage : Pujols, Gajac, Eysses ; Moissac est concurrencée par une série de bastides établies à faible distance : La Française, Valence-d'Agen, Castelsagrat, Labastide-du-Temple. Le traité de Paris de 1229 ordonna la destruction de beaucoup de ces vieilles villes fortes dont les habitants allèrent grossir les bastides, ainsi Réalville remplaça le bourg d'Almont ².

Souvent, plusieurs seigneurs s'associaient pour fonder ces bastides au moyen de « paréages », véritables sociétés de peuplement ; beaucoup d'abbayes entrèrent en ces paréages en fournissant le terrain à mettre en bastide ³. Celui qui fournissait le terrain se réservait des emplacements et des droits ; ainsi le territoire de La Française fut cédé au roi en 1274 avec un espace

met sa fille à Alphonse de Poitiers et lui lègue sa succession, traité désastreux pour lui ; il veut reprendre sa parole et, par des concessions, s'allier les gens et fortifier sa position ; à sa mort cependant, Alphonse de Poitiers réussit à garder la succession, mais il lui faut à nouveau gagner les populations par des privilèges. La situation est identique en Agenais. DOMENGIE, *Les causes de la fondation des bastides en Agenais*. Rev. Agenais, 1920, p. 260-279.

1. MAUBOURGUET. *Le Périgord méridional*, 1926, p. 149. Pour la bastide de Sauveterre-de-Guyenne, le roi d'Angleterre mande en 1282 de faire continuer les travaux de construction malgré les réclamations des seigneurs des environs. Arch. historique de la Gironde, t. VII, 1863, p. 39 et 148 et t. VIII, p. 27.

2. En 1283, on assiste à une contestation entre les habitants d'Agen et le sénéchal d'Agenais qui s'efforce d'établir une bastide dans la juridiction d'Agen. Arch. municipales d'Agen, FF. 130. — Puymirol, jadis installée dans la plaine, émigra sur le coteau où le comte de Toulouse établit en 1246 une bastide du nom de Grand Castel.

3. Villeneuve-sur-Lot est fondé par Alphonse de Poitiers sur un terrain cédé par les Bénédictins d'Eysses, Castillonnes par Alphonse de Poitiers et l'abbé de Cadouin... La liste est longue des paréages entre les abbayes et les autorités temporelles.

suffisant pour y bâtir 2.000 maisons par Bertrand de Saint-Geniès qui se réservait le droit de retour sur les emplacements non bâtis dans le délai d'un an ¹.

Les rois de France furent les principaux fondateurs de bastides et, tout spécialement, au nom du roi, Alphonse de Poitiers qui en établit 36 ; les rois anglais en édifièrent 6, le comte de Toulouse 3 et différents petits seigneurs créèrent une bastide sur leur fief ². Les rivalités firent éclore un si grand nombre de bastides qu'elles se nuisaient les unes aux autres : en 1344, sur la demande des capitouls de Toulouse, le roi interdit les nouvelles fondations.

**CARACTÈRE
RURAL
ET MILITAIRE
DES BASTIDES.**

Les bastides finirent par être si nombreuses, que le Sud-Ouest, aujourd'hui la région la moins urbaine de France, semble avoir été alors la zone la plus fournie en agglomérations. Mais faut-il ranger les bastides parmi les villes ? La notion de ville n'avait pas alors le même sens précis que de nos jours : fonction urbaine et fonction rurale étaient moins différenciées. Les bastides apparaissent comme un peuplement groupé, mais à fonction agricole ³.

Les chartes de fondation des bastides indiquent toujours l'importance du travail agricole ; dans la charte de Villeneuve-sur-Lot (1312), il est prévu que, si les habitants mettent dans les rues fumiers et paille, ils devront les emporter dans les huit jours en été, dans les quinze en hiver ; il est défendu de porter du foin ou du sarment dans les fossés de la ville, etc. ; la charte de Montauban spécifie que tous les pâturages, bois et friches sont à l'usage des habitants pour le bétail qui doit rentrer chaque soir dans la ville ⁴.

Les clauses de défrichement sont très nombreuses, comme il convient en ces cités de colonisation ; dans la fondation de la bastide de Saint-Urcisse (1256), on autorise à défricher autant de terres qu'on veut ; à Sauveterre-de-Guyenne, en 1283, on partage à l'avance les terres, bois, prés qui sont du

1. BOSCUS ET GALABERT. *La fondation de la bastide de La Française*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1912, p. 47 à 57.

2. Le seigneur de Madaillan fonde la bastide de Cancon ; Pierre Agasse, noble à Monclar-de-Quercy, érige la bastide de Sainte-Urcisse....

3. Il faut rapprocher les bastides de ces « cités rurales », construites de nos jours en série et sur plan géométrique à la suite de l'application des nouvelles lois agraires en Europe centrale : villages de Macédoine ou de la Slovaquie danubienne.

4. FORESTIÉ. Rec. soc. sc. et arts du Tarn-et-Garonne, 1886, p. 186. — En 1462, les Réolais se plaignent que « aucuns fermiers ont pris herbage et ont tenu bestail en si grande quantité que iceluy a gasté les bledz et vignes et que les habitans et le bestail de ladite ville ont supporté grand dommage ». Bibl. Nat. Manuscrit. Coll. Baluze, N° 26, folio 404.

ressort de la bastide ¹ ; dans la charte de fondation de Monségur-de-Guyenne (1267), Édouard I accorde à chaque bourgeois autant de terrain qu'une paire de bœufs peut en labourer en un jour et en outre « un esturon de terre pour jardin et une concade de champ comme vigne » ². Presque toutes les chartes de bastides parlent de la distribution de jardinages ou *caselages*, de dépaissances ou *padoents*, de terres de culture ou *arpents* ; aujourd'hui encore, autour des anciennes bastides, les plans cadastraux portent une division en petites parcelles identiques, égales au nombre des emplacements de maisons ³.

Malgré leur caractère rural, les bastides étaient souvent des postes militaires. La plupart étaient fortifiées : Villeneuve-sur-Lot a encore ses portes à tourelles ; à Villeréal, l'église même est crénelée ; la grand'place centrale ne servait pas seulement aux échanges commerciaux, elle donnait aussi refuge aux populations des environs ; à Montpezat, la place s'appelait le « *reduch* », c'est-à-dire le refuge. Le peuplement des bastides fut en quelque sorte militarisé ; les habitants devaient se charger de l'entretien et de la défense des murs ⁴.

Cette colonisation rurale par les bastides affecta surtout la zone des mollasses ; les *serres* avaient déjà auparavant une dense garniture de vieux bourgs et de hameaux ; les rares bastides qu'on y fonda réussirent peu ; au contraire, dans les mollasses, presque aucun peuplement aggloméré n'existait encore et de grandes zones restaient désertes et boisées ⁵. Ainsi, pays de mollasses et pays de *serres* se trouvèrent sensiblement différents par l'aspect de leurs agglomérations : dans les *serres*, vieux bourgs tassés, aux rues étroites et hautes maisons, rappelant les villes perchées de la Méditerranée ; bastides régulières aux rues ouvertes, aux maisons uniformes des pays de mollasses.

1. ROSSIGNOL. *Monographies communales du Tarn*, t. IV, p. 3. — Arch. historiques de la Gironde, t. VII, 1863, p. 39 et 148.

2. Manuscrit de l'« Esclapot », mairie de Monségur. — DUPIN. *Notice sur la Réole*, 1839, p. 280.

3. Spécialement plan cadastral de Montjoie avec ses divisions d'*ortalices* ou jardins. — Voir aussi les « *casalgia* » de Laparade.

4. La bastide de Castillonès est fondée dans des forêts « infestées de brigands » pour rétablir la sécurité dans le pays. THOLIN. *Bastides du Lot-et-Garonne*. Congrès arch. de France, Agen, 1874, p. 179.

5. Forêts et bastides sont souvent liées : Montpazier et Villefranche-du-Périgord sont fondées sur le rebord du Pays au Bois de Belvès ; Villeréal est située dans la forêt du Montlabour ; Verfeil est établi dans les bois de Bouissas... On tirait de ces bois les matériaux nécessaires aux nouvelles constructions : à Monségur-du-Dropt, les habitants avaient le droit de prendre le bois dans la forêt pour leurs édifices et leur mobilier.

L'ORIGINE
DES HABITANTS
DES BASTIDES.

Un pareil foisonnement de nouvelles agglomérations exigeait un important disponible d'habitants. D'où venaient les colons ? Il y eut certainement un apport des pays extérieurs, mais la population locale fournit le principal contingent : habitants des villes ruinées et surtout campagnards pillés ou privés d'habitation à la suite des longues dévastations des guerres albigeoises et anglaises. Les bastides étaient faites spécialement pour eux ; elles étaient rurales, mais leurs habitants agglomérés jouissaient des avantages politiques et juridiques de la ville. Dans la communauté de Monbéqui, les cultivateurs épars sont très exposés, le vicomte de Gimoés leur concède de se concentrer autour de l'église, qui leur servait déjà de refuge, et d'y « faire muraille sur 25 brasses de côté » ; chaque habitant recevrait dans cette bastide, véritable fort rural, un emplacement de deux brasses¹ ; même la puissante abbaye de Saint-Maurin, ruinée par la guerre des Albigeois, a réfugié ses moines et ses serfs dans la nouvelle bastide de Puymirol². La plupart des gens isolés dans le « plat pays » cherchaient à « déguerpir » dans les bastides, où ils étaient plus à l'abri des oppressions arbitraires ; l'installation dans les bastides était un mode d'affranchissement automatique, la bastide rendait libre et desserrait les liens qui unissaient l'homme à la glèbe. Ce nouveau type de peuplement présentait un statut juridique des personnes très enviable et ce fut son principal attrait. Il y eut moins nouvelle colonisation que transfert de population³.

L'exode des cultivateurs vers les bastides était devenu tel au XIV^e siècle que, pour l'enrayer, on inscrivait dans les baux à cens une clause devenue de style par laquelle les preneurs s'engageaient par avance à renoncer aux privilèges des nouvelles bastides⁴. Sans cesse, les seigneurs se plaignaient d'émigrations de leurs vassaux dans les bastides voisines. Le seul moyen pour eux d'empêcher ces départs était de fonder à leur tour des bastides aussi privilégiées : le seigneur de Madaillan se décide à fonder une ville près de son château de Cancon, parce que les bastides des environs vidaient son fief⁵. On ne combattait les bastides que par d'autres bastides ; véritable

1. Charte de 1382, publiée par E. FORESTIÉ. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1908, p. 197-213. De même à Angeville en 1362, les habitants obtiennent d'établir un village clôturé. ABBÉ GALABERT. *Villages fortifiés pendant le XIV^e siècle*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1901, p. 335.

2. DURENGUES. *L'abbaye de Saint-Maurin*. Rev. Agenais, 1914, p. 190.

3. Dans la charte d'Albias, 1287, il est dit : « Nous concédons à tous les habitants qu'ils puissent sortir et s'en aller eux et leurs biens et se remuer en autres lieux ». C'était le droit de déguerpir si rarement concédé jusque-là. MOULENQ. *Albias et ses coutumes*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1869, p. 7.

4. Registre du notaire Pongros à Caylus (1342-1346). FORESTIÉ. Rec. soc. sc. arts et lettres Tarn-et-Garonne, 1886, p. 169 à 187 et 1903, p. 146.

5. LUCIEN MASSIP. *La ville et les seigneurs de Cancon*. Rev. Agenais, 1889, p. 430.

surenchère qui aboutit à une sorte de changement du type de peuplement ; cette transformation ne fut d'ailleurs que momentanée, beaucoup de bastides eurent une vie éphémère.

**FORTUNE
VARIABLE DES
BASTIDES.**

Il ne faut pas trop exagérer, en effet, l'importance de ce stade de colonisation ; sans doute, les bastides étonnent par leur nombre, mais peu ont prospéré ; beaucoup n'ont pas encore aujourd'hui garni tous les lots qui y avaient été tracés ; il y a des rues qui sont toujours restées vides ; à Saint-Pastour, la plupart des maisons ont été construites seulement au XVI^e et XVII^e siècle ; Villefranche-de-Belvès compte deux rues, tracées au XIII^e siècle, qui n'ont encore que quatre maisons ; à Beauregard, la bastide n'existe à peu près que sur le plan cadastral qui indique un lotissement géométrique dont personne n'est venu profiter ; la bastide de Saint-Julien-de-Colorbis (commune de Fargues) semble n'avoir jamais été peuplée ; le Pic (commune de Naussanes) est une bastide demeurée à l'état de projet, de même Roquépine ¹.

La plupart d'entre elles sont restées de petits bourgs ou même des hameaux : bastide de Londres, simple hameau de la commune de Puymiclan, bastide de Feltone, hameau de Saint-Sardos, bastide de Lacenne, hameau de Sembas... Il en est même qui ont totalement disparu : telle celle du Bourguet, commune de Verlhac-Tescou ; la bastide de Cariet fut à ce point éphémère qu'on ne sait plus aujourd'hui où fixer son emplacement.

Souvent, on a parlé, à propos des bastides, de villes avortées, de peuplement artificiel et factice. Néanmoins, plusieurs sont devenues des villes : à Castillonès, le peuplement se fit suffisamment vite pour que, deux ans après la fondation, il y eut assez d'habitants pour tenir des fortifications ; à Valence-d'Agen, la bastide, fondée en 1283, devient chef-lieu de baylie dès 1330 ; à Villeneuve-sur-Lot, le plan est prévu dès le début pour une grande bastide. La génération des bastides clôture l'époque des fondations de villes en Moyenne Garonne ; le pays aura désormais son plein de villes, il n'y aura plus de naissances nouvelles.

1. TESTUT. *La bastide de Beaumont*, Bordeaux, 1920, 2 vol. — THOLIN, *Bastides du département du Lot-et-Garonne*. Congrès arch. de la France, Agen, 1874, p. 179.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le rôle démographique des abbayes aux XI^e et XII^e siècles

DES ABBAYES ET LE REPEUPLEMENT RURAL.

Antérieurement à l'époque des bastides, le XI^e et le XII^e siècle furent à nouveau des moments de calme relatif, analogues à ceux du XIII^e et XIV^e siècle, on put s'occuper de réorganiser une vie économique après les longues épreuves du haut Moyen Âge : ce fut essentiellement l'œuvre des abbayes, dont la plupart sont fondées à cette époque : en Agenais, abbayes de Saint-Maurin, Calezun près Thouars, Montaut, Virazeil, le Paravis près Buzet, Gondon, commune de Monbahus... ; en Bas-Quercy, monastère de la Garde-Dieu, fondé en 1150 par les religieux d'Obazine (Corrèze) dans l'ancienne forêt d'Essartens (commune de Piquecos), monastère de Francou (commune de Vazerac), fondé en 1166 par l'abbaye de Grandmont près Ambazac (Haute-Vienne). Les Templiers établirent beaucoup de postes en Moyenne Garonne : en Agenais, commanderies du Temple près Villeneuve, de Sainte-Quittrie (commune de Massels), de Saint-Antoine, monastère de Bourdeils (commune de Laroque-Timbaut), monastères de Cuzorn, de Salabelles, de la Grâce, (commune de Villeneuve), de Caubel... ; en Bas-Quercy, commanderies de Lavilledieu, La Capelle-Livron, Golfech, Montricoux, Vaour ¹.

Ces nombreuses abbayes, semées dans les campagnes, s'employèrent activement au repeuplement rural ; alors, se construisit la plupart des petites églises romanes et s'organisa la division en multiples paroisses adaptées au primitif peuplement dispersé. Dans la région de Castillonnès, on signale au XII^e siècle la fondation de plusieurs paroisses, peuplées surtout de gens venus du Limousin et du Périgord ; dans le seul canton de Prayssas, on compte 20 églises romanes de cette époque ; autour de l'abbaye du Paravis, on relevait au XII^e siècle déjà 12 paroisses ². Dans tous les cartulaires, très nombreuses sont les chartes de concessions de terres à des colons ; autour de

1. Y. CHAUMIÉ. *Histoire des commanderies de Sauvagnas et du Temple-du-Breuil*. Thèse manuscrite de l'école des Chartes, 1928. — ANDRIEUX. *Histoire de l'Agenais*, t. I, p. 44 et 95. — DEVALS. *Étude historique et archéologique sur le Tarn-et-Garonne*, 1886, p. 99.

2. MARBOUTIN (*Le Paravis*, Rev. Agenais, 1923, p. 213) donne une liste des paroisses fondées au XII^e siècle autour de cette abbaye. — BOUYSSY. *Notice sur Castillonnès*, 1875, p. 42. — La commune d'Esclottes, en pleine forêt, a une église abbatiale de 1076 ; la curieuse église cistercienne de Pérignac, commune de Montpezat, est bâtie en longues briques dites briques de Saint Bernard.

Moissac, l'évêque livre à la culture une partie des forêts que possède l'abbaye ¹ ; l'abbaye de Saint-Maurin, à partir du XI^e siècle, colonise toute la région des *serres* qui l'entoure : 9 villages sont fondés par elle et, pour le seul petit hameau de Lalande, on possède une vingtaine de chartes portant concession de terres ².

De très nombreux prieurés sont élevés, qui deviendront plus tard des communes : Pommevie, Layrac, Fongrave, Monheurt..., beaucoup d'abbayes établissent aussi, pour l'exploitation de leur domaine, des *granges* où vivent des colons : la commune de Granges-sur-Lot provient d'un établissement de Prémontrés ; Lagrange-Lassalle, en Tarn-et-Garonne, dépend de l'abbaye de Grandselve ; non loin, la Grange-de-Saint-André dépend de l'abbaye de Belleperche...

Cet actif peuplement purement rural, dû à des initiatives religieuses, se traduit dans la toponymie des lieux habités : de cette époque, datent beaucoup des noms de saints que portent tant de communes et hameaux ³. Si les XIII^e et XIV^e siècles, avec les bastides, donnèrent à la Moyenne Garonne ses agglomérations, le XII^e siècle, grâce aux abbayes, assura la colonisation dispersée des campagnes.

LES SAUVETÉS.

Cependant, les monastères tentèrent aussi de fonder quelques agglomérations ; alors, naquit une génération de bourgs, moins fournie que celle des bastides, les « *sauvetés* » : la Sauvetat-de-Savères la Sauvetat-sur-Lède, la Sauvetat-sur-Dropt, la Salvétat près Monclar-de-Quercy, Sauveterre-de-Guyenne, la Villedieu..., Certaines de ces *sauvetés* étaient fondées par associations ou paréages ; au XII^e siècle, la première place est tenue dans ces associations pour le peuplement, non par les seigneurs, comme à l'époque des bastides, mais par les abbés ⁴.

Ces *sauvetés* avaient déjà quelquefois le plan régulier qu'on retrouvera perfectionné dans les bastides (la Sauvetat-du-Dropt, la Sauvetat-de-Savères⁵).

1. LAGRÈZE-FOSSAT. *Moissac*, t. III, p. 28.

2. DURENGUES. *Abbaye de Saint-Maurin*. Rev. Agenais, 1914, p. 190 sq.

3. Dictionnaire JOANNE. Cartes de densité par départements des différents noms de Saints.

4. Lors de la fondation de la *sauveté* de Negrepelisse, les vicomtes de Bruniquel donnent en 1074 aux moines de Moissac l'emplacement et les bois nécessaires pour la construction ; non loin de Montauban, Nohic et Orgueil ont été donnés en 1120 par plusieurs seigneurs associés aux Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem pour y établir deux *sauvetés*. GALABERT. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1901, p. 44, et 1903, p. 204. — GALABERT. *Les salvetats au moyen-âge*, Paris, 1903. — FLACH (*Origines de l'ancienne France*, t. II. p. 188) donne la liste des *sauvetés*, établies par l'abbaye de Conques dans le Sud-Ouest,

5. J. MARBOUTIN. *La Sauvetat-de-Savères*, Rev. Agenais, 1901, p. 158.

En général, ces agglomérations ont encore moins prospéré que les bastides, d'ailleurs, elles n'étaient pas faites pour être des villes : dans la fondation de la *saucetie* de Saint-Nicolas-de-la-Grave, il est spécifié que l'agglomération est destinée à des cultivateurs.

Les XI^e et XII^e siècles ont été marqués aussi par la fondation de nombreux châteaux, mais ces châteaux ont eu peu de rôle sur la géographie du peuplement : la plupart sont restés isolés ; villes et châteaux sont en général ici dissociés ¹. Les châteaux furent en Moyenne Garonne moins générateurs d'agglomérations que dans les autres régions françaises ; la colonisation s'est faite plutôt par petites exploitations isolées, encadrées en paroisses, que par villages rassemblés autour d'un seigneur ; le château n'a marqué son rôle que dans l'établissement du cadre territorial des communautés ².

AVANT LE
XI^e SIÈCLE,
SOLUTION
DE CONTINUITÉ.

Avant la seconde moitié du XI^e siècle, s'étend une longue période d'invasions et de dévastations. Durant cinq siècles, se succèdent presque sans interruptions invasions sarrasines, normandes, van-

dales, gothiques, vasconnes...

Le pays disparaît littéralement. Agion, abbé de Vabres en Rouergue, dépeint la Guyenne vers 900 en ces termes : « dans presque tous les pagi, les églises et les villes sont dévastées, les monastères détruits, les habitants émigrent vers l'Est, abandonnant leurs terres ; ceux qui ne peuvent s'y résigner, n'échappent à la mort qu'en se mêlant aux barbares ; des bois épais recouvrent jusqu'au fait les églises abandonnées ; la terre reste inculte, il est rare de rencontrer un homme ailleurs que dans les forteresses » ³.

Toutes les agglomérations antérieures sont rasées ⁴ ; les anciens modes

1. G. THOLIN (*La féodalité en Agenais*, Rev. Agenais, 1897, p. 47 et 144) donne une liste des châteaux de l'Agenais restés dans l'isolement. Une chartre du château de Mondenard (1246) établit une foire autour du château et veut y attirer des habitants, mais sans succès. TAILLEFER. *Ma paroisse, Lauture et Cazeillac*. Montauban, 1899, p. 14. Il y eut cependant quelques exceptions : Penne, Duras, Montcuq, Lauzun sont des agglomérations autour de châteaux.

2. Les châteaux de Durfort, Monviel, Madaillan... n'ont aucune habitation à leurs côtés, mais ont donné naissance à des communes qui portent leur nom et dont les limites correspondent aux anciens fiefs seigneuriaux, aux *honneurs* (Voir p. 91).

3. DOM VOISSETTE. *Histoire du Languedoc*, t. II, preuves, p. 323-324. La chanson de geste de Gérard de Vienne en Agenais déclare :

Tot environ est la terre gastie,
Les gens s'enfuient : n'osent demourer mie,
Lor maisons laissent et lor grant guaignerie,
Molt est la terre d'environ apovrie.

Cité dans FLACH. *Les origines de l'ancienne France*, t. II, p. 69. — F. LOT. *La Loire, la Garonne, et la Seine de 862 à 866*. Bibl. École des Chartes, 1915, p. 473-511. — BLADÉ *La fin du premier duché d'Aquitaine*, 1892, p. 45.

4. C'est alors que la ville gallo-romaine de Cosa près Moissac disparaît à tout jamais.

de peuplement sont submergés et effacés ; la nomenclature des lieux habités disparaît et se renouvellera totalement au XI^e siècle.

Nous avons quelques indications sur le VII^e siècle, qui paraît avoir été une époque assez prospère et peuplée, dernier épanouissement de la civilisation gallo-romaine. Un document, énumérant d'importantes donations faites à l'abbaye de Moissac, nouvellement créée, cite de multiples paroisses établies autour du monastère ; presque aussi nombreuses qu'aujourd'hui, ces paroisses portent toutes des noms disparus ¹ qu'il nous est très difficile d'identifier par rapport aux agglomérations actuelles. Il y a complète solution de continuité entre le VII^e et le XI^e siècle.

Les peuplements antérieurs appartiennent à un cycle démographique qui est à peu près sans rapport avec les phases qui se déroulent depuis le XI^e siècle. C'est un autre domaine qui commence où nous n'avons pas à remonter, puisque nous nous sommes tracés comme règle de ne pénétrer dans le passé que dans la mesure où il explique le présent.

CONCLUSION

Un pays sans cesse repeuplé

A travers toute cette histoire du peuplement, un trait reste singulièrement constant : le réapprovisionnement de la population de Moyenne Garonne par les pays d'alentour et surtout par les zones montagneuses qui encadrent l'Aquitaine : Pyrénées et Massif Central. Au XII^e siècle, ce sont des Limousins qui viennent repeupler par paroisses entières ; le XIV^e siècle est marqué par une descente générale de gens des Hauts-Pays, surtout Rouergats ; le XV^e siècle voit s'installer les *Gavaches* de Saintonge ; même pendant l'époque de prospérité et de vitalité du XVIII^e siècle, il y eut apport régulier des régions deshéritées du pourtour vers le fertile Bas-Pays.

Sans l'exutoire de Moyenne Garonne, les Hauts-Pays se seraient vite surpeuplés : en Rouergue, à cause de l'émigration vers le Sud, la population reste stagnante malgré une très forte natalité ; du XIV^e au XIX^e siècle, cette province s'augmente à peine de 25.000 habitants ² ; Moyenne Garonne

BLADÉ. *Les Vascons avant leur établissement en Novempopulanie*, Rev. Agenais, 1891, p. 81. — J. JAURGAIN. *La Vasconie*, 1898, p. 33. — DESJARDINS. *Topographie de la Gaule romaine*, t. II, p. 382.

1. DEVALS. *Topographie de l'arrondissement de Castelsarrasin à l'époque mérovingienne*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1872, p. 130.

2. MOLINIÉ. *La sénéchaussée de Rouergue en 1341*. Bibl. école des Chartes, 1883, p. 452. — MATHOREZ. *Notes sur le mouvement de la population sous l'ancien régime de 1328 à 1789*. Comité des travaux scientifiques. Bull. de la section de géographie, 1927, p. 310.

et Hauts-Pays d'alentour apparaissent comme démographiquement complémentaires.

Une seule exception à ce constant réapprovisionnement par l'extérieur : les Anglais, malgré leur très longue occupation de 1152 à 1433, n'ont fourni à peu près aucun apport de population ; ils ont traité l'Aquitaine comme une colonie d'exploitation et non comme une colonie de peuplement ; ils se sont maintenus presque sans garnison et avec le concours de la féodalité locale. En Agenais dans les grandes familles, où l'on peut suivre la généalogie, on ne trouve pas de noms d'origine anglaise, mais on constate très fréquemment des noms venant d'autres provinces françaises ; les plus grands marchands montalbanais au XIV^e siècle, les frères Bonis, sont originaires de l'Albigeois ; dans une liste de négociants d'Agen de 1715, six noms seulement sur 30 sont dits anciens agenais ¹.

Cet apport régulier d'étrangers se reconnaît de nos jours à la variété des noms patronymiques : dans chaque commune, on trouve sur les listes électorales un grand nombre de noms de famille différents ; on voit rarement un nom, se répétant plus de 10 fois ². Rien de comparable avec ces villages à familles-souches, partant d'un noyau unique de colonisation, développé sur place, comme cela existe en Bretagne, en Lorraine, en Flandres, etc... A Escassefort, on compte 100 noms différents pour 120 familles ; rares sont en France les régions qui ont été brassées à ce point ³.

On conçoit facilement le rôle qu'a pu jouer une dépendance démographique si ancienne et si constante. Les lieux de peuplement en conservent une instabilité qui se traduit par des renouvellements fréquents de la nomenclature : renouvellements du IX^e et X^e siècle, du XV^e, et même du XVII^e siècle ⁴ et par des déplacements des lieux habités : peuplement de hauteur

1. FORESTIÉ. *Livre de comptes des frères Bonis*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1881, p. 140. — Les de Lacapelle-Biron sont originaires d'Auvergne, ainsi que les de Saint-Bruel, les Roquefeuille viennent du Rouergue, les de Cadrieu, du Quercy, les Devivans et les de Beynac, du Périgord, les de Poujade, du Forez, les de Gavaudun, de Brie, les de Monheau (devenus de Montalembert), du Poitou, les de Lavauguyon, de Bretagne... Mémoire manuscrit sur la généralité de Bordeaux publié dans Rev. Agenais, 1884, p. 566. — Les de La Vaissière ont quitté l'Auvergne au XIII^e siècle pour s'installer près de Tournon-d'Agenais. *Histoire de la famille de la Vaissière*. Aurillac, 1928, p. 414. — Une des grandes familles de Caudecoste, les Barbiers, est originaire du Forez. DUBOURG. *Monographie de Caudecoste*, p. 220. — Les Talleyrand ont été introduits du Périgord en Agenais par Alphonse de Poitiers. G. THOLIN. *Notes sur la féodalité en Agenais*, 1868.

2. Si l'on compare d'anciennes matrices cadastrales aux listes actuelles, on est frappé du très important renouvellement des noms ; la matrice cadastrale de 1610 à Montlauzun est presque entièrement renouvelée de nos jours.

3. Les terminaisons de noms de famille en « aud », assez fréquentes en ces régions, seraient d'origines limousines ; L. DE NUSSAC prétend que les Limousins ont immigré surtout en « rentrant gendre » dans une maison.

4. DEVALS a fait un relevé de tous les changements de noms autour de Castelsarrasin. Rec. soc. sc. lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1872, p. 130.

au néolithique, peuplement de vallée au gallo-romain, peuplement de hauteur pendant tout l'ancien régime, peuplement de vallée de nos jours.

A quoi tient cet apport constant d'étrangers ? Sans doute, les Bas-Pays, plus riches, attirèrent les gens des pauvres *ségalas* et des rudes montagnes ; l'opposition entre Hauts et Bas-Pays est établie moins sur une différence de relief que sur des oppositions de richesse et de niveau de vie ; de tout temps, la Moyenne Garonne a eu un horizon de travail plus fourni, une agriculture plus intensive, des petits métiers plus nombreux, une circulation commerciale plus active.

En outre, ce pays a été soumis à de périodiques dévastations qui entraînaient des repeuplements à intervalles presque réguliers : repeuplement des XI^e et XII^e siècles après les ruines du haut Moyen Age, dévastations des premières campagnes anglaises et surtout de la croisade des Albigeois, (1150-1230), suivie du repeuplement du XIII^e siècle avec les bastides (1230-1340), dévastations de la guerre de Cent Ans, réparées par les immigrations du XV^e siècle (1440-1550), dévastations des guerres de la Réforme (1550-1650), suivies de la grande prospérité du XVIII^e siècle et enfin crise économique et dépopulation du XIX^e siècle avec le commencement de repeuplement qu'on observe au XX^e siècle. Rythmes et cycles de repeuplements et de dépopulations : malgré la très antique installation de l'homme en ces régions, la vie rurale prend sans cesse des formes de nouvelle occupation du sol.

Ces dévastations régulières suffisent-elles à expliquer la déficience continue de l'effectif humain ? N'y aurait-il pas en ces pays une certaine incapacité chronique à fournir les habitants nécessaires à l'exploitation ? Le pays n'a jamais produit toute la population humaine dont il a eu besoin. Incapacité de race, a-t-on dit, se basant sur la profonde décroissance de natalité qui se marqua au XIX^e siècle¹. Il suffit de rappeler que les gens de Moyenne Garonne, émigrés en Algérie ou en Amérique, ne conservent pas la tendance à la faible natalité².

Serait-ce alors une conséquence de la nature du pays ? Peut-on penser que certaines régions sont peu favorables à la multiplication de l'espèce humaine, tandis que d'autres serviraient de véritables zones d'émission d'hommes, analogues à ces régions d'élevage où s'élaborent les races animales ? Y aurait-il par exemple apport des zones montagneuses, plus favorables

1. Le Sud-Ouest est la région qui donne le moins de naissances gémellaires : 6,3 pour mille, alors que la moyenne de la France est de 9,6 et que la Vendée atteint 13. Calcul établi sur le relevé des naissances entre 1867 et 1886. LEVASSEUR. *Population Française*, t. II, p. 20. — En 1911, le département du Tarn-et-Garonne a été celui où il y a eu le moins de jumeaux et le Lot-et-Garonne suivait de près.

2. VIDAL DE LA BLACHE (*Principes de géographie humaine*, p. 98) écrit : « Il y a assez d'exemples montrant la même race, prolifique ou stérile suivant les temps ou les lieux, pour ôter beaucoup de fondement à l'importance qu'on s'est plu souvent à attribuer aux causes ethniques. »

à la prolificité, vers les zones de plaine, où le déficit de population serait chronique¹ ? On a souvent constaté que les familles immigrées, installées en Garonne, finissent par avoir une natalité aussi faible que celle des autochtones ; les Vendéens, par exemple, au bout de deux générations de vie garonnaise, donnent des familles à fils unique ; même les Espagnols réduisent progressivement leur natalité. Mais ces faits paraissent s'expliquer aussi bien par une soumission à une mentalité générale, par une contagion des habitudes, que par des influences naturelles. Le pays agit, semble-t-il, sur la démographie autant par son ambiance psychologique, que par des conditions physiques. La science de l'eugénisme est encore trop peu explorée pour s'y aventurer avec quelques chances de certitude².

Ce qui est indéniable, c'est que les pays de Moyenne Garonne sont restés, à peu près constamment au cours de l'histoire, des foyers d'appel d'hommes. Ils le sont demeurés d'autant plus qu'à cette déficience chronique de l'effectif humain s'opposait une multiplicité extrême des horizons de travail, établissant un déséquilibre incessant entre densité des hommes et densité de travail.

1. CVIJIC a noté dans les pays balkaniques des zones humaines qu'il appelle « pays-ruches », qui sans cesse essaient et d'autres qu'il appelle « pays de colonisation », qui constamment reçoivent ; les premières sont les pays montagneux à vie âpre (zone de difficulté durable de FLEURE), les secondes sont les grandes plaines fertiles (zones de bien-être et de moindre effort de Fleure). CVIJIC. *La péninsule balkanique*. Paris, 1918 p. 115. — FLEURE. *Les régions humaines*. Annales de géographie, 1917, p. 155.

2. SORRE. *L'écologie humaine*. Bull. soc. géogra. Lille, 1928.

LIVRE II

LES HORIZONS DE TRAVAIL

Le problème de l'effectif humain d'un pays est avant tout un problème de travail. La sécurité ou la détresse d'une population dépend essentiellement des horizons de travail qu'elle a su ou pu se créer, de leur multiplicité, de leur croissance ou de leur diminution. Longtemps, se sont joints et mêlés en Moyenne Garonne, presque sur pied d'égalité, des horizons de travaux agricole, artisanal, et commercial. Pendant presque tout l'ancien régime, les rives de Garonne centralisèrent pour tous les pays aquitains les fonctions de transport, de négoce et de finissage ; de là, une densité exceptionnelle de travaux ; aujourd'hui, elle va se réduisant et l'agriculture reste à peu près seule, aussi est-ce par elle que nous débiterons, recherchant tout d'abord les conditions de sol et de climat qui dominent l'effort des cultivateurs.

PREMIERE PARTIE

L'AGRICULTURE ET SON HORIZON DE TRAVAIL

CHAPITRE PREMIER

Les conditions de la vie agricole : sol et climat

VARIÉTÉ DES SOLS.

La Moyenne Garonne a une géologie assez simple si l'on en juge par la carte : mollasses et calcaires de l'Agenais forment à peu près toute la gamme de ses terrains. Cependant, si les calcaires sont assez uniformes, il n'en est pas de même des mollasses ; elles passent de facies sableux, voire même gréseux, souvent très siliceux à des facies argileux et même argilo-calcaire ; la variété des sols est accentuée par l'épandage en surface de terrains de recouvrement : plaques de sables sidérolithiques sur les plateaux et bandes d'alluvions étagées en terrasses dans les vallées. De cette variété des sols, les cultivateurs ont retenu deux grands types de terre, correspondant à des conditions de cultures différentes : les sols légers sont groupés sous le nom de *boulbènes*, les sols lourds forment les *terreforts* ¹.

Les *boulbènes* sont des terres sableuses, assez perméables et sèches, on les appelle aussi « terres douces » ; elles contiennent de 40 % à 60 % de sable quartzeux et siliceux. Elles forment une classe d'origine très variée : parfois, elles sont constituées par un faciès sableux de la mollasse, c'est la *bouvée* ou *boubée* ², le plus souvent, elles proviennent d'anciens dépôts de plateaux, sables de *brandes*, issus du Massif Central. La Moyenne Garonne est à l'extrémité méridionale de ces recouvrements détritiques qui étendent un manteau uniforme sur la variété des dépôts sédimentaires de la France du Centre-Ouest. Les *boulbènes* détritiques sont très oxydées et souvent rubéfiées ; des concrétions ferrugineuses nombreuses se rencontrent sous la couverture

1. Ces deux mots s'emploient dans toute la Gascogne, des Pyrénées au Causse du Quercy et au Périgord.

2. Quand ces sables deviennent plus argileux et se rapprochent du type *terrefort*, on les distingue sous le nom de *terro satsal* (Nord de Moissac).

sableuse, soit sous forme de petites nodosités de fer, appelées *crottes de crabe* (chèvre), soit sous forme de croûte imperméable à quelques mètres de la surface, *arios* ou *terrebouc* de l'Agenais, *grop* ou *guif* du Bas-Quercy, *marbouc* du Gers ¹, soit encore sous forme de terres rougeâtres semées de géodes ferrugineuses, tel le *rouget* de Gènébrières, le *sable de renard* de Marmande, le *rebo* ou *arrebo* du Pays au Bois de Monségur ². Les terrasses des grandes vallées comprennent un autre type de *boulbènes*, composées de sables à cailloutis et à galets plus ou moins décomposés, ce sont les terres de *grave*. Lorsque les alluvions ne sont pas complètement décalcifiées, spécialement aux confluent dans la Garonne, du Lot ou du Tarn qui descendent des causses, les terres sont blanches, onctueuses, et donnent les *boulbènes blanches* ou *goubey*s de Marcellus et Meilhan.

Quant au *terrefort* argileux, plastique et imperméable, il forme de nombreuses lentilles disséminées à travers les mollasses ; il compose aussi les argiles du lias sur le pourtour des causses, alors on lui applique aussi le nom de *limargue*.

Le sol des plateaux calcaires des *serres* est le plus souvent rempli de pierres anguleuses appelées *patricodes* (région de Laroque-Timbaut) ³. Entre les pierres, la terre, plus ou moins abondante, est noirâtre et souvent mêlée de débris des mollasses supérieures. Plus au Nord, commence la terre de *causse* ⁴, remplie aussi de plaquettes de calcaire, *gobillodis* ou *tramas*, pays très pauvre, des *grèzes* et des *garrouilles* de chênes ; dans les *combes* et les *cloups*, une couche d'argile rouge, appelée *tran*, permet quelques cultures. On y trouve des plaques de terres siliceuses (*terro negro* de Jean-Coussy), mais elles ne deviennent importantes qu'au Nord du Lot, où elles constituent les *grauzils*, terres de bruyères légères qui conviennent au seigle et aux châtaigniers et passent progressivement à la *brande*, installée en îlot sur le *causse* ⁵.

LES SOLS ET LES TYPES DE CULTURES.

Ces différents noms de sol ont acquis leur individualité par les modes de cultures auxquels ils sont liés. Ils se distinguent surtout par les difficultés qu'ils présentent pour les travaux agricoles ; les *terreforts* sont les sols les plus riches, mais les plus délicats à travailler : il

1. Sur la haute plaine de Marmande, le niveau d'eau est maintenu à 2 ou 3 mètres de profondeur grâce à ces concrétions de fer. RISLER. *Géologie agricole*. T. III, p. 248.

2. REY-LESCURE. *Carte agrogéologique du Tarn-et-Garonne*, p. 93.

3. RISLER *Géologie agricole*, III, p. 234 et IV p. 30. — JACQUOT *Description agronomique du Gers* 1873 p. 21.

4. « Causse » ou « caoussé » est employé dans la région comme nom de sol, beaucoup plus que comme nom de pays et il s'oppose aux *terreforts*, aux *limargues* et aux *boulbènes*.

5. DELPON. *Statistique du Lot* 1831 T. II, p. 195. — CASTAGNÉ. *Petit traité de géologie du Lot*, Cahors 1869, p. 32.

faut savoir les « prendre » ; par temps humide, ils « se battent » et forment un véritable mastic ; par temps de sécheresse, ils se craquèlent et se durcissent, la charrue ne peut y pénétrer ; il est malaisé de trouver les jours propices pour y faire les façons. La terre lourde exige un effort considérable ; elle réclame des labours profonds qu'on ne peut obtenir qu'à la bêche ou avec le concours de deux paires de bœufs. La circulation dans les chemins de champs est souvent interrompue. La fertilité du sol compense heureusement de tels inconvénients : la terre compacte conserve bien la fraîcheur et les plantes résistent facilement à la sécheresse des étés ; sous la croûte superficielle durcie, les réserves d'eau sont protégées de l'évaporation ; le sol remédie ainsi au danger du climat. Les blés de *terrefort* sont les meilleurs et parfois on appelait ce sol, le *fromental* ; c'est là qu'on pratiquait surtout l'assolement épuisant blé-maïs, qui a fait, jadis, la fortune de la Moyenne Garonne.

Les *boulbènes* ont une physionomie agricole toute différente, elles peuvent être travaillées presque à toute époque, il leur faut un cheptel de labour deux fois moins abondant ; les chemins ruraux y sont plus carrossables. La facilité de culture de ces terrains a été un avantage précieux au temps de la première agriculture : c'est là que les découvertes néolithiques sont les plus abondantes.¹ Mais la fertilité y est moins grande, le sol réclame des repos, l'assolement blé-jachère s'est maintenu longtemps ; il faut marnier et fumer. La *boulbène* convient au seigle plus qu'au blé, le maïs y est plus rare à cause des sécheresses et les prairies, trop arides, n'entretiennent qu'un bétail restreint².

Il est impossible de dresser une carte de répartition de ces deux types de sol, ils sont intimement mêlés ; chaque métairie possède, même lorsqu'elle est d'un seul tenant, des portions de *boulbènes* et de *terreforts* ; cela contribue à entretenir le principe de la polyculture qui est le régime agricole typique de la moyenne Garonne.

UN CLIMAT A PRIN-
TEMPS PLUVIEUX
ET AUTOMNE SEC.

Les caractères du climat ne sont pas moins changeants que les aspects du sol : l'alternance des types de temps est aussi multiple que celle des types de terres. Néanmoins, l'année climatique peut se styliser en deux saisons : l'une qu'on pourrait appeler la saison d'aspect océanique

1. Voir les grandes collections du pharmacien d'ALCHÉ de Monclar-d'Agenais et de M. BOISVERT à Beaupuy.

2. La plante fourragère employée est la luzerne appelée ici « sainfoin », tandis qu'en *terrefort*, on cultive l'esparcette qu'on appelle d'ailleurs luzerne. — MALAFOSSE. *Agriculture en pays toulousain*. A. F. A. S. Toulouse 1887, p. 930. — L'association végétale de ces deux sortes de terrains est très distincte : dans les *boulbènes*, dominant les chênes noirs (*Quercus pedunculata*), les châtaigniers, les ajoncs (*Ulex europaeus*), les genêts à balai (*Surathamasis scoparius*) ; là, règnent les buissons touffus qu'on appelle des *barthes* ; les *terreforts* ont une association végétale où entrent le chêne blanc ou pubescent, le noyer, le frêne, l'alisier, l'érable, le chèvrefeuille. — DOUMERC *Flore du Tarn-et-Garonne* A. F. A. S. 1902, p. 57.

et qui va de décembre à juin, l'autre, la saison d'aspect méditerranéen, le reste de l'année.

L'hiver est le plus souvent humide, brouillardoux ; les temps secs et froids sont exceptionnels, la neige tient rarement ; on compte deux ou trois années par siècle où la Garonne est prise par les glaces ¹. Pour caractériser les trois premiers mois de l'année, les mêmes expressions se retrouvent dans les carnets des observateurs du XVIII^e siècle : « brouillards fondus », « fontes de brouillards », « petites fontes », « bruine », « brouillard fort sombre, suspendu à l'horizon », « les arbres dégouttent », « l'hiver est pourri », En l'an XII, on note : « les brouillards sont plus intenses en Lot-et-Garonne que dans les départements voisins, spécialement de Germinal à Messidor ». ² Cependant la pluviosité n'est pas très élevée en chiffres ; février est même le mois des plus faibles précipitations atmosphériques : 65 m/m à Montauban, 69 m/m à Agen ³.

Mais par contre, le printemps et surtout la fin de cette saison, mai et juin, comptent les plus fortes précipitations : les trois mois d'avril, mai, juin, groupent près de la moitié des précipitations annuelles : 318 m/m. sur 696 m/m à Montauban ; c'est un des traits essentiels du climat garonnais ⁴. Sans cesse, l'on note les méfaits survenus pendant ces mois critiques : averses terribles, grêles ; les plus dangereuses inondations sont datées de cette époque et elles se distinguent toujours par leur brusquerie. En 1770, juin vit tomber de la grêle un peu partout ; à Saint Pastour, une femme fut presque tuée par la grêle et un étang fut comblé par la même grêle qui « tua tout le poisson ». Ces grosses averses s'appellent en Quercy des *oïgaci* (des eaux). Les observateurs du XVIII^e siècle notent constamment : « mai et juin furent mouvementés ». Voici, pour 1773, à Clairac, la description d'un mois de juin déclaré typique : « Le premier juin, il tomba de menues gouttes de pluie ; le 2, eut

1. Au XIX^e siècle, on compta trois prises de glace : 1830, 1870, 1876. De 1738 à 1800, on ne mentionne qu'un seul hiver rude : 1765-1766. Nous nous servons ici des remarquables observations météorologiques, faites à Clairac par le chevalier de VIVENS de 1738 à 1778, et à Monclar-d'Agenais par le sieur FOURNIER de 1769 à 1800, publiées par GRANAT : *Le climat de l'Agenais au XVIII^e siècle*. Rev. Agenais. Mars 1916, janvier 1917, mai 1917, janvier 1923.

2. Statistiques générales de la France. An XII. T. VI, p. 91.

3. ANGOT. *Régime pluviométrique de la France*. Ann. de Géog. 1919. p. 6.

4. Le maximum des pluies en mai est une particularité qu'on ne rencontre en aucune autre région de France et qui se retrouve en Espagne sur l'Ebre supérieur.

Une station météorologique fonctionne à Villeneuve-sur-Lot depuis le 7 septembre 1886 grâce à l'initiative de M. Ch. VIVIER, ingénieur des Ponts et Chaussées et voici la hauteur des pluies moyennes observées par mois à Villeneuve.

J.	F.	M.	A.	Mai	Juin	J.	A.	S.	O.	N.	D.	Total.
53 ^{mm} 2	53,7	61,7	70,9	76	72,4	55,8	56,8	58,7	62,8	70,7	53,2	766,5

VIVIER. (Ch.). *Étude sur la climatologie de Villeneuve-sur-Lot*. Villeneuve-sur-Lot, 1930, p. 7.

des brouillards fondants ; le 3, il tomba à la suite d'un orage une des pluies les plus fortes qu'on ait vues ; le 13, il y eut brume ; le 14, pluie continuelle, le 16, gouttes de pluie, le 18, nombreuses ondées ; le 26, fonte de brouillards ; le 30, on attendait encore un beau jour pour couper les seigles ». En 1775, le seul mois pluvieux fut juin. En juin 1777, on dit : « rien de remarquable, pluies » ; en juin 1788, « pluies abondantes par temps orageux » ; les pluies de l'Ascension et de la Pentecôte sont proverbiales en ces régions ¹.

Ainsi la saison atlantique finit par une recrudescence de pluies. Mais alors, commence l'autre saison, celle qu'on appelle le *séqué*, la saison sèche. L'été et surtout l'automne se caractérisent par une chaleur sèche, une grande luminosité et une nébulosité très faible. En 1772, on note : « année normale, l'été fut chaud sans orages ni pluies de juin à septembre » ; l'année suivante, même observation : « après les grandes pluies de juin ; l'été fut charmant et on ne vit pas d'eau jusqu'à la Toussaint ». En septembre on indique souvent « des jours très clairs avec un soleil brillant, un ciel fort net » ².

Cette longue sécheresse distingue le climat de Moyenne Garonne, aussi bien du climat bordelais qui a son maximum de pluie en octobre, que du climat languedocien où le maximum est également en octobre et novembre ³. La Moyenne Garonne forme ainsi une sorte de limite entre ces deux zones climatiques.

Les automnes se prolongent très tard et souvent avec de fortes chaleurs ; c'est alors que se fait le plus sentir le vent desséchant du Sud-Est : l'*autan*. En 1772, de Vivens écrit : « octobre fut très chaud ; du 17 au 23, on enregistra des températures de 35° à 38° au soleil » ; même indication en 1773 « le soleil est brûlant ; le 24 octobre, le thermomètre indique 32° » ; en 1777, « comme d'habitude, octobre et novembre furent chauds ; le 4 novembre, on note encore 27° degrés ». Tous les observateurs s'accordent pour indiquer que la belle saison est l'automne ; les expressions « le beau temps a duré jusqu'au mois de décembre » se répètent quatre fois sur sept dans le livre de Monclar. En 1762, on écrit : « l'automne a été très belle, et s'est prolongée

1. *Agriculture française* par MM. les inspecteurs d'agriculture : département du Tarn. Paris, 1845, p. 23. — « Du 6 au 18 juin, 1712, il a plu avec une si grande abondance qu'il est tombé une infinité de maisons, quoiqu'elles ne fussent pas le long des rivières ; les vignes qui étaient sur le coteau ont été emportées jusqu'à la racine. » Lettre de M. le GENDRE, intendant de Montauban. *Correspondance des contrôleurs généraux*. T. III, p. 444. N° 1287.

2. C'est l'époque où l'on aperçoit les Pyrénées depuis la terrasse de Montauban ou même des collines de Bon-Encontre au-dessus d'Agen. ARTHUR YOUNG. *Voyages en France*. Édition Deffontaines p. 20. R. DION (*Condition climatique de l'extension de la vigne dans les pays de la Loire*. Association des Géographes français Janvier 1930) pense pouvoir attribuer cette luminosité aux transgressions d'eau méridionale, chaude qu'à étudiées LE DANOIS.

3. PICART. *Le climat de Bordeaux*. A. F. A. S. Bordeaux 1923, p. 39. — PARDÉ. *Régim du Lot*. Ann. de Géog. 1930, p. 24.

jusqu'à la fin de l'année sans pluie et sans froid, nous avons eu le plus beau ciel du monde ». Le mois d'octobre correspond d'ailleurs aux plus basses eaux des rivières ; souvent même, la navigation cessait alors pendant quelques semaines.

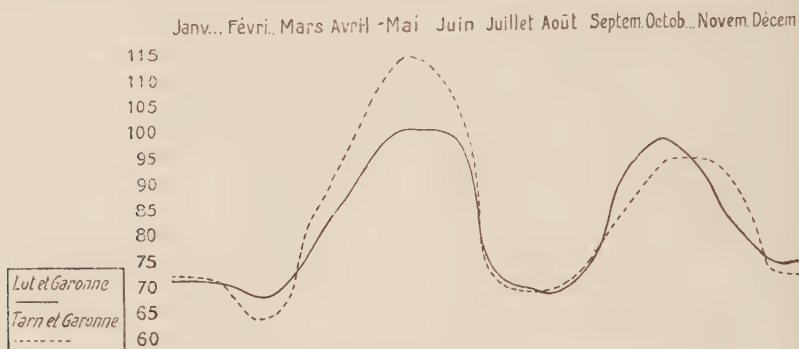


FIG. 28. — COURBES DES PRÉCIPITATIONS ATMOSPHÉRIQUES.

Établies d'après les chiffres donnés par ANGOT. *Régime pluviométrique de la France*. Annales de Géographie 1919, p. 80.

La succession d'une saison plus humide et d'une saison plus sèche est le cas normal, celui qui convient au système cultural adopté en Moyenne Garonne ; quand ce type de temps est réalisé, on déclare : « l'année a été bonne et fertile en tout ». En 1776, le chevalier de VIVENS note : « l'hiver a été pluvieux, le printemps encore plus, l'été a été beau et l'automne s'est bien comportée, les récoltes sont excellentes ».

Malheureusement, ce rythme est loin d'être régulier ; il serait faux de styliser exagérément la succession d'une saison sèche et d'une saison pluvieuse. ANGOT a montré que le rapport entre le plus grand coefficient pluviométrique mensuel et le plus petit n'atteignait que 1, 5 en Lot-et-Garonne et 1, 6 en Tarn-et-Garonne, alors que celui de la Gironde était de 2 et celui de l'Hérault de 4, 4.¹ La situation de la Moyenne Garonne en fait une zone d'atmosphère troublée et changeante et la règle climatique est pleine d'exceptions : on note des automnes humides et froids et cela dérange le régime agricole ; « le maïs est moins bon et se conserve mal, les prunes gâtent et il est difficile de les faire sécher, les vendanges sont compromises ». Plus désastreux encore sont les printemps trop beaux et trop secs ; en 1777, « le printemps fut sec, les fèves, qui n'avaient pu être sarclées, périrent, les blés étaient déjà en épis au milieu d'avril et les grains furent grillés, la vigne pleura (sic) trop tôt et coula, on eut beaucoup de peine à planter le maïs ; l'année fut fort disetteuse en grains, en fruits, en vins, en soyes, en jardinages. »

1. ANGOT. Ouvrage cité, p. 6.

RÉPERCUSSIONS
DU CLIMAT SUR
L'AGRICULTURE.

Les hommes cherchèrent un mode de culture qui leur permit le plus possible de parer aux éléments d'insécurité que présentait l'atmosphère du pays.

Au point de vue agricole, deux traits essentiels se dégagent du climat de Moyenne Garonne : les pluies de printemps et la prolongation de la belle saison à travers l'automne.

La forte humidité printanière contribua à imprimer à la Moyenne Garonne un paysage atlantique, elle en fit un bocage et les haies d'arbres, qui cloisonnent les champs, sont ici formées d'une espèce spécialement exigeante d'humidité, non le chêne ou le frêne, mais l'orme, le même arbre qui composa le bocage des Flandres. Les *tuyes* ou sous-bois de l'Agenais ont un aspect de végétation atlantique avec leurs bruyères, leurs ajoncs et leurs fougères. La réussite du noyer et du châtaignier provient aussi de ce que les brouillards et pluies rendent les froids plus rares et moins violents ; ces arbres craignent beaucoup les gelées printanières.

Par contre, la prolongation de la belle saison, très avant dans l'année, permet l'introduction dans le paysage d'éléments méditerranéens, qui paraissent en contradiction avec le paysage bocager océanique : le chêne vert se rencontre en abondance sur les versants bien abrités avec l'amandier, le figuier, le micocoulier, le sumac et jadis l'olivier¹. L'importance des expositions se fait ici bien plus sentir que dans les pays atlantiques à cause de la luminosité plus grande : on distingue le *ploutzal*, le versant à la pluie, appelé aussi *iber-sen* ou *rebersen*, c'est-à-dire versant à l'hiver, qui relève du paysage océanique et les pentes dites *souleillanes* (au soleil) qui sont de vrais îlots méditerranéens et où l'on trouve même parfois quelques cultures en terrasses. En outre, l'intense luminosité des mois d'été et d'automne permet les cultures superposées et intercalaires, sous les pruniers et entre les *joualles* de vigne ; on cultive même sous les arbres : topinambours sous châtaigniers, blé sous peupliers ; l'agriculture tourne au jardinage² (photo n° 30 et 52).

Les pluies de printemps apportent une précieuse collaboration à la vie agricole, elles donnent à la poussée végétale une puissance exceptionnelle au point que parfois il faut la combattre ; les blés surtout montent trop vite et tout en paille ; trop drus, trop forts, ils menacent de verser et de pourrir sur le sol détrempé ; à tout prix, il faut ralentir la végétation ; aussi arrivait-

1. Le chêne vert est très abondant sur la garenne de Saint-Amans et à Lacroze près de Penne ; les sous-bois de genévriers et de buis sont la règle sur les pentes des *serres* ; on y trouve aussi *Pistacia térébynthus*, *Cistus laurifolius*, *Lavandula latifolia*... et même le grenadier et le micocoulier. — J. BRAUN-BLANQUET. *L'origine et le développement des flores dans le Massif Central de la France*, Paris, 1923, p. 48. — J. DOUMERC. *Flore et faune du Tarn-et-Garonne*. A. F. A. S. Montauban, 1902, p. 54.

2. Cette luminosité a permis aussi la multiplication dans les habitations des galeries ouvertes formant auvent devant les façades, dispositif qui paraît un des traits spéciaux des constructions en Moyenne Garonne et s'appelle le *balet*.

il souvent jadis que les blés en herbe servaient de pacage aux moutons durant le mois d'avril pour « raser les herbes trop hâtives ». Cette humidité printanière multiplie les mauvaises herbes et la lutte contre elles devint une des principales occupations agricoles ; on faisait autrefois jusqu'à dix sarclages sur la même terre, la main d'œuvre locale n'y suffisait pas, des ouvriers saisonniers venaient pour ce travail en aussi grand nombre que pour les moissons. En mai et juin, à une époque, où, en général, il y a un certain repos pour le cultivateur, s'étend ici, du fait du climat humide, une période de surcharge de travail et la Moyenne Garonne fournit des compléments de travail printanier à beaucoup de petites gens des pays d'alentour, inoccupés alors. Mais, si, par exception, le printemps était sans pluies, la terre durcissait et les sarclages devenaient impossibles, il fallait renvoyer les ouvriers saisonniers ; curieuse émigration, liée aux instabilités climatiques.

En général, grâce aux pluies, la terre était facile à travailler durant tout le printemps ; jusqu'aux abords de juillet, on pouvait prolonger les façons à donner aux champs et les plantes qu'on semait tardivement étaient préférées ; c'est là une des raisons de la rapide extension du maïs ; on le plantait en mai, il se développait avec rapidité sous les pluies chaudes ¹ et il trouvait pour achever sa maturité un long été sec et lumineux ; grâce à ces conditions favorables, il devint la plante typique du Sud-Ouest, au point qu'on appelle parfois le climat garonnais, climat du maïs.

Le travail des récoltes se prolonge ici tardivement, les plus nombreuses ne sont pas en juillet, mais durant la belle saison automnale : maïs, sorgho, chanvre, tabac, se récoltent en octobre ². L'évolution actuelle des cultures de légumes vers les espèces à maturité tardive a la même cause : les tomates sont récoltées en août et les melons seulement en fin août ; dans les cultures fruitières, on recherche plutôt les arbres à cueillette de septembre, même d'octobre : les pruniers conviennent mieux que les cerisiers et, pour les pêches et les abricots, la fructification est souvent compromise par les pluies de printemps. Les vendanges se font avec du retard, en octobre, parfois en novembre. Jadis, on aimait récolter le raisin quand la peau, sèche et ridée, commençait à se blanchir sous l'action des vents desséchants du Sud-Est ³.

Cependant, cette longue sécheresse n'est pas sans dangers et les récoltes en souffrent parfois, surtout les primeurs établis sur les sols de *boulbènes* qui

1. Le maïs, comme tous les végétaux dont la période annuelle de vie végétative dure peu, exige des quantités considérables d'eau.

2. Pour le maïs et pour le raisin, on aime que les épis ou les grappes aient essuyé une première gelée.

3. Malheureusement, cette humidité printanière fut particulièrement défavorable à la vigne, lors des maladies qui la frappèrent au XIX^e siècle : le black-root, champignon d'humidité et d'ombre, fit plus de ravages ici que le phylloxéra ; aujourd'hui encore, on n'a pas réussi à l'éliminer dans le Lot-et-Garonne. — A. CHEVALIER. *L'amélioration de la vigne en France et les travaux de Couderc sur l'hybridation et le greffage*. Revue de Botanique appliquée et d'agriculture coloniale. 5^{me} année 1925, p. 811.

s'échauffent très vite ; comme sur le Rhône moyen, se pose en Moyenne Garonne la question des irrigations ; déjà les *norias* sont largement employées, les motopompes se multiplient et l'on utilise les eaux du canal latéral ; on projette de dériver du fleuve des canaux d'arrosage, analogues à ceux du Roussillon ou de la Provence.

Toute la période sèche, jusqu'à fin octobre, est livrée aux récoltes, les soins de la terre sont abandonnés. Les terres de mollasse par la sécheresse se transforment en véritables dalles dans lesquelles il est impossible de faire pénétrer la charrue. Après les moissons de juillet, il faut souvent attendre jusqu'à fin octobre pour déchaumer : « la terre est livrée au soleil » (Jasmin). Le cultivateur en profite pour s'adonner à des travaux de séchage ; c'est lui qui, à la métairie, fait confire le pruneau, sèche les tabacs et blanchit les pailles de sorgho ; jadis, il séchait aussi la figue et la châtaigne.

Ainsi deux saisons de travaux bien différents correspondent aux deux saisons climatiques : période des travaux de la terre durant la saison plus humide et période des travaux de récolte et de séchage durant les mois de chaleur. L'opposition était encore plus nette autrefois : la période humide réclamait l'aide du bétail, la période sèche était plutôt affaire de main-d'œuvre humaine. Aussi la vie même du bétail dépendait de la division de l'année en deux climats : le cheptel était au complet seulement pendant l'hiver et le printemps, pendant la saison des façons de la terre ; avant les moissons, on se débarrassait d'une partie du bétail parce que la longue sécheresse rendait insuffisantes les provisions de fourrage ; des ouvriers saisonniers, *estibandis* et *mestiviés*, prenaient alors la place des animaux de culture. Bétail et main d'œuvre humaine venaient de l'extérieur suivant les saisons ; jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la Moyenne Garonne utilisait des bœufs de Salers qui étaient amenés pour l'hiver et se revendaient en partie aux foires du printemps. Aux mêmes foires, descendaient pour se louer les ouvriers agricoles du Haut-Pays ; curieux nomadisme du bétail et des hommes qui se relayait.

Cette opposition des deux saisons favorisa un autre nomadisme de type méditerranéen, la transhumance des moutons pyrénéens, venant hiverner jusqu'en avril dans la vallée de Garonne et ses au-delà. Elle a accentué aussi la distinction entre les périodes de circulation ; durant la saison sèche, malgré le mauvais état des routes, le sol dur et sec permettait le roulage ; des rouliers venaient avec leurs voitures comme petits émigrants saisonniers et repartaient en novembre quand les pluies détrempaient les routes. Durant l'hiver et le printemps, la circulation n'était cependant pas suspendue, mais c'était une circulation à pied ou à bâts et celle-là était entre les mains des gens du pays qui trouvaient dans le portage un mode d'emploi pendant les mois de la mauvaise saison.

La Moyenne Garonne apparaît bien comme une région où chevauchent et s'interfèrent des influences océaniques et méditerranéennes.

IMPORTANCE
DES VENTS.

Le régime des vents accentue ces mélanges. La Moyenne Garonne n'est pas un pays de vents au même degré que les pourtours de la Méditerranée et cela distingue nettement l'Aquitaine du couloir rhodanien ; elle est une zone où des vents de directions variées s'étalent et viennent mourir.

Le vent le plus fréquent est le *vent de pletge* (vent de pluie) ou encore *vent de debas* ou de *cap-bas*, c'est-à-dire vent d'en bas ou de l'aval venant de l'Ouest. Les maisons s'en protègent et le côté exposé à l'Ouest, qu'on appelle le *ploutzal*, est abrité par un grand toit formant capuchon, les façades s'ouvrent sur le côté abrité qu'on appelle le côté *celat* (caché)¹ (photo 20). Lorsque ce vent d'Ouest est violent, il devient la *traverse* ou *vent de cers*. Le vent du Nord est peu fréquent, c'est le *cisampo* ou *galerno*, mais il contribue aux néfastes gelées tardives. Plus fréquents sont les vents qui descendent des monts d'Auvergne : *lou cantaliés* ou l'*aspre*, vent très sec, sorte de petit föhn qui vient s'éteindre dans la plaine de Garonne.

Mais le vent le plus désastreux, celui qui représente l'un des plus graves éléments d'insécurité de ces pays, c'est le vent d'*autan*. C'est un vent méditerranéen qui s'appelle *vent marin* autour de Narbonne ; il gravit la Montagne Noire ou le seuil de Naurouze et redescend avec l'aspect d'un föhn dans le Lauragais ; dans tout ce premier parcours, il possède une violence exceptionnelle et il interdit à ces régions toute vocation fruitière. Heureusement en Moyenne Garonne, il s'étale et s'assagit ; néanmoins, il cause encore bien des déprédations : il souffle surtout en été et grille les blés, sèche les petits-pois avant maturité et ternit les chasselas...²

CLIMAT AGENAIS
ET CLIMAT
MONTALBANAIS.

Le régime des vents permet de distinguer deux régions climatiques en Moyenne Garonne, séparées par le léger dos de pays que forment les *serres* et la Lomagne (250 à 300 mètres d'altitude)³.

A l'Ouest, l'Agenais subit beaucoup moins les influences méditerranéennes, l'*autan* y souffle moins violemment, les vergers s'étendent partout, en plaine comme sur les coteaux ; dans l'extrême Ouest, autour de La Réole,

1. A Montauban, les vents d'Ouest, Nord-Ouest et Sud-Ouest occupent en moyenne 104 jours de l'année et les vents d'Est, Nord-Est, Sud-Est seulement 19 jours.

2. E. MARCHAND. *Les vents dans le Sud-Ouest et le Sud de la France. Le vent d'autan*. Bull. de l'Observatoire Carlier d'Orthez. 1902-03.

3. Ces zones plus élevées se caractérisent par des pluies un peu plus fortes et par des différences de température plus grandes ; en Tarn-et-Garonne, c'est à Montaignut-de-Quercy, sur les *serres*, que sont enregistrés les plus grands écarts de température : en 1920 18° le 18 décembre et + 40° le 17 juillet. *Commission météorologique du Tarn-et-Garonne*. Observations de l'année 1920.

en *Gavacherie*, on trouve même un verger de type océanique, composé de pommiers et produisant du cidre ; les pluies y atteignent 780 m/m ; Agen reçoit en moyenne 766 m/m .

Au contraire, dans le Bas-Quercy, le vent reste très fort dans la plaine et oblige les arbres fruitiers à se réfugier sur les pentes abritées (coteaux couverts de pêchers de l'Honor-de-Cos). Il y existe en outre un vent spécial, le *soulé-dral* ou *vent solèdre* ; on l'appelle ainsi parce qu'il paraît tourner avec le soleil ; en réalité c'est un vent d'*autan* réglé qui souffle surtout aux époques d'équinoxe et qui est violent seulement entre midi et 14 heures ; il est signe de beau temps et dure parfois une vingtaine de jours, il finit toujours par se transformer en *autan* ; ce vent assure le climat sec et chaud de la plaine de Montauban ¹.

Cette plaine, sorte de petite dépression assez fermée aux souffles océaniques, a un cachet méditerranéen. Le bocage moins dense comporte le pin parasol ; l'orme est remplacé par le chêne. La sécheresse du pays est un peu plus marquée ; la moyenne des pluies pour le Tarn-et-Garonne est de 695 m/m ; Montauban, dans la plaine, a une moyenne de 682 m/m et Castelsarrasin, avec 654 m/m , compte le chiffre le plus bas du bassin aquitain. Ces chiffres, d'ailleurs, indiquent une différence moins grande qu'elle n'est en réalité car brouillards et bruines d'hiver sont très atténués en Bas-Quercy et les pluies sont davantage localisées en averses orageuses de fin de printemps. Plus à l'Est, la plaine de Gaillac et de Lavaur est encore plus sèche à cause de l'écran que dresse la Grésigne contre les vents d'Ouest et du Nord ; l'*autan*, descendant de la Montagne Noire, y a la violence d'un vrai föhn ; la vigne a pris possession du pays, mais les autres arbres à fruits y sont mal protégés.

La sécheresse plus marquée du Bas-Quercy se reconnaît à bien des détails : l'habitation utilise souvent comme matériaux les briques séchées au soleil et non cuites, la grange est simplement montée sur arcades et totalement ouverte ; la chaleur plus grande des hivers a fait du Bas-Quercy un lieu d'hivernage pour les oiseaux migrateurs et, jadis, cela avait déterminé l'existence d'un genre de vie d'hiver, les chasseurs de petits oiseaux ou *laouzétaïrès* ². Cette chaleur permet une précocité dans les récoltes que les pays d'Agenais n'ont pas, aussi les cultures de primeurs sont ici moins orientées vers les produits de conserve, le Bas-Quercy expédie davantage en frais. Le chasselas de Mon-

1. Arch. Nat. F. 10 276. — CARAVEN-CACHIN. *Description géographique du Tarn-et-Garonne*. Toulouse 1898, p. 3.

2. A. YOUNG constate aussi au XVIII^e siècle que Montauban a été choisi par les Anglais comme lieu de villégiature hivernale. *Voyage en France*, édition Deffontaines, p. 20. — Aujourd'hui, ce climat a valu à cette ville d'être choisie comme garnison d'un régiment de Sénégalais et de servir également de lieu de repos pour des missionnaires rentrés des pays tropicaux.

tauban a en moyenne douze jours d'avance sur celui de Port-Sainte-Marie en Agenais ¹.

Néanmoins, ces distinctions restent des faits de détail et la Moyenne Garonne possède des traits de climat uniformes nettement marqués à travers les divers systèmes cultureux qui se sont succédé en ces pays au cours de l'histoire, sortes de cycles agricoles dont nous suivrons le déroulement en partant du présent.

1. Le safran et le pastel étaient produits jadis exclusivement par le Bas-Queurcy.

CHAPITRE DEUXIÈME

La vie agricole actuelle

§ I. — LES TRAVAUX ET LES CHAMPS

LE CHAMP, IMAGE DE LA POLYCLTURE.

Le régime agricole actuel est marqué par une extrême polyculture. Le champ, image visible de ce régime, en est le témoignage ; il est divisé en plusieurs bandes de 6 à 7 mètres de large, bordées par des rangées de vignes, les *joualles*, elles-mêmes jalonnées de pruniers ; les espaces entre les vignes, *cancés*, *tamarats* ou *taupels*, sont occupés par des cultures qui varient dans chaque bande : céréales, maïs, fourrage et, dans ces cultures, sont installées des plantes intercalaires : artichauts, haricots grimpant autour des tiges de maïs, citrouilles ou fèves dans les blés. Les champs sont de véritables fouillis : quatre étages de végétation se trouvent assemblés ; sur les bordures, de hautes clôtures d'arbres bocagers les enserrment : étrange mélange qui rappelle de loin les cultures d'huertas et témoignent de l'intense luminosité (photos 27, 28, 29 et 30).

Cette polyculture a été accentuée encore par la situation même de l'Agenais et du Bas-Quercy, entourés de régions à systèmes cultureux différents, vignes du Bordelais, arboriculture du Périgord, élevage du mouton des causses du Quercy, maïs et mûriers du Lauragais, volaille de Gascogne, etc. Il est sorti de ce concours d'influences, cet amalgame composite et variable qui constitue la vie agricole de Moyenne Garonne. Les modes de cultures s'y sont construits par ajoutés successives. De cette variété, découle un genre de vie agricole très complexe : le paysan est à la fois et à tour de rôle cultivateur de champs, arboriculteur, bûcheron, viticulteur, jardinier ; peu de pays présentent un tel morcellement d'occupations ; le campagnard jongle avec les travaux, il n'a jamais de vraies mortes-saisons.

TRAVAUX D'HIVER ET DE PRINTEMPS.

Même en hiver, les travaux restent abondants ; le paysan est alors surtout bûcheron, il va « faire du bois » dans le carré de forêt que possède toute métairie, il ramasse la *légno* ou bois de chauffage, nécessaire pour l'année ; il émonde (rébuga) les rideaux d'arbres ou *randales* qui enclosent les domaines, mais la principale occupation est de couper dans

les bois la *tuye*, *tousto*, *brugo* ou *cappourou*, broussaille qui sert de litière et de fumure et remédie à l'absence de paille ; pour le même usage, on ramasse les feuilles tombées.

Par ailleurs, les *joualles* de vigne exigent des soins ; remplacer les échalas, attacher la vigne au fil de fer ; il y a surtout la *poudo*¹, la taille ; on ramasse les sarments pour en faire de petits fagots, les *jabels*, très utilisés comme combustible pour la cuisine. Il y a aussi la taille du prunier, le *pruniès*, travail méticuleux et qui réclame des spécialistes. On prépare également les semis pour le tabac dans le *casaou*, petit carré de champ près de la maison, où l'on fabrique un terreau très fumé ; on poursuit les labourages pour les semailles de printemps. Les jours de mauvais temps, on travaille dans la maison ; l'égrenage du maïs (dégruna lou mil) est une longue occupation ; on attend que les épis soient secs ; au préalable, on les avait mis pendre en guirlandes dans les greniers et sous les auvents ; pour détacher le grain (*despélungua*), on frotte énergiquement l'épi contre une barre de fer, le corps de l'épi servira de combustible, c'est le charbon blanc ou *pelous*. Ce travail se fait à la veillée en assemblée et les soirées de *déspélouquèro* réunissent tous les voisins autour de bonnes histoires et de gasconnades².

Mais voici avril, il n'y a plus de travail à l'intérieur : des proverbes marquent ce changement dans le rythme des travaux agricoles.

Con la pabièro es en flou,
Filagro, mes la counouilho al cantou
Adiou la beillasou

(Quand le pêcher est en fleur, (avril)
Fileuse, mets ta quenouille de côté
Adieu la veillée).

Avril est un mois de semailles : on sème les maïs (mil), les pois ronds (*ségès*), les pois carrés (*seixos*), les melons, citrouilles (*couxos*) enfin les haricots (*mougetos*). Alors commencent aussi les longs sarclages.

Mai est très occupé par les soins à donner à la vigne : labourer le pied (*béouffa* et *apprima la bigno*), l'épamprer, c'est la *mazingua* ; on commence la série des sulfatages qui permettent à cette plante infirme de résister aux maladies. La récolte des petits pois remplit la fin du mois ; sitôt cueillis, il faut les conduire aux expéditeurs ; la cueillette de la fève relaye celle des pois ; dans les environs de Tonneins, mai s'achève par le repiquage du tabac. Il est grand temps qu'on s'occupe du bétail ; déjà l'on a récolté les fourrages, la *pastouro* ; en juin, arrive la *fénaza*, la fenaïson.

1. la « poda » était jadis la serpe qui servait à tailler la vigne.

2. G. CHÉRAU. *La Despélouquèro*. Paris 1924.

MOISSON
ET DÉPIQUAGE.

Avec fin juin et juillet, nouvelle transformation du travail.

Entre Jun et Julhet
La faoux se y met

Entre juin et juillet
La faux s'y met

C'est l'époque des céréales, de la moisson, la *sega*, aussitôt suivie des dépiquages ou battages qui se font toujours l'été, à la « rage de la chaleur » ; on ne conserve pas comme dans les pays plus montagneux et plus septentrionaux les blés en gerbes pour les battre l'hiver ¹.

L'hiver est ici, moins qu'ailleurs, un creux de travail ; il n'est pas besoin de constituer des réserves d'occupations pour équilibrer le cycle des travaux. Un tel régime décharge l'habitation de toute une série de fonctions ; il n'y a pas de ces granges à blé ou de ces meules qui ont surtout pour but de conserver du travail. Le blé, battu dès juillet, est de suite négociable à une époque, où, partout, le manque de grains se fait sentir ; de là, l'antiquité et la prospérité des exportations de grains. Sans doute, les battages arrivent en pleine crise de travaux et cela retarde certaines façons de la terre, spécialement les labours d'après moisson qui sont reportés en automne au détriment des champs ; les mauvaises herbes auront le temps d'envahir les terres et il faudra les sarcler davantage.

Le dépiquage s'exécute en Moyenne Garonne suivant un procédé assez spécial. Jusqu'à ces derniers temps, il se faisait dehors, « à ciel nu », à la mode méditerranéenne avec un rouleau de pierre qu'une paire de vaches tiraient en rond sur l'aire ² ; derrière, suivait un traineau, muni de lames de fer, jadis de silex et appelé *liso* ou *demoiselle* qui achevait de décortiquer les grains ; l'aire à battre était préparée en imbibant la terre de fiente de vache délayée dans du purin et en la durcissant par piétinement. Tous les voisins venaient aider ; on faisait d'abord la *gerbière*, sorte de meule, qui entourait l'aire d'une couronne presque fermée, ne laissant qu'un passage pour entrer le rouleau. Ce travail se faisait souvent la nuit, de minuit au matin, pour ne pas avoir trop chaud. Aujourd'hui, les machines à battre remplacent de plus en plus l'ancien rouleau. L'entraide mutuelle s'est maintenue et s'est même développée à cause de la diminution des ouvriers

1. Cela se fait déjà dans les *ségals* de Quercy.

2. Le rouleau à dépiquer paraît un mode méditerranéen qui a succédé au foulage des épis par les animaux ; cf. le tribulum des Grecs et le chariot à la carthaginoise de VARRON (chap. III). Il faut opposer les pays à dépiquage d'été par foulage, pays à étés chauds et secs, aux pays à battage d'hiver par le fléau où les gerbes étaient conservées comme travail d'hiver, exécuté dans l'intérieur des granges. En Agenais, il était défendu de battre au fléau. Arch. Lot-et-Garonne. FF. 62, année 1765.

Le rouleau de pierre pour le dépiquage du blé se retrouve dans tous les pays riverains de la Méditerranée : Égypte, Syrie, Grèce, Dalmatie, Italie, Provence... Certains de ces pays ont même de grandes aires communales dallées, véritables monuments : Herzégovine, Sicile...

agricoles. Comme on doit aller rendre l'aide fournie, les dépiquages durent souvent une vingtaine de jours qui sont aussi vingt jours de ripailles, car chacun tient à honneur de bien traiter ses voisins. La moisson se termine par le vannage, *venta al fi*, fait avec une grande pelle ; le maître assiste à cette opération parce que le partage avec le métayer suit aussitôt. Dans la région de Tonneins, on doit se hâter de dépiquer pour effectuer la récolte du tabac et jadis du chanvre, c'est aussi le moment d'écimer le maïs. (photo 27).

TRAVAUX D'AUTOMNE.

La moisson n'est pas plutôt achevée que le paysan doit se rappeler qu'il est un arboriculteur ; en août, on « brandit » le prunier, c'est-à-dire qu'on le secoue pour faire tomber les prunes, puis on met les fruits à sécher au soleil sur des claies et, quelques jours après, on les porte dans la *fournière* ou l'étuve pour achever la dessiccation ; ceci demande deux semaines de septembre, car il faut faire passer les pruneaux au four par trois fois. En même temps, recommence une seconde moisson ; sous les fortes chaleurs, le maïs s'est jauni ; les épis sont coupés, puis les tiges que l'on fait brûler sur le champ comme fumier ; ensuite, il faut « dépelouer » les épis, c'est-à-dire les dépouiller de leur enveloppe, travail qui s'effectue pendant les soirées d'automne de plus en plus longues, veillées de *despa-nouiado*¹, accompagnées de danses et réjouissances qui marquent la clôture d'un cycle de récolte. (photos 31 et 32).

Cependant, l'année agricole n'est pas encore achevée : en fin septembre, l'extrême polyculture de ce pays amène une nouvelle récolte, la quatrième de l'année, la *bendémia*, vendange, qui ouvre un nouveau cycle de travaux ; égrenage, foulonnage, décuvage. Dans les pays de chasselas, le long travail de la cueillette et du *ciselage* du raisin commence et durera jusqu'en décembre. (photo 38).

Au milieu de ces travaux minutieux, il faut essayer de caser les labours des chaumes ou *rastoubles* qui attendent souvent près de deux mois après la moisson que les pluies, plus nombreuses, viennent rendre la terre moins dure.

De San Miquel à Toussan
Acos es lou mes laouran

De Saint Michel à la Toussaint (du 29 septembre au 1^{er} nov)
C'est le mois où l'on laboure

On passe ensuite aux semailles, c'est la *crubi* ; l'automne s'achève et, avec fin novembre, recommence le régime d'hiver.

1. Ne pas confondre avec les *despélouquèro* ou égrenages qui se font l'hiver.

LA COMPLEXITÉ
DES
ASSOLEMENTS.

Le système des rotations de cultures est aussi complexe que le cycle de travail. Sans doute, l'assolement le plus souvent employé est encore le biennal, assolement simple qui fait revenir le blé tous les deux ans, mais il s'accompagne de bien des variantes : tantôt c'est un assolement à culture intensive qui fait succéder le blé et le maïs, tantôt il représente une culture pauvre où une année de récolte est suivie d'une année de jachère. On trouve aussi quelques témoins de l'ancien système des *tuyes* qui consiste à mettre au service d'une partie du domaine mise en culture une autre portion laissée en bruyère ou taillis pour fournir engrais et fumiers. Certaines régions du Bas-Quercy pratiquent même un régime spécial où l'on redouble le blé ou le maïs deux années de suite, c'est ce qu'on appelle *rastouia* ¹.

L'extension récente de l'élevage est venue apporter une modification importante dans le régime des assolements. D'un côté, les fumiers, dont les terres étaient jadis mal approvisionnées, sont plus abondants, et, par ailleurs, le bétail réclame une place dans les assolements sous la forme de récolte fourragère. De là, l'extension d'une rotation nouvelle, triennale, appelée *tiersage* où les fourrages occupent une année. L'introduction de ce nouvel assolement s'est faite par le Languedoc et le Toulousain ² ; il a conquis presque toutes les terres d'alluvions sableuses entre Garonne et Tarn ³. L'assolement triennal s'étend de plus en plus avec l'arrivée de nouveaux éléments de population ; autour de Saint-Caprais-de-Lerm, les Aveyronnais, qui forment une colonie importante, n'emploient que le triennal, de même les Suisses et les Vendéens.

De nos jours, dans les régions les plus dépeuplées, le fourrage prend une place de plus en plus grande, il devient le mode d'exploitation des terres à demi-abandonnées ; en certains coins du Bas-Quercy, on a pratiqué une mise en fourrage générale à la place du blé et même des vignes ; les terres sont semées de luzerne et laissées dans cet état pendant 10 à 15 ans jusqu'à épuisement. Tout le travail consiste à couper le fourrage, aucune préparation, aucunes nouvelles semailles, minimum d'effort. Il est curieux de constater que la luzerne, plante pionnière qui marque dans les jeunes pays les débuts de la colonisation, sert ici de dernier stade avant l'abandon du sol ⁴.

1. A Lalbenque, on cultive deux années de maïs avant le blé. A Bach et à Loze, on met blé sur blé ; ceci a lieu surtout quand on a *débouïga*, c'est-à-dire quand on défriche une terre qu'on avait laissée plusieurs années en luzerne.

2. A Merville sur Garonne (Haute-Garonne) dès 1840, on quitte le biennal et on pratique le système, blé, maïs, fourrage. — LARRONDO, *Merville*. Soc. agriculture 1898, p. 95.

3. Prix d'honneur 1869, p. 45, et Enquête agricole 1866. Haute-Garonne, p. 306.

4. En 1920, on comptait en Tarn-et-Garonne 35.000 ha. mis en fourrage, trois fois plus que le maïs, 12.000 ha. De gros vignerons de l'Hérault et de l'Aude ont acheté en Tarn-et-Garonne des domaines en friche pour les mettre entièrement en fourrage et ainsi alimenter leur bétail de travail sans détourner aucune de leur terre languedocienne de sa fonction viticole, curieuse association culturale à 200 kilomètres de distance.

DOMAINES
ET EXPLOITANTS.

La terre se vide en effet. La dépopulation a simplifié les modes de tenures. Aujourd'hui, la tenure à peu près exclusive est le domaine moyen, de 20 à 30 hectares sur le coteau et de 10 à 15 dans les *ribières*. Il n'y a plus les mêmes besoins que jadis d'ouvriers supplémentaires. Aussi, la campagne a-t-elle perdu ses petites gens qui vivaient autour des domaines et possédaient des lopins disséminés ; l'ancien prolétariat rural, abondant surtout dans le pays des *serres*, est disparu et, avec lui, beaucoup de hameaux groupés où il demeurait. Les campagnes sont livrées presque exclusivement au peuplement dispersé, fait de métairies, isolées au milieu de leur domaine groupé. (fig. 16).

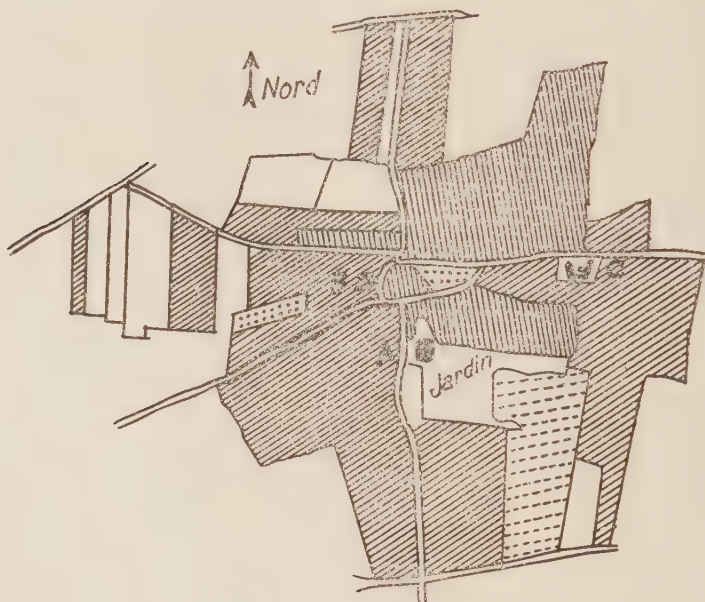


FIG. 29. — TYPE DE PROPRIÉTÉ D'UN SEUL TENANT, DIVISÉE EN TROIS EXPLOITATIONS.

Domaine de Barrail commune de Brax comprenant : en A une *réserve* c'est-à-dire un domaine que le *Monsieur* exploite par faire-valoir direct et qui comprend le *château* ; en B et C, se trouvent deux *métairies* ; les parcelles à rayures obliques sont les champs, celles à rayures verticales sont les bois et taillis pour la production des *tuyes*, les parcelles à traits pointillés sont les vignobles ; un seul vignoble est important, celui qui est attaché à la *réserve* (7 hectares) ; les parcelles laissées en blanc sont les prairies et jardins. Chaque domaine a environ 20 hectares.

Ces métairies appartiennent parfois à des propriétaires bourgeois, mais beaucoup sont maintenant entre les mains de l'exploitant. La classe des grands propriétaires est en voie d'élimination comme celle des petites gens.

Il y a cependant une tenure qui résiste à la progression de l'uniforme moyen

domaine. C'est la culture en parcelles morcelées des terres de *ribières*. Jadis, elle servait de petite propriété aux bateliers et artisans travaillant sur le fleuve, aujourd'hui, elle s'est muée en propriété maraîchère ; la dépopulation l'a moins atteinte, les prix des champs se sont mieux maintenus. Ils sont soutenus par la prospérité des cultures de légumes, nouvelle ressource pleine d'espérance de l'agriculture garonnaise contemporaine.

§ II. — LES LÉGUMES

FAIBLE RÔLE DES LÉGUMES AVANT 1850.

L'actuel cycle agricole, qui commence en Moyenne Garonne autour de 1850, est marqué par deux éléments nouveaux : l'élevage et la culture des légumes et fruits. Jadis, les légumes rentraient à peine dans le groupe des cultures de Moyenne Garonne ; pendant tout le Moyen-âge, on ne cultivait que la *garossa* (jarousse), sorte de pois chiche, la gesse et les *bécudels* (pois carrés). C'étaient d'ailleurs des plantes de défrichement qu'on semait dans les terres nouvellement mises en culture ¹. Seules, les fèves jouaient un rôle important, elles constituaient la principale plante sarclée. Les autres légumes n'occupaient que les petits carrés des jardins autour des maisons, les *casals*, et des zones restreintes près des agglomérations, les *ortalis* ². On y trouvait surtout les choux blancs qu'on appelait les *cabus* et les oignons d'hiver, vendus en cordes ³.

Au XVII^e siècle après la découverte de l'Amérique, de nouvelles plantes se répandent : les haricots sont mentionnés en Bas-Quercy en 1684 sous le nom de « febves d'ariquot » ⁴ et, en 1806, le Lot-et-Garonne est cité pour sa production de haricots ⁵. Par contre, la pomme de terre se propage à peine ; en 1808, on déclare qu'elle est introduite seulement depuis quelques années ⁶ ; de nos jours, c'est encore une des cultures les moins développées ; la longue

1. LATOUCHE. La vie en *Bas-Quercy*. 195. — GALABERT : *Montpezat-de-Quercy* 1918, p. 99.

2. Charte de Villemade près de Montauban 1371 : « Si quelqu'un prend de nuit dans un jardin des poireaux ou oignons, choux et autres « ortalisses » que les consuls puissent les punir ». FORESTIÉ : *Rec. Soc. sc. et arts. Tarn-et-Garonne*. 1886, p. 175. — GIBAULT *Histoire des légumes*. 1912, p. 7.

3. MASSOL. *Description du Tarn*. 1818, p. 132. — Dès 1580, parmi les produits payant un droit de navigation sur la Garonne, figurent les cordes d'oignons. Arch. Gironde C. 4062. — Les dîmes de l'abbaye du Paravis se payaient parfois en oignons. Arch. Lot-et-Garonne L. 33. année 1740.

4. Arch. Tarn-et-Garonne. 3896 f. 38. et LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 196.

5. Statistiques générales de la France. An. XII. 7^{me} vol. p. 300.

6. Arch. Lot-et-Garonne M. 11. En 1786, elle est inconnue dans le diocèse du Bas-Montauban. Lettre du subdélégué, mars 1786. Arch. de l'Hérault. C. 2862. — PEUCHET ET CHANLAIRE : *Statistiques France*. T. II. Tarn-et-Garonne, p. 13.

sécheresse des étés lui est nuisible : les pays à maïs ne sont pas des pays à pomme de terre. Au début du XIX^e siècle, la Moyenne Garonne importait encore des légumes pour son approvisionnement ; en 1842, LAFONT DE CUIJULA disait dans un discours : « il n'y a pas encore longtemps, vous vous en souvenez tous, Messieurs, Toulouse fournissait les légumes pour Agen : des bateaux les apportaient ; aujourd'hui, nous les produisons »¹.

Autour de Toulouse d'abord, de Bordeaux ensuite, s'étaient constituées des zones maraîchères. De là, partit le mouvement des cultures de légumes en Moyenne Garonne : Agen, Montauban, Marmande suivirent ; bientôt, ces cultures se libérèrent du voisinage des villes, elles s'étendirent par larges plaques au long des grandes vallées ; aujourd'hui, elles pénètrent même dans le coteau.

Il y a quatre zones principales de cultures maraîchères : la zone de Marmande, la zone d'Agen, la zone de Villeneuve-Penne, la zone de Moissac-Montauban. Ces zones ont chacune leur spécialité de légumes.

**LA RÉGION
DE MARMANDE
ET LA CULTURE
DES TOMATES.**

Dans la région de Marmande, les cultures de légumes commencèrent par des plantations d'artichauts disposés entre les rangs de vigne ; simples cultures intercalaires, presque disparues (photo 29) ; il en reste encore quelques témoins dans les vieilles vignes du coteau. C'est seulement après 1880 que les campagnes de Marmande découvrirent leur vraie fonction maraîchère, elles se spécialisèrent dans la production des tomates. Les confiseurs de Bordeaux faisaient déjà auparavant la conserve de ce légume et ce sont leurs demandes qui amenèrent son premier développement. Plus tard vers 1895, un cultivateur du Port-Sainte-Marie eut l'idée d'essayer l'exportation des tomates fraîches en Angleterre. Il fallait une autre espèce de tomate qui fut assez résistante pour ne pas être endommagée par le voyage. Cette nouvelle culture s'installa surtout dans les anciens champs de vigne abandonnés, notamment au long de la vallée du Trec, jadis renommée pour ses eaux-de-vie².

Les tomates de Garonne ne sont pas de production hâtive, comme celles du Midi méditerranéen (tomates d'hiver, semées en août et récoltées en janvier) ; ce sont des tomates d'été, semées en janvier et ramassées en juillet et août. L'Agenais est la plus septentrionale des grandes zones de plantations de tomates : Algérie, Roussillon, Vaucluse ; il a dû s'adapter à ces concurrences, il s'est spécialisé dans la tomate de qualité et la tomate tardive³.

1. Recueil soc. agric. Agen, 1842, p. 11.

2. BOISVERT. *Agriculture en Lot-et-Garonne* 1897, p. 50. — ALIS. *Histoire d'Aiguillon* 1895, p. 499.

3. Tandis que les produits de Vaucluse apparaissent sur le marché à une époque où le prix de gros atteignait 250 fr. les 100 kgs. (1923), ceux de Marmande déburent à des

La prospérité des exploitations de tomates atteignit son maximum en 1905 ; ensuite, il y eut baisse. Les îles anglo-normandes multiplièrent leurs plantations et s'emparèrent du marché anglais ; les pays méditerranéens, grâce à l'extension des irrigations, réussirent à faire une deuxième récolte de tomates en juillet-août. Enfin en 1922, les exportations vers l'Angleterre furent prohibées pour protéger les cultures anglaises de l'invasion de la doryphora ¹.

Aussi, la difficulté des exportations en frais réclama une nouvelle adaptation. Alors se multiplièrent des usines de conserves ² ; à leur tour, ces usines exigèrent une transformation dans les espèces cultivées.

Il y eut ainsi plusieurs sortes de tomates qui ont chacune leur domaine de culture, leur époque de récolte, leur tactique de vente. La tomate qui s'expédie fraîche, s'appelle « tomate des maraîchers », parce qu'elle est surtout cultivée par des jardiniers et petits cultivateurs qui ont leurs champs sur les sols sableux de la terrasse de Garonne autour de Marmande et Virazeil : cultures très soignées, chaque pied est soutenu par des échalas, il faut procéder à une taille à deux jets et à un ébourgeonnage. On arrose les plants au moyen de puits, souvent munis d'un petit moteur qui donne une pression suffisante pour utiliser la lance. Certains domaines ont jusqu'à 80.000 pieds de tomates et sont la propriété de gens des Baléares ou de Catalogne qui amènent au moment de la taille et de la cueillette un personnel approprié, venant de leur pays. La récolte se fait quand le fruit est à peine mûr, elle exige donc un choix et des cueillettes successives.

Mais à côté de cette culture perfectionnée, il y a la « tomate des métayers » qui est plantée non plus en jardinage, mais rentre dans les assolements de grande culture et voisine avec le blé et le maïs ; elle est cultivée sans taille, sans échalas, sans arrosage, tomate naine dont les fruits sont petits et compacts. La récolte se fait, non à la main, mais à la faucheuse ; les fruits sont conduits aux usines qui les transforment en pulpe. Une telle plante recherche, non les *boulbènes* légères et chaudes des terrasses de Garonne, mais des terres plus fortes et donc plus froides : plaine inondable de Garonne marmandaise (Senestis) et surtout terres de mollasses des côteaux du Queyran (Bouglon-

prix variant de 90 à 60 fr. et encore ils ne peuvent maintenir ces prix que s'ils ne débouchent pas trop tôt sur les Halles, car alors il peut y avoir confluence avec les arrivages du Midi.

1. La doryphora a fait son apparition en Gironde en 1922. On ne sait comment cet insecte a été introduit d'Amérique du Nord, mais il a rapidement élargi son aire d'extension. On multiplie les traitements d'extermination par le feu, le sulfure, l'arsenic, les primes au ramassage. La vitesse avec laquelle cet insecte a envahi l'Amérique du Nord montre qu'il n'y a pas de temps à perdre pour endiguer son invasion en Europe. — *Étude sur la Doryphore*. Annales de l'Office agricole régional du Sud-Ouest, 4^{me} fascicule de 1923. Bordeaux 1924. 81 p.

2. La première des usines de tomates à Marmande date de 1895, mais leur multiplication remonte à 1907.

Samazan), région éloignée des voies de communication où les usines de conserve ne subissent pas la concurrence des expéditions en frais.

LA VARIÉTÉ
DES LÉGUMES
AUTOUR
D'AIGUILLON
ET D'AGEN.

Malgré son extension récente, cette région maraîchère autour de Marmande ne rejoint pas encore la bande des cultures de légumes qui s'étalent d'Aiguillon à Agen. La petite agriculture à parcelles très morcelées est ancienne dans cette zone de vallée, où confluent le Lot et la Garonne. Elle a eu pour auxiliaire, jadis, le développement des plantes industrielles : chanvre et tabac ; les cultures maraîchères y ont pénétré de bonne heure, profitant de la ruine du chanvre. Le voisinage de la ville d'Agen et les faciles communications avec les pays gascons au Sud de la Garonne, très privés de légumes, favorisèrent ces productions : Layrac, au débouché du Gers dans la Garonne, Saint-Laurent, faubourg de Port-Sainte-Marie, non loin du confluent de la Baïse et de la route de la Ténarèze, ont été et sont encore les centres où viennent s'approvisionner les vendeurs de légumes qui parcourent le Gers.

L'ancienneté relative des champs de légumes en cette zone lui a valu une grande variété de récoltes : à Marmande, on s'est spécialisé dans les tomates, à Villeneuve, dans les petits pois ; autour d'Agen, on plante un peu de tout.

La plus ancienne des cultures de légumes est celles des oignons : ¹ oignon blanc qu'on sème en septembre, qu'on repique en novembre et qu'on ramasse en juin-juillet, oignon d'hiver ou oignon rouge qu'on repique en mars-avril et qu'on récolte en septembre pour le vendre en hiver, sec et mis en cordes, oignonnette ou « oignon grelot » qu'on récolte en avril et mai, et qu'on vend comme plant à repiquer ou comme oignon à vinaigre. Ces oignons s'appelaient oignons du Port parce que ce fut longtemps à Saint-Laurent près de Port-Sainte-Marie qu'on les cultivait. Ce sont aujourd'hui les communes autour d'Agen qui en produisent le plus : Layrac, Boé, Bon-Encontre, Colayrac ². La culture de l'oignon réclame des soins minutieux ; aussi, la plante est laissée souvent à des gens spécialisés, le propriétaire loue sa terre à un jardinier, le *parcelié* et passe avec lui une sorte de métayage spécial.

Cette récolte, qui s'était étendue rapidement après 1890 et avait même envahi la vallée du bas Lot vers Clairac, est en voie de régression. En 1905, la récolte atteignait 62.000 quintaux métriques ; ³ en 1920, le chiffre est tombé

1. Certains bateaux du Passage-d'Agen étaient surnommés « les marchands d'oignons » et vendaient leurs cordes d'oignons tout le long de Garonne jusque Bordeaux. Arch. Gironde. C. 4062.

2. Layrac vient en tête avec 288 hectares, Boé ensuite avec 200, Colayrac avec 55 etc... — Arch. Lot-et-Garonne M. 12. 1904. — BERNÈS : *L'oignon et l'ail dans la vallée de Garonne*. 1920. Prix d'honneur, Lot-et-Garonne 1870, p. 592.

3. Ministère de l'Agriculture. *Commerce des produits végétaux*. 1906, p. 213. — BOISVERT : *Agriculture dans le Lot-et-Garonne*, p. 51. 1897.

à 45.000. La décadence de cette culture provient de concurrences nouvelles. Il est des concurrents voisins de l'Agenais, ce ne sont pas les plus à craindre parce qu'ils restent très spécialisés dans leurs débouchés : tel le pays de Lessure près d'Albi qui expédie presque tous ses oignons en Bas-Languedoc ¹ ; au Nord de l'Agenais sur la Dordogne, la région de Castillon, Pujols fait aussi une culture d'oignons qui sont surtout consommés crus par les vendangeurs, d'où le nom d'oignons du Médoc. Les oignons de Moyenne Garonne sont envoyés en grande majorité en Angleterre et aussi en Belgique et en Allemagne, très peu sur Paris. Or ces pays du Nord reçoivent des quantités d'oignons sans cesse croissantes d'Égypte, de Malte et d'Espagne ; oignons plus gros et plus forts qui sont préférés aux produits garonnais. (photo 34).

Il en est de même des artichauts qui se cultivaient jadis, comme autour de Marmande, entre les rangs de vigne sur les versants bien exposés (cotes de Saint-Cirq, Colayrac, Pujols...) ; la ruine du vignoble par les maladies cryptogamiques les fit disparaître ². Cette culture émigra alors dans la vallée, on la trouve encore assez abondante autour de Sérignac et de Béquin ; mais elle est en voie de recul, concurrencée par les artichauts du Médoc, plantés dans les basses terres inondables des *palus* ³.

La culture des asperges est davantage encore en baisse. Elle a été introduite vers 1890 par un propriétaire de Sérignac ⁴, mais elle a été victorieusement concurrencée par le pays de Blois, elle ne s'est maintenue que dans les communes de Sérignac, Port-Sainte-Marie, Aiguillon, Clairac ; en 1906, la récolte n'était déjà plus que de 6.000 quintaux métriques, exportés surtout vers la confiserie bordelaise ⁵. Les expéditions effectuées par le P. O. ont été en décroissant : 178 tonnes en 1905, 33 tonnes en 1912, 40 tonnes en 1918 ⁶ ; depuis 1925, il n'y a presque plus d'expéditions d'asperges.

D'autres cultures viennent relayer ce premier groupe de plantes maraîchères en voie de décadence. Sur les terrasses sableuses et de moyenne fertilité, comme celle de Dolmayrac au Sud d'Agen, c'est le chou-fleur qui se multiplie, jadis chou-fleur d'été, aujourd'hui chou-fleur d'hiver et chou brocoli semé en juillet, repiqué en septembre et récolté de novembre à mai ⁷. A Saint-Pierre-de-Gobert et à Lafox, prospère la culture des carottes, grosses carottes, dites carottes de Toulouse ; le céleri et le salsifis abondent aussi à Agen ; le melon réussit assez bien et il y a à Monbusq des marques de melons renom-

1. *Notice sur le commerce des produits agricoles*. T. I. production végétale 1906., p. 148 et 345.

2. Aujourd'hui, on replante du vignoble, mais des vignes à chasselas qui jamais ne comportent de cultures intercalaires.

3. Surtout à Macau dans l'île de Cazeaux.

4. M. FOURNIER qu'on a surnommé le père de l'asperge.

5. Ministère Agriculture. — *Commerce des produits végétaux* 1906, p. 214.

6. On commence à cultiver l'asperge dans la région landaise de Casteljaloux où elle acquiert d'excellentes qualités.

7. J. BERNÉS : *Le chou-fleur*. Bibliothèque Vermorel. Paris.

mées : melons « Escalots » du nom de leur inventeur ; à Estillac, on se spécialisa dans le melon d'eau ; dans la vallée du Lot, Trentels et Ladignac viennent aussi de commencer la culture du melon ; enfin au Passage-d'Agen, on se met à l'aubergine et aux salades de printemps, récoltées en avril et succédant aux envois de Perpignan.

**LES PETITS POIS
DE VILLENEUVE-
SUR-LOT.**

Les petits pois ont débuté vers 1860 dans la Garonne bordelaise (Céron et Podensac). Ils sont apparus autour d'Agen entre 1880 et 1890, ils s'exportaient alors vers Bordeaux ; bientôt, le marché de Paris s'ouvrit grâce aux réductions de tarifs accordées pour le transport des denrées périssables. La culture alors déborda la vallée de Garonne et s'étendit vers le Nord au long de la ligne ferrée Agen-Paris dans les *serres* autour de Penne et Laroque-Timbaut sur le flanc des vallées à la place des vignobles détruits par le phylloxéra. Elle atteignit ainsi les alluvions calcaires et chaudes de la vallée du Lot qui donnèrent une maturité plus précoce d'une huitaine de jours ; la principale région de production se fixa entre Fumel et Clairac sur le Lot. Les expéditions sur Paris atteignirent leur maximum vers 1900 : 5 à 6 millions de kilogs ; mais les concurrences apparurent ; en 1905, les expéditions ne sont plus que de 3.000.000 kilogs, en 1915, de 950.000 kilogs et, en 1925, elles oscillent autour de 2.000.000.

Néanmoins, la culture des petits pois ne diminue pas, au contraire elle continue à s'étendre vers le Nord, pénétrant dans les mollasses jusqu'au Dropt : Monflanquin, Eymet deviennent grands pays de production malgré leur éloignement du chemin de fer. De moins en moins, les récoltes sont conduites vers les gares pour les expéditions en frais, les usines de conserves en accaparent la plus grande part et ces usines se sont installées loin de la grande ligne Paris-Agen : à Villeneuve-sur-Lot, à Miramont, à Eymet. Autour d'elles, on sème des pois nains qu'on récolte en vrac à la faucheuse ; cela rappelle l'évolution subie par la culture de la tomate ¹.

Sur les mêmes terrains, s'est développée une culture parallèle, celle des haricots verts dont la production s'accroît rapidement : 200 000 kilogs en 1918 ² ; 2.000.000 en 1926.

**LA RÉGION
MARAÎCHÈRE
DU BAS-TARN.**

Aussitôt après avoir dépassé Layrac en remontant la Garonne, on quitte l'îlot des cultures de légumes de la région d'Agen et il faut dépasser Moissac et entrer dans le grand bassin alluvial où confluent le Tarn, l'Aveyron, et la Garonne, pour trouver une autre zone maraîchère ;

1. Arch. Lot-et-Garonne M. 12. 1904. — Ministère de l'Agriculture. *Notice sur le commerce des produits végétaux* 1906, p. 213. — BOISVERT : *Agriculture Lot-et-Garonne* 1897, p. 49.

2. J. BERNÉS : *La culture des pois et haricots*. Paris 1919, p. 47.

Montauban est la capitale de ce nouveau domaine. Là, sont les coins les plus privilégiés de tout le Bas-Quercy : plaines de Lizac, du Saula, des Barthes, de Saint-Germain, protégées des vents du Nord par les hautes collines du Malpas et de La Française ; jadis, terres du murier et du pastel, aujourd'hui, oasis de cultures jardinières. Les maisons soignées et nombreuses gouvernent de petites, mais riches exploitations. Cette zone favorisée se prolonge autour de Montauban, dont certains quartiers sont habités par des jardiniers : la Bastiole, Casseras et, au delà, le Barry-d'Islemade, Albefeuille, Villemade. Plus en amont, dans la vallée du Tarn, la zone maraîchère se continue par Montbartier, Bressols, Reyniès... Au long de l'Aveyron, des communes ont été également transformées par les primeurs : Albias, Réalville, Lamothe-Capdeville. Les coteaux eux-mêmes sont envahis, au Nord vers L'Honor-de-Cos, Piquecos et même Molières, vers l'Est autour de Montauban, Beausoleil et Villeneuve. Vaste zone de primeurs, plus étendue que celle de l'Agenais, mais qui n'est pas si bien soutenue par des usines à conserves ; la production y est plus instable, à brusques changements et à spécialisations très localisées.

Ici, comme en Agenais, on constate le recul des asperges. Cette culture a débuté dans la région toulousaine sur les *boulbènes* légères des terrasses de Garonne, spécialement autour de Blagnac, elle fut importée en Bas-Quercy entre 1870 et 1880 ; les asperges étaient expédiées à Paris sous le nom de « la Toulouse »¹ ; elles arrivaient sur le marché de Paris après les récoltes de Perpignan et de Cavaillon ; mais, aujourd'hui, la région de Blois prend de plus en plus la place de la Garonne ; en 1910, il restait seulement 150 hectares, produisant 600 tonnes².

Par contre, les artichauts, qui, dans l'Agenais, sont en diminution, apparaissent ici en plein progrès, surtout en basse plaine autour de Lizac et Sainte-Livrade ; on les expédie aux confiseries de Bordeaux ou même en Bretagne à Roscoff, lieu de culture intense, mais aussi centre de négoce. Les artichauts du Bas-Quercy, qui sont d'ailleurs de même espèce que ceux de Bretagne, sont réexpédiés vers l'Angleterre. En avril et mai, il part de Moissac environ 4 à 5 wagons d'artichauts par jour.

L'extension de la culture des artichauts s'est faite au détriment des plantations de tomates ; vers Marmande au contraire, ce sont les tomates qui ont remplacé les artichauts à cause des débouchés fournis par les usines de conserve. Tout récemment cependant, la tomate reprend autour de Valence, à Sauveterre, à La Magistère et à Moissac ; l'usine de confiserie de Valence est à l'origine de ce développement, elle réclame non pas la petite

1. LARRONDO ; *Merville*. Soc. Agric. 1898, p. 139. — MALAFOSSE : *Agriculture en Haute-Garonne*, 1904, p. 43.

2. Le Loir-et-Cher a donné en 1910, 2150 tonnes.

tomate de conserve, comme à Marmande, mais la grosse tomate pour confitures.

La carotte, qui avait été la principale culture de Meuzac, des Barthes et de Labastide-du-Temple, est en pleine décadence, c'est un légume qui s'expédie en frais, il subit des concurrences victorieuses. Il en est de même du chou-fleur. Par contre, le petit pois est en progrès sur les terrains de *boulbène* du plateau de Lavilledieu et cela tient à l'installation d'usines de conserves depuis 1911 à Montauban et à Lacourt-Saint-Pierre. Les principaux centres sont : Montbeton, Albefeuille-Lagarde, Bressols. La production journalière pendant le mois de récolte autour de Montauban est d'environ 50.000 kilogs.

Un nouveau légume est en train de prendre une place de premier ordre, le melon, appelé « cantaloup de Bellegarde » ou melon de Montauban. La culture débuta dans la basse vallée du Tarn vers Albefeuille et Meuzac et aussi à Saint-Nicolas-de-la-Grave ; peu à peu, elle s'installa sur le coteau qui est devenu aujourd'hui la principale région ; L'Honor-de-Cos et Mirabel sont les premiers pays producteurs ; certains propriétaires ont jusqu'à 12.000 pieds de melons. Depuis la guerre, le melon a continué à envahir les coteaux vers le Nord : Puycornet, Molières et même Fontanes dans le Lot ¹. En 1922, on a expédié en gare de Montauban 1905 tonnes de melons. C'est une culture en pleine prospérité, la basse plaine, qui l'avait abandonnée, y revient : Les Barthes, Le Saula se mettent aux melons avec un véritable engouement. Jusqu'ici, il s'expédie en frais vers l'Ouest de la France ; Cavaillon en Provence approvisionne l'Est français ; Paris reçoit des melons garonnais et provençaux à peu près à égalité.

Il est une autre plante toute nouvelle et qui progresse rapidement aussi : le cornichon, déjà cultivé dans le Toulousain, spécialement à Merville et Grenade ², où il était surtout acheté pour l'Allemagne ; vers 1910, cette culture s'est installée en Bas-Quercy dans la vallée du Tarn. Une usine de conserves le traite à Labastide-Saint-Pierre ; Reyniès, Montbartier et Cayrac-sur-Aveyron deviennent les principaux centres de récolte. La culture s'étend même vers le Nord jusqu'à Molières à la suite du melon. L'Angleterre devient le grand acheteur ; les cornichons servent à la confection des « pickles ». Les usines de conserves de Montauban se sont mises à les conserver dans le vinaigre, mais les concurrences de la Hollande et de la Côte d'Or restent redoutables.

1. Le petit chemin de fer de Molières à Montauban a été parfois baptisé le « train des melons ». Il descend vers Montauban trois trains de melons par semaine à la saison.

2. LARRONDO : *Merville*. Soc. Agriculture 1898, p. 139. — Une coopérative des producteurs de cornichons existe depuis 1925 ; son siège est à Grenade-sur-Garonne où elle possède une installation modèle de saumure, elle assure une large exportation vers l'Angleterre.

§ III. — LES FRUITS.

L'ANCIENNE
VOCATION
FRUITIÈRE.

Depuis longtemps déjà, la Moyenne Garonne est un pays de fruits. Bien plus que le Languedoc ou la Gascogne, où règnent des vents violents, elle possède une vocation fruitière ¹ : l'amande, la prune, la noix, la châtaigne, la figue, le raisin sont de très vieilles productions en Agenais et en Bas-Quercy ². ; les fruits s'expédiaient par bateaux sur la Garonne, secs ou même frais. L'Angleterre et les pays du Nord, qui ne connaissaient pas alors les forceries et recevaient peu de la Méditerranée trop lointaine, étaient friands des fruits garonnais.

Cependant pour les fruits, comme pour les autres produits agricoles, la fin du XIX^e siècle a marqué une grosse transformation : certains fruits cessèrent d'être exploités, l'amande, la noix, la châtaigne, la figue ; la vigne traversa une crise grave et ne reparut que sous une nouvelle forme, le chasselas ; la prune changea de domaine de culture et les moyens de la sécher se modifièrent ; mais surtout de nouveaux fruits sont récoltés et exportés : la pêche, l'abricot, la cerise, la fraise, la poire.

ABRICOTS
ET PÊCHES EN
AGENAIS.

Il y a deux grandes régions à fruits, la zone de Tonneins à Agen et la zone de Moissac à Montauban ; toutes deux sont installées dans la vallée de Garonne, mais débordent sur les coteaux bien exposés. En Agenais, la nouvelle arboriculture d'exportation commença dès 1850 par la production des abricots, récoltés surtout à l'embouchure du Lot sur les pentes calcaires abritées de Nicole et d'Aiguillon ³ : pendant la saison, un bateau à vapeur venait tous les jours chercher les fruits à l'embarcadère de Nicole, il voyageait la nuit et arrivait à Bordeaux pour le marché du matin ⁴ ; quelques caisses étaient exportées en Angleterre ⁵. On faisait le petit abricot dur pour les expéditions fraîches et aussi l'abricot-pêche pour les conserves et pour les pâtes de fruits dans les usines de confiserie de Bordeaux ; mais déjà, ce fruit était en décadence ; les récoltes restaient très variables ; sa précocité le rendait très vulnérable aux moindres gelées. Les pays du

1. Dès qu'on dépasse Gaillac vers l'Est et qu'on atteint le Lauragais et la région de Lavaur, les arbres à fruits diminuent à cause de la fréquence du vent d'autan.

2. Le 18 juin 1707, le sieur de LASSÉ, écrivant au Contrôleur général, parlait « de l'abondance des fruits et de la vileté de leurs prix ». Correspondance des Contrôleurs généraux. T. II, p. 419 n° 1.265.

3. Enquête agricole, 1862, dép. Lot-et-Garonne, p. 229.

4. H. COURTOIS. *La ligne de Bordeaux-Cette*. Rev. Agenais, 1875, p. 463.

5. Prix d'honneur, Lot-et-Garonne 1870, p. 590.

Rhône et surtout Valence prirent la première place ; en 1906, la production agenaise était tombée à 2.000 quintaux ; aujourd'hui, il ne reste plus que quelques vieux arbres et la récolte est insignifiante.

Les pêcheurs étaient jadis très cultivés : tous les coteaux de vignobles, de Marmande à Agen, en étaient garnis. Déjà en l'an III, des bateaux partaient des ports de Castelmoron et Clairac pour Bordeaux avec des corbeilles de pêches¹. Mais après la ruine du vignoble, les pêcheurs disparurent². Aujourd'hui, depuis les progrès réalisés dans l'emballage (1926), on en plante à nouveau, non plus dans les vignes de pente, mais sur les terrasses des vallées entre Aiguillon et Port-Sainte-Marie et dans la vallée du Lot. Ce sont de petits pêcheurs nains, (pêcheurs-candélabres) faciles à cueillir et moins exposés aux vents. On récolte surtout les pêches Madeleine et les brugnons rouges³ ; mais la production reste très inférieure à celle de la vallée du Rhône.

Sur les frontières occidentales de l'Agenais, c'est une autre arboriculture qui progresse. Les gelées fréquentes, la nébulosité plus grande permettent seulement des arbres fruitiers de type océanique. L'Entre-Deux-Mers est devenu récemment un grand producteur de pommes ; la pomme rose de la Benauge, dite aussi pomme-Dieu ou redondelle est cultivée dans les *joualles* de vigne du canton de Sauveterre-de-Guyenne. Sa culture a débordé en Agenais vers Seyches et Duras. Elle est exportée en décembre et janvier surtout vers l'Angleterre⁴. On a parfois attribué aux *Gavaches* l'introduction de cette pomme ; cela expliquerait le nom de pomme de Saintonge qu'on lui donne quelquefois ; la *Gavacherie* est d'ailleurs le seul coin de Moyenne Garonne où l'on consomme du cidre⁵.

**PÊCHES, CERISES,
PRUNES
EN BAS-QUERCY.**

En Bas-Quercy, les vents plus violents obligent les arbres fruitiers à se réfugier dans les replis des coteaux bien abrités : entre La Française et Caussade, les pêcheurs sont innombrables, tous les champs sont pointillés de leurs petites touffes rondes, plantées en vergers dans les blés et les maïs. Certains cultivateurs de L'Honor-de-Cos ou de Mirabel ont jusqu'à 4.000 pêcheurs ; la « pêche de Cos », jaune et énorme, jouit d'une réputation déjà ancienne sur les marchés de Paris et de Toulouse⁶.

1. Arch. Lot-et-Garonne. Statistiques ; an III. M. 11.

2. BOISVERT. *L'agriculture en Lot-et-Garonne*, 1897, p. 75. Le pêcheur, mêlé aux vignes, s'est maintenu dans les coteaux de graves de Buzet, Xaintrailles, Saint-Pierre-de-Buzet.

3. M^{lle} S. DEMANGEON. *L'approvisionnement de Paris en fruits et légumes*. Annales de Géog. 1928, p. 97-121.

4. FÉRET. *Statistiques Gironde*. T. I. p. 551 et T. II., p. 837. — BOISVERT. *L'agriculture en Lot-et-Garonne* 1897, p. 75. Plus à l'Ouest vers Frontenac et Targon, le pommier est remplacé par le cerisier. JOANNET. *Statistiques Gironde* 1837. T. II., p. 296.

5. PH. QUEYRAN. *Les Gavaches*. Rev. Agenais. 1907., p. 544.

6. Enquête agricole de 1866. Tarn-et-Garonne 1866, p. 117.

Il est un nouveau fruit qui se développe rapidement en Bas-Quercy, la cerise. Jadis, le cerisier était planté dans les rangs de vigne et donnait un supplément de ressources dont on ne cherchait guère à tirer un profit commercial ; il est devenu aujourd'hui un arbre de champ et de vallée, sa fleur robuste résiste aux vents ; on le cultive surtout autour de Valence, Moissac, Lizac et dans la vallée d'Aveyron vers Lérivos. On récolte plusieurs espèces : la guigne, expédiée fraîche sur Paris, le bigarreau rouge, exporté jusqu'en Angleterre par Bordeaux, grâce à sa peau très dure ; le bigarreau blanc, acheté par les confiseries de Bordeaux, Carcassonne, Valence et, pour une petite part, par les usines de Montauban qui les passent au soufre et les envoient aux États-Unis pour la confiserie de luxe. On développe de plus en plus le petit cerisier nain, plus facile comme cueillette¹. La production de la cerise est en pleine progression ; ses débouchés sont variés et elle est aidée par l'industrie de la conserve.

La culture de la fraise suit une évolution inverse ; on la cultivait autour de Montauban dans les terrains sablonneux de *boulbène* blanche qui s'éten- daient vers Saint-Étienne-de-Tulmont et jusqu'à Cayrac ; on en trouvait aussi sur le bord de l'Aveyron aux environs d'Albias et jusqu'à Moissac. C'était la grosse fraise, le « fraisard », ou fraise « Noble » et aussi, en moindre quantité, la petite fraise, dite des quatre saisons. Ces fraises étaient expor- tées pour la plupart en Allemagne vers Cologne et aussi en Angleterre ; on en expédiait jusqu'à 18 wagons par jour. Aujourd'hui, cette culture est bien diminuée ; à Moissac, elle a cessé dès avant 1900 ; autour de Mon- tauban depuis la guerre, elle est presque complètement abandonnée. La concurrence des fraises des bords du Lot vers Cajarc, Saint-Cirq-la-Popie, Calvignac lui a été funeste. La fraise exigeait, en outre, un travail minu- tieux qui tombait au moment de la récolte des fourrages, de plus en plus absorbante. Enfin la guerre, en supprimant les achats allemands, a porté la dernière atteinte. Des cultures de melons s'installent dans les anciens champs de fraises ; le melon se récolte en août, époque de travail réduit, qui convient beaucoup mieux que la fin de mai, où se ramassait la fraise.

Tout récemment, on vient de commencer en Bas-Quercy autour de Mois- sac et de Lizac la production de la poire Williams à l'imitation des cultures du Val d'Anjou ; les expéditions, en progression, sont effectuées vers l'Angle- terre par Bordeaux. C'est un des rares cas où la Moyenne Garonne gagne du terrain sur la vallée de la Loire. Le marché anglais est plus facile à con- server aux produits du Sud-Ouest que le marché parisien ; de vieilles habi- tudes commerciales relient la Garonne à l'Angleterre et l'éloignement en distance maritime ne se compte pas aussi minutieusement que l'éloignement en distance terrestre.

La Moyenne Garonne a essayé aussi la culture des fleurs ; on exportait

1. On assiste, ici comme ailleurs, à l'extension des arbres nains dans les vergers.

jadis sur Paris des jonquilles, pivoines, lilas, mahonias ; aujourd'hui, les pays garonnais ne peuvent lutter avantageusement avec la Provence. La région de Villeneuve-sur-Lot pratiquait une curieuse cueillette, celle des oignons de narcisses sauvages, ramassés dans les prés. On les expédiait aux Pays-Bas ; les horticulteurs hollandais les conservaient deux ou trois ans dans leurs terres où ils acquéraient leur belle qualité et on les vendait ensuite comme oignons de Hollande ; aujourd'hui, ce commerce a disparu ¹.

LE PRUNIER, SON DOMAINE.

Le prunier est une ancienne culture en Moyenne Garonne. Longtemps, il donna la plus importante récolte fruitière. Au Moyen-Age déjà, la prune était un des principaux articles d'exportation de l'Agenais.

On cultive aujourd'hui trois sortes de prunes qui, chacune, représentent un stade dans l'histoire des fruits. La plus ancienne fut la grosse prune bleue, dite de Saint-Antonin ou prune maurine. Aujourd'hui, considéré comme un arbre sauvage, le prunier, qui la produit, est cantonné dans les haies et bordures de champs, c'est un arbre de franc pied qu'on ne greffe pas, ni ne taille ; il tend à disparaître en Agenais ; il se maintient en Bas-Quercy, où il n'est pas encore concurrencé par le prunier d'Agen : on laisse pâturer les fruits par les cochons d'où le nom de « prunes à cochons » ; on en sèche une certaine quantité qui donne des pruneaux grossiers et bon marché ; on en expédie aussi à l'état frais en Angleterre où ces gros fruits fades servent à faire des marmelades.

Plus récente est la production de la Reine Claude, elle n'a été cultivée en grand qu'après 1870. Elle donne des fruits serrés qui supportent bien le transport ². La récolte se monte à 10 ou 15.000 quintaux. La principale zone de culture est celle de La Réole, en continuation de la zone bordelaise de Carbon-Blanc.

Mais la plus répandue, la plus caractéristique de la Moyenne Garonne est la prune d'Agen, dite « robe de sergent » à cause de sa couleur, prune qui supporte très bien la dessiccation et même y acquiert une saveur spéciale. Le prunier est greffé, d'où son nom de prunier d'ente.

La zone de culture des pruniers d'Agen a varié avec le temps. Avant 1870, la principale zone était la région d'Agen et de Clairac. Aujourd'hui, le prunier diminue dans ces régions ; on y rencontre beaucoup de pruniers malades ou morts et ils ne sont pas remplacés ; la grande région productrice s'étend entre le Lot et le Dropt et même au delà du Dropt jusqu'à la Dordogne (photos 1, 2, 3, 27, 28). Les marchés les plus productifs sont

1. Il s'est maintenu, mais seulement en petites quantités, autour d'Auch.

2. VASSILIÈRE. *Monographie agricole de la Gironde*. 1898., p. 106. — BOISVERT. *L'agriculture en Lot-et-Garonne*, 1897, p. 80. — H. TUZET. *Conférences sur la culture fruitière commerciale dans le Sud-Ouest*. Périgueux 1911.

maintenant à l'extrême Nord de l'Agenais : Issigeac, Eymet, Miramont, Duras, Castillonès. Le prunier d'ente s'étend aussi vers l'Est dans les serres et en Bas-Quercy autour de Montcuq, Molières, Montpezat ; mais son introduction y est encore récente et les gens du pays ne sont pas habitués à la taille ; des spécialistes viennent chaque hiver à cet effet de l'Agenais.

L'extension du prunier d'ente s'arrête devant une autre culture conquérante, le chasselas ; le pays des serres se partage en deux domaines fruitiers : le Sud, livré au chasselas, le Nord, spécialisé dans la prune¹. Ciselage du chasselas et séchage de la prune se font aux mêmes époques et s'excluent l'un l'autre. Pour la même raison, le prunier n'a pas entamé non plus les pays de grands vignobles qui limitent la Moyenne Garonne : Entre-deux-Mers, Bergeracois, Gaillacois ; grands vignobles et pruniers d'Agen s'opposent, parce que tous deux représentent une accumulation de travaux pendant les mêmes mois d'automne : vendange et séchage de la prune.

LE TRAVAIL DE LA PRUNE.

La prune d'ente est de toutes les cultures fruitières de Moyenne Garonne celle qui demande le plus de soins. L'hiver, il y a la taille ; il faut constamment ébrancher pour que le prunier ne fasse pas

une ombre nuisible aux *joualles* de vigne et aux cultures intercalaires ; de là, une taille spéciale, dite en corbeille. Il faut aussi engraisser le sol ; le prunier est un arbre épuisant, à racines traçantes peu profondes et, comme il reste très longtemps sur le même sol, il faut renouveler la terre ; jadis, on faisait des « terrages » ou transport de nouvelle terre ; aujourd'hui, les engrais chimiques y suppléent. Au printemps, il y a les soufrages pour préserver de la chlorose et le badigeonnage à la nicotine pour protéger des chenilles. Au mois d'août, les fruits commencent à tomber ; au préalable, on ameublait le sol au-dessous des arbres ou bien on le recouvre de paille pour que le fruit ne s'abîme pas en tombant.

La récolte n'est qu'un ramassage ; les travaux astreignants commencent sitôt après : les prunes sont d'abord séchées au soleil sur un lit de paille, la *pailhade* ou sur des claies de bois, les *clisses*. Les fruits se flétrissent ainsi pendant quelques jours, c'est la *confido* (photo 31). On passe alors à la cuisson par trois expositions au four à une température chaque fois plus élevée. Il faut tenir constamment disponibles des fournées à degré d'avancement différent pour qu'elles se suivent sans perte de calories. Tous ces enfournages et défournages commencent fin septembre et peuvent durer, si l'on a une forte récolte, un mois et même plus, pendant lequel la vie

1. Le prunier d'Agen a même envahi le causse du Quercy ; l'arrondissement de Gourdon est devenu un gros producteur, on le trouve aussi sur les marnes du Limargue et jusqu'à Capdenac. LARGE. *Le Quercy agronomique*, 1906, p. 16. Au Sud de la Garonne, un petit îlot de ce prunier s'étend dans le Queyran autour de Montcassin, Saint-Gemmen-Queyran. Il est aussi cultivé dans l'île Verte sur la Garonne en aval du bec d'Ambès.

du cultivateur se passe en grande partie autour du four, nuit comme jour¹. Le séchage se faisait jadis dans un simple four à pain (fig. 12, p. 57). On emploie maintenant des étuves avec wagonnets qui permettent un manie- ment rapide des fournées sans déperdition de chaleur. Une fois les pruneaux confits, on les étend sur un drap, dans le grenier, où ils se recouvrent d'une sorte de poussière blanche. Ainsi séchés et réduits au quart de leur poids, ils sont vendus aux expéditeurs. Jadis, il fallait encore les trier suivant leur grosseur et leur qualité, travail long qui se faisait à la main. Aujourd'hui, l'expéditeur effectue ce triage à l'aide de machines.

En 1815, le Lot-et-Garonne a donné 150.000 quintaux métriques de pruneaux représentant 1.500.000 fr. En 1885, la récolte s'élève à 500.000 quintaux et rapporte 20.000.000 fr.² Actuellement, la production est en baisse : 400.000 quintaux en 1900 ; 100 à 150 000 depuis la guerre. Le nombre des arbres serait passé de 5.600.000 en 1894 à 900.000 en 1926. Le prunier est devenu un arbre de culture difficile ; il lui suffisait jadis d'une taille ; aujourd'hui, il exige des soins multiples, il est victime d'une série de maladies et il est attaqué par la redoutable chenille verte, la chématobie et sa racine est atteinte par le « pourridié »³. La longévité de l'arbre est diminuée, il vivait 50 ans ; maintenant, il est rare qu'il survive au delà de 25 ans, or il ne rapporte qu'au bout de 10 à 15 ans, ainsi la productivité se réduit à 15 ans au plus et les fructifications restent très casuelles, les chiffres de récoltes peuvent varier d'une année à l'autre de 10.000 à 400.000 quintaux. Aussi ne plante-t-on presque plus de nouveaux arbres.

En outre, le pruneau d'Agen est en butte à des concurrences nombreuses : pruneaux de Bosnie, plus grossiers, mais moins chers⁴ et surtout pruneaux de Californie et d'Orégon, dits pruneaux de Santa Clara. Ces fruits américains sont des descendants des plantations du Sud-Ouest ; la culture du prunier fut introduite en Amérique du Nord par un Français, natif de Villeneuve-sur-Lot : elle y réussit à merveille et prit une remarquable extension ; l'exportation des plants de pruniers agenais en Amérique fut si importante qu'elle a fait la fortune de pépiniéristes garonnais vers 1890⁵. Mais ces expé-

1. Prix d'honneur. Lot-et-Garonne, 1870, p. 589. BRUGUIÈRE. *Le prunier* 1895, p. 98.

2. Enquête agricole départementale, 1866 : Lot-et-Garonne, p. 250.

3. La grande invasion de chenilles de 1909 provoqua la création de nombreux syndicats agricoles pour l'achat en commun de jus de tabac. Il semble que les arbres, exploités depuis de longues années sur un même sol, ne se trouvent plus dans des conditions normales de nutrition, il souffre surtout d'une carence d'acide phosphorique.

4. La Yougoslavie a une production moyenne annuelle très considérable ; pour la moyenne des années 1920-1926, on compte 850 000 tonnes. La production californienne a augmenté de 40.000 tonnes en 1898 à 150 000 en 1926. *Premier congrès commercial de la Prune et du Pruneau*, Agen 1927. Mémoires et comptes-rendus publiés par les chemins de fer du P. O. p. 18.

5. Un seul pépiniériste d'Agen expédia en Californie 150 000 pieds.

ditions causèrent bientôt un grave dommage pour l'Agenais ; les terres vierges de Californie donnèrent des fruits de belle qualité qui concurrencèrent les produits aquitains, même sur le marché français. Le prunier d'ente, la plus stable et la plus ancienne culture fruitière de Moyenne Garonne, est gravement menacé ¹. La prune Reine Claude paraît destinée à le remplacer.

LE CHASSELAS, SON EXTENSION.

La grande nouveauté que la fin du XIX^e siècle a apportée à la Moyenne Garonne comme culture fruitière est l'extension du chasselas ou raisin de table. Cette culture était, il est vrai, quelque peu pratiquée jadis, et il semble même que les chasselas de Thomery et de Fontainebleau soient originaires de la région de Cahors ². A Moissac, sous Louis XI, on cultivait en treille un plant appelé le « muscadelle de Moissac » dont les grappes étaient très goûtées ³. Cependant ces cultures restèrent rares et n'entraînaient aucun commerce ⁴. La crise phylloxérique permit au chasselas de prendre la place de la vigne à vin. Les coteaux de Port-Sainte-Marie, Colayrac se couvrirent des nouveaux ceps dès 1885. Dans la région de Moissac, le chasselas fut introduit vers 1880. La production a été en augmentant régulièrement : en 1901, les expéditions ne s'élèvent qu'à 7.300 tonnes ; en 1903, à 8.800 t. ; en 1908, à 11.400 t. ; en 1912, à 14.300 t. La guerre a amené une baisse : 6.000 tonnes en 1916 ; mais en 1918, on était revenu à 13.000 tonnes ; en 1921, à 16.190 t. ; en 1923, à 21.000 t. ; depuis, le chiffre se maintient autour de 25.000 tonnes (photo 5).

1. Les exportations françaises de prunes sèches sont tombées de 11.419 tonnes en 1907 à 2.957 tonnes en 1926.

2. D'après ce que relate le « Livre tanné », conservé à la bibliothèque de Cahors, François I fit défricher en 1532, une partie du territoire de Thomery et y appela un vigneron de Cahors, Jean Rival, nommé le « prince vigneron », qui avait ramassé un grand nombre de plants de vigne de la région garonnaise. Autre indication : en 1531, Jacques de Genouillac, sénéchal du Quercy, envoya à François I trente mulets chargés de plants de chasselas et lui adressa un vigneron pour naturaliser cette culture à Fontainebleau. CRUZET. *Chronique agricole du Messager*. sept. 1868. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1284.

3. *Livre de raison de Bernard Gros, commandeur du Temple de Breuil en Agenais, sous Louis XI et Charles VIII*. Bull. historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques. 1889, p. 120. et L. CHAURE. *Les origines du chasselas*. Moniteur d'horticulture. 1892, p. 47.

4. Dans la région de Port-Sainte-Marie, une tradition locale rapporte que, vers 1840, un vigneron de Clermont-Dessus, occupé pendant l'hiver à dégager la bordure de son champ, rencontra un cep sauvage qu'il ne connaissait pas. Il eut l'idée d'en planter quelques boutures dans sa vigne, elles produisirent un raisin blanc, dont le goût, la forme, étaient nouveaux. Un panier fut confié à un batelier de Bordeaux et obtint sur ce marché un vif succès. Encouragé, le vigneron multiplia ses plants ; le bruit de ce petit événement rural se répandit vite et l'on demanda des rejetons. COUTURIER. *Le Lot-et-Garonne économique*, 1919. — Prix d'honneur 1869 p. 467. Chaque contrée a encore son « père du chasselas » ; M. Clergeaud à Moissac, le curé de la Capelette à Durfort ; M. Laborie à Cazes-Mondenard...

Le chasselas se plaît dans un sol de *terrefort*, l'argile lui vaut mieux que les *boulbènes*, mais il préfère par-dessus tout les pentes de mollasses, dominées par les éperons calcaires des *serres*. Il a besoin de versants bien exposés pour que les grains acquièrent cette couleur dorée et un peu rosée, si spéciale au chasselas de Garonne et aussi cette « pruite » qui lui donne une apparence veloutée et savoureuse. On trouve le chasselas dans trois domaines : au Nord de Port-Sainte-Marie, il occupe les pentes bien exposées qui bordent la vallée de Garonne (Fourtiq, la Pouleille) ; par la suite, il s'est étendu à l'intérieur des *costes* jusque sur le versant du Lot¹. Un peu moins étendue est la zone chassellassière de Montauban, coteaux des Farguettes et de Beausoleil. La zone la plus importante est en Bas-Quercy autour de Moissac ; elle comprend les coteaux de mollasses qui dominent directement cette ville et elle s'étale de plus en plus dans les vallées des *serres* vers Bourg-de-Visa, Lauzerte, Molières et jusqu'en bordure du causse, autour de Montcuq et Castelnau-Montrâtier. Une à une, les communes du haut pays des *serres* se mettent au chasselas : haute vallée du Lendou et de la Barguelonne. Dans ces régions, où la crise économique et la dépopulation atteignent leur maximum, la plantation du chasselas amène une véritable renaissance ; on dit : « le chasselas fait revenir l'argent sur la côte ». Des syndicats actifs et vivants groupent les cultivateurs, l'émigration se ralentit. Aujourd'hui, la zone chassellassière de Moissac-Lauzerte couvre environ 3.000 hectares et a expédié 10.850 tonnes de raisin sur 21.000 t. d'expéditions totales pour la Moyenne Garonne en 1923 ; Agen et Port-Sainte-Marie en expédient 5.000 tonnes et les cultures s'étendent sur 1.000 hectares ; Montauban vient ensuite avec 2.800 tonnes et 550 hectares de cultures.

TRAVAIL
DU CHASSELAS,
LES
CONCURRENCES.

Le chasselas est une culture absorbante : durant l'hiver, c'est le travail de la taille et de la pose des échelas et fils de fer, le chasselas est un arbuste assez haut qui a besoin d'être bien échalassé ; au printemps, il y a l'écimage des bourgeons qui diminuera la longueur de la grappe mais lui donnera plus d'apparence et de grosseur ; quelquefois, il faut un effeuillage pour permettre au soleil de dorer les grappes. La cueillette s'échelonne du 15 août à la fin d'octobre ; on récolte les grappes par choix suivant leur degré de maturité. Les chasselas cueillis sont apportés à l'« atelier », où s'effectue le nettoyage du raisin à l'aide de ciseaux d'où le nom de *ciselage*, travail délicat qui permet d'« habiller » la grappe. La main d'œuvre qui s'en occupe est composée de femmes ; à Port-Sainte-Marie, elles arrivent par ban-

1. La commune de Prayssas a pris dans cette région une place de premier plan pour la culture du chasselas grâce à l'activité du syndicat local.

Au Sud de la Garonne, une petite annexe occupe des portions de terre restreintes dans la commune de Feugarolles, Bruch, Sérignac

des des Landes et des Pyrénées ; dans le Bas-Quercy, elles viennent du pays caussenard ¹ (photo 38).

L'énorme accroissement de la récolte chasselassière n'est pas sans dangers. Le marché allemand est presque fermé, le marché anglais ne s'ouvre pas et d'actifs concurrents se développent : l'Algérie, tout d'abord, dont la récolte très hâtive, du 15 juillet au 15 août, empêche toute tentative de chasselas de primeurs ; elle produit des fruits à gros grains très en faveur en Angleterre. Depuis peu, le chasselas s'étend beaucoup dans les régions à vignobles de l'Hérault, autour de Villeneuve-lez-Maguelonne, de Lunel, de Marsillargues et même vers les Cévennes jusqu'à Saint-Hippolyte-du-Fort. Il n'a pas la qualité du raisin garonnais, mais il se vend moins cher et arrive plus tôt sur le marché, il se cueille du 15 août au 15 septembre et relaye la récolte algérienne. En Vaucluse, la région du Thor est aussi un centre de raisin blanc, imitant le chasselas ; sa maturité a lieu en même temps que celle du Bas-Languedoc ; le syndicat de Cabrières-d'Aigues (Vaucluse) s'est assuré une vente régulière en Suisse et en Allemagne (photos 62 et 63).

Les pays de Garonne doivent se cantonner de plus en plus dans la production tardive et soignée : ralentir la maturité, faire trainer la récolte, produire des chasselas d'automne, telle est la tactique des viticulteurs du Sud-Ouest ; peu de produits augmentent aussi rapidement de valeur en avançant dans la saison froide ; côté trois francs en novembre, il atteint, dès les premiers jours de décembre, cinq à six francs le kilog ; au 15 du même mois, il est à dix francs, pour gagner rapidement 20 fr. en janvier-février, 25, en mars, 30 et 40, en avril et finir en mai à 50 et 55 francs (chiffres de 1924).

Pour retarder la maturité, le moyen le plus simple est l'ensachage ; chaque grappe est enfermée peu après la floraison dans une petite cloche de papier qui la garantit contre les ardeurs du soleil. Parfois, on protège tout le rang de vigne par de longues toiles-abri. On arrive ainsi à reporter la cueillette en novembre, grâce aux beaux automnes. Aux premières gelées, tous les sacs remplis de leur grappe sont rentrés dans des locaux bien abrités, où ils sont posés sur une litière de paille. C'est là, dès lors, qu'on puise la provision pour les envois quotidiens ; on aménage souvent des caisses étagées, remplies de sable légèrement mouillé dans lesquelles on enfonce, aussitôt coupés, les sarments garnis de leur grappe ensachée ; on repousse ainsi jusqu'aux fêtes de Noël et du jour de l'an les expéditions aux Halles. C'est le vignoble de Moissac qui fournit la plupart de ces raisins dits « en sacs ».

L'ingéniosité des récoltants a permis de présenter jusqu'au printemps des grappes ayant l'aspect de fruits fraîchement cueillis. Le problème consiste à prolonger la vie du fruit séparé du cep nourrisseur. De là, l'établissement de *fruitiers*, pièces closes, destinées à la conserve des grappes. La tige,

1. Les ouvrières chapelières de Caussade, en morte-saison, viennent aussi travailler au chasselas.

qui porte le raisin, est placée dans un « poudrier », petit vase tubulaire, plein d'eau stérilisée par des fragments de charbon de bois. Les poudriers sont suspendus à des barreaux disposés en rayons de bibliothèques, l'humidité est combattue en étalant de la chaux vive sur le parquet ; la sulfuration doit être pratiquée souvent pour combattre la pourriture ¹ ; le nettoyage des grappes est poursuivi par un ciselage journalier. Grâce à cette patiente surveillance, on conserve du raisin frais jusqu'à Pâques. Ce travail du *fruitier* se place heureusement à une époque où il y a répit dans la série des occupations agricoles ; il représente même un emploi utile des soirées d'hiver. Aussi la conserve s'est-elle développée ; les *fruitiers* sont environ 200 aujourd'hui.

Même pour ses productions tardives, la Moyenne Garonne rencontre des concurrents : Thomery et Fontainebleau ont une vieille habitude de la conserve ; c'est là que le *fruitier* à raisin fut utilisé pour la première fois et, depuis la baisse de la production chasselasnière locale, les Thomeriens conservent dans leurs fruitiers du raisin de Moissac ². D'autres concurrents sont encore plus à craindre : les forceries sous serres de Belgique et Hollande fournissent beaucoup de raisin d'hiver et exportent même en Angleterre ³.

INSTABILITÉ
DES CULTURES
DE FRUITS
ET PRIMEURS.

L'histoire des cultures de fruits et primeurs est très mouvementée. Le facteur stable du déterminisme physique intervient peu. C'est l'homme qui est le principal responsable : tel individu a été le propagateur de telle espèce ; puis les questions de transport, débouchés, concurrence jouent un rôle capital. Cela explique les disparitions rapides et les renaissances brusques. En Moyenne Garonne, l'ère des asperges est finie, les artichauts reculent, par contre, les melons, suivis des cornichons, font de rapides progrès ; l'abricot disparaît, le pruneau diminue, mais le chasselas double sa production en dix ans. L'instabilité est plus particulièrement l'apanage des récoltes qui ont comme débouchés les expéditions en frais.

Le principal n'est pas de produire, mais de trouver un moment libre dans le faisceau des arrivages sur les marchés consommateurs. Cette nécessité réagit sur le produit lui-même, obligeant parfois à modifier le moment

1. FR. CHARMEUX. *Le chasselas doré du bassin de la Garonne*. 1919, p. 18.

2. Le syndicat du Tarn-et-Garonne leur a intenté dernièrement un procès pour vente de chasselas sous le nom de chasselas de Thomery.

3. Serres de Hoeylaert près Bruxelles ; les serres de Bailleul en Flandre française, détruites par la guerre, sont en voie de reconstruction.

Les chasselasiers de Moyenne-Garonne ont assuré en 1923 une production qui se répartit ainsi :

Exportation de raisin frais jusqu'au 31 octobre	18.832 tonnes.
Expédition raisin (en sac) du 1 ^{er} novembre au 1 ^{er} décembre	2.028 tonnes.
Expédition raisin de fruitier, après le 1 ^{er} décembre	174 tonnes.

Total : 21.034 tonnes.

de sa maturité. Profitant des fluctuations, des usines de conserve se sont établies, elles ont contribué à leur tour à changer le caractère de ces cultures, elles les font rentrer de plus en plus dans les grandes cultures, soumises aux assolements et récoltées en vrac, elles les ont étendues hors des régions privilégiées, parcourues par les voies de communications ; surtout, elles les ont stabilisées. Les petits pois et les tomates, productions les plus directement associées à la conserve, ont aussi les récoltes les plus régulières. Malheureusement, le calendrier des travaux agricoles, si chargé en Moyenne Garonne, oblige à de fréquents changements. Les produits s'opposent et se remplacent davantage pour des questions d'emploi du temps que par meilleure adaptation aux conditions de milieu. Les fraises ont été relayées par les melons parce qu'elles amenaient des confluentes de travaux nuisibles. La prune et le chasselas s'opposent pour la même raison ; les cultures qui se propagent le mieux sont celles qui remplissent des creux de travaux dans le cycle de l'année ; ainsi le haricot vert jouit d'une grande vogue autour de Villeneuve-sur-Lot, parce que sa culture s'intercale entre la récolte des petits pois et celle de la prune. Au contraire, en cette même région, la tomate s'est peu étendue, car son principal travail tombait en même temps que celui de la prune.

PRODUCTION DES LÉGUMES ET FRUITS EN QUINTAUX

	1926		1928	
	Lot-et-Garonne	Tarn-et-Gar.	Lot-et-Garonne	Tarn-et-Gar.
Chasselas	55.000	195.000	40.000	214.500
Pêches	8.000	900	4.000	540
Prunes	6.000	5.000	4.500	7.540
Pruneaux	45.000	2.000	10.000	2.550
Haricots verts . . .	21.600	2.700	40.000	2.160
Petits pois	39.200	7.800	28.000	4.800
Artichauts.	1.970	8.820	4.120	7.040
Citrouilles et melons	23.000	26.700	21.140	12.020
Oignons	20.000	1.200	36.000	12.020
Tomates	80.500	3.000	75.000	2.800

§ IV. — L'ÉLEVAGE

Le rapide développement de l'élevage du bétail vint accentuer l'évolution agricole commencée par la culture des légumes. La Moyenne Garonne avait été jadis, durant le XVIII^e siècle, un pays presque sans bétail. Les pacages étaient composés seulement de mauvaises prairies

AMÉLIORATIONS
DANS
LES FOURRAGES.

marécageuses, de fonds de *ribière* ; les eaux s'y écoulaient mal, barrées par les nombreux moulins ¹. On ne s'intéressait qu'aux céréales, on leur réservait toutes les bonnes terres ; c'était le règne du grain. Mais la crise des céréales, qui marqua le XIX^e siècle, causa de graves perturbations. L'abandon progressif des moulins permit d'assainir les près ; des rigoles ou *béganes* purent être creusées ; de petites levées protégèrent des crues. Les *prats de ribière* devinrent de bonnes prairies ² ; par contre sur les plateaux, les terres à céréales fournissaient des rendements diminués. Peu à peu, les *ribières* l'emportèrent sur les *serres* ; l'enquête agricole de 1862 constate que les prairies ont augmenté en superficie d'un tiers en 30 ans ³. L'ancien assolement biennal blé-mais est remplacé par d'autres qui donnent une importance grandissante aux sainfoin et luzerne. Le maïs tend à devenir une plante à fourrage, on le récolte davantage en vert qu'en grain ⁴.

Cette extension des fourrages s'accompagne d'une transformation dans le cheptel ; les troupeaux de moutons se réduisent sensiblement, en même temps que s'éteint l'industrie textile locale. En 1860, les moutons étaient encore en Lot-et-Garonne au nombre de 218.000 ; en 1920, ils ne sont plus que 46.000 ⁵. Par contre, les bovins se multiplient :

en 1840	116.000	pour le Lot-et-Garonne
» 1852	140.000	
» 1867	180.000	
» 1913	209.000	
» 1924	185.000	
» 1928	204.000	⁶

1. En l'an III, on note : « dans les vallons les débordements sont incessants ; les moulins sont placés très près les uns des autres et les meuniers retiennent leurs eaux et s'obstinent à ne pas lever leurs épanchoirs ». Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 2234. Sur la Vère, on compte 31 digues qui maintiennent les inondations. CARRIÈ. *Géographie du Tarn* p. 44. Sur la Barguelonne, un rapport des Ponts et Chaussée de 1839 montre que les inondations submergent chaque année 1660 hectares. Rec. soc. agric. Agen 1858, p. 37.

2. Règlement d'après lequel les *pelles* des moulins du Tolzat doivent être levées depuis le 25 mars jusqu'à ce que la récolte de foin soit faite. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 3272 année 1754.. — Arrêté sur les moulins établis sur la Séoune et sur la construction de *béganes*. Arch. Lot-et-Garonne. L. 52 année 1792.

3. Enquête agricole dép. 1862. Lot-et-Garonne, p. 269.

4. En certaines zones, on appelle même le maïs, *ferratché*, c'est-à-dire le fourrage par excellence. La culture du ray-grass et de la luzerne est notée pour la première fois après la guerre de Sept Ans (1760). GRANAT. *Révolution municipale d'Agen* en 1789. Rev. Agenais 1905, p. 31. Dans le canton de La Réole, on indique en 1835 l'extension des prairies artificielles, surtout de farouch. DUPIN. *Notice sur La Réole*. 1839, p. 229.

5. Sur le rebord du causse, les moutons se maintinrent davantage ; on perfectionna la race qui prit des qualités fixes et devint la race d'Espédaillac, race de boucherie, alors que jadis les moutons caussenards étaient essentiellement des bêtes à laine et des trotteurs.

6. En Tarn-et-Garonne, le cheptel bovin est moins abondant et se monte à 82 000 bêtes.

Ce département devient le premier du Sud-Ouest en fait d'élevage du gros bétail avant même les Hautes-Pyrénées, si avantagées cependant par leur ancienne race de Lourdes. En Agenais, les bœufs d'Auvergne, employés jadis, ne correspondent plus au nouvel état de choses : l'alimentation s'étant améliorée, la rusticité des bêtes de montagne n'est plus utile et leur résistance passable à la chaleur des étés apparaît comme un inconvénient grave : il faut une nouvelle race bovine.

LA NOUVELLE
RACE DE QUERCY.

Une race garonnaise existait déjà depuis longtemps, elle habitait les régions humides de la plaine inondable de Garonne, autour de Marmande et de Meilhan ; race de grande taille et de forte ossature, très apte à l'engraissement et bien adaptée aux riches prés de la vallée, elle compte encore parmi les races qui fournissent aux concours d'animaux gras les sujets les plus pesants ¹. De Marmande, elle se répandit vers l'amont le long des basses terres des bords de Garonne jusque vers Valence-d'Agen ².

Mais une autre race voisine, la race limousine, avait acquis au cours du XIX^e siècle des qualités de premier ordre et avait largement étendu son domaine ³. Les garonnais, à robe froment clair et aux cornes rabattues, se mêlèrent aux limousins, plus foncés et aux cornes relevées, et il en sortit des sujets très intéressants où se joignaient la robustesse des limousins avec la lourdeur et la facilité à l'engraissement des garonnais. On s'efforça d'obtenir une ossature plus légère que celle de l'ancien garonnais, des jambes plus courtes et plus trapues, des pieds à onglons moins écartés et plus résistants ⁴. De là, est née cette sous-race, appelée race de Quercy ; elle occupa surtout les coteaux, où, mieux que la garonnaise, elle convenait aux lourds *terreforts* ; aussi lui donne-t-on souvent le nom de « race de coteaux ». (photo 60)

Ce bétail resta affecté, comme jadis, au travail de la terre, mais on put, en outre, lui faire produire de la viande de boucherie, non pas par engraissement des bœufs comme à Marmande, mais par élevage des veaux. On chercha donc à conserver les vaches. Le cheptel bovin, jadis surtout composé de bœufs, comprit désormais une grosse majorité de vaches ; celles-ci avaient l'avantage de payer leur entretien d'hiver en donnant un veau. En 1926, on dénombrait en Lot-et-Garonne 17.600 bœufs pour 93.630 vaches. Malheureusement, les vaches-mères, occupées aux champs, ne donnent pas assez de lait pour élever leur veau, elles sont d'ailleurs par nature

1. SÉMICHON. *L'exploitation des bovidés dans le midi de la France. Notice sur le commerce des produits agricoles*. 1908. T. II, productions animales, p. 305.

2. Beaucoup de ces gros bœufs garonnais sont achetés pour le travail des vignes du Médoc, ils y restent plusieurs années, puis sont repris par les gens de Marmande et de La Réole qui les engraisent et les transforment en bœufs gras pour Bordeaux.

3. Rev. Agenais. 1897, p. 18. Résultats du concours agricole de 1898 à Agen.

4. P. DIFFLOCH. *Zootechnie. Race bovines*. Paris. Baillières. 1914. 287.

peu laitières. Aussi doit-on recourir à des vaches étrangères, spécialisées dans la fonction du nourrissage, ce sont les *brettes* ou bretonnes. Chaque métairie en possède une ; collaboration de races qui permet le développement de l'élevage tout en maintenant l'asservissement du bétail à la culture. D'ailleurs, le plus tôt possible, les veaux sont alimentés avec des fèves et ils sont vendus très jeunes comme veaux blancs.

Cette nouvelle importance du bétail eut une répercussion dans la maison : très nombreuses sont les métairies qui ont dû agrandir ou reconstruire le bâtiment des vaches. « Avoir une belle grange » veut dire avoir un beau troupeau. La transformation fut surtout sensible dans le pays des *serres* et dans le Bas-Quercy où régnait la maison en hauteur, avec étable restreinte pour loger une paire de bœufs ou des moutons ; il fallut y adjoindre une grange-étable ; on adopta la grange marmandaise. Ainsi, l'extension de l'élevage, qui eut son point d'origine dans la région de Marmande, amena une extension correspondante de la maison de ces mêmes régions. (photos 1 et 13)

La race du Quercy progressa sur les coteaux aux dépens du bétail auvergnat ; vers 1890, elle conquiert la région de Montcuq et, depuis la guerre, elle devient dominante sur les causses de Lalbenque ; vers le Sud, elle s'étendit au détriment de la race gasconne au-delà de la Garonne : on la rencontre autour de Lectoure et en Lomagne ¹ ; elle s'est infiltrée aussi en Albigeois, laissant seulement le Lauragais à la race gasconne. A l'Ouest, elle n'entame guère la zone occupée par la race bazadaise, mais elle réduit le domaine de la petite race du Queyras ².

Cette race croisée garonnaise-limousine réunit plus de qualités que les deux races originelles, aussi les supplante-t-elle de plus en plus ³. Ces deux races tendent à se fondre en une seule ; sur une vaste zone, qui va de Bellac à Auch, on trouve le même bétail, vigoureux, bon pour le travail et en même temps producteur de veaux de boucherie. Il se différencie de deux autres types d'élevage qui lui sont contigus : à l'Est, le bétail du Massif Central avec sa fonction fromagère et sa vie montagnarde ; à l'Ouest, au long de l'Atlantique, de la Normandie au Bordelais, le bétail spécialisé dans la production du lait.

Aujourd'hui, la recolonisation de la Moyenne Garonne par des étrangers

1. Au delà de Lectoure, vit une race métissée gasconne-garonnaise, dite race gasconne à muqueuse auréolée.

2. Les vaches du Queyras ont les pieds si fermes et si solides qu'ils n'ont pas besoin d'être ferrés ; ceci convient à ce pays aux fortes côtes et aux terres argileuses. Jadis, cette race occupait même quelques communes au Nord de la Garonne : Gontaud, Saint-Pierre-de-Nogaret.

3. On trouve des garonnaises, croisées avec des limousines en Périgord et jusque dans le Confolentais. — *L'Agriculture de la Charente*, Annales de l'office agricole du Sud-Ouest. N° 6. 1924, p. 47.

introduit des races nouvelles et variées ; les Charentais amènent leurs vaches de Gâtine, les Pyrénéens, des vaches de Lourdes, les Suisses et les Savoyards, des vaches de Schwitz, toutes vaches laitières. Ils ont commencé à vendre lait et beurre dans les villes et même à en expédier à Bordeaux ; à leur exemple, les gens du pays se sont mis à la production laitière ; ils ont acheté des bordelaises et des hollandaises¹. Depuis la guerre, l'industrie laitière s'est considérablement développée : autour d'Agen, il y a déjà plusieurs milliers de vaches laitières et une coopérative de laiterie et beurre s'y est installée ; dans le Queyran, la colonie charentaise, particulièrement nombreuse, a développé les habitudes coopératives ; des beurreries ont été montées à Tayrac et Buzet ; autour de Montauban, la production laitière augmente rapidement et commence à s'expédier dans le midi viticole ; de plus en plus, le lait et le beurre deviennent articles d'exportation et aussi articles de consommation intérieure dans ces pays, où jadis on avait horreur du lait. On comptait en 1925, 23 établissements d'industrie laitière en Lot-et-Garonne.

LA BASSE-COUR.

Ce rapide développement du bétail bovin en Moyenne Garonne n'a guère été suivi par les autres bestiaux : les ovins sont en forte diminution ; pour les porcins, en 1920, le Lot-et-Garonne ne comptait que 39.400 têtes et le Tarn-et-Garonne que 22.000 ; en Dordogne, on en dénombrait 108.400 ; la rareté des pommes de terre, des topinambours et la disparition des châtaigniers handicapent cet élevage ; la plupart des métairies élèvent seulement un cochon pour leur besoin. Le pays n'a pas de race porcine ; jadis, on faisait venir des porcelets limousins et périgourdins à la robe tachetée noire et blanche, race rustique, se prêtant bien au parcours dans les bois. Aujourd'hui, les porcs sont d'origine gasconne et appartiennent à la race de Miélan ; ce sont des bêtes excellentes pour la boucherie, elles s'élèvent en étable et non dans les bois ; des wagons amènent du Gers des porcelets à distribuer dans les foires agenaises². La Moyenne Garonne reste un pays où l'on ne fait pas naître de porcs.

La place limitée que tient cet élevage est rachetée par l'importance de la volaille ; l'extension de la culture du maïs a permis le développement de la basse-cour : avec l'assolement blé-maïs, se multiplièrent les grands troupeaux d'oies et de dindons. En 1810, on notait en Lot-et-Garonne que la volaille égalait en valeur les trois dixièmes de tous les autres élevages. Les foires de

1. DURANT DASSIER. *Les races laitières dans le Sud-Ouest de la France*. L'Agriculture nouvelle. 1924, p. 495. La race hollandaise a son habitat dans les riches prairies des rives de Garonne, elle a son sang constamment renouvelé par des apports des Pays-Bas. Les éleveurs de la région de La Réole et de Marmande se sont réunis en syndicat et sont en instance pour être affiliés au Herdbook hollandais.

2. *Notice sur le commerce des produits agricoles*. T. II. Production animale 1908, p. 204. Ed. BERNES-LASSERRE. *Le porc de Miélan*. Paris 1920, p. 99.

Moyenne Garonne approvisionnaient Bordeaux ; Arthur YOUNG décrit les chalands chargés de caisses de volailles qui descendent la Garonne¹. Il y avait un vieil usage qui favorisait cet élevage ; la volaille jouissait d'un droit de parcours et de vaine pâture générale, même pour les non propriétaires ; tous les ouvriers agricoles, logés sur le domaine, avaient droit à leur volaille personnelle.

Partout sur les routes, on voit des troupeaux d'oies blanches de Montauban et d'oies grises de Toulouse. Toutes sont des oies colosses, renommées pour leur graisse, pour leur énorme foie qui atteint une moyenne de un kilogramme et parfois 2 kilogrammes. Elles constituent une part de l'alimentation paysanne ; tandis qu'en Périgord, c'est le cochon qui donne les confits de viande, en Agenais, on fait le confit d'oie, et, dans la préparation des aliments, la graisse d'oie remplace souvent le lard ; le potage se fait avec une cuisse d'oie tirée du confit².

Auvillars, Valence-d'Agen ont de grandes foires d'oies, où sont amenées de Gascogne les jeunes oies ; elles sont achetées pour être engraisées par les cultivateurs de la région de Lauzerte et Montcuq. On voyait souvent jadis monter au long des routes de grands troupeaux d'oies qui allaient se répartir dans les métairies des serres, aujourd'hui ces voyages se font par auto-camions. Les oisons s'achètent au printemps et se nourrissent durant l'été dans les champs et les prés. En automne, commence le gavage avec le maïs nouvellement récolté, il se poursuit jusqu'à Noël, époque à laquelle les oies sont tuées et mises en conserve par les ménagères.

Les dindons, au contraire, servent à peine à l'alimentation paysanne ; ils sont exportés et vont orner surtout les repas de Christmas en Angleterre. Ils viennent concurrencer sur le marché anglais les dindons solognots. Ils sont élevés en Agenais autour de Monflanquin, Villeréal³, mais davantage encore en Bas-Quercy autour de La Française, Monclar-de-Quercy, Castelnaud-Montmirail. Malheureusement, l'élevage du dindon, qui exige

1. A. YOUNG. *Voyage en France*. T. I., p. 77. PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistiques de la France, Lot-et-Garonne*. T. II. 1808, p. 15. — Arch. Nat. D. IV bis. Cart. 10. dossier 225.

2. Les poitrines d'oies sont également conservées, salées dans une saumure ou fumées et tiennent la place des jambons. Cette participation, ancienne et active de la volaille à la nourriture, a contribué à la renommée de la cuisine agenaise. En 1810, on dit des oies : « chaque particulier en fait sa nourriture toute l'année, à la ville comme à la campagne ; la graisse d'oie sert en guise d'huile d'olive pour l'appât des salades ». *Statistiques générales de la France*, an XII. vol. I., p. 312. Au XVII^e siècle, les métayers du château de Lafox paient une partie de leurs redevances en oies confites. — Arch. du château de Lafox, conservées par l'abbé Marboutin. Jadis, les plumes d'oies avaient amené l'existence de l'industrie des plumes à écrire. H. VERDIE. *Une mission d'étude des éleveurs d'oies du Sud-Ouest en Alsace*. Paris, 1922, p. 45.

3. Prix d'honneur 1870, p. 568, Lot-et-Garonne.

beaucoup de soins et représente de nombreux a'éas, est en voie de diminution.

Par contre, la Moyenne Garonne est restée grande productrice de poules et œufs, surtout autour de Valence, La Magistère, Nègrepelisse, région où l'on récolte le sorgho à balai dont la graine est une nourriture excellente pour la volaille ; là, règne une race de poules noires, dite race de Caussade, très bonne pondeuse. Moissac est le principal centre des expéditions de volaille qui se font vers Béziers, Marseille, Nice et l'Espagne ; les œufs partent presque tous sur Paris ¹. La place si importante tenue par l'élevage en Moyenne Garonne n'est-elle pas une adaptation de la richesse exceptionnelle de ces régions en faune avicole ? L'homme a tiré parti de cette disposition naturelle du pays ².

§ V. — LES TRANSFORMATIONS DES ANCIENNES CULTURES

LA BAISSÉ DU BLÉ-MAIS.

Les nouvelles productions agricoles : légumes, fruits, élevage, s'étendent sans cesse, elles ont contribué à la décadence de l'ancien assolement blé-mais.

La culture du blé, bien qu'elle ait diminué en étendue, occupe encore une surface importante. Le Lot-et-Garonne, sur une superficie totale de 537.000 hectares, dont 260.000 en labours, a encore 110.000 hectares emblavés en 1914, près de la moitié des terres cultivées ³. Mais le rendement est très bas, l'un des plus faibles de France, 6 à 7 hectolitres à l'hectare ; les terres sont mal soignées ; le piétin et la folle avoine envahissent les moissons ; la production en Tarn-et-Garonne est passée de 3.200.000 hectolitres en 1842 à 2.060.000 en 1899 ; malgré la superficie des emblavures, le pays récolte à peine la moitié de sa consommation (1922). La qualité a baissé plus encore que les rendements ; on ne produit plus ces fines farines à minots qui s'exportaient au loin, mais de gros blés, blés poulards, ou *grossagnes* à grains épais et tendres ⁴.

1. On ne fait pas ici comme en Bresse l'engraissement des poulets. Ces deux pays du mais, Bresse et Garonne ont chacun leur type particulier d'élevage de volaille. J. MEUNIER. *L'élevage des volailles en Bresse*. Études Rhodaniennes, 1931, t. VII, p. 131-140.

2. Il faut rappeler aussi l'ancienne importance de l'élevage du pigeon (Cf. chapitre sur l'habitation, page 53). Voir aussi l'ancienne influence de la chasse aux oiseaux, page 381.

3. En 1866, le Lot-et-Garonne venait au 5^o rang dans les départements pour l'étendue mise en blé. — Dans le Tarn-et-Garonne, les emblavures sont tombées de 102.000 hectares en 1892 à 64.500 en 1921 et 67.000 en 1928 et les étendues en maïs descendent de 26.000 hectares en 1892 à 13.000 en 1928.

4. L. BRÉTIGNIÈRE. *La répartition des variétés de blés en France*. Revue de botanique

LE NOUVEAU
VIGNOBLE
MARMANDAIS.

Pour le vignoble, la crise phylloxérique causa en Moyenne Garonne moins de perturbations qu'ailleurs ; jamais ici, la vigne ne fut une récolte essentielle. Seuls, certains versants calcaires fournissaient des vins renommés : vins de Thézac, « vins pourris » de Clairac ; dans ces vignobles, les maladies de la vigne furent désastreuses, ce fut une disparition presque totale ¹. Par contre, les vignobles, qui s'étaient développés au XVIII^e siècle sur les terrains de sable de Marmande, résistèrent mieux ; les cépages américains s'adaptèrent bien à ces sols de *boulbènes*. Un véritable paysage viticole se répandit ; plus de bocages, plus de *joualles* de vignes sur les bordures des champs, mais des vignes plantées « en plein », c'est-à-dire en rangs rapprochés, ne permettant pas de cultures intercalaires. Une population de vigneron peupla la région de petites maisons de type *échoppe*. Au moment des vendanges, viennent des ouvriers supplémentaires, comme en Bordelais, les *Lanusquets* de Casteljaloux et des Landes. Cette extension de la viticulture resta localisée autour de Marmande, petit îlot de vignobles, séparé du Bordelais par le pays de La Réole, où la vigne a beaucoup moins envahi ². (photo 29)

LE TABAC.

Une transformation plus complète a frappé les antiques plantes industrielles : chanvre, lin, mûrier, garance, pastel. Elles sont toutes disparues. Le tabac seul s'est maintenu ; c'était une culture prospère pendant le XVII^e siècle, elle fut interdite en 1779 au profit des tabacs coloniaux ; autorisée à nouveau en 1793, elle ne redevint importante que dans la seconde moitié du XIX^e siècle ³. Les anciennes terres à tabac avaient été occupées par le chanvre ; il fallut la décadence de cette culture vers 1860 pour rendre au tabac son rôle.

La zone du tabac, qui, au XVII^e siècle, était restreinte à la région du bas Lot autour de Clairac, s'est fort étalée. Elle s'est déplacée vers Marmande où elle occupe les basses terrasses de Garonne à sol meuble ; elle s'étend aussi dans la vallée du Dropt, autour de Duras, de la Sauvetat-du-Dropt et même sur le coteau à Saint-Sève, Saint-Michel, Saint-Géraud ⁴. Vers

appliquée et d'agriculture coloniale. II. 1922, p. 785, et Prix d'honneur 1869, p. 463 et 1870, Lot-et-Garonne, p. 579.

1. Sur les pentes de Laparade et Pujols, on voit souvent de vieux ceps abandonnés, retournés à l'état sauvage, voisinant avec les petites cabanes écroulées des anciens vignerons.

2. VASSILIÈRE. *Monographie agricole de la Gironde*. 1898, p. 105. RABATÉ. *Rapport au conseil général du Lot-et-Garonne*, 20 oct. 1919.

3. En 1806, il n'y avait encore que 120 arpents de tabac en Lot-et-Garonne. LAFONT DU CUJULA. *Le Lot-et-Garonne*. 1806, p. 191. PEUCHET ET CHANLAIRE. Ouvrage cité T 2. Lot-et-Garonne, p. 13.

4. FÉRET. *Statistiques de la Gironde*. 1874. T. II., p. 767.

l'Est, elle s'arrête à Clairac sur le Lot, à Port-Sainte-Marie sur la Garonne ; plus à l'Est, existe cependant un îlot séparé : en bordure du causse, dans les têtes de vallées des *serres*, on trouve des champs de tabac à Lalbenque, Fontanès, Belfort, Pern...¹. Mais ici, on produit seulement du tabac à priser à forte teneur en nicotine, variété dite Auriac, tabac lourd, à larges feuilles qui se plante plus espacé (10.000 pieds à l'hectare contre 34.000 pour le tabac à fumer). Le tabac à priser constitue l'ancienne production ; au XVII^e siècle, on ne cultivait que celui-là.

La culture du tabac à fumer, le Paraguay, s'est développée surtout après 1875 et s'est substituée complètement à l'Auriac dans l'Agenais occidental. Cette culture réclame une terre riche et meuble ; les champs de tabac sont au printemps des champs de lupin ou de jarousse qu'on laboure en vert et où l'on repique les plants de tabac en mai ou juin². Au cours de l'été, il faut biner, puis on « règle » le nombre des feuilles (8 à 12 pour le Paraguay, 5 à 7 pour l'Auriac). (photo 35 et 36)

La récolte a lieu en septembre, elle ne se fait pas comme dans le Nord de la France, feuille par feuille, au fur et à mesure de la maturité ; on coupe la tige au raz du sol et on rentre chaque pied pour le sécher. Le Paraguay, avec ses nombreuses feuilles, a besoin d'un séchage très perfectionné ; c'est pour lui qu'on a répandu ces bâtiments spéciaux, les séchoirs. Pendant tout l'hiver, on y travaille ; il faut trier les feuilles suivant leur couleur et leur longueur, faire les *maniques*, c'est-à-dire les paquets de 25 feuilles. De janvier à avril, suivant un ordre déterminé, chaque cultivateur va livrer sa production à l'administration (photos 8 et 37).

Ce long travail oblige parfois à louer les champs de tabac à des ouvriers spéciaux, les *tabatous* ; mais le plus souvent, ce sont les petits propriétaires qui le travaillent eux-mêmes. Il y a en Lot-et-Garonne 3.800 hectares plantés en tabacs et on compte 7.800 planteurs ; c'est donc la très petite culture qui s'adonne au tabac. Ce département est le premier de France pour la production du tabac ; en 1926, 6.093.000 kilogs, dépassant le Bas-Rhin de 200.000 kilogs.

LE
SORGHO À BALAI.

A côté du tabac, ancienne culture rénovée, le XIX^e siècle n'a apporté qu'une nouvelle plante industrielle et encore d'importance minime en comparaison des nombreuses productions disparues. A partir de 1850, le sorgho à balai, appelé *milloque* ou *balejos*, fut cultivé en grand ; plante voisine du maïs, plus exigeante cependant comme richesse du sol, elle est cantonnée dans les meilleures alluvions de la basse vallée de Garonne. Elle occupe des terres fraîches qui furent jadis des *ramiers* dans la

1. En Tarn-et-Garonne, la culture n'est pas autorisée.

2. Les cultivateurs, qui n'ont pas fait de semis, achètent des pieds à repiquer ; les jardiniers de Clairac ont la spécialité de produire les jeunes pousses de tabac.

région de Valence-d'Agen et représente le dernier stade de conquête sur les laisses du fleuve. ¹ Plus à l'Ouest, la basse plaine de Boé, Colayrac, Agen, faisait, il y a quelques années, beaucoup de sorgho à balai ; depuis peu, les légumes ont pris sa place ². Vers Marmande, la plaine inondable de Garonne s'élargit très fort et la culture du sorgho en profite pour s'étendre ; elle y est plus récente qu'autour de Valence, mais déjà elle y est plus importante et elle émigre de plus en plus vers l'aval ; partie de Couthures et Sainte-Bazille, où elle a diminué d'étendue, elle s'étale vers Castets, Caudrot, Gironde.

On sème le sorgho en avril-mai après les inondations et on le récolte en août et septembre au fur et à mesure de la maturité des panicules ; il faut éplucher les fibres et, durant le mois d'octobre, les faire sécher sur des piquets. On les met ensuite en *rimes*, petits tas, pour achever la dessiccation et on les vend en décembre. Le séchage exige de grands soins afin de conserver la blancheur. La graine sert pour la volaille, la tige desséchée est un combustible. Le sorgho de Garonne est très concurrencé par les sorghos plus blancs de Vaucluse et du Gard, (sorgho d'Uzès et d'Orange) (photo 35).

Dans la plaine de Gontaud, Senestis, Fauguerolles, on cultive une autre paille, tirée d'une espèce de seigle et qui est destinée à tresser des chapeaux ou des chaises. Ce seigle est produit uniquement pour la paille, on le récolte au printemps avant la maturité de la graine, puis on le fait blanchir et on l'expédie aux ateliers de tresse du Mas-d'Agenais ³.

POLYCULTURE & DÉPOPULATION.

L'association de plantes cultivées qui caractérise l'agriculture actuelle est étrangement chargée. Le pays n'a pas pris parti pour tel ou tel groupe de productions. Le nouvel élevage voisine avec les anciennes cultures de céréales, des plantes industrielles se mêlent encore aux récoltes de fruits et primeurs et aux vignobles. Une telle polyculture ne peut s'épanouir et se maintenir que sur les terres les meilleures, terres de vallées surtout, où se concentre de plus en plus l'activité agricole, tandis que les sols médiocres des coteaux sont laissés en friches. Au lieu d'une certaine uniformité d'exploitation, qu'on trouvait jadis, on en arrive à une véritable discontinuité ; les vallées deviennent des sortes d'oasis et les plateaux des commencements de désert.

La crise agraire s'est ouverte par la régression des terres à céréales, par un relâchement dans les soins donnés à la terre et cependant elle aboutit au déve-

1. En Toulousain, on la trouve autour de Grenade et Grisolles.

2. La commune de Layrac, en 1904, comptait 350 hectares en sorgho, celle de Saint-Sixte, 170, tandis que Lafox n'en comptait que 15 ; à Dunes, on en plantait 140 hectares. Arch. Lot-et-Garonne. M. 12. 1904.

3. *Notice sur le commerce des produits agricoles*. T. I. productions végétales. Ministère Agriculture 1906, p. 209.

loppement d'une minutieuse culture de légumes, plutôt « maraîchinage » qu'agriculture. L'exploitation par l'élevage présente la même conséquence. Si, en certains coins privilégiés, elle est parvenue au stade de la ferme-laiterie, en d'autres, le vide a été tel, qu'il a fait place à une mise en fourrage générale ou à un retour au pacage à moutons. Dans les vallées, comme en un jardinage, le cultivateur veut ramasser presque chaque jour les fruits de son travail ; sans cesse, il récolte, vend et expédie ; il n'a pas le souci de grosses mises de fonds sur certains produits à lointain rendement ; sa culture, émiettée à l'extrême, rapproche le plus possible le temps de travail des moments de paiements. Un tel régime entretient une hantise des économies menues et du petit gain, une mentalité de prévoyance exagérée qui contribue à la dépopulation.

D'ailleurs, cette polyculture n'est pas en rapport avec l'état démographique du pays ; il y a surabondance chronique d'occupations : au lieu de 5 à 6 façons, la terre n'est plus labourée qu'une fois et souvent longtemps après la moisson ; les mauvaises herbes ont le temps de s'emparer des champs ; de là, les conquêtes exceptionnelles de la folle avoine, dont on parlait à peine avant 1850 ; son extension a été telle qu'on a cru à une nouvelle plante envahissante. Il y a des champs qui lui sont à peu près abandonnés ; en bien des points, elle a vaincu la culture. Pour combattre cette invasion grandissante des mauvaises herbes, on en est venu à des systèmes expéditifs mais dangereux, on arrose les terres d'acide sulfurique au risque de les rendre trop acides. La folle avoine d'ailleurs n'est pas tuée. Tandis que les occupations agricoles se multiplient, la population décroît. On retrouve ici encore ce déséquilibre entre la densité de travail et la densité des hommes.

CHAPITRE TROISIÈME

Le cycle blé-maïs des XVII^e et XVIII^e siècles

§ I. — HIÉRARCHIE RURALE ET RÉGIME DU TRAVAIL.

LES PETITES GENS DE LA TERRE.

Le système agricole qui a précédé le régime actuel reposait sur un état démographique tout différent : la terre avait presque trop de bras ; un prolétariat rural très nombreux surchargeait les paroisses. Une hiérarchie sociale très complexe, bien éloignée de l'uniformité actuelle, superposait les gens sur les terres.

Tout en bas, vivaient les petites gens, mi-artisans, mi-ouvriers agricoles, presque en marge de la culture, mais qui s'efforçaient de s'y rattacher en profitant des époques de maximum de travaux dans les champs pour obtenir par l'aide apportée quelques droits sur les produits ; ils s'associaient à un grand nombre de récoltes de manière à ramasser les différentes provisions nécessaires à leur alimentation ; leur emploi du temps était surtout régi par leur propre approvisionnement.

En hiver, ils se chargeaient de *pelleverser* (bécher à la main profondément) une terre pour le maïs ; à la récolte, ils obtenaient le tiers des grains ; au printemps, les nombreux sarclages dans les différentes cultures leur faisaient acquérir des fractions de récoltes variées ; pour les travaux de la fenaïson, ils recevaient 1/4 ou 1/5 des foins ; en septembre, la vendange leur fournissait leur provision de « piquette », soit qu'ils aient été engagés comme ouvriers vendangeurs, soit qu'ils aient fait le « grapillage » ; en automne, ils aidaient au travail du chanvre, moyennant le 1/11 de la récolte et rapportaient leur provision de filasse. Pour les légumes et fruits, il était admis que les petites gens avaient un droit de cueillette sur les champs d'autrui, dans la limite de leur consommation courante, spécialement en fèves, pois, prunes châtaignes ¹. Ils exerçaient en outre un métier : tisserand, cordier, sabotier, batelier, roulier, tonnelier ; le plus souvent, leur travail était payé en nature et cela augmentait leur approvisionnement ².

1. Ceci est encore pratiqué par exemple à la Capelette, commune de Durfort au Nord de Moissac. Arch. Lot-et-Garonne. an II. M. 11 ; à Espalais, le droit des pauvres était inscrit dans la coutume. Lettre du curé du 23 juillet 1790 ; un usage permettait aux pauvres de prélever même du blé. Arch. Lot-et-Garonne. L. 38.

2. Le forgeron se payait 50 litres de froment par couple de labourage ; l'abonnement au vétérinaire était fixé à 20 ou 25 litres par paire de bétail. — Pour le boulanger, dans les

Ainsi, bien que non propriétaires, ces petites gens participaient aux récoltes. La question du logement était plus difficile à résoudre pour eux. Ils n'étaient pas logés sur les domaines, comme les autres ouvriers agricoles. Mais certaines coutumes leur venaient en aide : s'il fallait construire une nouvelle demeure, l'entr'aide de voisinage était de règle : les *carrets*, transports des matériaux de construction, étaient exécutés à titre gracieux par les voisins ; dans la région de Moissac et Montauban, où les constructions se font en briques crues, en *adobes*, les voisins prenaient part à la fabrication des briques ¹.

Les plus typiques de ces petites gens étaient les *estibandiés* ou *mestiviés* ; ils s'engageaient pour faire l'*estibe* pour « leba l'estiou », (lever l'estibe). L'*estibe* est une mesure de travail correspondant à la portion de récolte effectuée par une équipe de deux hommes et deux femmes ; l'équipe s'appelait une *aubergo* et était attachée à une certaine étendue de terre appelée *latte* en Gascogne, *verge* en Bas-Quercy, *journal* en Agenais ². Dès le printemps, les *estibandiés* étaient tenus de sarcler les blés, mais leur principal travail était la moisson, la mise en gerbier sur l'aire à dépiquer, le battage au rouleau, le vannage et la mise en meule des pailles sur le *sol* (d'où le nom de *solatiés* qu'on leur donnait parfois). Ils recevaient en paiement l'*escoussure* qui consistait en une fraction de la récolte, variant du huitième au dixième. A la fin du louage, le maître donnait une fête qui clôturait les battages, c'était la *païado* ou *faiado*, après quoi les *estibandiés* redevenaient artisans ³.

Les *estibandiés* étaient souvent concurrencés ou simplement aidés au moment des récoltes par l'arrivée de moissonneurs supplémentaires, les *ségairés*. Ceux-ci descendaient du Haut-Pays où les récoltes sont plus tardives.

Un peu au-dessus dans la hiérarchie, venaient les *brassiés* ou *estachans*. Ils n'étaient pas artisans et vivaient entièrement sur le domaine ; le maître

endroits où l'on ne cuisait pas soi-même, on échangeait 80 kilog de blé, contre 75 kilogs de pain de même pour le meunier. BOISVERT. *L'Agriculture du Lot-et-Garonne*, 1897, p. 24.

1. A. DE FOVILLE. *Enquête sur l'habitation*. 1894. T. I., p. 267. On a rapproché cette entr'aide pour la construction des maisons en Bas-Quercy d'une coutume du même genre existant chez les Kabyles. RENÉ MAUNIER. *La construction collective de la maison chez les Kabyles. Étude sur la coopération économique chez les Berbères du Djurdjura*. Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie. Paris, 1926, p. 81.

2. Souvent, les anciennes mesures de terre ont été des mesures de travail plus que des superficies. Dans les petits domaines, on n'employait qu'une équipe d'un homme et d'une femme qui faisait alors seulement une demie verge d'*estibe*.

3. Ils recevaient le 1/8 s'il y avait battage au fléau, le 1/10 s'il y avait battage au rouleau. Un système un peu analogue existe sur les confins du Bordelais, dans les régions non viticoles, le *tiersage* ; les ouvriers agricoles sont appelés des *tierseurs* parce qu'ils touchent le tiers des récoltes, proportion plus élevée que celle reçue par les *estibandiés* parce qu'ils sont chargés, en plus de la récolte, des travaux de semailles et d'entretien. FÉRET. *Statistique de la Gironde*, 1878. T. I., p. 460. Dans la région de Meilhan, ces ouvriers s'appelaient des *cartayrés* parce qu'ils ne recevaient que le quart.

les logeait dans des maisons appelées *brasseries*¹ ; à la différence des *estibandiés*, ils étaient assurés du logement, de l'*oustal*, d'où le nom *oustalans* qu'on leur donnait². Le maître leur laissait en outre l'usage d'un jardin, la permission de prendre du bois de chauffage, il leur attribuait quelques barriques de piquette et parfois il leur confiait à cheptel des porcelets ou des oisons. Ils recevaient un salaire infime et leur contrat était précaire, valable seulement pour un an ; aussi la vie de ces petites gens était misérable. Leur nombre alla d'ailleurs en décroissant durant le XVIII^e siècle ; en 1850, ils étaient presque disparus³.

A leur place, se développèrent les *baïlets* ou valets ; ils étaient logés, nourris dans la métairie ; on les louait pour l'année et on les payait en argent. Les jeunes gens passaient souvent par ce stade pour se procurer un pécule en vue du mariage. Ils étaient chargés des travaux courants : soins du bétail, labours et transports. On les utilisait surtout dans les *réserves*, c'est-à-dire dans les domaines que le maître exploitait directement sans l'aide de métayer

LE « PENSIONNAT »
ET LA
« FAISANDE ».

Estibandiés, *brassés*, *baïlets* formaient la classe inférieure des travailleurs de la terre. Les métayers étaient bien au-dessus d'eux, au point qu'entre ces deux classes existait un stade intermédiaire : le *pensionné* ou *mestre-baïlet*⁴. Le régime du *pensionnat* apparut au XVII^e siècle, venant du Lauragais sous le nom de « bail à dépense » ; mais il ne devint fréquent qu'au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, au moment où le nombre des petites gens atteignait son maximum.

Le rôle essentiel du maître-valet était le soin des terres : labour et sarclage ; pour le travail des récoltes, il était aidé par des *estibandiés* et le développement du système du *pensionnat* a coïncidé avec l'extension du régime des *estibes*. Le propriétaire conservait la direction de la culture, il restait seul possesseur des animaux attachés à la métairie ainsi que des instruments et outils, il faisait face à tous les frais. C'était donc un faire-valoir direct. Cependant sur les porcs, moutons, volailles, le *pensionné* avait souvent moitié des profits et il devait alors des prestations coloniques. La rétribution du maître valet se soldait partie en nature, partie en argent⁵ ; il avait en outre la jouis-

1. Certaines maisons-ruches, près des métairies, servaient de *brasseries*. Parfois, elles étaient groupées en de véritables agglomérations et concentraient les ouvriers de plusieurs domaines composant une propriété. A Maladen près Puymirol, une douzaine de maisons de *brassés* étaient groupées autour du château.

2. Usages locaux, canton de Moissac, 1894, p. 37.

3. TAUPIAC. *Statistiques agricoles de l'arrondissement de Castelsarrasin*. — Minutes du notaire Verdolin d'Aiguillon en 1765, publiés dans la Revue de l'Agenais, 1881, p. 123.

4. On dit *pensionnat* en Agenais, *mestre-baïlet* en Bas-Quercy, *gagé* en Languedoc.

5. En 1780, il reçoit 5 setiers de froment et 5 setiers de ~~min~~ture, une barrique de piquette quatre boisseaux de lin ou chanvre (suivant les régions), son bois de chauffage et 25 livres

sance d'une maison et d'un jardin ; à la différence du métayer, il n'avait à fournir aucun apport de cheptel, et il n'encourait pas le risque des mauvaises récoltes, aussi était-ce un contrat précieux pour les petites gens. Les propriétaires appréciaient aussi ce contrat ; ils ne donnaient qu'un salaire fixe et minime, ils conservaient la direction complète du domaine et pouvaient effectuer les progrès que la routine des métayers n'aurait pas permis.

Le succès du *pensionnat* diminua le rôle du métayage ; il s'appliquait spécialement aux nombreux petits domaines, où le propriétaire était un rural presque de même niveau social que le *pensionné*, habitant le plus souvent dans la même maison et travaillant sur les champs avec lui. Le *pensionnat* ressemblait souvent à un contrat d'association entre petites gens et il était, sous cette forme, très fréquent dans les petites propriétés morcelées du pays des *serres* ¹.

Pour les terres plus petites encore, qui ne rentraient pas dans un domaine ², existait une sorte de métayage particulier, la *faisande* ; le *faisandié* était un cultivateur qui, avec ses outils et ses animaux, prenait à demi-fruit une ou plusieurs parcelles ³. Ces tenanciers étaient abondants surtout sur les plateaux des *serres* dont les terres étaient les plus divisées.

Les métayers, *bourdilei* ou *métadié*, formaient une caste supérieure où, souvent, on se succédait de père en fils dans la même métairie ; aussi n'était-il pas facile d'arriver à ce stade envié : il fallait avoir une

LE MÉTAYAGE.

famille et qu'elle fût nombreuse ; cela diminuait d'autant le nombre des *brassiés* et *estibandiés* à louer ; le métayage constituait une sorte de prime aux familles nombreuses. Le métayer devait posséder en outre un certain capital ; il n'était pas de la classe des petites gens qui n'avaient que leurs

d'argent. En 1646, on donne à un maître-valet 6 quartes de blé-froment, 5 de blé noir, des fèves, une barrique de bon vin, deux barriques de piquette, 6 livres de lard, 6 livres d'huile de noix, un quarton de sel et 12 livres en argent, (ce qui correspond presque à 25 livres en 1780). Le payement, plus élevé en 1646 qu'en 1780, prouve l'augmentation de la population. Arch. Tarn-et-Garonne. Minutes de notaire de Montpezat cité dans LABOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, 1^{re} p. 118.

1. Dans le Toulousain, le *maître-valet* désignait tout autre chose, c'était un entrepreneur de main-d'œuvre qui s'engageait à fournir un nombre de bras déterminé, un peu à la façon des chefs de *cole* du Bas-Languedoc. JEAN DONNAT. *Une communauté rurale à la fin de l'ancien régime*. Montauban 1926, p. 118.

2. Ce qu'on appelle en Pays de Caux les « terres écalées », en dehors d'un corps de ferme. SION. *Les paysans de la Normandie orientale* p. 412.

3. Usages du canton de Moissac 1894 p. 29 ; Contrat de *faisande* pour un an et 12 journaux de terre. Le *faisandié* s'engage à remettre le quart des récoltes, à payer 18 fr. bordelais et 16 pignerées de blé. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 1862. En 1773, le domaine de Lagarde près de Port-Sainte-Marie se composait de 4 métairies et de trois *faisandes*. Livre de raison des Raymond. Revue de l'Agenais 1880, p. 318.

bras et réclamaient seulement une sécurité de logement et de nourriture ; il fournissait le cheptel mort : outils aratoires, charrette ; ¹ pour le cheptel vif, le plus souvent, bailleur et métayer apportaient chacun leur part et ils décidaient que les animaux qui se trouveraient sur la métairie à la fin du bail « se partiraient mégièrement » (se partageraient par moitié) ². Le maître se réservait certains produits : la vigne, les pruneaux, les noix et il recevait des prestations coloniques ou *faisances* : poulets à la Saint-Jean, chapons à la Toussaint, poules à la Noël, foies d'oies, œufs etc...

Le partage des récoltes se faisait chaque année après le dépiquage ; on commençait par prélever la *rèbe*, c'est-à-dire la portion de récolte, qui servirait pour la semence, puis on prenait l'*escoussuro* pour régler les *estibandiés* ; il y avait encore la dîme pour le curé, l'abonnement ou *reilhatge* du forgeron et de l'*arayeur* (fabricants de charrues et jougs). Ensuite, avait lieu le partage suivant une fraction qui n'était pas toujours la moitié ; dans les bonnes terres, le métayer ne recevait que le 1/3 ; certains ne touchaient que le quart mais alors le propriétaire apportait la semence et supportait les frais de moisson ³. Plus les terres étaient ingrates, plus la part du métayer restait grande ; dans les Landes, le métayer avait souvent les 2/3 des produits.

Le plus souvent, l'entrée en métayage se faisait par étapes ; la tradition du domaine s'effectuait en trois époques, par triple livraison et s'espaçait sur deux ans ; le métayer entrant prenait les prairies le 15 mars et ensemençait les fourrages d'été ; il exécutait ces travaux avec les animaux prêtés par le métayer sortant ; l'estimation du troupeau se faisait le 24 juin à la Saint Jean ; le nouveau métayer avait droit alors à une chambre pour surveiller le bétail dont il avait la charge et qu'il nourrissait avec le fourrage semé en mars ; il logeait dans le *garde-pile*. La prise de possession définitive avait lieu le 11 novembre à la Saint Martin après les vendanges et après que les ensemencements avaient été effectués par le métayer sortant ⁴. Celui-ci suivait ses semailles, les sarclait et venait l'été suivant faire la moisson. Ce système, très compliqué, fut remplacé par un autre métayage, où le bordier entrait en jouissance à la Saint-Michel, le 29 septembre, après la récolte du maïs ; le métayer sortant n'ensemencait plus et ne venait plus chercher les récoltes l'été suivant, il devait simplement labourer les terres et les livrer toutes prêtes au cultivateur entrant. Le régime ancien était une sorte d'assurance, il remontait aux époques d'insécurité du XVI^e et XVII^e siècle ; le

1. En 1630, un métayer « advencera toutes charrettes et autres utins aratoires nécessaires pour le dit labourage ». Arch. Tarn-et-Garonne. Étude notaire Montpezat. n° 46. LATOUCHE. ouv. cité., p. 109.

2. Étude notaire Montpezat. n° 99. année 1617.

3. A Larrazet en Lomagne, en 1769, on note fréquemment des contrats de métayage au quart. DONAT. *Étude manuscrite de Larrazet* en 1769.

4. DE TOURDONNET. *Rapport sur la situation du métayage*. 1879, p. 246-248. Usages canton de Moissac, 1894, p. 17.

métayer sortant était assuré, en venant chercher sa récolte l'année suivante, de deux ans de vie. Quant au métayer entrant, le maître s'engageait à ne pas le laisser « pâtir de pain ».

« PAGÈS »
ET « MESSIEURS ».

L'échelle sociale des travailleurs agricoles se terminait par une sorte d'aristocratie paysanne : les *pagès*, propriétaires d'un domaine¹. Ils travaillaient de leurs mains, mais souvent ils s'aidaient d'un maître-valet. Beaucoup avaient deux maisons, une pour eux et une pour le colon. Cette classe paysanne se rapprochait de la petite noblesse rurale très nombreuse en Aquitaine².

Tout en haut de la hiérarchie, il y avait le grand propriétaire, possesseur de plusieurs domaines ; c'était tantôt un noble, tantôt un bourgeois ; on l'appelait le *monsieur*. Son château était entouré d'une *réserve*, domaine qu'il cultivait directement ; tout autour se groupaient les métairies, les *faisandes* ou les *brasseries* : les propriétaires de 20 métairies n'étaient pas rares³. Les plus vastes s'étendaient au long des rives des grands cours d'eau, zone de dangers où la grande propriété trouvait une raison d'être dans la lutte contre le fleuve⁴.

CONTRATS
SPÉCIAUX POUR
CERTAINES
CULTURES.

En dehors de contrats d'exploitation, liés à certaines classes de gens, il était une autre catégorie de tenures associées à certaines cultures : tantôt ces cultures représentaient une richesse spéciale qui réclamait des clauses particulières, tantôt c'étaient des cultures nouvelles non prévues par les anciennes formes de contrats, à cause de leur récente introduction.

1. Employé dans le Bas-Quercy et en Rouergue, le mot *pagès* ou *patchès* dérivait de ces anciens baux emphytéotiques dits de « pagésie », tenure perpétuelle, qui assurait une quasi propriété moyennant une faible redevance. Pierre Ferrand, commandeur de Lacapelle-Livron, baille en 1473 « à perpétuelle pagésie » le territoire de Trenays près Castelnau-Montratier. GALABERT. Bull. arch. Tarn-et-Garonne. 1881., p. 205.

2. Comme les nobles, les *pagès* avaient le droit d'orner leur maison d'un pin parasol et de posséder un pigeonnier. Comparez avec les « capcazeaux » des Landes, avec les « maisons casalères » du Haut-Béarn et avec les « ménagers » du pays d'Arles.

3. Les Cahiers de 1649 indiquent qu'à Lafox la plupart des terres sont tenues noblement par le seigneur, l'autre portion par des « messieurs d'Agen. Les autres habitants sont des pauvres travailleurs et les plus moyennés (qui a des moyens) n'y possèdent qu'une carterée de terre, les autres sont mendiants ». A Castelculier, « de huit parts les sept, la juridiction est possédée par les principaux habitants de la ville d'Agen », il ne reste qu'un huitième qui est possédé par les manants. Cité dans THOLIN. *Les Cahiers des pays d'Agenais aux États Généraux*. Revue de l'Agenais, 1883, p. 428.

4. Au long du bas Tarn inondable, près de Moissac, se suivaient une série de manoirs du XVII^e siècle : Castenet, Millot, Chombert, Saint-Béat, La Cantayré, commandant à de vastes domaines.

La vigne avait en Agenais une sorte de métayage spécial, le *vigneronnage* ; il s'appliquait seulement aux vins médiocres qu'on brûlait ; la vendange se partageait par moitié entre le preneur et le bailleur ; le propriétaire fournissait et entretenait les cuves et pressoirs et donnait la moitié des échalas, le vigneron fournissait tous les travaux de culture et apportait l'autre moitié des échalas. Autour de Marmande, où les plantations de vignes se développaient beaucoup, on adopta la tenure viticole du Bordelais, le *prixfaitage* qui est très pratiqué encore aujourd'hui ; la quantité de vignes travaillées dans l'année par un *prixfaiteur* se nomme le *prixfait* et comprend 20 à 40 hommes ; l'homme vaut 600 ceps. Le *prixfaiteur* est logé, avec un jardin, il a droit aux sarments, parfois on lui donne une vache en cheptel. Moyennant un prix fixe, il doit tailler, mettre lattes, « carassonner » et « tirer le cavailon ». Le travail fini, il est libre de son temps ; ainsi, bien que logé et nourri par le maître, il peut cultiver pour lui ou même se louer à d'autres¹. La vigne fut également exploitée au moyen d'un contrat de défrichement qui se multiplia au moment de l'extension du vignoble pendant le XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Le propriétaire fournissait un terrain à défricher et donnait les plants de vigne. Le preneur avait les premières récoltes ; au bout d'un nombre d'années qui variait suivant les contrats, la vendange se partageait. Les plantations de *joualles* de vignes étaient régies par ce mode. Quelquefois, le vigneron ou *plantié* obtenait en pleine propriété comme rétribution une portion du nouveau vignoble. Ce bail à complant fut le contrat de la vigne pour les petites gens ; les *brassiés* arrivaient ainsi à posséder un coin de vigne².

Un moyen analogue permettait aux ouvriers et artisans non propriétaires de se procurer du maïs. On leur donnait une terre à *pelleverser* ; ils faisaient ensuite les semailles, les sarclages ; à la récolte, ils obtenaient la moitié de la graine. Ce contrat de *pelleversage* rapprocha la culture du maïs des petites gens, aussi cette plante devint-elle rapidement un des éléments essentiels de l'alimentation rurale, elle prit la place du froment chez les pauvres.

D'autres plantes restèrent de la même façon en dehors des contrats de la terre et furent l'apanage des petits. Les oignons étaient cultivés autour d'Agen par des *parceliés* ; le propriétaire fournissait le champ, les engrais et la graine et faisait exécuter les labours, quelquefois, il prêtait aussi une bête de somme qui tournait la « noria » ; le *parcelié* semait et soignait les plantations, puis il livrait la récolte au bailleur à un prix minime³. Parmi les

1. FÉRET. *Statistique de la Gironde*, 1878. T. I., p. 461. T. II. p. VII. p. 768 et p. 810.

2. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 216. — DUBOURG. *Histoire de Leyrac*, p. 500. — BOISVERT. *L'agriculture en Lot-et-Garonne*, 1897, p. 70. — TAUPIAC. *Statistiques agric. de l'arrond. de Castelsarrasin*, 1868, p. 206. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 3453.

3. Cette sorte de culture à mi-fruit s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la commune de Lafox où les *parceliés* livrent leurs oignons au bailleur au prix de un franc le mètre carré (1920). BERNÈS. *Les oignons dans la vallée de Garonne*, 1920, p. 8. Un métayage

autres produits qui étaient régis par des contrats spéciaux, il faut citer encore le chanvre, le mûrier, le safran, le tabac, les noyers...

Ainsi sur le même domaine, on trouvait superposé un métayer ou un maître-valet, des travailleurs complémentaires : *baïlets*, *brassiés*, *estibandés*, *ségairés*, et des ouvriers qui avaient pris à charge telle culture : fractionnement extrême de la propriété qui permettait à une quantité de petites gens de vivre, accrochés à la terre. Le régime actuel ne connaît plus cette hiérarchie multiple : l'exploitation du domaine est assurée par un seul ménage ; il y a moins d'éléments de travaux, le régime de l'entraide des voisins, « *lou aidat* », suffit avec les machines. Le pays n'a plus de petites gens.

LE DOMAINE.

Cette transformation actuelle des gens de la terre ne s'est pas accompagnée d'une modification dans les domaines. L'unité d'exploitation était déjà, comme aujourd'hui, la métairie de 15 à 20 hectares,

souvent d'un seul tenant, d'où le nom d'*inclaou* ou *claus* qu'on lui donne. Les grandes propriétés se fractionnaient toujours en une série de métairies ; l'exploitation ne se modelait pas sur la propriété, mais sur le moyen domaine, établi, à l'origine, à la mesure de travail d'une famille. Au XVIII^e siècle avec le développement de la polyculture et de l'assolement blé-mais, cette famille dut être aidée d'un nombre de plus en plus grand d'ouvriers supplémentaires.

Le cultivateur agenais était exigeant de variétés, il voulait avoir à sa disposition tous les types de sols et toutes les productions : un domaine qui n'aurait pas eu ses rangs de vignes, son coin de bois, son patus, son carré de chanvre, trouvait difficilement preneur : en terre de mollasses, pays des multiples versants et des multiples sols, les métairies possédaient par nature cette diversité ; dans les *serres*, le domaine se distribuait en zones étagées : les parois calcaires étaient laissées en bois, les pentes étaient livrées aux petits champs de légumes avec *joualles* de vignes et d'arbres fruitiers, les fonds servaient de prés, le plateau portait les champs de blé et de maïs. Pour satisfaire à cette diversité, certains domaines possédaient des parcelles séparées et même éloignées ; autour de Monflanquin, par exemple, les taillis de bois sont concentrés sur les limites du Pays au Bois de Belvès et c'est là que les métayers vont récolter, parfois loin, le sous-bois, la *tuye*, qui servira de litière. Les gens de la *ribière* de Garonne ont souvent aussi, hors de leur exploitation, une portion de bois sur la *coste* et presque tous y ont également leur vignoble qui ne peut pousser dans les terres humides de la vallée¹. Par contre fréquemment, les métairies du plateau ont leur prairie dans la *ribière* ; à Meilhan par exemple, beaucoup de propriétés de la *hauture* possèdent un

du même genre, appliqué à l'oignon, existait dans le Toulousain. THÉRON DE MONTAUGÉ ouvr. cité. 1869, p. 257.

1. Les gens de Saint-Léon et du Port-de-Pascau ont leurs vignes sur le coteau de Buzet, ceux de Monheurt ont leur bois vers Puch.

prat dans la *bassure* ; à Frespech, toute la *ribière* appartient à différentes métairies du plateau qui y font leur provision de foin ; au Bourg-du-Visa, la *ribière* est morcelée en une série de parcelles étroites, réparties entre toutes les métairies du plateau qui y ont leur *canabal* de chanvre et leur *patus*. Il arrive souvent que les terrains les plus mauvais : fonds marécageux, zones boisées, rives de fleuves, sont les plus divisés, parce qu'ils sont en dehors des zones de métairies. Un tel morcellement tient lieu de communaux.

**RARETÉ DES
COMMUNAUX
ET DE LA
VAINE PÂTURE**

En Moyenne Garonne, la plupart des communes ont moins d'un hectare de biens communaux ; dans les mollasses, Durfort, l'une des plus grandes communes du Tarn-et-Garonne, a 84 ares de communaux ; dans les *serres*, Montaigut-de-Quercy, malgré l'immensité de son territoire, a un hectare 17 ares de biens communaux¹. Cette rareté de la propriété communautaire, qui est très ancienne et correspond au mode de colonisation par bordes isolées, a rendu peu utile et factice la division en communes. Par ce côté, les pays de Moyenne Garonne diffèrent sensiblement des régions centrales des Pyrénées où l'indivision est la règle et existe même entre plusieurs communes². Dans la montagne, la commune est le plus souvent une active société de propriétaires, usagère de vastes étendues ; l'organisation rurale est à tendance communiste, en Moyenne Garonne, elle est à tendance individualiste. Jadis avant le XVII^e siècle, on remédiait à la rareté des communaux par l'usage de la vaine pâture, mais, au cours du cycle de culture intensive blé-mais, le régime de la *debèse* (mise en défens) diminua les servitudes de parcours. A la différence de l'économie rurale issue du Moyen-Age, l'exploitation agricole, installée au XVIII^e siècle, laissait une place tout à fait minime à l'élevage.

**LE CYCLE
DES TRAVAUX DE
L'ANNÉE.**

Cette diminution de la place de l'élevage au profit de la culture se traduisait par une surcharge de travaux agricoles. Le cycle des travaux de l'année s'établissait d'une façon toute différente de celui pratiqué de nos jours. Il laissait une place primordiale au travail à la main.

Durant l'hiver, beaucoup des labourages étaient demandés aux hommes ;

1. Seule, la bordure des causses du Quercy, qui possède un peuplement plus groupé et de grandes étendues de plateaux secs peu exploitables, comporte quelques communaux ; Caylus 21 hectares de communaux, Puylaroque 23 hectares de communaux, Labastide-de-Penne 90 hectares de communaux, Bruniquel 107 hectares de communaux, Saint-Antonin 393 hectares de communaux. Les pays boisés du pourtour ont également quelques étendues communales : Montech a 85 hectares de communaux, de même le Mas-d'Agenais.

2. CAVAILLÉS. La vie pastorale dans les Pyrénées, p. 91.

la légère araire en bois, l'*araïré*, encore employée au début du XIX^e siècle, ne suffisait pas, tout au moins dans les *terreforts* ; la culture intensive exigeait des labours profonds, obtenus à la bêche. Les béchages se faisaient au moyen d'une houe plate, le *bécat* pour les champs de céréales, d'une houe à pointe, le *foussou* pour les vignes, d'une houe à dents, le *bigos* pour le chanvre¹. Les terres à maïs surtout avaient besoin de ce travail à la main ; on les préparait par un *pelleversage*, sorte de béchage pratiqué par trois *brassiés* travaillant de front et qui détachaient d'énormes blocs de 0^m 30 de fond. Bien des journées et même des nuits d'hiver étaient employées à ce rude labeur ; par les belles soirées froides, toute la famille, hommes, femmes et enfants, économisait son huile et son bois en travaillant au *pelleversage* jusqu'à l'heure où la veillée finit ; sans le *pelleversoir*, *palogril* ou *alisat*, le maïs n'aurait pu s'étendre en ces régions à terres compactes. Les autres cultures épuisantes réclamaient périodiquement des renouvellements de sols d'autant plus nécessaires que les fumures étaient rares en ces pays privés de bétail. On pratiquait durant l'hiver des terrages, qui consistaient à amener sur le champ de la nouvelle terre, prise dans les friches ou les bois².

Au printemps, la grande occupation était les sarclages, autre travail à la main, nécessité par le climat humide et chaud ; il fallait sans cesse nettoyer les terres ; le métayer n'y suffisait pas ; des ouvriers supplémentaires, montagnards des Pyrénées étaient engagés.

En été, se plaçaient, les moissons ; le blé était la grande richesse d'exportation, aussi avait-il ses travailleurs spéciaux, les *estibandiés* et son contrat de travail l'*estibe*. La moisson ne se faisait qu'à la faucille ou *boulan*. Or on ne coupait à la faucille que 15 à 18 ares par jour et par homme, (à la faux, on atteint 50 ares et plus)³ ; la moisson, en Garonne, exigeait beaucoup de main-d'œuvre. De plus, avec la faucille, on laissait la moitié de la paille sur le champ, ce qui diminuait la quantité de litière, mais donnait par contre un bon pacage à moutons, les *rastoubles* ; quelquefois, on coupait les chaumes et c'était une seconde moisson ; sitôt la récolte, on passait aux dépiquages ; de bonne heure, on a imaginé le rouleau à dépiquer ; rouleau en bois d'abord, rouleau en pierre ensuite. Avant les moissons, se logeaient les soins à donner au ver à soie ; après les dépiquages, c'étaient les récoltes des chanvres et des lins, suivies des teillage et rouissage. Ainsi, se trouvait constitué en Moyenne Garonne un des régimes agricoles les plus intensifs qui fut au XVIII^e siècle.

1. Une fois les champs labourés, il fallait pulvériser les grosses mottes de terre que donnaient les mollasses compactes ; c'était l'*émotta*, travail qui s'effectuait à la main avec des petits maillets de bois, *trigos* ou *massettes*.

2. On se servait pour ce travail d'un instrument spécial, la *rebale*, caisse sur traîneau tirée par des bœufs, qui s'enfonçait dans le sol par un levier et y enlevait de la terre.

3. Arch. Lot-et-Garonne M. II an III. Enquête rurale 1862 p.237.

APOGÉE DU
TERREFORT
ET DES SERRES.

Les champs à blé-mais s'étendirent de plus en plus au détriment des zones de friches ou *tuyes* que tout domaine possédait largement auparavant. Poussé par les bénéfices des exportations de minots, on se mit à produire du grain coûte que coûte ¹. Les terres nouvellement défrichées fournissaient dans les premières années des rendements très intéressants ; il y eut un véritable engouement pour la rotation blé-mais. Arthur YOUNG, de passage en Agenais, est enthousiasmé par ce mode d'assolement et préconise son extension ².

Les pays, qui utilisèrent le mieux cet assolement, furent les terres calcaires des *serres* et les terres de mollasses argilo-calcaires des *terreforts* ; les terres de *boulbènes* sableuses profitèrent beaucoup moins de la transformation agricole, elles restèrent en majorité des terres à seigle et à friches, où se maintint le régime des *tuyes* ³. Le questionnaire de 1779 pour la subdélégation de Marmande, entièrement en zone de *boulbènes*, montre que, dans beaucoup de paroisses, on semait deux tiers de seigle et un tiers de froment ; à Tombeboeuf, les quatre cinquièmes des terres étaient en seigle ⁴.

Les terres de vallées, les *ribières* restèrent également, pendant tout le cycle blé-mais, des pays pauvres. Le blé « s'emportait », devenait « trop feuillu » et versait presque chaque année. Dans le district de Valence-d'Agen, pendant les famines de 1792-1793, ce sont les communes de la vallée qui manquent toujours de grains et il faut obliger les communes du plateau à les pourvoir ⁵. Même les terrasses des vallées, qui sont aujourd'hui les zones à légumes, étaient alors surtout des terres à seigle ; à Fauguerolles, les 3/4 des terres étaient semés en seigle en 1779 ⁶. Le XVIII^e siècle marque l'apogée des *terreforts* et des *serres*, tandis que, de nos jours, les zones privilégiées, à cultures rémunératrices sont les terres de *ribières* et les *boulbènes*.

1. THÉRON DE MONTAUGÉ. *Agriculture en Toulousain*, 1869, p. 5.

2. A. YOUNG. *Voyage en France*. T. II., p. 120, traduction de Lesage 1860. Il écrit : « un pays, qui est capable de supporter cette rotation maïs-froment, est peut-être celui qui donne le plus de nourritures ».

3. La commune de Ségallas, près de Cancon, indique l'importance que le seigle a joué.

4. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1686. En floréal an II, la commune de Saint-Barthélemy réclame 300 quintaux de grains à prendre dans le district de Lectoure. Arch. Lot-et-Garonne, L. 65.

5. E. MOING. *Histoire du district de Valence-d'Agen de 1790 à 1795*. 1903, p. 87 et Arch. Lot-et-Garonne, L. 39, 16 octobre 1790 : emprunt sollicité par la commune de Valence-d'Agen pour achat de grains.

6. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1686. A Sainte-Bazeille, en 1778, la juridiction, pour une superficie de 3.500 journaux de terre labourée, donnaient 2.500 sacs de froment, 1650 de méteil et 5.000 de seigle. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 1708.

§ II. AGRICULTURE INTENSIVE : PLANTES ALIMENTAIRES.

BLÉ ET MAÏS.

La qualité de *fromental* était une très ancienne réputation de la Moyenne Garonne ; cependant, jusqu'au XVII^e siècle, le blé récolté ne servait qu'à l'alimentation locale. Avec l'extension du maïs, le blé changea de fonction, il devint article d'exportation¹, il changea aussi d'espèce : au lieu des gros blés *métadiés* ou des *météils*, mélange de blé et seigle, on planta des blés fins et durs, des *bladettes*, qui donnaient une farine sèche et bonne pour la conservation². Le développement de la culture du blé fut favorisé par l'extension du contrat de métayage : le propriétaire cherchait à obtenir du métayer qu'il consacra la plus grande surface possible à la culture du blé à cause des facilités de partage du grain ; on construisit alors dans la plupart des métairies un petit édicule spécial où était remis le blé en attendant le partage, le *garde-pile*. Le blé fut essentiellement la plante qu'on vendait et qui apportait de l'argent.

Le maïs prit en bonne partie la place du blé dans la nourriture paysanne. Il est difficile de savoir à quelle époque eut lieu son introduction, le millet et le maïs étant souvent désignés par le même terme, *millas*. On ne peut signaler sa présence avec certitude, sous le nom de blé d'Espagne ou de Turquie, que dans la seconde moitié du XVII^e siècle³ ; il n'acquies toute son importance en Moyenne Garonne qu'au début du XVIII^e siècle, c'est-à-dire plus tard qu'en Bresse, où les « *gaudes* » constituaient déjà alors une nourriture courante⁴. Le succès du maïs fut surtout l'œuvre des petites gens. Considéré comme menu-grain, il n'était pas soumis à la dîme, il ne rentrait pas dans les baux de métayage et il restait accessible à tous au moyen de contrats spéciaux, faciles à obtenir. Son rendement en grains était plus élevé que celui du blé, près de trois fois plus ; en outre, grâce à sa maturité rapide, 70 à 80

1. La Moyenne Garonne a été pendant longtemps le pays des trois farines à pain : pain de froment, pain de maïs, pain de seigle.

2. Blé fin, appelé *marsillargue* de Lavour ou *moussoles* d'Albigeois.

3. Dans la juridiction de Casseneuil, on déclare qu'avant 1652, on ne semait pas de blé d'Espagne ; ce produit était complètement inconnu. En 1652, on en fait quelque peu ; puis, les deux ou trois années qui suivirent, la grêle ayant dévasté toute la contrée, on en sema une plus grande quantité pour réparer les pertes. P. HÉBRAND. Revue de l'Agénais 1901, p. 504. En 1698, le Mémoire de l'intendant indique dans l'élection de Montauban la présence du « gros millet ou bled de Turquie ». Le rapport du préfet du Lot en 1810, note que « le maïs fut introduit par des soldats, rentrant de la guerre de la Succession d'Espagne d'où le nom de blé d'Espagne ». On disait aussi le « bigoura », c'est-à-dire blé venant de Bigorre. Arch. Nat. F¹⁰, 430.

4. M. DE MONTRICHARD. *Déclaration*. Journal d'agriculture, de commerce et de finance. oct. 1766 .p. 66. Dans les Landes, ce n'est même qu'en 1760 que la *crachade* de blé d'Espagne a remplacé la *crachade* de millet. Annales d'agriculture. T. VII. suppl., au Mémoire de PARMENTIER sur le maïs. Paris. 1814. p^e 112.

jours de vie végétative, il ne mobilisait pas la terre longtemps, bien plus il nettoyait le sol et devint la plante sarclée par excellence, tenant la place occupée ailleurs par la pomme de terre ou la betterave ¹ ; grâce à lui, les riches *terreforts*, si difficiles à exploiter à cause de leur fertilité même, qui multipliait les mauvaises herbes, purent être vraiment conquis. Il permit aussi la conquête par la culture de la vallée inondable de Garonne ; les inondations, si fréquentes en hiver et au printemps, rendaient précaires les récoltes de blé ; le maïs se plante en mai, alors que les crues sont moins à craindre. Les champs de blé, dévastés par les eaux, étaient souvent semés en maïs, qui jouait ainsi le rôle de plante de secours ².

Les fonctions du maïs étaient multiples ; pour l'homme, il fournissait des bouillies, *millasses* en Bas-Quercy, *rimottes* en Agenais, *crachades* en Bordelais ³ ; c'était surtout une nourriture d'hiver ; il donnait le pain d'hiver, tandis que le froment servait au pain d'été. L'épi ou *panouil* laissait, après égrenage, la rafle, qui est un excellent combustible ⁴, et, avec l'enveloppe, on bourrait des pailles. Pour le bétail, le maïs était un fourrage : les têtes, *escaptan* ou *cresto*, enlevées par l'écimage, étaient consommées en vert, les feuilles étaient mises à sécher en meules sous le nom de *camborlo*. Aujourd'hui, le grain de maïs est surtout utilisé pour la volaille ; grâce à lui, les basses-cours ont pris une grande importance en Garonne ; son extension a coïncidé avec celle de l'élevage du dindon également originaire d'Amérique ⁵ ; au XVIII^e siècle, se multiplièrent aussi les troupeaux d'oies, et, alors, se généralisa la cuisine à la graisse d'oie. Pour les poules, une espèce de maïs à petits grains, la « millette », est spécialement cultivée. Le maïs apparaît comme une de ces précieuses plantes, qui participent à la nourriture de l'homme autant qu'à celle des animaux.

L'EXTENSION DU VIGNOBLE.

Tandis que s'étendait l'assolement blé-maïs, d'autres cultures profitaient de l'abondance de main-d'œuvre pour élargir leur rôle. La vigne fut de celles-là ; le XVIII^e siècle marqua l'apogée de cette culture.

Un nouveau bail à complant avait permis de nombreuses plantations dans les terrains sableux autour de Marmande, jadis en taillis ou *bousigo*,

1. Le rapport du préfet du Lot en 1808 note que l'introduction du maïs a augmenté la population. Arch. Nat. F¹⁰, 430.

2. Journal d'agriculture, de commerce et de finance. Article de M. DE MONTRICHARD oct. 1766. Rapport du préfet du Lot-et-Garonne 1811.

3. DUPRAT. *Agriculture du Lot-et-Garonne*. an VII. Rapport du préfet de Gironde 1810. Arch. Nat. F¹⁰, 430.

4. Prix d'honneur Lot-et-Garonne. 1870., p. 579.

5. Dans les minutes de notaire du Bas-Quercy, les dindons sont signalés dès le milieu du XVII^e siècle sous le nom de « coq d'Inde ». LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy* p. 210.

d'où le nom de « vignes de las bousigos¹ ». Un paysage nouveau apparut : la vigne envahit les champs, non sous forme de vignobles compacts, mais en lignes très séparées, en *joualles* ou *cancés* avec des cultures intercalaires². (photos 27, 28, 30, 17) Les Bordelais furent émus de cette extension et l'intendant de Bordeaux, BOUCHER, en 1747, après une vaste enquête qui avait démontré la progression du vignoble en Haut Pays, tenta d'interdire de nouvelles plantations sous prétexte du danger de disette des grains³.

LES VIGNES A EAUX-DE-VIE.

Mais ces nouvelles vignes donnaient, en général, des vins de qualité inférieure, qui se conservaient mal et valaient à peine le transport très difficile en ces pays de mollasse; seule, une valorisation du produit pouvait permettre son exportation; le succès des brûleries fut une conséquence des mauvaises communications : une barrique d'eau-de-vie représentait en moyenne 12 barriques de vin; le vignoble en Agenais s'étendit du jour où se répandit l'habitude des brûleries⁴. C'est au début du XVIII^e siècle que la production des eaux-de-vie en Garonne devint considérable⁵. La vendange se faisait très tôt, les bans étaient publiés en septembre, un peu avant la maturité complète. Le plus souvent, des Auvergnats ambulants, porteurs d'alambics, effectuaient la distillation de ces « vins verts ». La quantité brûlée variait; quand les récoltes des raisins étaient mauvaises et que les prix montaient, on pouvait expédier des vins, mais, en récolte normale, on brûlait⁶.

1. A Verteuil, le vignoble augmente de 1/5 en 10 ans, entre 1770 et 1780; à Castelnau-sur-Gupie, les 4/10 de la commune sont en vignes en 1790. Voir Enquête agricole de 1862. Le Lot-et-Garonne, p. 269. — En 1734, pour la région de Marmande, on déclare que les plantations de vignes, faites depuis 1709, égalent en étendue toutes celles faites auparavant. Arch. hist. Gironde. T. 41. 1906 p. 221.

2. On écrit en l'an III : « depuis quelques années, on a introduit un nouveau mode de planter la vigne en Agenais, on les plante à 6 pieds de distance et on les travaille à la charrue. Ces lignes s'appellent *cancé* ou *joualles*. » Arch. Lot-et-Garonne an III. M. 11.

3. La même enquête constatait que beaucoup de paysans se faisaient tonneliers et fabricants de barils à eaux-de-vie, au plus grand dommage des bois de merrain. GRANAT. *Livre d'or de la vigne en Agenais*. 1910, p. 9. On craignait d'avoir trop de vin; un vieux proverbe gascon disait :

Ni trop de bignos, ni trop de fillos,
Ni trop d'houstaus en paouros bilos.

Pas trop de vignes, pas trop de filles
Pas trop de maisons dans les pauvres villes.

4. On mentionne pour la première fois les eaux-de-vie en 1521, près de Gaillac sous le nom d'« eau ardent ». RIOL. *Vignoble de Gaillac*, 1913, p. 98.

5. Rapport de l'intendant LAMOIGNON DE COURSON 1715, cité dans GRANAT. *État économique de l'Agenais au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1916, p. 206.

6. En 1718, un livre de comptes « brouliar », d'un propriétaire à Auriac près de Duras

Le transport des eaux-de-vie se faisait jusqu'aux ports d'embarquement au moyen de petits barils, portés à dos de mulets ; ces ports étaient : Clairac, Casseneuil, Marmande, Sainte-Bazeille ¹. Plus les villages étaient loin des rivières, plus ils transformaient leur vendange en eau-de-vie : Tombebeauf distillait presque toute sa récolte (100 pièces), tandis que Gontaud, près de la Garonne, n'en distillait que 10. Les deux tiers des vins de l'arrondissement de La Réole étaient brûlés, surtout ceux du canton de Sauveterre-de-Guyenne le plus éloigné de la Garonne ². Les vignes de « première côte », comme celles de Beaupuy, ne se distillaient pas ; pour les vignes de « seconde côte », vallée de la Cupie, on commençait à distiller, mais la brûlerie était générale sur les « troisièmes côtes », situées à plus de 10 kilomètres de la Garonne. Ces pays, couverts de boqueteaux et taillis, possédaient les quantités de bois nécessaires pour brûler ; cependant la distillation devint telle qu'elle fut cause de déboisements inquiétants ³.

Les vignes à eau-de-vie envahirent même la vallée de Garonne : sur les mauvaises terres, couvertes de châtaigniers, qui occupaient la haute terrasse de Marmande à Birac, on défricha beaucoup à partir de 1830 et on planta des ceps blancs qui produisirent une eau-de-vie renommée, dite de Carpette, hameau de la plaine de Birac. où eau-de-vie du Trec, petite rivière qui traverse cette plaine. (photo 29)

Au XVIII^e siècle, l'introduction des eaux-de-vie de canne à sucre causa un premier préjudice ⁴. La concurrence la plus redoutable fut celle du pays d'Armagnac qui donnait un vin blanc titrant 12° degrés, très apte à la distillation ; la réputation des « armagnacs » de Cazaubon était établie dès 1750 ; les brûleries émigrèrent au Sud de la Garonne. Seules, les eaux-de-vie de Carpette se maintinrent plus longtemps parce qu'elles servaient de coupage aux marchands de Cognac.

montre qu'il expédie tantôt sous forme de vin, tantôt sous forme d'eau-de-vie. M. DE VIVIE-RÉGIS. *Vues sur le budget d'un propriétaire de l'Agenais au début du XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais 1909. p. 422.

1. Le port de Casseuil avait reçu pendant l'année 1718, 3.000 pièces d'eau-de-vie provenant des juridictions de Saint-Pastour, Montastruc, Cancon, Arch. Lot-et-Garonne. C. 15.

2. JOUANNET. *Statistiques Gironde*. 1837. p 63. T. I. Les vins blancs de Sainte-Gemme, Saint-Sulpice, Cours, Couthures-sur-Dropt et Le Puy étaient aux trois quarts brûlés.

3. Le mémoire rédigé en 1747, sous l'inspiration de l'intendant de Bordeaux pour réduire les étendues de vigne, se plaint du prix du bois devenu excessif à cause de la conversion des vins en eaux-de-vie. GRANAT. *Le livre d'or de la vigne en Agenais*. 1910. p. 9.

4. En 1768, la jurade de Clairac cherche à empêcher l'introduction des eaux de vie exotiques. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 2.084.

LES VINS
POURRIS.

A côté de ces vins médiocres, qu'on brûlait, la Moyenne Garonne possédait quelques coteaux calcaires, produisant de vrais vins de cru¹. Ces coteaux représentaient avec leurs petits murs en terrasse un paysage quasi-méditerranéen : coteaux de Clairac, Laparade, Aiguillon, Lafitte, Thézac... La spécialité de ces coteaux était les vins blancs liquoreux, sorte de Sauternes, qu'on appelait parfois « vins pourris » ; à l'inverse des vignes à eau-de-vie, les raisins étaient vendangés le plus tard possible, quand ils étaient couverts d'une moisissure spéciale, appelée « pourriture noble »². En 1740, la vendange se fit en novembre sur les coteaux de Clairac ; en 1746, elle ne s'acheva que le 15 décembre ; en 1752, on recueillit du raisin jusqu'en janvier et, en 1753 par suite d'un automne spécialement sec, on fit des vendanges le 12 et 13 janvier³. Souvent, on cueillait grain à grain, en choisissant les grains qui avaient atteint le degré de moisissure voulue ; quelquefois, on faisait confire au four quelques grains, que l'on mettait au fond des tonneaux, pour rendre le vin plus liquoreux⁴. Cette production resta toujours faible en quantité, mais élevée en valeur d'exportation.

LA CULTURE
DU PRUNIER.

Même au XVIII^e siècle, la place du vignoble dans les cultures de Moyenne Garonne ne fut jamais prédominante ; la culture du prunier tint une place plus importante. Auparavant, on ne récoltait qu'une prune quasi sauvage dite prune de Saint Antonin, qu'on faisait déjà sécher et qu'on exportait⁵. Mais au XVIII^e siècle autour de Clairac et d'Agen, s'étendit très largement un prunier greffé auquel on faisait subir une taille savante et qui donnait une prune fine et oblongue⁶. Il fut planté dans les

1. EXPILLY écrit dans son *Dictionnaire* (1762) : « En Agenais, les vignes produisent, les unes des vins forts et liquoreux, les autres des vins d'une qualité inférieure que l'on convertit en eau-de-vie. » (au mot « Agenais »)

2. Les vents desséchants du Sud-Est, dérivés des vents d'*autan*, favorisaient cette moisissure sèche.

3. Livre de raison de M. de VIVENS, propriétaire à Clairac ; dans GRANAT. *Le livre d'or de la vigne*, p. 19.

4. Sur les vins de Clairac cf. Arch. Gironde C. 199 année 1773 et DE MONDENARD. *Essai d'ampélographie*. Agen 1898, p. 75. Les consuls d'Agen et de Clairac offraient souvent de ces vins aux grands personnages de passage. Comptes de sommelier du château d'Aiguillon 1782. Arch. municip. d'Agen II. 13 et Rev. Agenais 1882, p. 314

5. Arch. communales de Saint-Antonin BB. I. f^o 252. BB. 2 f^o 223 et 371. Des envois de prunes sèches sont faits de Caussade à Londres. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*. p. 204.

6. On la disait originaire de Chypre, ramenée par les Croisés et conservée dans les vergers de l'abbaye de Clairac. La pépinière royale de Villeneuve-sur-Lot contribua à répan- dre ces pruniers. GRANAT. *La politique économique des intendants au XVIII^e siècle*. Agen 1907. — AUG. PETIT-LAFITTE. *Étude sur le prunier*. Bordeaux 1848, p. 24.

joualles de vignes et se répandit avec elles ; la région d'Agen devint alors la principale zone de production. Son fruit savoureux et qui se conserve bien, conquiert rapidement les marchés lointains : pays du Nord, Angleterre, Antilles. Alors, s'établit la renommée du pruneau d'Agen qui provient de la qualité du fruit et aussi de l'adresse à confire ; la *confiserie* de fruits était une vieille pratique garonnaise qu'on signale déjà au Moyen-Age et qui était facilitée par la chaleur et la sécheresse de l'arrière-saison ¹.

LES ARBRES MÉ-
DITERRANÉENS :
FIGUIERS, AMAN-
DIERS, OLIVIER.

D'autres arbres fruitiers vinrent renforcer la part de l'arboriculture dans la polyculture agenaise. Au long des coteaux du Lot, de la Garonne et du Tarn, il y eut de véritables îlots d'arbres méditerranéens : figuiers, amandiers, oliviers, mûriers ; les figuiers de Clairac et de Contaud étaient renommés et donnaient lieu à une exportation de figues sèches ; autour de Moissac, on récoltait la « figue blanquette » ² ; des amandiers et oliviers étaient liés aux vignobles des côtes bien exposées de Laparade et Pujols ³ ; dans la région de Montauban, les oliviers avaient été introduits du temps de Colbert ⁴ et par l'initiative du gouvernement, comme plus tard les mûriers ; ils donnaient d'ailleurs une récolte aléatoire ; bien qu'arrivés les derniers, ils disparurent les premiers, pendant la Révolution. Les figuiers et les amandiers se maintinrent davantage ; aujourd'hui encore, la silhouette de vieux figuiers révèle parfois l'emplacement d'anciennes habitations. L'extension du prunier se fit au dépens de la figue et la crise phylloxérique restreignit beaucoup l'amandier, associé à la vigne. De nos jours, il s'expédie encore quelques amandes de Marmande, Sainte-Bazeille, Aiguillon.

L'ASSOCIATION
CHÂTAIGNIER
ET NOYER.

Cette arboriculture méditerranéenne en voie de recul était restée d'ailleurs localisée dans la zone calcaire des *serres* ; dans les terres de mollasses, s'était installée une autre arboriculture, celle du châtaignier et du noyer, deux arbres qui habituellement s'opposent, mais qui, ici, voisinaient et se mêlaient. L'extrême variété des sols, tantôt

1. Un contrat de métayage de 1592 indique que le métayer doit faire sécher des prunes, le bailleur devra par contre fournir le bois pour le four. — Minutes du notaire. Arch Tarn-et-Garonne. E. 4094 f° 194. — LATOUCHE : *La vie en Bas-Quercy*, p. 113.

2. Prix d'honneur Lot-et-Garonne 1870, p. 590. En 1480, le figuier est noté dans les arbres de la vallée du Lot. — *Livre de raison du Commandeur du Temple de Breuil*. 1480. Revue de l'Agenais, 1893, p. 235.

3. Le grand cultivateur et météorologue, de VIVENS parle en 1750 des oliviers qu'il avait près de Clairac. Revue de l'Agenais. 1917. — GRANAT : *Climat de l'Agenais*, p. 322. L. BASTIDE. *Laparade*, Paris 1910.

4. Lettre de Colbert à Daguesseau, intendant de Toulouse, publiée par CLÉMENT t. IV n° 121, p. 128.

sableux et siliceux, tantôt argilo-calcaires, permettait cette singulière association ¹.

Les châtaigniers rendaient beaucoup de services : leurs fruits, les *balottes*, étaient consommés par les habitants, et remplaçaient les pommes de terre ². Le châtaignier était le plus bel arbre du pays et le principal bois de construction ; les antiques maisons en troncs superposés, qui existaient au XV^e et XVI^e siècle dans la région de Marmande, étaient en châtaigniers et de même les vieilles halles en bois des bastides : Villeneuve-sur-Lot, Le Mas-d'Agenais. ; la planche de châtaignier donnait des meubles et les anciens rouleaux à dépiquer le blé étaient aussi en billes de châtaigniers, les feuilles fournissaient une litière appréciée. Ces arbres abondaient autour de Marmande et de Montauban sur les plaques de sables siliceux ; aujourd'hui, ils sont en voie de disparition ³. La maladie de l'encre s'est emparée de leurs racines ; seuls, les taillis se sont maintenus, ils donnent des échelas de vigne : Vayssac, en Bas-Quercy, est le centre de cette production.

Si le châtaignier était l'« arbre à pommes de terre », le noyer était l'arbre à huile ; l'éclairage et la cuisine se faisaient à l'huile de noix ⁴ ; de là, l'importance ancienne du noyer ; il n'est pas rare que les baux à cens soient payables en noix ⁵ ; dans certains fermages, le prix du loyer est exigé en froment et en noix ; les noyers d'une propriété étaient quelquefois donnés à bail isolément ⁶ ; dans les contrats de métayage, de nombreuses clauses avaient trait au partage des noix ; autour de Lauzerte et Montagut-de-Quercy, le travail des noix était une importante occupation d'hiver : les *desnougaïados* (veillées joyeuses où l'on cassait les coques de noix) concurrençaient les *despanouiados* où l'on égrenait le maïs ; dans les petites vallées, innombra-

1. Dans le souterrain-refuge de Léojac près Montauban, on trouve déjà des débris de châtaignes et de noix, mêlés avec des objets pré-romains. BLANCHET. *Souterrains-refuges*, p. 309.

2. La charte de La Réole en 1201 nous montre que cette ville prélevait un droit de mesurage sur les châtaignes. Arch. historiques de la Gironde, t. II, 1860, p. 242. La rente de la terre dans la région de Puyguilhem était, le plus souvent fixée en mesures de châtaignes Arch. Dordogne. Domme AA. 2. PEUCHET ET CHANLAIRE disent qu'en 1808, les habitants des cantons de Lauzun et Monflanquin se nourrissaient beaucoup de châtaignes. *Statistiques de la France*, t. II, Lot-et-Garonne, 1808, p. 13.

3. La commune de Montastruc, qui était couverte de châtaigniers jusqu'en 1860, n'en compte plus. Les splendides spécimens de plus de 400 ans qu'on voit à Cocussot, commune de Légnac, et ceux de la haute plaine de Carpette, ne sont plus que des témoins. Les nombreux lieux-dits « la Castanède » prouvent leur ancienne extension.

4. On ne connaissait pas le beurre, on avait peu de graisse, l'olivier ne fut cultivé qu'au XVII^e siècle d'une façon localisée et précaire.

5. Arch. Tarn-et-Garonne. Tenures à cens de 1330. E. 3818 et 3855 f^o 94.

6. Arch. Tarn-et-Garonne, bail de 1653. (Étude de notaire). Montpezat. 123, f^o 155.

bles étaient les moulins appartenant au *troulié* ou presseur de noix ¹ ; dans les *serres*, Castelnau-Montratier possédait de grandes foires à noix, mais les récoltes les plus réputées étaient celles d'Auriac en terre de mollasse ². Les résidus de la fabrication de l'huile, le *nougat*, sorte de pain de noix, étaient employés pour engraisser les dindons ³. Souvent aussi la *tortelle* ou tourteau de noix était vendu aux bouchers qui s'en servaient pour engraisser les moutons ⁴. Enfin la noix donnait une liqueur estimée : l'eau de noix. Aujourd'hui, le noyer ne joue plus le même rôle ; la noix est devenue un article d'exportation sous forme de cerneaux expédiés en Angleterre. Cette production s'est cantonnée dans les causses du Quercy et dans le Périgord ⁵ ; en Moyenne Garonne, le noyer est devenu rare.

Au XVIII^e siècle, l'association des arbres fruitiers avait surtout comme fonction de fournir des provisions de réserve : pruneaux, figues, châtaignes, noix ; rien ne correspondait alors à cette production de fruits frais qui caractérise l'époque actuelle ; même les poiriers, assez nombreux jadis autour de Contaud et Marmande, donnaient des fruits d'hiver : poires séchées en quartiers, à la mode basque, appelées *pérouns*. La vocation fruitière de la Moyenne Garonne était totalement différente de celle d'aujourd'hui.

§ III. — AGRICULTURE INTENSIVE : PLANTES INDUSTRIELLES.

LE CHANVRE.

L'intensité de la vie agricole pendant le XVIII^e siècle se marqua aussi par l'importance des cultures industrielles qui favorisèrent le développement des métiers et des industries.

Le chanvre est la plus ancienne de ces cultures. Longtemps il ne fut récolté que pour les besoins domestiques ; chaque métairie lui affectait un champ spécial, le *canabal* qu'on soignait comme un potager et qui était placé, tantôt près de la maison, tantôt dans les fonds humides des petites vallées ⁶. Sur ces champs privilégiés, voués au système épuisant de la produc-

1. Le district de La Réole, l'un des moins fournis en noyers, comptait cependant en 1805 quinze pressoirs à noix. Arch. Nat. F. ¹⁰ 448.

2. Arch. Lot-et-Garonne, M. 11. Arch. Nat. F. ¹⁰ 444.

3. DUPRAT. *Agriculture Lot-et-Garonne*, an VII, p. 353.

4. Arch. Tarn-et-Garonne. Étude de notaire, Montpezat 152, f^o 230.

5. Sarlat est le grand centre d'expédition : 1650 tonnes de noix ont été chargées en 1922.

6. Les coutumes de Villeneuve-sur-Lot (1308) mentionnent les *canabals*. Revue de l'Agenais, 1898, p. 113. Des baux spéciaux leur sont appliqués. LATOUCHE. (*La vie en Bas-Quercy*, p. 185) cite un bail de ce genre en 1385. A Paulhac près de Monflanquin, presque tous les *canabals* étaient dans une *ribière* près de Charron ; aujourd'hui, la terre garde encore le morcellement extrême des anciennes parcelles à chanvre ; de même à Léríbosc (commune de l'Honor-de-Cos), tous les fonds des petites vallées étaient occupés

tion du chanvre sans assolement, on apportait les engrais les plus riches, spécialement la colombine des pigeonniers ou le fumier de moutons qu'on faisait souvent parquer sur le *canabal*. Ce système s'est maintenu longtemps, tant qu'il y a eu des tisserands dans les campagnes et que les cultivateurs se fournissaient sur leur terre des textiles nécessaires à leur habillement.

À côté du *canabal*, s'était propagé à partir du XVII^e siècle un autre type de champ de chanvre : vaste champ où le froment alternait avec le chanvre qui jouait le rôle de plante nettoyante grâce à sa forte végétation étouffante ¹. Ce mode de culture se développa dans les bonnes terres des grandes vallées : basse plaine du Lot en aval de Sainte-Livrade et basse plaine de Garonne de Sainte-Bazeille à Agen ². La récolte en était employée dans les manufactures de cordes et de toile à voile de l'Agenais. Arthur YOUNG s'étonne des étendues des cultures de chanvre en ces régions ³. Au Mas-d'Agenais, existait une halle au chanvre, de même à Contaud ; non loin, la plaine inondable de Varennes avait été asséchée au XVIII^e siècle et transformée en vaste chènevière. Le chanvre était semé au début du mois de mai, alors que les craintes d'inondations étaient diminuées et il profitait de la richesse des alluvions déposées par les eaux d'hiver.

L'automne était pour ces pays du chanvre l'époque de grand travail ; en août, commençait l'arrachage, effectué par des ouvriers venus des coteaux ou des Landes ; on les payait en nature, en leur laissant le onzième de la récolte et ils repartaient en octobre avec leur provision de chanvre. Les bateliers, que les eaux basses laissaient en chômage en septembre et octobre, s'occupaient du rouissage ; les tiges étaient mises en « cage » et plongées dans les eaux tièdes de la Garonne et du Lot, éminemment favorables ; on venait de loin pour rouir en ces rivières. La Garonne devenait alors un fleuve de chanvre ; les rives, abandonnées par la batellerie, appartenaient aux rouisseurs ; les eaux en étaient empoisonnées ; aussi appelait-on ce travail la *crevade*, c'est-à-dire la mort des poissons ; sur le Dropt, les riverains souffraient en automne de fièvres occasionnées par la pourriture des eaux ⁴. Au Port-de-Pascau près de Damazan, les radeaux de chanvre, couverts de grosses pierres, étaient tellement nombreux que les deux rives de Garonne

par les pièces minuscules des champs de chanvre. Il y avait à Montpezat-de-Quercy un terroir dit « del canabalz sive de la Ribiera ». Cadastre de Montpezat de 1565.

1. Une note des archives du Lot-et-Garonne (an III série M. 11.) indique bien cette différence : « le chanvre en vallée de Garonne n'est pas cultivé dans le *canabal* sur les mêmes terres, mais il est planté dans les guérets ».

2. Ce sont les plus riches terres de Garonne ; en 1853, au moment des expropriations pour le chemin de fer Bordeaux-Agen, on paya les terres à chanvre d'Aiguillon jusqu'à 13.000 frs. l'hectare et la moyenne fut de 11.500 frs.

3. Arch. Gironde C. 1661 année 1746. A. YOUNG. *Voyage en France*, édition Deffontaines, p. 20.

4. LAFONT-DU CUJULA, *Lot-et-Garonne*, 1806, p. 99.

se rejoignaient presque et les rares bateaux, qui circulaient encore, avaient peine à passer ¹.

En décembre, le rouissage fini, on entendait durant les soirées d'hiver battre les maillets ou *bargains* qui teillaient le chanvre et faisaient la filasse. Aiguillon au confluent du Lot et de la Garonne était le principal marché du chanvre ; à la fin de l'automne chaque matin, la place du château était couverte de paquets de filasse. Les rendements étaient exceptionnels, atteignant 1500 Kilogrammes à l'hectare ; les tiges avaient parfois plus de 2 m. 50 de hauteur ².

La grande époque de culture fut le XVIII^e siècle : le gouvernement avait interdit la culture du tabac en 1720 ; le chanvre prit sa place et donna de beaux bénéfices ³. Mais à la fin de ce siècle, le chanvre diminua ; la disparition, en 1789, de la manufacture de toile à voile d'Agen réduisit d'un tiers les besoins ; la ruine de la marine marchande sous le Premier Empire, puis la diminution de la navigation à voile frappèrent la culture autant que l'industrie des chanvres. Le tabac revint prendre place dans les assolements, d'autant mieux que le monopole de la compagnie des Indes avait été supprimé : chanvre et tabac sont ici des cultures interchangeables et qui, par périodes, alternent. En 1840, le Lot-et-Garonne venait encore au 8^o rang pour l'étendue mise en chanvre ; en 1866, il ne vient déjà plus qu'au 31^e rang avec 1154 hectares ; en 1900, il y avait encore 101 hectares de chanvre ; en 1914, seulement 28 et 0 en 1921.

L'importance du chanvre se reflétait dans l'habillement ; en Agenais, on utilisait surtout le linge de chanvre ; le lin était plus rarement employé. On ne le cultivait qu'en Bas-Quercy dans la zone de confluence du Tarn et de la Garonne qui s'opposait ainsi à la zone de confluence du Lot, grand pays du chanvre. Semé en automne, le lin ne pouvait guère être une culture de plaine inondable, il poussait surtout sur les terrasses sablonneuses autour de Castelsarassin et plus en aval vers Saint-Nicolas-de-la-Grave, Auvillars, Golfech, mais son vrai domaine était plus au Sud dans le Toulousain ⁴.

1. Arch. Nat. D. IV. bis, 97, 1790. Le *gravier* de Couthures était renommé pour le rouissage et on venait y apporter le chanvre depuis Cocomont. En 1856, les habitants de Villeton écrivaient : « la culture du chanvre est la principale ressource de la plaine ; on va faire rouir sur le *gravier* blanc de l'Ilot ». Arch. Lot-et-Garonne S. IX. En Bas-Quercy, la vallée de l'Aveyron, de Nègrepelisse à Lexos, avait de belles chènevières, qui alimentaient les tissages de Montricoux et Bioule. En 1814, le Tarn-et-Garonne produisait encore 10.000 quintaux de chanvre. Statistique agricole de 1814, p. 559.

2. PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistiques de la France*. T. 2. 1808 Lot-et-Garonne., p. 13. BOISVERT. *Agriculture en Lot-et-Garonne*, 1897, p. 54.

3. L'enquête de l'intendant Dupré de Saint Maur, en 1779, indique une production totale pour l'Agenais de 17.000 quintaux. GRANAT. *Industrie à Agen avant 1789*. Revue de l'Agenais. 1903, p. 411. Voir aussi : État général sur la culture et le commerce du chanvre dans la sénéchaussée d'Agenais. Arch. Gironde. C. 1327.

4. Arch. Nat. F. ¹⁰. 415. DUTIL (*Languedoc*, p. 205), note qu'au XVIII^e siècle dans le Toulousain le lin est beaucoup plus répandu que le chanvre.

LE MURIER

Une nouvelle culture vint agrandir encore la place de la Moyenne Garonne dans l'industrie textile ; le mûrier fut introduit grâce surtout aux initiatives des pouvoirs publics : Sully d'abord, puis au XVIII^e siècle les Intendants. L'extension du mûrier faisait partie de la politique industrielle du gouvernement. En 1737, c'est l'intendant de Bordeaux qui le propagea en Agenais¹ : des mûriers furent plantés dans la vallée du bas Lot ; on en trouvait même sur la vallée du Dropt ; mais le principal domaine de la sériciculture fut la région de Montauban, plus sèche et plus méditerranéenne et aussi plus directement sous la surveillance de l'intendant qui résidait à Montauban². La vallée du bas Tarn et du bas Aveyron se couvrit de mûriers ; depuis Moissac jusqu'à Rabastens et à Lavaur, on trouvait partout des centres d'élevage du ver à soie : Lizac, le Barry-d'Islemade, Arduis, Négrepelisse, Bioule. Le mûrier envahit même le coteau : La Française, l'Honor-de-Cos, Mirabel, Molières ; on en retrouvait jusque dans la causse, à Concots³ (photo 33).

Les mûriers appartenaient à de grands propriétaires ou aux communes, mais l'élevage du ver à soie était entre les mains des petites gens, artisans ou ouvriers agricoles ; ceux-ci louaient quelques arbres⁴ et, pendant les mois de morte-saison, de mai et juin, ils s'adonnaient à l'élevage, qui leur fournissait un précieux travail de complément. Les vers étaient installés sur des claies en bois, les *poustanes*, superposées les unes au-dessus des autres dans un local spécial, sorte de magnanerie, appelée *boubie*⁵. En fin juin, les cocons étaient ramassés et conduits à Montauban à la foire aux cocons ; on ne dévidait pas la soie à domicile, comme en Provence, mais dans des ateliers en villes. Les cocons donnaient une soie jaune très estimée.

La Révolution porta un coup funeste à l'industrie de la soie ; les fabriques des soieries de Montauban disparurent⁶. En 1815, le ver à soie n'a donné en

1. GRANAT. *Politique économique des intendants de Guyenne au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1907, p. 237. En 1760, l'intendant Boutin le répandit même en Bordelais où il y eut quelques moulins à organsiner. FERET. *Statistique, Gironde*. 1878. I. 552. Culture du ver à soie à Villeneuve-sur-lot en 1750. Arch. Lot-et-Garonne. E. Suppl. 3797.

2. Dans la généralité de Montauban, un arrêt du Conseil d'État en 1742 décide l'achat de 125.000 mûriers à répandre dans la région. Arch. Lot. C. 1014.

3. TAUPIAC. *Statist. agric. arrond. de Castelsarrasin*. 1868. 27-146. « Le chemin de Caussade est bordé de mûriers » déclare ARTHUR YOUNG : *Voyage en France*. T. I., p. 34, édition Lesage.

4. Les villages des Barthes et de Sainte-Livrade sur le bas Tarn, qui comptaient beaucoup d'artisans ruraux et avaient peu de mûriers, achetaient la feuille à Lizac, commune bien fournie en mûriers.

5. Il y avait des prescriptions spéciales pour la cueillette de la feuille. — Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 3.797 année 1750. Le contrat de métayage prévoyait pour le ver à soie que le maître avance les graines, la bruyère et les tablettes ; les feuilles sont cueillies sur les mûriers de la métairie. *Usages locaux*. Moissac. 1894, p. 27.

6. En l'an IX, la municipalité de Moissac accorde l'autorisation de vendre les mûriers

Tarn-et-Garonne que 10 quintaux métriques ¹. Vers 1830, l'industrie de la soie reprit à Montauban, l'élevage du ver retrouva une certaine activité ² ; mais cette industrie disparut lentement après 1870 ³ et le mûrier cessa d'être utilisé. En 1906, sur les 140.000 éducateurs de ver à soie que comptait la France, il y en avait 840 en Tarn-et-Garonne ⁴. En 1914, le Tarn-et-Garonne en comptait seulement 12. Le printemps humide et changeant convenait peu au ver à soie surtout en Agenais ; il n'a jamais pu se former une race de ver et la reproduction ne se faisait pas dans le pays, il fallait importer la « graine » du Var ⁵.

Aujourd'hui, le travail des primeurs a pris la place laissée libre dans le calendrier agricole par la disparition du ver à soie ; les mûriers sont abattus comme bois de tonnellerie. Mais depuis quelques années, des familles italiennes, nouvellement immigrées, ont repris cette ancienne culture dont ils avaient l'habitude. L'office nationale séricicole a entrepris une campagne de propagande ; en 1927, le Tarn-et-Garonne a donné à nouveau 5.000 kilogs de cocons, en 1928, 7000 ; une magnanerie modèle a été ouverte à Montauban en 1929. Néanmoins, il semble qu'il serait téméraire de bâtir trop d'espoirs sur une production qui a toujours été artificielle en Moyenne Garonne.

En même temps que les cultures de textiles et en connexion avec elles, se développèrent les plantes tinctoriales. Le safran était cultivé dès le XV^e siècle autour de Saint-Antonin ; au XVII^e siècle, il devint une des importantes richesses du Bas-Quercy, le Mémoire de l'intendant de 1698 le met parmi les principaux produits de l'élection de Montauban ; Causade était le centre de cette culture ⁶ ; Cayrac sur Aveyron embarquait les récoltes à destination de Bordeaux ; le roulage en convoyait aussi vers Lyon pour les teintureries de soie. Le safran de Quercy étendait sa renommée

des Barthes parce que l'industrie de la soie est entièrement déchuë dans ce pays. Arch. municipale. Moissac. BB. 12. En l'an I, l'ingénieur DODIN dit en parlant du Tarn : « la culture des mûriers autrefois très suivie est aujourd'hui tombée ». *Essai sur l'agriculture dans le Tarn*. Arch. Nat. F. ¹⁰. 221.

1. Statistique agricole de 1814. p. 502. C'était d'ailleurs un fait général ; la fermeture de beaucoup de fabriques à Lyon pendant la Révolution avait provoqué l'arrachage des mûriers en Limagne.

2. Conseil général du Tarn-et-Garonne 1848, p. 48.

3. Un parasite, la pébrine, fit de grands ravages dans les vers après 1865.

4. ATHANÉ. *Montauban*, 1908, p. 162.

5. CH. DE BATZ TRENQUILLION. *Note sur l'état actuel des perturbations vitales du ver à soie*. Rec. soc. agric. Agen. 1863-65, deuxième série T. II., p. 144-156.

6. GALABERT-BOSCUS. *Causade*, p. 247. A Montpezat, on cultivait le safran en grand dès le début du XVI^e siècle. GALABERT. *Montpezat-de-Quercy*, 1918, p. 120 ; du même : *La Réforme à Saint-Antonin*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne. 1923, p. 55.

jusqu'en Allemagne ; en 1568, on note la présence de « marchands alemants », venus acheter du safran à Saint-Antonin ¹. Mais déjà au XVIII^e siècle, la culture du safran était en décadence ; le Gâtinais (surtout Boynes dans le Loiret) et le Comtat Venaissin avaient des récoltes plus sûres et plus belles ; à Caussade au moment de la Révolution, le safran était presque abandonné ².

Le safran était une culture délicate qui se faisait à la main en des sortes de jardins, les *safranières*, souvent agglomérés en petites zones, comme les champs de chanvre ³. Il se plantait en juin ; dès que les fleurs apparaissaient, on les récoltait chaque jour durant plusieurs semaines ; il fallait procéder ensuite à l'« épluchage » de la fleur, c'est-à-dire enlever les stigmates ; tous les trois ans, il fallait renouveler la safranière ; cette culture représentait un travail long et minutieux qui avait fait naître un métayage spécialisé.

Sur les confins orientaux de Moyenne Garonne, on cultivait une autre plante tinctoriale, le pastel ; culture minutieuse également, presque jardinage, Semée en automne, il fallait la sarcler souvent, arracher le pastel bâtard ou *bourdagne* ; la cueillette des feuilles en juin se faisait

LE PASTEL.

en quatre ou cinq fois ; on les faisait sécher, puis on les portait au moulin, où on les réduisait en pâte. Cette pâte, malaxée et fermentée, était mise en moules ovoïdes, en *coques*, d'où est venu le nom de pays de Cocagne. Les teinturiers, qui les recevaient, n'avaient plus qu'à les réduire en poudre à coup de maillets pour en tirer la couleur bleue ⁴.

Le pastel fit la renommée et la richesse du pays toulousain, de l'Albigeois et du Lauragais ⁵. En Moyenne Garonne, il s'en faisait dans la vallée du

1. « Y a témoignage que, en un jour de Saint-Simon, auquel il y a foire en la petite ville de Mirabel, quelques marchands alemants y furent et y enlevèrent 26 charges de safran faisant environs 100 quintaux ». GUYON DE MALLEVILLE *Esbats sur le pays de Quercy*, 1614, p. 26.

2. L'auteur de la *Description abrégée du département du Lot*, rédigée en l'an VIII, nous indique (p. 8.) « On cultivait ci-devant du safran à Caussade, mais cette culture a été abandonnée parce qu'elle coûtait beaucoup, à raison de la préparation de la terre qui exige beaucoup de travail et de soins et que d'ailleurs elle était trop casuel ». En 1825, on note encore l'existence d'une foire au safran à Puylaroque. *Toutes les foires de France* par SEB. BOTTIN. Paris, 1825, p. 360.

3. En Quercy, le safran a été autrefois si commun qu'on y nommait les jardins et les meilleurs champs, « safraniers ». Près de Saint-Antonin, il y a encore un village appelé la Jalberterie, dont le nom vient de *sauber*, qui désigne le safran en patois.

4. GUÉNOT. *Le commerce du pastel à Toulouse et Rouen au XV^e siècle*. Congrès national des sociétés françaises de géographie. 1903. Rouen, p. 285. — Voir aussi règlement pour le travail du pastel en 32 articles du 17 octobre 1699, paru dans MONIN. *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc sous Basville*, p. 334.

5. Le comté de Caraman, au Nord de Toulouse, était le grand centre de culture pastel. — Procès entre Agenais, Quercy, Périgord. Arch. de la ville d'Agen. CC. 54.

Tarn. Dès le XIV^e siècle, le pastel était exporté vers Bordeaux ¹ ; mais c'est le XVI^e siècle qui vit la grande prospérité des pays de Cocagne ². Au XVII^e siècle, on découvrit dans les pays tropicaux l'indigo qui donnait en plus grande abondance et avec moins de travail une couleur bleue, identique à celle du pastel. Des Indes orientales, son pays d'origine, l'indigo fut transplanté en Caroline, Floride, Georgie ; peu à peu, il se substitua au pastel à cause de son bon marché. En 1669, on comptait 300 moulins à pastel en activité entre Albi et Montauban ; en 1701, il n'y en avait plus que 60 et en 1766 que 6 ³. Au milieu du XVIII^e siècle, il n'y a plus de vrai pays de Cocagne.

**AUTRES PLANTES
TINCTORIALES.**

Quelques autres plantes tinctoriales furent également cultivées, notamment la garance qui donnait une couleur rouge vif. Vers la fin du XVII^e siècle, un Niçois l'avait introduite en Toulousain pour remplacer le pastel en décadence ⁴ ; de là, elle s'étendit jusqu'en Agenais ; vers 1750, elle trouva un nouvel emploi dans la teinture des cotons en rouge d'Andrinople qui était à la mode alors, mais les succès de la culture de la garance dans le Vaucluse firent disparaître cette plante en Moyenne Garonne. En 1801, on ne cultivait plus de garance qu'autour de Monclar-d'Agenais ⁵.

On planta aussi en Bas-Quercy une petite quantité de gaude qui donnait une couleur jaune ; la région de Montpellier monopolisa bientôt cette production. La noix de Galle, qui est le produit de la piqûre d'un insecte sur le chêne rouvre, était récoltée en Agenais ⁶ et servait à la teinture noire. Le *roudou*, vulgairement appelé herbe aux tanneurs, était aussi employé pour la teinture des étoffes au XVI^e siècle, on le cultivait autour de Caylus ⁷. Toutes

1. JULIAN. *Histoire de Bordeaux*. 1895, p. 218. Édouard III, en 1346, concède aux Réolais un droit de péage sur le transit du pastel sur la Garonne. GAUBAN. *Histoire de la Réole*, p. 165.

2. Alors, la grande famille des Assézat de Toulouse construisit sa fortune par le commerce des coques de pastel. Lettre de 1590 portant concession au comte de Grammont du droit sur le pastel à Langon jusqu'à concurrence de 50.000 balles. Arch. Gironde. C. 3.802.

3. ROSSIGNOL. *Petits États d'Albigeois*, p. 131. ASTRUC. (*Mémoire pour servir à l'histoire naturelle de la province de Languedoc*. 1737., p. 329) écrit : « On voit encore dans les campagnes un grand nombre de moulins à pastel, mais ce ne sont que les tristes restes d'un commerce fort diminué. »

4. MONIN *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc sous Basville.*, p. 336.

5. Arch. nat. F. ¹⁰. 349. La statistique générale de la France en l'an XII note que l'arpent de garance pouvait rapporter en Lot-et-Garonne jusqu'à 80 quintaux. Statist. Génér. vol. 7. p. 293. Voir aussi PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistiq. de la France*. T. 2. Lot et-Garonne. 1808., p. 13.

6. Statist. générale de la France, an XII, vol. 7 p. 434.

7. LATOUCHE. *La vie en Bas Quercy*, p. 192. On cultivait aussi quelque peu de certhame.

ces productions disparurent et, aujourd'hui, la Moyenne Garonne n'a pas plus de rôle pour les plantes tinctoriales que pour les plantes textiles.

INTRODUCTION DU TABAC.

La culture du tabac se répandit en Moyenne Garonne au début du XVII^e siècle. Les relations actives de l'Agenais avec les Antilles explique cette introduction précoce. En 1620, un particulier de

Clairac, Nicot, appelé l'Américain parce qu'il revenait de Louisiane, fut le premier à cultiver en France la « nicotiane » ou « plante à Nicot ». La culture fut favorisée par un droit d'entrée de 30 sols qui pesa sur le tabac exotique à partir de 1629¹. Dès 1635, il existe une manufacture de tabac à Clairac, fondée par un Agenais, de Vivens, qui, lui aussi, avait rapporté en son pays de la semence d'Amérique. Clairac resta le grand centre de production et de négoce ; en 1666, les consuls de cette ville rédigèrent un mémoire qui servit longtemps de modèle aux planteurs². Le « tabac de Clairac » acquit une véritable célébrité par son parfum et par l'habile préparation des feuilles³.

La culture du tabac comprenait en 1722, dans la juridiction de Clairac, 830 carterées sur les 4358 que formait l'étendue totale de la juridiction⁴. La culture resta libre jusqu'en 1674, ce fut un véritable engouement, mais alors un arrêt limita à 16, les communautés autorisées à planter⁵. Elles for-

1. FRANCISQUE MICHEL. *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux*. T. II., p. 331.

L'histoire de l'introduction du tabac est racontée ainsi dans une requête présentée par les habitants de Clairac à l'intendant de Bordeaux en 1699 : « Le tabac est cette plante, qui estoit autrefois inconnue en France et dont la graine y feust portée par Nicot, à cause de quoy on lui donna le nom de Nicotiane, mais Nicot n'est pas l'auteur de la culture qui s'en fait dans le royaume, car la graine, qu'il y apporta, ne servit que pour metre dans des pots et dans des vases, comme on fait encore à Paris, et il s'en void dans le palais des Tuileries que l'on garde comme curiosité. C'est à Clairac, à quoy l'obligation de la culture en est due, comme le lieu où elle s'est premièrement faite, la graine y ayant esté apportée, il y a environs soixante ans par un voyageur de ce lieu. Dans les premières années, on n'en plantoit que dans les jardins, plustôt par curiosité que pour en faire un commerce ; mais les François, s'en estant fait des délices comme les nations étrangères, cette culture s'accrut et se répandit dans les juridictions voisines et le commerce avec l'étranger a esté des plus considérables par sa qualité. » Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 2253. E. GONDOLF. *Le tabac sous l'ancienne monarchie*. Vesoul. 1914.

2. JORET. *Le tabac sous l'ancien régime*, Écho du Lot-et-Garonne 13 mars 1912. GRANAT. *Pour ou contre le monopole des tabacs*. Agen 1928, p. 12.

3. Mémoire de l'intendant de Bordeaux 1698. Un état dressé en 1689, déclare que le tabac de Guyenne est meilleur que celui des Iles ; sur le littoral de la Méditerranée, on lui donnait la préférence.

4. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 2213.

5. Clairac, Tonneins, Aiguillon, Damazan, Monheurt, Puch, Contaud, Villeton, Le Mas-d'Agenais, Lagruère, Fauillet, Grateloup, Laparade, Lafitte, Caumont, Verteuil. GRANAT. *État économique de l'Agenais au début du XVIII^e siècle*. Revue Agenais, 1916. p. 207.

mèrent un pays spécial, appelé « juridiction du cru » ou plus simplement « le Cru »¹ ; à cause du tabac, le terrain s'y vendait deux fois plus cher. On produisait du tabac « en corde », à « raper » pour les priseurs, il n'y avait presque pas de tabac à fumer, si ce n'est pour la consommation locale². En 1715, on en envoyait pour plus de 4 millions de livres en Languedoc et à Marseille, d'où il était ensuite porté à Gênes et dans toute l'Italie. Pendant deux mois de l'année, plus de 15.000 personnes travaillaient au tabac³ ; le séchage se faisait simplement dans les granges et sous l'auvent ou *balet* qui protège le devant de la maison dans le type d'habitation de la région de Marmande.

En 1719, la politique coloniale du gouvernement entraîna la suppression de la culture du tabac en France : pour assurer à la compagnie des Indes occidentales des bénéfices sûrs, on lui accorda le monopole du tabac. Il s'ensuivit un malaise général : des gens de Clairac s'expatrièrent en Louisiane pour continuer la culture du tabac⁴. Les tabacs furent remplacés par les chanvres et plus tard par les colzas.

LE COLZA.

Il y eut en France entre 1820 et 1850 une grande extension de la culture du colza : auparavant, les pays de Moyenne Garonne connaissaient à peine cette plante⁵. Cette culture se développa d'abord sur les terrasses de la Garonne entre Tonneins et Marmande ; on y bâtit plusieurs moulins à colza ; en 1856, les champs de colza couvraient 1.038 hectares dans le seul arrondissement de Marmande⁶ ; la culture s'étendit vers La Réole, il y eut un important moulin à colza à Barsac⁷. Aujourd'hui,

1. DUBURGUA. *Mémoire sur la culture du tabac*, 1805, p. XV. SAUGRAIN. *Dictionnaire* 1726. Aiguillon. T. I., p. 34.

2. Mémoire manuscrit de la Généralité de Bordeaux en 1715 par LAMOIGNON DE COURSON ; publié dans la Revue de l'Agenais. 1884, p. 518. Ce type de tabac est cultivé encore aujourd'hui dans le Lot.

3. Mémoire de LAMOIGNON DE COURSON. 1715. loc. cit. p. 522.

4. Les communautés de Lagruère et Clairac demandèrent à la suite du décret de 1719 un dégrèvement de la taille, la culture des tabac étant la principale richesse. Arch. Gironde. C. 2646. 1754. Cependant à Tonneins, se maintint la manufacture de la Ferme générale qui, en 1789, employait 1.500 ouvriers et travaillait 14.000 quintaux de tabac, mais c'étaient des tabacs exotiques, surtout des feuilles de Virginie. LAMOUREUX. *Statistique an IX*. Revue Agenais 1903, p. 70.

5. M. FABRE, maire de Fauillet, l'introduisit dans la région de Tonneins vers 1855. *Mémoire sur la culture du colza appliquée aux départements du Lot-et-Garonne et de la Gironde*. Bordeaux 1842, ip. 11.

6. BOISVERT. *Agriculture en Lot-et-Garonne* 1897, p. 53. Enquête agricole 1866. Lot-et-Garonne, p. 272.

7. JOUANNET. *Statistique de la Gironde* 1837. T. II, p. 277. Une autre région à colza se forma sur les terres sableuses d'entre Tarn et Garonne. — MALAFOSSE. *Agriculture en Haute-Garonne*, 1904, p. 42.

cette plante n'est plus cultivée ; les terres à colza sont devenues des terres à tomates. La Moyenne Garonne ne compte plus de cultures industrielles ; ce vaste horizon de travail, qui a fait en grande partie la prospérité du pays au XVIII^e siècle, est totalement disparu.

§ IV. — UN ÉLEVAGE RÉDUIT.

FAIBLE RÔLE DES BOVINS.

L'exploitation intensive par la culture et l'arboriculture laissait une très petite place à l'élevage. A la fin du XVIII^e siècle, il y avait bien peu de plantes fourragères ; en Bas-Quercy, on semait çà et là des vesces mêlées d'avoine et du farouch ou trèfle incarnat sur les dépaissances ; cette plante avait été introduite du Roussillon depuis peu, mais on ne connaissait pas encore la variété précieuse du farouch tardif qui resta cantonné dans les vallées pyrénéennes jusque vers 1830. ¹ Dans le district de Valence, cependant l'un des mieux pourvus en prairies, on note que « le pays est très resserré pour les moyens de subsistance des bestiaux » ². Durant tout le XVIII^e siècle, l'approvisionnement en fourrages fut la question préoccupante, le point noir du système de culture ³.

Aussi le bétail bovin était-il rare ; on avait pris l'habitude de s'en passer le plus possible. Le lait était peu employé ; ⁴ jadis, on l'achetait chez le pharmacien et seulement pour les malades ; c'était à des chèvres qu'on demandait le peu de lait dont on avait besoin. Les troupeaux de moutons en donnaient aussi ; ils étaient composés avec des bêtes de la race caussenarde dont les brebis sont bonnes laitières, mais leur lait se transformait en fromage ⁵. On se servait peu de viande bovine, non pas que l'alimentation paysanne pros-

1. THÉRON DE MONTAUGÉ. *Agriculture du Toulousain* 1869, p. 15. Le Mémoire de l'Intendant de 1698 note pour l'élection de Montauban la rareté des foin. En 1787, ARTHUR YOUNG ne rencontre dans la Garonne agenaise qu'une pièce de luzerne. *Voyage en France* T. II., p. 147.

2. Arch. Nat. F¹⁰, 506.

3. Dans les usages locaux, on trouve une minutieuse réglementation des bans de fenaisons, spécialement dans la vallée du Tolzat. Dans les baux à métayage, jamais le métayer sortant n'a le droit de prendre les fourrages ; à l'inverse des autres récoltes, ils sont attachés à la borde. Usages locaux. Lot-et-Garonne 1912, p. 20.

4. Dans les minutes de notaire, il n'est jamais question de vache laitière. LATOUCHE. *Bas-Quercy*, p. 132. — TAUPIAC (*Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*. 1868, p. 223) fait remarquer que le lait s'allie mal dans l'estomac avec les boissons fermentées qu'on utilisait presque exclusivement jadis : demi-vin et piquette. Le préfet du Gers écrivait en 1814 : « il n'est pas rare de trouver dans la campagne des personnes qui ont un dégoût insurmontable et presque une espèce d'horreur pour le lait ». *Statistique agricole pour 1814*. Paris, p. 270.

5. Aujourd'hui, ces brebis donnent le lait pour le Rocqufort. La Moyenne Garonne appartient à la zone des fromages de brebis.

crivît la nourriture carnée, mais le porc et la volaille, spécialement le confit d'oie, approvisionnaient suffisamment la cuisine.

Les bovins étaient seulement bêtes de travail et encore étaient-ils concurrencés : certaines régions, comme celle de Tombebœuf, effectuaient, avant 1860, la plupart de leur labour avec des ânes ¹. Le subdélégué de Caussade déclare qu'on se sert pour les labours « de mulles, mulets ou bêtes azines » ². Il y avait alors dans le Bas-Quercy autour de Nègrepelisse et Monclar-de-Quercy un véritable commerce de mulets ; on allait acheter en Poitou de jeunes sujets, on les faisait travailler jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans, puis on les revendait à des Espagnols. De grandes foires à mulets se tenaient en Albigeois à Puylaurens, Acq, Toulza. Mais la principale concurrence des bovins pour le travail de la terre restait la main-d'œuvre humaine : très nombreuses étaient les façons faites à la main ³. Les bovins étaient réduits au plus petit nombre ; il y avait des paroisses qui en étaient presque dépourvues. Le questionnaire de 1779 pour la région de Marmande ⁴ indique dans la paroisse de Bouillas 36 bêtes de labour, dans celle de Madeleine 24, dans celle de Garigue 22, dans celle de Puydauphin 15, dans celle de Masseurt 6.

L'APPROVISIONNE-
MENT EN BÉTAIL,
ASSURÉ
PAR L'Auvergne.

La Moyenne Garonne n'était pas une région d'élevage, les pays circonvoisins devaient constamment la réapprovisionner ; l'Auvergne était la principale pourvoyeuse ⁵, elle fournissait des bêtes rustiques, peu évoluées, peu spécialisées et répondant à toutes sortes d'utilités ; excellentes pour le travail, elles donnaient aussi une bonne viande. En Moyenne Garonne, ce « bétail montagnard » n'avait pas fait souche : on y avait introduit surtout des bœufs ; la vache n'était pas désirée, l'absence de fourrage rendait difficile l'élevage des veaux ; le bétail, ne servant qu'au travail, les bœufs faisaient mieux l'affaire.

On achetait des taurillons de six ou sept mois, appelés *bourrets* que les marchands du pays allaient chercher aux foires d'Auvergne en automne, au moment où les troupeaux descendaient de la montagne ⁶. Les cultivateurs

1. Les chevaux, par contre, n'ont jamais été utilisés pour le travail de la terre ; légers, minces, irritables, ils ne servent qu'à conduire aux foires les petites *jardinières* à deux roues. — Enquête agricole. Lot-et-Garonne, 1862, p. 252.

2. Réponse du subdélégué de Caussade au questionnaire de l'intendant de Montauban, DE GOURGUE. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 59. GRANAT (*État économique de l'Agenais au XVIII^e siècle*. Rev. de l'Agenais, 1916, p. 208) constate aussi que, sur les coteaux, les petits propriétaires emploient ânes et mulets.

3. SÉMICHON. *Exploitation des bovidés dans le midi de la France*, 1921, p. 50.

4. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 1686.

5. En 1552, on dit de l'Agenais : « le bétail est rare, on s'en pourvoit dans les foires d'Auvergne ». Arch. Lot-et-Garonne. CC. 55.

6. M^{lle} BASSERRE. *Le Cantal*. Aurillac, 1928, p. 55. Les Périgourdins et les Charentais s'approvisionnaient aussi en bovins dans les mêmes foires. ARBOS. *Le Cézallier*. Rev. de Géog. alpine. 1926, p. 584.

garonnais gardaient ces animaux, qui ne servaient qu'aux labours, pour les travaux d'hiver et de printemps, souvent ils les revendaient aux Auvergnats au moment des sécheresses d'été. Le bétail repartait alors en montagne, sorte de transhumance, cachée en quelque sorte par un système d'achats et de ventes dans les foires ¹. Cette économie était assez méditerranéenne.

LA RACE GASCONNE.

Au Sud de la Garonne, le bétail auvergnat était remplacé par une autre race, rustique elle aussi, la race gasconne ; elle était représentée par des bêtes de taille moyenne, trapues, vigoureuses, à la robe grise, au pied solide ; le rendement en viande était assez élevé, 50 à 56 % ; par contre, elles n'étaient en rien des laitières ; elles rendaient peu pour les charrois ; réputées pour leur docilité au joug et leur courage, leur fonction essentielle était le travail de la terre, elles présentaient aux chaleurs une résistance exceptionnelle. Le plus souvent, elles naissaient dans les régions élevées, voisines des Pyrénées et étaient élevées dans la plaine. Cette race débordait hors de la Gascogne, elle s'étendait à travers le Toulousain, le Lauragais et l'Albigeois et allait toucher vers la Montagne Noire à un autre domaine de vaches d'Auvergne, venues d'Aubrac (photo 60).

NOUVELLES RACES AU XVIII^e SIÈCLE.

La fin du XVIII^e siècle vit apparaître de nouvelles races ; la désastreuse épizootie de 1775 obligea à des renouvellements importants. De cette époque, on fait dater l'apparition de la race bazadaise issue, suivant les uns, de vaches des Pyrénées et, suivant d'autres, de représentants de la race de Schwytz ² ; race de travail et surtout de transport, mais aussi de boucherie ; ce bétail à robe gris clair, aux membres courts et solides, était très apprécié dans la région des bois landais à cause de son agilité, de sa sobriété et de sa résistance à la chaleur et aux piqûres des mouches ³.

1. Le Mémoire des Intendants de 1698 disait : « à cause des foins insuffisants, on ne peut nourrir de bestes à corne qu'on ne les mène pasturer en été dans les montagnes d'Auvergne ». La vieille voie Clermontoise, qui conduisait d'Auvergne jusqu'au cœur du pays des *serres*, à Miramont-de-Quercy, où se tenaient les plus anciennes et les plus importantes foires à bétail de Moyenne Garonne, a été essentiellement une route de bétail. Pour le XVIII^e siècle, voir DUTIL, *Languedoc*, p. 235.

MEYNIER (*Ségalas, Levézou, Chataigneraie*, p. 117) constate les très importants déplacements de bestiaux vers la montagne qui procurent à certaines villes le moyen de percevoir un droit de « draye » sur les troupeaux migrants. Cette transhumance entre en décadence dans les ségalas du Quercy au cours du XVIII^e siècle. Le même auteur constate qu'aujourd'hui les cultivateurs des ségalas se procurent encore du bétail en septembre à la descente de la montagne, mais il y a toujours un intermédiaire entre l'éleveur et le cultivateur qui utilise ce bétail (id. p. 265).

2. THÉRON DE MONTAUGÉ, *Agriculture du Toulousain*, 1869, p. 335. — LAFFORGUE. *La Gironde agricole*, Bordeaux. A. F. A. S. 1923, p. 65.

3. DIFFLOCH. *Zootéchnie, races bovines*, 1914, p. 299.

Au XVIII^e siècle aussi, remonterait l'introduction de bêtes hollandaises et bretonnes ; les rapports fréquents avec la Bretagne et la Hollande, à qui on expédiait des vins, des étoffes et des pruneaux, amenèrent l'importation de bétail comme fret de retour. Des Hollandais, d'ailleurs, étaient venus dans le Médoc pour y dessécher les marais, ils acclimatèrent leurs bêtes ; il se constitua une race mêlée de bretonnes et de hollandaises, qui donna sur place la race bordelaise ¹. Ce fut la seule race vraiment laitière de tout le Sud-Ouest. Elle se répandit au long des *palus* de Garonne depuis Langon jusqu'au Médoc, mais n'entama guère la région de Marmande ².

**RACE GARON-
NAISE DES
PRAIRIES BASSES
DE MARMANDE.**

La région de Marmande avait, dès le XVIII^e siècle, une physionomie spéciale au point de vue élevage. La basse plaine de la Garonne, très large et exposée aux inondations, avait été longtemps une zone de marais mal exploitée ; mais dès le XVII^e siècle, on avait commencé à se défendre contre les eaux et on avait peu à peu transformé les marais en une précieuse région de pacages ; bien vite, cette zone fut chargée de subvenir à l'alimentation en viande de Bordeaux. Là, se forma la race garonnaise, destinée surtout à fournir des bœufs d'engraissement ; les prairies prirent l'aspect de prés d'embouche ; on ne les fauchait pas et le bétail y restait une bonne partie de l'année, système de pays bocagers et atlantiques, exceptionnel en Aquitaine ³.

De grandes foires se tenaient à Meilhan, où les bouchers de Bordeaux étaient les principaux acheteurs et venaient embarquer sur la Garonne des convois de bestiaux ⁴. Du Languedoc, on venait aussi chercher des bœufs d'attelage et parfois même de Provence. Les Périgourdins y achetaient leurs animaux de travail, même des Limousins allaient y prendre des vaches et cela contribua à préciser et à perfectionner la race limousine qui manquait d'ossature ⁵.

1. Elle était connue jadis sous le nom de race de Cadaujac et reconnaissable à sa robe pigaillee et mouchetée ; on l'appelle aussi race de Gouin ou de Queen qui semblerait indiquer une origine anglaise : certains auteurs pensent en effet qu'elle serait la descendante de bétail irlandais, introduit par les Anglais pendant leur longue occupation du Moyen-Age (?)

2. RAOUL GOUIN. *La race bovine bordelaise*. Revue de Zootechnie, p. 2, janvier 1923
LEURET. *Le Born agricole*. 1922, p. 69.

3. M. de GASPARIEN écrivait au début du XIX^e siècle : « les bords de Garonne sont peuplés de bœufs qui font l'admiration des étrangers et ont souvent été, de la part des Anglais, l'objet d'une importation, faite dans le but d'améliorer leur propre race. Arch. Gironde C. 1.322. P. DIFFLOCH. *Zootechnie, races bovines*. Paris. 1914., p. 287.

4. GOUX. *Du commerce des bêtes bovines en Lot-et-Garonne*. Rec. soc. agriculture Agen, 1854, p. 74. BARTAYRÉ. *Statistique des animaux domestiques bovins, Lot-et-Garonne 1845*. Enquête agricole Lot-et-Garonne 1862, p. 249.

5. Aux foires d'Agen en 1782, on note que des marchands du Limousin venaient se

RÔLE
DES MOUTONS.

Mais cette zone d'élevage resta exceptionnelle et la Moyenne Garonne apparaissait au XVIII^e siècle comme une région où les bovins étaient rares.

Par contre, les moutons étaient nombreux ; cela accentuait le caractère assez méditerranéen que présentait alors l'agriculture en ces régions.

Les moutons, hauts sur jambe et bons marcheurs, appartenaient à une variété de la race dite des Causses. Les centres d'élevage restaient sur les plateaux calcaires du Quercy et du Périgord et les ovins descendaient en Moyenne Garonne pour s'engraisser ; les foires de bordure entre ces pays vendaient beaucoup d'agneaux : foires de Montaut, Villeréal, Montcuq. Les troupeaux étaient surtout abondants dans les *serres*, continuation des causses¹ et aussi dans les pays de sables où les *tuyes*, non encore défrichées, laissaient des *padouens* pour les moutons. En 1698, le Mémoire de l'Intendant indique le chiffre de 50.000 moutons pour l'élection de Montauban ; dans la seule subdélégation de Caussade, en 1764, on en comptait 10.000.

Ces moutons donnaient une laine assez grossière, mais longue et abondante ; pendant longtemps, elle approvisionna les tisserands ruraux très nombreux ; l'objectif principal de cet élevage du mouton était la production de la laine². Très différents étaient les troupeaux de moutons pyrénéens qui venaient hiverner en Garonne ; ils servaient à fumer les terres et leur utilité s'accrut beaucoup au cours de l'époque d'agriculture intensive du XVIII^e siècle.

LA BAISSÉ
DE POPULATION
COMPROMET
LE SYSTÈME
BLÉ-MAIS.

La généralisation du système intensif blé-mais diminuait sensiblement les zones de friches, les *tuyes*, où les champs, jadis, puisaient leur complément d'engrais ; il fallut chercher d'autres sources de fumures d'autant plus que les récoltes de chanvre, tabac, safran, réclamaient un sol riche ; c'est alors qu'on multiplia les pigeonniers pour récolter la colombine et ce fut le beau temps de la transhumance des moutons pyrénéens dont on se disputait les nuits de parcage, mais on remédia surtout à la rareté des fumiers par les soins méticuleux donnés à la terre, on essaya de remplacer les engrais par du travail ; les contrats de métayage prévoyaient

pourvoir de bestiaux garonnais, qui étaient renommés pour leur grandeur et leur forte musculature. THOLIN. *Les foires d'Agen*. Revue de l'Agenais 1875, p. 54.

1. Au Sud de Cahors, YOUNG rencontre beaucoup de parcs à moutons et il décrit les cabanes de bergers « munies de deux bâtons comme une chaise à porteur. » A. YOUNG. *Voyages en France*, Tome II, p. 228.

2. Au XVI^e siècle, Saint-Antonin, en bordure du causse, avait de grands marchés de laine et là venaient se fournir les nombreux tisserands de Montricoux, Négrepelisse, Montauban. GALABERT. *La Réforme à Saint-Antonin*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne 1923, p. 55.

jusqu'à six façons, les métayers étaient obligés de recourir à des *brassiés* de plus en plus nombreux. Le système agricole reposait sur l'abondance de la main-d'œuvre.

Or, le grand fait du XIX^e siècle consista précisément dans la disparition progressive des petites gens de la terre. Le travail à la main devint un luxe impossible à garder : pelleversages, sarclages furent très réduits au point que même le maïs cessa d'être une plante nettoyante. Les labours à plats, nécessaires pour l'utilisation des moissonneuses, se répandirent à la place des anciens labours et bêchages à billons étroits qui laissaient de nombreuses rigoles d'égouttement ; l'humidité plus grande du sol favorisa le développement des mauvaises herbes. Des terres, presque à l'abandon, sales et mal préparées, des rendements minimes, tel est l'aspect final actuel de l'ancien système blé-maïs, si florissant jadis ¹.

1. MALAFOSSE, (*Agriculture en Haute-Garonne*, 1904, p. 23) écrit : « il y a surtout question de tradition dans le maintien de cet assolement, plutôt que de bénéfice ». Peut-être, faut-il y voir une conséquence du métayage ; ce contrat, presque toujours tacite et annuel, favorise l'assolement le plus bref possible, le métayer conserve le biennal. Cf. FERET, *Statistique de la Gironde*, 1878, T. I, page 460. Usages locaux. Lot-et-Garonne, 1912, p. 25.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les systèmes de cultures du Moyen-Age

LE RÔLE
DU BÉTAIL,
LA « GAZAILH. »

Le système blé-maïs n'était cependant pas très ancien, il s'était établi progressivement durant le XVI^e et XVII^e siècle. Il avait été précédé par un tout autre régime que nous n'aborderons ici que dans

ses grands traits et seulement pour en comprendre les survivances encore nombreuses aujourd'hui.

Tandis qu'au XVIII^e siècle, l'économie rurale est presque uniquement agricole, avant le XVI^e l'économie est davantage pastorale ; l'élevage est mieux adapté aux colonisations instables et sans cesse renaissantes qui succèdent aux désastres répétés. Les *granges*, c'est-à-dire les exploitations agricoles que les abbayes établissent dans les campagnes, sont surtout des centres d'élevage et le *granger* est principalement un gardien de bestiaux ¹. Les nombreux colons, qui viennent des pays d'alentour, attirés par les repeuplements successifs, prennent possession du sol d'abord au moyen du bétail. Les troupeaux leur sont fournis grâce à un contrat qui caractérise cette époque, le contrat de *gazailh* ; le maître donnait un certain nombre de têtes de bétail que le *gazailhé* prenait en charge et dont il partageait les profits ; c'était une sorte de premier métayage appliqué au seul bétail ² ; innombrables étaient au XIV^e et XV^e siècle. les baillettes de *gazailh* ³.

Le bétail, qui était mis en *gazailh*, se composait de bovins, de moutons et de porcs ; on voit fréquemment des *gazailhs* de 15 à 30 porcs ⁴. Certaines

1. Ainsi la « grange » d'Asselano dépendant de l'abbaye de Grandselve. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne 1886, p. 134 et 1887, p. 4 note I.

2. Le mot *gazailh* s'est même appliqué un moment au métayage : « degazailha » voulant dire régler le compte de fin de métairie. DUPRAT. *Agriculture en Lot-et-Garonne*, an VII.

3. Dans les minutes de notaire de ces époques, ils forment la majorité des contrats. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 121. Voir Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 3.514 et 3.764, minutes de notaires de Monflanquin et de Tournon. Voir également GALABERT. *Monographie d'Arnac*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne 1887, p. 5. On peut rapprocher, semble-t-il, le contrat à *gazailh* de celui de « commande » qui a joué un grand rôle au Moyen-Age dans les Alpes. ARBOS. *La vie pastorale dans les Alpes*, p. 163.

4. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 1683 : bail à *gazailh* à Marmande de 15 porcs. A. THOMAS. *L'élevage et le commerce des porcs au XV^e siècle*. Ann. du Midi 1908., p. 61-64.

paroisses avaient même des pâtres et porchers communaux¹ qui prenaient à *gazailh* tous les troupeaux d'un village. Un élevage, aujourd'hui presque disparu, a joué alors un rôle actif, celui des abeilles ; des ruches ou *bournacs* étaient souvent prises en *gazailh*².

CULTURES
SANS ASSOLEMENT
ET PLANTES
MÉLANGÉES.

Si l'élevage était étendu, les champs par contre semblent avoir été plus localisés et cette localisation s'accompagnait d'un régime agricole qui pratiquait peu l'assolement ; sur le même champ, on cultivait la même plante jusqu'à épuisement ; c'était le régime des *restoubla* (du latin *restibilis*) ou *ratouilles*, régime qui s'opposait tout à fait au système de l'assolement triennal répandu dans le centre et l'Est de la France : avec ce système, les terres non assolées restaient tout à fait exceptionnelles : « ouches » du Morvan, « oiche » du Jura, « bunden » d'Alsace... ; le bétail lui-même rentrait en quelque sorte dans l'assolement : groupé en un troupeau commun, il prenait pacage sur la portion des terres cultivées, laissées chaque année en jachère.

L'ancienne agriculture en Moyenne Garonne avait un peu la physionomie d'un jardinage, d'un *caselage* et les tenanciers s'appelaient souvent des *ascalès*³. Le champ n'était pas affecté à une seule plante, mais il comprenait plusieurs cultures associées ou intercalées ; l'absence d'assolement se rachetait ainsi par le mélange des plantes. On cultivait par exemple le méteil ou *mixture*, mélange de seigle et de blé⁴, ou encore un mélange de seigle et de vesce, appelé *ramadis*, ou d'avoine et froment, appelé *raou*, ou aussi d'orge et de vesce⁵. Le *raunatge* était un mélange plus composite encore de blé, fève, seigle⁶.

Les céréales cultivées étaient assez variées : il y avait l'épeautre ou « blé vêtu », sorte de blé commun et peu exigeant, le panis ou petit mil, réfugié

1. Le registre des frères Bonis au XIV^e siècle parle du « portcher » communal de Villemade. FORESTIÉ. *La vie rurale et l'agriculture au XIV^e siècle dans le Sud-Ouest*. Rec. soc. sc. lettres et arts du Tarn-et-Garonne 1886, p. 159.

2. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 212. Le miel du Bas-Quercy était renommé et s'exportait ; cette production s'est maintenue assez longtemps autour de Mirabel et de l'Honor-de-Cos. Au début du XIX^e siècle, se tenait encore, le 26 février à Mirabel, une « fero de la brisquo », une foire du gâteau de miel.

3. GALABERT. *La condition des personnes à Montauriol du X^e au XII^e siècle*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne 1902, p. 97 à 111. et *Cartulaire de Saint-Théodard de 1137*.

4. C'est avec ce mélange qu'on faisait le « pain rousset ». DUTIL. *Languedoc*, p. 137. THÉRON DE MONTAUGÉ Ouvr. cité p. 212. — LARRONDO. *Merville agricole* 1898, p. 92.

5. DELPON. *Statistique Lot*. 1834. T. II., p. 222.

6. GALABERT. *Montpezat-de-Quercy*. 1918, p. 99. Entre les plants de pastel, on semait des fèves et autres légumes. Arrêt du 17 oct. 1699, réglémentant la culture du pastel. Cf. MONIN. *Essai de l'histoire administrative du Languedoc sous Basville*. 1884, p. 334.

aujourd'hui dans les Landes, une orge commune qu'on appelait la *paumelle*, une autre, appelée *baillard* ou *baillarge* ; dans plusieurs souterrains-refuges du Moyen-Age, on a trouvé des grains de petit millet ¹. Cependant, le pays était déjà un grand producteur de blé ; au XIV^e siècle, tous les cens à Montpezat sont payés en froment ², mais les blés produits étaient surtout de gros blés appelés « métadiers » ou « mitadins », qu'on consommait dans le pays.

La fève était, après le blé, la plante qui contribuait le plus à l'alimentation des hommes et des animaux ; elle s'accommodait bien de l'humide printemps et convenait aux terres de défrichement, elle se semait en novembre et se récoltait en mai ³ ; elle formait de mai à juillet le fondement de l'alimentation paysanne ; la provision de blé se faisait rare en ce moment ; la farine de fève se mêlait souvent à la farine de froment pour la fabrication du pain. La fève servait aussi au bétail ; à l'état sec, on en nourrissait les jeunes veaux ; à l'état vert, elle était la seule plante fourragère. Plus tard, l'adoption du régime des assolements ne nuisit pas à cette culture ; après l'introduction du maïs, elle réussit à s'intercaler en culture dérobée entre blé et maïs, le maïs étant la plante sarclée d'été et la fève, la plante sarclée d'hiver. Aujourd'hui, elle ne rentre presque plus dans l'alimentation des cultivateurs, mais elle constitue un des éléments essentiels de la nourriture du bétail et spécialement des veaux ; elle remplace dans les pays de Garonne la betterave fourragère. Curieuse plante qui a traversé toutes les modifications des cycles de culture, en conservant toujours une place importante ⁴.

La vigne a subi plus de variations ; au Moyen-Age, le pays des *serres* eut une véritable fonction viticole et les Bordelais rangeaient ces régions dans les Hauts-Pays dont ils avaient à se protéger pour maintenir le monopole de leurs vins ⁵. Après la retraite des Anglais, le vignoble se réduisit au profit des emblavures.

1. BLANCHET. *Souterrains-refuges*, p. 309.

2. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 171.

3. Nombreux dictons sur la fève :

May fa la fabo	Mai fait la fève
Mes que la trobé saouclado.	Pourvu qu'il la trouve bien sarclée.
Per Sente Cécilo	A Sainte Cécile (11 novembre)
Cado faba n'en fa mil	Chaque fève (plantée) en fait mille.

4. BARTAYRÉ. *Statistiques agricoles*. 1856, p. 87. — TAUPIAC. *Statist. agric. de l'arrond. de Castelsarrasin*. 1868, p. 143. THÉRON DE MONTAUGÉ. *L'agriculture en Toulousain* 1869, p. 231. — MALAFOSSE. *Agriculture en Haute-Garonne*. 1904, p. 26.

5. En 1292, privilège concédé par Édouard I, roi d'Angleterre, aux habitants de Puymirrol pour le transport de leur vin à Bordeaux. — Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1178 bis. A Montpezat-de-Quercy, par une ingénieuse statistique, fondée sur la recette de la dîme des vins au XV^e siècle, on a montré que la région produisait beaucoup plus de vin qu'aujourd'hui : 5110 barriques au lieu de 1100. GALABERT. *Montpezat-de-Quercy*, p. 97. Le livre de raison des commandeurs du Temple de Breuil s'occupe longuement des

UNE AGRICUL-
TURE QUI REPOSE
SUR LES BOIS.

Un tel régime agricole, fait de l'association d'un élevage extensif et d'une agriculture presque jardinière, réclamait la présence de nombreux terrains non exploités : pour l'élevage, il fallait des terres de parcours ; les *pastencs*, prairies de fonds de *ribière*, étaient ouverts au bétail, une fois les premiers foin ramassés ¹. Ces *pastencs* constituaient des sortes de communaux temporaires : toute la vallée du Dropt formait de juin à janvier un grand pacage où l'on réunissait sous une seule garde les troupeaux de chaque commune riveraine ².

Ces pacages ne suffisaient pas pour le nombreux bétail en *gazailh* et les terrains de parcours s'étendaient dans les forêts. La forêt du Mas-d'Agenais portait au Moyen-Age le nom significatif de padouen, « lo padoene » ³. Dans les bois du Queyran, on trouvait souvent des cabanes en chaume pour loger les bergers qui y passaient la belle saison ; dans la forêt du Ramier, tous les bois étaient à l'usage du bétail de Montauban qui rentrait chaque soir en ville ; la coutume d'Auvillars, en 1279, donnait aux habitants le droit de faire pacager le bétail en forêt pendant le jour ⁴. Le bois fournissait en outre au bétail un fourrage d'hiver ; les feuilles, récoltées au printemps, étaient cueillies et séchées en été. Cette servitude de pacage a pesé lourdement sur les boisements ; elle transforma les bois de chêne en pauvres *garrouilles*, futaies d'arbres tétards, où l'on coupait chaque année les petites branches, véritable prairie suspendue ; ce fourrage de branchages s'appelait le *cappourou* ⁵. Mais le principal usage des bois était un usage agricole : la culture, sans assolement et avec mêmes plantes récoltées plusieurs années sur la même terre, devenait rapidement épuisante ; pour la prolonger, il fallait porter sur la terre le plus de fumure possible : on coupait les sous-bois pour les transformer en litière et fumier qu'on épandait ensuite sur les champs ; progressivement, les forêts avaient été aménagées pour fournir du sous-bois, de la *tuye* ; on la coupait fréquemment pour que les branchages ne devinssent pas trop épais. Chaque domaine avait à sa disposition

« vigneron ». Revue de l'Agenais 1893, p. 235. Dans une estampe de 1574, publiée dans la « Cosmographie de Munster » et représentant Moissac, toutes les collines sont couvertes de vignes. (Musée de Moissac)

1. Pour que les bêtes ne s'éloignent pas trop loin dans les *pastencs*, on leur attachait les deux pattes de devant par des rivets, les *anforges*. — Arch. Lot-et-Garonne. B. 1633.

2. La coutume de Montbartier (1478) prévoyait que chaque habitant pouvait tenir douze *gorets* (porcs) et les mener en vaine pâture sous la seule défense de ne pas prendre des bestiaux supplémentaires en *gazailh*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne 1910, p. 189.

3. P. HARLÉ. *Les Padouens du Bordelais*. Bordeaux 1910. — Pierre BUFFAULT. *Notice historique sur la forêt du Mas-d'Agenais*. Revue de l'Agenais 1930, p. 174 et 175.

4. LAGRÈZE-FOSSAT. *Auvillars*, 1868, p. 52.

5. TAUPIAC. *Statist. agric. arrond. de Castelsarrasin*. 1868, p. 198. On donnait au bétail un mélange de feuilles d'ormeaux et de paille séchée, la *mescle*.

un vaste espace de bois-taillis, souvent les $2/3$ ou les $3/4$ de son territoire ¹ (fig. 29 p. 184).

Cette production de la *tuye* par les forêts, si elle dégrada les boisements, les protégea cependant d'une autre dégradation, l'écobuage ou culture temporaire après brulis. Il semble que le régime des *tuyes*, qui paraît originaire des Pyrénées occidentales et pourrait être une vieille coutume ibère, s'oppose à la pratique des écobuages qu'on trouve en approchant du Massif Central (Montagne Noire, Ségalas ²). La mise en *tuyes* constitue une affectation à un usage agricole de certaines parcelles boisées, laissées en dehors des assolements, l'écobuage, au contraire, est une sorte d'assolement où les taillis succèdent aux cultures. L'agriculture garonnaise a été peu favorable à toute forme d'assolement, par contre, elle a multiplié les terres spécialisées dans certaines productions.

Les terres cultivées étaient ainsi des sortes de clairières au milieu de larges zones de bruyères et de taillis, *tuyes* ou *touyas*. Les surfaces boisées restaient considérables, surtout dans les mollasses ; les documents du Moyen-Age révèlent la présence de quatre grandes forêts dans les mollasses du Bas-Quercy : forêt de Gandalou au Nord de Moissac, forêt de Francou au Nord de La Française, prolongée par la forêt d'Eissartens, forêt de Dourre près de Montpezat ³. Dans la zone des mollasses de l'Agenais, on trouvait au Nord de Tonneins la forêt de Lagautrenque ou Gauverinque, se réunissant à l'Est au grand massif de la forêt de Gondon, la plus grande du pays ; elle couvrait les communes de Saint-Pastour, Monbahus, Montastruc, Tourtrès et celle de Caubel qui s'appelait jadis Saint-Pierre-les-Bois ; cette forêt se continuait dans la région de Lauzun par la Causegros, autre petite forêt ⁴. Plus au Nord, les massifs de bois devenaient de plus en plus compacts :

1. Aujourd'hui encore, des noms multiples sont employés pour désigner ces anciens taillis utilisés comme engrais : *tousto*, *toujo*, *soustrage*, *repasto*, *étouble*, *brousto*. Dans les régions moins boisées, *serres* et basse plaine, on possédait des portions de *tuyes* au milieu de zones forestières éloignées : les communes de Cocumont et Samazan avaient acheté le droit de « faire la *tuye* » dans les Landes. Les gens du pays des *serres* autour de Tournon allaient chercher la *tuye* au-delà de Fumel dans le Pays au Bois de Belvès.

2. Dans le Levézou, on pratiquait la « rotisse », « fournillière » ou « issartage », qui consistait en un brulis des bruyères suivi de trois ou quatre années de récolte, elles-mêmes séparées chacune par une année de jachère. MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Chataigneraye*, p. 136. Le mot *tuye*, *touya* serait d'origine ibère. M^{lle} RICHARD. *Les landes de Chalosse*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, p. 23.

3. « Il est, au long du chemin de Montauban à La Française, un grand bois touffu que l'on appelle forêt de Francou et qui s'étend sur la communauté de Vazerac » Doléances. Cahiers. Vazerac. Arch. Tarn-et-Garonne. Voir la commune des Barthes dont le nom est synonyme de région des bois. GALABERT. *Montpezat-de-Quercy*. 1918, p. 85.

4. Revue de l'Agenais 1895. — En 1839, CASSANY-MAZET parle encore de la forêt de Gondon. *Statist. arrond. Villeneuve* 1839, p. 134. — Arch. Gironde. C. 3424 année 1730. Règlement entre le seigneur de La Vauguyon et les consuls de Tonneins sur les rentes

forêts de Cahuzac, de Monteton et de Cauban ¹ ; ils se confondaient avec les zones encore aujourd'hui boisées qui tracent les frontières de l'Agenais avec le Périgord et le Bordelais : Pays au Bois de Belvès et Pays au Bois de Monségur-sur-Dropt.

**ÉMIETTEMENT
ET DÉGRADATION
DE LA FORÊT.**

De bonne heure, ces forêts furent émiettées par le mode de colonisation et d'exploitation usité dans le Sud-Ouest : colonisation par domaines isolés et avec terres groupées, ouvrant des clairières de plus en plus élargies au milieu des bois ². Cependant l'émiettement n'a pas abouti à une disparition totale, chaque domaine a conservé un lot de bois. La forêt est passée lentement à une formation diffuse ; elle a perdu son individualité et même son nom ; le pays reste rempli de bois, le taux de boisement est encore élevé (15 % pour le Lot-et-Garonne, 13 % pour le Tarn-et-Garonne), mais il n'y a aucune grande réserve forestière ; DAUBRÉE montre l'absence complète de véritables forêts dans les limites de la Moyenne Garonne ³. Pays au bois et pays de forêt s'opposent, si l'on peut dire ⁴.

Non seulement, les bois ont été émiettés, mais ils ont été ruinés : le pacage, le ramassage des sous-bois et des jeunes branches les épuisèrent rapidement. Dans l'esprit des habitants, la forêt avait essentiellement une fonction agricole, elle ne donnait du bois que par surcroît et encore le seul bois qu'on recueillait était du bois de fagots, servant au chauffage et à la fabrication du charbon de bois ⁵. Un tel régime supprima rapidement les arbres de futaie et empêcha les réensemencements ; les forêts ne purent se

relatives à la forêt de Gauverinque. En 1701, la forêt de Gondon avait encore 92 hectares et 57 en 1746 ; il en reste, aujourd'hui, les bois de Tombebœuf et de Tourtrès. — PH. LAUZUN. *Le château de Lauzun*. Rev. Agenais 1908, p. 33.]

1. Arch. Nat. D. IV. bis. 97, année 1790 et F. ¹⁴ 1193, année 1781.

2. Les pays à colonisation par villages groupés et à champs dissociés semblent ne pas avoir connu une pareille déforestation, les massifs forestiers y ont été davantage réservés. A. GIBERT. *La porte de Bourgogne et d'Alsace*, p. 441. En Moyenne Garonne, les zones à peuplement le plus dispersé correspondent aux pays jadis les plus boisés. P. BUFFAULT (*Notes sur les essences forestières et le boisement de la partie Sud-Ouest du Massif Central*. Annales de la Direction Générale des Eaux et Forêts. fasc. 53, p. 235-281. Paris Imp. Nat.) écrit : « les forêts rares, émiettées, les bois en lambeaux épars, n'offrent quelque continuité que sur les versants de gorges ou de vallées encaissées ».

3. DAUBRÉE. *Statistique forestière* : départements du Lot-et-Garonne et du Tarn-et-Garonne.

4. De fait, les pays à grandes forêts ont des zones de culture, complètement privées d'arbres : la Lorraine, les pays parisiens, etc... ; au contraire, les pays bocagers sont souvent sans grandes forêts mais remplis d'arbres.

5. Il y avait de nombreux hameaux de charbonniers : le Taradel dans les bois de Tourtrès, le Liguët dans la forêt de Verteuil, la Fargue, commune de Puycornet ; autour de Cancon, on relève des noms de hameaux significatifs : La Charbonnie, commune de Paillolles, les Charbonnières, commune de Saint-Maurice, la Charbonnière sous Cancon, Lou Carbonnie, commune de Vazerac, etc...

renouveler que par des rejets de souche, jamais par semis, elles devinrent des bois-taillis; bientôt les taillis eux-mêmes dépérèrent et finirent par se confondre avec le sous-bois; cela favorisa sans doute les approvisionnements en litière et facilita les pacages de bétail, mais on ne posséda plus que de mauvais taillis, des *bois bourrus*, si bien appelés *tignaco* (bois qui a la teigne). La composition même des bois fut changée; les anciens massifs comprenaient surtout du hêtre ¹, or cet arbre est hostile au sous-bois et sa feuille ne donne pas un bon fourrage, il fut éliminé à peu près complètement; le chêne se maintint seul. Malheureusement, il est attaqué de nos jours par une sorte d'oïdium qui s'est développé d'autant mieux qu'il avait affaire à des boisements épuisés. Le mal a été surtout grave après 1910; les chênes noirs ou tauzin sont les plus atteints, on peut dire aujourd'hui qu'il n'y en a plus qui soient indemnes; leurs feuilles sont toute recroquevillées et grisâtres; les chênes blancs, chênes-rouvre et pédonculés paraissent moins atteints ².

Actuellement, la dégradation du bois est arrivée à son comble: la production forestière à l'hectare est une des plus faibles de France: 0 mètre cube, 7 dont seulement 0,1 de bois d'œuvre. Mais peut-être de l'excès du mal, va-t-il sortir une renaissance; les bois, devenus sans utilité pour la culture actuelle, retrouvent leur autonomie; on peut songer à leur rendre une véritable fonction forestière. La prospérité des Landes, toutes voisines, donne à réfléchir; on commence à faire des plantations de pins et même à résiner; le Pays au Bois de Belvès montra le premier l'exemple dès 1905; aujourd'hui, le Pays au Bois de Monségur et même la région de Marmande suivent; on parle de transformer en *pignadas* les domaines désertés par la dépopulation. Le bois est-il sur le point de devenir un élément de renouveau? Une pépinière départementale, créée en 1911, propage les pins maritimes; c'est tout un paysage végétal qui est en transformation ³.

LA « DEBÈSE » ET
LE BOCAGE
D'ORMEAUX.

Le régime agricole du Moyen-Age se détruit en grande partie durant le XVI^e siècle. Les succès des repeuplements et l'extension des cultures diminuerent d'autant les étendues en bois et en *tuyes*; cela compromit le système des champs sans assolement qui avait de grandes exigences de vide; on adopta alors une rotation, on choisit celle qui maintenait le plus d'uniformité, l'assolement blé-jachères; pendant l'année de

1. Importance du hêtre dans l'ancienne forêt de Gondon; BUFFAULT. Revue de l'Agenais 1929, p. 100.

2. On constate que les peuplements les plus malades se trouvent dans les cantons où l'on pratiqua le plus la coupe de la litière, de la *tuye*, pratique déplorable qui assèche le sol. Voir note de NICOLAS et BUFFAULT dans Revue de l'Agenais, mars 1930, p. 125.

3. Pierre DEFFONTAINES. *Le Pays au Bois de Belvès*. Ann. de Géog. 1930, p. 147.

friche, dite année *d'étouables*, on prit l'habitude de donner un ou deux labours pour enfouir les herbes ¹.

Progressivement, l'horizon de l'agriculture s'étendit au détriment de celui de l'élevage ; les contrats de *gazaillh* diminuèrent de même que les droits de *pastenc* et de parcours. On ferma les prés grâce au système de la *debèse* ou mise en défens, tantôt jusqu'en novembre, tantôt complètement ². Aujourd'hui, la vaine pâture est presque disparue ; les usages locaux, rédigés en 1912, déclarent : « aucun parcours ou vaine pâture n'existe en Agenais » ³.

Le développement de la *debèse* alla de pair avec la multiplication des clôtures ; les domaines et les champs s'entourèrent de haies d'arbres. Ces haies ne sont pas ici les résidus des forêts, comme d'aucuns l'ont pensé ; l'arbre, qui fut adopté, n'est pas un arbre forestier : ce ne fut pas le chêne comme en Périgord et en Quercy, mais l'ormeau, arbre ami des cultures et des bordures ⁴ ; les haies étaient faites de deux rangées d'ormes ; on les appelait *randales* en Agenais, *coustières* autour de Marmande, *barandures* en Bas-Quercy ⁵. L'orme servit également à abriter la maison et l'aire à battre, le devant de la maison prit le nom d'*ourmière* ; c'est lui qui fortifia de ses taillis ou *ourmenades* les berges érodées de la Garonne ; il fut pour le cultivateur un véritable protecteur ⁶ ; ses feuilles récoltées en juin étaient conservées comme fourrage d'hiver ; son bois alimentait une petite industrie du charronnage, répandue sur les bords du Tolzat, dans les cantons de Monclar-d'Agenais et de Castelmoron où les *randales* étaient faites d'ormes têtards, cou-

1. BARTAYRÉ. *Statist. agricole* 1856, p. 91.

2. Pour prévenir les bergers de cette défense, on pendait aux quatre coins de la propriété des brins de paille mis en croix. Aujourd'hui encore, on voit dans les *garrouilles* de Montlaurun de ces « paillons », qui mettent en défens les taillis contre le pacage des moutons. La *debèse* fut appliquée dans les causses de Saint-Antonin dès le XV^e siècle pour protéger la forêt de chêne, utilisée par les tanneries. GALABERT. *Biens communaux*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne 1916., p. 103. — Les bois de Cantayrac s'appellent encore aujourd'hui la Debèze. Il faut rapprocher cette *debèse* du « bédât » pyrénéen, appelé aussi « bède » ou « débède ». ROQUETTE-BUISSON. *Les vallées pyrénéennes*. Tarbes, 1921, p. 150. BRUTAILS. *Études sur les conditions des populations rurales du Roussillon au Moyen-Age*, p. 293. Bèda en espagnol signifie défense (veto). FAUCHER. (*Plaines et bassins du Rhône Moyen*, p. 288) note aussi la présence du *devès* qu'on appelait aussi « retenues » ou « défendues ». Voir aussi MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, p. 264. (*devèze*) CAVAILLÉS. *La vie pastorale dans les Pyrénées*, p. 106.

3. Usages locaux du Lot-et-Garonne 1912., p. 83., et aussi Enquête sur la vaine pâture en 1811. Arch. Nat. F. 10. 337.

4. Près de Caussade, on trouve le village de Saint-Cirq-de-l'Ormeau, tandis que plus à l'Est commence le causse, pays des chênes.

5. Ces larges *randales* doubles se voient encore aujourd'hui dans la région de Tombeboeuf ; à Monségur, il y avait une foire spéciale, où l'on vendait les ormes pour les haies, la foire aux *randales*.

6. Au début du XVII^e siècle, la Fronde plébéienne s'est appelée en Agenais « l'Ormée » parce qu'elle tenait ses assemblées sous les ormeaux.

verts de nombreuses excroissances, dues à une maladie, le *broussin* ; on les appelait pour cette raison des « ormes à boutons » ou *tortillards* et ils étaient recherchés pour faire les moyeux de roues à cause de l'entrelacement des fibres ¹ (photo 39).

Malheureusement, cet arbre auxiliaire est en train de disparaître ; les haies d'arbres sont ici, comme dans beaucoup d'autres pays, en voie de destruction ; en l'an III, on notait : « les arbres, sur les bordures des enclos, sont arrachés, car ils nuisent par l'ombre et par les racines » ; de plus, l'orme est depuis longtemps atteint de maladies qui accentuent sa disparition ; l'ancien paysage bocager va s'effaçant ².

DERNIÈRES SURVIVANCES.

Cependant, le régime agricole du Moyen-Age a laissé des survivances. On trouve encore par exemple cette répétition sur la même terre d'une même culture plusieurs années de suite ; la succession blé

sur blé, qu'on appelle encore *rastouia* ou *répéiro*, se pratique en certains points des *serres* ³ ; vieille habitude aussi que celle de soustraire beaucoup de terres au régime des assolements et de les spécialiser dans une plantation : les vignes, le chanvre, localisé jadis dans le *canabal*, le fourrage, concentré souvent encore dans la *foutragère* ⁴. Les *tuyes*, chargées de produire des litières d'engraisement pour le reste du domaine, se sont maintenues longtemps dans les terres sableuses et pauvres ; dans la région de Seyches, il y avait encore à la fin du XIX^e siècle certains lots de terre laissés en bruyères au profit d'autres mis en culture ⁵. Mais de toutes les pratiques agricoles

1. Prix d'honneur. Lot-et-Garonne. 1870. p. 567. Déclaration du roi en 1723 relative au monopole du bois d'orme pour les charrons de Monclar. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl. 3407. Le *tortillard* était souvent réquisitionné pour l'artillerie. CASSANY-MAZET. *Statistique arrond. de Villeneuve*, 1839, p. 127.

2. Arch. Lot-et-Garonne. Statistique, an III. M. 11¹. A. DE LAPEYROUX. *Communication sur la maladie des ormeaux*. Académie des sciences de Toulouse. 1787 et aussi THÉRON DE MONTAUGÉ. *Agriculture Toulousaine*, p. 1869. Dès la fin du XVIII^e siècle, l'orme a été attaqué par des insectes qui le menacent d'une ruine complète. Dans les pays à vignes récentes autour de Marmande, les ormeaux ont été remplacés par l'acacia qui sert à faire les échelas ; près de Caussade et de Meilhan, on utilise dans les haies le cognassier (*condomié* en patois). Voir les Usages locaux de Meilhan et Cancon : Usages Locaux. Lot-et-Garonne. 1912., p. 63.

3, Notamment au Sud de Lalbenque.

4. Contrat de métayage à Larrazet en 1769 : « le métayer s'engage à faire les fourrages aux lieux accoutumés ». DONAT. *Larrazet*. Étude manuscrite.

5. Les Usages locaux du Lot-et-Garonne notent pour le canton de Seyches « que les bruyères, ajoncs, fougères, pour la litière se coupent tous les trois ans. « Il y existe des terres arides appelées *vacants* ou *places*, occupées par les bruyères et l'ajonc. Prix d'honneur Lot-et-Garonne 1870, p. 567. Des domaines ont encore une portion qui porte le nom de *débouïga*, c'est-à-dire défrichée. Le *débouïga* était l'ancienne portion, vouée primitivement à la bruyère. Le régime des *tuyes* s'est maintenu abondant dans les pays du Sud

anciennes, la plus vivace est celle du mélange des cultures dans un même champ ; aujourd'hui comme autrefois, on rachète la monotonie des assolements par la variété des cultures associées ; la polyproduction du champ est aussi complexe qu'au Moyen-Age. C'est là un des traits les plus persistants de l'économie agricole de Moyenne Garonne (photo 30).

de la Garonne et surtout en Pays Basque et Béarn sous le nom de « touyas ». En 1814, le préfet du Gers écrivait : « dans l'arrondissement de Mirande, on conserve avec soin la *tuye* et la *brande* pour les convertir en engrais et amender les terres labourables. Il y a des cantons où les propriétés ne sont estimées qu'autant qu'elles renferment de ces terres incultes ». Statistique agricole de 1814. Ministère instruction publique. Paris Rieder 1914, p. 262.

DEUXIÈME PARTIE

L'HORIZON DE TRAVAIL INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

CHAPITRE PREMIER

L'industrie et le commerce actuels.

Les pays de Moyenne Garonne comptent actuellement parmi les régions françaises les plus dépourvues de vie industrielle ; l'agriculture est devenue l'horizon de travail à peu près unique ; partout ailleurs, la population industrielle prend un pourcentage de plus en plus important comparativement à la population rurale, ici au contraire, elle est en diminution marquée.

Population industrielle :

	Lot-et-Garonne.	Tarn-et-Garonne.
1911	32.867	19.973
1891	45.345	32.924
1872	48.108	36.822
1866	64.687	43.642

En moins de 50 ans, elle a baissé de moitié. Cette faible vie industrielle actuelle n'est souvent qu'un reliquat ; nombreux sont les métiers en voie de disparition, un seul groupe d'industries récentes prospère : l'industrie de la conserve des fruits et légumes.

§ I. — L'INDUSTRIE DES FRUITS ET LÉGUMES

LE CYCLE DE TRAVAUX DES USINES DE CONSERVE.

Cette industrie ne date que de 1890. En 1905, on comptait 33 usines, dont les plus importantes employaient jusqu'à 200 ouvriers réguliers ; elles produisaient 5 à 6.000.000 de boîtes. Les statis-

tiques de 1928 donnent :

	Lot-et-Garonne	Tarn-et-Garonne
fabriques de conserve de viande	7	—
» » » » légumes	29	32
» » » mixte	8	—
» » » de fruits	25	—
confitureries	12	2

Cette industrie a commencé petitement ; pendant longtemps, elle s'est bornée au travail du pruneau d'Agen et encore les opérations de dessiccation et de cuisson se faisaient à la campagne chez le cultivateur ; les marchands de prunes se contentaient d'effectuer le triage par grosseur et qualité, l'emballage et quelquefois une recuisson. C'était plutôt un négoce qu'une industrie ; cependant, ce négoce va ouvrir la voie à toute l'industrie des conserves ¹.

Ce travail de la prune restait étroitement saisonnier ; les marchands occupaient pendant trois mois seulement, octobre, novembre, décembre, des équipes de *trieuses*, venues des campagnes environnantes ; la période de travail fut encore limitée par la concurrence de la prune californienne : les ventes durent être accélérées et les livraisons effectuées avant l'apparition sur le marché européen des fruits d'Amérique. L'introduction des machines à trier réduisit le rôle de la main-d'œuvre en magasin et le déclin de la culture du prunier, après 1900, limita les quantités à manipuler. Toutes ces raisons portèrent les négociants à chercher des travaux de complément. Dans la vallée du Lot, région du prunier, on se livrait déjà alors à la culture des primeurs et surtout des petits pois qui étaient expédiés à l'état frais sur les Halles de Paris ; ces expéditions se voyaient de plus en plus concurrencées par la production de nouvelles zones de primeurs. Alors, naquit l'idée de compléter le travail de la prune par la conserve du petit pois ; c'est autour de Villeneuve-sur-Lot qu'on installa à partir de 1890 les premières usines de conserve ².

La campagne des petits pois débute en mai et continue jusqu'en juillet, assurant deux mois de travail qui viennent s'ajouter aux trois mois déjà affectés à la prune. Par la suite, les usiniers poursuivirent leur effort en vue de garnir leur cycle de travaux ; on chercha d'abord à rejoindre la campagne des petits pois à celle des pruneaux. Les haricots verts servirent de pont ; ils se récoltent en juillet et août ; on se mit également à travailler à la même époque les fonds d'artichauts ; restait à combler l'espace entre août et octobre, ce fut l'office de la tomate. Ainsi se trouva organisé un travail à peu près constant de 7 à 8 mois. Le grand vide de décembre à mai se maintint plus longtemps ; depuis la guerre, on a tenté de le limiter ; certaines usines

1. D^r P. CARLES. *La prune et les pruneaux d'Agen*. Bordeaux, 1918. — L. BRUGUIÈRE. *Le prunier*. Paris. Masson, 1896. *Le Lot-et-Garonne économique*, p. 130 et sq. 1919.

2. Juste après l'application commerciale du procédé Lapeyre de conserve à l'étuve

ont installé deux stades dans leurs conserves ; pendant la crise de travail de l'été, beaucoup de légumes sont simplement mis en conserves provisoires en de grandes cuves ; à la morte-saison, on procède au « dépotage », c'est-à-dire au remplissage des petits pots ou boîtes de conserve. Mais aujourd'hui, les procédés mécaniques permettent de gagner beaucoup de temps : machines à écosser les petits pois, à équeuter les haricots verts, à concentrer dans le vide les tomates ; le dédoublement des stades de conserves devient inopportun. Aussi s'est-on mis résolument à chercher d'autres produits : la région fournissait beaucoup de volailles, on en fit de nombreux pâtés ; l'élevage du porc gascon se multipliait, on se mit à la confection de boîtes de viande de porc : galantine, tripes, voire même cassoulet. On chercha aussi des produits de conserve à l'extérieur ; avec les truffes du Quercy, on fit des pâtés truffés ; à Marmande, des usines sont occupées de novembre à décembre à l'ennosillage des noix, achetées en Périgord, à la fabrication de purée de marrons avec des châtaignes du Limousin. Bientôt, on fit appel à des produits plus lointains ; depuis peu, on s'est adonné à la conserve du poisson : homards, langoustes, maquereaux ; pour la viande de porc, la production locale est devenue insuffisante et l'on reçoit des porcs congelés d'Argentine. Cette progressive multiplication des produits conservés était favorisée par la clientèle des usines, les épiceries, acheteurs de toutes ces variétés. Ainsi beaucoup d'usines ont pu réduire leur morte-saison au seul mois de février, qui est réservé aux nettoyages et réfections du matériel ; le personnel ouvrier, de saisonnier qu'il était, est devenu de plus en plus permanent.

La production des conserves de légumes en Lot-et-Garonne peut être évaluée comme suit :

NATURE DE LÉGUMES	QUANTITÉS de matières premières (en quintaux métriques)	QUANTITÉS de conserves produites (en quintaux métriques)
Petits pois	60.000	36.000
Haricots verts. . .	3.500	3.500
Tomates.	50.000	25.000
	113,500 ¹	64,500

Le marché français absorbe la presque totalité de cette production, à l'exception des conserves de tomates dont l'Angleterre consomme une partie ².

Il s'en faut cependant que le travail de la conserve soit régulier ; il y a

1. Ces chiffres représentent une moyenne des années 1920 à 1925. En 1931, la production a dépassé 8000 tonnes. Les usines de conserves sont au nombre de 32, au lieu de 4 en 1890.

2. Les droits d'entrée sur les fers blancs, presque entièrement de provenance anglaise, sont un grand obstacle à l'exportation.

des moments de surcharge où l'on doit faire appel à une main-d'œuvre supplémentaire d'autant plus que la rapidité de fabrication est essentielle ; les légumes, amenés dans la matinée, doivent être en boîtes et stérilisés dans la journée ; à Villeneuve, on fait venir des *équipes* au moment des petits pois ; à Montauban, des *coles* arrivent de Gascogne. Malgré les productions variées, la plupart des usines réduisent leur personnel de 50 % aux mortes-saisons ; certaines ferment même complètement.

Beaucoup d'ailleurs restent très spécialisées. A Saint-Antoine près Agen et à Lauzun, on fabrique seulement des foies gras ; à Damazan et Villefranche-de-Queyran, on ne fait que la conserve de tomates ; à Aiguillon, une usine s'occupe uniquement d'artichauts et de noix ; à Montauban, une fabrique fait le cornichon et la cerise ; à Agen, certains magasins ne font que la prune. Les fruits jouent peu de rôle dans le travail des conserves bien que la Moyenne Garonne soit un pays à fruits et que le travail de la prune ait marqué les débuts de cette industrie ; mais la fabrication des confitures, pulpes, marmelades est entravée en France par les droits sur le sucre ; l'Angleterre, qui est si peu un pays à fruits, bénéficie d'une entrée plus libre des sucres, aussi est-elle la principale productrice des confitures. L'Agenais se contente de lui envoyer ses fruits frais, surtout ses prunes. Cependant, de petites confitureries commencent à s'établir à Valence, Agen, Albias, Sainte-Livrade, Montauban. On vient d'entreprendre les confitures de chasselas.

La plupart de ces industries ont été montées par des étrangers à la région : à Montauban, la première usine de conserve a été fondée par des « expéditeurs » bordelais, de même à Marmande et à Villeneuve-sur-Lot ; l'usine de tomates de Samazan appartient à des Anglais ; à Marmande, des usines de tomates sont à des Espagnols ¹. La plupart des grandes épiceries parisiennes ont établi des usines particulières en Moyenne Garonne : une usine Potin est à Miramont et aussi une usine Damoy, l'usine Rodet est à Villeréal ². D'ailleurs, la fabrication dépasse le cadre régional ; grâce à la variété de son approvisionnement, la conserve est devenue un facteur d'unité économique entre toutes les parties du Sud-Ouest ; chaque région est, pour une part, complémentaire de l'autre : les usiniers de Villeneuve-sur-Lot ont besoin en automne du Périgord et du Limousin pour les noix et les châtaignes ; de Miramont, on va chercher des suppléments de petits-pois à Céron en Bordelais ; les fabricants de Périgueux ou de Brive viennent s'approvisionner de tomates en Agenais ; de Montauban, on vient acheter des cèpes à Villefranche-de-Rouergue... Des connexions nouvelles s'établissent, dont les groupements de chambres de commerce ont déjà tenu compte ; un « Sud-Ouest économique » se groupe en bonne partie autour des intérêts de la conserve.

1. La sécherie de fruits de Montauban est entre les mains d'industriels de Capdenac.

2. C'est encore une grande maison parisienne qui vient de reprendre une usine à Sainte-Livrade sur le Lot.

**INDUSTRIE
DE LA CONSERVE
ET EXPÉDITIONS
EN FRAIS.**

Ces intérêts ne sont pas en accord parfait avec les expéditions en frais : la conserve ne peut acheter qu'à des prix bas, le commerce du frais enlève les récoltes à des taux plus rémunérateurs ; aussi le frais passe avant la conserve. Les usines n'achètent que 10 ou 15 jours après le commencement de la récolte : par exemple pour les petits pois, la baisse des cours aux Halles de Paris se produit quand les produits de la banlieue parisienne arrivent sur le marché, c'est-à-dire en juin ; c'est alors que la conserve entre en ligne ; la mise en marche des usines se trouve ainsi liée aux fluctuations climatiques des deux régions, garonnaise et parisienne ; parfois, il n'y a pour la conserve que peu de semaines d'achat.

Afin de restreindre cette dangereuse concurrence du frais, les usines s'écartent des moyens d'expédition ; cette industrie présente ce curieux caractère de rechercher des régions reculées et mal desservies par les communications ; en Moyenne Garonne, elle a bénéficié du faible développement des voies ferrées ; Villeneuve-sur-Lot, le plus ancien centre, qui compte aujourd'hui 10 usines, est établie sur la ligne secondaire de Tonneins à Penne¹. Les nouveaux centres de conserve ont choisi des lieux plus écartés encore, où n'existent pas d'expéditeurs, ainsi Miramont et Eymet, sur la petite ligne ferrée de Marmande à Bergerac ; il est même des usines loin de tout chemin de fer : Damazan, Lauzun...

Les chemins de fer favorisent naturellement les expéditions en frais qui voyagent en grande vitesse et sous le maximum de poids² ; la compagnie du P. O. a établi des tarifs dits d'arrière-saison, comportant des réductions allant jusqu'à 30 % sur les prix de début de campagne, de manière à prolonger la vente en frais, elle a cherché aussi à développer des espèces de fruits et légumes favorables à l'expédition en frais. Ainsi pour la tomate, le P. O. a mené campagne en faveur d'espèces à peau ferme et régulière qui se transportent facilement ; par de telles manœuvres, l'horizon d'approvisionnement des usines s'est trouvé parfois réduit au profit des expéditions.

Cependant en règle générale, l'industrie de la conserve est conquérante ; le nombre des usines s'est beaucoup accru ; déjà quelques produits sont presque entièrement absorbés par elles : le petit pois, qui avait d'abord été cultivé pour le négoce en frais, est de plus en plus monopolisé par la conserve ; les expéditions de petits pois sur Paris montrent cette baisse :

	1905	1913	1917	1922 (en tonnes)
Villeneuve-sur-Lot.	951	489	35	1
Agen	660	237	91	0
Penne	374	45	0	0

1. A Montauban, l'industrie de la conserve a une certaine difficulté à se maintenir par suite de l'activité de l'expédition.

2. En frais, les petits pois ont leur écosse, les fruits ont leur noyau, la viande, ses os.

Pour la tomate, un tel changement est en cours ; la fermeture récente (depuis 1921) du marché anglais a diminué sensiblement les exportations en frais ¹. Les usines, dispersées dans les campagnes, loin des grandes villes et des grandes voies, dominent de plus en plus les cultures ; Potin distribue des semences de petit pois adaptées à sa fabrication ; l'usine de Sainte-Livrade répand des plants de tomates spéciaux pour concurrencer la campagne du P. O. en vue des tomates à expédier en frais. De l'usine, avec des autocamions, on fait chaque jour le ramassage de la cueillette au bout du champ. La vente aux usines de conserve semble devoir être une des vocations propres à la Moyenne Garonne ; dans l'histoire des débouchés des fruits et primeurs, le dernier stade sera sans doute ici celui de la conserve.

LES EXPÉDITEURS.

Les expéditeurs en frais se réservent une partie notable des récoltes. Ces négociants forment une population, groupée autour de quelques gares expéditrices : Moissac, Montauban, Agen, Port-Sainte-Marie ; à Agen, on les appelle les *embarqueurs*. Ce sont le plus souvent des gens de l'extérieur, courtiers itinérants ; une fois la « campagne » achevée, ils vont sur un autre marché. A Moissac, sur 150 expéditeurs installés au moment de la « campagne » du chasselas, plus de 100 viennent de l'extérieur, gens de Château-Renard, de Perpignan ou Parisiens ; à Marmande, les plus importants sont des Mahonnais ; ils passent l'hiver aux Iles Baléares où ils « font » la figue et la câpre, ils viennent l'été pour la tomate ; à Montauban, on trouve des Espagnols et des Bordelais.

Ces expéditeurs louent des magasins dans lesquels ils emploient un personnel féminin d'emballuses, trieuses, ciseleuses, recrutées sur place (photo 38) ; le plus souvent, ces ouvrières n'ont de travail que pendant la belle saison. Néanmoins, quelques expéditeurs sont sédentaires et maintiennent leur magasin ouvert toute l'année ; en hiver, à Montauban, ils font la châtaigne, importée de La Guépie en Rouergue, la pomme, achetée dans les *ségalas* ; d'autres concentrent la volaille : les dindes pour le Christmas anglais, les foies d'oies, les œufs, le gibier, jadis, les petits oiseaux et le miel.

Une véritable fièvre règne à Moissac, Port-Sainte-Marie et Villeneuve au moment des expéditions ; les hôtels sont combles, tous les hangars sont occupés par les négociants ; vers les gares, les voitures de chargement se suivent à la file ; l'administration postale est obligée de renforcer ses bureaux et les chemins de fer embauchent des auxiliaires ; les fruits et légumes représentent la principale activité de la Moyenne Garonne (photo 63).

1. On s'est mis à produire des tomates naines, cultivées en grands champs et récoltées lafaucheuse, remplaçant les « tomates maraîchères » cultivées sur échalas.

LES EMBALLAGES.

Aux expéditions, sont liés d'importants ateliers de caisses et de paniers. De grandes scieries au long de la Garonne et du Lot travaillent le bois des peupliers de *ribière* en vue des emballages : à Malause, on fabrique pour Moissac des *cageots* à chasselas ; à Port-Sainte-Marie et à Aiguillon, on fait des *caissettes* pour pruneaux ; à Marmande et Samazan, ce sont des ateliers de *cagettes* pour tomates ; Montauban utilise les *rognettes* ; Saint-Hilaire et La Réole ont la spécialité du travail de l'osier, de la *vime*, on fait les *mannes*, *mannettes* ou *mannequins* pour petits pois et haricots ; l'osier du pays ne suffit pas ; les expéditions pour l'Angleterre se font par paniers ronds ou *sièves*, tressés en gros osier venant de Hollande et fournis par les maisons anglaises ; on reçoit aussi de Lunel en Bas-Languedoc le *flin* en osier décortiqué qui sert aux fraises d'Albias et le *billot* pour les melons. On utilise également pour les petits pois et haricots des sacs légers à grandes mailles, venant de Roubaix. Beaucoup de ces fabrications d'emballage se font l'hiver ; l'été, les ouvriers sont occupés dans les usines de conserve.

§ II. — LE COMMERCE DES DENRÉES PÉRISSABLES.

LE CALENDRIER
DES EXPÉDITIONS.

Les pays de Moyenne Garonne ont l'avantage de ne pas être spécialisés dans une ou même quelques productions maraîchères ; grâce à la variété du sol et aussi par suite de l'ancienne habitude de la polyculture, les fruits et les légumes les plus divers sont récoltés ; ceci donne aux expéditions une exceptionnelle continuité. Chaque mois a son genre d'expéditions ; les mois de janvier, février, mars, sont les moins chargés, cependant on y assure l'écoulement des choux, épinards, salsifis, oignons d'hiver, pommes d'Albi : en avril, les carottes et les salades de printemps donnent ; Agen expédie des lilas et Montauban des pivoines. La véritable activité commence en mai ; c'est alors que se transporte la presque totalité des petits pois ¹. La fin du mois de mai voit la récolte des asperges, tandis que les envois d'artichauts s'échelonnent depuis mai jusqu'à juillet avec un maximum en juin ; ce mois compte aussi un assez fort contingent de cerises. Juillet écoule la majeure partie de la récolte des prunes vertes (Reine Claude) et aussi les pêches et abricots. La première quinzaine d'août est la grande époque de la tomate ², tandis que la seconde quinzaine recueille tous les envois de melons. Mais déjà débute les chasselas qui vont être la principale affaire de septembre et octobre et se poursuivent jusqu'en no-

1. 305.247 kilogs par la seule gare d'Agen en avril 1922 et seulement 481 kilogs en juin.

2. En juillet, la gare de Marmande expédie journellement une moyenne de 6 à 8 wagons de tomates.

vembre. Novembre est la saison des choux-fleurs et décembre a lui-même une active expédition d'oies et dindons que l'on envoie pour le Christmas anglais. On a ainsi un graphique disposé en gradins réguliers, témoignage du calendrier très complet des occupations agricoles ¹ (voir page 265).

LES CONCURRENCES DANGEREUSES.

Cette polyculture maraîchère est précieuse pour les expéditions, mais elle est aussi un danger. Les pays de Moyenne Garonne se trouvent, pour chaque production, concurrencés par d'autres régions, plus spécialisées dans telle ou telle récolte. Aussi les cultivateurs ont-ils des difficultés à défendre les places que leurs produits occupent dans la chronologie des arrivages sur les marchés consommateurs. La Garonne est dans une situation assez délicate ; elle est trop au Nord pour fournir des primeurs hâtifs et cependant son éloignement laisse une marge aux concurrences sans cesse nouvelles de pays plus méridionaux : Méditerranée, Espagne, Afrique du Nord ; il lui faut se réfugier en des récoltes plus tardives ; mais alors entrent en ligne, d'abord le val de Loire, dangereux concurrent, presque aussi précoce et placé à mi-route entre Aquitaine et Paris, puis la Bretagne qui dispose d'une main-d'œuvre abondante ². Etre loin des centres consommateurs et ne pas compenser cet inconvénient par une précocité très marquée, telle est en résumé la situation de la Moyenne Garonne.

LE RÔLE DES COMPAGNIES DE CHEMIN DE FER.

Mais les compagnies de chemin de fer et spécialement le P. O. ont apporté le poids de leur influence pour protéger le commerce des primeurs dans les régions garonnaises. Elles ont défendu le principe même de la polyculture, parce qu'il assurait plus de régularité dans le trafic. Elles se sont appliquées à répandre, pour chaque production, des espèces dont l'époque de récolte correspondait à des vides dans les arrivages. Ainsi pour les tomates, on cultive des plants dont la maturité en août place les expéditions agenaises à un bon moment entre les productions méditerranéennes et les productions parisiennes. Le melon garonnais se ramasse également en août, tandis que la Méditerranée (Cavaillon, Chateau-Renard) expédie les siens de mai à juillet et Nantes surtout en juillet ; de même pour les fraises, elles débent sur le marché de Montauban en mai et se terminent en juin ; la Vaucluse fait la fraise du 15 avril au 15 mai ; le Maine-et-Loire et Plougastel au contraire ne commencent leur campagne qu'après le 22 mai ; les petits pois atteignent leur maximum d'expédition à Villeneuve-sur-Lot

1. Noter l'absence du rôle joué par la pomme de terre.

2. Ainsi les melons de Montauban arrivent sur le marché en moyenne 25 jours après les melons de Cavaillon et Chateau-Renard et 20 jours avant les melons des Charentes ; on craint souvent que la queue de la récolte provençale coïncide avec la tête de la récolte garonnaise et qu'il y ait, de ce fait, avilissement des prix.

EXPÉDITIONS EN KILOGS DE LA GARE D'AGEN PAR LE P. O. EN GRANDE VITESSE, 1922 ¹

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septemb.	Octobre	Novemb.	Décemb.
Choux	40	857	170	2047								
Salsifis	313	213										
Oignons	20	4		1374								
Lilas.				4248								
Laitues.				3657	4073							
Carottes				1452								
Pommes de terre				1458								
Cerises					989	5272						
Pois					305247	487						
Asperges					10774	5358	79					
Artichauts.					5314	16929	1535					
Tomates						110	2547	6904				
Pêches, abricots						4394	21206	2124				
Prunes							59406	14096				
Melons.								48489				
Raisins								54000	1377			
Poires								2927	408000	186165		
Salades											3650	2211
Choux-fleurs											18280	106

1. Depuis 1923, les statistiques d'e gares ne permettent plus de distinguer les genres d'expéditions mois par mois ; force nous a été de nous arrêter aux chiffres de 1922.

autour du 15 mai ; pour la région de Brive, le maximum est atteint en fin mai, et pour le pays de Blois, en juin.

La réussite de ce commerce, dit des denrées périssables, est intimement liée à l'action des chemins de fer : des trains spéciaux, les « trains de denrées », ont été créés et organisés pour arriver à Paris (Austerlitz) aux quais des « denrées saisonnières » vers minuit, de manière à être déchargés pour les halles du matin. Chaque jour, deux trains de denrées assurent l'écoulement rapide vers Paris : l'un vient d'Agen et, par Penne et Monsempron-Libos, se dirige vers Périgueux et Limoges ; il fait la « cueillette » dans toutes les gares entre Agen et Périgueux, puis ensuite il « roule » en grande vitesse sur Paris ; l'autre part de Montauban et « ramasse » les produits jusqu'à Brive. Ces deux trains sont les artères d'écoulement normal, mais, au moment de la pleine récolte de certains produits, il faut ajouter des trains spéciaux : à Villeneuve, se forment en mai des trains de petits pois, à Moissac en automne, des trains de chasselas, à Montauban en été, des trains de melons. Des tarifs spéciaux saisonniers ont été accordés (photo 63).

[La compagnie des chemins de fer du P. O. a pris un soin tout spécial des pays de Moyenne Garonne parce qu'ils sont à la limite de son domaine et que les produits, qui s'en exportent, parcourent sur son réseau le maximum de kilomètres. La vallée de Garonne, bien que desservie par les chemins de fer du Midi, rentre dans le fief économique du P. O. C'est même la région où son office économique a fait le plus grand effort : il s'est intéressé directement à la plupart des progrès réalisés : congrès et concours, voyages d'instruction, distributions de semences et de plants ¹.

LES DÉBOUCHÉS DU CHASSELAS.

L'effort a particulièrement porté sur le chasselas, qui est la principale exportation ². Une émulation est entretenue par des concours variés : concours de plants, de grappes, de ciselage, d'emballage. Le P. O. a organisé à Agen en août 1925 le premier congrès commercial du raisin de

1. Ainsi des éleveurs d'oies ont été conduits en Alsace. Pour développer la culture du cerisier et du cassis, le P. O. a organisé une tournée de visites en Bourgogne ; dans la région de Montcuq, on a distribué de nombreux pieds de cerisiers-nains qui exigent beaucoup moins de main-d'œuvre pour la cueillette ; depuis 1923, les progrès du melon dans la vallée du Lot autour de Trentels ont été le résultat d'une campagne du P. O. ; dans la même région, le P. O. a distribué de 1928 à 1930 plus de 20.000 plants de pêcheurs et, dans deux ans, les gares de la basse vallée du Lot commenceront à expédier des pêches.

2. Chiffres d'expédition des principales gares en tonnes de chasselas :

	1930	1929
Moissac	6.352 t.	6.853 t.
Montauban	2.295 t.	2.621 t.
Agen	610 t.	677 t.
Port-Sainte-Marie	2.176 t.	3.463 t.
Cahors	1.495 t.	1.677 t.

table ¹. Pour faciliter les transports du chasselas dans les régions de Lauzerte, Montcuq, où se récoltent les plus belles qualités, on poursuit lentement la construction d'une voie ferrée de Moissac à Cahors, qui évitera le détour par les chemins de fer du Midi jusqu'à Montauban ; ce sera par excellence la ligne du chasselas. Aujourd'hui, on commence à craindre une surproduction ; pour s'en prémunir, on étend les procédés de conserve ; les *fruitiers* se sont propagés à travers toute la Moyenne Garonne ². Toujours pour chercher des débouchés, le P. O. organise à Moissac une station curative de chasselas ; on projette d'y élever un hôtel où l'on viendrait faire des cures de raisin. A Port-Sainte-Marie, on installe aussi une station uvale.

Surtout, on cherche à trouver au chasselas de nouveaux marchés. Jadis, il s'expédiait uniquement sur les Halles de Paris, où s'effectuait la redistribution entre les différentes villes de province ; aujourd'hui, beaucoup d'envois sont dirigés sur les villes du Nord, du Centre et de la Normandie et facturés à prix fixe, ce qui diminue les aléas de la vente par mandataires ou commissionnaires aux Halles ³.

A l'étranger, on a fait connaître le chasselas garonnais par une série d'expositions ; des négociants étrangers, notamment suisses, belges et rhénans, ont été invités aux expositions de Moissac et d'Agen. En 1923, 52 tonnes ont été expédiées via Sète pour la Suisse et l'Allemagne ; en 1924, ce chiffre est monté brusquement à 1450 tonnes ; mais il ne s'est pas maintenu. Les raisins provençaux de Cavaillon, dits « gros verts », ont conquis la faveur du marché allemand ⁴ ; en outre, l'Italie a fait un gros effort de réclame et de standardisation ; aujourd'hui, elle a pris la première place dans les importations allemandes de raisins de table. Les Belges ont réussi également à maintenir un large marché pour leurs forceries de raisins en serres ⁵. Quant à la Moyenne Garonne en 1930, elle a expédié seulement cinq wagons de chasselas par Kehl et huit par Forbach. Le marché suisse est aussi difficile à atteindre ; la compagnie du P. L. M. s'efforce de le réserver au chasselas de l'Hérault et de Vaucluse. Au total, les envois de Moyenne Garonne à

1. *Mémoires et Comptes-rendus* publiés par le P. O. Paris, 1925, p. 358.

2. Le P. O. a construit à Paris-Austerlitz un grand frigorifique où l'on a tenté la conserve du chasselas, sans grand succès d'ailleurs.

3. En 1930, Paris local a reçu 14.172 t. de chasselas, mais on a expédié directement dans les « au delà de Paris » 2.406 t. — Une des préoccupations des expéditeurs de chasselas est de savoir le temps qu'il fera à Paris ; le raisin est un produit qui se vend surtout en petites charrettes à bras, et l'on ne peut les sortir que s'il fait beau temps ; en cas de pluie, une grosse partie des expéditions est mise en « réserve » pour le lendemain et provoque une baisse sur les cours ; aussi les prévisions du temps à Paris sont-elles télégraphiées aux expéditeurs de Moissac.

4 P. GEORGE. *Le raisin de table en Vaucluse*. Études Rhodaniennes, 1931, pp. 320-325.

5. Depuis la nouvelle loi douanière, les serres d'Hœylaert sont en pleine prospérité et leur nombre s'est augmenté sensiblement.

l'étranger ont pris seulement 365 tonnes en 1929 contre 19.723 tonnes pour Paris et ses au delà. Depuis longtemps, on cherche à introduire le chasselas garonnais sur le marché de Londres. La consommation britannique absorbe bon an mal au plus de 36 millions de kgs. de raisin, mais les Anglais sont habitués au gros raisin à peau charnue d'Almería, de Valence¹, d'Algérie ou des serres anglaises et belges. Il faudrait donc d'abord faire apprécier au consommateur anglais les qualités plus fines du raisin de Garonne. Des envois d'essai sur Londres ont été faits. Jusqu'ici, les résultats sont restreints ; les efforts continuent. Quelle sécurité représenterait l'accès du marché anglais ! On reculerait à très longue échéance le danger de surproduction, dont on est menacé aujourd'hui².

EXPÉDITIONS
VERS
L'ANGLETERRE.

Le commerce avec l'Angleterre ne comprend plus aujourd'hui que certains produits : dindons, brugnons, cerises-bigarrots³ et deux espèces de prunes : la grosse prune de Saint Antonin et la prune Reine Claude qui, cueillie encore verte, supporte bien le voyage⁴. La seule gare de Montauban a expédié pour l'Angleterre en 1928, 1300 tonnes de prunes. Actuellement, une nouvelle production se répand autour de Montauban en vue du marché anglais : le cornichon ; des maisons anglaises cherchent à lancer dans la même région les différents légumes qui entrent dans la composition des « pickles ». Le débouché anglais a été fréquemment l'initiateur de nouvelles récoltes ; les produits ne sont ramenés vers le marché national que plus tard et en général d'ailleurs en changeant d'espèce. Ainsi, les fraises, vers 1890, s'expédiaient surtout vers l'Angleterre ; c'étaient de grosses fraises (fraise Noble) ; aujourd'hui, on récolte une autre espèce plus petite et plus fine, fraise l'Héricard qui s'expédie sur Paris. L'exportation de la tomate en Angleterre a été arrêtée depuis 1920 ; l'asperge a cessé aussi d'être expédiée outre-Manche ; seul peut-être, le chasselas n'a pas eu à ses débuts le stade anglais.

1. L'Angleterre a reçu en 1924, le chiffre de 17.000 tonnes de raisin frais d'Espagne. Premier congrès commercial du Raisin de table tenu à Agen, en 1925, publié par le P. O. 1925, p. 15.

2. Peut-être que le chasselas s'orientera lui aussi vers l'industrie de la conserve ; une maison d'Agen s'est mise à produire depuis peu des jus de raisin et des confitures de chasselas.

3. Dans les cerises, il y a des spécialisations en vue de l'exportation. Les bigarrots blancs sont travaillés dans les usines de conserve locale, on les soufre et on les expédie en tonneaux dans les centres de confiserie : Bordeaux, Carcassonne, Apt. Les bigarrots rouges s'expédient en Angleterre à l'état frais : 154 tonnes expédiées par la seule gare de Montauban en 1923 ; les guignes partent pour le marché de Paris aussi à l'état frais.

4. La Belgique importe aussi une assez forte quantité de Reine Claude ; à Port-Sainte-Marie, 30 tonnes en furent expédiées pour la Belgique en 1913, et 20 tonnes en 1922.

C'est une très vieille orientation pour la production garonnaise que le marché anglais. On la retrouve à travers toute l'histoire commerciale de ces régions depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours.

Les exportations anglaises bénéficient de la concurrence entre deux routes et deux compagnies : Bordeaux et la compagnie du Midi représentent la voie la moins chère, mais la plus longue, 4 à 5 jours d'Agen à Londres ¹. Mais à côté, la voie des ports de la Manche est patronnée par la compagnie du P. O. La route de Boulogne est employée au début des récoltes, alors que le produit est encore cher ; mais, au fur et à mesure qu'on arrive en pleine saison, la route de Bordeaux devient normale. Certains produits, d'ailleurs, suivent en toute époque la même route ; les pruneaux secs et les tomates, qui se cueillent encore vertes et ne sont pas des produits pressés, s'exportent par Bordeaux ; la fraise, à cause de sa fragilité, s'expédie toujours par Boulogne.

L'EXPORTATION DE LA VIANDE.

La Moyenne Garonne vient d'ajouter un nouvel article à ses exportations, la viande. Les expéditions de bétail étaient jadis peu nombreuses ; des bœufs gras de la région de Marmande se vendaient à Bordeaux ; la région de Valence-d'Agen et de Montauban envoyait en Bas-Languedoc, pour alimenter les vendangeurs, de vieilles vaches achetées à bon compte.

De nos jours, l'élevage du veau s'est considérablement développé dans le pays des *serres* ; des envois importants se font par Penne, Lalbenque, au point que ces deux gares sont devenues les plus actives du P. O. pour l'embarquement des veaux de boucherie, passant avant les gares du Limousin (Le Dorat). Pour faciliter ces transports, les chemins de fer ont mis en service pendant la saison d'été des wagons isothermiques ². Aujourd'hui, on projette de construire près de la gare de Penne un abattoir et une usine frigorifique. Il existe déjà une coopérative d'abattage à Casseneuil. Jusqu'ici, ces expéditions de viande prennent la route de Paris, elles renforcent l'importance du nouveau débouché parisien pour les productions de Moyenne Garonne.

1. On projette de créer entre Bordeaux et l'Angleterre un service de bateaux isothermes.

2. Le train collecteur de viande, qui passe chaque jour venant d'Agen et allant sur Limoges et reçoit les apports successifs de wagons isothermiques opérés en chaque gare sur la section Agen, Limoges, est de tous les trains de viande du P. O. le plus important et, parmi les différentes stations qui alimentent ce train, la gare de Penne arrive au premier rang avec une moyenne de 46 wagons par mois, Monsempron-Libos vient en second lieu. Une autre ligne qui vient fusionner avec la précédente à Périgueux amène chaque mois une moyenne de 28 wagons de Seyches et 23 de Miramont. Les expéditions du Limousin sont aujourd'hui moins actives que celles de Moyenne Garonne. Le Dorat, la gare la plus fréquentée du Limousin à ce point de vue, n'a donné que 22 wagons par mois. Renseignements fournis par les services commerciaux du P. O. pour les années 1923 à 1926.

Tonnages de fruits, primeurs et viandes expédiés de la Moyenne-Garonne sur Paris et ses au-delà (en tonnes) :

	1930	1929
Prunes	2.162	1.198
Tomates	4.243	4.469
Melons	1.580	780
Petits pois	1.115	404
Haricots verts	442	638
Fraises	455	220
Artichauts	487	293
Salades	135	311
Épinards	108	112
Cerises	682	366
Pêches	305	442
Chasselas	21.000	19.723
Viandes abattues	10.354	12.024

§ III. — LES INDUSTRIES RÉSIDUELLES.

ANCIENNES INDUSTRIES ENCORE VIVANTES.

En dehors de la conserve des fruits et légumes, il est peu d'autres activités industrielles en Moyenne Garonne ; rares sont les industries du passé qui ont survécu. Le travail du cuir a réussi à se maintenir, mais en se spécialisant dans un article nouveau, le chausson de basane, qu'on porte à l'intérieur des sabots pour se protéger du froid ¹. Établi à Villeneuve-sur-Lot en 1875, ce genre de fabrication prospéra ; d'autres usines s'installèrent à Miramont, La Réole, Aiguillon, Castelmoron. En 1914, on comptait dans le Lot-et-Garonne 5 manufactures, employant ensemble plus de 500 personnes ; Miramont est devenu le centre principal et réunit les deux tiers de la production, environ 250.000 douzaines.

C'est avec des peaux de mouton, revêtues intérieurement de molleton de coton ², que sont confectionnés ces chaussons très légers. L'Espagne et l'Argentine fournissent le plus fort contingent de ces peaux ; elles arrivent en France à l'état brut et sont dirigées sur Mazamet où elles sont délainées, puis tannées à Graulhet. Les manufactures du Lot-et-Garonne leur font subir un travail de corroirie, destiné à les assouplir et à les étendre : métier difficile, d'un long apprentissage et qui est exercé seulement par des hommes.

Cet article nouveau fut d'une vente facile et avantageuse ; le chausson

1. On fait aussi en moins grande quantité la « silencieuse » en feutre.

2. Les molletons viennent de Tizy dans le Rhône.

est très demandé dans les régions froides et humides, les mineurs du Nord en emploient beaucoup à l'intérieur de leurs bottes. Le Lot-et-Garonne fut d'abord le producteur à peu près exclusif, mais aujourd'hui la concurrence est devenue vive ; pour mieux lutter, une maison adjoignit à la confection du chausson la tannerie des peaux brutes. A Villeneuve, une autre usine importante vient de se tourner vers la bottine ; le travail du cuir est actuellement en reprise ; c'est un des rares horizons industriels qui s'agrandissent.

L'industrie de la chapellerie a eu la même chance. Sous la forme ancienne de production du chapeau de feutre, elle est morte, mais elle s'est poursuivie par un autre article, la chapellerie de paille. Déjà au XVIII^e siècle, la paille de seigle des causses du Quercy était renommée par sa rigidité et sa blancheur. Beaucoup de femmes, tandis qu'elles gardaient les troupeaux ou pendant les veillées, faisaient des tresses de paille, des *pailloles*. Il y avait pendant l'hiver des « foires de tresses » à Montpezat, Lalbenque, Puylaroque ; des chapeliers lyonnais venaient y acheter les pailles et les chapeaux étaient montés dans leurs ateliers du Rhône.

C'est en 1820 que l'industrie chapelière débuta dans le Bas-Quercy. Une gardeuse de moutons de Septfonds, qui tressait des pailles fut, à ce qu'on rapporte, la première à installer un atelier de couture pour monter les chapeaux ¹. L'atelier devint une usine, le succès entraîna l'installation de concurrents ; bientôt, ce fut à Septfonds une floraison de chapelleries, au point que la matière locale ne suffit plus ; on fit venir des tresses d'Italie, les *picots*, des tresses de Suisse, les *paillassons*. A partir de 1860, on fit appel aux tresses exotiques, tresses de Chine et du Japon, appelées *cantons*. Ces tresses, comme celles du pays, arrivaient le plus souvent non blanchies ; on les envoyait blanchir à Zurich, à Grenoble ou à Luton (Angleterre). Plus tard, on monta des blanchisseries de paille en faisant appel à des ouvriers suisses ou anglais. Les chapeaux étaient cousus et non « remaillés » comme ceux du Lyonnais, aussi l'installation des machines à coudre à partir de 1875 transforma cette industrie ; en 1902, on utilisait 2000 machines à coudre à Septfonds.

Les usines de Septfonds restaient petites et nombreuses, on en comptait 25 en 1902 ; dès 1890, s'installa une annexe à Caussade sur la grande ligne de chemin de fer de Paris-Montauban ; trois usines s'y montèrent, mais elle devinrent très importantes et, aujourd'hui, elles dépassent la production de Septfonds. Plus tard, l'industrie s'étendit dans les campagnes avoisinantes ; des ateliers s'installèrent à Réalville, Servanac, Montricoux, et, après les grandes grèves qui sévirent à Septfonds et Caussade, des usines concurrentes s'établirent à Montauban.

Aujourd'hui, cette industrie compte 37 usines, (25 à Septfonds, 6 à Montauban, 3 à Caussade et 5 ailleurs) ; elle emploie environ 4.000 ouvriers : le Tarn-et-Garonne est devenu le premier département et possède 26 % du

1. Un monument à Pétronille Cantecor commémore ce souvenir à Septfonds.

personnel affecté en France à cette spécialité¹. La production moyenne est de 5.000 chapeaux par jour ; à cause de cette industrie, Caussade et Septfonds comptent parmi les rares villes de Moyenne Garonne qui aient enregistré un certain accroissement de population : Septfonds avait 1.369 habitants en 1872, 2.404 en 1919 ; aujourd'hui, les crises ouvrières ont amené une baisse ; 1.744 habitants en 1926. Caussade avait 4.200 en 1872, 4.379 en 1908 ; elle a baissé depuis : 3.631 habitants en 1926.

De nos jours, cette industrie se sépare du pays. Beaucoup d'ouvriers viennent de l'extérieur. Dès l'origine, la population ouvrière fut très mêlée : il y a des Italiens de Toscane, des Anglais ; des ouvriers sont originaires de La Rochelle et d'Issingaux où existent des industries analogues. Seule, la main-d'œuvre féminine vient des villages et bourgs voisins : Montalzat, Nègrepelisse, Saint-Antonin. Les usines s'arrêtent en juillet et août, mois qui servent à préparer les collections pour la saison suivante et à réparer le matériel. La fabrication est exportée au loin ; les chapeaux de paille servent de moins en moins en Europe ; ils s'en vont aux Antilles, aux Indes, dans les colonies françaises. De même, les matières premières arrivent de l'étranger. Il n'y a plus que quelques vieilles qui font les *pailloles* dans les campagnes. Cette disparition de la tresse a enlevé aux campagnes un complément de travail, jadis fructueux² ; aujourd'hui, cette industrie ne trouve presque plus dans le pays sa raison d'être.

Une autre industrie de la paille date aussi du XIX^e siècle, celle du balai, fait avec une plante récoltée sur les riches terres d'inondation de la Garonne marmandaise, le sorgho à balai. Cette plante est une sorte de maïs, dont on utilise les panicules. Vers 1850, le travail se faisait à domicile avec la *marotte*, sorte de bâton tranchant pour éplucher les tiges. Les pins des Landes fournissaient les manches, fabriqués dans les ateliers de Budos (Landes) et de Preignat (Gironde), les osiers, cultivés dans les îles de Garonne, servaient à lier les pailles.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, cette industrie s'est concentrée en petites usines à La Réole, à Gironde (30 ouvriers), à Barie (5 ateliers employant 80 ouvriers en 1878)³. Un autre groupe s'est constitué dans la région d'Agen : le Passage-d'Agen avait trois usines, occupant 150 ouvriers ; Tonneins, Villeneuve-sur-Lot, Colayrac et Saint-Hilaire possèdent chacun une usine ; dès 1850, cette industrie fut portée du Lot-et-Garonne en

1. Derrière le Tarn-et-Garonne, viennent la Meurthe-et-Moselle, le Rhône, l'Isère.

2. A Lalbenque, le tressage de la paille a été remplacé par le tricotage de la laine, qui occupe 2 à 300 bergères à la fabrication d'objets de layettes. — M. DIDIER REY, maire de Caussade et créateur à Caussade de l'industrie des chapeaux de paille, nous a fourni beaucoup de renseignements. DAUX. *Notice sur Septfonds*. Montauban, 1900, p. 70. DOUMERC. *Industrie du Tarn-et-Garonne*. A. F. A. S. Le Tarn-et-Garonne, 1902, p. 75. A. DUMAZET. *Les Petites industries rurales* 1912, p. 127.

3. FÉRET. *Statistiques, Gironde*, 1878. T. I., p. 647.

Tarn-et-Garonne et, bientôt, Grisolles devint la plus importante place pour le balai ; il y eut jusqu'à 15 ateliers avec 400 ouvriers. Cette industrie essaima à La Magistère et Valence-d'Agen, mais depuis la guerre, cette fabrication est en baisse sensible ; au Passage-d'Agen, il n'y a plus que 60 ouvriers au lieu de 150 ; à Grisolles, on ne compte que 9 ateliers au lieu de 15¹. La concurrence de Vaucluse, où les pailles sont meilleures, est néfaste ; la culture du sorgho diminue sensiblement en Garonne, on doit faire venir la matière première de Hongrie, de Slovaquie et de Toscane. Comme l'industrie du chapeau, celle du balai se détache du pays².

ANCIENNES INDUSTRIES MORTES.

Bien plus importantes et bien plus nombreuses étaient les anciennes industries du passé mortes ou en train de mourir ; plus rien ne rappelle l'antique industrie drapière : une seule petite usine a continué à Montauban jusqu'à la guerre, faisant à la fois filature, tissage, apprêt, teinture et foulonnage, curieuse intégration industrielle qui n'a ici qu'un caractère résiduel³. La soierie à Montauban était représentée encore en 1908 par deux usines, employant 300 ouvriers et manufacturant 40.000 kilos de soie. En 1921, il n'en reste plus qu'une travaillant 2.480 kilos de soie ; en 1924, cette dernière usine a été transportée non loin de Lyon à Panissières dans la Loire ; d'ailleurs depuis 1900, il n'y avait plus d'élevage du ver à soie.

1. ATHANÉ. *Montauban*, 1908. p. 98 à 101.

2. Le plus souvent, on fait l'intérieur du balai avec de la paille de Garonne, et l'extérieur, la « parure », avec de la paille d'Italie. DOUMERC. *Les Industries du Tarn-et-Garonne*. A. F. A. S. 1902. Le Tarn-et-Garonne, p. 78. Il est en outre quelques industries qui sont vraiment fortuites et sans aucun déterminisme géographique. Telles sont les trois fabriques de peignes installées à Villeneuve-sur-Lot ; elles emploient exclusivement la corne de mouton et de bélier expédiée de Turquie, d'Amérique et d'Australie, elles traitent annuellement 5 à 600 tonnes de corne et produisent 2 à 3 millions de peignes. Les déchets sont utilisés en agriculture. Aujourd'hui, cette industrie est en baisse par suite de la concurrence des peignes en celluloïd. Plus spéciale encore est cette industrie née à Sainte-Livrade en 1880, qui fabrique le matériel pour la charcuterie. Un charcutier de ce bourg eut l'idée de faire venir de Chicago les boyaux de porcs pour les préparer comme enveloppe de saucisses et boudins. Il augmenta vite son atelier et y ajouta bientôt la confection de tout ce qui est nécessaire à la charcuterie : glacières, boisselleries, étaux, couteaux venant de Thiers, voire même habits. Le succès de cette entreprise entraîna des imitateurs ; trois usines du même genre se sont montées où travaillent 4 ou 500 ouvriers, elles forment aujourd'hui la principale activité industrielle de Sainte-Livrade. Ces usines emploient une partie des ouvriers laissés libres par la décadence de la chapellerie de feutre. Il faut citer encore une fabrique de machines agricoles à Layrac, produisant des charrues Brabant et des « décavaillonneuses » pour la vigne et employant une centaine d'ouvriers ; une autre usine du même genre à Aiguillon, une usine de wagons-foudre à revêtement vitrifié, une usine de cierges et bougies à Villeneuve-sur-Lot ; une grande cimenterie à Nicole, utilisant les calcaires du Pech de Beyre ; une usine de crayons Fabert à Buzet occupant 150 ouvriers et employant les bois des Landes, une verrerie à Vianne avec 130 ouvriers produisant des ampoules électriques.

3. Enquête manuscrite. XVII^e région. 1919.

La teinturerie montalbanaise vient également de mourir ; le dernier bain de teinture a été donné en janvier 1924. On peut voir encore aujourd'hui les grandes caves voûtées des anciens teinturiers avec tout leur matériel de cuivre laissé à l'abandon. A peu près morte aussi, l'ancienne corderie marmandaise : il ne reste plus que quelques petits ateliers ; d'ailleurs, le chanvre n'est plus cultivé dans le pays ¹. Ainsi, c'en est fini presque complètement de toutes les branches de l'industrie textile si variée et si active jadis ². Dans les campagnes, les anciens tisserands de drap et de toile sont si bien disparus, qu'aujourd'hui la Moyenne Garonne est un des meilleurs domaines pour les colporteurs auvergnats, marchands de toile.

Même baisse dans l'industrie minotière ; le blé a une production de moitié moindre qu'il y a cent ans : en Agenais en 1921, on dénombrait encore 251 moulins en activité ; mais en 1854, il y en avait 1085 et, en 1834, 1.138 ; cependant, on venait de supprimer alors les nombreux *moulins à nef* établis sur la Garonne. Les grands moulins de Moissac, incendiés, n'ont pas été reconstruits ; la minoterie montalbanaise, qui avait pris la succession de celle de Moissac, est en pleine décadence.

Le présent industriel n'est qu'un rétrécissement du passé. Les quelques usines, qui se sont maintenues actuellement, ont un caractère surajouté, extérieur au pays, le plus souvent dues à des initiatives étrangères et fondées par des capitaux de l'extérieur ³. Ces usines doivent souvent amener du dehors la plus grande partie de leur main-d'œuvre ; de là, l'aspect nomade et cosmopolite du milieu ouvrier de Moyenne Garonne ⁴ ; rarement, le paysan consent à devenir ouvrier. Ainsi, l'on s'explique le faible développement de la grande industrie moderne ⁵.

1. On a tenté de ranimer pendant la guerre l'industrie chanvrière, une usine fut ouverte à Aiguillon, elle employait encore 50 ouvriers en 1920, elle disparut en 1924.

2. Les statistiques signalent cette décadence :

OUVRIERS DU TEXTILE

Années	Lot-et-Garonne	Tarn-et-Garonne
1886	2675	2296
1896	1196	1037
1901	756	941
1906	551	720
1911	374	418

3. Capitaux belges pour les usines de crayons Fabert de Buzet ; capitaux tchèques pour la verrerie de Vianne ; annexe des ciments du Boulonnais pour les cimenteries de Nicole...

4. Espagnols à Nicole ; Arabes et Italiens à Fumel ; Tchécoslovaques à Vianne ; ouvriers venant d'Albi à Layrac.

5. Cependant, la région commence à être bien approvisionnée en force électrique, soit par l'usine de la Tuillière sur la Dordogne, soit par les usines pyrénéennes.

CHAPITRE DEUXIÈME

La grande industrie et le trafic outre-mer au XVIII^e siècle.

§ I. — L'INDUSTRIE TEXTILE.

LES ORIGINES DU TEXTILE.

Le XVIII^e siècle fut, en Moyenne Garonne, l'époque de la grande industrie ; le travail textile domina. Le pays, par son climat de transition, tour à tour humide et sec, chaud et tempéré, permettait la production de presque toutes les matières premières textiles (on y essaya même la culture du coton).

La Moyenne Garonne fut une des meilleures régions à chanvre de France : certaines zones privilégiées étaient livrées à cette plante par une vraie monoculture : basse plaine de Garonne autour d'Aiguillon et Tonneins, basse plaine de l'Aveyron, vers Négrepelisse. L'approvisionnement en laine était assuré par les pays du pourtour : causses du Quercy, Lomagne, Gascogne ; en outre, les troupeaux pyrénéens, qui passaient l'hiver en Garonne et qu'on tondait au printemps, avant leur retour en montagne, apportaient un appoint de laine fine. ¹ Quant au lin, il était cultivé dans la région d'Auvillars et de Valence-d'Agen. Le mûrier avait été très répandu dans la vallée du Tarn et aussi dans le bas Lot. Les plantes tinctoriales y étaient aussi développées ; l'abondante production des « coques » de pastel fit longtemps la renommée de ces pays dits de « cocagne » ; après la disparition du pastel, le safran fut très largement cultivé.

Aussi une vieille industrie textile s'était fixée en ces régions. Pendant les guerres du Moyen-Age, elle était restée localisée dans les régions moins troublées du Quercy oriental ; Saint-Antonin, Caylus furent les capitales d'une petite zone drapière au XIV^e et XV^e siècle ² ; cette industrie se répandit ensuite largement dans toute la Moyenne Garonne. Elle resta d'abord entre les mains des maîtres fabricants, petits patrons, qui, à cause de leur faible importance, étaient nombreux ; beaucoup n'entretenaient que 5 ou 6 métiers ³. Ces fabricants étaient très attachés à des règlements qui assu-

1. Arch. Nat. F¹². 1.377. F¹⁰. 609. et *Mémoires* d'Orgemont. Revue de l'Agenais, 1891, p. 44.

2. Règlement de 1351 sur la fabrique du drap à Saint-Antonin. Collect. Doat. F. : 216, 231.

3. En 1715, on compte 170 fabricants drapiers à Montauban ; en 1776, ils sont 370

raient leur monopole : règles d'apprentissage, défense d'employer des tisserands étrangers, interdiction d'introduire des pièces de tissus fabriqués hors de la juridiction, apposition de marques de travail et surtout tarif assez élevé ; industrie étroite, fermée, attachée au seul approvisionnement du pays.

LE RÔLE DES NÉGOCIANTS.

Mais dès la fin du XVII^e siècle, la vie industrielle change de caractère, elle conquiert de larges débouchés au dehors, même très loin et jusque dans le Nouveau-Monde et elle doit pour s'approvisionner en matière première avoir recours à un rayon de plus en plus grand, s'étendant jusqu'au delà des frontières, bref, elle devient une grande industrie à large fonction commerciale ; industrie de voie de passage due à la prépondérante fonction de transit que permettait le chemin de Garonne, industrie de négociants beaucoup plus que de fabricants.

Depuis longtemps déjà, les négociants se chargeaient de l'approvisionnement des tisserands en matière première ; ils recevaient les tissus fabriqués et en assuraient l'écoulement, ils devaient se soumettre aux règlements des drapiers ; c'était une cause d'entrave pour leur commerce ; ils cherchèrent à se libérer. Ils commencèrent par monopoliser le travail de finissage des étoffes : teinture, apprêt, foulonnage. Leurs magasins étaient bâtis près des rivières sur de hautes caves voûtées souvent superposées, où s'effectuaient les bains de teinture ; le foulonnage se faisait dans les nombreux *moulins à nef*, actionnés par les eaux ¹. Pour alimenter plus facilement leurs teintureries, les négociants fournirent directement du travail à des tisserands libres ; on déclare même à Agen qu'il font venir « une foule d'aventuriers » ; de là, les réclamations constantes des fabricants ². Progressivement, les négociants devinrent fabricants ; ils montèrent des ateliers de tissage, filature, peignage à côté de leurs teintureries ; bientôt, sous leur direction, se constitua la grande usine qui fut un des traits caractéristiques de l'industrie textile au XVIII^e siècle en Moyenne Garonne.

LES GRANDES USINES.

A Agen, la première tentative d'usine date de 1714 ; autour de la cellule originelle des moulins à foulon et de la teinturerie, fut établi un vaste atelier de filature ³. En 1755, une nouvelle usine débute également par une teinturerie ; elle comporte 135 métiers à

auxquels il faut ajouter 90 autres, habitant les communautés voisines. A Agen, les gardes jurés déclarèrent en 1782 qu'ils sont 60 fabricants de drap en cette ville. Arch. Nat. F¹². 842.

1. FORESTIÉ. *Notice historique sur la fabrication des draps à Montauban, du XIV^e siècle à nos jours*. Montauban, 1883. Arch. Nat. F¹⁴. 1196.

2. A Agen en 1766, il y eut de grandes discussions entre marchands et fabricants. Voir un curieux dossier à ce sujet avec le rapport des deux parties. Arch. Nat. F¹². 1377.

3. Voir pour l'usine du sieur Lichegaray, Arch. Nat. F¹². 1377. GRANAT. *Industrie d'Agen avant 1789*. Rev. Agenais. 1904. p. 43.

tisser, elle occupe à l'extérieur plus d'un millier de femmes ; une autre manufacture commence en même temps avec 20 métiers, elle atteint 300 métiers en 1762, elle emploie en outre au dehors des peigneurs, cardeurs, fileurs, dévideurs ; en 1778, on y ajoute une manufacture de mouchoirs et toile peinte à l'instar de l'Angleterre. Peu après, deux autres fabriques s'installent, traitant les serges et étamines. La mode est aux usines et l'on transforme l'hôpital d'Agen en atelier de cardage et tissage de laine pour les orphelins et enfants pauvres ; Agen devient alors une ville drapière ¹. A Montauban dès le XVII^e siècle, des négociants songent à imiter la fabrique des cadis du Languedoc. En 1626, une première manufacture de draps est créée par les frères d'Aignan, elle acquiert par la suite une telle réputation que les draps montalbanais portèrent longtemps le nom de « draps d'Aignan » ; cette usine au XVIII^e siècle augmenta beaucoup le nombre de ses ouvriers au point qu'il fallut construire pour les loger un grand bâtiment, sorte de familistère ². Colbert aida en cette ville à la fondation d'établissements drapiers. En 1788, Montauban possédait la plus grande fabrique de Moyenne Garonne, celle du sieur Rachon qui employait 2.500 ouvriers sans compter plusieurs milliers de personnes travaillant à domicile dans les campagnes.

Le pays tout entier bénéficia largement du développement des usines. Les négociants, pour se libérer des maîtres-fabricants, qui dominaient le travail textile dans les villes, s'étaient adressés aux campagnards ; le développement de l'industrie rurale fut une conséquence de la concurrence entre négociants et fabricants ³. Il y eut alliance des campagnes et des usines ; les plus gros usiniers étaient ceux qui employaient le plus de tisserands paysans. Bien loin de dépeupler les campagnes, les manufactures y introduisirent un plus large horizon de travail artisanal ; jamais, on ne fila autant dans les métairies. Les négociants distribuèrent des rouets, imités d'Angleterre, pour remplacer les anciennes quenouilles, ils contribuèrent à la fondation d'écoles de filature ⁴ et ils répandirent la confection à la main des bas de laine. Sous leur direction, les petits bourgs ruraux connurent une certaine vie industrielle ⁵ : Montaigut-de-Quercy fabriquait des serges et étamines que les négociants écoulaient comme étoffes d'Agen ; à Tournon en 1778,

1. Mémoire du sieur Bory à Necker. Arch. Nat. F¹² 556. Arch. Lot-et-Garonne L. 62, p. 124. Arch. Gironde C. 1579.

2. Ch. BALLOT. *L'introduction du machinisme dans l'industrie française*. 1923, p. 162. Arch. Lot. C. 198. Correspondance des contrôleurs généraux, ORRY et MACHAULT et de l'intendant, L'ESCALOPIÈRE sur la fabrique des frères d'Aignan de Montauban (1745).

3. A Montauban, les consuls veulent interdire la venue de pièces préparées hors de la juridiction. Arch. Nat. F¹² rég. 2. feuille 116.

4. *Mémoires* de l'intendant. Arch. Nat. 1378. École d'Eymet. Arch. Gironde C. 466 et C. 2773.

5. Arch. Nat. F¹² 1378.

s'était monté un petit tissage ; à Laparade, le faubourg de Touraille était peuplé de tisserands ¹ ; à Castelnau-Montratier, on concentrait les laines du plateau caussenard, on les peignait et les filait pour les négociants de Montauban qui venaient chercher le fil aux grandes foires du 12 octobre et du 5 février ² ; pour Montauban, travaillaient également Négrepelisse, qui fabriquait des futaines et basins, Montpezat-de-Quercy, qui avait en 1770 une manufacture de drap et employait 1.200 personnes aux alentours ³.

Malgré cette dissémination dans les campagnes, deux villes tenaient le marché : Agen et Montauban. Agen faisait surtout des serges et étamines, dites de Gênes, et aussi des bures, droguets et boulonges ⁴. Triage, peignage, filature, tissage, dégraissage, teinture et apprêts font subsister en cette ville plus de 4.000 âmes ⁵. A Montauban, on fabriquait une plus grande variété de tissus ; l'industrie était jeune, pleine d'initiatives, à la recherche de la mode. Le Mémoire de 1762 relève les tissus fournis par la place de Montauban : « droguets, imitation d'Angleterre, serges, façon de Rome, bayettes et sempiternes, façon d'Angleterre, cordelats, razes, bergobsums, ratines ». On livrait presque tous les types de draps depuis le « burets » en laine grossière pour les paysans, jusqu'aux « mignonnettes », tissus fins, mélanges de laine et de soie ⁶, mais on produisait surtout des draps solides, les « cadis » ; depuis 1690, on avait ajouté la fabrication du bas de laine ⁷. Le Mémoire de 1762 concluait, en parlant de Montauban : « Cette ville peut presque lutter avec les centres manufacturiers du Nord » ⁸ (photo 57).

1. Arch. Nat. F¹² 1339. Arch. Gironde C. 87.

2. LIMAVRAC. *Castelnau*, 1885, p. 485.

3. D'autres petites fabriques existaient à Auvillars, Laroque-Timbaut, Eymet, Réalville, Caussade. Arch. Lot. C. 362 et 1.745. Arch. Gironde, C. 466. 1.579 et 2.773. Arch. Nat. F¹² reg. 32. Cette multiplication des centres textiles obligea d'établir de nombreux bureaux d'étoffes : en Agenais en 1738, on en comptait douze : Agen, Clairac, Montaigut, Villeneuve, Tonneins, Marmande, La Réole, Port-Sainte-Marie, Sainte-Foi, Sainte-Livrade, Eymet, Montpazier. Arch. Nat. F¹² 1.378.

4. MALVEZIN. *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. III., p. 130. Arch. Gironde. C. 1.574 ; privilège réclamé en 1731 par Lichegaray pour l'établissement d'une fabrique de serge à Agen. Id. C. 1580 ; placet du sieur Chemin pour avoir des lettres patentes pour sa manufacture de serges d'Agen. Id. C. 1.576 et 1.578.

5. Mémoire d'ORGEMONT, inspecteur des manufactures de Guyenne, rédigée en 1762 sur l'ordre du ministre BERTIN. Revue de l'Agenais, 1890 et 1891.

6. Voir long arrêt réglementant la fabrication des étoffes. Arch. Nat. F¹² reg. 3. n. 7421.

7. Mémoire de l'intendant 1698 et Arch. Nat. F¹² 1.378.

8. Mémoire d'ORGEMONT, loc. cit. — Voir aussi : lettres patentes du Roi données à Versailles le 25 Février 1781, portant règlement pour la fabrication des étoffes de laine dans la généralité de Montauban, avec le tableau indicatif des règles qui doivent être suivies dans la fabrication des étoffes de laine dans la généralité de Montauban. — Mémoire sur la fabrication des Bayettes, Sempiternes et Serges Angloises, — Arrêts du Conseil d'État du Roy portant Règlement pour les Futaines ou Basins qui se fabriquent dans

CONCENTRATION
DES TEXTILES
DU SUD-OUEST EN
MOYENNE GARONNE

Un pareil développement de l'industrie drapière était hors de proportion avec les ressources locales en matières premières. Les négociants drainèrent vers la Moyenne Garonne des laines étrangères : laines du Languedoc, d'Espagne et même du Levant et de Barbarie. Parfois, les laines expédiées étaient déjà préparées pour le tissage : Montaignut-de-Quercy envoyait aux ateliers d'Agen des « chaînes » de laine ¹. On amenait aussi des tissus écrus pour être teints. A Agen, la spécialité était la teinture écarlate, façon Venise ; les serges écarlates d'Agen avaient surtout comme débouchés les livrées des laquais ².

Montauban était une véritable capitale de la teinture dans le Sud-Ouest ; les moulins à foulons et les cuves à teinture de Montauban jouissaient d'une ancienne réputation, les eaux du Tarn étaient excellentes ³ ; on faisait surtout les noirs à froid, dits « teinture à la jésuite » qui convenaient aux vêtements ecclésiastiques ⁴ ; les cadis noirs de Montauban habillaient une bonne partie du clergé français.

La renommée des teinturiers montalbanais contribua largement à l'extension de la fonction d'entrepôt textile de cette ville. L'affluence des étoffes y était telle que les moulins à foulons ne suffisaient pas, les négociants envoyaient foulonner aux alentours, à Realville et Négrepelisse. Les tissus venaient de loin recevoir les dernières façons. Plus de 6.000 pièces écruës arrivaient chaque année du Languedoc s'y faire ratiner et teindre ; la grande teinturerie Rachon recevait des étoffes d'Auvergne, du Comté de Foix, d'Albigeois, du pays d'Aure, du Nébouzan ⁵. Les fabriques de Pont-de-

la Communauté de Saint-Antonin, et dans l'Élection de Montauban, du 1^{er} Août 1733, Paris, 1733.

1. Mémoire de M. D'ORGEMONT in Rev. de l'Agenais 1891, p. 45. Arch. Nat. F¹². reg. 2. feuillet 116. — F¹⁴. 1270.

2. L'écarlate cramoisie d'Agen était aussi parfaite qu'aux Gobelins, grâce à la qualité des eaux. Arch. Nat. F¹². 1377. Recueil Soc. Agricul. d'Agen, 1863-65. — Enquête et règlement sur le commerce des teinturiers. 1716. Arch. municipale d'Agen. B. B. 68.

3. Une gravure de Montauban de 1840 représente les draps de teinture pendus aux balcons de Villebourbon pour sécher. Arch. Nat. Estampe Tarn-et-Garonne. Arch. Lot. C. 367. Règlement de la teinture à Montauban.

4. Les étoffes étaient d'abord « guesdées », c'est-à-dire passées au bleu de pastel ou indigo pour assurer la solidité du noir.

5. Voici, d'après un mémoire de l'inspecteur de Montauban de 1733, les étoffes que les marchands de Montauban concentrent : « droguets de Brassac, Vabres et Saint-Affrique, cadis de Saint-Gaudens ; droguets croisés de Saint-Amans et Lacabane-de-la-Bastide, cordelats de Dourgne, serges et cadis du Gévaudan, cadis de Saint-Urcisse en Auvergne, fleurets ou cordelats, d'Aure, cordelats d'Aix en Comté de Foix. Cf. Arch. Nat. F¹². 1.378. « Il vient aussi de Nébouzan et voisinage des Pyrénées quantité de cadis qui s'y perfectionnent par l'apprêt que l'on y donne et qui contribuent à remplir les magasins ». Cf. FORESTIÉ. *Notice historique sur la fabrication des draps de Montauban du XIV^e siècle à nos jours*, 1883, p. 65.

Camarès, Saint-Jean-de-Bruel, Séverac, Millau et surtout Saint-Geniez qui, jusqu'en 1830, fut la première ville textile du Rouergue, avaient Montauban comme centre de finissage et de négoce ¹. Le département du Tarn, à sa fondation, comptait 29.500 personnes occupées au travail de la laine ; il venait alors au septième rang parmi les départements, sa production s'écoulait par Montauban. De tout l'arrière-pays depuis Mende jusqu'à Foix, les étoffes descendaient en cette ville.

LES DÉBOUCHÉS.

Les débouchés locaux ne pouvaient suffire à une telle production ; les négociants surent conquérir un très large marché ; la plupart des étoffes étaient conduites à Bordeaux par bateaux et s'y débitaient aux grandes foires de mars et d'octobre ; de là, elles étaient réexpédiées à l'étranger ², principalement vers l'Espagne et les colonies françaises ; en Espagne, les produits garonnais supplantèrent les tissus anglais, aussi cherchait-on à imiter les articles d'outre-Manche ; la « façon Angleterre » fut une des principales spécialités de Montauban ³. Dans les colonies, le marché le plus important était le Canada, grand acheteur de cadis chauds et solides ⁴.

Parmi les clients secondaires, venaient : l'Italie, qui absorbait les serges, dites « façon de Gênes », fabriquées à Agen, le Levant, auquel on envoyait beaucoup de serges écarlates d'Agen, enfin la province française de Bretagne, pour laquelle on avait réclamé l'affranchissement des droits perçus à l'entrée de ce pays « réputé étranger » ⁵. L'industrie drapière de Moyenne Garonne avait conquis une large fonction générale, elle assurait du travail à une très vaste région et elle écoulait en majorité sa production au delà des mers. La vie commerciale avait transformé l'ancienne vie artisanale.

LA DÉCADENCE DE L'INDUSTRIE DRAPIÈRE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.

Cette grosse activité industrielle ne se maintint pas ; déjà, la fin du XVIII^e siècle marquait une baisse. La fabrique de serge d'Agen fut la première atteinte à cause de l'uniformité de sa production ; en 1760, elle exportait 10.000 pièces de draps ; en 1789, l'exportation est tombée à 4000 ; en 1809, elle est presque réduite à zéro ; en 1840, il est dit que « les teinturiers n'appliquent plus leur art qu'à la transformation des vêtements défraîchis par l'usage ». A Montauban, la première cause de baisse fut la fermeture du marché du Canada après la cession de cette colonie à l'Angle-

1. Arch. Lot. C. 197. (1744). DUTIL. *Le Languedoc économique*, p. 435. Sur la fabrique de laine de Saint-Geniez, voir MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, p. 139.

2. Correspondance des contrôleurs généraux. T. III, p. 597 et 872.

3. Visite de HOLKER à Montauban pour établir la fabrique anglaise. — Arch. Nat. F¹². 1.378.

4. Arch. Nat. F¹². rég. 32. n. 405.

5. Arch. Nat. F¹². 1377. Au XIX^e siècle, le marché breton fut le dernier qui resta fidèle aux tissus garonnais.

terre ; la décadence se généralisa ensuite du fait que la mode n'était plus aux serges, étamines ou cadis ¹. Sous la Révolution, la suppression des ordres religieux, qui étaient les principaux consommateurs de cadis noirs, réduisit à rien cette production, la plus importante de la fabrique montalbanaise.

Deux villes voisines : Castres et Mazamet, toutes deux jadis filiales de Montauban, prirent la place abandonnée : à Mazamet, l'industrie lainière, qui ne date que de 1790, adopta rapidement les machines. Dès 1837, on y employait le « jacquard » et le « mull-jenny ». En 1858, on y compte 20 filatures, et en 1878, on dénombre 50.000 broches. Cette industrie fut d'ailleurs grandement aidée par le commerce du délainage et des « cuirots », introduits dès 1850. A Castres en 1830, on compte 77 fabricants et 700 métiers dont beaucoup marchent déjà à la mécanique. Les articles se modifient avec les modes ; à la fin du XIX^e siècle, on y fabrique un tissu pour jupes, dit « péruvienne », qui a grande vogue ; au début du XX^e siècle, on s'est mis à faire le tissu pour casquettes ; en 1922, Castres a 32.000 broches et 1.000 métiers à tisser ².

Montauban et Agen, au contraire, ne surent pas rajeunir leur fabrication qui resta cantonnée désespérément à deux articles vieillots : la serge et le cadis ; on continua à les fournir jusqu'à extinction complète du marché. Dès 1870, le cadis de Montauban ne trouve plus comme débouché que le costume national breton ; les patrons montalbanaïsi allaient souvent vendre eux-mêmes en Bretagne leur marchandise.

Bientôt même, une petite portion de la Bretagne, plus traditionaliste encore que les autres, la région de Ploaré et Douarnenez où vivent les Glaziks ³, c'est-à-dire ceux qui portent un costume bleu, fut la seule où l'on acheta des cadis ⁴. D'ailleurs depuis longtemps, l'industrie drapière n'était plus soutenue

1. On lit dans le cahier des doléances de Nègrepelisse en 1789 : « le commerce de Nègrepelisse, qui en faisait l'unique ressource, consistait en une fabrique de cadis, il fut éteint lorsque la France céda le Canada. Cf. LAMOUROUX. *Statistiques an IX*. Revue de l'Agenais. 1902, p. 382. On note à Agen une diminution sensible des ouvriers employés dans les draps, entre 1789 et 1806.

	1789	1806
Fileuses	800	500
Tisserands	400	250
Autres ouvriers	100	60

LAFONT-DU-CUJULA, ouvr. cité, 1806, p. 221.

2. Jean LOUP. *L'industrie de la draperie à Castres*. L'Illustration économique, Le Tarn. 1923. Annuaire industriel et commercial du Tarn. 1923, p. 13. et 33.

3. Le mot « glazik » en breton veut dire bleu.

4. La Bretagne resta souvent le marché prolongé de plusieurs de ces industries locales qui ne surent plus évoluer ; l'industrie textile de Lisieux, fournit longtemps les costumes féminins bretons de grosses robes de bures. Les cadis bleus de Montauban étaient encore utilisés au début du XIX^e siècle par les *Gavaches* de la région du Dropt.

par le négoce ; le commerce sur la Garonne était mort et sa disparition ébranla toute l'armature économique du pays.

**LA SOIERIE
MONTALBANAISE.**

Une histoire analogue marque l'industrie de la soie. L'introduction de l'élevage du ver à soie dans la Moyenne Garonne au XVI^e siècle n'entraîna pas aussitôt une industrie de la soie ; on se contenta d'abord d'expédier les cocons à Lyon ; puis, sous l'instigation et la surveillance des intendants résidant à Montauban, des moulins à organsiner furent établis autour de la ville ; le tirage de la soie y était déclaré « meilleur que partout ailleurs ». Ce tirage, dit « à la croisade », occupait 80 à 90 fourneaux pendant 50 jours après la récolte de juin ¹. Il se faisait parfois chez l'éleveur, mais les intendants cherchèrent à concentrer la filature en usine ². Le fil de Montauban acquit alors une grande réputation. L'industrie des tissus de soie en profita, elle s'installa d'abord à Lavaur sous la forme des damas et gazes ³. Montauban suivit ; dès 1764, on y fabriqua des bas de soie ⁴ ; puis on confectionna successivement : le raz de Saint-Cyr (dont la chaîne était en organsin et la trame en fleuret ou grossier de soie), la serge de soie (à chaîne en organsin et trame en soie d'Alès), la filoselle en bourre de soie, les satins unis.

Cette industrie occupait à Montauban en 1750 de 350 à 400 ouvriers ⁵. En 1752, elle achetait 82.800 livres de cocons. On y pratiqua, comme dans le travail du drap, le système de l'intégration verticale ; très souvent, le fabricant faisait en même temps l'élevage du ver à soie, l'étuvage, la filature, la teinture, le tissage ⁶.

Cette industrie ne dura pas longtemps ; elle devait sa prospérité aux faveurs que lui prodiguaient les pouvoirs publics ; la culture du mûrier, comme l'industrie de la soie, était en quelque sorte en tutelle légale. Mais une fois que cette situation anormale cessa, après 1789, ce fut la décadence rapide. Déjà, la rigueur de l'hiver 1788 avait détruit beaucoup de mûriers. Aussi l'industrie

1. Arch. Gironde. C. 1.483-1.745.

2. C'est l'intendant L'Escalopière qui fit créer la filature Jubie en 1751 où, bientôt, fonctionna 74 bassines. En 1788, la filature Pécourt emploie 15 bassines. Arch. Nat. F¹². 14.320 et 1.436.

3. VOISIN LAVERNIÈRE. *Notice sur la soie dans le Tarn*. Annuaire du Tarn 1841.

4. Arch. Nat. F¹². 1378.

5. Communication sur la soie montalbanaise de SOULEIL. *Bull. Arch. du Tarn-et-Garonne* 1918, p. 229. Voir Arch. Tarn-et-Garonne. M. 182. Notice des objets envoyés à l'exposition de 1806 par le département du Lot. — PEPCHET et CHANLAIRE. *Statistique de la France*. T. II. Tarn-et-Garonne, p. 17.

6. En Agenais, où la culture du mûrier avait été développée sur le bas Lot, la seule industrie était l'organsinage pratiqué à Clairac et Sainte-Livrade. En 1747, on essaya de monter à Villeneuve-sur-Lot une manufacture de soie. Arch. Gironde. C. 1484.

de la soie était réduite à très peu de chose au début du XIX^e siècle ; on ne faisait plus qu'un peu de tissage.

Elle reprit cependant une certaine activité vers 1830, en se spécialisant dans la gaze à bluter les farines. Jadis, les tamis à bluter étaient en laine fine et se fabriquaient à Reims. Dès 1780, on avait imaginé à Montauban de faire des « bluteaux » de soie ; cette fabrication était liée à la très active minoterie montalbanaise du XVIII^e siècle ; en 1838, un Montalbanais, Couderc, créa la gaze de soie à bluter et plaça Montauban en tête de cette industrie ; en 1870, on y compte six usines de gaze dont deux employaient 2 ou 300 ouvriers et on estimait à un millier les ouvriers soyeux travaillant à domicile.

Cette industrie fut éphémère ; les maladies du ver à soie (épidémie de muscardine)¹, la concurrence des soies exotiques ouvrirent une crise grave¹. La transformation de la meunerie en 1880 précipita la décadence : on substitua le cylindre à la meule, les blutoirs ont besoin d'être en soie renforcée ; Zurich fabriqua des gazes très solides, Montauban ne sut pas suivre cette évolution ; la nouvelle fabrication plus pénible réclamait une main-d'œuvre masculine et l'on était habitué ici au travail féminin.

**LES CORDERIES
POUR LA MARINE
AUTOUR DE
MARMANDE.**

L'abondance du chanvre en Moyenne Garonne permit au XVIII^e siècle le développement d'une double industrie, celle de la toile et celle de la corderie ; toutes deux étaient exclusivement des industries

d'exportation, affectées à l'approvisionnement du matériel des navires.

Le tissage absorbait les plus beaux chanvres et les qualités inférieures alimentaient la corderie ; les chanvres de Garonne, très résistants, convenaient très bien aux cordes. Le principal centre de cette industrie était Tonneins ; la ville était divisée en deux : Tonneins-Dessus, habitée surtout par les cordiers, Tonneins-Dessous, réservée plutôt aux ouvriers en tabac. Les beaux hôtels de cette ville ont été élevés par d'anciens maîtres-cordiers ; en 1789, on y comptait 60 ateliers dont quatre, très importants, employaient 700 ouvriers et produisaient annuellement 15.000 quintaux de cordages. Une autre manufacture considérable existait à La Réole². Le filage à la ceinture pratiqué en Lot-et-Garonne, était jugé très préférable au filage à la quenouille, employé dans les autres pays³. On faisait le gros cordage et le cable gou-

1. L'arrondissement de Lavaur, qui donnait 104.000 kilos de cocons en 1838, n'en donne plus que 2.341 en 1885. PORTAL. *Le département du Tarn au XIX^e siècle*, p. 375.

2. Arch. Gironde. C. 3577. — A. LAGARDE. *Histoire de Tonneins*. Rev. de l'Agenais 1883, p. 473. De nombreux cordiers habitaient à Saint-Laurent près Port-Sainte-Marie. La ville de Bordeaux avait une active industrie cordière, alimentée par les chanvres de Garonne ; elle recevait du Haut-Pays environ 12.000 quintaux de chanvre par an. MALVEZIN. *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. III., p. 131.

3. LAFONT DU CUYULA. ouvr. cité. 1806, p. 225. MONTLUC parle de « cables, gros comme la cuisse » que l'amiral Coligny a fait faire à Tonneins. *Commentaires* p. 85.

dronné. Ces cordages s'expédiaient dans les ports de mer : Bordeaux en était le grand marché, mais des cordiers agenais avaient également des comptoirs à Marseille et Sète ; des cordiers de Tonneins étaient en rapport direct avec les Antilles ¹ ; on retrouve ici encore cette alliance du négoce et de l'industrie qui fit la fortune de la Moyenne Garonne au XVIII^e siècle.

La guerre de Sept-Ans et la guerre de l'Indépendance américaine activèrent beaucoup cette industrie ². Mais au début du XIX^e siècle, la réduction de la marine pendant la Révolution et l'Empire, la fermeture des marchés d'outre-mer, lui portèrent de graves atteintes ; à Tonneins, les cordiers tombèrent de 700 en 1789 à 200 en 1801 et la production de 15.000 quintaux à 3.000 ³. La diminution de la culture du chanvre après 1793 (époque où fut permise la plantation du tabac, qui prit progressivement la place du chanvre), et plus tard, la substitution du cable d'acier au cable de corde, accentuèrent la décadence de cette industrie. Il se maintint cependant au XIX^e siècle une industrie dérivée, celle de la ficelle et des filets de pêche ; les usines étaient disparues, seuls les petits ateliers s'étaient maintenus ⁴ ; en 1843, on comptait encore à Tonneins 43 ateliers de cordage ⁵ ; les cordiers étaient nombreux dans les campagnes de la vallée : Fontet, Flondés, Lamothe-Landaron, Saint-Hilaire, près d'Agen ⁶. Ces cordiers étaient ouvriers saisonniers ; l'hiver, ils faisaient la corde ; l'été, ils allaient à la *mestive* (moisson). Le régime libre échangiste de 1860 favorisa l'importation des chanvres étrangers, les prix baissèrent, la culture diminua ; l'industrie agenaise ne sut pas se transformer ⁷. Les corderies d'Angers en profitèrent ; jadis, moins importantes que celles de Garonne, elles ont pris aujourd'hui la place de l'industrie agenaise.

LA TOILE A VOILE.

L'industrie de la toile de chanvre fut installée à Agen en 1748 sous la forme d'usines de toile à voile ; en 1763, le sieur Gounon obtint pour son usine le titre de manufacture royale ; en 1780, cette fabrique comptait 200 métiers, occupait 500 ouvriers et faisait travailler dans les campagnes 7.000 fileuses. Elle était, après la fabrique de drap de Rachon à Montauban, la plus grande usine de Moyenne Garonne ⁸. On avait établi des magasins

1. Arch. Lot-et-Garonne statist. an. III. M. II.

2. Les seuls arsenaux de la marine en 1726 tirèrent de l'Agenais plus de 900.000 mètres de cordages. *Dictionnaire*. SAUGRAIN. T. I. p. 34. article Aiguillon.

3. LAMOUROUX. *Statist. an IX*. Rev. de l'Agenais, 1902, p. 503.

4. On expédiait beaucoup de fil pour filets de pêche à Arcachon.

5. La population masculine travaillait à la corde tandis que les femmes étaient employées à la manufacture de tabac. A. LAGARDE. *Histoire de Tonneins*. Rev. de l'Agenais 1883 p. 473.

6. FÉRET. *Statistiques de la Gironde*. 1878. T. II., p. 770.

7. Enquête agricole, 1866, Gironde, p. 451.

8. *Journal agenais des Malebaysses*. Revue de l'Agenais 1898, p. 532.

dans la plupart des bourgs pour distribuer et concentrer le travail des campagnes¹. Toute l'activité du pays était drainée vers la manufacture des toiles : jusqu'à Montpezat-de-Quercy, on vit fabriquer des toiles pour la marine². Les chanvres du pays ne suffisaient plus ; il fallut importer du chanvre de Riga³ et d'Italie.

Cette industrie travaillait presque exclusivement pour la marine royale et sur commande de l'État. Elle alimentait aussi les ports espagnols de la Méditerranée ; les Gounon entretenaient à cet effet des magasins à Sète et à Agde. Pendant la guerre de l'Indépendance des États Unis, la fabrique travailla à plein, 200 métiers battaient en usine, 150 dans la ville, 150 dans la campagne et on occupait plus de 10.000 fileuses⁴. Elle déclina après le Traité de Versailles ; la Révolution arrêta tous les métiers, mais la préparation du Camp de Boulogne entraîna une reprise momentanée. La ruine finale de la marine française à la fin de l'Empire causa une profonde décadence.

Néanmoins, le tissage de la toile se prolongea au XIX^e, mais sous la seule forme du travail à domicile. La vallée du bas Aveyron en fut le dernier centre ; encore en 1870, la *ribière* était tout en chanvre. A Bioule, Piquecos, Léríbosc, beaucoup de gens étaient tisserands ; Montricoux servait de capitale à cette dernière zone textile ; là, habitaient les négociants ; ils allaient acheter dans les foires voisines la filasse préparée dans les campagnes et, en même temps, ils vendaient la toile⁵. Ainsi, autant pour le chanvre que pour la soie ou la laine, on ne sut pas maintenir au XIX^e siècle l'avance acquise au siècle précédent ; bien au contraire, on revint à des modes de travail qui rappelaient le XVII^e siècle.

L'INDUSTRIE COTONNIÈRE.

Il en fut de même pour l'industrie cotonnière. La Moyenne Garonne fut parmi les premières régions françaises où le travail du coton fut introduit. On essaya d'abord des étoffes mélangées dites « tire-

1. Arch. Gironde. C. 3.553. — Arch. Gironde intendance. C. 31. « Notice sur l'établissement en 1762 avec l'appui de l'intendant Boutin d'une manufacture de toile à voile par Gounon et Delatour, érigée en 1763, en manufacture royale, afin de rendre la marine française indépendante des étrangers ».

2. GALABERT. *Montpezat*. 1918, p. 25. Tonneins possédait aussi une petite usine de toile à voile.

3. GRANAT. *La manufacture de toile à voile d'Agen*. Revue de l'Agenais 1902, p. 314.

4. Statistiques du Lot-et-Garonne par le préfet Pieyre en l'an X, et Arch. Nat. F. 12 1552. Statistiques manufacturières 1811. Arch. Lot-et-Garonne. L. 32 an II. État des filassiers qui travaillent chez Gounon, et P. 200. Noms des filassiers de Tonneins-la-Montagne.

5. On fabriquait aussi les licous ; 300 personnes y étaient occupées à Montricoux et Penne. PORTAL. *Le Tarn au XIX^e siècle*, p. 143. A Négrepelisse, il y avait une petite industrie spéciale de toile à sacs, appelée « rondelats », qui servait aux fabricants de Montauban pour l'emballage des soieries. GASC. *Géographie du Tarn-et-Garonne*. 1872, p. 129-131.

taine », chaîne de chanvre et tresse de coton¹. Le plus souvent, le coton venait tout filé du Rouergue² ; il se monta bientôt en Moyenne Garonne quelques filatures à Montpezat, à Négrepelisse : à Montpazier, l'hôpital, transformé en manufacture en 1776, occupa les jeunes filles à la filature du coton au rouet. Ce travail se répandit même dans les campagnes et l'on se mit à tricoter des bas de coton à la place des bas de laine³.

A Marmande, en 1790, s'établit un atelier de filature occupant 120 personnes et employant des mulls-jennys⁴.

C'est à Agen que l'industrie cotonnière se développa le plus ; la décadence de la serge et de la toile à voile y laissait des bras libres. En 1785, s'installa une fabrique de « moltons et couverts de coton » qui bientôt occupa de 12 à 1500 personnes⁵.

Un peu auparavant, s'était fondée l'industrie des indiennes ou toiles peintes qui, d'abord monopolisée par la compagnie des Indes, venait d'être rendue libre. Introduite en 1760 à Nantes, elle s'installa dès 1775 à Agen⁶. En l'an IX, il y avait quatre de ces fabriques à Agen et une à Villeneuve-sur-Lot. Au début, les cotonnades blanchies venaient directement des Indes pour être imprimées, ; puis les fabriques locales fournirent une partie des toiles. On faisait des mouchoirs à fond bleu indigo ou à fond rouge garance.

Cette industrie cotonnière fut une des rares qui prospérèrent pendant la Révolution à cause de la suppression de la concurrence anglaise. En 1789 elle fournissait 10.000 pièces et employait 125 ouvriers ; en l'an IX, elle en produisit 22.500 et utilisait 280 ouvriers⁷. Mais au début du XIX^e siècle, les toiles peintes suisses prirent peu à peu la place des produits agenis. Toutes les usines de coton arrêterent entre 1815 et 1825.⁸

1. LAFONT DU Cujula. Ouvr. cité. 1806, p. 224.

2. LAMOUREUX. *Statistique, an IX*. Rev. Agenais. 1902, p. 501.

3. Arch. Nat. F. 12. 1339 et 1377 : Curieux rapport sur la visite de cet hôpital industriel. Arch. Gironde. C. 3592. C. 183.

4. Arch. Nat. F. 12. 1338. Arch. Lot-et-Garonne. G. 29, P. 287.

5. A Agen en 1785, on fit venir « des ouvriers cardeurs, des fileuses et moulineuses, pour donner le torce au coton, des tisserands, chardonneuses, apresteurs, et autres personnes nécessaires pour faire des élèves, ce qui est d'autant plus avantageux que les fabriques de serge et étamine déclinent par le défaut de consommation. La plus grande partie du coton vient des colonies françaises d'Amérique ». Arch. Nat. F. 12. 1407. — Arch. Lot-et-Garonne M. II. statistique. an III.

6. Arch. Gironde. C. 2485 : manufacture de « toiles peintes à l'instar de celle de l'Angleterre », élevée à Agen par le sieur Bory en 1775.

7. LAMOUREUX *Statistique an IX*. Agenais 1902, p. 505. LAFONT DU Cujula. *Le Lot-et-Garonne* 1806, p. 236.

8. Ch. BALLOT. *Introduction du machinisme dans l'industrie française*. 1923, p. 155. Il se maintient cependant jusqu'en 1890 au Passage-d'Agen une usine travaillant le coton. En 1870, elle employait encore 300 ouvriers faisant marcher 50 métiers. En 1715, s'était installée à Agen une petite manufacture travaillant le poil de chèvre et faisant des espèces

**L'INDUSTRIE
CHAPELIÈRE.**

Cette industrie textile très variée se complétait d'une active chapellerie, établie surtout en Agenais occidental. Au XVIII^e siècle, Sainte-Livrade et Laparade faisaient des chapeaux de drap ; Port-Sainte-Marie et Villeneuve avaient un quartier des chapeliers¹, mais c'étaient surtout Clairac et Sainte-Bazille qui furent les villes chapelières²; les trois quarts des habitants étaient employés au chapeau ; La Réole et Marmande possédaient en outre chacune une centaine d'ouvriers chapeliers. Le chapeau de drap fut remplacé, à la fin du XVIII^e siècle, par le chapeau de feutre et l'industrie se maintint très active durant le XIX^e³. Le feutre était foulonné dans les campagnes durant l'hiver comme travail de complément ; la garniture se faisait à domicile et en ville. L'étoffe était obtenue en mélangeant laine et poil de lapin ; cette industrie faisait vivre de nombreux chiffonniers qui concentraient les peaux de lapin récoltées dans une vaste région. Les peaux étaient vendues à Toulouse et les poils apportés à Clairac⁴.

En 1885, commença la concurrence anglaise et belge qui réussit à produire un chapeau de laine (vendu à trois francs soixante et appelé par dérision le « trois françois ») qui supplanta le chapeau de feutre plus cher. Les fabriques de Quillan, Mazamet achevèrent la ruine de la chapellerie agenaïse⁵. Beaucoup de chapeliers garonnais allèrent s'installer dans les usines de l'Aude, causant une dépopulation marquée. La chapellerie ne réapparut à la fin du XIX^e siècle que sous la forme toute différente du chapeau de paille dont la fabrique se localisa à l'autre extrémité de la Moyenne Garonne, à Septfonds et Caussade en Bas-Quercy.

§ II. — LES AUTRES INDUSTRIES D'EXPORTATION.**LES MINOTERIES**

Après le textile, la plus active industrie en Moyenne Garonne était celle de la minoterie. Au XVII^e siècle, elle n'était encore qu'une industrie purement locale comprenant de très nombreux moulins, disséminés

de camelots dont il se débitait beaucoup en Espagne. On y employait 400 personnes. Cf. *Mémoire* manuscrit de la généralité de Bordeaux en 1715, par LAMOIGNON DE COURSON publié par Revue de l'Agenais 1884, p. 514. et Arch. Gironde C. 1580 : rapport de M. d'ORGEMONT sur la filature de lin établie à Eymet en 1765.

1. L. BASTIDE. *Laparade*. Paris 1910, p. 6. Minutes Sirven, étude Beyriac à Port-Sainte-Marie en 1655.

2. La rue Esclopière à Clairac était tout entière habitée par les petites gens du chapeau.

3. A la grande exposition de 1806, on note les chapeaux de Marmande. Notice des objets envoyés à l'exposition de 1806.

4. En Bas-Quercy, Montauban et Moissac, possédaient quelques ateliers de chapeaux de feutre.

5. R. L. ALIS. *Histoire de Sainte-Bazille*. 1892, p. 436. DUFONT. *Notice sur La Réole*, 1839, p. 236.

à travers les campagnes. Le moulin était le plus souvent double : moulin de *pech* (de hauteur) et moulin de *ribière* dans les petites vallées ; les forces motrices de l'eau et du vent étaient ainsi complémentaires ; les moulins de *pech* étaient utilisés à la belle saison, quand les eaux étaient basses ¹. Sur les buttes calcaires, les moulins formaient de véritables colonies qui ornaient de leur silhouette la crête des nombreux *pechs* ; ainsi à Monségur, Loubès-Bernac, Laparade, Penne, Tourtrès.

Mais au XVII^e siècle, le travail de la meunerie changea totalement ; la Moyenne Garonne, par l'extension du système cultural blé-mais, devint un grand pays à blé. Cette richesse, elle la dut sans doute au climat et au sol, mais elle la dut aussi aux rivières qui facilitèrent l'exportation et donnèrent la force de leur courant pour transformer les grains en farine. Déjà depuis longtemps sur le Lot et sur le Tarn, les berges encaissées et fixes avaient permis d'y appuyer des barrages, des *payssières*, munis de moulins latéraux ² (photo 58). La plupart dataient du Moyen Age et portaient des défenses ³. Mais à partir du XVII^e siècle, c'est la Garonne qui devint le fleuve des moulins, non pas des moulins de barrage, impossibles à installer du fait des berges instables et submersibles, mais des *moulins à nef*, c'est-à-dire montés sur bateaux et actionnés par de grandes aubes tournantes ⁴.

La fabrication de la farine se perfectionna. Les *moulins à nef*, disposant de la force de Garonne, produisirent des farines plus variées et plus fines. On obtenait quatre qualités : la première, blutée à 50 %, donnait la « fleur de marine », ainsi appelée parce qu'elle s'exportait par mer en petits barils ou minots (85 kg), les deuxième et troisième, appelées

1. A Saint-Paul-la-Bouffie sur le Lemboulas, il y avait une corporation de meuniers, possédant plus de dix *payssières* (barrages) sur la rivière ; à Cazillac au long de la Barguelonne, on en comptait 5 sur 1.800 mètres. Cf. Abbé BUZENAC. *Une paroisse rurale*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne. 1912, p. 102.

2. Sur le Lot, on comptait 17 de ces gros moulins de barrage en Lot-et-Garonne. LAFONT DU CUIJULA. *Le Lot-et-Garonne*. 1806., p. 191.

3. Moulin de Lustrac, commune de Trentels, bâti en 1292 sur le Lot et transformé en forteresse au moment des grands troubles du XIV^e siècle. THOLIN. *Note sur la féodalité en Agenais*. Revue de l'Agenais, 1899, p. 77. L'un des plus anciens est le moulin de Gajac près de Villeneuve-sur-Lot fondé en 1185. J. SERRET. *Le moulin de Gajac*. Bordeaux. 1880. Sur le Dropt, les moulins de Bagas et de Labarthe, tous deux du XIV^e siècle, sont aussi des moulins fortifiés, de même, le moulin de « nostré Henri » sur la Gélise. La minoterie était déjà ancienne et importante à Moissac en 1566. A. F. A. S. Le Tarn-et-Garonne, p. 104. Les moulins d'Aiguillon sont dits très actifs en 1569. ALIS. *Histoire d'Aiguillon*, 1895, p. 1 à 10.

4. Autour d'Agen en 1768, on comptait quinze moulins ; à La Réole, il y en avait quatre à côté l'un de l'autre ; à Gironde, trois. Arch. Lot-et-Garonne 1738. C. 7. Arch. Nat. F¹⁴. 1195. Les principales régions de ces moulins étaient celles d'Auvillars, d'Agen, du Mas-d'Agenais et de Meilhan. Voir Etat des *moulins à nef* sur la Garonne, dressé à la suite de la Visite faite du 6 au 21 janvier 1768 par les officiers de la navigation. Arch. Lot-et-Garonne. C. 8.

« sembles » et « résillons », étaient expédiées en Languedoc ou Gironde ; on consommait sur place la quatrième ou « repasse », elle était employée aussi dans les amidonneries locales ¹. Des négociants prennent la direction de cette nouvelle meunerie et lui font subir la même évolution que d'autres négociants firent accomplir à l'industrie des textiles ; elle devint une industrie à large fonction commerciale. Les *moulins à nef* se trouvaient directement sur la grande voie de circulation de la Garonne ; les bateaux n'avaient qu'à les accoster pour se charger ou se décharger ; cette facilité permit d'attirer non seulement les blés du pays, mais encore des blés lointains et orienta les farines vers les exportations outre-mer par Bordeaux ; la Moyenne Garonne devint la grande zone minotière du Sud-Ouest ².

Les négociants étaient essentiellement des « minotiers », c'est-à-dire qu'ils cherchaient à produire cette fine farine expédiée en « minots » ; ils achetaient les froments les plus renommés : blés de Lalbenque et blés de *serres* et aussi les meilleurs blés de tout le Sud-Ouest : blés de Gascogne, d'Albigeois, voire même de Languedoc ³. Ils furent les principaux agents des importants progrès accomplis dans la culture du blé au XVIII^e siècle dans l'Aquitaine tout entière.

Comme pour le textile, les ports de la Garonne concentrèrent la plupart de l'industrie et du négoce des grains : les minotiers devinrent des personnages, à l'égal des marchands drapiers et, comme eux, ils furent autant fabricants que commerçants. A Moissac, on voit encore leurs luxueuses habitations à trois étages. A Montauban, en 1786, les moulins préparent 800.000 barils de farines ; ils occupent 1.800 à 2.000 ouvriers, établis surtout dans le quartier Sapiac et Sapiacou ⁴. ; ils sont la propriété d'une société de « parsonniers » et ils servent tour à tour de moulins à blé et de moulins à foulons ; certains actionnent même des filatures.

Les deux industries textiles et minotières sont ici associées ; les moulins

1. Amidonneries de La Réole, Montauban, Clairac. Arch. Gironde. C. 1605 années 1780, C. 2485, année 1778.

2. A. Agen, on signale des *moulins à nef* dès le XVI^e siècle. Arch. de la ville d'Agen, année 1591. CC. 86.

3. DUTIL. *État économique du Languedoc au XVIII^e siècle*, p. 695. Ils fabriquèrent en outre des biscuits pour les gens de mer et pour les nègres de la traite. Arch. Gironde 1642. 1643. — Au XVIII^e siècle, le minotier Besombe à Puymirol avait ses bateaux sur la Garonne, il expédiait directement aux Antilles ; il louait des caravanes de mulets pour transporter ses blés jusqu'à la rivière (renseignement de E. LAFONT, instituteur à Puymirol.)

4. Plusieurs amidonneries et une fabrique de poudre à poudrer accompagnaient ces minoteries ; non loin, Caussade et Albias avaient aussi des minoteries. En Bas-Quercy, à la fin du XVIII^e siècle, le travail du blé occupait plus de 3.000 ouvriers. Arch. Lot. C. 383 année 1782. — Arch. Nat. D. IV. bis. 97. — Réponse du subdélégué de Caussade aux questions de l'intendant de Gourgues. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne 1911, p. 66. DOUMERC. *Histoire de l'industrie dans le Tarn-et-Garonne*. A. F. A. S. 1902, p. 68.

de Garonne représentaient la grande force motrice et servaient à tout usage : il y avait des moulins à foulon, appelés *batan*, des moulins à teinture, des moulins de « parador » pour l'apprêt des draps, des moulins pasteliers pour réduire en poudre les « coques » de feuilles de pastel, des moulins à tan, des moulins à huile pour écraser les noix, appelés *tombeloly* ou *trouillié*.

Malheureusement dès le début du XIX^e siècle, la décadence est sensible. Le minot perd sa réputation : la plus grande minoterie de Montauban, celle des Violets d'Aignan, s'arrête en 1802. En 1811, en Tarn-et-Garonne, on ne compte plus que 17 minoteries, fournissant 100.000 quintaux, tandis qu'avant la Révolution, 60 fabriques travaillaient 400.000 quintaux ¹. Les moulins à nef gênaient la navigation ; on leur fit une guerre acharnée. En 1830, on réclama leur suppression totale et, en 1850, il n'y en avait plus. En même temps, disparaissaient toutes les autres fonctions des moulins ; on ne fait plus d'huile de noix, on ne foule plus les draps, on ne broie plus d'écorce de tan ; c'est un horizon de travail et de vie qui s'est fermé ; la Garonne cessa complètement d'être employée comme force motrice.

LA FAÏENCERIE D'AUVILLARS.

La minoterie, comme l'industrie textile, était directement liée à la voie fluviale. Le fleuve fut encore le principal responsable d'une autre industrie, la faïencerie ; les bateaux pouvaient seuls assurer un trans-

port lointain de ces articles pesants et fragiles.

Sur les hautes terrasses de Garonne, les sols de *bouvées* des anciennes alluvions constituaient une bonne terre à poterie et les nombreux bois taillis de ces terres peu fertiles facilitaient l'alimentation des fours. La région des confluent du Tarn et de la Garonne groupa cette industrie ; là, se trouvaient de vastes réserves de bois : forêts de Montech, grands bois de Lomagne. Déjà à l'époque gallo-romaine, Cosa (commune de Lamothe-Capdeville) était célèbre par ses poteries ². Non loin de là, à Arthus, fut installée, en 1739, une faïencerie de luxe ³.

Mais le principal centre de cette industrie fut Auvillars ; on y comptait au XVIII^e siècle 3 ou 400 potiers, ouvriers nomades et souvent étrangers ; il y avait des tourneurs flamands, des céramistes italiens, des potiers maures, réfugiés d'Espagne ; en outre, de nombreux bûcherons et charbonniers surtout Ariégeois, travaillaient dans les bois voisins pour alimenter la cuisson. Même la vente des produits se faisait souvent par l'intermédiaire d'étrangers ; des colporteurs génois venaient charger des bateaux entiers de poteries

1. Arch. Tarn-et-Garonne. M. 182.

2. Plusieurs poteries portaient la marque « Cosa », « Cosias ». DEVALS. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1873, p. 178.

3. Correspondances des contrôleurs généraux Orry, de Machault avec l'intendant l'Escalopière en 1745 sur la faïencerie d'Arthus. Arch. Lot. C. 198.

qu'ils allaient vendre dans les foires en suivant les rivières ; Bordeaux recevait beaucoup de ces poteries et en exportait au-delà des mers, en Bretagne et jusque dans les colonies.

C'était une faïence qui imitait le Rouen ou le Gênes¹. Toute la région voisine se mit au travail de la poterie : Lavit et Beaumont-de-Lomagne n'exercèrent pas d'autres industries, Saint-Loup et Mondon avaient leur usine de faïence ; un peu plus loin, Montauban eut deux faïenceries². Négrepelisse fabriquait la « terrosaïlle » (souponnière de terre). Le long du fleuve, le travail de la poterie essaima : quelques patrons d'Auvillars installèrent autour de la forêt du Mas-d'Agenais plusieurs ateliers, notamment au Mas, à Meilhan, à Samadel³. Ces ateliers ne fabriquaient que des articles communs, des terrines rouges appelées « oules », ils avaient un écoulement seulement régional.

Au cours du XIX^e siècle, la faïencerie d'Auvillars entra en décadence. La concurrence de la porcelaine, qui se développait à Limoges, réduisit les débouchés de la faïence artistique. En 1850, Auvillars ne fabriquait plus que des « oules » et tous les ouvriers décorateurs et peintres s'en étaient allés. Aujourd'hui, il n'y a plus aucun atelier de poterie, tout est disparu ; les anciens fours tombent en ruine.

TANNERIES ET CORDONNERIES.

Comme l'industrie de la faïence, le travail du cuir en Moyenne Garonne présenta au XVIII^e siècle l'aspect d'une industrie d'exportation.

La vallée de la Garonne marquait approximativement la limite entre deux modes de chaussures : au Sud en Gascogne, c'est l'espadrille en semelle de corde, l'« esparteïllo » à l'espagnole ; au Nord, c'est la bottine de cuir⁴. Aussi le travail du cuir est une vieille industrie ; la charte de La Réole de 1255 parle longuement des « affachador » (tanneurs)⁵. On est étonné du grand nombre des tanneries au XVIII^e siècle en ces pays où le bétail est rare ; elles étaient concentrées principalement sur les limites orientales du Bas-Quercy, au bord des causses. Là, se faisaient d'importants échanges de bestiaux entre Auvergne et Garonne ; l'on était, en outre, voisins des troupeaux de moutons caussenards et les bois fournissaient abondamment du tan par les chênes des *garrouilles*⁶ et aussi par une autre plante

1. LAFONT DU CUYULA ouvr. cité. 1806, p. 240. FORESTIÉ. *Anciennes faïenceries*. Rev. Agenais 1876, p. 160. Ed. GARNIER. *Les faïences anciennes du Sud-Ouest* 1898.

2. FORESTIÉ. *Une ancienne faïencerie montalbanaise au XVIII^e siècle*. Recueil soc. sc. lettres et Arts du Tarn-et-Garonne, 1875, p. 417-435.

3. Arch. Gironde, C. 349.

4. Plus au Nord, dans le Massif Central, le sabot de bois est la chaussure la plus courante des campagnards.

5. GAUBAN. *Histoire de La Réole*. 1873, p. 74.

6. Les chênes des *garrouilles* de Mouillac étaient recherchés par les tanneurs.

à tanin, le sumac. Le centre du travail était à Puylaroque et le nom de *pélarouquet* était devenu synonyme de cordonnier ; il s'y monta deux manufactures de cuir ¹. Cette industrie avait essaimé dans les environs ; le petit hameau d'Espagnol était peuplé de cordonniers, de même Loubejac ; Caussade comptait en 1764 deux manufactures de cuirs, Bruniquel avait beaucoup de cordonniers ; les tanneries étaient nombreuses aussi à Montauban, où l'on comptait dix maîtres tanneurs, dirigeant 80 fosses ; ils étaient groupés sur le petit ruisseau de l'Amoudonne ². L'industrie du cuir était moins importante en Agenais qu'en Bas-Quercy ; néanmoins, il y avait à Agen une usine de ganterie, qui fabriquait 4.000 douzaines de paires et employait plus de 100 ouvriers ³ ; La Réole avait une petite chamoiserie ⁴ ; à Puymirol, le quartier de la citadelle était peuplé de cordonniers qui travaillaient pour les négociants d'Agen ⁵. Cadouin possédait de grosses « foires de cuir » et beaucoup d'habitants y étaient cordonniers. Sur le Dropt, il y avait un chapelet de petites tanneries : Issigeac, Eymet, Duras.

Cette industrie utilisait à l'origine les peaux du pays, mais bien vite, elles ne suffirent plus à alimenter les nombreuses fabriques. Dès le XVIII^e siècle, les peaux de bœufs, vaches et veaux étaient amenées d'Amérique espagnole par Bordeaux ; les pays de Moyenne Garonne furent parmi les premiers à utiliser les nouvelles richesses de l'élevage du Sud-Amérique ⁶. Les cordonniers allaient vendre eux-mêmes leurs chaussures dans les foires du Quercy ou du Languedoc. L'exportation se faisait sous la forme du colportage : nombreux étaient les cordonniers qui partaient exercer leur métier au loin, confectionnant les bottines sur place, avec du cuir provenant des tanneries quercynoles.

Malheureusement, la décadence commença dès la fin du XVIII^e siècle ; en 1781, l'établissement de droits d'entrée sur les cuirs entrava cette industrie ; la suppression des importations de peaux d'Amérique pendant les guerres de l'Empire accentua la crise ; en 1806, la ganterie d'Agen est réduite au quart de son chiffre de 1789 ; bientôt, elle disparut. Aujourd'hui, le nouveau développement de l'élevage en ces régions n'a guère entraîné de relèvement dans cette antique industrie ; la grande tannerie de Castelmoron

1. Réponses du subdélégué de Caussade aux questions de l'intendant de Montauban, de Gourgues. 1764. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 66.

2. Envoi de cuirs noirs tannés au sumac pour harnais venant de Montauban pour l'exposition de 1806. PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistique de la France*. 1808. T. II. Tarn-et-Garonne. A Saint-Antinon, dès le XV^e siècle, tout le quartier de Bessarel était rempli de tanneries. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 266.

3. LAFONT DU CUIJULA. *Le Lot-et-Garonne* 1806, p. 219.

4. DUPIN. *Notice sur La Réole*, 1839, p. 236.

5. Renseignement de M. LAFONT, instituteur à Puymirol. et Arch. Lot-et-Garonne. M. 12, année 1807.

6. LAMOUREUX. *Statistique an IX*. Rev. Agenais. 1902, p. 233.

a été fermée en 1886, les cordonneries de Bruniquel et Puylaroque sont totalement arrêtées ; les tanneries de Montauban, encore actives en 1890, sont à peu près abandonnées aujourd'hui¹.

INDUSTRIE DE LA PLUME.

L'importance de l'élevage de la volaille et spécialement des oies maintint longtemps une industrie d'exportation presque unique en France, celle de la plume à écrire, groupée à Valence-d'Agen et Auvillars, au centre de la région du plus dense élevage des volailles ; il y avait 7 fabriques à Valence, deux à Auvillars et une à Montaignut-de-Quercy. De petits marchands récoltaient la plume dans la campagne et dans les foires et la vendaient aux fabricants. Chaque aile d'oie ne donnait que deux plumes bonnes, les « plumes de marque » à canon très large. A la fin du XVIII^e siècle, on produisait par an à Valence 900.000 plumes à écrire, cette production s'exportait au loin, jusqu'au Levant et en Espagne ; souvent, c'était l'ouvrier fabricant qui allait lui-même vendre sa production aux foires de Beaucaire ou de Bordeaux. Avec les plumes de déchet, on fabriquait des cure-dents ou des plumes de parure. Les petites plumes s'expédiaient comme « plume à couette » dans les pays froids du Nord ; on y exportait annuellement 900 quintaux de duvet d'oie.

Cette industrie est aujourd'hui à peu près disparue ; la plume métallique, introduite d'Angleterre au début du XIX^e siècle, est venue ruiner complètement la branche la plus lucrative ; il n'y a plus que quelques petits ateliers de plume de parure, liés aux fantaisies changeantes de la mode².

§ III. — LE TRAFIC OUTRE-MER.

Toute cette active vie industrielle de Moyenne Garonne, si variée au XVIII^e siècle, est en étroite dépendance avec la vie commerciale ; l'industrie ne se comprend pas sans le négoce, les négociants en ont été les initiateurs et les débouchés sont toujours hors du pays, souvent très loin. L'actuelle in-

1. A. Montauban, une fabrique de tiges de chaussures s'était montée avant la guerre, mais elle n'a pas repris depuis. La fabrique actuelle des chaussons de basane est le dernier prolongement de l'ancien travail du cuir (*voir page 270*).

2. LAMOUREUX. *Statistique* an IX. Rev. Agenais 1902, p. 382. Arch. Lot-et-Garonne M. 12. 1807-1813. Notice des objets envoyés à l'exposition de 1806 par le département du Lot. — Autour de Montaignut-de-Quercy, la femme travaille l'hiver à domicile à la confection de « mouscal » ou « émouchettes », caparaçons à mailles pour protéger la tête des bestiaux des piquûres de mouches. — Autour de Montcuq, un émigré revenu de Paris introduisit en son pays la fabrication des houpettes, (sortes de tampons pour appliquer de la poudre de riz). — Autour de Montpezat et La Française, les femmes s'emploient parfois l'hiver à enfiler des perles pour la fabrication de fleurs artificielles, de même, autour de Lauzun et Eymet.

dustrie des conserves, comme l'ancien travail des textiles et des minots, ont, à ce point de vue, la même physionomie. La Moyenne Garonne n'a jamais été un pays à économie fermée ; au XIX^e et XX^e siècle, le commerce des denrées périssables oriente la production agenaise vers des villes lointaines ; au XVIII^e siècle, la vie économique est attachée au commerce maritime et s'appuie sur la navigation en Garonne ; deux cycles de vie commerciale se succèdent en relation avec les deux phases de la vie industrielle.

**L'HISTOIRE
DU COMMERCE
DU BLÉ.**

Le plus important produit d'exportation lointaine était jadis le blé. Pendant longtemps, la Moyenne Garonne fut un des principaux pays producteurs de blé. Tandis que la plupart des autres régions de

France souffraient de la disette de blé, ici, il fallait plutôt s'assurer des acheteurs. Les Intendants intervenaient souvent pour obtenir des permis d'exportation, alors que, partout ailleurs, on était sous le régime des prohibitions de sortie ¹.

Les blés s'exportèrent d'abord dans le Bordelais viticole qui manquait de grain ; en 1415, la Jurade de Bordeaux décréta qu'on ne recevrait de vin du Haut-Pays qu'à condition d'apporter un nombre égal de tonneaux de blé ; le blé servit de passeport pour le vin ². Les causses du Quercy au Nord de Cahors, en grande partie couverts de bois et de vignes, étaient un autre lieu d'ancienne exportation ³. C'est à partir du XVII^e siècle, que le commerce du blé garonnais prit toute son ampleur, grâce à l'introduction d'une plante de substitution, le maïs ; cette nouvelle culture entra dans les assolements sans diminuer les emblavures, en prenant la place de la jachère ; surtout elle entra dans l'alimentation du paysan qui se contenta d'une

1. En 1800, époque où la production avait déjà sensiblement diminué, on calcule que les récoltes dépassent encore d'un quart les besoins de la consommation locale. PEUCHET et CHANLAIRE : *Statist. France*. 1808. T. II. Lot-et-Garonne, p. 11.

2. Livre de la Jurade, p. 332, 387, 396, et MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux* ; T. I. 1892, p. 187. Sous la Révolution, le Bordelais est largement approvisionné en blé par l'Agenais. Réquisitions d'Isabeau et Tallien qui réclament le 1/5 des grains du Lot-et-Garonne pour approvisionner Bordeaux. Arch. Lot-et-Garonne, P. 179 et 260. Au Moyen-Age, le péage de Marmande tirait sa richesse des droits perçus sur chaque « conque de blé ». THOLIN. *Notes sur les péages du pays d'Agenais*, Revue de l'Agenais, 1923, p. 275.

3. En 1289, les villes de Lauzerte, Molières, Montcuq expédiaient leur blé vers Cahors. LACOSTE : *Histoire du Quercy*, T. II. 352. Le pays des *serres* fut longtemps le principal *fromental* de Moyenne Garonne. Le canton de Castelnau-Montrâtier était appelé « le grenier à blé du département du Lot ». En 1789, on dit : « Le pays du Quercy n'est propre qu'aux vignes ; les grains qui s'y recueillent sont insuffisants, année courante, pour la nourriture ». Arch. Nat. F¹⁴. 1204. En 1906, on constate encore un commerce de blé actif des cantons de Montcuq, Castelnau, Lalbenque, vers ceux de Limogne, Lauzès. — *Notice sur le commerce des produits agricoles*. Ministère agriculture, 1906, p. 206.

farine de maïs, ainsi le blé fut presque entièrement réservé au commerce ¹. A l'achèvement du canal du Midi, s'ouvrirent de nouveaux débouchés vers le Bas-Languedoc ; les blés de Quercy se répandirent par cette voie d'autant mieux que les plaines languedociennes, jusqu'alors pays à blé, devinrent zone de vignobles ² ; ils pénétrèrent même jusqu'en Provence, en Espagne et en Italie ³.

Mais le principal marché des blés de Garonne fut un marché lointain, celui des comptoirs coloniaux. Colbert instaurait alors sa politique coloniale et maritime ; les relations se multipliaient entre Bordeaux et les Antilles. Les colons des « Isles françaises » avaient besoin de blé, il leur fallait des farines sèches, capables de supporter sans altération les longs voyages sous un climat chaud et humide ; les blés durs de Moyenne Garonne, surtout les blés de *serres*, répondaient tout à fait à ses exigences, ils devinrent les blés des colonies ⁴. Par la suite, ils devinrent même à ce point spécialisés dans cette fonction, que, pour la consommation locale, on importait parfois des blés de Bretagne ou de Pologne (Dantzig) ⁵. Les colonies étaient alors vouées à la monoculture ; pour les Indes Occidentales, sucre, mélasse et rhum, pour le Canada, pelleteries ; cette monoculture était telle que les coloniaux dépendaient quant à leur alimentation des arrivages d'Europe : blé de Garonne, viandes d'Irlande.

On exportait le blé en farines et les nombreux *moulins à nef* de Garonne fabriquaient une sorte de farine pour l'exportation, appelée *minot*, c'est-à-dire mise en barils ⁶. C'est vers 1670 que les meuniers devinrent *minotiers* et qu'ils approvisionnèrent les Amériques ⁷. Moissac fut le plus important

1. Encore en 1850, le pain dans les *serres* ne comprenait qu'un tiers ou un quart de farine de froment, le reste était composé de maïs. BARTAYRÉ. *Statist. agricole*, 1852, p. 388.

2. L'évêque de Saint-Papoul, en 1706, se plaint « que le canal débite une si grande quantité de blé de Guyenne qu'on ne peut plus vendre les blés de Languedoc et que si, pour donner à la Guyenne le moyen de débiter ses vins, il a été défendu au Languedoc de faire descendre les siens par la Garonne avant Noël, les mêmes considérations doivent faire défendre à la Guyenne de porter ses blés en Languedoc depuis la récolte jusqu'à la fête des rois ». Cité dans MONIN : *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc sous l'intendance de Basville*, p. 385.

3. PEUCHET et CHANLAIRE : *Statist. France* 1808, T. II. Tarn-et-Garonne, p. 18.

4. Le cahier des doléances de Montcuq en 1789 réclame que le commerce des grains dans les Iles d'Amérique soit protégé. Ce baillage n'a d'autres ressources pour le paiement des impôts. Arch. Lot. Cahiers.

5. En 1769, dans la généralité de Bordeaux, on se plaint que les blés sont trop chers par suite du commerce des Iles auxquelles s'envoie tout le blé de la province. Arch. Gironde C. 2667. En 1773, inquiétudes causées aux fabricants de minots et marchands de grains de Montauban par l'attitude de la populace qui ne veut pas laisser exporter le blé de minot. Arch. Lot. C. 250.

6. Le mot minot s'appliquait à l'origine à un petit baril en bois de hêtre, on parlait de minots de sel.

7. Les minotiers avaient dans les ports de grands magasins à farines où les barils atten-

port minotier ; à la fin du XVIII^e siècle, Montauban le supplanta ¹. A un moindre rang, venait Puymirol ; beaucoup de « marchands blatiers » y habitaient, ils recueillaient les blés de *serres* et les amenaient au port de Las Peyres sur la Garonne ; au XVIII^e siècle, on construisit même une route spéciale aboutissant dans la commune de Lafox à un port appelé « Port des Fariniers » et la route était connue sous le nom de « chemin des Fariniers » ². Plus en aval, au Mas-d'Agenais, on embarquait les blés du Queyran et de Nérac ³.

En 1789, en Agenais, on mettait en mouture pour l'extérieur, environ 250.000 hectolitres, représentant un chiffre d'affaires de 4 à 5.000.000 livres et le Bas-Quercy livrait annuellement aux colonies 450.000 hectolitres. Saint-Domingue, la plus riche des Antilles françaises, était le principal acheteur ; Bordeaux lui expédiait annuellement 400.000 quintaux de farine ⁴.

Mais la fin du XVIII^e siècle fut marquée par l'apparition de concurrents qui, progressivement, enlevèrent à la Moyenne Garonne son ancien marché d'outre-mer. Dès 1772, les négociants en minots de Moissac se plaignent de la facilité que les « Américains » ont d'approvisionner les colonies françaises : pour conserver leur monopole, ils veulent qu'on interdise les relations des Antilles avec les jeunes États-Unis ⁵. Peu après, le commerce des blés souffrit beaucoup des guerres de la Révolution et de l'Empire ; il reprit ensuite, mais diminué et avec les seules colonies restantes : Antilles, Sénégal et aussi Algérie au début de notre établissement ⁶. Mais bientôt, l'Algérie devint productrice et exportatrice ; Marseille reçut des blés d'Afrique, puis de Russie, et le Languedoc fit venir ses blés de Marseille. D'ailleurs, la Moyenne Garonne cessait peu à peu d'avoir une large surproduction ⁷. Le système

daient les convois de bateaux ; à La Magistère, le grenier à blé existe encore et il sert aujourd'hui d'école communale ; dans le petit port de Bonnaud, on voit un de ces vastes greniers, qui est un des seuls bâtiments encore debout de ce bourg en ruine.

1. PEUCHET et CHANLAIRE (T. II. 1863. *Tarn-et-Garonne*, p. 18) notent : « les grains occasionnent de grandes spéculations à Montauban qui est le centre de l'entrepôt des départements voisins ».

2. Arch. Lot-et-Garonne, 1775. C. 19 et M. 12, année 1807.

3. Jusqu'en 1843, les mercuriales de Puymirol et du Mas-d'Agenais contribuaient à déterminer le prix du blé dans le Sud-Ouest.

4. AMÉ. *État économique sur le tarif des douanes*, p. 81. Cf. Tableau des exportations des blés de Garonne à la Martinique. Arch. Gironde. C. 1435. (année 1773). Arch. Tarn-et-Garonne. M. 182 ¹

5. Arch. Lot. C. 383.

6. L'Enquête agricole de 1814 signale que le Tarn-et-Garonne exportait environ le quart de sa récolte en blé (p. 555) et l'Enquête agricole départementale de 1866 cite des négociants de Villeneuve, expédiant leur blé au Sénégal, à la Martinique et à la Guadeloupe. Lot-et-Garonne, 1866, p. 287.

7. Déjà en 1860, on constate une baisse sensible des blés en Lot-et-Garonne. Cf. Enquête agricole départementale 1862. Lot-et-Garonne, p. 263.

blé-maïs ne donnait plus les rendements d'autrefois, la production du blé tomba en Lot-et-Garonne de 600.000 quintaux en 1820, à 200.000 quintaux en 1914 ; en 1920, ce département n'a plus fourni que la moitié de sa consommation, et, en 1926, les deux tiers.

Cependant pour le commerce, la récolte locale n'a pas perdu son intérêt ; les blés de Garonne sont en France parmi les premiers offerts ; au lieu des blés durs pour minots, on s'est mis à cultiver des gros blés hâtifs, dits « blés primeurs ». L'ancienne pratique du système des *dépiquages* sitôt la récolte rend ces blés vendables dès le début de juillet à une époque où les demandes sont actives. Aussi une grande partie des blés de Garonne continue à s'exporter. Cette sortie oblige naturellement à recourir à des importations pour approvisionner le pays ; le commerce des grains a conservé, malgré la réduction de la production, une certaine importance.

COMMERCE
DES
VINS ET PRIVILÈGE
DE BORDEAUX.

Après le commerce des blés, le trafic le plus important était celui des vins, commerce de transit, car les pays de Moyenne Garonne ne furent jamais de grands pays viticoles. Les vins descendaient des Hauts-Pays par les rivières, surtout du Quercy par le Lot qu'on appelait la « rivière des vins »¹, tandis que la Garonne avec ces moulins était davantage la « rivière des blés ».

Cette descente des vins ne fut pas aussi libre que celle des blés. De bonne heure, les gens du Bordelais cherchèrent à se réserver les fructueuses exportations des vins et à réglementer les arrivages des autres régions d'Aquitaine. Tout un arsenal de privilèges défendait les « vins bourgeois » du Bordelais. Déjà en 1373, le roi d'Angleterre interdisait aux vins du Haut-Pays, dits « vins de Haut », de débarquer à Bordeaux du 8 septembre à Noël². En réalité, on espaçait les arrivages suivant l'éloignement ; les premiers vins qui pouvaient se rendre à Bordeaux étaient ceux de l'Entre-deux-Mers qu'on acceptait après la Saint Martin (11 novembre). Les vins « des pays rebelles », c'est-à-dire en guerre avec l'Angleterre : Gaillac, Cahors, ne pouvaient arriver qu'à la Saint André (30 novembre) et encore ils devaient attendre la Noël pour être vendus. L'ordonnance de Louis XI (mars 1461) décréta que tous les « vins de Haut » n'avaient le droit de naviguer sur Garonne avant Noël que jusqu'à Saint-Macaire ; ils devaient attendre là pour aller plus en aval et entrer à Bordeaux ; l'importance de Saint-Macaire dérive de cette disposition ; cette escale servait d'avant-port fluvial à Bordeaux vers l'intérieur et l'antique alliance de ces deux villes provient de ces règle-

1. Le Mémoire des intendants de 1698 signale le Lot comme étant la voie fluviale la plus importante pour les vins. En 1289, le péage du Temple-sur-Lot tirait ses plus gros revenus des droits perçus par « pipe » de vin. Arch. Lot-et-Garonne. E. supp. 3607.

2. Arch. Gironde. C. 1613, 1636 et 2605.

ments. La Réole avait une situation instable ; à certaines époques, on lui accordait le privilège de Bordeaux ¹ ; Meilhan aussi l'obtint par intervalles, ainsi sous Édouard III ² ; la frontière de ce qu'on appelait le Haut-Pays varia entre Saint-Macaire et Meilhan suivant les complaisances des Bordelais ³.

Ce retard, apporté à la descente des vins avait pour but de réserver aux seuls vins du Bordelais l'accès des grandes foires de la Saint Martin qui commençaient dès le 15 octobre et où s'approvisionnaient chaque année la « flotte des vins » pour l'Angleterre et les pays du Nord ; cette flotte quittait Bordeaux dans le courant de novembre pour arriver à destination avant le Christmas. On aimait alors les « vins chauds » et c'était un grand avantage que de pouvoir vendre les vins aussitôt les vendanges, quand ils « travaillaient encore » ⁴. Pour prévenir les fraudes possibles, on obligeait les « vins de Haut » à s'entreposer exclusivement aux quais et magasins des Chartrons à Bordeaux ⁵. En outre, on n'avait pas le droit de se servir pour ces vins du type de barrique employé par les négociants Bordelais. ⁶ Naturellement, les vignerons du Haut protestèrent et c'est un chapitre bien fourni dans l'histoire de la Garonne que celui de leurs réclamations ⁷.

1. MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux*, 1892. T. II, p. 222. Le 21 mai 1358, confirmation par Édouard III des privilèges de La Réole de vendre ses vins à Bordeaux en toute saison. Arch. historiques de la Gironde. T. I. 1859, p. 305.

2. FR. MICHEL : *Histoire du commerce de Bordeaux* T. I., p. 251.

3. Turgot, en 1776, lança un édit qui permit aux vins du Haut-Pays de descendre à Bordeaux en tout temps, mais l'édit ne survécut pas à ce ministère et il faut attendre la Révolution pour voir abroger l'ancien privilège.

4. Ces vins jeunes étaient aromatisés avec de la cannelle, des clous de girofle et de l'iris de Florence : Mémoire de l'intendant de Bordeaux, BAZIN DE BEZONS. 1698. Bibliothèque de Bordeaux, manuscrit n° 736. D. 2.

5. Arch. Gironde. C. 1616.

6. En 1724, « défense à tout maître de bateaux de transporter des vins étrangers en la sénéchaussée et pays bordelais, logés en barriques de construction, jauge, couverture et cerclages propres à la dite sénéchaussée ». Arch. Gironde. C. 1816. Les Bordelais avaient le monopole des tonneaux en châtaigniers cerclés en « aulan » (noisetier) et dont le jaugeage était supérieur d'un cinquième aux vaisseaux vinaires des autres régions. Cf. BENZACAR : *Administration d'Aubert de Tourny*, p. 52. G. MARTIN : *Histoire de la barrique bordelaise*. Arch. hist. de la Gironde. T. XLII. 1907, p. 428.

7. Arch. Lot-et-Garonne. E. supp. 2212. Extrait du procès intenté au XV^e siècle par les syndics des hauts Pays de Guyenne contre Bordeaux sur les vins. Arrêt du Grand Conseil du 14 octobre 1499 ; défense au Bordelais de prohiber le passage des vins venant du pays en amont de Saint-Macaire après la Saint Martin d'hiver. Dans les cahiers des États généraux d'Agenais de 1649, on lit : « plaise au roi accorder à son pays d'Agenais la liberté du commerce en tout temps sur les rivières Lot et Garonne... Ils en sont privés par l'autorité que votre ville de Bourdeaux a usurpé pour estre la capitale de la province, laquelle permet la dessente des vins de la Haute Guienne qu'après la Nouel, et encore les proroge quend bon leur semble et aussy, par la diversité de jauge des barriques, empesche tant qu'elle peut le vante desdits vins ». THOLIN : *Les cahiers de l'Agenais aux États-*

LES VINS
DU HAUT-PAYS
AU SERVICE
DE BORDEAUX.

Pour tourner le privilège de Bordeaux, on recourut à une série de pratiques. Le développement des eaux-de-vie dans la région de Marmande et d'Armagnac était un des moyens employés; leur transport était plus facile que celui du vin et leur entrée à Bordeaux n'était pas réglementée. L'impossibilité d'exporter avant la Noël donna aussi l'idée de produire des « vins pourris », faits avec des raisins récoltés en décembre et recouverts d'une moisissure spéciale. On chercha également à transporter la vendange encore en fruits; de nombreux bateaux amenaient d'Agen et de Clairac à Bordeaux des cargaisons de raisins qu'on vinifiait dans les celliers bordelais et qui s'écoulaient comme vins de Bordeaux ¹.

Mais les vins du Haut-Pays servaient surtout au coupage, c'étaient des « vins médecins »; forts en tanin et élevés en alcool, ils étaient les complémentaires des « vins de grave » bordelais, beaucoup plus légers et qui ont besoin d'être corsés ²; on les nommait aussi « vins de cargaisons », parce qu'ils rendaient les vins de Bordeaux plus faciles à exporter outre-mer, les vins forts, tenant mieux la mer ³. Déjà en 1350, on note qu'on laisse entrer à Bordeaux les vins du Haut-Pays forts et foncés « por acoloriar ses vis » ⁴. Le Mémoire de l'intendant Basville (1698) précise que « les Bordelais ne pouvaient se passer des vins de Gaillac pour accomoder les leurs ». En 1662, on déclare « qu'il manque aux vins de graves le corps et la force » ⁵. Les vins de coupage par excellence étaient ceux de Cahors, de Gaillac, de Villaudric.

Ainsi, les Bordelais, non seulement imposaient aux vins du Haut-Pays une date d'exportation tardive, mais encore ils dominaient leur mode d'utilisation ⁶. Combien différente fut la politique viticole suivie par Nantes sur la

généraux, Revue de l'Agenais, 1883, 510. Arch. Gironde, C. 1.617, année 1775 : *Requête de l'Agenais et du Quercy au sujet de la descente de leurs vins à Bordeaux*. Voir dans les Archives du Tarn-et-Garonne les doléances aux États-Généraux par le Bas-Quercy en 1789, on réclame « que le commerce des vins soit dégagé de toute entrave, cette récolte étant la ressource unique des habitants de la province ».

1. Arch. Gironde, 4.062, année 1590. Arch. Lot-et-Garonne, M. 12, an III.

2. Ces vins de Haut étaient parfois inbuables, tellement ils étaient teintés et forts. On peut les comparer aux vins actuels du Minervois, très tanniques, très élevés en alcool et vraie teinture qui, aujourd'hui, servent souvent encore de vins médecins pour les vins du Bordelais ou pour ceux de la plaine de Béziers. Les vins d'Algérie jouent également cet office.

3. Arch. Lot-et-Garonne, L. 71, 1^{er} pluviôse an II. « Les vins du ci-devant Quercy sont les seuls qui puissent supporter le trajet jusque dans les Indes ».

4. Arch. Municipale Agen, B. B. 16. En 1311, il passa devant Langon 41.739 tonneaux de vin du Haut-Pays. FERRET : *Les vins de Bordeaux. Essai historique et statistique* 1892, p. 8.

5. RIOL : *Vignobles de Gaillac*, 1913, p. 150.

6. Bordeaux suivit une politique analogue pour la fabrique des biscuits, faits avec la farine de Moyenne Garonne et qu'on vendait aux gens de mer pour la traite des nègres. En

Loire, aucune entrave ne fut mise à la descente des vins d'Anjou, de Touraine et de Sancerre ; le ruban des vignes y est beaucoup plus continu que sur la Garonne ; on parle des « vins de Loire » et non des vins de Nantes, tandis qu'en Garonne, on parle seulement des « vins de Bordeaux » ; les vignes ici sont attachées au port plutôt qu'au fleuve ; elles ont prospéré autour du port et au détriment des pays plus éloignés.

La politique viticole bordelaise explique en partie la carte des vignobles : en Aquitaine, les vignes sont développées aux deux extrémités ; à l'Ouest, vins faibles du Bordelais, à l'Est, vins forts des calcaires du causse et du Gaillacois ; entre les deux, la Moyenne Garonne ne fournissait pas de vins aussi tranchés ; ceux qu'elle donnait, étaient trop voisins des vins du Bordelais, aussi le privilège de Bordeaux s'exerça surtout contre elle ; elle resta zone médiane, privée de grands vignobles ; mais elle profita de sa situation intermédiaire pour se réserver le transit des vins et bénéficier de ce négoce, qui se fit en bonne partie dans ses ports, région de commerce et non région de production ; curieuse répartition de l'activité viticole, dominée davantage par des faits de circulation que par les conditions naturelles de la production.

Au XVIII^e siècle, ce fut à Clairac sur le Lot que se concentra le plus gros commerce des vins grâce aux apports du Quercy ¹. Plus tard, quand les vins de Quercy furent atteints par la crise phylloxérique, la Moyenne Garonne maintint cependant sa fonction de négoce, elle servit alors d'intermédiaire entre Bas-Languedoc et Bordeaux et le principal port aux vins se transporta sur la Garonne, à La Magistère ².

Au long de cette route du vin, que resta si longtemps la Garonne, s'était développée une active industrie de la tonnellerie, répartie dans les différentes escales des vins : La Magistère, Layrac, Sainte-Bazeille, Caumont, Buzet, Marmande... En aval, Saint-Macaire, était le principal centre des tonneliers et « pipotiers ».

LES AUTRES PRODUITS D'EXPORTATION.

Les blés et les vins servirent de base au commerce garonnais, mais d'autres produits vinrent accompagner ces deux exportations essentielles. Plus que le vin encore, la prune était une récolte destinée au

1739, Bordeaux essaya d'interdire l'exportation du biscuit des Hauts-Pays pour se réserver cette fabrication. MALVEZIN. *Histoire du commerce de Bordeaux* T. III, p. 105, Arch. Gironde, C. 1642 et 1643.

1. Le Mémoire des intendants de 1698 déclare que c'est la ville de l'Agenais qui compte le plus de marchands de vins.

2. La prospérité des négociants en vins de La Magistère date de la seconde moitié du XIX^e siècle et aussi, à un moindre degré, celle des négociants de Layrac et Buzet, également sur la Garonne. En 1902, plus de la moitié du trafic de descente sur le canal latéral est composée de vins de Languedoc, 47.000 tonnes sur 90.000 tonnes. Rapport du Conseil général du Lot-et-Garonne. 1902. p. 70.

commerce, la consommation locale était insignifiante. En 1764, l'intendant de Montauban déclare que, pour les prunes sèches, plus des trois quarts passent en Hollande et en Angleterre ¹. Les pruneaux étaient les principaux fruits d'hiver des pays septentrionaux; ils permettaient de compléter le cycle de l'alimentation fruitière de ces régions, ils étaient moins chers que les figues sèches et plus adaptés pour combattre les maladies d'hiver. Ils servaient aussi pour les approvisionnements de bord; pendant les longs voyages en mer, on les employait comme correctif d'une nourriture de salaisons et de conserve. Les navires s'arrêtaient volontiers à Bordeaux pour se les procurer et ces fruits contribuaient au succès du port comme escale ².

Les autres produits d'exportation lointaine étaient le tabac à râper de Clairac, qui s'expédiait en Irlande et Hollande, les safrans, concentrés par le port de Cayrac sur Aveyron et surtout les *coques* de pastel ou *cocagne* dont le commerce fut si lucratif durant le XVI^e siècle; on les transportait en bateaux entiers en Flandres, Angleterre et Espagne. Une grande partie de l'agriculture de Moyenne Garonne servait à alimenter le commerce maritime ³. Les produits des industries, installées sur les rives de la Garonne, étaient également presque tous orientés vers la mer et les pays d'outre-mer : corderies de Tonneins et Marmande qui approvisionnaient Bordeaux et les autres ports de l'Océan jusqu'en Martinique et Guadeloupe; grande manufacture de toile à voile d'Agen, où l'on faisait aussi de grosses toiles pour vêtements de marins; tissage de « cadis » qui avait comme principal débouché le Canada; métallurgie du Pays au Bois de Belvès qui travaillait à la fonte de chaudières de cuivre pour les sucreries des colonies d'Amérique ⁴; même le charbon de terre du Haut-Quercy (Cransac) s'exportait vers la mer, principalement à Brest ⁵.

1. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1911, p. 57. Le Mémoire sur la généralité de Montauban (1698) parle du transport qui s'y fait de prunes enfermées dans des tonneaux pour le compte des Anglais et des Hollandais dont le produit va « à plus de 100.000 escus chaque année commune ».

2. Aujourd'hui, le commerce de la prune a baissé à cause des concurrences de pruneaux étrangers et surtout par suite d'une autre organisation du régime alimentaire : les fruits hâtifs de printemps et les fruits de l'hémisphère Sud permettent de compléter le cycle alimentaire en fruits autrement que par le pruneau. En 1926, la France n'a exporté au Pays-Bas que 24 tonnes de pruneaux.

3. MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. II, p. 210. Arch. Gironde C. 3802, année 1590. Concession au comte de Gramont des droits sur le pastel, perçus à Langon, jusqu'à concurrence de 50.000 balles. id, C, 4.062. GUÉNOT : *Toulouse et le commerce du pastel*. Bull. soc. de géographie de Toulouse T. XXIII, 1903, p. 111 à 134.

4. Arch. Lot-et-Garonne L. 54 année 1792.

5. En 1670, Colbert écrivait : « Tenez la main à ce qu'il soit envoyé quantité de charbon de terre du Quercy à Brest »; cité par SAINT MARTY : *Histoire populaire du Quercy* p. 147. Mémoire des intendants de 1698.

GENS DE RIVIÈRE
SONT
GENS DE MARINE.

Ainsi le fleuve conduisait le commerce vers l'Océan ; les habitants furent également portés vers l'extérieur par l'active circulation qui descendait le courant. Facilement et fréquemment, ils devinrent marins, colons ou commerçants dans les pays exotiques ; bien que loin de la mer, les rives de Garonne jouèrent le rôle d'une façade maritime, elles furent comme un long golfe marin.

Tous les bateliers s'intitulaient « gens de marine » ; ils étaient depuis Colbert inscrits maritimes et « servaient » dans la flotte de guerre ; de nombreux habitants d'Auvillars, Malaussé, La Magistère, à 300 kilomètres de la mer, avaient navigué plusieurs années sur l'océan¹. A Lagruère, on se plaint en 1779 que la population diminue « en raison des longs services imposés aux jeunes gens dont on fait des matelots » ;² le Mas-d'Agenais compte de nombreux capitaines de marine marchande ;³ les rives de Garonne étaient une pépinière de marins ; la navigation en mer comptait comme un important horizon de travail⁴.

LES ÉTAPES
DU COMMERCE
MARITIME.

Une telle orientation vers la mer profita surtout au commerce. Dès le Moyen Age, ces pays privilégiés servirent de complément aux régions plus désertées, riveraines des mers du Nord, à l'Angleterre surtout, qui fit durant quatre cents ans de la Moyenne Garonne une sorte de colonie d'exploitation. Les pays garonnais apparurent alors comme une zone quasi-méditerranéenne, ayant port sur l'Atlantique et qu'on pouvait atteindre sans faire le grand tour de Gibraltar et sans s'exposer aux dangers des Barbaresques. Presque autant qu'en Méditerranée, on y trouvait blé, vigne, fruits secs, plantes tinctoriales ; on les appelait, « pays de cocagne ». Le com-

1. A La Magistère en 1770, le matelot Jean Bonnefon fit au service du roi cinq campagnes sur mer. Arch Gironde 3576. Aujourd'hui, on ne trouve d'inscrits maritimes qu'en aval de Casseuil et de Caudrot en Bordelais, région, où la marée commence à se faire sentir et où débute la navigation à voile. Aux inscrits maritimes, était réservé le monopole de la pêche en rivière et beaucoup de pêcheurs étaient d'anciens matelots de la flotte.

2. Arch. Lot-et-Garonne E. supp, 1686. Les rôles d'équipages des vaisseaux, que le comte de Grasse conduisit en Amérique au XVIII^e siècle, montrent l'importance du recrutement maritime en Agenais. Revue de l'Agenais 1925, p. 359.

3. M. JORET : *Le Mas d'Agenais, ses relations avec l'Amérique*. Revue de l'Agenais, 1913, p. 133, et Revue de l'Agenais 1929 p. 53. Au Passage-d'Agen, une importante confrérie de Sainte Catherine réunissait les marins ayant servi dans la flotte royale. Abbé MARBOUTIN : *Sainte Catherine d'Alexandrie, patronne des mariniers d'Agen et du Passage*. Semaine religieuse du diocèse d'Agen, bull. N^o 78 p. 10. 1923.

4. Beaucoup de gens d'Auvillars ont fait la campagne d'Amérique avec Rochambeau. Dans les cimetières, on trouve souvent l'indication : « matelots morts en mer » ; ainsi à Malaussé, plusieurs marins sont indiqués au cimetière, morts à Rio-de-Janeiro. LABOUCHE. *Marins et soldats agenis de la guerre d'Amérique (1778-1783)*. Revue de l'Agenais, 1927 p. 245.

merce avec l'Angleterre fut surtout un commerce de vins ; l'Aquitaine resta la colonie viticole de l'Angleterre durant trois siècles ; un acte d'enregistrement, fait à Londres en 1292, mentionne les noms de nombreux marchands de vins de La Réole, venus en Angleterre pour régler leurs comptes se montant à plusieurs centaines de livres sterling¹. A l'inverse de ce qui se passe en général dans les colonies d'exploitation, le négoce était ici entre les mains des autochtones et non des conquérants ; les négociants garonnais eurent même à Londres des hôtelleries françaises².

La fin de la domination anglaise marqua une ère de crise. Au XVII^e siècle, l'Angleterre ne recevait plus que 15.000 tonneaux de vin de Garonne. Mais déjà l'émigration protestante apportait une nouvelle orientation au commerce garonnais vers les pays du Nord : Pays-Bas, Allemagne, Terres Baltiques, Scandinavie. Beaucoup de protestants d'Aquitaine s'étaient réfugiés aux Pays-Bas, ils conservèrent des rapports avec ceux de leur famille restés en Garonne et ils se firent leurs commissionnaires³. Les réformés, qui avaient abjuré, assuraient sur place les expéditions à leurs parents expatriés. Le succès des pruneaux d'Agen, des eaux-de-vie de Marmande, des « vins pourris » de Clairac, tint en partie à ces affinités religieuses⁴. On exporta même du vin à Saint-Petersbourg ; Pierre le Grand aimait le vin du Quercy et,

1. D. BRISSAUD. *Les Anglais en Guyenne*. Paris, 1875. — J. MOISANT. *Le Prince Noir en Aquitaine*. Paris, 1894. — J. J. C. TAUZIN. *Les sénéchaux anglais en Guyenne*, 1137-1453. Revue de Gascogne, 1891. ED. TROPLONG. *De la fidélité des Gascons aux Anglais pendant le Moyen-Age*. Revue d'histoire diplomatique 1892. Un registre de douanes de 1308, conservé aux archives de Londres, mentionne des négociants de Sainte-Bazeille, Marmande, Port-Sainte-Marie, Clairac, le Mas-d'Agenais... FR. MICHEL : *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. I, pp. 85, 173, 223, 225. Les vins de Quercy approvisionnaient aussi la Normandie ; DELISLE (*Les Classes agricoles en Normandie*, 1903, p. 418) rapporte que la vigne fut très répandue en Normandie jusque vers le XII^e siècle. L'avènement des princes Plantagenet, qui étaient aussi les suzerains d'Aquitaine, facilita l'accès des vins d'Aquitaine et fit disparaître les vignobles normands.

2. Telle cette hôtellerie, tenue par Catherine de La Réole, dont on a retrouvé les comptes qui notent le passage de gens de Beauville, Montauban, La Réole. GAUBAN : *Histoire de La Réole*, p. 141. Pendant la guerre de Cent ans, un Bordelais, Gabeys, fut à la fois maire de Londres et de Bordeaux.

3. A Amsterdam, les Duthil, Farges, Castang, à Rotterdam, les Denis et Brinihol, n'oublièrent pas, en pratiquant leur commerce, qu'ils étaient de souche agenaise. Les familles caussadaises, établies à Berlin, Stettin, firent de même. Revue de l'Agenais, 1893, p. 549 et 1897, p. 347. GALABERT-BOSCUS : *Caussade*, p. 260.

4. GRANAT : *Le livre d'or de la vigne en Agenais*, p. 54. Les Fabres de Rotterdam recevaient les vins et eaux-de-vie, dont ils faisaient négoce, de leurs parents de Verteuil en Agenais ; les Sageran de la Grange, restés à Clairac, correspondaient avec les Duthil d'Amsterdam. A Puymirol, Bianabé était demeuré agenais en devenant « nouveau converti » et il achetait presque toutes les prunes de l'endroit pour les expédier à des cousins réfugiés à Anvers, Hambourg et Stettin. Cf. LAFONT : *La tradition du Crocotaco*. Agen, 1922, p. 13.

actuellement encore, le vin de Cahors désigne en Russie le vin de messe ¹. Le commerce avec la Hollande devint vite important, car il ne s'agissait pas seulement d'approvisionner ce petit pays, mais, par son intermédiaire, tous les états de l'Europe du Nord. Il se composait surtout d'eaux-de-vie et de prunes. Les eaux-de-vie, produites par le Nord de l'Agenais (région du Dropt), s'écoulaient le plus souvent par Libourne et la Dordogne où pouvaient accoster directement les bateaux hollandais ². En 1721 à Bordeaux, les expéditions de pruneaux atteignaient 262.000 livres tournois pour l'Angleterre et 1.545.000 pour la Hollande ³.

Mais déjà alors, une nouvelle activité commerciale était apparue, plus maritime et plus lointaine encore : la Moyenne Garonne, après avoir servi de complément aux pays septentrionaux devint complémentaire des pays coloniaux : Indes orientales et Indes occidentales. Elle assura leur alimentation en blé d'abord, mais aussi en vin et en eau-de-vie ⁴. Ce fut l'époque du grand commerce maritime qui occupa tout le XVIII^e siècle. Caussade, malgré son éloignement de la mer, est la ville la plus orientée vers les pays d'outre-mer, on n'y parlait que d'aller aux « Iles » ; les riches maisons, qui ornent la place de l'hôtel de ville, ont été construites par des armateurs, enrichis surtout dans la traite des noirs, certains sont rentrés au pays, mariés à des créoles et accompagnés de domestiques nègres ; ⁵ ils avaient des comptoirs à Saint-Domingue, sur Le Mississipi, à La Barbade, au Cap... A Clairac, on trouve des exemples identiques : la famille Lagnelay dirige des moulins de canne à sucre à Saint-Domingue et au Cap ; les Denis ont de vastes propriétés aux Antilles ⁶. A Agen, les riches rentiers, qui étaient revenus d'outre-mer après fortune faite, s'appelaient des « Américains » ⁷. A Puymirol, des familles tenaient des comptoirs aux Antilles dès 1679 ; un Léonard, rentrant au pays 20 ans après son départ, est surnommé « la Martinique » ⁸ ; d'autres

1. HENRI DE FRANCE : *La traite foraine d'Auvillars et les transports de vins*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 52.

2. Ceci explique pourquoi les anciennes rues de Libourne sont pavées en gros galets glaciaires, provenant des ports hollandais où ils avaient été chargés comme lest.

3. MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux*, T. III, p. 260.

4. Le livre des Jurades de Clairac (1753-1768) indique que beaucoup des vins rouges de Quercy s'expédiaient au Canada, Cf. Revue Agenais, 1882, p. 315. Laffon de Ladebat de Bordeaux en 1772 transportait des vins de Quercy aux Indes « où on ne peut se passer de ce genre de vin ». Arch. hist. Gironde, T. I, 1859, p. 262.

5. GALABERT-BOSCUS : *Caussade*, p. 260.

6. M^{lle} DE BELLECOMBE : *Les Denis, une famille bourgeoise de l'Agenais du XVII^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1894, in-8^o.

7. Tel ce Denaix dont la contribution patriotique de 1790 s'éleva à 1079 livres. GRANAT : *La Révolution municipale d'Agen en 1789*. Revue de l'Agenais 1905, p. 83.

8. E. LAFONT : *David Léonard*. Revue de l'Agenais, 1925, p. 87. E. RICHEL : *Voyage d'un cadet de Gascogne aux Isles du Vent et sous le Vent*. (1767, 69) ; Bull. soc. royale de

Puymirolais allèrent à l'Île Bourbon ¹. Des habitants de la subdélégation de Monflanquin se fixèrent au XVIII^e siècle, comme colons à Cayenne ², et ce sont des Agenais qui ramenèrent des Indes des modèles de cotonnades peintes et installèrent cette industrie dans la ville d'Agen.

Malheureusement, ce grand commerce maritime entra en décadence dès le début du XVIII^e siècle ; la politique de Louis XIV vis à vis de l'Angleterre ferma aux vins du Sud-Ouest les pays anglais, qui avaient été depuis si longtemps leur débouché normal. En 1703, par le traité de Méthuen, l'Angleterre prenait en une sorte de gérance la direction économique du Portugal, elle y développait les vignobles et Porto concurrença Bordeaux. Les eaux-de-vie furent plus atteintes encore : les Antilles étaient un de leurs débouchés essentiels ; mais dès 1750, on apprit à tirer l'alcool du sucre de canne, la vente des eaux-de-vie métropolitaines y fut complètement paralysée ; bien plus, en 1760, les alcools, « guildes et taphias », des « Isles » devinrent un article d'exportation et envahirent le marché européen. A partir de 1756, la guerre maritime rendit presque impossible le commerce avec l'Amérique ; le subdélégué de Clairac écrit en 1760 : « le débouché des colonies est à peu près interdit ». Le commerce avec la Hollande, à partir de 1753, diminua sensiblement par suite de la « guerre des tarifs ». En 1767, la perte des Indes et surtout du Canada avait entraîné la fermeture de beaucoup de petits ateliers de draps et de cadis dans les campagnes agenaises ³. Les coalitions de la Révolution et de l'Empire, la libération des noirs de Saint-Domingue, la prise de presque toutes les colonies, l'émancipation et le développement de l'Amérique, les crises viticoles, la baisse de la production du blé, tout contribua à restreindre l'ancien commerce de mer. ⁴

La Moyenne Garonne perdit ainsi l'avance qu'elle avait au siècle précédent. Longtemps, elle avait été, parmi les régions de France, une des plus ouvertes à la vie de relations générales. Le système de la production n'y était pas basé sur la seule consommation intérieure ; près de la moitié de ses produits était destinée au dehors. Mais au cours du XIX^e siècle, elle se referme lentement sur elle-même, et prend une part de plus en plus faible dans le mou-

géographie d'Anvers 1925, T. XLV, p. 175-243. Il s'agit de Florimond Boudon de Saint-Amans.

1. C'est un Léonard de Bellecombe, né à Puymirol, qui sous Louis XV fut le défenseur de Pondichéry.

2. Signalé dans Rec. soc. d'agriculture d'Agen, 1860, 63, p. 208.

3. Arch. Gironde, C. 3169.

4. En 1768, le consul de Clairac se plaint que les vins rouges ne s'exportent plus, comme autrefois, au Canada, que les vins blancs doux ne se vendent plus en Hollande. Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 2.084. En 1812, à Sainte Livrade, « le commerce des vins, depuis six ans n'a presque aucun cours ; les vins, qui sont un des produits essentiels de la localité, se consomment dans les environs ou restent dans les caves des propriétaires », Arch. Nat. F. ¹⁴, 1270.

vement commercial lointain ; la batellerie fluviale se meurt, le fleuve ne sert plus ; au milieu du XIX^e siècle, la dépopulation commence. De nos jours, apparaît un nouveau cycle commercial, lié à la production des denrées périssables et à l'extension des nouveaux moyens de transport : chemin de fer et automobile ; peut-être porte-t-il en germe les éléments d'une renaissance économique et démographique. Après avoir été tour à tour complémentaire des pays nordiques, complémentaire des pays coloniaux, actuellement, la Moyenne Garonne devient complémentaire de cette sorte de pays diffus qui s'étend chaque jour davantage, les grandes villes, le pays urbain ; comme les autres vallées fluviales françaises, le Rhône et la Loire, elle s'est mise au service des villes.

TROISIÈME PARTIE

LES GRANDES VALLÉES ET LA CIRCULATION

L'horizon de travail offert par les grandes vallées est le plus considérable de tous ceux présentés par les « milieux » de la Moyenne Garonne. Il s'y enchevêtre à la fois du travail agricole, du travail artisanal et surtout du travail de transport et de négoce. Or c'est la même population, les mêmes gens qui exécutent la plupart de ces travaux, passant de l'un à l'autre suivant les saisons. Force nous a été de maintenir l'unité de tout ce complexe de travaux et de l'étudier dans son milieu. Zone privilégiée, dit-on, en réalité zone de dangers où les hommes prennent parti dans la bataille que se livrent les eaux et les terres, zone d'effort où il a fallu les patients et longs travaux de tous pour utiliser le « portage par les eaux » et pour assurer une tranquille exploitation des terres riveraines, des *ribières*.

CHAPITRE PREMIER

Les grandes vallées ; leur aspect physique.

§ I. — LE PAYS DES RIBIÈRES.

ENCADREMENT
DES « RIBIÈRES. »

La Moyenne Garonne est le pays des multiples et petits reliefs : ondulations continues des terres de mollasses et vagues régulières et parallèles des étroits plateaux calcaires des *serres*. Cependant, de larges paysages de plaines s'interposent entre ces zones de bossellements. A l'inverse de la Gascogne sans cesse ondulée, la Moyenne Garonne possède près du tiers de sa surface en plaines, faites des larges vallées alluviales de la Garonne, du Lot, du Tarn et de l'Aveyron ; ce sont les terres de *ribières*¹. Ces terres ont une étendue suffisante pour former un pays avec genre de vie

1. Le mot *ribière* s'applique ici, non aux cours d'eau, mais aux terres de vallées. MEYNIER (*Ségalas Levézou, Chataigneraie*, p. 16) constate un emploi identique du mot *rivière* dans le haut Lot.

particulier. Les hommes ont eu à se défendre des divagations des fleuves et des inondations ; ils ont pu utiliser les eaux pour leurs industries et leurs transports. Des horizons de travaux tout différents se sont présentés à eux. Les habitants de ces vallées portent un nom particulier, ce sont les *ribiérencs* ou *planens*. (photo 5).

Ce pays des grandes vallées se limite aisément ; chaque vallée, en entrant dans cette zone de Moyenne Garonne, prend une physionomie spéciale. Les limites sont même plus nettes au long des rivières que sur les autres portions de la frontière.

Sur la Garonne en amont du confluent du Tarn, commence en effet un autre fleuve : la haute Garonne du Languedoc. La pente y est forte : 0^m56 par kilomètre, le débit, encore faible (3 m³ à l'étiage à Toulouse), n'a pas cette variété d'approvisionnement qu'on trouve dans la zone aval par suite des apports du Tarn et du Lot. La rivière coule dans une large vallée inondable, appelée « terre mouillat » en raison des fréquentes inondations ; elle dessine de nombreux anévrismes et petits méandres divagants. Les berges sont basses (moins de 3 mètres de haut), le fleuve ne remblaye pas, il creuse (photo 41) ; le lit est établi dans la mollassse qui est ici argileuse et imperméable, ce qui rend les irrégularités du débit particulièrement sensibles. A l'autre extrémité, vers l'aval, à partir de La Réole et du confluent du Dropt, une autre Garonne apparaît, si différente qu'elle a porté jadis un nom spécial : la Gironde ; aujourd'hui, ce nom s'est retiré vers la mer, au-delà de Bordeaux ¹. Cette Garonne subit l'action de la marée qui se fait sentir jusqu'à Moudiet, dans les mortes-eaux, jusqu'à Castets dans les vives-eaux, jusqu'à Caudrot, à 160 kilomètres de la mer, dans les marées d'équinoxe ; mais à partir de Castets, le flot montant ne produit jamais de vrai changement dans la direction du courant ² ; l'action des eaux marines s'arrête au coude de Langoiran qui fait office de barrage. La Garonne n'est plus dans cette section une rivière à courant unique, mais un fleuve à marées. Le lit, sans cesse dragué par les courants, est plus profond, il est cependant un lit de remblayement, creusé dans les alluvions ³. La gaine de la vallée se rétrécit à cause de la traversée des calcaires à astéries ; la plaine inondable, étroite constitue le domaine des *palus*, composés de sables et surtout de vase marine ; la Garonne perd ici son caractère de rivière à fond de galets ⁴. Une Moyenne

1. VALOIS, cite de nombreux textes du Moyen-Age qui plaçaient sur la Gironde : La Réole, Rions et Bordeaux. VALOIS. *Notitia Gallorum*, p. 222. — Voir aussi DESJARDINS. *Géographie de la Gaule romaine*. T. I. p. 237.

2. A Castets, la grande marée du 8 Septembre 1873 produisit la dénivellation suivante : haute mer 5^m 80, basse-mer 5^m 17. C'est dans ce bourg qu'est fixée aujourd'hui la limite du ressort maritime.

3. A Bordeaux, la roche en place ne se rencontre qu'à 15 mètres au-dessous de l'étiage.

4. En aval de Rions et Langoiran, on ne rencontre plus aucun banc de gravier.

Garonnes individualise facilement entre une haute Garonne languedocienne et une Gironde bordelaise.

Des délimitations aussi marquées apparaissent au long des grands affluents. Sur le Lot, le passage de l'Agenais au Quercy se traduit par une transformation totale de la rivière : tandis qu'en Agenais, c'est une large et riche vallée, assez rectiligne dans laquelle la rivière coule, enfermée à plus de 15 mètres de profondeur entre ses propres terrasses insubmersibles, en amont de Fumel, la vallée s'enchâsse dans les calcaires des causses, elle devient vallée à méandres encaissés, à *cingles*, dont le fond est inondable ; sur l'Aveyron, la section, qui relève de la Moyenne Garonne, se limite, comme sur le Lot, par l'apparition d'une vallée à méandres encaissés : les profondes gorges sinueuses de Bruniquel marquent l'entrée dans le causse en amont de Montricoux ; en aval au contraire, s'étend une large plaine submersible qui rejoint celle du Tarn. La vallée du Tarn quitte la Moyenne Garonne à Montauban ; là se termine aussi la plaine inondable ; en amont, la rivière coule, enserrée dans ses terrasses à la manière du Lot agenais ¹.

Tel est l'encadrement des terres de vallées en Moyenne Garonne. Les vallées sont ici moins des facteurs de mélange et de fusion entre les pays que des éléments de différenciation. L'individualité régionale est accentuée par le caractère propre des rivières ; la Moyenne Garonne est une unité hydrographique autant que territoriale.

LE SOL
DE LA PLAINE
INONDABLE.

Tandis que dans la haute Garonne, le lit et les berges laissent voir fréquemment la roche mollassique, ici la formation essentielle de la basse plaine est le galet ; la moyenne Garonne est une rivière à galets. La *grave* de Garonne atteint en moyenne de 0,05 à 0,15 ; l'épaisseur du banc de gravier est variable, souvent plusieurs mètres. Aujourd'hui, les courants déplacent très peu ces galets ; ce n'est pas le fleuve actuel qui les a apportés, ils constituent un legs du passé et représentent les apports des Garonne quaternaires, dont le régime était très différent de celui d'aujourd'hui. Actuellement, l'approvisionnement de la rivière en galets est restreint et se fait presque sur place par les terrasses latérales que le fleuve ronge ou que les petits affluents découpent ². (photos 40, 41, 42).

Cette *grave*, qui fait le fond de la *bassure*, est recouverte en surface par une couche de limon fin, appelé *lize*, *alizer* ou *badassil*, qui constitue le principal apport actuel de la Garonne. La composition en est très variable ; chaque inondation apporte sa *lize* propre ; suivant que les crues proviennent des

1. Les inondations de 1930, qui ont atteint les terrasses jusqu'alors inviolées, sont tout à fait anormales.

2. Fréquence des galets provenant des poudingues ferrugineux de la Lomagne et portant des traces de rouille.

Pyrénées ou du Massif Central, elles amènent des alluvions différentes. La *lize* du Tarn est souvent rouge chocolat, parce qu'elle est remplie de débris de grès triasique ; celle de l'Aveyron noirâtre à cause des schistes ; celle du Lot est souvent blanchâtre à cause de l'abondance du calcaire enlevé aux causses ; celle de la Garonne pyrénéenne est bistre. La *lize* ne se forme guère dans le lit du fleuve où le courant est trop rapide ; elle se dépose surtout à travers la basse plaine au temps des crues dans les eaux étales ou en voie de recul (photos 41 et 43).

Il est facile de juger l'importance de ce dépôt. Certains domaines ont été enclos de digues depuis le XVIII^e siècle ; privés de l'apport de la *lize*, leur sol est aujourd'hui en contrebas, souvent de plus d'un mètre. Autour de Lafox, une série de châteaux étaient jadis sur des mottes, ils sont aujourd'hui au niveau de la plaine : Lécussan, Dalbot ¹.

L'inondation n'apporte jamais de galets dans la basse plaine, mais parfois, quand il y a des courants, elle peut enlever la *lize* et découvrir les galets sous-jacents et ainsi perdre complètement la valeur du sol. Dans le lit même du fleuve, la berge abrupte et concave a toujours sa partie supérieure composée de cette *lize* et sa partie inférieure à fleur d'eau en galets, l'autre rive convexe et plate est formée d'un large *gravier* bombé, en sorte que, dans les méandres, s'opposent toujours la berge du *gravier* plus basse et la berge du limon plus haute qu'on appelle *matte*. Plus le *gravier* s'accroît, plus la berge de limon est érodée. De cette bataille entre *grave* et *lize* et de la variété de provenance des inondations, découle l'extrême diversité des sols de la vallée. Souvent, voisinent les terres les plus riches à profonde *lize* et les terres les plus pauvres à galets et sables.

La plaine inondable se divise en deux zones : la plus basse forme les *îles*, c'est-à-dire l'endroit où le lit de la Garonne se déplace, déterminant, tantôt de véritables *îles* au milieu du lit, tantôt des atterrissements latéraux qu'on appelle également *îles* ; c'est davantage le domaine des galets. Un peu plus haut se trouve une autre zone, les *mattes* ou la *matte ferme* ². Le fleuve n'y atteint qu'en périodes d'inondations et il n'y dépose que de la *lize*, aussi les *mattes* sont de riches terres alluviales qui s'opposent au *gravier* des *îles*.

1. Le Cartulaire du domaine de Lafox de 1283 indique : « mota ubi est turris de la Fos et clausura dicte mote, que mota circuitur fluminibus Garone et Seone ». Cartulaire publié par ED. CABIE, L. MAZENS. Paris 1887, p. 45. THOLIN, *Le Château de Lafox*, Revue. Agenais, 1901, p. 105. Cet exhaussement de Garonne empêche de pouvoir comparer les inondations anciennes avec celles du XIX^e siècle ; il semble que jadis les digues de 8 mètres n'avaient jamais été dépassées, aujourd'hui elles s'élèvent parfois à 11 mètres et l'inondation de 1875 a atteint 11 m. 75.

2. Ne pas confondre avec le même mot *matte*, employé dans la région de Marmande pour désigner les digues. Dans la région de Blaye et Lesparre, le mot *matte* désigne les terres d'alluvions qui bordent la Gironde et dont la richesse est telle qu'on n'a pas besoin de les fumer. FÉRET, *Statistique Gironde*, 1878 t. I, p. 44 et p. 520. RESLER T. III, p. 404.

La *matte* représente la terre solide ; quand le courant du fleuve mord sur elle, on dit qu'il « dématte ¹ ».

Ces terres de *mattes* sont relativement protégées des attaques de la Garonne ; pour elles, le danger vient plutôt des innombrables petits ruisseaux qui descendent des coteaux et traversent la basse plaine. Quelquefois, ces ruisseaux décrivent de grandes courbes en fer à cheval en suivant d'anciens méandres de Garonne où ils restent emprisonnés, mais le plus souvent leur cours divague, coulant sur un léger cône de déjection ² où ils ont tendance à s'ouvrir sans cesse de nouveaux débouchés ; à chaque grande inondation de Garonne, leur lit, en partie nivelé, change d'emplacement. Ils ravinent et charrient des graviers et des sables récoltés sur les hautes terrasses du fleuve et non du limon, comme la Garonne en inondation. Aussi, malgré leur faible volume, ils font souvent beaucoup plus de dégâts que le fleuve, ils remplissent les terres de mauvais sables, dits *sables bastards* et les digues, qui ont servi à enfermer leurs cours changeants, ont été parmi les premières construites. On s'est défendu contre eux avant de se défendre contre le fleuve ³ ; malheureusement, l'ancienneté de ces endiguements a entraîné une élévation progressive de ces petits cours d'eau par alluvionnement ; souvent, ils coulent à un niveau supérieur à celui des terrains voisins et les ruptures de digues causent des dégâts importants.

LES TERRASSES.

La plaine inondable est encadrée par de multiples terrasses étalées surtout sur la rive gauche. Leur étendue exceptionnelle provient du déplacement progressif du cours de Garonne vers sa rive Nord. Ces terrasses se succèdent latéralement, reposant sur les mollasses et ne s'emboîtent pas les unes dans les autres. La dérive du fleuve sur la rive droite s'est produite aux époques des hautes terrasses et celles-ci sont représentées seulement sur la rive gauche ; mais, après la construction de la basse terrasse, terrasse de 12 à 16 mètres, qui appartient au quaternaire à *Mammouths* et *Rhinoceros tichorhinus* ⁴, le fleuve ne semble plus soumis au même déplacement. La plaine inondable actuelle s'étend aussi bien sur une rive

1. « Etre en *matte* de Garonne » (avoir *matte* donnant sur la Garonne) peut être avantageux ; cela donne droit d'obtenir des concessions sur la zone des *îles*.

2. Rien ne rappelle ici les gouttières latérales qui égouttent le val de Loire. Observation de R. DION.

3. En aval de la Baise, l'Ourbisse et l'Avance prennent naissance dans les Landes et ne charrient que du sable ; les autres, la Baradasse le Bannieu, le Larrivou, le Magne, le Baqueyron, le Lizos viennent des coteaux avec forte pente et charrient du gravier.

4. Collection du musée d'Agen. Nombreux quartzites taillés moustériens trouvés dans la région de Toulouse, Musée de Toulouse : collection du Comte Bégouen ; collection préhistorique du Dr. ALIBERT à Montauban.

que sur une autre ; en amont du confluent du Tarn, cette plaine est même presque uniquement sur la rive droite ¹.

On a reconnu cinq terrasses. Nous ne retiendrons que celles qui représentent des sols différents et donc intéressent la géographie humaine ². Les deux terrasses les plus élevées, celle de 100 à 130 mètres au-dessus de la plaine submersible et celle de 70 à 90 mètres ³, sont composées de quartz en galets, surtout originaire de la haute vallée de la Neste, les éléments granitiques ont complètement disparu. C'est un terrain mauvais, sol d'argères rubéfiées, occupé par une ligne de forêts discontinues qui tracent une frontière entre Moyenne Garonne et Gascogne, lieu d'élection de petits pays marginaux, jadis très boisés : Lomagne, Brulhois, Queyran ⁴. La terrasse moyenne de 45 mètres a, en plus des quartz, de nombreux galets granitiques à demi-pourris. Elle donne les *boulbènes battantes* ou *boulbènes froides*, sol de *grave*, favorable aux forêts, mais de plus en plus la vigne à plants américains l'a envahie, (terrasse de Marcellus) ⁵. La basse terrasse varie entre 12 et 16 mètres.

1. Il semble difficile d'attribuer cette dissymétrie des terrasses à la seule influence climatique, à cause de la différence d'alignement des cours d'eau qui présentent cette particularité : rivières gasconnes, bas Tarn, bas Aveyron, Dordogne ; comment expliquer aussi l'absence de cette dissymétrie sur le bas Lot, cependant parallèle à la basse Dordogne ? Sans doute, la dissymétrie des petites rivières gasconnes et celles de la vallée de Garonne ne sont-elles pas de même nature et origine. Pour la Garonne, faut-il penser que les affluents pyrénéens et gascons, à l'ép. que glaciaire, ont surchargé à ce point d'alluvions le lit du fleuve qu'ils ont provoqué son déplacement vers le Nord ? Ce déplacement a dû aviver l'érosion des affluents de rive droite et, par contre, ralentir l'activité des rivières gasconnes dont la senilité marquée a favorisé, sembles-t-il, l'établissement par les agents climatiques d'une dissymétrie de leurs versants. Cf. plus haut, p. 313, note 4 et auparavant p. 15 note 3.

2. H. OBERMAIER *Beiträge zur Kenntnis des Quätärs in den Pyrenæen* (Archiv für Anthropologie. Neue Folge Bund. 1905-1906, n. 4 et 5. CH. DÉPÉRET. *Les glaciations des vallées pyrénéennes françaises et leurs relations avec les terrasses fluviales*. (C. R. Acad. Sc. T. CLXXVI, p. 1519 28 mai 1923. ABBÉ BREUIL ET L. MENGAUD. *Observations sur les terrasses de la Garonne dans les environs de Rieumes (Haute-Garonne) et les alluvions de la Bure, de la Galage et du Touch*. Revue d'Anthropologie, 34^e année, Septembre 1924, p. 322-332 avec 1 carte.

3. Nous avons préféré prendre comme base l'altitude de la plaine submersible plutôt que le niveau de l'étiage. Ce niveau ne reste pas parallèle aux terrasses le long du cours de Garonne et ne peut servir de base : la terrasse inférieure est à 3 mètres au-dessous de l'étiage à Bordeaux, à 5 mètres au-dessus à Agen, à 8 mètres à Toulouse, à 11 mètres à Muret, à 23 mètres à Cazères. Voir DENIZOT Bull. de la Carte Géologique n° 140, t. XXIV. 1920 ; n° 143, t. XXV. 1920-1921 ; n° 146, t. XXVI. 1921-1922 et 1925, n° 9, p. 130 et 131.

4. A hauteur de Toulouse, la forêt de Bouconne est installée sur ces terrasses. BLAYAC : *Observations géographiques sur la feuille géologique de Toulouse*. Annales de géographie, 1904, p. 84. Pour la région de Montauban, voir ALIBERT ET AYMAR : *Terrasses alluviales des environs de Montauban*, p. 1923, 5 p.

5. Il y a une terrasse locale de 25 à 30 mètres entre Fauguierolles et le Mas-d'Agenais en relation avec le débouché du Lot ; on trouve une terrasse du même genre autour de

On y trouve souvent des restes d'*Elephas primigenius* et des outils préhistoriques moustériens (gisement de Gironde)¹. Elle forme le palier le plus important ; c'est la seule terrasse qui existe à la fois sur la rive droite et sur la rive gauche, aussi rentre-t-elle tout entière dans le pays de Moyenne Garonne, tandis que les terrasses plus anciennes, localisées sur la rive gauche, servent de limites du côté de la Gascogne². Dans la langue populaire, cette basse terrasse est nommée la *haute plaine* ou *hauture* et elle s'oppose à la *ribière* ou *bassure*, qui est la plaine inondable ; le talus qui fait rebord s'appelle le *tap*. Cette terrasse a des éléments beaucoup moins altérés ; on y trouve encore des galets cristallins, et, en général, le sol n'est pas complètement décalcifié. Souvent, à une faible profondeur, deux mètres environ, existe un conglomérat ferrugineux, dur et imperméable, le *grep* ou *guif* qui constitue niveau d'eau.

Toutes ces terrasses sont composées d'un sol de galets qui se chauffe très rapidement au printemps et reste complètement desséché durant l'été, d'où le nom de *boulbènes chaudes*. Jadis, elles ne produisaient que des seigles et formaient de petits *ségals* isolés au milieu des régions à froment³. La transformation du pays s'opéra dès qu'on sut remédier à la sécheresse de l'été. On creusa des puits qui allaient chercher l'eau retenue par le conglomérat ferrugineux : puits à chaînes, norias, puits à balanciers, aujourd'hui de plus en plus, moto-pompes. Le jour où l'eau a été abondamment distribuée, ces *boulbènes* ont donné de riches récoltes de légumes. La *haute plaine* devient de plus en plus une zone de jardins ; près de Montauban, le pays de Villemade s'appelle l'*Ourtillet*, c'est-à-dire « les petits jardins ». L'évolution n'est pas encore complète, il reste encore des coins de landes. La *haute plaine* aurait besoin d'être davantage approvisionnée en eau ; peut-être qu'un jour, des canaux d'irrigation y conduiront l'eau de Garonne.

Quant aux vallées affluentes du bas Lot et du bas Tarn, elles sont presque entièrement occupées par les terrasses ; les rivières y coulent encaissées dans leurs propres alluvions anciennes, il n'y a de basse plaine inondable que dans la zone de confluence avec la Garonne, différence capitale entre le fleuve et ses affluents⁴. Les terrasses sont de composition plus riche et plus

Montauban, due au déplacement de l'embouchure du Tarn. CHAPUT, *Recherches sur les terrasses alluviales de la Loire et de ses affluents*, Paris, 1917, p. 278. Toutes ces terrasses élevées possèdent beaucoup d'étendues en landes, fougères, taillis de chênes et de châtaigniers. Voir les noms de Fauguerolles, Feugerolles, Fougueyrolles, Fougayrolles, Falgueyrolles, La Lanne (Lande) répandus sur les hautes plaines. Les beaux châtaigniers de la plaine de Carpette sont les derniers témoins des anciennes châtaigneraies.

1. Terrasses de Marmande, de Dolmayrac en face d'Agen et de Valence-d'Agen.

2. DENIZOT, *Contribution à l'étude du quaternaire en France*. Bull. de la Société géologique de France, 4^e série, t. XXIII, 1923, p. 384-430.

3. BARTAYRÉ, *Statistique agricole*, Agen. 1854 p. 393. JOUANET *Statistique Gironde*, 1837, t. II, p. 69. La haute plaine de Lamothe-Landeron produisait surtout du seigle.

4. D'où provient cette différence ? Sans doute du fait que la Garonne est en phase

variée que celles de la Garonne à cause de la multiplicité des horizons géologiques que traversent ces cours d'eau. Les cailloux de quartz et les éléments siliceux peu fertiles sont moins abondants, le diluvium calcaire domine, aussi la petite agriculture perfectionnée y est très ancienne¹. C'est à Clairac sur le Lot qu'ont été établis les premiers vergers de pruniers et les premiers champs de tabac. Les plaines du Lot et du Tarn sont plus évoluées au point de vue agricole que celles de la Garonne.

GARONNE
AGENAISE ET
GARONNE
MARMANDAISE.

Dans la vallée de la moyenne Garonne, deux régions distinctes se succèdent d'amont en aval : durant la traversée des calcaires au long du pays des *serres*, la vallée se présente avec des caractères autres que dans la traversée des mollasses en aval du confluent du Lot. Après l'immense étalement des embouchures mêlées de l'Aveyron et du Tarn, les *serres* marquent un brusque rétrécissement de la vallée ; à hauteur d'Agen, elle a au plus 2 kilomètres de large. Les plateaux calcaires, en corniches abruptes, dominant la rive droite de 100 à 150 mètres, seul le versant méridional reste étagé en terrasses. Dans la basse plaine, les berges sont assez hautes, 6 à 7 mètres au-dessus de l'étiage ; seulement débordent les très hautes crues, dépassant 8 mètres. Le lit, composé essentiellement de galets assez gros, a des rives plus stables. La zone des *mattes* est très étendue, celle des *îles* par contre plus restreinte.

Au confluent du Lot, la Garonne sort de la gaine des calcaires dont le massif du Pech de Beyre, au-dessus de Nicole, est le dernier témoin vers l'Ouest ; d'Aiguillon à La Réole, les coteaux latéraux sont uniquement faits de mollasse sableuse et présentent des profils arrondis ; la différence de niveau entre *ribière* et coteaux est inférieure à 100 mètres ; la vallée s'étale en un véritable petit pays distinct : c'est la Garonne marmandaise, de 5 à 8 kilomètres de large ; là confluent le Lot et la Baïse. Les matériaux transportés par le fleuve deviennent plus fins et plus mobiles, les galets sont des graviers, les

de creusement ; il faut aussi y voir une conséquence probable du déplacement vers le Nord du lit de Garonne opéré durant le quaternaire, déplacement qui a dû abaisser le niveau de base des deux rivières confluentes de rive droite et provoquer leur encaissement dans leur vallée alluviale. La pente du Lot dans sa section agenaïse est très forte : 0^m72 par kilomètre. Ce rajeunissement des cours du Lot et du Tarn n'est pas encore remonté bien haut vers l'amont : sur le Lot, une plaine inondable réapparaît dès que la rivière entre en Quercy, l'encaissement dans la vallée alluviale n'a pas pénétré dans la zone des méandres corcynols. Ce problème de géographie physique sort de notre cadre et nous ne l'indiquons que sous forme de questions, comme précédemment pour la dissymétrie des vallées, p. 312, note 1 et p. 15 note 1.

1. Dans la commune de Saint-Sylvestre, la majorité de la propriété est distribuée en parcelles disséminées, il y a des domaines de moins de 5 hectares qui sont répartis en 5 portions ce qui est exceptionnel en Moyenne Garonne. Entre Villeneuve et Castelmoron, les rives du Lot forment la partie la plus morcelée du pays.

limons plus abondants sont plus riches en calcaire. La Garonne dessine à nouveau quelques méandres, non plus petites sinuosités divagantes avec anévrismes, comme dans la haute Garonne, mais méandres à grand rayon de courbure ¹ ; le plus typique est celui de Jusix. La basse plaine est moins haute que dans la région d'Agen ; à Villeton et Thouars, l'eau inonde dès que la crue atteint le niveau de 8 m., à Saint-Léger, de 7 m. 50, à Lagrùère, de 7 mètres, à Senestis, de 6 m. 50. Les eaux plus abondantes et la pente plus faible rendent les crues plus élevées. La largeur de la plaine inondable amène un immense étalement d'eau et maintient la crue plus longuement. C'est la zone la plus dangereuse, mais celle des plus riches terres de Moyenne Garonne (*carterées* d'Aiguillon).

RAPIDES ET BIEFS.

La pente du fleuve contribue encore à différencier ces deux sections ; entre les confluent du Tarn et du Lot, elle est de 0^m 49 par kilomètre, entre Lot et Dropt, 0^m 25 seulement ². En réalité, la Garonne se décompose en une multitude de biefs et rapides ; du Tarn au Lot, on en compte 11, dont le plus important atteint 1^m40 par kilomètre ; entre Lot et Dropt, la pente, moitié moindre que dans la section amont, présente cependant les rapides les plus difficiles. La pente moyenne des biefs entre les rapides n'est que de 0,119 par kilomètre (47 kilomètres de longueur et 5^m 663 de différence de pente). La hauteur rachetée par les rapides est de 8 mètres et leur pente varie entre 0^m 57 et 2^m 20 par kilomètre ³.

Seuls les rapides, dus à des affleurements de roche en place, sont fixes et stables, ils sont d'ailleurs exceptionnels, tel le rapide de Reculay, en amont de Tonneins, considéré comme le plus dangereux ; presque tous les *maigres* sont provoqués par des bancs de graviers et ils sont sujets à de constantes transformations après les crues : au temps de la batellerie, la navigation était en perpétuelle adaptation ⁴. Sur le Lot et sur le Tarn, les rapides sont

1. Entre Nicole et la limite du département de la Gironde, la longueur de la basse-plaine atteint 36 kilomètres tandis que la Garonne se déroule sur 54 kilomètres ; le coefficient de sinuosité atteint 0,68, chiffre le plus élevé de toute la Garonne.

2. Tournée d'inspection générale en Garonne dressée le 1^{er} août 1914. Inspection des Ponts et Chaussées d'Agen. Du Tarn à Toulouse, la pente est de 0 m. 56 par kilomètre.

3. Le rapide le plus fort est le *maigre* de Coussan, en amont de Marmande qui sur une longueur de 420 mètres rachète une pente de 0,943, c'est-à-dire 2^m20 par kilomètre. En aval de Couthures, se trouve le plus long rapide de Garonne, celui de l'île Guéridon ou Gridon de 2 kilomètres rachetant une différence de 1^m61.

Marmande se trouve au centre d'un complexe de rapides assez forts mais petits. Li-gue fluviale, congrès de Bordeaux, 1922, p. 77 ; Voir surtout *Profil en long de la Garonne* en 7 parties de Bordeaux à Toulouse dressé en 1860 comprenant profil du fond, profil de l'étiage, profil de la berge, rive droite, profil de la crue de 1855. Arch. Ponts et Chaussées d'Agen.

4. Le lit de la Garonne présentait un autre danger : il était semé de trous avec tourbil-lons de surface que les marins appelaient *foudres*, ils déviaient les bateaux.

masqués par des barrages artificiels qui prennent appui sur les berges fixes et insubmersibles.

ILES ET « GAULES »
DE L'ANCIENNE
GARONNE.

La Garonne ancienne différait sensiblement du paysage actuel : pas de cours unique et stable, pas de berges fixes, une rivière en déplacements fréquents, bordée de nombreuses îles. L'instabilité de la Garonne variait suivant les zones : dans la section qui sépare le confluent du Tarn de celui du Lot, les îles se formaient au milieu du lit et « s'engraissaient » des apports du fleuve, elles étaient relativement petites et avaient des formes de fuseau ; elles commençaient par être des *graviers* composés seulement de galets, puis les limons venaient s'y déposer et elles devenaient des *îles* ; la végétation spontanée s'y développait et assurait leur stabilité et leur exhaussement ; racines et branches retenaient davantage les limons. Il y avait de vrais archipels : en face d'Agen, on notait l'île de Dolmayrac, l'île du Gravier et plusieurs îlots. A Layrac, les « Isles Chrésiennes », déjà signalées en 1460, s'étaient considérablement agrandies en 1756 ; elles se prolongeaient par l'archipel voisin des îles Rougel. En face de Saint-Hilaire, deux grandes îles en fuseau rendaient la Garonne six fois plus large qu'aujourd'hui. Le cours se divisait souvent en plusieurs lits et les bras secondaires, plus ou moins envasés, s'appelaient *gaules*, *gaures* ou *jaures*¹. En 1764, la « visite » de l'ingénieur du roi signale sans cesse des *gaures* : à Saint Nicolas-de-La-Grave, à Malause (il en compte 3 dans cette seule communauté), à Auvillars (il y avait la grande *gaure* de l'Anse), à Boé (*gaure* de la Longue), au Passage-d'Agen et à Agen (*gaures* du Coutelon, de Vidal².) (photos 40 et 42)

Mais c'était surtout la Garonne de Marmande qui était instable ; dans la large et basse plaine du confluent du Lot, les *îles* et les *gaules* se multipliaient. Il y avait encore de ces petites îles en fuseau, semées dans le cours du fleuve comme des bateaux échoués, mais il y avait surtout de grandes îles, arquées en croissant de lune, nées des déplacements de méandres : grande île de Gridon près de Couthures, île du coude de Flondès, île de Vic...³ Le lieu, où ce complexe d'îles atteignait son plus grand développement, était le confluent du Lot : il y avait là comme un double delta remontant dans

1. DUBOURG. *Histoire de Layrac* 1896, p. 462. Auprès du château de Lafox, la Garonne, au XVII^e siècle, se séparait en deux bras ; l'un passait à l'emplacement d'un petit ruisseau actuel qui s'appelle encore la Gaule, l'autre allait rejoindre la Séoune en face de Fave-Dieu. Arch. Gironde C. 2351. MARBOUTIN. *Note historique sur Lafox*, Revue de l'Agenais 1910, p. 174. Ces *gaules* correspondent aux « lînes » du Rhône. FAUCHER. *Plaines et bassins du Rhône Moyen*, p. 167.

2. Archives Nationales. F¹⁴. 1194. Tholin constatait : « à l'époque romaine, il semble que la plaine entre Saint-Pierre-de-Gaubert et Agen était occupée par une large Garonne aux nombreux îlots comme un delta. THOLIN. *Le Château de Lafox*. Revue de l'Agenais 1901, p. 105.

3. Arch. Gironde 2.353. MARBOUTIN, *le Paravis*. Revue de l'Agenais, 1923, p. 213.

chacun des deux fleuves ; au XIV^e siècle, on y comptait encore une quin-

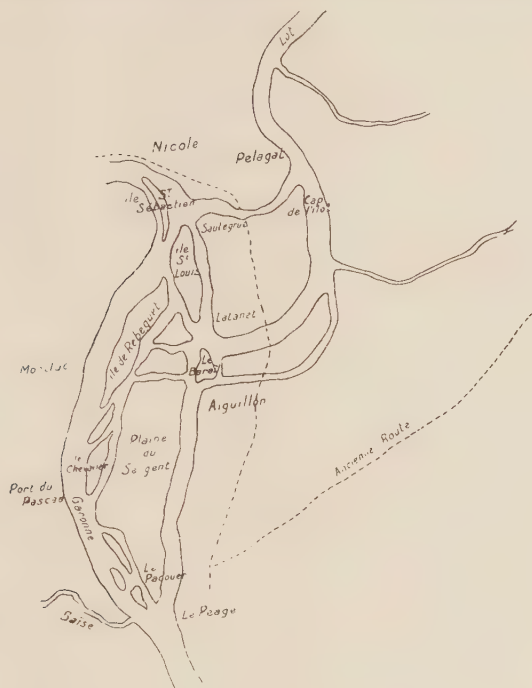


FIG. 30. — ESSAI DE RECONSTITUTION DU CONFLUENT DU LOT ET DE LA GARONNE
TEL QU'IL SE PRÉSENTAIT AU XIV^e SIÈCLE.

(Avant le siège d'Aiguillon de 1346). D'après ALIS. *Histoire d'Aiguillon*, 1895, p. 4.
On remarquera la forme de delta double.

Échelle 1 : 80000

zaine d'îles¹ ; il n'en reste plus qu'une aujourd'hui. Plus en aval, l'embouchure

1. L'île Rebequet était encore une île en 1753, mais elle est atterrie en 1763. Le bas-fond qui la séparait s'appelle aujourd'hui la Gaule et la Garonne en inondation s'écoule par là. Au pied du Pech de Beyre, le bas-fond entre Pelagat et Sauteyrac s'appelle aussi la Gaule et longe le « Cap de l'Ilot ». L'atterrissement de cette grande île a dû se faire un peu avant le siège de 1346. En 1748, l'île de Janicot était déjà en partie atterrie. Le bras qui passait au pied d'Aiguillon a dû s'atterrir au XVI^e siècle. Quant aux îles Monnie, Chevalier, Bramepan, elles disparaissent au XVIII^e siècle avec les levées faites par les ducs d'Aiguillon. ALIS. *Histoire d'Aiguillon*, 1895, (les dix premières pages). *La carte du duché d'Aiguillon* par DUVAL en 1654 indique encore une île sur le Lot et trois îles sur la Garonne en aval de l'embouchure de La Baise. Bib. Nat. Pf. 217. Arch. Nat., F¹⁴. 1195. Le confluent de la Baise venait encore compliquer ; un ancien plan de 1782 indique un cours de la Baise près du Port-de-Pascau, plus anciennement, elle allait rejoindre la lagune de la Mazière sur la commune de Villeton et peut-être même ne confluaient-elle en Garonne qu'à Lagrùère. Arch. Lot-et-Garonne, C. 18.

du Dropt se faisait également par trois bouches ; aujourd'hui, il y a encore deux embouchures enfermant la grande île de Casseuil ¹.

**TÉMOINS ACTUELS
DE LA GARONNE
INSTABLE.**

Il est impossible de donner une liste ou une carte des *îles* et *gaules* de Garonne, elles étaient trop nombreuses, trop intermittentes. On peut dire qu'il n'est pas une portion de berge actuelle qui n'ait appartenu jadis à une *île*. On parlait d'*îles vives* et d'*îles mortes*, de *gaules vives* et de *gaules mortes* ; de là, le nom générique d'*îles* ou *îlots* appliqué à toutes les basses terres riveraines de Garonne ². (photos 42 et 50)

Les déplacements constants des *îles* et des *gaules* ont rempli la basse plaine de petits bombements locaux, semés en désordre et séparés par des dépressions plus ou moins marécageuses. Beaucoup de ces marécages avaient la forme de fer à cheval ; le plus typique était le lac de la Mazière (commune de Villeton) qui dessinait une grande courbe de près de cinq kilomètres ; mais le plus vaste s'étendait entre Meilhan et Couthures ; il occupait l'emplacement de deux anciens méandres, emmêlés l'un dans l'autre ³. Dans la Garonne d'Agen, où les *îles* étaient petites et les méandres exceptionnels, les marais, beaucoup moins étendus, ne prennent plus de forme en fer à cheval. Ce sont des *nauves* ou *nauzes* ⁴, courant au bas des terrasses en gouttière. Les limites des communes suivent souvent ces zones de marais ; c'étaient jadis d'anciens cours de Garonne, mais ceux-ci ont changé et l'on trouve souvent des morceaux de communes isolés sur l'autre berge ⁵. Les limites des hommes ont été ici plus fixes que les limites naturelles.

1. Non loin et en amont des rapides, se formaient des îles : telles les grandes îles de Sérénat et de Mayol en amont des rochers du Reculay près de Tonneins : les îles Souilhagon à côté d'un autre rapide et surtout la grande île Bournan près de Couthures à côté du plus long rapide de Garonne.

2. Sur la carte au 1 : 20.000 du cours de la Garonne conservée aux Archives des Ponts et Chaussées d'Agen, on compte plus de 50 noms d'*îles* ou d'*îlots*. Voir Etat des *îles* situées dans la Garonne de Malause à Bordeaux pour l'année 1770. Arch. Lot-et-Garonne, P. 7. Même Etat dressé en 1777 ; on comptait alors 12 grandes îles de Malause à Saint-Bazeille. Arch. Lot-et-Garonne, P. 8.

3. A côté, la *gaule* marécageuse de Lagrùère est composée de deux méandres réunis en accent circonflexe. Arch. Ponts et chaussées d'Agen. Album de 1844.

4. Voir *Coutume d'Auwillars* de 1279 publiée par LAGRÈZE-FOSSAT, 1868, p. 25. Il y en avait au confluent du Tarn vers Gandalou et en remontant le Tarn et l'Aveyron ; à Labastide-du-Temple et au Barry-d'Islemade, les *nauzes* s'allongent encore en une gouttière au pied de la terrasse de Lavilledieu, au long du *tap* ; dans la basse vallée d'Aveyron, au XIII^e siècle, on signalait des *nauzes* jusqu'à Bioule et Montricoux. — DEVALS. *Topographie de l'arrondissement de Castelsarrasin à l'époque mérovingienne*. Bull. soc. arch. Tarn-et-Garonne, 1872, p. 116, et *Étude Historique et Archéologique sur le Tarn-et-Garonne*, Caen, 1886, p. 1 à 13 Ces anciens marais se remplissent à la moindre montée d'eau. On réclame souvent le dessèchement des « eaux mortes ». Arch. Lot-et-Garonne, série S. 16 dessèchement ; Arch. Gironde C. 602.

5. Il en est ainsi pour les communes de Valence, d'Espalais, d'Auwillars, de Saint-

§ II. — DÉBITS ET INONDATIONS.

RÉGIME DES EAUX.

Voici les hauteurs d'eau moyennes par mois, relevées à l'échelle de Marmande de 1832 à 1846 :

Janvier . . .	2 m. 49	Juillet . . .	1 m. 41
Février . . .	2 m. 86	Août . . .	0 m. 90
Mars . . .	2 m. 78	Septembre . .	1 m. 17
Avril . . .	2 m. 87	Octobre . . .	1 m. 64
Mai . . .	2 m. 87	Novembre . .	2 m. 16
Juin . . .	2 m. 39	Décembre . .	2 m. 33 ¹

Les mois de maxima sont février, mars, avril et mai ; les minima sont en août et septembre. Hautes eaux de printemps, basses eaux d'été, ce sont les traits des rivières de type océanique et pluvial où le rôle principal reste à l'évaporation qui respecte l'écoulement d'hiver. Malgré son encadrement montagneux, la Garonne ne rentre pas dans la classe des fleuves à approvisionnement d'été par fusion des neiges. Cet encadrement montagneux, l'une des meilleures clôtures que possède un bassin fluvial en France, s'ouvre largement aux influences océaniques et ce sont elles qui dominent l'hydrologie de la Garonne. Février, mars et avril marquent une rivière en hautes eaux constantes et régulières ; ces mois écoulent surtout des pluies du Massif Central, amenées par des vents d'Ouest et Sud-Ouest d'origine océanique, qui approvisionnent le Lot, le Tarn et l'Aveyron, de la même façon qu'elles alimentent la Dordogne et la Loire. L'absence d'évaporation élève naturellement le coefficient d'écoulement et ces hautes eaux correspondent moins à des maxima pluviométriques qu'à des minima barométriques ; février, en Moyenne Garonne, est même le mois le moins pluvieux. (fig. 28 p. 172).

En mai et en juin, le chiffre élevé de hauteur d'eau est obtenu, moins par un gonflement stable du fleuve que par de brusques inondations ; le mois de mai est celui qui compte le plus de grosses averses et le plus de grandes crues ; c'est alors que le maximum pluviométrique est atteint ; il y a corrélation entre les pluies et les crues. En octobre et novembre, on constate une remontée assez rapide des basses eaux d'été ; cette hausse trouve sa raison dans la diminution des évaporations et aussi dans les pluies méditerranéennes d'octobre que le Lot et le Tarn vont collecter par leur zone de sources.

Cette multiplicité des ressources en eau confère à la Garonne une certaine régularité, malgré l'extrême instabilité de chacun des éléments qui compo-

Loup. La limite entre les communes de Caudecoste et de Layrac dessine une longue courbe en fer à cheval, correspondant à un ancien méandre.

1. D'après BAUMGARTEN, loc. cit., p. 40 et sq.

sent le régime. Bien que le bassin de la Garonne dépende de la montagne beaucoup plus que celui de la Loire, son coefficient de torrencialité est moindre ; il atteint pour la Garonne à Agen 1/240 contre 1/320 pour la Loire à Orléans.¹ La Garonne a plus d'irrégularité par ses hautes eaux, qui dépassent les chiffres de hauteur de la Loire, mais elle rachète cette irrégularité en hauteur par une plus grande régularité des étiages. Les basses eaux de Garonne sont moins « creuses » que celles de la Loire. Le Lot, qui se rapproche davantage du régime ligérien, se différencie de la Garonne par l'extrême faiblesse de ses étiages² ; en outre, le débit du mois de mai y est beaucoup moins soutenu qu'en Garonne : d'avril à mai, le débit en mètres cubes secondes tombe de 2,69 à 1,79, alors que l'écoulement reste sensiblement identique en Garonne³.

LES « AÏGATS ». Les inondations s'appellent en Garonne des *aïgats*⁴, des eaux. Voici comment se répartissent suivant les mois les 10 grandes inondations qui, en 20 ans, de 1900 à 1920, ont dépassé 7 m. à l'échelle d'Agen :

Juin	1900	7,54	Mai	1911	7.66
Mai	1905	7.18	Mai	1912	7.32
Décembre	1906	8.01	Avril	1914	7.23
Mai	1910	7.62	Mai	1918	8.80
Nov.	1910	7.56	Février	1919	7.43

On voit que les inondations sont rares en février, et en mars. Ce sont cependant les deux mois de plus hautes eaux moyennes ; il n'y a pas correspondance entre inondations et hautes eaux. Le plus fréquemment, les inondations de Garonne se produisent en mai et juin, (5 sur 10 en mai). Sur les 46 crues de plus de 5 m. qui ont eu lieu à Agen pendant les 29 années qui ont précédé 1856, 22 se sont produites après le 1^{er} avril⁵.

D'après LEMOINE : *Hydrométrie du bassin de la Garonne*. Annales de Géographie, 1896, p. 383. Le module de la Garonne (débit moyen annuel) au confluent du Tarn est de 250 m³, sensiblement égal à celui du Tarn. Le Lot n'amène que 185 m³. A Langon, le module de la Garonne s'élève à 687 m³.

2. En 1861, à Villeneuve-sur-Lot, 11 m³ et, en 1881, 4 m³.

3. M. PARDÉ. *Le régime du Lot*. Revue géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest. 1930, p. 156.

4. « Lou gran aïgat de San Barnabé » 11 juin 1712. Le 12 février 1793, il y eut l'« aïgat de la Paour », l'inondation de la Terreur.

5. Voici la date des plus grandes inondations dont on ait conservé le souvenir :

Octobre	1435	Fin juillet	1678	[nabé
22 novembre	1604	10 juin	1712	Aïgat de la St-Bar-
Février	1618	5-7 avril	1770	L'aïgat des Rameaux
26 juillet	1652	Juin	1802	

L'inondation typique de la moyenne Garonne est celle de printemps : mai-juin. Elle correspond à des averses qui se déversent alors sur les Pyrénées et la Montagne Noire, poussées par des vents à composantes Nord-Ouest ¹. Ces crues, que M. PARDÉ a appelé *crues océaniques pyrénéennes*, sont formées par la haute Garonne et par les affluents du Tarn qui viennent de la Montagne Noire ². Le type de ces inondations est celle de juin 1875 ; elle a été précédée d'une pluie de 60 heures consécutives, (22 et 23 juin) qui tomba dans la région de Foix, Saint-Girons Montrejeau, la Salvetat-sur-Agout et qui atteignit jusqu'à 200^{mm} à Boussenac, 224 à la Salvetat ³.

Le bassin de la Garonne est exposé à un second type de crues, les *crues méditerranéennes*, correspondant aux averses automnales, déversées par le vent d'*autan* sur les sommets du Sud-Est du Massif Central. La zone, atteinte par ces précipitations souvent foudroyantes, peut déborder largement la ligne de crête des Cévennes et s'étaler jusqu'en Rouergue. Les plus fortes pluies s'entassent sur la zone de friction entre l'air chaud de la Méditerranée et l'atmosphère plus froide de l'Océan ⁴. Ces pluies dévalent surtout par le

Juin	1835	Décembre	1900
Juin	1855	Mai	1918
12 mai	1856	11 mars	1927
24 juin	1875 L'aïgat de St-Yvon	2 mars	1930
Février	1879		

Les plus importantes sont celles :

d'octobre	1435		11 m.	(environ) de hauteur d'eau à Agen
d'avril	1770		10 m. 84	» »
de juin	1855		10 m. 32	» »
de juin	1875		11 m. 75	» »
de mars	1930		10 m. 86	» »

Sur le Lot, la plus grande inondation est celle du 3 mars 1783 (15 m. au-dessus de l'étiage à Villeneuve-sur-Lot) ; en mars 1927, il y eut 12 m. 09. Sur le Tarn, la plus forte inondation est celle de mars 1930 où l'on a coté 11 m. 40 à Montauban ; en décembre 1772, les eaux atteignirent seulement 10 m. 10. Sur l'Aveyron, en mars 1930, on nota 12 m. à Saint-Antonin et 9 m. 30 en 1831. Arch. Nationales, dossiers F. 14 bis, 7577 à 7581. SERRET : *Débordements Garonne*. 1874. CHAMPION : *Inondations de la France*, T, IV, p. 246 et sq.

1. De là, une correspondance fréquente des crues de haute Garonne, de haut Adour et du Gave de Pau. (Avril 1790, juin 1875) JEAN FISCHER. *L'Adour et ses affluents. Régime et utilisation des eaux*. Paris, 1929, p. 480.

2. MAURICE PARDÉ. *La crue catastrophique de Mars 1930 dans le Sud-Ouest de la France* Revue géog. alpine 1930, p. 379 et sq.

3. DIEULAFOY : *Rapport sur l'inondation de la Garonne du 23 juin 1875*, Toulouse, 1875. Parfois, ce sont des coins très localisés de cette zone qui reçoivent de véritables trombes d'eau ; le Grand Hers, affluent de l'Ariège, a d'effroyables crues printanières qui lui sont spéciales ; en mai 1827, l'inondation fut provoquée par le Sor et l'Agout à la suite d'énormes précipitations concentrées en Montagne Noire.

4. PARDÉ a noté l'influence de cet écran d'air frais infranchissable contre lequel les

Tarn, parfois par l'Aveyron ; elles arrivent à la Garonne en flots déjà très atténués.

Bien plus fréquentes sont les *crues océaniques classiques*, qui dérivent de pluies générales, épandues sur tout le dôme du Massif Central par vent d'Ouest ou de Sud-Ouest ; ce sont des pluies d'hiver qui font grossir à la fois la Garonne, le Tarn et surtout le Lot. Le type de ces inondations est celle d'avril 1770. La crue, dans ce cas, atteint surtout les régions d'aval : La Réole et même Bordeaux ; en février 1879, à Bordeaux, 700 personnes ont eu leur logement submergé ¹.

La Moyenne Garonne se trouve atteinte par des types de crues multiples qui se joignent en ce point central du bassin. Les influences climatiques de l'Océan disputent aux courants issus de la Méditerranée le record des plus hautes eaux. Chacun des trois grands cours d'eau, Garonne, Tarn et Lot, conduit en Moyenne Garonne des éléments de dangers différents ².

Les crues du Lot ne sont pas souvent en concomitance avec celles de la haute Garonne ; elles se produisent surtout en hiver et coïncident avec celles de la Dordogne, de la Loire et même de la Seine ³. La différence entre les inondations de juin 1875 et février 1879 est tout à fait caractéristique. A Toulouse, celle de 1875, alimentée par l'Ariège, atteint 9^m 70, mais elle n'est pas sensible à Villeneuve-sur-Lot ; celle de 1879, alimentée par des pluies du Massif Central, n'atteignit que 4^m 87 à Toulouse, mais elle dépassa 11 m. à Villeneuve. Le Lot a aussi des inondations automnales qui proviennent de pluies méditerranéennes tombées dans les Cévennes ; avant l'inondation de septembre 1875, il était tombé 578^{mm} du 9 au 13 septembre au Bleymard près des sources du Lot ⁴.

Le Tarn a un régime plus composite, il connaît, comme le Lot, les eaux hivernales du Massif Central ; mais, grâce à ses sources plus avancées dans le domaine méditerranéen, il subit davantage le contrecoup des fortes averses d'automne, ses plus grosses crues sont en novembre ; en outre, une partie de son bassin est frappée par les vents du Nord-Ouest qui soufflent surtout au printemps et déversent des torrents d'eau sur la Montagne Noire ⁵ ; l'Agout,

vents méditerranéens viennent épuiser tout leur potentiel humide. M. PARDÉ. *Les inondations désastreuses de mars 1930*. Annales de Géog., 1930, p. 245. En automne, les Cévennes sont le siège du plus grand maximum pluviométrique de tout le Sud de la France. A.E. MITARD. *Pluviosité de la bordure sud-orientale du Massif Central*. Rev. Géog. Alpine, 1927, p. 5-69.

1. G. LEMOINE. *Essai sur l'hydrométrie du bassin de la Garonne*. Annales de Géog., 1896, p. 368, 385.

2. LEMOINE : *Hydrologie de la France. Bassin de la Garonne*. 1902, p. 6, 10

3. On retrouve dans les crues du Lot les dates des grandes inondations de la Loire : 1856, 1866, 1876.

4. M. PARDÉ. *Le régime du Lot*. Annales de Géog., 1930, p. 21 à 38, et Revue géog., des Pyrénées et Sud-Ouest, 1930, p. 129, 184.

5. E. MONNIÉ. *Le Régime du Tarn à Albi*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, pp. 164-167 et 337-358.

le Thoré, le Sor lui amènent de terribles crues printanières. Malgré le parallélisme de leur cours, les crues du Lot et du Tarn peuvent ne pas correspondre ; la grande crue du Lot de mars 1783 n'a eu qu'une répercussion atténuée sur le Tarn, par contre, la toute récente crue de mars 1930 a peu frappé le Lot, qui n'a pas dépassé 6^m 46 à Cahors.

La crue de mars 1930 appartient à un type aberrant ; elle a été précédée par des pluies hivernales océaniques très abondantes ; de novembre à février, il est tombé plus du double des précipitations habituelles, puis brusquement, sur le sol déjà saturé, se sont abattues au début de mars des pluies diluviennes, anormales, d'origine méditerranéenne, amenées par vent du Sud-Est. De telles pluies étaient jusqu'ici l'apanage des mois d'automne ¹ et leur danger était alors diminué puisqu'elles tombaient sur un sol assoiffé qui avait une énorme capacité d'absorption et réduisait à 20 % en moyenne le coefficient d'écoulement ; en mars 1930, ce coefficient a pu s'élever jusqu'à 80 %, il s'est augmenté encore à cause d'une importante fonte de neige. Ce sont toutes ces coïncidences extraordinaires qui ont causé les désastres de 1930 ².

D'ailleurs, jamais encore semble-t-il, la Garonne n'a atteint son plein ; les concordances n'ont pas encore été totales et complètes, mais de telles conjonctures ne sont pas impossibles. Cela montre les dangers de ce fleuve ; la variété d'origines rend les crues extrêmement inconstantes ; fleuve des surprises, on a vu de grandes inondations en novembre (année 1910, hauteur d'eau à Agen 7^m56), en juillet (23 juillet 1673) même en octobre (année 1435) même en septembre (1772 et 1866).

Les crues sont fréquentes : pendant les 29 années qui ont précédé 1856, il y a eu 46 crues de plus de 5 mètres à Agen ³. Elles sont surtout brusques,

1. La crue de mars 1927 a été également déterminée par des pluies amenées par vent d'autan sur le Sud-Ouest du Massif Central. M. PARDÉ. *La crue de la Garonne en mars 1927*, Rev. géog. alpine 1927 p. 455, 458.

2. M. PARDÉ. *Les inondations désastreuses de mars 1930*. Annales de Géographie. 15 mai, 1930, p. 244-248. Du même : *Les inondations du bassin de la Garonne et du Languedoc en mars 1930*. Les Etudes Rhodaniennes 1930, p. 135-149. Du même : *La crue catastrophique de mars 1930, dans le Sud-Ouest de la France*. Revue de Géog. Alpine, 1930, p. 343-393. D. FAUCHER. *Les inondations de mars 1930 dans le Sud-Ouest*. Revue géog. Pyrénées et Sud-Ouest. 1930, p. 244-248. GASTON ASTRE. *Les inondations de mars 1930 dans le Sud-Ouest de la France et leurs conditions géologiques*. Bull. soc. histoire naturelle de Toulouse T. 59, 1930, pp. 223-236. Le numéro de la Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest du 15 octobre 1930 est consacré aux inondations de mars 1930 ; spécialement M. PARDÉ. *La crue de 1930 dans le Sud-Ouest de la France ; genèse de la catastrophe*. p. 363-459. D. FAUCHER *Les leçons des inondations du Midi. Remèdes et précautions*, p. 492..

3. Hauteurs à partir de laquelle le chemin de halage commence à être submergé. En 1630 dans la juridiction de Couthures, on écrit : « depuis trois ou quatre ans, la Garonne a débordé si fréquemment qu'elle a mangé plus de la moitié de la dite ville ». Cf. Délibération de la Jurade de Couthures. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1884. A Agen, de 1850 à 1880, on compte 115 crues dont 53 de plus de 5^m50. De 1900 à 1920, on compta 10 inondations dépassant 7 m. à Agen : une tous les deux ans. Les débordements extraordinaires ne commencent qu'au-dessus de 8 m. 50, il y en a un en moyenne par 20 ans. CHAMPION : *Inondations de la France*. T. IV, p. 244.

d'abord parce qu'elles dérivent souvent d'averses subites et violentes et ensuite à cause de l'étendue des terrains imperméables¹ : dans le bassin de Garonne, il y a seulement 14.700 K² en terrains perméables. Le coefficient d'écoulement est partout très élevé, 0,52 pour le seul Lot ; les inondations durent à peine quelques jours et le maximum étale est très court, souvent moins d'un jour. Ce rapide écoulement des eaux donne aux gens l'habitude de ne pas quitter leurs maisons ; on se contente de se réfugier sur les toits ;

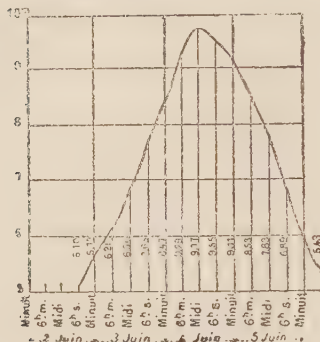


FIG. 31.

COURBE DE LA CRUE DE LA GARONNE
DE JUIN 1855.

D'après LEMOINE, *Hydrologie de la France ;
bassin de la Garonne*, 1902, p. 19.

On notera la très rapide montée des eaux et leur descente aussi rapide. Les inondations garonnaises, en général, ne stagnent pas, comme le font celles de la Seine.

un proverbe patois témoigne de cette soudaineté des crues : « Qui passa le Lot, lo Tarn o l'Abeyron, nes pas segar de torna en sa maison ». (Celui qui passe le Lot, le Tarn ou l'Aveyron, n'est pas sûr de retourner en sa maison)² ; le 1^{er} juin 1777, jour de la foire du Gravier à Agen, l'irruption fut si brusque qu'elle renversa et emporta baraques et tentes de foire³. Heureusement, la baisse des eaux en Garonne est presque aussi rapide que leur montée, à l'inverse de ce qui se passe sur la Seine. Seules, les inondations d'hiver se maintiennent plus longuement : en 1627, on note à Couthures : « le 12 janvier la Garonne sortit et demeura par toute la juridiction jusqu'au 26 du dit janvier qui fait 15 jours entiers »⁴ ; en 1665, la crue dura du premier février au 10 mars⁵. La longueur de la crue du 3 mars 1930 causa beaucoup de morts ; à Montauban, les eaux se sont maintenues pendant 30 heures au-dessus de 10 mètres.

1. PARDÉ fait remarquer que même les causses n'exercent guère un rôle compensateur ; la karstification avancée y facilite une circulation trop prompte des eaux infiltrées. M. PARDÉ ; *Le régime du Lot*. Annales de Géog., 1930, p. 25.

2. En février 1879, la crue fut si subite à Bourdelles que des hommes n'eurent que le temps de se réfugier dans les arbres. La forte inondation de juin 1712 dura de la nuit du 9 à la nuit du 10 ; dans la crue du Lot du 20 octobre 1868, au confluent de la Garonne, l'eau montait de 1 m 10 par heure. SERRET : *Débordements Garonne*, 1874, p. 27.

3. CHAMPION : *Inondations de France*. T, IV, p. 237 et 249.

4. Délibération de la Jurade de Couthures. Arch. Lot-et-Garonne. E. suppl, 1884.

5. SERRET : *Débordement Garonne*, 1874.

En hiver, il faut parfois tenir compte des glaces. Les prises sont tout à fait exception-

**CALCUL
DES HAUTEURS
D'EAU.**

L'extrême variabilité des inondations en Garonne rend très difficiles les calculs pour les prévisions ; on obtient la hauteur d'eau à Agen, quand la Garonne est seule en crue, en multipliant le maximum de

Très-Cassès (limites du Lot-et-Garonne et du Tarn-et-Garonne) par 1,30 et le maximum de Verdun-sur-Garonne par 1,40 ; pour les petites crues, on ne multiplie que par 1, 20, mais la vitesse de propagation est plus grande alors. Quand le Tarn est seul en crue, on obtient la hauteur d'eau à Agen en multipliant le coefficient du Tarn à Saint-Sulpice par 0,75 et celui de Montauban par 0,93 ; quand il y a à la fois crues du Tarn et de la Garonne, on multiplie la somme des deux maxima : Très-Cassès et Saint-Sulpice par 0,75 et, si la crue du Tarn est la plus importante, on ne multiplie que par 0,65. Pour obtenir les hauteurs en aval d'Agen, on multiplie le chiffre maximum d'Agen par 1,16 pour Tonneins, 1,20 pour Marmande et 1,10 pour La Réole. Quand il y a crue du Lot et de la Garonne, on multiplie la somme d'Agen et d'Entraygues sur Lot par 0,70 pour avoir le maximum de Tonneins, 0,75 pour Marmande, 0,70 pour La Réole ¹.

Les crues déroutent les prévisions surtout à cause des différences dans leur vitesse d'écoulement ; l'inondation du 13 juin 1895 mit 27 heures pour aller de Toulouse à Agen, celle du 18 mars 1894 mit seulement 18 heures ; l'inondation de 1879 mit 8 heures de Malause à Agen, celle de 1875 en mit 15 ; entre Agen et Marmande, pour les inondations s'échelonnant entre 1875 et 1895, les vitesses d'écoulement varient entre 3 et 19 heures. Parfois, le vent du Nord-Ouest retient et refoule les eaux, ainsi pendant la terrible inondation de 1770.

Dans les zones de confluences, les hauteurs d'eau sont très difficiles à prévoir, car il est impossible de savoir s'il va y avoir synchronisme complet des deux flots ou décalage de quelques heures, ce qui peut sauver ou perdre la basse plaine. Quand un seul des deux cours d'eau est en hautes eaux, le fleuve en crue remonte dans l'autre et arrête l'écoulement ; les eaux du Tarn en inondation remontent en Garonne ; on dit dans le pays que le Tarn « rebouco » et ce sont les riverains de Garonne qui alors sont les plus exposés.

L'endroit, où les crues atteignent leur maximum de hauteur et de durée, est le plus souvent entre Marmande et Castets en raison du resserrement

nelles. Mais sur deux ou trois hivers, il est rare que la rivière ne charrie pas de glaçons au moins pendant quelques jours. LEMOINE : *Études et données sur l'hydrologie générale de la France. Bassin de la Garonne*, Paris, 1902, p. 5.

Le 28 décembre 1788, la Garonne charria beaucoup de glace. Le 30 et 31, une île en était couverte devant l'église de Taillebourg ; la rivière fut entièrement gelée à Tonneins et un grand nombre de personnes la traversaient à pied sec à Marmande. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl, 1729.

1. Ces chiffres ont été établis par le service d'annonce des crues, créé après la grande inondation de 1875. Arch. Ponts et Chaussées d'Agen.

de la vallée vers l'aval dans les calcaires du Bordelais, à cause aussi de la confluence du Lot, de la pente plus faible et de la stagnation des eaux dans la large plaine inondable.

HAUTEURS AU-DESSUS DE L'ÉTIAGE

Lieux d'observation	1770 1-9, IV	1835 1-2, VI	1855 3-5, VI	1875 22-26, VI	1879 18-23, II	1930 2-4, III
Toulouse	7.35	7.50	6.25	8.72	6.37	rien d'anormal
Agen	10.84	10.08	10.32	11.70	10.20	10.86
Marmande	11.20	10.12	10.28	11.20	10.73	10.90
Castets	13.79	11.62	11.01	12.54	12.51	
Langon	12.75	11.02	11.20	11.88	11.68	

Le large étalement des crues dans cette zone contribue à protéger les régions de la Garonne maritime. D'ailleurs en Gironde, la hauteur d'eau varie avec les marées ; il y a bataille entre crues et marées ; souvent, elles s'annihilent et rendent l'action des crues beaucoup moins pernicieuse ; cependant, la crue de 1866, qui se produisit à une époque anormale, le 25 septembre, coïncida en amont de Bordeaux avec la grande marée d'équinoxe et causa de sérieux dégâts ¹

Mécanisme très sensible et inconstant que celui de la Garonne et de ses affluents et l'on conçoit la difficile tâche des hommes pour en utiliser les eaux et en aménager les vallées.

1. SERRET : *Débordements Garonne*, 1874, p. 20. Lors des inondations extraordinaires, les eaux arrêtent la marée jusqu'à 20 km. en aval de Bordeaux, c'est la *souberne* ou marée refoulée.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'aménagement des grandes vallées par les hommes.

§ I, — L'ÉTABLISSEMENT D'UN LIT DE NAVIGATION.

LES INTÉRÊTS DE LA BATELLERIE.

Quelle tactique suivre ou plutôt quels intérêts servir dans le choix d'une tactique, ceux de la navigation en rivière ou ceux de la culture en vallée ? En Garonne, les intérêts qui primèrent jusqu'à ces

dernières années, furent ceux de la navigation.

En leur état primitif, les rivières de Moyenne Garonne étaient loin de fournir un bon instrument à la batellerie. Le seul mode de traction possible était en cette région la *tire* ; les *tireurs de corde* avaient besoin d'un chemin de halage stable sur une berge solide et voisine du courant profond ; ils réclamaient donc une berge spéciale, pour le halage qui ne pouvait être celle du lit d'inondation, les *tireurs* auraient été beaucoup trop éloignés du courant en débit moyen. Il fallait donc créer en quelque sorte un lit de navigation. Immense entreprise qui ne représentait rien moins qu'une transformation totale du cours de Garonne. Au lieu d'une rivière instable à *gaules* et à *îles*, on voulait avoir une rivière à lit moyen unique et à berges fixes. Pendant plusieurs siècles, tous les efforts portèrent sur les berges. De bonne heure, les pouvoirs publics s'en occupèrent ¹ ; plus tard, ils en prirent toute la charge ; cette œuvre ne fut achevée que vers le milieu du XIX^e siècle, à peine quelques années avant l'arrêt de la navigation en rivière ; grandiose travail qui perdit toute son utilité presque aussitôt terminé.

On commença d'abord par diminuer le nombre des *gaules* et par réduire les anévrismes et méandres divagants. La « visite » de l'ingénieur du roi en 1764 note qu'on a comblé et fermé des *gaures* qui gênaient beaucoup la continuité du *chemin de tire* et créaient des retours d'eau ². Ce travail se fit au moyen de petites digues, appelées *payssières* qui coupaient les bras laté-

1. Travaux prescrits, dès 778, par Pépin, roi d'Aquitaine, puis par Henri II de Plantagenet ; à partir de 1770, la direction des travaux en val de Garonne fut enlevée aux communautés riveraines et confiée aux officiers de la navigation. Arch. Nat. F¹⁴, 1195.

2. Arch. Nat. F¹⁴, 1194.

raux, ensuite on complanta la zone barrée ; ainsi les îles Chrétiennes vers Layrac, sont recollées à la berge pendant le XVII^e siècle ¹.

Parfois, on se servit de la rivière elle-même pour détruire les îles, on les débarrassa de leur végétation protectrice et on les livra aux érosions ; en 1624, on coupa les arbres qui avaient poussé sur l'île en face d'Agen afin que le courant puisse la détruire ² ; en 1718, le sieur Ratoin de Lafox est autorisé à faire des fossés et labours sur le *gravier* qui s'est formé sur la rive gauche « pour le rendre meuble et que les eaux puissent l'emporter ³ ».

TRAVAUX LE LONG DES BERGES.

La destruction des *gaures* et des îles avait besoin pour être définitive de rives fixes, on s'y appliqua activement ; dès le XVII^e siècle, des berges furent armées d'un revêtement de piquets de bois, les *traines* ; on fit ensuite de vraies digues en poutres de bois, *braguées* ou *nasses*. ⁴ Au XVIII^e siècle, on remplaça de plus en plus les digues en bois qui se pourrissaient facilement par des travaux en pierre, *pierré* ou *peïrat*. C'est après la grande inondation de 1770 que les *peïrats* se multiplièrent : celui de l'Hôpital de Las près d'Agen en 1773, celui du Gravier d'Agen en 1777, celui de Saint-Hilaire en 1784, celui de Port-Sainte-Marie en 1787, celui de Tonneins en 1788 ⁵.

Malheureusement, la Garonne ressortissait de plusieurs administrations, souvent ennemies entre elles. Son cours était partagé entre les généralités de Bordeaux, de Montauban et d'Auch ; la généralité d'Auch, qui ne tirait pas

1. Voir carte du domaine du château de Lafox conservée chez M. l'abbé Marboutin à Dolmayrac. Autour d'Agen, on « ferme » en 1760 la *gaure* du Passage au moyen de complantement, puis celles de Vidal et du Coutelon ; on fait de même en amont de Boé pour la *gaure* de la Longue. Les îles Monnie, Chevalier, Bramepan, au confluent du Lot et de la Garonne, sont rattachées à la berge au XVIII^e siècle par les levées des ducs d'Aiguillon. ALIS : *Histoire d'Aiguillon*, 1875, p. 1 à 10.

2. Arch. municipale d'Agen, DD. 2.

3. Arch. château de Lafox chez l'abbé Marboutin à Dolmayrac.

4. Arch. Nat. F¹⁴, 1195. En face d'Agen en 1673, on décide de protéger la berge par des « piliers de chaîne » (sic) et de bonnes « armoises » ; les encaissements seront remplis de pierres et de cailloux ; de grands pieux seront plantés à quatre pieds de distance et l'intervalle sera complanté de *jetins*. A Saint-Denis près Lafox, on établit au XVIII^e siècle seize *nasses* de défense. (Arch. et carte de la seigneurie de Lafox chez l'abbé Marboutin à Dolmayrac). A Couthures, en 1603, le long de la berge, on plante des « paulx » et l'on fait des « peschers ». En 1722, « des piquets de chêne sont enfoncés avec le marmoton, autant qu'il se pourra, cette armature est complétée par de bonnes planches de chêne ; entre les rangs de piquets, les encaissements sont comblés de cailloux, pierres, fascines ». En 1764, on installe devant le *gravier* d'Agen une *nasse* de 64 mètres de long face à la Garonne et des *traversières* pour arrêter le sable. GRANAT : *La promenade du Gravier*, p. 20 à 32. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1884.

5. Arch. Lot-et-Garonne, C. 8. A Layrac, en l'an II, on agrandit sensiblement le *peïrat* déjà existant. Arch. Lot-et-Garonne, L. 64.

grand profit de la rivière, refusait de collaborer au travail des rives. En 1775, ému de cette dispersion des services, on décida d'unifier l'administration du fleuve, mais l'arrêté de ce règlement ne parut qu'en 1782. Aussi les travaux furent longtemps effectués sans plan d'ensemble; ils n'intéressaient que des portions séparées et la Garonne continuait de divaguer en de nombreuses places : encore en 1810, on parle de formation et d'accroissement de nouvelles îles¹.

Cependant, la navigation, de plus en plus active, réclamait des conditions moins difficiles et précaires. Il faut attendre 1830 pour voir projeter un plan général d'aménagement de la Garonne. En 1828, l'administration des Ponts et Chaussées avait approuvé une série de projets, tendant à la rectification et consolidation des deux rives sur tout le cours du fleuve en Lot-et-Garonne. Une loi de 1835 ouvrait de larges crédits. Le principal artisan des travaux fut l'ingénieur Baumgarten qui imagina et exécuta un système de défense uniforme. Les travaux consistaient en digues de pieux, défendus du côté du fleuve par de forts enrochements et rattachés à la rive par des épis. Les crues colmataient progressivement les espaces laissés libres entre la rive et la ligne des pieux ; au besoin, on facilitait ce colmatage par des plantations. Sur les rives concaves, on tapissait les berges de moellons en éboulis² (photo 46).

En 1840, les travaux étaient achevés et le lit moyen de la Garonne se trouvait complètement enserré entre deux lignes de berges fixes à peu près rectilignes et parallèles. L'inspecteur des Ponts et Chaussées put déclarer : « les débordements de Garonne n'apportent plus aucune déviation dans la direction du chenal de Bordeaux au Tarn » ; même les grandes inondations de 1855 et de 1875 ne modifièrent pas ce chenal. La largeur du lit de la Garonne se trouva ainsi ramenée à 150 mètres, lit bien étroit pour un cours d'eau aussi exposé aux inondations. Mais l'établissement d'un lit de navigation à berges fixes avait été poursuivi sans se préoccuper des *aïgats*. Ce qui intéressait la batellerie, ce n'étaient pas les crues, de courte durée en Garonne et qui n'arrêtaient la circulation que quelques jours par an, mais les eaux moyennes et même les eaux basses qui occupent chaque année plusieurs mois de l'été ; le resserrement du lit diminuait les aléas des maigres.

**DIFFÉRENCE
DE TRAVAUX EN
HAUTE GARONNE
ET GIRONDE.**

Cette construction d'un fleuve à lit unique et correspondant à un débit moyen est devenu par les travaux des hommes un des traits distinctifs de la moyenne Garonne. Dans la haute Garonne, en amont du confluent du Tarn, on s'est peu occupé de la fixation des berges. D'ailleurs, les

1. Une estampe de 1819 (Arch. Nat. Estampes Lot-et-Garonne) représente les rochers du Reculay avec en amont le *gravier* de Sérenat et elle porte cette indication : « La première existence de cet immense *gravier* ne remonte qu'à 10 ou 11 ans ».

2. Rapport sommaire sur la situation au 31 juillet 1843 des travaux de perfectionnement de la navigation de la Garonne sur les fonds créés par la loi du 30 juin 1835. Procès verbal

pouvoirs publics se sont beaucoup moins intéressés à cette section ; on projetait de continuer de Toulouse à Moissac le canal de Riquet et on néglicea de transformer la vallée de Garonne par l'établissement d'un lit de navigation. Aussi l'aspect primitif du val avec ses nombreuses *gaures* et ses changements de lit s'est conservé¹ ; sur les confins de la Moyenne Garonne, dans la zone de confluence du Tarn et de la Garonne, existent encore quelques méandres mal fixés² (photo 40 et 43).

A l'autre extrémité de la Moyenne Garonne, en aval du Dropt, la défense des berges prend une autre physionomie. La navigation se fait à la voile ou par les courants de marée ; le chemin de halage n'est plus nécessaire, on peut armer les berges d'épis noyés, perpendiculaires au courant et déterminer ainsi un lit de maigre central qui soulage les rives du lit moyen. A Caudrot, les épis sont établis en 1860, à Barie, en 1898 ; ils sont surtout nombreux vers Langoiran, on les a multipliés depuis 1900 (photo 45).

La Garonne actuelle présente ainsi trois types d'aménagements : la haute Garonne où le fleuve a gardé la pleine possession de presque tout son lit d'inondation, la moyenne Garonne où le cours a été ramené à un lit moyen, la basse Garonne où le lit moyen tend à être rétréci en un lit mineur. Les travaux des hommes ont contribué ainsi à accentuer les variétés régionales du cours du fleuve.

§ II. — LA MISE EN DÉFENSE DE LA VALLÉE.

LES DÉGÂTS DE LA GARONNE.

Dans tous ces travaux, le cours du fleuve a été la seule préoccupation, les intérêts de la vallée n'ont pas été pris en considération par les pouvoirs publics ; les ouvrages pour défendre les cultures contre les inondations furent laissés à l'action des initiatives privées et ainsi se séparèrent complètement des travaux de fixation des berges. Ce fut souvent le régime de l'anarchie : pas de tactique d'ensemble, tous les systèmes de protection entremêlés, des luttes incessantes entre les intéressés.

Cependant, la Garonne appelait sans cesse l'attention par les dégâts qu'elle causait. L'histoire de Couthures-sur-Garonne est un exemple typique : planté sur la partie concave d'un méandre, ce bourg est constamment attaqué par la rivière. En 1603, le fleuve avait enlevé presque la moitié des maisons ;

des délibérations du conseil général de la Gironde 1843, p. 47. BAUMGARTEN, loc. cit., 1848, p. 40, et sq. Voir plan des anciennes îles de Saint-Hilaire et du nouveau cours rectiligne de Garonne exécuté en 1836. Arch., Lot-et-Garonne, S, 9.

1. Long procès du Mas-Grenier à propos du changement du lit, soutenu en 1890.

2. Méandre de Camparome près Malause ; domaine de Candes, jadis terrain d'inondation, transformé en 1868 en plantations de peupliers ; propriété de Jointille, commune de Saint-Nicolas-de-la-Grave... Voir Prix d'honneur, 1869, p. 487.

une partie des remparts avait été renversée et formait récif au milieu du lit ; dans l'église, deux piliers avaient été enlevés et l'évêque dut interdire d'y célébrer les offices ; il ne se passait guère d'années sans que des maisons fussent abandonnées par crainte d'éboulement. Les inondations avaient détruit en moins de cent ans le tiers de la juridiction et les habitants faisaient des réclamations pour obtenir réduction de la taille, de nombreux propriétaires payant des droits pour des terres complètement emportées¹. Aux inondations de 1930, le bourg a été rendu en grande partie inhabitable.

Nombreux ont été les hameaux riverains de Garonne qui ont disparu dans le fleuve : Caplong près de Golfech, Les Arènes, commune de Merles (l'église et le cimetière ont même été détruits) ; entre Meilhan et Bourdelles, en 1843, le gros hameau des Mathelins est enlevé en entier² (photo 44).

L'histoire des inondations est pleine de tragiques souvenirs. Voici comment on relate celle d'octobre 1435 : « à Agen, la Garonne se déborda tellement que les bateaux passaient par-dessus les murs de la ville au-devant des Cordeliers ; entrant par la porte de Garonne jusque aux Jacobins, elle alla sur l'autel des Cordeliers plus d'une cane de hauteur et sur l'autel des Augustins jusqu'à la ceinture de l'image de Saint Augustin »³. Pendant l'inondation du 23 juillet 1678, « la Garonne a envahi toutes les pleines (sic) avoisinantes et a enlevé les foins coupés ; le pays se trouve hors d'état d'alimenter les bestiaux ; les tabacs et les chanvres sont enterrés sous les limons »⁴. En juin 1712, dans la commune de Sauveterre, toute la plaine fut inondée, beaucoup de maisons renversées, le bétail noyé et surtout « des maladies s'ensuivirent à cause de la mauvaise odeur du limon que le débordement avait laissé et de l'infection de l'eau des puits qui était gâtée⁵ ». Après la grande inondation de 1770, on note : « dans la basse plaine de Saint-Sixte, sur 80 maisons, 22 ont été emportées. La plus grande partie des guérets a été creusée à 2 ou 4 pieds

1. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1884 et 1886. Délibération de la jurade de Couthures.

2. MAURIN : *Histoire de Meilhan*, 1910, p. 51. En 1764, le village de Mauvezin, en aval d'Auvillars, est attaqué, il faut le reculer. En 1768, dans la juridiction de Montesquieu, on constate « les ravages étonnants du fleuve qui a entraîné dans la rivière un terrain immense. L'éboulement a porté sur 500 toises de long et 100 toises de large. Il y a un particulier qui a fait déjà rebâtir trois fois sa maison ». Arch. Nat., F¹⁴, 1195.

3. *Les antiquités des villes et pays d'Agenais*, par JEAN DARNALT. Paris 1606, in-12, p. 100.

4. SERRET : *Débordements Garonne*, 1874.

5. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 275 (995). La lettre de l'intendant de Montauban au contrôleur général parle ainsi de cette inondation : « Tout le bétail qui se trouvait dans les métairies de la plaine a été submergé, plus de 200 hommes ont été noyés, la rivière était couverte de toits de maisons, de meubles et d'arbres déracinés. La moitié du faubourg de Montauban a été emportée et, sans la précaution que l'on prit de faire une grande tranchée au milieu de ce faubourg pour écouler les eaux qui venaient de la campagne, il n'y serait pas resté une maison ». Correspondance des intendants avec les contrôleurs généraux de BOISLISLE, t. III, n° 1287, p. 444.

de profondeur »¹ ; Barie perdit la moitié de son territoire, deux églises et une centaine de maisons furent englouties² ; dans les paroisses de rive droite en amont d'Agen, on nota la ruine de 485 maisons ; à Dolmayrac et Monbusq en face d'Agen 116 maisons et 42 granges ont disparu ; en 1771, il est défendu de vendre des bestiaux en dehors du ressort de la cour de Bordeaux à cause des pertes du cheptel qu'avait occasionnées l'inondation³. Le *gran aïgat* de 1875 a laissé un souvenir plus terrible encore ; à Golfech, par exemple, le village a été entièrement détruit, seule l'église et quelques maisons sont restées debout. Tout le monde a encore à la mémoire les tristes récits de l'inondation de mars 1930⁴.

Devant un tel défilé de désastres, comment de sérieux travaux de défense n'ont-ils pas été entrepris ? pourquoi ne retrouve-t-on pas ici un effort analogue à celui qu'a représenté l'aménagement des berges ?⁵

Il faut se rappeler ici la composition du sol de la
FAUT-IL ENDIGUER ? vallée : partout en profondeur, une couche épaisse de galets, seulement en surface, un manteau de limons. La fertilité de la basse plaine provient de ces limons ou *lizes*. Or ce sont les eaux d'inondations qui les ont épandus, elles ont apporté toute la richesse du sol de la Garonne, sol complet, varié de composition et sans cesse renouvelé ; les plus riches cultures peuvent se succéder sans engrais. A Taillebourg, les hivers, où « l'eau est sortie », sont suivis de splendides récoltes ; on estime que, pour maintenir la grande fertilité, il faut que la rivière « donne » tous les trois ans ; on préfère, dit-on, une perte de revenus tous les 10 ans par inondation qu'une diminution de rendement chaque année et une augmentation de frais de culture.

Fallait-il donc se défendre contre les eaux ? Question complexe. Sans doute en eau calme, les inondations déposent, mais, s'il y a des courants, la *lize* est enlevée et la *grave* découverte. Il y a bataille, nous l'avons vu, entre *lize* et *grave* ; le fleuve a pris le parti du *gravier*, son lit est un courant où l'eau « dégrave », donc il est nuisible. L'homme au contraire se fait l'allié de la *lize*, il combattra donc le fleuve et restreindra son lit ; ici, les intérêts de la navigation rejoignent ceux de l'agriculture ; mieux vaut que

1. CHAMPION : *Inondations de France*, T. IV., pièces justificatives, T. CLXX.

2. FERET : *Statistique Gironde*, 1874, T. II., p. 27. Voir récit de l'inondation de 1770. Arch. hist. Gironde, T. 44, 1909 et T. 47, 1912., p. 139.

3. Arch. Lot-et-Garonne, B. 207.

4. En 1930, la vallée du bas Tarn a subi des dégâts encore plus terribles que la Garonne : destruction de Meauzac, Sainte-Livrade, Le Saula, Lizac, Les Barthes, et surtout Moissac ; en Garonne, on eut à déplorer d'importants dégâts à La Magistère, Colayrac, Couthures.

5. Même à Toulouse, rien n'a été fait pour assurer la sécurité du faubourg de Saint-Cyprien.

le lit du fleuve ne s'étale pas librement en *gaules* et en *îles*. Les exploitants de la vallée ont tiré profit certainement de la fixation des rives et, finalement après la disparition de la batellerie, ils sont restés les seuls bénéficiaires des grands travaux entrepris au long des berges. Mais en profitant de ces avantages, les gens de *ribière* devaient fatalement en subir les conséquences. Les berges limitent seulement un cours moyen qui a 150 à 200 mètres de large, elles ne peuvent contenir le lit majeur d'inondation qui en a 3 à 4.000 ; ces deux cours sont dans le rapport de 1 à 20 et la zone, laissée libre entre eux, si on l'exploite, restera nécessairement grevée d'une servitude d'inondation.

PAS DE DIGUES
DANS
LA GARONNE
AGENAISE.

Cette servitude ne sera pas partout aussi lourde, les deux sections de la vallée de moyenne Garonne, celle d'entre Tarn et Lot et celle d'entre Lot et Dropt, se présentent à ce point de vue dans

des conditions différentes.

Dans la section amont, la basse plaine est plus élevée, elle est en grande partie en *matte*, elle ne peut être atteinte que par les plus hautes eaux, déjà étales et bien après le passage dévastateur de la première vague ; les courants et dégravements sont peu à craindre ; les inondations sont d'ailleurs plus rares et les dégâts qu'elles causent ont plus de temps pour être amortis par les enrichissements qu'elles apportent. Le danger pour les hommes et les bestiaux d'être surpris par l'inondation est faible en raison de la moindre largeur de la plaine inondable et du voisinage de la *hauteur*.

Aussi en cette section, il n'y a eu aucun vrai travail d'endiguement, pas plus que dans les vallées du Tarn et de l'Aveyron, qui sont le prolongement oriental de cette zone. La basse plaine est ici très peuplée par d'innombrables métairies et hameaux, des villes même n'ont pas craint de s'y installer : Moissac, La Magistère, Agen, Port-Sainte-Marie ; c'est d'ailleurs la seule section où des agglomérations ont affronté les dangers de la *bassure*.

Quelques parties plus déprimées, qui peuvent craindre des passages de courants, sont parfois protégées par de petites levées de terre, appelées *palissades* ou *tapières*¹. Jamais, elles ne dépassent deux mètres et elles ont pour but seulement d'empêcher les eaux de pénétrer rapidement et de « dégraver ». D'ailleurs aujourd'hui, beaucoup de ces *palissades*, laissées sans entretien, se nivèlent lentement par dépôt de *lize* dans les champs voisins².

Jadis, il est vrai, cette basse plaine paraît avoir été plus exposée aux dangers des inondations. Tous les anciens châteaux étaient construits sur des mottes artificielles³, aujourd'hui, en bonne partie enfouies ; malgré les

1. *Palissade* de Baquère, commune de Malause. En 1768, réparation des *palissades* construites sur les bords de la Garonne dans la juridiction de Golfech. Arch, Gironde, C, 528.

2. La métairie de Grave près de Sérignac avait d'anciennes levées, aujourd'hui détruites.

3. Dans la seule commune de Boé, on comptait quatre de ces mottes : la motte Bezat

progrès de l'exploitation agricole, il semble qu'on cherche moins qu'autrefois à se protéger des inondations. Faut-il y voir une preuve d'un exhaussement lent du sol alluvial ?

**LA GARONNE
DES DIGUES ENTRE
LOT ET DROPT.**

Mais dans la section de Garonne, qui s'étend du confluent du Lot au confluent du Dropt, on a suivi vis-à-vis des inondations une toute autre tactique.

Ici, les endiguements ont été multipliés ; peut-être même est-ce le coin de France où ils sont les plus abondants. Pays unique dans le Sud-Ouest : la Garonne, malgré l'importance et la continuité de sa plaine inondable, n'est nulle part une rivière endiguée, sauf en cette courte section d'à peine 60 kilomètres. Le long effort d'endiguement n'a pas peu contribué à l'individualité de cette zone, véritable pays des digues.

Les inondations sont ici particulièrement à craindre en raison de la faible altitude de la basse plaine, presque entièrement en zone d'*îles* ; la hauteur d'eau en temps de crues y atteint en général les niveaux les plus élevés de tout le bassin de Garonne et les eaux se maintiennent plus longtemps qu'ailleurs dans le réseau des anciens méandres abandonnés, formant bas-fonds ; ces dépressions isolent des portions de terrains plus hauts, disposition dangereuse en cas d'inondation. Cependant, le sol, plus fertile encore que dans les autres sections de la *bassure* à cause des apports d'alluvions calcaires venues du Lot, devait y attirer des exploitants.

LES « TERRATS »

Pendant longtemps, on ne semble guère s'être préoccupé de se protéger contre les inondations et les plus anciens villages ou bourgs, en guise de protection, choisissaient les bombements naturels : Couthures, Flondès, Menaux, Bourdelles. C'étaient d'ailleurs des villages habités par des gens de rivière qui s'intéressaient plus au fleuve qu'à la vallée et s'accommodaient des inondations. Les terres de la basse plaine ne servaient alors que de pacages à bestiaux ; il fallut cependant trouver un abri pour les bêtes ; la haute terrasse, le *tap*, était souvent trop éloignée et séparée par de dangereuses dépressions.

Les premiers travaux de défense consistèrent en petites buttes artificielles en terre, appelées *terrats*, sorte d'îles-refuges où le bétail se concentrait au moment des inondations ¹ (photo 50). Quand on commença l'exploitation agricole de la *bassure*, les métairies s'installèrent aussi sur des *terrats* ;

du XIV^e siècle, la motte d'Alot, la motte Magnac, la motte Lacassagne avec son vieux château du XV^e siècle encore existant. Dans la vallée du Tarn autour de Moissac, on trouve aussi plusieurs anciens châteaux sur motte.

1. A l'embouchure de la Baïse, des fouilles dans une ancienne motte ont fait découvrir des quantités d'ossements de bœufs, sans doute noyés sur ce refuge pendant une inondation ; à Castéra, commune de Saint-Léger, existe encore une très ancienne motte ronde

on trouve, aujourd'hui encore, d'anciennes fermes juchées sur de petits monts artificiels ¹. Ces *terrats* malheureusement étaient sujets aux érosions et les métairies n'y trouvaient pas toujours une sécurité suffisante, il aurait mieux valu un soubassement en « dur », mais la pierre était absente dans cette large plaine de limons, enclose de coteaux de mollasses. On utilisait parfois la brique et quelques habitations furent élevées sur des arcades voûtées, faites en brique (photo 49 et fig. 6 p. 39).

LES LEVÉES
AUTOUR
DES MAISONS.

L'exhaussement assez rapide du sol de la vallée par dépôt de limon rendait progressivement illusoire la protection établie ; la métairie de Peyrixou, à l'Ouest de Marmande, élevée au XVII^e siècle sur belles arcades de briques, est aujourd'hui presque de niveau ; plusieurs des plus anciennes habitations, que nous sommes étonnés de voir aujourd'hui à peu près à hauteur du sol, étaient surélevées jadis sur des *terrats* enfouis maintenant.

Aussi chercha-t-on un autre mode de protection qu'on pourrait exhausser : on imagina le système des levées circulaires ; on entourait la métairie et ses annexes d'un rempart de terre faisant clôture. Plusieurs métairies du XVII^e et XVIII^e siècle ont été protégées par ce mode au long du Lot dans la plaine d'Aiguillon et aussi en Garonne dans la plaine de Thouars ². Ce système ne fut pas longtemps employé ; on s'aperçut bientôt qu'à chaque inondation, les terrains environnants s'exhaussaient par dépôt de *lize*, le terrain protégé devenait un bas-fond que l'eau d'infiltration et l'eau de pluie rendaient fort humide. Plusieurs de ces digues ont été démolies, notamment dans les *carrières* d'Aiguillon ; on reconnaît encore leur trace à ce fait que ces métairies sont situées dans une légère dépression ³ (photo 51).

LES « MATTES »
AUTOUR
DES DOMAINES.

Déjà au XVII^e siècle, on avait commencé à établir des levées, des *mattes*, enfermant tout un domaine ; c'est ce qu'on appelait « mettre en mattes », c'est-à-dire en terre ferme. Le régime des domaines d'un seul tenant permettait de tels travaux, d'autant plus que des grands propriétaires détenaient la majeure partie des bas terrains de Garonne ; ces levées se

du type refuge ; à Saint-Hilaire, le bétail se réfugiait jadis pendant les inondations sur la motte qui porte l'église ; dans la plaine de Garonne languedocienne, qui a conservé son aspect primitif, on trouve encore aujourd'hui des refuges à bétail, vers Ondes et Grenade. Des buttes du même genre existent dans la plaine inondable du Danube hongrois.

1. Métairies du XVI^e siècle à Flondès, métairies du comte de Grosac, commune de Villeton, etc...

2. La digue du Duc, près du bourg de Senestis, enclôt maison et jardin, de même au Beque, à Lahonte, à Coussan..

3. Métairie de la Boulbène dont les levées sont de 1768.

multiplièrent surtout après la grande inondation de 1770 qui avait recouvert et détruit beaucoup de *terrats* et de petites levées ¹.

Le paysage de la basse plaine se transforma : partout, s'élevèrent de longues digues aux contours géométriques, épousant la forme des domaines. Malheureusement, aucun plan d'ensemble ne présida à ces terrassements et cela n'alla pas sans graves dommages ; le libre écoulement des crues se trouva gêné par tous ces remparts aux coins anguleux, qui laissaient de nombreux vides ; les rétrécissements occasionnaient des courants très forts ; l'eau enlevait la terre arable et faisait apparaître le cailloutis, ruinant ainsi certaines propriétés ; en outre, ces *mattes*, qui remontaient à des dates différentes, n'avaient pas toutes la même hauteur, elles étaient plus ou moins submersibles ; elles n'avaient pas non plus la même solidité, certaines se rompaient facilement.

La situation devenait d'autant plus inquiétante que la multiplication des *mattes* avait entraîné une élévation du plan d'eau des crues et les avait rendues plus dangereuses ; les anciennes ne correspondaient plus au nouvel état des eaux. C'était à qui élèverait les plus hautes. L'intendant fut souvent obligé d'intervenir ². De là, des plaintes constantes : en 1766, plainte est portée contre des habitants de Lamothe-Landeron qui ont élevé une digue au lieu du Gros et causé de grands dommages aux terres voisines ³ ; en 1738, les propriétaires d'Unet s'opposent à l'établissement d'une digue à Nicole qui ruinerait leurs fonds ⁴ ; en 1770, la digue, récemment construite auprès du château de Lafox, avait fait refouler le courant vers le hameau de Saint-Pierre-de-Gaubert et avait « éprouvé » les pauvres pêcheurs qui y habitaient et n'avaient pu y élever de digues ⁵. En l'an III, on constate : « les terres de la basse plaine, lors des inondations, sont dégradées par les courants, occasionnés par l'usage des particuliers de défendre leur propriété par des *mattes* qui détournent les courants et les portent avec rapidité vers les points les plus faibles. L'unique remède serait de construire le long du fleuve des chaussées pour contenir la rivière » ⁶.

1. GRANAT. Revue de l'Agenais 1901, p. 17. Lettre du subdélégué de Marmande à l'intendant de Bordeaux, 10 avril 1770 : « après l'inondation, toutes les levées de terre faites avec frais immenses, ont été rompues ». Arch. Gironde, C. 1650.

2. Ainsi en 1738, pour une digue du Mas-d'Agenais, Arch. Gironde, C. 3424. Voir aussi BAUMGARTEN, loc. cit., 1848, p. 3.

3. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. année 1705 BB. 6.

4. Arch. Gironde, C. 3424 et C. 2420. En 1649, la jurade de Couthures. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1884.

5. SERRET. *Débordements Garonne* 1874. CHAMPION. *Inondations de France*. T. IV, Pièces justificatives CLXXIII. En 1738, les plantations faites par les consuls de Marmande ont jeté le cours de Garonne vers le village de Coussan dont presque toutes les maisons ont été emportées. Visite de Garonne 1738, Arch. Lot-et-Garonne, C. 7.

6. Arch. Lot-et-Garonne. Statistiques an III. M. 11.

**LE STADE
DES
DIGUES COMMUNES.**

Ce ne fut qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'on sortit peu à peu de cette anarchie ¹. Les propriétaires cherchèrent à s'entendre ; ils réunirent leurs digues en un système plus cohérent, supprimant les détroits et rentrants : simples associations de fait sans fonds commun ; les propriétaires en bordure de la *matte* se chargeaient de l'entretien ².

Assez vite d'ailleurs, les communautés s'en mêlèrent ; en 1708, les habitants de Fourques, près du Mas-d'Agenais, qui étaient dans la détresse parce que leurs terres étaient sans cesse inondées, délibérèrent pour mettre leur basse plaine à l'abri de digues, mais un syndicat de digues n'y fut fondé qu'en 1845 ; à Fauillet, les prés communaux furent endigués aux frais de la communauté dès 1759 ³. Souvent pour triompher des résistances de l'un ou de l'autre et pour donner aux travaux un caractère obligatoire, on avait recours à l'intendant. En 1737, la jurade de Couthures déclare qu'il faudrait « faire une *matte* de hauteur et épaisseur suffisantes pour se garantir des débordements » ; elle supplie l'intendant d'ordonner une imposition de 1500 livres pour la construction et 100 livres pour l'entretien et de commander à tous les bouviers d'y amener leurs bœufs et charrettes sur simple avertissement ⁴.

Jusqu'ici, les *mattes* restaient inférieures à 8 m. 50 de hauteur ; elles ne protégeaient pas des grandes inondations, on cherchait surtout à se garantir des petites montées d'eau très nombreuses qui auraient rendu toute culture impossible ; de là, le nom de « *présERVE* », donné quelquefois à ces travaux ⁵. Les grandes inondations de 1855 et 1856 furent de rudes leçons ⁶. Alors seulement les syndicats des digues se multiplièrent.

**SYNDICATS
DE DIGUES.**

Jusqu'en 1850, les grandes vallées avaient été essentiellement des zones de navigation ; la population dense, qui les habitait, était surtout composée de marins et d'artisans, vivant en des bourgs au long des berges. A partir de 1850, la navigation va s'atténuant tandis

1. A Meilhan, on prépare des digues communes pour protéger la basse plaine dès 1699. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl., 1921.

2. En certains endroits, ce régime s'est maintenu jusqu'à nos jours ; en 1921, quand on a procédé à la réfection de la digue de Golfech, on a fait simplement appel à la bonne volonté.

3. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 2254 et 1752.

4. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1884. Pétition des habitants de la municipalité de Bayne qui obtiennent du secours pour établir une *matte* commune (19 pluviôse an II). Arch. Lot-et-Garonne, L. 62. De même, pour la *matte* à construire sur la rive gauche de Garonne dans la communauté de Caumont, paroisse de Fourques (2^o jour des sans culottes an II), id. L. 69.

5. *PrésERVE* élevée en 1730 dans les basses terres entre Couthures et Meilhan pour protéger des petites inondations. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1884.

6. Rapport de l'inspecteur général Payen, combattant le projet de grands réservoirs

que l'agriculture prospère ; la proportion des agriculteurs l'emporte ; il faut davantage s'occuper de protéger les terres des inondations. Les travaux de défense ne peuvent plus être assurés par le seul concours des habitants ; de là, l'organisation de syndicats. Le plus ancien est celui de Fourques et Coussan, fondé en 1844 et protégeant la plaine au Sud de Marmande ; puis vinrent celui de Varennes près du Mas-d'Agenais en 1853, celui du Bras de Taillebourg, créé en 1859, mais ayant achevé ses endiguements seulement en 1865. Les désastres de 1875 firent naître une nombreuse génération de syndicats : en 1876, syndicats du Haut-Taillebourg, de Barie, de Marmande, de Sainte-Bazeille, de Couthures ; en 1877, syndicat du Bas-Taillebourg, en 1880, syndicat de Meilhan, en 1881, syndicat de Sénestis ¹.

La construction des digues fut effectuée grâce à des emprunts au Crédit Foncier ² ; pour en assurer l'entretien, on taxa les propriétés protégées suivant l'altitude des champs, les terres plus basses payant plus, puisqu'elles bénéficient davantage de la protection des digues ³. Une réglementation des *mattes* fut édictée : la circulation des voitures et bestiaux sur la digue fut interdite ; les chemins ne purent les franchir qu'au moyen de rampes d'accès ⁴ ; pour éviter une trop forte montée, on permit que le chemin ne grimât pas tout à fait au niveau de la digue et l'on ménagea, pour rétablir la différence, une porte à glissières qu'on ferme avec des poutres en temps d'inondation ; ces montées des chemins en travers des digues s'appellent des *pas*.

Les digues syndicales marquèrent un grand effort d'unification. Leur hauteur fut déterminée par le niveau des dernières grandes inondations, celles de 1855 et 1875, c'est-à-dire 10 et 11 mètres. On simplifia et rectifia les contours des anciennes *mattes* privées ; les syndicats fermèrent les angles rentrants et établirent de longues sections droites qui offraient moins de prises aux érosions.

DIGUES DE BERGES.

Mais surtout on s'orienta vers une conception toute nouvelle : les syndicats cherchèrent le plus possible à appuyer leurs digues à la berge du fleuve.

d'inondation que Napoléon III préconisait. Arch. des Ponts et Chaussées d'Agen. C'est aussi alors que l'on commença les travaux pour établir un service des avertissements des crues ; il fut organisé seulement en 1875.

1. Rapport au conseil général du Lot-et-Garonne, 1903, p. 108-116.

2. Souvent, l'État participa aux frais dans la proportion d'un tiers, du moins quand il s'agissait de digues de berge.

3. Dans les digues du Lot à Aiguillon, les terres sont divisées en sept zones ; la plus basse, mais aussi la plus riche, paie chaque année 25 frs par cartonnat (12 ares), la plus élevée, qui est presque au niveau de la haute plaine, ne paie que 1,50. Le syndicat de Varennes, malgré sa petitesse, est divisé en 5 zones.

4. Voir réglementation des syndicats du Bas-Taillebourg, 16, IX, 1881.

Précisément alors, on venait d'achever la consolidation d'un lit de navigation entre des berges fixes ; la stabilité de ce lit donnait la tentation de se servir des berges pour y élever les travaux de défense ; les propriétaires riverains réclamaient d'être protégés autant que ceux de l'intérieur. Bref, on essaya de superposer le lit d'inondation au lit moyen, limité par les nouvelles berges fixes. Une telle entreprise était irréalisable dans son exécution intégrale ; les travaux d'endiguement ne furent jamais étendus à toute la basse plaine. Le mouvement des syndicats de digue, malgré son brusque épanouissement après 1875, s'est arrêté court ; depuis 1885, il ne s'est plus formé de nouveaux syndicats ; cependant, près de la moitié des terres inondables est encore en dehors des organisations de digues. Il a fallu se rendre à l'évidence, il est impossible que le lit moyen serve de lit d'inondation, c'est une nécessité qu'il y ait des zones livrées à peu près sans défense aux inondations. Il s'est établi comme un balancement entre les rives, rives protégées s'opposant à rives ouvertes.

Ce fut parfois le résultat des dispositions naturelles ; il est difficile d'endiguer des zones traversées par des dépressions intérieures, anciennes *gaules* ou petits ruisseaux latéraux venant des coteaux ; telle est la zone ouverte du confluent de la Baïse. Mais le plus souvent le choix de la rive sacrifiée résulte d'anciennes habitudes, devenues droits acquis : les riches *carterès* d'Aiguillon dans la boucle du Lot ne durent pas seulement leur exceptionnelle protection contre les inondations à la construction de digues dès le XVII^e siècle, mais aussi à l'absence d'endiguements de la large basse plaine, qui leur faisait vis-à-vis ; les gens de rive gauche, Villeton, Monheurt ont dû toujours recevoir les eaux ; les habitants d'Aiguillon le leur ont imposé jadis par la voix des ducs d'Aiguillon, exemple de sacrifice d'une rive plus pauvre au bénéfice d'une rive plus riche. Aujourd'hui, les digues d'Aiguillon sont administrées par un puissant syndicat et les communes de rive gauche continuent à supporter, malgré leurs réclamations, la lourde servitude d'inondation¹. De la même façon, vis-à-vis des deux plus grands syndicats de digues de Garonne, celui de Barie, Castets, Bassane et celui de Flondès, Puybardan,

1. Un syndicat se constitua à Thouars sur la rive gauche en 1845, mais il fut dissous en 1860. L'histoire des digues d'Aiguillon est très complexe. Avant le XVII^e siècle, a régné le système de la *matte* privée. En 1569 et 1682, on parle à Aiguillon de digues qui abritent les plantations, c'étaient encore des levées du type *palissade*. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 742. ALIS ; *Histoire d'Aiguillon*. 1895, p. 1 à 10. Mais le précoce morcellement de ces riches terres en innombrables parcelles allongées en lanières, les « *carterées* », qui donnent aujourd'hui un paysage de culture très spécial à cette région, obligea vite à grouper les digues. La puissance des ducs d'Aiguillon permit l'installation de grandes levées, les premières apparues en Garonne. En 1745, existaient déjà la digue de Saint-Côme, la digue dite des « *Quarterées* », la « *chaussée* » de Pelagat. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 779, 766 et 947. Arch. Gironde, C. 1851 et C. 525. En 1844, ces digues sont regroupées en une grande demi-lune complètement fermée, s'appuyant aux deux extrémités du coteau du Pech de Beyre ; plus tard, on construisit deux nouvelles *mattes*, progressant sur le lit du Lot.

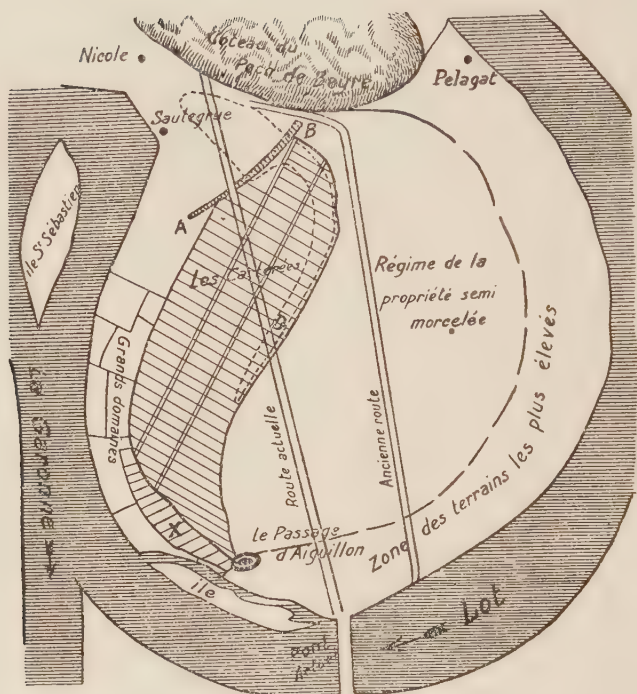


FIG. 32. — LES DIGUES DES CARTERÉES D'AIGUILLON.

Ce plan est extrait d'un relevé de 1840 conservé aux Arch. Lot-et-Garonne S. 12. Echelle, 1 : 30000.

La boucle du Lot près de son embouchure en Garonne contient des alluvions d'une exceptionnelle fertilité. Elle est la première zone qui ait été endiguée en Moyenne Garonne. Aujourd'hui, elle constitue la seule section dont les digues en arc de cercle soient complètement fermées de Pelagat à Sautegrué.

On distingue dans l'intérieur des digues trois zones : à droite sur la rive même du Lot, les berges hautes portent les plus anciennes métairies ; quelques-unes gardent encore des traces de *matte* privées antérieures à la digue syndicale ; au milieu, s'étendent les terres de moyenne altitude, réparties en parcelles assez petites, les habitations y sont rares et récentes ; les champs relèvent de cultivateurs, de Nicole ou d'Aiguillon ; à gauche, les *carterées*, terres les plus basses et les plus riches, conquises sur une ancienne *gaule*, barrée par une forte digue A B. Ces terres ont été loties en très petites parcelles d'égales dimensions ; c'était jadis la zone des riches terres à chanvre. Chaque propriété de ces trois zones paie au syndicat une redevance annuelle d'autant plus forte que la terre est plus basse et donc plus exposée.

En dehors de la protection des digues, se sont constitués par prises nouvelles au long de la Garonne, quelques grands domaines d'un seul tenant livrés aux prairies et *bioulades*. Comparer avec l'ancien état du confluent du Lot et de la Garonne fig. 30, p. 317.

Fontet, s'étendent sur la rive droite les vastes prairies non défendues de Casseuil et Gironde.

Les syndicats de digues restent donc très localisés et séparés les uns des autres. Les sinuosités du fleuve, qui portent le cours sans cesse d'un bord à l'autre de la vallée, découpent la basse plaine en sections : les digues prennent racine sur les rebords de la terrasse et suivent la berge jusqu'à ce qu'elles rejoignent à nouveau le *tap*. Parfois même, un seul système de digue n'a pu s'appliquer à tout un lobe de Garonne ; il a fallu tenir compte des petits cours d'eau venant du coteau, on a dû les encadrer entre des digues parallèles : Le syndicat de Barie est séparé de celui de Flondès par le petit ruisseau d'Aillas.

Les débouchés des ruisseaux latéraux marquent en effet les points faibles des zones endiguées : la digue de Couthures-Marcellus est mise en danger surtout par la traversée du ruisseau du Baqueyron ; la grande digue de Fourques-Coussan est gênée par la présence du ruisseau de l'Avancotte.

Aussi les digues syndicales ne peuvent enclore que de petites îles séparées ; la plus importante, construite par le syndicat de Fourques-Coussan, a 7865 mètres de long et la superficie syndiquée ne dépasse pas 1.200 hectares ; la digue du Bas-Taillebourg a 9.478 mètres, mais ne défend que 378 hectares ; celle du syndicat de Meilhan n'a que 1.400 mètres et ne garantit que 87 hectares ¹.

DIGUES OUVERTES. Ces digues, si petites soient-elles, ne peuvent pas être des clôtures hermétiques : le sous-sol de galets laisse par infiltration monter l'eau à l'intérieur des digues ². Ces eaux d'infiltration, une fois introduites, seraient très gênantes, si on ne leur assurait pas un moyen d'évacuation rapide ; elles peuvent servir d'ailleurs à protéger la digue soumise à la pression des eaux d'inondation. Aussi a-t-on adopté un système de levées qui permît la rentrée de l'eau. La disposition de la vallée donnait en quelque sorte un modèle naturel ; en général, les eaux d'inondation n'arrivent pas par la berge même du fleuve, souvent bien plus haute que les dépressions intérieures ; elles se fauillent entre les bombements en remontant de l'aval par les bas-fonds ³. Les *mattes* suivirent ce dispositif : on les construisit très puissantes vers l'amont, mais comportant vers l'aval une ouverture : la digue de Marmande à Couthures n'existe que du côté amont, aucune levée

1. Rapport au conseil général du Lot-et-Garonne, 1903, p. 108-116.

2. Les terres du Bas-Varennès sont « mouillées » dès que les eaux atteignent 8 m. 50, bien que les levées dépassent 10 m. de haut.

3. Ainsi au Bas-Taillebourg, les eaux ne viennent jamais du côté de Garonne, mais du côté opposé, de la commune de Sénestis vers l'aval.

ne suit le cours de Garonne vers l'aval ; d'autres *mattes*, prenant la forme d'un fer à cheval, ouvrent un détroit plus ou moins large vers l'aval.

Même les zones qui sont fermées d'une levée continue, ont leur partie aval moins haute pour permettre l'entrée des eaux en cas de forte inondation : les digues de Taillebourg ont 10 m. 50 vers l'amont, 9^m40 vers l'aval. Parfois, cet accès des eaux en aval se fait par un goulet en ciment pour éviter les érosions de la digue ¹. D'autres fois ce sont des écluses appelées *pelles* ou *trompettes*, qu'on ouvre quand la pression des eaux extérieures devient si forte qu'on craint une percée.

Toutes ces levées ont moins pour but de protéger de l'invasion des eaux que d'éviter les érosions et dégradements des courants, des *torrents*, comme on dit. Ce qu'on craint, c'est le *gravier*, ce qu'on protège, c'est la *lize*. Les eaux, qui envahissent la zone endiguée, par l'aval, à reculons, sont des eaux calmes et favorables au dépôt des limons ².

L'écoulement des eaux à l'intérieur des digues est assuré par un réseau de fossés dont les collecteurs principaux s'appellent des *vides*, tandis que les petits canaux annexes se nomment des *arrouios* à Barie, des *oussats* à Flondès, des *barates* à Marmande. Ces ruisseaux se déversent en Garonne à travers les levées au moyen d'écluses busquées, qui se ferment automatiquement quand la poussée des eaux vient de Garonne.

TOUS LES SYSTÈMES DE DIGUES MÊLÉS.

Les digues syndicales n'ont pas remplacé les anciennes petites levées ; elles se sont le plus souvent surajoutées, compliquant encore le fouillis des endiguements ; en effet, digues ouvertes, elles laissent pénétrer les eaux ; les *mattes* privées, entourant les domaines, conservent une raison d'être, elles permettent, par exemple, de protéger les récoltes lors des inondations de mai ou juin ³ ; dans la commune de Taillebourg, protégée par des digues de berges, nombreux sont les domaines encore enclos de levées ⁴. Derrière la digue du syndicat de Fourques-Coussan, qui est au niveau de 11 mètres, se sont maintenues des *mattes* privées à des hauteurs inférieures,

1. La digue de Sénestis a un déversoir de 8 m. 50 de hauteur, large échancrure de 800 m. de long, bordée à l'intérieur par une rigole à ressaut en ciment où l'eau perd sa force et s'écoule lentement dans la zone endiguée.

2. Une seule digue est totalement fermée, la digue d'Aiguillon dans la boucle du Lot, elle défend la plus riche terre de Garonne, les *carterées*, d'ailleurs elle correspond sur l'autre rive à la plus large étendue de basse plaine totalement privée d'endiguement.

3. Ainsi dans la boucle de Jusix, malgré la digue de berge, s'élèvent de nombreux enclos de digues, appelés ici des *champs* (champ des Prats-Secs, champ de l'Ancienne Église). Ces *mattes* privées ont même une utilisation spéciale ; là, sont concentrés les seuls vignobles de la basse plaine : les vignes grimpent sur des aubépines plantées au long des levées et sont ainsi plus à l'abri des inondations et des gelées, qui se font sentir au ras du sol.

4. Domaines de Machatelle, Laveissière, la Barrière...

9 à 7 mètres. Bien plus, les habitations et métairies continuent à se construire sur des *terrats*, les digues ne les protégeant pas de l'invasion des eaux ; on construit sur *terrat*, même lorsqu'il y a double digue, digues de domaines et digues syndicales ¹ (photos 49, 50 et fig. 6, p. 39).

Curieux paysage que celui de la basse plaine de Marmande par temps d'inondations ; le long de la berge, de hautes et puissantes levées encadrent le courant ; à l'intérieur, des digues géométriques cernent des carrés d'eau calme et boueuse, analogues à ceux des rizières ; des habitations émergent en haut de leurs îles lilliputiennes ; en ce petit coin de Garonne, on trouve réunis et mélangés presque tous les systèmes de défense contre les inondations ².

Malheureusement tous ces travaux de défense restent marqués d'une extrême confusion. Est-on sûr que les endiguements aient été un avantage ? Ils ont relevé le plan d'eau, et la gravité des crues subies depuis 1850, (1855, 1856, 1875, 1930) n'est pas sans rapport avec la tactique suivie. Dans les *mattes* anciennes, on pouvait se contenter de 8 mètres ; aujourd'hui, les digues ont dû être portées à 11 mètres et la dernière inondation a prouvé leur insuffisance. N'a-t-on pas été trop loin dans les endiguements ? L'ingénieur des Ponts et Chaussées, Payen, dans un rapport de 1867, déclarait : « les endiguements, qui auraient leur utilité, s'ils étaient exécutés sur une échelle restreinte et sans continuité, perdraient leurs avantages s'ils devaient s'étendre sur tout le cours du fleuve » ³. La grande inondation de 1930 a détruit presque toutes les digues : il paraît qu'on va les restaurer sur un plan d'ensemble. Les désastres récents vont-ils enfin valoir aux riverains de Garonne une politique générale de défense ?

1. Le plus haut des *terrats*, celui de Colombets (commune de Saint-Pardoux), qui atteint 11 mètres d'altitude, est dans l'enceinte des digues de Taillebourg. Même les constructions sur pilotis sont encore employées ; dans la plaine en face de Couthures, des métairies ou simplement des étables sont élevées sur piliers de briques ; pour permettre l'accès de ces buttes isolées, on a construit parfois un chemin d'accès particulier, élevé sur une digue sinueuse, qui vient encore compliquer le réseau des levées ; il en est ainsi à la métairie de l'île Saint-Sébastien (voir photo n° 50).

2. La commune de Monheurt, en face des digues d'Aiguillon, possède encore un fouillis inextricable de digues entourant des parcelles de terre ; parfois, de simples chemins sont encadrés de deux levées.

Arch. Ponts et chaussées d'Agen. Album de 1884. Les propriétés encloses s'appellent des *enclos* ou des *îles* : Ile Saint-Pierre, Ile Clara, Ile Maynolles, Ile Beausoleil... A l'embouchure de la Baïse, le domaine de Bramepan est entouré d'une *matte* fermée en forme de fer à cheval.

3. Arch. Ponts et Chaussées d'Agen. Peut-être, aurait-on pu s'inspirer en Moyenne Garonne de l'exemple du Pô, où l'on a construit deux lignes de digues : digues enchassant le lit moyen et retenant les petites crues, digues enfermant un lit majeur et contenant les grandes crues. ÉLICIO COLIN : *L'aménagement du Pô*. Annales Géog. 1927, p. 73.

LA TACTIQUE
EN CAS
D'INONDATION.

La rapidité des crues de Garonne et l'absence d'un système continu de protection des berges ont entraîné toute une série de précautions particulières.

Le service de l'annonce des crues a été organisé ici, comme dans le reste de la France, à partir de 1875. On prévient 36 heures d'avance si la crue sera importante ; 24 heures avant, on donne la côte probable de l'étales, enfin 8 ou 10 heures auparavant, on détermine le maximum à quelques centimètres près. Pour les villes, un plan coté permet de prévoir et d'annoncer les quartiers qui seront envahis.

L'approche de l'inondation amène un véritable branle-bas. L'annonce des crues est faite par les différentes préfectures et sous-préfectures et doit être transmise dans le plus bref délai aux communes riveraines. Une fois les nouvelles parvenues aux différentes mairies, il faut les faire connaître aux habitants qui vivent presque tous en maisons séparées ; les moyens varient suivant les communes ; à Marmande, on tire le canon et le nombre de coups indique la hauteur en mètres que doit atteindre l'inondation ; à Saint-Pardoux, on sonne la grosse cloche de l'église pour annoncer les mètres de hauteur et la petite indique les centimètres ; à Caumont, on sonne du cor de chasse, quand il faut abandonner les bas terrains ; à Barie, le son du cor annonce qu'il y a danger aux digues ; le syndicat de Fourques-Cousan fait sonner le tocsin, quand il y a menace aux digues et qu'il faut le secours de tous.

Souvent, on ne prévient pas seulement du danger, mais on demande de l'aide ; à Saint-Pardoux, il y a un carillon spécial pour appeler les gens à la *matte* ; chacun arrive avec des bûches, des planches, des madriers ; le président du syndicat a tout pouvoir ; d'abord, on ferme les routes qui passent les digues, les *pas*¹. Parfois, on construit en toute hâte une digue improvisée, soit en arrière d'une digue menacée, soit à un endroit qui n'a pas de défense et qu'on espère protéger².

Chaque maison prend des précautions, ici on déménage les rez-de-chaussées, on arrime les tonneaux dans les caves ; quelquefois, on défend le logis en construisant de petits murs devant les portes et les fenêtres. On tire de la grange le canot ou *bachet*, que les maisons de la *ribière* possèdent pour permettre de s'enfuir³ ; à Barie, les bateaux de sauvetage sont suffisamment grands pour embarquer le bétail, on les appelle des *couralins*⁴.

Le plus souvent, les habitants n'abandonnent pas leurs maisons ; confiants

1. A Saint-Pardoux, dès que l'inondation dépasse 8 mètres, on « ferme les routes ».

2. A Marmande, de telles digues s'appellent des *atardeaux*.

3. Souvent, c'est simplement le pétrin, la *meite* qui sert de bateau ; le pétrin est dans ces régions de grande dimension, il sert également à tuer les cochons.

4. Dans la basse vallée de l'Aveyron, les métairies ont aussi leur petit bateau de sauvetage, le *gavarot*.

dans la rapidité des inondations, ils se réfugient sur leur toit. Si, par malheur, l'inondation se prolonge, la situation devient critique ; durant la grande inondation de 1770, les échevins d'Agen firent construire en hâte des radeaux pour porter des vivres aux malheureux réfugiés dans les étages ou sur les toits des maisons : à Barie, après les grands dégâts causés par l'inondation de 1770, la plupart des maisons se rebâtissent à deux ou même trois étages pour servir de refuge, de même aux Barthes, après 1930. Malheureusement, on ne construit pas toujours en matériaux durs, et si les eaux se maintiennent, les murs en torchis fondent et les maisons s'écroulent ¹. Beaucoup de bourgs de basse plaine ont organisé des sociétés de sauveteurs, les membres sont convoqués dès que l'inondation devient grave ; à Damazan, la société possède un bateau qui est abrité sous la halle ; à Tonneins, la société est importante et son capitaine est un personnage de la ville, elle possède plusieurs bateaux.

En Garonne, la menace de l'inondation est fréquente ; dans la basse plaine de Marmande, il n'est pas d'années où l'on ne soit « mouillé » et ce risque donne à la population des préoccupations et même une mentalité spéciale. La vallée, c'est le riche pays où l'on encourt des risques ; l'inondation, les dangers et les précautions qu'elle entraîne, sont un des principaux facteurs de différenciation avec les coteaux. En ce pays de l'extrême individualisme, les dangers des eaux développent une certaine mentalité grégaire.

LE DESSÈCHEMENT DES MARAIS.

Il y a un danger plus permanent que les inondations, celui des marais, qui occupent les anciens bras abandonnés. Ces zones de marais sous la chaleur humide de l'Aquitaine amènent des fièvres : les marais de Brax en aval d'Agen étaient un foyer de paludisme ; les marais de la région de Tonneins provoquèrent en 1771 une maladie très grave, appelée « peste de Tonneins ». ²

Les dessèchements de marais, comme les endiguements, se poursuivirent pendant tout le XIX^e siècle. On creusa de nombreux petits canaux d'écoulement ; en Bas-Quercy, ce sont des *béganes*, souvent munis de *palettes* pour assurer leur fermeture ; en Agenais, ce sont des *baradasses*, encadrées de petites *mattes* protectrices . ³

1. Beaucoup de pertes d'hommes causées par les inondations de 1930 sont dues à de tels effondrements. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 25 oct. 1930, photographies très suggestives. Les maisons de Reyniès, où le Tarn n'était jamais monté avant 1930, étaient presque toutes en torchis. Ce bourg a été à peu près anéanti.

2. « Il n'est point de famille parmi les gens du peuple qui n'ait perdu plusieurs personnes », écrit en 1771 le docteur Laperche. Les registres mortuaires de la seule paroisse d'Unet contiennent depuis deux mois (sept, oct, 1771) plus de cent décès causés par cette « peste des marais ». A. LAGARDE. *Histoire de Tonneins*. Revue, Agenais, 1883, p. 474.

3. MAITROT DE VARENNES : *Des irrigations et dessèchements dans le département du Lot-*

Le principal travail de dessèchement fut poursuivi en dehors de la Moyenne Garonne vers le Bordelais dans la zone des *palus* ; dès le XVIII^e siècle, on commença à planter ces terres de vases marines en grands vignobles qui, grâce aux submersions, ont pu résister en partie aux attaques du phylloxéra. Aujourd'hui, la vigne est devenue facteur de délimitation entre basse plaine bordelaise et basse plaine agenaïse ¹.

§ III. — LA CONQUÊTE DE LA VALLÉE PAR L'ARBRE.

LES ARBRES DE GARONNE.

Un des traits distinctifs du paysage de la vallée garonnaise est l'importance des arbres : un ruban d'arbres borde les berges, presque d'un bout à l'autre ; la Garonne coule dans une avenue d'arbres et cela la différencie de la Loire ou de la Seine et même du Lot et du Tarn. L'ancienne instabilité du cours lui donna le privilège de cette parure (photos 40, 43, 46). Le Pô, pour les mêmes raisons, a la même végétation.

C'est une magnifique végétation que celle des rives de Garonne. Sur le bord même du fleuve et jusque dans le lit, il y a une zone presque amphibie, qui convient aux aubiers, aux *auba*, c'est la zone des *aubarèdes* ; on y voit le saule sauvage ou *brusquet*, au feuillage vert sombre et qui croît spontanément sur les alluvions ; à côté, les saules cultivés ou *jetins* sont plantés en rangs serrés. Cette zone doit rester en petits taillis pour ne pas gêner la navigation à la *corde* ; de là, l'obligation de couper les *jetins* tous les deux ans. Dès le Moyen-Age, on parlait d'« *albaredas* » (de *alba*, saule) ², mais les berges de Garonne étaient alors plantées surtout en *ourmenades*, c'est-à-dire en petits ormeaux. Dès que la navigation devint plus active et plus surveillée, les *ourmenades* furent interdites et on planta des saules, dont les branches plus flexibles entravaient moins le passage de la *corde* (photo 47).

et-Garonne. Paris, 1857, in, 8. Usages locaux du Lot-et-Garonne 1912, p. 30. Dans la commune de Montesquieu, pour dessécher le marais de Béquin, on s'était déjà mis au travail dès 1782, mais, en l'an XII seulement, le marais fut supprimé ; à Brax, le marais fut une première fois desséché en 1810, il se reforma bientôt et ce n'est qu'en 1843, au moyen d'un syndicat de dessèchement, qu'on en triompha. Dans la commune de Villeteau, le syndicat de dessèchement du lac de La Mazière fut constitué en 1844 ; à Damazan, il date de 1845 ; à Lamarque, commune de Lagrèze, il ne fut établi qu'en 1860. Arch. Lot-et-Garonne, S. XVI.

1. Dessèchement des *palus* de Saint-Loubès en 1732. Arch. Gironde. C. 1932. Dessèchement des *padouens* de la communauté de Sainte-Croix-du-Mont en 1773, id C. 287. Dessèchement des *padouens* de Cussac en 1774 id, C. 288. Conquête des *palus* de Tabanac par le vignoble en 1830, de même à Loupiac, Saint-Pierre-d'Aurillac. Enquête agricole départementale 1865, Gironde, p. 351, 393, 440. MALVEZIN : *Histoire du Commerce de Bordeaux*, 1892, T, I, p. 253.

2. Voir *Coutumier d'Auvillars de 1277*, publié par LAGRÈZE-FOSSAT. *Auvillars*. 1868 p. 253.

Au delà des chemins de halage, commence la zone des grands arbres ; jadis, c'étaient des ormeaux. Toute la région de Moyenne Garonne était alors vouée à l'orme, les vallées comme les coteaux ¹. Mais, dès le milieu du XVIII^e siècle, on se mit à planter des peupliers à l'exemple des rives du Pô, peupliers d'Italie d'abord, puis peupliers de Caroline, dits « carolins » ². Alors se constituèrent au long de la Garonne ces belles plantations de peupliers, les *ramiers* de haute Garonne et de Bas-Quercy, les *flottis* dans la région de Valence, les *bioulades* (de *bioule*, peupliers en patois) dans l'Agenais ³. Le *carolin* devint après 1850 l'arbre caractéristique de la *ribière*, il donne un bois blanc, tendre, et a une croissance extrêmement rapide, atteignant plus d'un mètre de tour en 15 ans ⁴ (photo 48).

De nos jours, le paysage d'arbres des rives de Garonne est à nouveau en transformation ; le carolin est attaqué par un champignon ⁵ ; on le remplace par d'autres peupliers : peuplier vert ou calitain, peuplier argenté, dit eucalyptus. La Garonne reste le domaine du peuplier, c'est lui qui donne à la *bassure* une véritable individualité végétale et la différence des coteaux où continue à régner l'orme.

L'ARBRE,
MOYEN DE DÉFENSE
CONTRE
LE FLEUVE.

Cette importance des bois sur les rives de Garonne provient de ce que l'arbre fut longtemps le seul moyen de se défendre contre la rivière ; les berges n'ont été définitivement fixées qu'au XIX^e siècle ; jusqu'alors, c'étaient surtout les plantations qui protégeaient des érosions et divagations ; en armant les berges de végétation, on limitait l'approvisionnement du fleuve en matériaux meubles, principale cause d'instabilité (photo 43).

Pendant longtemps, on pratiqua le long de Garonne une véritable poli-

1. Arch. du Lot-et-Garonne, M. II. Arch. Nat. F¹⁴. 1196.

2. GRANAT : *Politique économique des intendants de Guyenne*. Revue de l'Agenais, 1907, p. 244. Sur le Pô, les plantations de peupliers, appelées *golene*, couvrent, de Turin à la mer, une surface d'environ 30.000 hectares. CARLO ROZZETTI : *La produzione del Pioppo nelle Golene del Po*. L'Alpe ; septembre, 1929.

Une Visite de Garonne, faite en 1764, parle déjà des grandes plantations de peupliers de Saint-Nicolas-de-la-Grave. Arch. Nat. F¹⁴. 1195. Ces peupliers étaient différents des peupliers indigènes, dits « sarrazins » aux troncs noueux ; ils furent répandus par les pépinières royales. MALAFOSSE : *Agriculture en Haute-Garonne*. 1904, p. 63.

3. Les *ramiers* et *bioulades* de Garonne sont à rapprocher des « vorges » et « vorgines » du Rhône, des « glières » de l'Arve (CHOLLEY : *Les Pré-Alpes de Savoie*, p. 287) et aussi des « auen » du Danube et du Rhin. Le mot « ramières » s'emploie dans la basse vallée de la Drôme pour désigner les grèves découvertes. FAUCHER. *Plaines et bassins du Rhône moyen* p. 152.

4. DOUMERC : *Flore du Tarn-et-Garonne*. A. F. A. S. Montauban, 1902, p. 59.

5. Ligue fluviale. Congrès de Bordeaux, 1922, p. 569. Une station de culture du peuplier a été créée à Escatalens sur les bords de Garonne.

tique forestière ; les riverains réclamaient pour assurer leur défense moins des endiguements que des plantations et les règlements de Garonne exigeaient que « les rives, mises en prairies, soient plantées sur cent toises de largeur »¹. Les plantations étaient souvent, pour les propriétaires riverains, un moyen de progression sur la rivière ; le seigneur de Caumont, riverain d'un bras de Garonne, a si bien fait progresser sa plantation qu'il a complètement asséché ce bras ; c'était là cependant qu'était le passage des bateaux ; à la suite de cet empiétement, l'eau a emporté deux métairies sur l'autre rive². Les plantations des berges pouvaient présenter de graves inconvénients pour les voisins ; aussi exigea-t-on une autorisation.

C'est tout un art que de planter les îles ; les *ribièreens* y sont passés maîtres : on commence par piquer dans le *gravier* à conquérir des boutures de saules ; elles poussent très vite et donnent des petits taillis ou *jetins* ; dès la deuxième année, on les étête à 20 centimètres du sol pour qu'ils forment par leurs rejets des têtes broussailleuses ; les eaux d'inondation, arrêtées par ce taillis serré, déposent une abondante *lize* qui rapidement recouvre le *gravier*. Quand le sol est exhaussé et que les *jetins*, à demi-enfouis sous la *lize*, dépérissent, on change le mode de plantation ; on remplace le saule par du peuplier ; la *bioulade* succède à l'*aubarède*. Si le sol continue à s'exhausser, on peut faire quelques cultures sous les arbres ; les peupliers rongent la fertilité excessive des limons et rendent les récoltes meilleures, moins en herbe et plus en grains ; au bout d'une quinzaine d'années, les arbres, par leur ombre, empêchent les cultures ; on revient, pendant les dernières années avant la coupe, à un régime de prairie sous arbres. Après plusieurs plantations successives de peupliers, le sol, surélevé, mis en *mattes*, permettra de faire définitivement de la culture ; véritable assolement d'arbres, de prairies et de cultures³. Un tel cycle d'exploitation existe surtout dans les zones à méandres

1. Arch. Nat. F¹⁴. 1195. Arch. Lot-et-Garonne, L. 112. 12 pluviôse an VIII. E. suppl. 738, 800. Pour protéger ces plantations, il y eut des « gardes forestiers des îles ». Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 757 bis. A Agen, en 1768, il y avait un garde des complantements et des îles. GRANAT : *Le Gravier*, p. 150.

En 1722, amendes contre ceux qui laissent paître leurs troupeaux dans les plantations d'aubiers que la communauté de Couthures reconstitue à grands frais depuis les froids de l'hiver 1709 qui les avaient détruites. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 803.

2. De même, la *gaule* de Cantecor en aval de Marmande a été fermée par des atterrissements plantés. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7. Visite de Garonne de 1738.

3. Quant à l'appropriation de ces terrains, conquis par plantations, voici les règles qui la régissent : si l'alluvion est « à maturité », c'est-à-dire si elle est à hauteur de la *matte*, elle appartient alors d'office au propriétaire ; mais, si l'alluvion n'a pas atteint cette hauteur, on peut en obtenir concession par anticipation moyennant paiement. Il y a une formule qui est appliquée en Garonne pour calculer le prix de la concession : le

$$\text{prix} = 0,20 \text{ Ph} \frac{H-h}{R};$$
 P = le prix moyen de l'hectare de terrain de la *matte* continuë ; h = la hauteur moyenne de l'alluvion au-dessus de l'étiage ; H = la hauteur moyenne du plenissimum flumen. Ainsi on paie d'autant moins que l'alluvion se rap-

divagants : Garonne marmandaise et région des *ramiers* autour du confluent du Tarn. (Les trois stades sont figurés dans les photos 47, 48, 52).

UTILISATION
DU BOIS
DE GARONNE.

Le bois de Garonne s'appelle l'*obre*, l'*œuvre* ; il constitue, en effet, pour le pays la principale réserve de bois d'*œuvre* ; le déboisement progressif des coteaux a transformé les anciens massifs forestiers en mauvais taillis, où l'on ne récolte plus que du bois de chauffe. Le bois de Garonne avait jadis le grand avantage du transport par la rivière ; il était débité par des scieries mobiles, qui se déplaçaient le long du fleuve ; des équipes de scieurs de long auvergnats, les *rességaïrés*, s'installaient pendant l'hiver dans les *flots*, les riverains abattaient les arbres, les Auvergnats faisaient la planche.

Aujourd'hui, les scieries mécaniques sont entre les mains d'Ariégeois. Le bois est en partie utilisé sur place comme bois de charpenterie et menuiserie ; Couthures-sur-Garonne compte encore quelques ouvriers du bois, mais jadis les « meubles de Couthures » s'exportaient largement ; dans le Tarn-et-Garonne, Dieupentale fabriquait des chaises, Finham des échelles et des ateliers pour la carrosserie de diligence y étaient nombreux. Actuellement, la fabrique de meubles de Villeneuve-sur-Lot, la chaiserie de Rabastens emploient de plus en plus le bois des *bioulades* ; Valence-d'Agen utilise le *carolin* de Garonne dans sa fabrique d'allumettes et la grande usine d'allumettes de Montpellier en importe beaucoup. Il existe aussi une active industrie du sabot ; à Saint-Nicolas-de-la-Grave, la saboterie a remplacé le tissage, il y a plus de 50 sabotiers ; à Merles, Malause, Auwillars, les sabotiers sont également nombreux ¹. La foire du 15 septembre à Agen s'appelle foire des sabots ; il y avait à Dunes aussi une foire aux sabots ².

Actuellement, la prospérité des plantations de peupliers est surtout liée au développement des primeurs qui exigent pour leur transport des caisses d'emballage. Il faut un bois sans nœuds qui fasse ressortir la marchandise par sa blancheur et qui soit bon marché (la plupart des emballages sont perdus) ; Aiguillon, Moissac et Valence sont les centres principaux du négoce du bois blanc et de la fabrication des emballages ; ce sont également les

proche du niveau de la *matte*. Des concessions de ce genre ont été accordées à La Magistère, à Belle-Ile, en aval d'Espalais ; il y a surtout la grande concession de Camparome. RISLER. *Géologie agricole*, T. III, p. 275. THÉRON DE MONTAUGÉ. *L'Agriculture en Toulousain*, 1869, p. 177. A St-Nicolas-de-la-Grave, la métairie de l'Ilot, de 35 hectares, a été gagnée en 30 ans par ce procédé.

1. Ils sont encore plus nombreux en amont, au long de la haute Garonne languedocienne, vraie zone des *ramiers* (Mas-Grenier, Finham) ; ils travaillent surtout l'hiver, comme les anciens tisserands, auxquels ils ont succédé.

2. A Valence-d'Agen, il s'est monté une fabrique de galoches, de même à Villeneuve-sur-Lot.

endroits de Garonne les plus riches en peupliers et les zones d'élection des primeurs ; l'association primeurs-peupliers est un élément essentiel de la richesse de la basse plaine. Le Lot-et-Garonne produit annuellement 30,000 tonnes de bois de peuplier (chiffre moyen de 1920 à 1930)¹.

A la limite occidentale de la Moyenne Garonne, dans la basse plaine de La Réole, avant d'entrer dans la zone des *palus*, les plantations de peupliers sont remplacées par la culture des osiers, les *vimes* ². On plante l'osier en fin mars après l'avoir fait précéder d'une culture sarclée pour nettoyer le sol et combattre le liseron, la terrible *courejade*. La *vimière* n'est en pleine production qu'à la quatrième année. La coupe se fait fin novembre et on travaille l'osier durant l'hiver ; précieux travail de complément comprenant le triage, l'écorçage, le pliage. A Bordeaux, le 16 mai, le jour de la Saint Fort, sur la place aux Vimes, se tient la grande foire des osiers ; on y descend en bateau les cargaisons, venues de La Réole : il y a l'osier blanc, plus petit, appelé le « plion » qui sert à attacher la vigne et l'osier rouge qui est employé comme cercles de barriques et pour la vannerie ³. Aujourd'hui, les plantations d'osiers ont bien diminué ; certaines communes (Barie) tiraient jadis leurs principales ressources des *vimières* ; on préfère le sorgho à balai qui donne un aussi bon travail d'hiver et fournit plus vite un rendement.

1. La production moyenne est de 225 à 250 m³ à l'hectare, suivant que les coupes sont faites tous les 15 ou 20 ans. Les emballages servent, non seulement sur place, mais sont expédiés dans d'autres régions de primeurs : Alger, Angers, la Corrèze...

Le bois de *ribière* fut aussi utilisé pour la vigne, échalas de vignes en jetins de saules, employés sur les vignobles de Graves de la rive Sud de Garonne, liens en écorce de saules pour attacher les tiges de vignes. DUPRAT. (*Agriculture Lot-et-Garonne* an VII p. 347.) note que les saules entraînent un grand commerce pour les échalas de vigne. On note dans les *Usages locaux du Lot-et-Garonne* (1912, p. 22) : « on fait avec les jetins des échalas appelés « œuvres ».

2. On cultive aussi l'osier sur l'Aveyron autour de Négrepelisse et Saint-Étienne-de-Tulmont.

3. VASSILIÈRE : *Monographie agricole de Gironde*, 1898, p. 141. FÉRET : *Statistiques Gironde*, 1874, T. II, p. 821.

CHAPITRE TROISIÈME

L'utilisation des grandes vallées.

§ I. — L'ÈRE DES VALLÉES. — HISTOIRE DE LA FONCTION AGRICOLE.

LE PANORAMA DU PECH DE BEYRE

Il a fallu tous ces importants travaux d'aménagement pour que l'homme fût enfin maître du plus riche domaine de la Moyenne Garonne, véritable prise de possession d'une zone où jadis ne régnait que l'instabilité. Aujourd'hui, il est bien difficile de se rendre compte de ces longs efforts ; la prospérité paraît naturelle, quand on embrasse la vallée dans un panorama d'ensemble.

Au confluent du Lot et de la Garonne, une haute butte de calcaire, le Pech de Beyre, domine de plus de 120 mètres les terres de vallées ; de là, on découvre un des plus beaux paysages de l'Aquitaine : la plaine est extrêmement vivante : majestueux étalement de culture ; le grand lobe du Lot est strié de champs étroits et en lanières, disposés en étoiles ; partout de petites métairies aux bâtiments neufs et soignés¹ ; le semis des habitations est d'une densité exceptionnelle ; les domaines sont de format menu ; l'exploitation est intensive ; jamais ici de terres abandonnées, rien ne laisse voir une région en voie de dépopulation. Les rivières meublent ces riches vallées de leurs sinuosités successives ; on voit surtout les épais rideaux d'arbres qui les enserrrent et les séparent des terres de culture ; mais ces rivières sont sans vie, aucun chemin de halage sur les berges, aucun bateau suivant leur cours ; cependant de gros bourgs aux vieux quartiers les bordent : tout près, au confluent, Aiguillon ; plus loin, sur le Lot, Clairac, Sainte-Livrade et, sur la Garonne, Thouars, Monheurt, Port-de-Pascau, bourgs éteints, jalonnant une route qui paraît morte ; étrange opposition de la rivière et de la vallée.

L'ANCIENNE CULTURE EXTENSIVE PAR GRANDES PROPRIÉTÉS

Des deux formes d'utilisation que l'on découvre, l'une est en pleine prospérité actuelle, l'exploitation agricole des terres de vallée, l'autre paraît à peu près disparue, la navigation sur les cours d'eau. Deux cycles économiques semblent inscrits en ce paysage.

1. Les noms de « Bordeneuve », « Oustal neuf », sont très fréquents.

La richesse de l'agriculture en *ribière* est de date récente ; avant 1850, on pratiquait dans toute l'Aquitaine uniformément un assolement biennal blé-maïs ; ce régime convenait bien aux *terreforts* des coteaux, mais donnait de maigres résultats en *bassure* ; le blé poussait trop fort et tout en paille, il versait et pourrissait ; son rendement n'était que de 6 hectolitres à l'hectare, tandis que, sur le plateau, on obtenait facilement 10. En outre, le blé de *ribière*, qu'on appelait « blé blanc », ne donnait pas de farine à minot, la seule intéressante pour l'exportation ; sa farine trop grasse ne se conservait pas, elle servait seulement à la consommation locale ¹.

Les champs de vallée étaient alors enclos de hautes *randaes* d'arbres et le paysage bocager apparaissait plus touffu encore en *ribière* que sur le plateau ; pauvres champs, dévorés par les mauvaises herbes et que les inondations recouvraient souvent ². Les métayers et ouvriers formaient une population misérable ; le paludisme et la famine les décimaient après chaque grande crue. Sans cesse, on voit noter la détresse des *ribièrens* ³. Beaucoup allaient travailler sur la *coste* comme *estibandiés* pour toucher un supplément de ressources ⁴ (photo 39).

Seuls, quelques endroits laissaient entrevoir cependant la richesse future de ces terres : *carterées* d'Aiguillon sur la Garonne, terres à chanvre de Clairac sur le Lot, terres à mûriers de Lizac sur le Tarn ⁵ (fig. 32, p. 340).

Les domaines, mal tenus et vastes, étaient groupés en quelques propriétés seigneuriales ⁶, la basse plaine concentrait alors les plus grandes propriétés ; de Saint-Nicolas-de-la-Grave jusque Layrac, la Garonne était enserrée entre de grands fiefs ⁷. Les seigneurs pouvaient mieux supporter le risque des crues, faire les travaux de défense, se protéger contre les rivalités des voisins. De nouvelles métairies, conquises sur la zone des *îles*, bordaient

1. Ce blé pèse moins lourd à l'hectolitre, 72 kg. au lieu de 80 pour les blés durs du coteau. Arch. Lot-et-Garonne, M. 11, an, III.

2. Ce paysage de l'ancienne vallée de Garonne avec ses grandes métairies pauvres, ses *randaes* très nombreuses et son peuplement peu dense, se retrouve encore non modifié dans la basse vallée de l'Ariège, autour de Cintegabelle et Saverdun.

3. En 1708, détresse des habitants de la paroisse de Fourques près du Mas-d'Agenais, dont les terres ont souffert des inondations. Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1752. En 1777, affreuse misère des paysans de Lagrùère. Arch. Gironde, C. 617, et 532.

4. A Caudecoste, par exemple, on allait moissonner les champs de blé de Lectoure pour avoir de la bonne farine.

5. Arch. Nat. D. IV. bis. cart. 1.

6. A Malause sur une contenance de 995 ha, on comptait, en 1886, 13 métairies qui absorbaient plus de la moitié du sol. Enquête agricole de 1866. Tarn-et-Garonne, p. 104.

7. Propriétés des de Mondenard, de Bastard, Dampierre, du comte de Gissac. A Espalais, le comte de Lastours tenait les berges sur trois kilomètres. Les seigneurs de Lafox possédaient presque toute la paroisse de Saint-Pierre-de-Gaubert, les seigneurs de Montesquieu une grande partie de celle de Sérignac...

souvent ces domaines et portaient le nom de celui qui en avait assuré la prise ¹.

La lutte contre le fleuve fut un des moyens de s'agrandir ; on s'y employa de toutes les façons ; pour provoquer des atterrissements, on alla jusqu'à faire naufrager de vieux bateaux pleins de pierres qui détournaient le courant sur l'autre rive ². D'autres fois, on plantait en cachette des épis qui rendaient le courant très « offensif » sur la rive opposée ³ ; la grande propriété profita de l'instabilité du fleuve pour s'étendre, elle accentua les périls de la rivière ⁴. La *bassure* était une zone de dangers, où les Grands avaient plus de facilité pour triompher.

LES PACAGES
DE « BASSURE »
AU SERVICE DE LA
« HAUTURE ».

Ce régime de grandes propriétés, à exploitation extensive, s'était substitué lentement à un régime plus ancien et encore plus extensif, le régime du simple pacage. La basse plaine entretenait une merveilleuse végétation naturelle d'herbe ⁵ et les mots *ribières* et prairies furent longtemps synonymes ; on disait : *les prats de la ribière*, *les padouens*, *les pradets*, *les pasternes*, *les barails* ⁶. Au Moyen-Age, on parle sans cesse de troupeaux pâturent dans les *îles* : la prieure de Paravis, près Port-Sainte-Marie, déclare que ses bestiaux ont « accoustumé herbager et estre nourri dans les *îles* de Vic » ⁷ ; le plus souvent, le pacage se faisait en commun sous la garde d'un berger. Ces pacages furent exploités surtout par les cultivateurs des coteaux qui souffraient du manque de fourrage, ils leur servirent d'annexes pastorales. Les habitants, qui venaient garder le bétail dans la vallée, s'abritaient en des cabanes provisoires ; de là, la fréquence du mot « cabane »

1. Près de La Réole, *isle* du sieur Duprat, *isle* de M. Lores, *isle* de M. de la Force, *isle* de M. de Lavauguyon près Tonneins. Visite de Garonne de 1727. Arch. Lot-et-Garonne C. 7. Concessions au sieur de Pressac de tous les atterrissements qui se sont faits depuis 20 ans en Garonne de Tonneins à Gironde, Arch. Gironde C. 3830 et 3838, année 1636. Arrêt du conseil sur une requête du duc d'Halvin lequel demande à être mis en possession de diverses *îles* nouvelles près de Fontet. Arch. Gironde, C. 4121.

2. Ainsi fit plusieurs fois le comte de Gissac dans la communauté de Villeton. Voir aussi Arch. Lot-et-Garonne, C. 7, bateaux enfoncés indûment, Visite de Garonne de 1746.

3. A Jusix, il a été gagné ainsi, en 1782, une *île* très considérable au détriment de dix-huit familles « qui ont été réduites à vivre sur la paille ». Arch. Nat. F¹⁴, 1196.

4. Réquisitoire du procureur du roi, exposant la jurisprudence en matière d'îles et atterrissements en Garonne, 1766, Arch. Gironde, C. 4121. Voir aussi contestations sur une *île* nouvelle à Caudrot. Arch. Gironde, C. 353, année 1760.

5. « Les prairies de Marmande au long de la Garonne regagnent, la nuit, en verdure presque tout ce que la dent des animaux leur avait fait perdre pendant le jour ». BARTAYRÉ ; *Statistique agricole* de 1854. Rec. soc. Agric. d'Agen, 1854, 55, p. 368.

6. Le mot *barail* est encore employé à Gironde.

7. ABBÉ MARBOUTIN. *Le Paravis au XIV^e et XV^e siècle*. Revue Agenais 1923, p. 376. En 1303, on parle de grands troupeaux dans une *île* près de Les Estrils sur le bas Tarn Arch. Tarn-et-Garonne. G. 606.

dans les lieux dits de la basse plaine¹ ; ces pasteurs élevèrent les premiers *terrats* pour réfugier le bétail en cas d'inondation (photo 50).

Cette servitude de pacage, qui frappait la basse plaine, profita à une large zone de plateau, tant du côté gascon, que du côté agenais². Les gens d'Allias, à 15 kilomètres de Garonne, avaient leurs prairies dans la basse plaine de Barie. La *bassure* était alors sous l'étroite dépendance de la *hauteur* ; elle ne comportait pas d'exploitation autonome ; à peine appropriée, elle était peu habitée, sauf les bourgs des bateliers établis sur les berges³.

Aujourd'hui, la situation est totalement renversée ; les terres de *ribières* sont les plus prospères et les plus peuplées (photo 5), inversion économique qui témoigne d'un changement dans le mode d'exploitation. Jadis, la richesse des vallées était ailleurs, non pas dans les champs, mais dans les cours d'eau ; une ère de la navigation a précédé l'époque actuelle de la riche agriculture, l'histoire de l'exploitation des cours d'eau et l'histoire de l'exploitation des vallées restent disjointes et en quelque sorte successives, un peu de la même manière que les travaux des endiguements sont restés indépendants des travaux de fixation des berges. Du haut du Pech de Beyre, on découvrait autrefois une plaine peu habitée et imparfaitement cultivée, mais on apercevait un fleuve, jalonné de nombreuses agglomérations et parcouru par une active circulation batelière.

§ II. — L'ÈRE DE LA NAVIGATION.

LES LIMITES DU RÉSEAU NAVIGABLE.

Le réseau navigable du bassin de la Garonne s'est lentement agrandi au cours des siècles grâce à des successifs aménagements. Sur la Garonne elle-même, depuis très longtemps déjà, la navigation avait été

1. Cabanes près de Layrac, près de Saint-Jean-de-Thurac. La basse plaine entre Meilhan et Couthures, « La Rioste », n'avait encore en 1844 qu'une seule habitation au lieu-dit la Cabane Oustalot. Arch. Ponts et chaussées, Agen. Album 1844.

2. Le vicomte de Brulhois avait en 1474 un droit sur les pâturages des bords de la Garonne ; à la même époque, les seigneurs de Bajamont et leurs gens descendaient des *serres* pour mener paître leurs troupeaux entre Saint-Pierre-de-Gaubert et Pechabaut : Arch. municip. Agen, FF. 138 et 132.

3. Il n'était pas rare non plus de voir les cultivateurs de la *hauteur* venir extraire en basse plaine la fertile *lize* et la conduire sur leurs terres graveleuses et sèches de la *coste* pour l'amender ; on appelait cela « déliza ». Il reste encore des traces de cette ancienne servitude ; plusieurs communes de la *hauteur* ont conservé aujourd'hui une annexe en basse plaine : Damazan a ses prairies au long de la Garonne dans l'ancienne *gaule* de la Goubeyss ; La Réole est propriétaire des *îles* et vacants qui sont en bas devant elle. Arch. Gironde, C. 3874 bis. en 1603. De même à Sainte-Bazeille, à Fauillet, Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 1706, 2254. A Bourret, la communauté possédait de nombreux *îlots* et *ramiers*, il en reste aujourd'hui une prairie communale plantée de carolins et servant de patus au bétail. Manuscrit de VICTOR MABRIEU, instituteur à Bourret, 1916. Sur le bas Tarn, les gens de Villemade ont un morceau de terre au bord du Tarn, (au Garabit) ; à Labastide-du-Temple, les cultivateurs du *tap* ont des pacages de *ribière*.

poussée jusqu'à Toulouse. STRABON ¹ dit que cette rivière avait 2000 stades de navigation, soit 370 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Toulouse à la mer. AUSONE ² parle de barques, bateaux, chaloupes, qui se promènent sur le fleuve. Les aménagements de la Garonne portèrent non pas sur une extension de la section navigable, mais sur une amélioration du cours : établissement d'un lit de navigation et de berges fixes. Au XVIII^e siècle seulement, on tenta de pousser la navigation en amont de Toulouse, jusqu'à Cazères d'abord et même jusqu'à Saint-Béat, mais ce fut toujours une navigation précaire, qui n'était utilisée pratiquement qu'à la descente. D'ailleurs, à Toulouse, la navigation était interrompue par les barrages du moulin du Château que seuls les radeaux franchissaient, non sans avaries ³.

Sur le Lot, au contraire, les conquêtes de la navigation furent très sensibles. C'était une rivière difficile à remonter à cause de la faiblesse des étiages et de la pente forte, 0,51 par kilomètre dans la section agenaise, c'est-à-dire autant que sur la haute Garonne ; avant le XII^e siècle, la navigation ne remontait pas au delà de Villeneuve. Pour rendre cette rivière navigable, il fallut imaginer un système qui modifiât sa pente, travail tout différent de celui qu'avait réclamé la Garonne, où tout l'effort des hommes se porta sur les berges ; au long du Lot agenais, les rives encaissées étaient naturellement stables ; on put se servir d'elles pour établir tout un système de barrages qui découpa le cours en biefs et releva le plan d'eau en diminuant la pente.

Les premiers barrages ou *pas* furent construits sur le Lot en 1219 par les évêques et consuls de Cahors ⁴ ; mais la navigabilité du Lot fut essentiellement l'œuvre des rois anglais du XIV^e siècle. Pendant la longue occupation anglaise du Sud-Ouest, le Lot fut la rivière favorisée ; elle conduisait vers les possessions disputées du Quercy et du Rouergue et elle traversait les pays qui produisaient les « vins noirs » dont les Anglais étaient alors friands. C'est Édouard I, longtemps gouverneur de Guyenne, avant d'être roi d'Angleterre, qui fit élever la plupart des barrages ; on en construisit onze entre 1296 et 1311 et la navigabilité fut assurée jusqu'à l'entrée du Rouergue. Désormais, le Lot se différençia nettement de la Garonne ; il passait pour une des plus longues et des meilleures rivières navigables de France ⁵.

1. STRABON IV, 4, 1. Voir aussi DESJARDINS : *Géographie de la Gaule Romaine*. T. I, p. 145. A Toulouse, existait une sorte de commissaire de la marine, le « comes ripae ». GUÉNOT (*Navigations sur la Garonne*, 1904, p. 211) cite une inscription d'un « comes ripae » qui percevait un impôt sur le transit.

2. Epistol, XXII, V 23 ; lettre à Axius Paulus.

3. DUTIL : *Le Languedoc au XVIII^e siècle*, p. 670.

4. SAINT-MARTY. *Histoire populaire du Quercy*. p. 147.

5. Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 3581. En 1364, le sénéchal anglais faisait enlever près de Puy-l'Évêque des rochers qui gênaient la navigation, Le grand barrage de Lustrac (commune de Trentels) est de 1292. G. THOLIN. *Note sur la féodalité en Agenais*. Revue de l'Agenais 1897, p. 2, 1898, p. 171, 1899 p. 77.

Ces travaux ne furent pas entretenus après le départ des Anglais ; on ne les reprit que sous Louis XIV ; on assura alors une navigation aisée jusqu'à Cahors, puis on remonta la zone navigable jusqu'à Bouquiès et Entraygues en Rouergue, mais cette section resta mauvaise et était utilisée surtout à la descente ¹.

Sur les autres affluents de Garonne, la navigabilité fut poussée moins loin et cependant ces rivières ne présentaient pas de difficultés plus grandes : au long du Tarn, la section Moissac-Gaillac avait été rendue navigable, en même temps que le Lot à la fin du XIV^e siècle et par le même système de barrages ; en amont de Gaillac, la pente devenait plus forte, néanmoins la rivière fut aménagée jusqu'à Albi au XVIII^e siècle. Sur l'Aveyron, la navigation ne fut établie que sur une courte section ; au XVI^e siècle, les bateaux atteignaient Nègrepelisse ² ; quand on entreprit une exploitation plus complète de la forêt de Grésigne en 1760, on poussa la navigation jusqu'à Montricoux et Bruniquel, mais seulement pour les trains de bois et pendant les hautes eaux d'hiver. Quant au Dropt, malgré son faible débit, ses sinuosités et son étroitesse, il portait bateaux jusqu'à Duras et même jusqu'à Eymet ; il présentait des eaux calmes et des fonds réguliers : minimum de mouillage de 1 mètre. La Baïse, canalisée au XVIII^e siècle, se remontait sur une courte section jusqu'à hauteur de Nérac ; cette rivière était très parcourue parce qu'elle constituait le seul cours d'eau, apte à la navigation, qui pénétra en Gascogne ³.

Le principal agrandissement du réseau navigable de Garonne se fit au XVII^e siècle ; en 1681, fut achevé le canal des Deux Mers, œuvre de Riquet. Jusque-là, le Lot avait eu une navigation plus active que la Garonne ; désormais, malgré les difficultés de la navigation dans la section languedocienne, le fleuve devint nettement la branche maîtresse ⁴ ; il eut alors l'unique privi-

1. L'intendant Pellot, avec l'assentiment de Colbert qui s'intéressait beaucoup à la navigation du Lot à cause du charbon de Cransac, confia la réfection de cette rivière à l'ingénieur Clerville. E. O'REILLY. *Mémoire sur la vie privée et publique de Claude Pellot*. Paris 1881, T. I, p. 534. On porta les barrages à 72 au lieu de 43 de Bouquiès à Aiguillon (256 kilomètres). DON. *Rapport sur la navigation du Lot pour le développement économique présenté au Conseil Général du Lot*, session Août 1917, p. 67. DELPON. *Statistiques Lot* T. I, 1831, p. 75.

2. On avait même rendu flottable la petite rivière de la Vère qui pénètre en Grésigne, GALABERT : *Note sur le commerce par eau dans notre pays*. Bull. soc. arch. Tarn-et-Garonne 1902, p. 281. Arch. Nat. F¹⁴, 1187.

3. Dès Louis XV, on étudia le projet de réunir par canal l'Adour à la Baïse. Aujourd'hui, cette section de Baïse, la plus petite du réseau navigable de Moyenne Garonne, est la seule qui soit encore utilisée par la navigation, elle fait office d'annexe du canal latéral sous le nom de canal de Gascogne.

4. ANDRÉOSSY : *Histoire du Canal du Midi*. Paris An VII. Lors du creusement du canal du Midi, Colbert s'est beaucoup occupé de la Garonne. Voir DEPPING. *Corresp. adm.*, T. IV, p. 4, et P. CLÉMENT. *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*. T. IV, Introduction.

lège de posséder deux embouchures, l'une dans l'Océan, l'autre en Méditerranée¹. Les échanges de produits entre Languedoc et Guyenne se multiplièrent au point que le canal devint une cause de rivalités ; BEZON, intendant de Guyenne, se plaint que le Bas-Languedoc envoie ses vins du côté de Bordeaux au lieu de les vendre comme autrefois en Espagne et Italie² ; en revanche, le Languedoc cherchait à repousser les blés de Guyenne ; en 1687, BASVILLE, intendant du Languedoc, déclarait que le canal ruinait le Haut-Languedoc parce qu'il apportait dans la partie basse les blés concurrents du Quercy et de Guyenne ; il demandait la fermeture du canal à ces blés du 1^{er} juillet au 1^{er} février³.

Le commerce de la Garonne s'exerçait donc jusqu'en Méditerranée. Ce bassin fluvial était devenu alors le principal réseau navigable de France par sa longueur et par son trafic⁴.

L'attraction du fleuve s'étendait bien au delà des limites de la navigation ; un actif portage et roulage drainaient vers la rivière les produits de provinces éloignées : Moissac et Montauban étaient les ports du Quercy, du Rouergue et même du Cantal⁵. La plupart des routes conduisaient vers les ports, elles étaient des sortes de petits embranchements de pénétration partant du fleuve, grande artère de circulation⁶. Vers le Sud, tout le pays gascon n'avait accès à la mer que par la Garonne ; l'étendue des Landes, si hostiles à toute circulation, barrait le front de mer sur plus de 200 kilomètres, les vallées gasconnes conduisaient par leurs sillons obstinément parallèles vers des ports de Garonne : Auvillars, Layrac, le Port-de-Pascau. Le fleuve apparaissait alors comme la seule voie de commerce et d'échange de tout le Sud-Ouest. Un trafic très important transitait à travers la région de Moyenne Garonne qui était juste au centre de ces routes d'eau, à l'endroit où trois grandes rivières presque d'égale importance et longueur se rejoignaient : Garonne Lot et Tarn. En cette zone privilégiée, aucun point ne se trouvait à plus de 20 kilomètres d'une voie fluviale ; en 1715, l'intendant de Bordeaux,

1. Cependant, ce n'étaient pas les bateliers de Garonne qui naviguaient sur le canal de Riquet ; les types de bateaux étaient différents et le passage du canal à la Garonne se faisait le plus souvent par transbordement à Toulouse. On espérait toujours prolonger le canal jusqu'à Moissac.

2. Lettre du 21 novembre 1693, dans BOISLISLE, pièce 1261. Au XVIII^e siècle, on note fréquemment le passage d'huile d'olive venant de la Méditerranée par le canal de Riquet. H. DE FRANCE. *La traite foraine d'Auvillars*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911 p. 52.

3. Lettres de BOISLISLE, pièce 405. Voir plus haut, p. 295, n. 2.

4. Les *Mémoires* de NICOLAS FOUCAULT (p. 39, coll. des Documents inédits) parlent de la navigation très active sur la Garonne au XVII^e siècle.

5. En 1810, on notait encore à Caussade : « il passe nuit et jour des charretiers d'Auvillars et du Cantal allant à Montauban ». Arch. Nat. F¹⁴. 1271.

6. Sans cesse, les communautés réclamaient de meilleures routes vers la rivière. Voir Cahiers des doléances de 1789, Puymirol, Montaigut-de-Quercy...

LA MOIGNON DE COURSON, écrivait : « les produits de l'Agenais ont un débit facile, parce que le pays est bordé d'un côté par la Garonne et qu'il est traversé par le Lot » ¹.

CONSTRUCTION
DU
CANAL LATÉRAL.

Au début du XIX^e siècle, la navigation de Garonne commençait à donner de bons résultats, d'importantes sommes avaient été affectées à transformer les berges. On écrivait en 1833 : « De grands travaux ont été entrepris sur toute la ligne navigable de Bordeaux à Toulouse ; les chemins de halage ont été réparés ; les écueils ont disparu ; des *canelles* (passes) ont été ouvertes dans les *maigres* ; les bateaux ont pu, malgré l'extrême sécheresse, dont nos contrées ont été frappées, disposer d'un mouillage de 0^m 60 à l'époque de l'étiage, là où ils n'avaient jamais eu 0^m 30 de tirant d'eau ». Le prix de transport de Toulouse à Bordeaux diminua de 0 fr. 20 par 50 kilos ².

Néanmoins, les bateaux à vapeur tardèrent à faire leur apparition, on les utilisa seulement en 1827 ; la Garonne fut le dernier de nos grands fleuves à employer la vapeur et les premiers bateaux à traction mécanique, qui lui vinrent, avaient déjà fait un long service sur la Loire, mais leur trafic s'éleva rapidement grâce à la fondation de plusieurs compagnies de transport ³.

C'est à ce moment que fut lancée une vaste campagne d'opinion en faveur d'un canal latéral, projet inattendu, présenté en 1831 par la Compagnie Magendie. Les propriétaires riverains se montrèrent tout de suite favorables à cette idée qui tendait à les décharger de la lourde servitude du *chemin de tire*. Le projet était présenté sous un aspect grandiose, il ne s'agissait rien moins que de « remplacer Gibraltar et détourner par la nouvelle voie fluviale tout le commerce du Levant » ⁴. Ce fut au milieu d'un véritable enthousiasme

1. Mémoire des Intendants de 1715, publié en partie par FAUGÈRE BUBOURG. Revue de l'Agenais 1884, p. 532. Même après la construction des grands routes, la circulation en rivière reste de beaucoup la plus importante. En 1836, on notait : « les expéditions par voie de terre sont peu importantes par rapport aux expéditions par voie d'eau ». *Nouveaux moyens de transport de Toulouse à Bordeaux*. Bordeaux 1836. Les navires de Garonne, malgré leur petitesse, 20 tonnes en moyenne, représentaient le chargement de quinze voitures de trois chevaux chacune ; même à la montée, le bateau demandait trois fois moins d'effort de traction que la voiture.

2. Extrait du rapport présenté en 1833 par M. ARNOUX au conseil municipal et à la Chambre de commerce de Toulouse, cité dans BORELL : *Mémoire sur les travaux d'entretien et d'amélioration de la navigation de la Garonne et des rivières à fond de gravier*. Ann. Ponts et Chaussées, 1836, T. I, p. 27. Le mémoire de Mr CHAPLIVE à la même Chambre de commerce (1832) dit : « la rivière ayant eu constamment 18 pouces d'eau de profondeur, la voiture ne s'est pas élevée au-dessus de 0 fr. 70 les 50 kilos, alors qu'il y a deux ans à pareille époque, elle s'était élevée à 1 fr. 20. »

3. Compagnie de la Grande Garonne pour le service Agen-Bordeaux, compagnie des Éclairs à La Réole...

4. *Recherches sur les moyens les plus commodes d'améliorer la navigation de Toulouse à la mer*. Bordeaux, 1831, p. 42.

qu'on commença les travaux en 1839 ; jusqu'en 1845, ils furent poussés activement, mais alors l'engouement se porta sur les chemins de fer et on parla même d'utiliser les terrassements du canal pour y poser des rails ; on vit naître un projet mixte où le chemin de fer servirait de Toulouse à Moissac ou même à Agen, puis serait relayé par un canal dans la zone de moindre pente. Les travaux du canal furent poursuivis plus lentement, ils furent achevés seulement en 1856 ; la même année, était ouverte la ligne ferrée de Toulouse à Bordeaux, fâcheuse coïncidence qui mettait, dès le début, en concurrence le chemin de fer et le canal. Naturellement, les travaux exécutés pour le canal avaient fait abandonner en grande partie les améliorations entreprises sur Garonne ; les berges et les chemins de halage cessèrent d'y être entretenus ; on ne surveilla plus la coupe des plantations sur les rives et la *tire* devint impossible ; BORELL écrivait justement en 1836 : « La Garonne ne sera bientôt plus navigable, si elle est livrée à elle-même sans travaux d'entretien » ¹.

DISPARITION
DE LA NAVIGATION
EN RIVIÈRE
APRÈS 1850.

En 1852, le trafic de la Garonne se montait à un tonnage de 147.307 tonnes ². En 1856, première année d'exercice du canal latéral et du chemin de fer, le tonnage tombe à 84.014 tonnes ; en 1898, l'État rachète le canal, supprime les péages et y facilite la navigation ; le trafic en Garonne tombe à 3.857 t. ; en 1902, il remonte légèrement, 5.398 t. ; en 1918, il ne s'élève plus qu'à 1.801 tonnes, en 1920, à 1.429, en 1921, à 1.022 ; aujourd'hui, il est disparu ³.

Sur le bas Lot, la navigation se maintint plus longtemps, ici le canal ne faisait pas concurrence. Il y eut jusqu'en 1875 un service Castelmoron-Bordeaux et jusqu'à la veille de la Guerre, cinq bateaux faisaient le parcours Villeneuve-sur-Lot, Bordeaux ⁴. Actuellement, cette navigation est morte à son tour et les écluses ne sont plus entretenues ; en 1926, le Lot a cessé d'être classé comme navigable ⁵.

Sur le Tarn, qui était raccordé au canal latéral par un embranchement aboutissant à Montauban, la navigation continua jusqu'à la fin du Second Empire entre Albi et Bordeaux ; en 1884, l'ouverture de la ligne ferrée

1. BORELL : *Mémoire sur les travaux d'entretien de la Garonne*. Annales Ponts et Chaussées, 1836, T. I, p. 87.

2. Le tonnage moyen est obtenu en divisant le tonnage effectif par la distance.

3. Ligne fluviale. Congrès de Bordeaux, 1922. Statistiques, Ponts et Chaussées, Lot-et-Garonne, 1921.

4. Pendant la guerre, on essaya de transporter sur bateaux à moteur la houille, de Decazeville à Bordeaux. Rapport sur la navigation du Lot présenté au Conseil Général du Lot. Août, 1917, p. 69. et aussi délibération du Conseil Général du Lot-et-Garonne, 20 oct. 1919, p. 51.

5. Ligne fluviale. Congrès de Bordeaux, 1922, p. 159.

Montauban-Gaillac supprima toute navigation. La batellerie sur le Dropt disparut de même après l'ouverture du chemin de fer de Bordeaux à Eymet en 1899¹; seules, les tuileries de Morizès près de l'embouchure du Dropt expédient encore quelques chargements de tuiles par voie d'eau.

Ainsi dans toute la Moyenne Garonne, la navigation est morte²; les ports ne servent plus que pour les lavandières; triste tableau que ces *cales* lentement détruites par le fleuve, ces *chemins de tire* envahis par les arbres et dont les ponts sont pourris ou rompus, ces écluses du Lot, du Tarn et du Dropt jamais ouvertes et où plus rien ne fonctionne, en un mot, cet abandon général des rivières du Sud-Ouest.

LE TRAFIC DU CANAL.

Le canal latéral aurait dû hériter de toute cette ancienne activité fluviale, mais navigation du canal et navigation des rivières ne se sont pas relayées; les bateaux ne sont plus les mêmes; les écluses du canal ont 30^m 65 de longueur utile et 6 mètres de large, on peut donc utiliser de plus grands bateaux; on emploie la *sapine* de forme plus effilée qui a 30 mètres de long et jauge 180 tonnes et le *cotrillon* plus étroit (28^m de long et 70 tonnes)³. Pour conduire une *sapine* de 180 tonnes, il ne faut que deux chevaux et deux hommes; un bateau de Garonne de 40 tonnes exigeait 6 hommes d'équipage et 12 *tireurs de corde* en montée.

Cependant la circulation sur le canal ne fut pas active: en 1902, le port de Montauban a un tonnage de 8.860 tonnes, celui de Moissac de 6.691 tonnes, celui de Valence-d'Agen de 2.456 tonnes; celui de La Magistère de 337 tonnes⁴. En aval d'Agen, le canal passe sur la rive gauche et s'éloigne de la partie la plus active de la *ribière*: la vallée du bas Lot et les nombreux ports, qui s'alignent au long de la Garonne de Port-Sainte-Marie à La Réole, ne sont pas desservis par le canal.

Une servitude pesa lourdement sur l'exploitation du canal: la compagnie des chemins de fer du Midi n'avait consenti à assurer la gestion de la ligne Toulouse-Bordeaux que si on lui laissait en même temps le contrôle du canal, suivant un système fréquent en Angleterre. Elle en profita pour limiter la concurrence du canal; elle désorganisa la batellerie, mit des droits spéciaux; le transport d'une tonne de blé, qui revenait en 1855 à 10 fr. entre Sète et Marmande, fut porté à 26 fr.; le prix en chemin de fer était de 29 fr. Les

1. On y transportait en 1899 depuis Duras 14.000 tonnes portées par 400 bateaux.

2. DUTIL prétend que la Garonne était plus navigable jadis qu'aujourd'hui et il en cherche la raison dans les déboisements opérés dans les Pyrénées. DUTIL: *État économique du Languedoc au XVIII^e siècle*, p. 687. Il faut se rappeler que les déboisements ont été moins abondants pendant la seconde moitié du XIX^e siècle que pendant le XVIII^e siècle. La navigation est morte parce qu'on l'a tuée.

3. Ligue fluviale. Congrès de Bordeaux, 1922, p. 84.

4. A. F. A. S. Le Tarn-et-Garonne, 1902, p. 90.

marchandises sur le canal du Midi payaient 0,06 la tonne kilométrique, alors que sur les autres canaux, gérés par l'État, le prix était de 0,02. Les tarifs étaient devenus si élevés que la navigation sur Garonne reprit momentanément pour la descente malgré le mauvais état du lit de navigation ; pour tuer cette concurrence nouvelle, la compagnie du Midi dut établir des tarifs ferroviaires spéciaux de descente ¹.

Dès 1862, les réclamations étaient très vives contre un tel régime ; cependant ce ne fut que quarante ans après, en 1898, que l'État se décida, pour rendre une utilité au canal, à racheter le monopole des chemins de fer ². Depuis 1925, on assiste à une amélioration de la navigation sur le canal ; l'administration a commencé le remplacement des portes en bois des écluses par des portes métalliques, le directeur des Chemins de fer du Midi a parlé du « mariage de raison » de la voie navigable et des chemins de fer, les bateliers font transformer leurs bateaux en vue de la propulsion à moteur ³. Peut-être est-on au début d'une renaissance ?

RÉSULTATS.

Ainsi la navigation en Garonne fut tuée par la concurrence du canal et le canal lui-même resta peu utilisé à cause de la concurrence des chemins de fer. Il semble bien qu'il eût mieux valu (comme le préconisait le projet Roques) continuer à améliorer le fleuve lui-même, au moins jusqu'au confluent du Tarn. La Garonne est loin d'être le plus mauvais de nos fleuves pour la navigabilité, elle ne méritait pas d'être totalement abandonnée. En aval de Moissac, l'étiage ne descend jamais au-dessous de 0,75 ; (la Loire a des eaux plus basses) la pente n'est que de 0,30 par kilomètre ; elle s'élève à 0,60 entre Lyon et Beaucaire sur le Rhône.

Le remorquage à vapeur était bien plus facile sur la Garonne que sur le canal aux berges étroites ; même la remontée en Garonne aurait été plus rapide, on gagnait le temps de passage des 53 écluses du canal ; quant à la descente, la force du courant sur le fleuve représente une grosse économie et peut être utilisée sans dangers, quand le lit est entretenu. Les aménagements et la fixation des rives, longs travaux poursuivis en vue de la navigation, restent très utiles aux riverains ; il est dangereux de ne plus les maintenir ; aujourd'hui, par défaut d'entretien, la place du lit improductif de la Garonne recommence à s'agrandir au détriment des cultures. Les travaux en Garonne étaient bien moins coûteux que ceux du canal, ils étaient presque

1. HUBERT LAGARDELLE écrit très justement : « c'est une victoire désastreuse que celle que la voie de fer a remportée, dans le Sud-Ouest au milieu du XIX^e siècle, sur la voie d'eau ». HUBERT LAGARDELLE, *Sud-Ouest*. Paris Valois, 1929, p. 146.

2. Le trafic sur le canal passa de 55.000 tonnes en 1896 à 150.000 tonnes en 1903.

3. G. LEBLANC. *Le port de Toulouse* Annales de géographie, 1929, p. 509-513. D. FAUCHER. *L'amélioration des canaux du Midi*. Rev. géog. des Pyrénées et Sud-Ouest, 1930, p. 125.

achevés, ils n'exigeaient aucune perte de terrain et expropriation ; au contraire, ils permettaient de fructueuses reprises pour la culture.

La population des bateliers et pilotes de Garonne, qui faisaient d'excellents matelots pour la flotte, est à tout jamais disparue ; il y avait là une science et une tradition qui sont définitivement oubliées : large horizon de travail fermé ; une dépopulation très sensible a frappé les anciens bourgs au long des rivières : à la Baquère, il y avait 150 habitants, aujourd'hui il y en a 30 ; le Passage-d'Agen comptait encore 100 mariniers en 1870, il n'y en a plus un aujourd'hui¹ ; Saint-Léger et le Port-de-Pascau comptaient 800 habitants en 1840 et seulement 210 en 1922 ; le bourg de Boé est presque vide. La disparition de la batellerie a entraîné la disparition des chantiers de construction de bateaux, autre horizon de travail qui s'est perdu. L'année 1856, date de l'ouverture du canal, fut celle du premier recensement déficitaire en Lot-et-Garonne, au grand étonnement de tous les contemporains².

§ III. — TYPES DE BATEAUX ET SYSTÈMES DE NAVIGATION.

TYPES DE BATEAUX.

Sur un réseau aussi étendu et présentant des conditions nautiques aussi variables, les types de bateaux étaient forcément multiples. C'étaient de petits bateaux peu profonds, très différents des bateaux circulant sur les rivières du Nord de la France ; le Sud-Ouest a toujours formé un domaine de navigation distinct ; aujourd'hui encore, le canal du Midi et le canal latéral ne peuvent recevoir les péniches flamandes.

Les plus gros bateaux naviguaient en Gironde, les *coureux* larges et ronds, à l'imitation des bateaux hollandais ; ils étaient munis de voiles et pontés, ils pouvaient tenir la mer³, mais ils ne remontaient en Garonne que jusqu'à Langon ; venaient ensuite les *sapines*, celles de la Gironde atteignaient 200 tonnes ; en Moyenne Garonne, elles ne dépassaient pas 100 tonnes et encore ces grosses *sapines* n'étaient utilisées que depuis les améliorations de 1830 ; auparavant, les plus fortes jaugeaient de 40 à 60 tonnes, elles exigeaient 8 hommes d'équipage à la descente et, à la remonte, 18 à 40, compris les *tireurs de corde*. Plus fréquents, étaient les bateaux de 30 tonnes, appelés *macalets*, longs de 20 mètres ; ils avaient 6 hommes d'équipage en descente et 15 à la montée ; mais les véritables bateaux de Garonne étaient les *miolles*, ils pou-

1. GRIFFAULT : *Monographie manuscrite du Passage-d'Agen*, 1911.

2. Cette disparition des gens de rivière s'est faite le plus souvent par émigration ou par changement de métier ; à Golfech, beaucoup des anciens bateliers partent comme boulangers à Bordeaux ; à Agen, plusieurs anciens marins du Passage sont devenus petits boutiquiers ; un peu partout, les mariniers se sont mués en cultivateurs de légumes et primeurs.

3. Vers Blaye, on rencontre la *gabare* qui est un bateau à quille pour la mer.

vaient remonter jusqu'à Toulouse ; avec leur 20 tonnes de jauge et leur 17^m70 de long, ils n'avaient pas besoin de plus d'hommes d'équipage que les *ramoneurs* qui ne portaient cependant que 15 tonnes, 5 à 10 hommes leur suffisaient. En dessous, on voyait les *gabarots*, jaugeant 100 quintaux et ayant 10 mètres de long, ils réclamaient seulement 5 à 9 hommes ¹. Il y avait enfin de très nombreux radeaux de bois, les *cardines*, de toute longueur et de toute provenance.

Le très faible tonnage des bateaux obligeait à organiser des convois qui comprenaient une ou plusieurs *matures*, unité de transport qui se composait de quatre bateaux ; chaque convoi était placé sous la direction d'un « conducteur » ². Cette navigation par petites unités exigeait un très grand nombre de bateaux. En 1810, Agen avait plus de 200 bateaux ; à Port-Sainte-Marie, on en comptait 70 ³.

En général, ces bateaux n'étaient pas construits en Moyenne Garonne, ils venaient de la « montagne », où l'on trouvait des bois durs, chênes et sapins qui ne se pourrissaient pas facilement. Beaucoup étaient construits à la Cave sur le Salat à deux lieues au-dessous de Mazères, d'autres à Cazères sur la Garonne. Sur le Lot, on recevait les bateaux de la région d'Entraigues et de Bouquiès ; ils descendaient de la montagne, simplement préparés, ils étaient achevés dans leur port d'attache. En Moyenne Garonne, vivait en effet toute une population de charpentiers de bateaux, chargée du grément et des réparations ; ainsi au Passage-d'Agen, à Couthures, au Port-de-Bonnaud ⁴.

1. Arch. Tarn-et-Garonne, 1811, M. 1821.

2. *Nouveau moyen de transport de Toulouse à Bordeaux*. Bordeaux, 1836, p. 11.

3. Arch. Nat. F¹⁴, 1196, 1270 et 1271. Voici d'ailleurs une statistique pour 1837 :

	D'AGEN A NICOLE A LA DESCENTE.	D'AGEN A AUVILLARS A LA MONTÉE.	DE NICOLE A LANGON
Grands bateaux . . .	405	301	755
Macalets	22	17	129
Miolles	1103	1076	1895
Ramoneurs	364	303	498
Gabarots	1046	559	1766
Trains ou radeaux . .	43	—	210

Fait à Agen le 5 juillet 1837. Arch. des Ponts et Chaussées d'Agen. La même statistique note 900 bateaux pour le trafic de la Baïse, petite rivière navigable sur quelques kilomètres jusqu'à Nérac. DUTIL a calculé qu'au XVIII^e siècle arrivaient à Toulouse chaque année venant de l'amont 1600 à 1700 bateaux, petites embarcations montées en moyenne par 4 hommes et il passait en outre 6 à 700 radeaux. DUTIL : *Languedoc*, XVIII, p. 690.

4. Le bourg du Passage-d'Agen possédait au XVII^e siècle une rue spéciale, la rue des Capots ; les *capots* étaient charpentiers de bateaux. GRANAT : *La révolution municipale d'Agen en 1789*. Revue de l'Agenais, 1905, p. 32. Arch. Lot-et-Garonne, L. 100 ; en l'an VI, on parle des nombreux charpentiers de bateaux du Passage-d'Agen.

LA NAVIGATION
A LA DESCENTE
ET A LA MONTÉE.

La navigation était toute différente à la descente et à la montée. En Garonne, le plus souvent, la descente se faisait à la dérive, on se laissait « riber » à la vitesse du courant, système économique, mais qui rendait difficile la direction du bateau ; le gouvernail d'arrière ne pouvait servir, il n'avait aucune prise sur le courant puisque le bateau allait au fil de l'eau ; il avait fallu imaginer un gouvernail d'avant, sorte d'immense rame de 12 à 18 mètres de long, le *picon* ; il fallait quatre hommes pour le manier ¹ (photo 56). La remonte était très pénible en Garonne. On ne pouvait utiliser les voiles comme en Loire ; l'orientation du cours Nord-Ouest, Sud-Est, perpendiculaire à la direction normale des vents, les rendait peu pratiques. Seuls, les bateaux de Gironde, à partir de Castets, s'en servaient parce que la vitesse des eaux était plus ralentie et la largeur du lit plus grande ; ² on avait d'ailleurs aussi dans cette section la ressource d'employer les courants de marée : il fallait deux marées pour « monter » de Bordeaux à Cadillac ; aux époques d'équinoxe, la marée pouvait porter les bateaux jusqu'à Castets ; de ce fait, la Garonne bordelaise n'a pas connu cette nombreuse population de *tireurs de corde* qui animait les bourgs riverains de la Garonne agenaise ³.

En Moyenne Garonne en effet, le système normal de remonte était la *tire*, c'est-à-dire le halage. Jusque vers 1800, la *corde* ou *maille*, qu'on attachait à un mât au centre du bateau, était tirée par des hommes, les *tireurs de corde*. A la fin du XVIII^e siècle, on commença à employer des bœufs ; c'étaient de grands bœufs de race garonnaise qu'on choisissait hauts sur pattes et auxquels on apprenait à nager ; on les appelait « bœufs marinières » ⁴. Ce

1. Ce gouvernail avait été inventé par les gens de la montagne, qui s'en servaient pour la descente de leurs radeaux, il était construit en bois dur, en « belestat », sapin de montagne. Les bateaux, qui arrivaient tout neufs des chantiers de haute rivière, en étaient toujours munis. Aujourd'hui encore, les radeaux qui descendent le Danube sont munis à l'avant de un ou plusieurs de ces gouvernails qu'on manie comme une rame. Dessin de Montauban, représentant des bateaux du Tarn avec *picon* dans TAYLOR, NODIN, CAILLAUX. *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, Paris, 1834, planche 110 Voir photos 56 et 57.

2. Peut-être jadis, la navigation à voile fut-elle employée en Moyenne Garonne ; le mauvais état du chemin de halage obligeait à se contenter de la force des vents malgré son irrégularité. Un plan de Moissac de 1574 (conservé aux Archives Nationales. Estampes, Tarn-et-Garonne) montre sur le Tarn un bateau à voile allant vers l'amont. MASSOL : *Description Tarn*, 1818, p. 22. Les minutes du notaire Plantey à Port-Sainte-Marie donnent en 1737 un inventaire des biens d'un maître de bateau ; on y note la présence de voiles, drisses et haubans pour les mâts. (photo 57)

3. En 1782, on réclame la confection d'un chemin de halage dans cette partie parce que les vents sont trop irréguliers et qu'on ne voulait pas perdre le temps de la marée descendante. Arch. Nat. F¹⁴. 1196.

4. GUÉNOT : *La Garonne, son rôle économique dans les temps anciens* Soc. Géog. Toulouse 1903, p. 143. Souvent, les bœufs devaient passer sur les graviers ou dans la rivière. L. CLADEL (*Le Bouscassé*, p. 273) raconte avoir vu sur le bas Tarn des bateaux trainés par 20

n'est qu'en 1830 qu'on remplaça progressivement les bœufs par des chevaux ; l'administration y était peu favorable, car les chevaux détérioraient davantage le chemin de halage qu'on avait déjà tant de peine à entretenir.

LE « CHEMIN
DE TIRE ».

La navigation avait besoin sur la berge d'un chemin de halage dit *chemin de tire*. De son bon établissement dépendait la plus ou moins grande facilité et rapidité de la remontée. Déjà en 1420, Raymond

VII, comte de Toulouse, s'occupait d'aménager le « chemin de halle »¹. En Garonne, il fut bien difficile à établir : quand la rivière était en basses eaux, le chemin était souvent très loin du cours et l'angle de tire, très grand, diminuait la puissance de traction, il fallait alors descendre sur le *gravier* : on devait établir un chemin provisoire, le *marcchepied*. Au contraire, quand la rivière était en hautes eaux, le fleuve débordait sur le chemin et il fallait passer dans l'eau. Après les inondations, des portions entières du passage étaient emportées ; en outre, le courant se déplaçait et le chemin devait être modifié ; les « Visites » des ingénieurs notent fréquemment : « l'ancien *chemin de tire* est devenu trop éloigné de la rivière, il faut en établir un autre » ou bien encore « le nouveau chemin consiste en un petit sentier que les *tireurs* se sont faits eux-mêmes par nécessité à travers les *jetins* »².

Le passage des bras latéraux des *gaules* et des ruisseaux affluents constituait une plus grande difficulté encore ; il fallait établir des bacs et des passeurs ; les maîtres de bateaux réclamaient sans cesse des ponts qui rendaient la *tire* plus continue, mais à chaque inondation, ces ponts étaient enlevés³. Parfois, il n'y avait ni pont, ni bac et les *tireurs* devaient faire un long détour pour aller chercher un gué plus en amont⁴. Le « fil de l'eau » passait souvent d'un bord à l'autre et le *chemin de tire*, qui devait se tenir le plus près possible du fort courant, devait lui aussi émigrer d'une rive à l'autre⁵. Comme il n'y

ou 30 paires de bœufs ; en tête, étaient les « bœufs colonels », dont le joug était muni d'une sorte de petit banc sur lequel était assis le bouvier qui dirigeait l'ensemble. Parfois, les bœufs devaient passer en haut fond de rivière et nageaient, le banc du bouvier était seul à fleur de l'eau.

1. MAGEN ET THOLIN, *Chartes* f. 49 et f. 35. Arch. municipale d'Agen, CC. 28. Arch. Lot-et-Garonne, C. 47.

2. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7.

3. Réclamation pour un pont de bois sur le ruisseau de Ladige près Saint-Nicolas-de-la-Balermie pour passer les *tireurs de corde*. Arch. Nat. F¹⁴. 1196.

4. C'était le cas par exemple sur l'Auvignon dont l'embouchure était sans cesse remaniée par les crues. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7, Visite de 1751.

5. Voici le récit d'une Visite faite au long de Garonne par l'ingénieur des Ponts et Chaussées en 1764 : « d'Auvillars à La Magistère, le halage se fait sur la rive gauche ; de La Magistère à Saint-Nicolas-de-la-Balermie, il se fait à droite ; de Saint-Nicolas à Saint-Pierre-de-Gaubert, il passe à gauche, puis de là, à Agen, il revient rive droite et continue ainsi jusqu'à Port-Sainte-Marie ; de Monheurt à Lascaud, il change de rive à chaque instant ; à partir de Tonneins, le halage se fait sur les deux rives et, à Sainte-Bazeille, la *tire* est sur

avait aucun pont sur la Garonne, il fallait constamment traverser en bac l'équipe des *tireurs de corde* ¹ ; le fleuve était jalonné de postes de passeurs.

Le long du *chemin de tire*, on devait en outre surveiller la végétation qui aurait gêné le passage de la *corde*. Deux intérêts différents s'opposaient : les propriétaires riverains avaient besoin de se défendre contre les attaques du fleuve en développant les plantations, mais la navigation réclamait une berge découverte et sans protection ². On permit la plantation, mais seulement en arbres flexibles, en *jetins* de saule et à la condition qu'ils fussent étêtés tous les deux ans. Les « Visites » des syndics de la navigation relataient sans cesse « les empiètements des arbres ». Trop souvent, les tireurs devaient relever la corde au-dessus des branches et ralentir leur élan ³. C'était un des épisodes classiques de la navigation en Garonne que de voir les *tireurs* se mettre dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture pour contourner des arbres sans lacher la *corde* ⁴.

On comprend quelle servitude constituait pour la vallée cette navigation à la *tire* et combien la circulation à la voile de la Gironde ou de la basse Dordogne représentait un précieux avantage. Dès qu'il n'est plus question de *chemin de tire*, l'organisation du val est menée d'une tout autre façon.

LES « PASSELIS »
SUR LE TARN
ET LE LOT.

Sur le Lot et le Tarn, les conditions de navigation ne ressemblaient pas à celles de la Garonne ; plus de *gaules*, d'*îles*, les berges sont stables ; cependant l'encaissement des rives était une difficulté ; durant les basses eaux, elles étaient trop hautes pour servir au halage, il fallait établir au bord même de la rivière un *chemin de tire* improvisé et mauvais ⁵.

Mais la principale différence avec la Garonne était la présence de nombreux barrages qui découpaient la rivière en une série de biefs calmes et profonds. Sur le Lot, de Fumel à Villeneuve, onze barrages rachètent une différence de 13 mètres. A cause de ces barrages, le Tarn et le Lot ont parfois plus de

la rive droite pendant les basses eaux et sur la rive gauche pendant les hautes eaux. Arch. Nat. F¹⁴, 1195.

1. Plus tard, lorsqu'on utilisa les chevaux, on se servit d'un batelet spécial appelé le *pascheval*.

2. En 1760, arrêt obligeant les seigneurs et propriétaires riverains de laisser libre de chaque côté de la rivière un espace de 30 pieds pour servir au tirage des bateaux. Arch. Lot, 1760, C. 272.

3. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7, 1727. « Quand les *aubarèdes* sont trop élevés les *tireurs* sont obligés de faire sauter la *corde* au-dessus ». Constamment, les inspecteurs de la navigation parlent de couper les *jetins* et peupliers qui gênent la *cordille* et les haleurs. Arch. Nat. F¹⁴, 1196.

4. Arch. Nat. F¹⁴, 1196.

5. Visite de l'ingénieur des Ponts et Chaussées de la Généralité de Bordeaux en 1764 Arch. Nat. F¹⁴, 1204. GRANAT : *Amélioration des voies navigables au XVIII^e siècle*. Rev. Agenais, 1901, p. 28.

fond que la Garonne bien que leurs étiages soient plus bas et, fréquemment, les bateaux les plus lourds devaient attendre à l'embouchure de ces deux affluents une montée des eaux pour passer en Garonne ; Pélagat, au confluent du Lot, servait de rade à la *marine* qui attendait la « bonne eau »¹. Sur le Tarn, c'était à Moissac que les bateaux « posaient »².

Mais ces barrages étaient malaisés à passer ; on les traversait à l'aide de *pertuis* ou *passelis*, c'est-à-dire de plans inclinés, barrés de poutrelles qu'il fallait enlever une à une lors du passage d'un bateau. L'eau y coulait alors rapidement comme dans une glissière. A la montée, les bateaux devaient être hissés dans le bief supérieur au moyen d'un cabestan actionné par des hommes (il en fallait parfois une vingtaine) ; souvent, on devait décharger le bateau et le recharger après le passage³.

Autre difficulté, les barrages servaient non seulement à la navigation, mais ils actionnaient des moulins et des fabriques, dont les intérêts étaient souvent opposés à ceux de la batellerie. Par temps de basses eaux, pour conserver une hauteur suffisante à la marche de leurs machines, les propriétaires refusaient d'ouvrir les *passelis*. C'étaient des disputes et même des luttes entre *tireurs* et *minotiers*⁴.

Ce n'est qu'en 1666, sous Colbert, qu'on commença la transformation des *passelis* en écluses ; écluses doubles dites « à la mode de Hollande »⁵. Cette amélioration fut lentement poursuivie ; en 1832 seulement, les derniers *passelis* du Lot furent supprimés. Sur l'Aveyron et le Tarn, quelques écluses étaient installées au XVIII^e siècle, mais les *passelis* de Bioule, de Rivière-Basse, de Pointe-d'Aveyron ne furent remplacés qu'en 1840 : sur le Dropt, où l'eau était souvent insuffisante, pour ouvrir les écluses, on imagina en 1825 de curieux ponts transbordeurs élevant le bateau d'un bief dans l'autre. Mais tous ces progrès restèrent fragmentaires et sans plan d'ensemble ; le gouvernement de Paris s'intéressa moins à ces rivières du Sud-Ouest que ne l'avaient fait les rois anglais au Moyen-Age⁶.

1. Arch. Nat. D. IV, bis, 97.

2. Le Tarn portait facilement en 1809 des bateaux de 25 tonnes qui avaient difficulté de passer en Garonne et devaient attendre à Moissac les hautes eaux. Arch. Nat. F¹⁴, 1271.

3. Ed. FORESTIER. *Historique du moulin de Sapiacou*, p. 8. Certains de ces *pertuis* étaient très dangereux, tel celui de Villeneuve : « il n'y a pas d'année, écrivait-on en 1768, où il ne s'y passe noyade de bateaux avec perte d'hommes ». Arch. Lot-et-Garonne. Visite sur le Lot, 1768.

4. Par exemple en 1747, le sieur Lapouiade se plaignait que l'ouverture du *passelis* lui fit perdre beaucoup d'eau pour son moulin à cause du passage fréquent des bateaux. Arch. Nat. F¹⁴, 135, A.

5. Mémoire de l'intendant de Bordeaux en 1698. E. O' REILLY : *Mémoire sur la vie publique et privée de l'intendant Pellot*, 1881, T. I, p. 534 et ss.

6. Arch. Nat. F¹⁴, 1187. Conseil général, Tarn-et-Garonne, 1840, p. 72.

LES DANGERS
DE LA NAVIGATION
EN GARONNE.

En Garonne, les rapides n'étaient pas atténués par des barrages et écluses ; il fallait des équipes de renfort pour haler les bateaux ; parfois même, en basses eaux, on était obligé de décharger ¹. On essaya d'améliorer les rapides, au moins ceux qui étaient composés de bancs de galets à fleur d'eau, les *platan*s ; par « dégravolement », on creusa des passes ou *canelles* à travers ces bancs et on les balisa au moyen de branches d'arbres plantées dans le lit, mais c'était un travail à recommencer après chaque inondation ². Quant aux rapides, dus à une barre rocheuse, comme celui du Reculay, la seule ressource était de les contourner en passant par une *gaule*. ³

Il y avait des obstacles plus instables, rochers et troncs d'arbres déposés par les crues, épaves abandonnées, constructions riveraines écroulées dans le fleuve : en 1647, les murs de la ville de Couthures, ruinés par le courant, tombèrent dans la rivière et rendirent périlleuse la navigation ⁴ ; à l'île de Ballias, la Garonne érodait le bord de la terrasse et il s'en détachait fréquemment de gros blocs de terre, surtout au passage des bateaux qui, devant longer le bord, produisaient des vagues. Plusieurs fois, des éboulements engloutirent le bateau et les mariniers ⁵ (photos 43 et 44).

La Garonne avait besoin de surveillance et de soins constants. Le corps des marchands avait organisé des « Visites » régulières qui duraient 10 à 12 jours et dont les rapports étaient suivis d'ordres de travaux : extirpation de rochers, de troncs et d'épaves qu'on arrachait au moyen de cables attachés à la rive. On procédait à ce nettoyage du lit à la saison des basses eaux, où la navigation était ralentie ; on occupait les marins à ces dragages ⁶.

1. Ainsi, faisait-on au bas-fond de la Gardolle entre Port-Sainte-Marie et Thouars qui n'avait pendant l'été que 6 pouces d'eau. Arch. Lot-et-Garonne. Visite de Garonne de 1738, C. 7.

2. Lettre de Colbert à l'ingénieur La Feuillade 1682. Registre des dépêches de Colbert à la bibliothèque des Ponts et chaussées. Paris. A partir de 1834, on inventa un système de chasses mobiles qui supprima la drague à la main. BORELL ouvr. cité, 1836, p. 86.

3. En 1831, à travers le rapide du Reculay, on creusa une passe de 30 mètres de large et de 0, 80 de profondeur en dessous de l'étiage. Une estampe de 1819, montre les roches du Reculay à fleur d'eau. Arch. Nat. Estampes, Lot-et-Garonne.

4. On vote 200 livres pour « rompre les dites ruines », le travail fut incomplètement exécuté et, en 1659, la Cour de la bourse des marchands, séant à la ville de La Réole, condamne la jurade de Couthures pour ne pas avoir démoli les ruines de ses murs qui sont en Garonne. Délibération de la jurade de Couthures. Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 1884.

5. Arch. Nat. F¹⁴, 1195.

6. Les rapports de ces « Visites » dans la subdélégation d'Agen sont conservés aux Archives départementales du Lot-et-Garonne dans la série C spécialement C. 7, C. 8, et C. 47. On en possède la série à peu près complète de 1727 à 1790. Nous y avons puisé beaucoup de renseignements.

L'ANNÉE
NAVIGABLE.

L'année navigable variait de durée suivant les sections. Dans les « hautes rivières », elle ne comprenait que les mois d'hiver et de printemps, le réseau fluvial atteignait alors seulement toute son ampleur, il remontait jusqu'aux abords de la montagne. Au XVIII^e siècle en Garonne, entre Toulouse et le Tarn, les eaux peu « portantes » duraient près de huit mois, de fin juin à fin février ¹. Sur le haut Lot en amont de Fumel, la navigation n'était active que pendant cinq mois et, en amont de Cahors, pendant trois mois seulement ; le port de Libos, à l'entrée de l'Agenais, connaissait au moment des fortes eaux d'hiver une affluence extraordinaire, il s'y rassemblait parfois 150 bateaux ². Les contrats de transport dans les hautes rivières prévoyaient cette irrégularité ; ils ne précisaient pas de date fixe, mais indiquaient que le voyage « se ferait à la première eau ».

En Moyenne Garonne, l'année navigable était heureusement plus longue : à Marmande, on comptait qu'il y avait 287 jours de bonne navigation : on dénombrait 67 jours d'étiage où l'eau était au-dessous de 1 mètre ; 145 jours d'eau moyenne, 1 mètre à 2^m22 de fonds ; 142 jours de hautes eaux encore navigables, 2^m22 à 5^m40 ; 9 jours d'eau de débordement au-dessus de 5^m40. La navigation était très bonne pendant les eaux moyennes et pendant les hautes eaux ; lors des débordements, les chemins de halage étant inondés, la navigation devenait impossible à la remonte ; quant aux eaux d'étiage, la navigation pouvait encore se faire entre 1 m et 0,60 avec des bateaux de charge réduite ; il ne restait que 22 jours pendant lesquels il y avait moins de 0,60.

DURÉE ET PRIX
DE LA
NAVIGATION

Naturellement, la navigation était beaucoup plus longue à la montée qu'à la descente. A la descente en 1810, de Tonneins à Bordeaux, il fallait un jour et demi ; il y avait même certains bateaux qui, partant de Marmande à 11 heures du matin, arrivaient le lendemain à 4 heures du matin à Bordeaux, s'ils n'étaient pas contrariés par la marée montante. En temps de fortes eaux, la descente était parfois très rapide surtout dans la partie amont : de Toulouse à la Pointe-du-Tarn, on réussissait, certains jours, à ne mettre que quatre heures pour effectuer les 60 kilomètres ; d'Auvillars à Agen, la pente moins forte ne permettait de franchir en hautes eaux les 35 kilomètres de distance qu'en 5 heures ³.

1. Mémoire de l'ingénieur SAGET sur la navigation de Garonne. 21 août 1788. Arch. Hte-Garonne, C. 177.

2. Arch. Nat. D. IV bis, 97. En Baise, la navigation est très souvent interrompue en été entre Nérac et Pont-de-Bordes à cause du peu de hauteur des eaux. PEUCHET ET CHANLAIRE. *Statistiques de la France*. 1808, T. 2, Lot-et-Garonne, p. 9.

3. Arch. Nat. F¹⁴, 1270. En 1505, un marinier d'Aiguillon transporta le Cardinal Strozzi de « Tholose à Bourdeaux » en trois jours. GUÉNOT. *Navigaton Garonne*, 1904, p. 215.

Par contre à la remonte, de Tonneins à Toulouse, on met 10 à 12 jours en été, 15 à 16 jours en hiver, où les jours sont plus courts.

La différence des prix entre montée et descente était aussi sensible que les différences de durée ; de Moissac à Bordeaux, le transport d'un quintal de 50 kilogs ne coûtait que 0 fr. 65 et, de Moissac à Toulouse, 2 frs. A cause du prix élevé de la remonte, beaucoup de bateliers préféraient décharger leurs marchandises à Moissac et les faire conduire par charrettes jusqu'à Toulouse ¹. Le trafic à la montée en valeur et en poids n'atteignait pas le quart des chiffres de descente. Même en 1841, après toutes les améliorations effectuées en rivière, quelques années avant l'ouverture du canal, sur un trafic total de 147.000 tonnes, la descente en prenait 97.000 et la montée 49.000 seulement ². La facilité de la descente avait incité à construire des sortes de bateaux provisoires, se rapprochant du radeau et qu'on démolissait à leur arrivée. Ce type était utilisé surtout en haute rivière, haut Lot et Garonne languedocienne ³.

Le commerce garonnais resta essentiellement un commerce d'exportation, La difficulté de la remontée, qui s'effectuait à la *tire* et qui se traduisait par une différence de prix allant du simple au double, donnait une forte prime à l'exportation. En Moyenne Garonne, le fleuve conduisait les gens et le commerce vers la mer.

§ IV. — LES PORTS.

Au long des grandes vallées, le peuplement était jadis composé surtout de ports et postes de péage. Dans les pays de Moyenne-Garonne, où la vie urbaine fut toujours rare, les grandes vallées apparaissaient alors comme la zone d'agglomérations, la vie rurale y occupait une place restreinte comparativement à la vie batelière et artisanale.

On est étonné du nombre des ports, on les appelait *passages*, *cales* ou simplement *ports* ; entre le Lot et le Dropt, on comptait au long de la Garonne

1. Arch. Nat. F¹⁴, 1271. Cependant la remonte était assez rapide pour qu'on transportât des poissons de mer frais et des huîtres. Au XV^e siècle, le seigneur de Castelferrus percevait sur chaque bateau transportant des huîtres une pelletée de coquilles. GALABERT. *Note sur le commerce par eau dans notre pays*. Bull. soc. arch. Tarn-et-Garonne, 1902, p. 281.

2. MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. VI, p. 73.

3. Les bateaux, qui descendaient à Clairac sur le Lot et amenaient de Capdenac des merrains de chêne ou de noyer, ne servaient qu'à la descente ; il était plus cher de les remonter que d'en construire de neufs. Les gens de Clairac les achetaient, soit pour en faire du bois à brûler, soit pour y rouir leur lin. Les gens du Haut Pays assuraient la descente jusqu'à Cahors ou Fumel, puis c'étaient des bateliers de Clairac qui allaient à pied « chercher la descente ».

25 ports ou cales, un, tous les deux kilomètres. On déclarait en 1770 : « des deux côtés du fleuve, il y a une espèce de continuité de bourgs et de villes ¹ ». La nomenclature actuelle des agglomérations riveraines montre encore cette multiplicité des ports et passages : Port-Sainte-Marie, Port-de-Pascau, Port-de Lascou, Port-de-Penne, Port-de-Bonne-Eau, Port-Haut... le Passage de Tonneins (devenu aujourd'hui Saint-Germain-de-Rivière), d'Auvillars, du Mas-d'Agenais ; le Port-du-Passage à Saint-Nicolas-de-la-Grave, les faubourgs du Passage en face d'Agen, d'Aiguillon, de La Réole...

Ces ports étaient composés d'une cale, c'est-à-dire d'un quai, décomposé en paliers successifs, adaptés aux différentes hauteurs d'eau ; une rampe y descendait venant du chemin de halage ; le long du quai en façade, s'alignaient les habitations de marins et les magasins : greniers à blés, hangars à vins, à pruneaux... ² (photos 53 et 55).

Les ports étaient installés en général sur une rive concave où le courant, abondant et profond, rasait la berge et permettait les accostages à toute époque. On cherchait aussi un point haut, une matte, un de ces bombements isolés si fréquents dans la basse vallée, pour mettre les agglomérations de marins à l'abri des inondations moyennes. Malheureusement, ces ports, qui cherchaient le voisinage du courant, étaient souvent atteints par les érosions ; La Magistère, Boé, Couthures furent ainsi plusieurs fois attaqués ; il arrivait par contre que le fleuve déposât du gravier et les fonds devenaient insuffisants ; sous peine de voir le port abandonné par la batellerie, il fallait rapprocher les quais du lit de la rivière ; à Marmande, on se plaint que la Garonne « délaisse la cale » ³ ; à Sainte-Bazeille, l'ancien port Desqueyroux n'existe plus, le bras de Garonne, qui le bordait, s'est asséché en 1784 ; l'exemple le plus typique est celui de Moissac : le port établi jadis à la jonction du Tarn et de la Garonne « était à la Pointe et l'un des plus beaux qui fut depuis Gaillac et Thoulouse jusqu'à Bourdeaux, mais comme il prend des changements aux rivières, la Garonne, faisant impression de son cours, a changé l'assiette de ce port » ⁴.

Sur la Garonne, les ports étaient plus nombreux et plus importants au long de la rive droite, rive agenaise que sur la rive gauche, rive gasconne,

1. Rapport adressé par l'intendant Esmangart au contrôleur général Terray. Arch. Gironde C. 3578.

2. Voir un plan du XVIII^e siècle reproduisant le port de Saint-Sylvestre sur le Lot. Arch. Lot-et-Garonne, C. 47.

3. Arch. Lot-et-Garonne, An III. M. 11. E. supp. 1707 et 1709.

4. A. DUCHESNE : *Antiquitéz et recherches des villes et châteaux de la France*. 1610, p. 120. A Agen, du côté des Jacobins, on voit encore dans les murs de la ville « les chaînes et anneaux de fer où l'on attachait les bateaux dont la rivière s'est depuis retirée et fort éloignée bien avant du côté de Gascogne ». JEAN DARNALT : *Les antiquitéz de la ville d'Agen et pays d'Agenais*. Paris, 1606, p. 133.

L'ancien déplacement de la rivière vers le Nord a mis davantage en contact la voie d'eau et le pays agenais ; les principales villes de ce pays sont sur la rive droite du fleuve : Valence, Agen, Port-Sainte-Marie, Tonneins, Marmande, La Réole... Sur la rive gauche, on ne rencontre que de petits bourgs perchés : Auvillars, Layrac, le Mas-d'Agenais, Meilhan, servant à la défense plutôt qu'au négoce ; il n'y a pas de grandes villes gasconnes qui soient garonnaises ; Auch, Lectoure, Condom .. sont à l'intérieur du pays. Ainsi le cours de la moyenne Garonne, quant à sa fonction humaine, apparaît essentiellement agenais ; la rivière n'est pas une frontière, elle est l'artère même du pays ¹.

LES PORTS DE MARINIERS.

Ces nombreux petits ports appartenait à deux types différents : ceux où se faisait le trafic et ceux où habitaient les gens de rivière. C'était une population tout à fait à part que celle qui vivait de la rivière ; elle préférait s'isoler au milieu des plaines basses en de petites colonies souvent très exposées aux dangers du fleuve. Couthures était la plus curieuse de ces agglomérations : placée à hauteur d'un rapide dangereux, isolée au milieu d'un lacis d'eau et d'îles instables, sur un léger dôme qui la mettait à l'abri des petites crues, mais qui formait un promontoire très attaqué, elle avait un port peu important ; cependant on y comptait 4 ou 5 maîtres de bateau et de nombreux mariniers ; c'était un bourg de bateliers et non un port. Boé, à quelques kilomètres en amont d'Agen, était un bourg du même genre : construit sur des berges droites et peu solides, où l'on avait eu peine à établir une cale, il alignait une seule rue sur le front du fleuve ; là vivaient quelques maîtres de bateaux (dont un était, en 1855, propriétaire de 16 bateaux ²) et une trentaine de familles de mariniers. Plus importante, était La Magistère, où, en 1850, habitaient encore 150 familles de mariniers ; composée d'une seule longue rue, c'était la plus grosse agglomération de gens de rivière de Moyenne Garonne, surtout si l'on ajoutait les nombreux hameaux satellites, peuplés aussi de marins : Petit Bézies, (commune de Boudou), La Baquère, (commune de Malause), Malause et Golfèch (50 mariniers en 1850) ³ (photo 55).

Les bourgs de mariniers se concentraient aux endroits où se transformaient les modes de navigation : Auvillars et La Magistère étaient à la limite entre

1. Chap. sur les frontières, p. 24.

2. La famille Plantou de Boé, maître de bateaux de père en fils. DUBOURG. *Histoire de Layrac*, p. 508. Arch. municip. Agen, CC. 268.

3. Un peu plus loin, à Saint-Jean-de-Thurac, il y avait une dizaine de maîtres de bateaux et, à Espalais, trois bateliers, possesseurs de 15 bateaux. E. LAFONT. *Jean Léonard* 1922, Agen, p. 17. Au confluent du Tarn et de la Garonne, le hameau de la Pointe était également habité par des marins. C'est là que la compagnie de navigation Roucot avait son centre au XIX^e siècle.

moyenne et haute Garonne ; vers l'amont, il fallait renforcer les équipes de *tireurs*, délester les navires et les dédoubler. A l'autre extrémité, Castet et Gironde groupaient les bateliers qui assuraient le passage entre moyenne Garonne et Gironde ; sur le Lot, Libos et Soturac étaient les ports-relais, marquant les limites entre la navigation agenaise et quercynole ; il arrivait souvent que les bateaux devaient y attendre des « eaux plus vives » pour remonter en Haut-Pays ; les limites de la Moyenne Garonne, au long des grandes rivières, étaient ainsi jalonnées de bourgs de mariners¹.

Les gens de la batellerie choisissaient aussi, comme site d'habitat, les zones dangereuses pour la circulation ; les rapides de Reculay près de Tonneins avaient entraîné l'existence des hameaux de Lamarque, de Padivin et de Reculay où vivait toute une population de *tireurs de corde* qui assurait le renfort nécessaire pour triompher de la violence des eaux : il fallait parfois en ces mauvais passages 50 hommes pour haler un bateau. Sur le bas Tarn, le Malpasse (mauvais pas), était un passage redouté malgré le *passelis* qu'on y avait établi ; tout proche, le hameau de La Rivière était peuplé de gens qui louaient leur concours ; non loin, l'église des Barthes avait été bâtie à l'endroit où les bateliers s'arrêtaient après le passage pour remercier Dieu ; l'aide donnée aux matelots était la grande ressource des habitants de ce bourg ; leurs bœufs servaient plus à la navigation qu'à la culture².

LES PORTS DE TRAFIC.

Les ports de marchandises formaient une autre catégorie. Certains n'étaient que de simples *cales* servant à l'accostage et sans aucune habitation ; tous étaient établis au débouché des routes descendant à la Garonne : la vieille route de la Ténarèze, qui longeait les Landes jusqu'aux Pyrénées, se terminait au Port-de-Pascau, un des plus importants ports de trafic ; il y accostait au moment des hautes eaux une moyenne de 50 bateaux par jour ; les convois, descendus du Lot, y rejoignaient le fleuve ; c'était un des rares points où une circulation transversale, passant par la Ténarèze et par le Lot, coupait la circulation longitudinale de la vallée de Garonne³. Layrac occupait une position un peu analogue : là, confluaient le Gers

1. Arch. Nat. D. IV. bis, 97.

2. Marmande était aussi au centre d'un complexe de rapides qui rendaient nécessaire la présence de toute une population de *tireurs de corde*. Sur le Dropt, c'était le port de Laborde près Morizès qui groupait la plupart des bateliers. Arch. Nat. F¹⁴, 1270, année 1810.

3. LAFONT DU CUYULA, *loc. cit.*, 1806, p. 58. Les minerais de fer descendaient par le Lot de Fumel pour être travaillés dans les forges de Casteljaloux. Par contre, les pailles de seigle des Landes étaient transportées dans les papeteries de la vallée de la Lémance au Nord de Fumel. Le Port-de-Pascau approvisionnait aussi les grandes minoteries d'Aiguillon. Arch. Lot-et-Garonne, an VI, L. 93. Plus tard, c'est au Port-de-Pascau que les bateaux à vapeur de Garonne venaient s'approvisionner en bois de chauffage, amené des Landes.

et la route d'Auch ; c'était le grand entrepôt des produits d'Armagnac ¹.

Les villes du coteau, même loin des rivières, avaient souvent leur port spécial : Caussade et Réalville possédaient au long de l'Aveyron au lieu-dit le Gavarrot dans la commune de Cayrac un quai et des magasins ² ; Gontaud avait son port de la Cornée : Saint-Cirq sa cale de Colayrac ; Puymirol, qui était une ville très commerçante bien qu'à 10 kilomètres de la Garonne, possédait son port, Las Peyres ³.

LES PÉAGES
ET
LES ASSOCIATIONS
DE MARCHANDS.

Plusieurs de ces cales avaient comme origine d'anciens péages : les deux plus importants limitaient le domaine fluvial de la Moyenne Garonne : à l'amont, celui d'Auvillars, appelé « la taille foraine » ou le « travers », marquait le point de départ de la difficile navigation sur la haute Garonne ; ce péage existait déjà en 1204 ⁴. A l'aval, le péage de Langon s'était fixé à la tête de la navigation de type maritime qui s'étendait sur la Garonne bordelaise ; ce péage acquit une grosse importance à partir de 1590, quand on eut décidé le groupement en ce port de toute une série de péages d'amont ⁵. Jadis en effet, on percevait au long de la moyenne

1. DUBOURG : *Histoire de Layrac* p. 508. De même, Casseneuil, placé au sommet d'un coude du Lot, desservait les coteaux de mollasse qui s'étendaient jusqu'au Dropt (région de Canon, Saint-Pastour). GRANAT : *Amélioration des voies navigables au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1901, p. 34.

2. GALABERT-BOSCUS. *Histoire de Caussade*, 1908, p. 244, et Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 57, note 3 et Arch. Tarn-et-Garonne G. 507.

3. Arch. Lot-et-Garonne, 1775, C. 19. Tournon envoyait ses marchandises au port de Saint-Vitte sur le Lot. Dans le coteau, le réseau des routes servait surtout à raccorder les agglomérations de l'intérieur avec les ports. LAMOIGNON DE COURSON, intendant de Bordeaux, disait en 1775 de l'élection d'Agen « que tout le pays, éloigné de 4 à 6 lieues des voies de navigation, quoique aussi bon que le reste, n'a pas la même aisance parce qu'il est obligé de consommer sur les lieux les denrées qui ne peuvent se transporter ». FAUGÈRE-DUBOURG. *Nos pères sous Louis XIV*. Extraits des Mémoires de la généralité de Bordeaux concernant l'Agenais. T. I, 1885, in, p. 77. En 1778 on construit, vers le Lot, le chemin de Montpezat à Granges et, vers la Garonne, ceux de Saint-Maurin à La Magistère, de Casteljalous au Mas-d'Agenais. Arch. Gironde, C. 1893, année 1773. Arch. Lot-et-Garonne C. 30. Le subdélégué de Marmande réclame la réparation urgente des chemins qui débouchent sur la Garonne. Arch. Gironde, C. 2420.

4. En 1598, Montauban réclame contre la « taille foraine d'Aubillard qui faict payer pour chasque barricque de pruneaux 23 soulz ». H. DE FRANCE : *La traite foraine d'Auvillars et les transports de vin*. Bull. arch. Tarn-et-Garonne, 1911, p. 52. Voir aussi MOLINIÉ : *Études sur l'administration féodale dans le Languedoc*, p. 173. Notes sur l'histoire du Languedoc. Toulouse. Privat. 1879. T. IV. Le produit de l'année 1698 avait été pour les vins et eaux-de-vie de 200.000 livres. Mémoire de l'Intendant de Montauban. 1698. Arch. Nat. H. 1588. 34.

5. Ce groupement fut difficile à maintenir. Arch. Gironde C. 4062. Arch. historique Gironde, T. 29. 1894, p. 153. Il fallut l'édicter à nouveau en 1754 : on décréta que 26 péages, dus à des seigneurs différents, seraient perçus en une seule fois à Langon, mais les bateliers réclamèrent, ne voulant pas payer 26 péages, quand ils n'avaient pas parcouru toutes les terres péagères. Arch. Gironde, C. 2587.

Garonne une série de droits qui, à l'origine, correspondaient aux frais d'entretien de la rivière, mais étaient devenus rapidement des perceptions abusives ¹. En 1593, on écrit : « la Garonne ayant été chargée de diverses contributions, le commerce y a presque tout cessé » ².

Pour échapper à ces exactions, on établit de véritables traités entre les villes fluviales. Le premier de ces traités de navigation que nous connaissons est celui que les prud'hommes de La Réole et Saint-Macaire, du domaine du comte de Poitiers, conclurent en 1227 avec les maires d'Agen, de Port-Sainte-Marie, et du Mas-d'Agenais, du domaine du comte de Toulouse, assurant la liberté de circuler à tous les habitants des communautés liguées ³ ; en 1240, on l'étendit à Marmande et Moissac ⁴. C'est seulement au XVI^e siècle qu'on en arriva à une véritable bourse des marchands de l'eau : association des marchands de Toulouse-Bordeaux-Agen-Marmande-Montauban-Moissac-Auvillars, formée, à l'imitation de celle de la Seine et de la Loire, pour obtenir un trafic rapide sur les trois rivières : Garonne, Tarn et Aveyron. Cette bourse, dite « des Trois Rivières », reçut une existence légale du roi Louis XI en 1499 ; elle tenait assemblée générale tous les trois ans dans une des villes associées ; c'étaient les « Etats de Rivières » ⁵. Au début du XVII^e siècle, les marchands du Lot s'y adjoignirent.

Du XV^e au XVII^e siècle, l'entretien et la surveillance des eaux n'étaient assurés par aucun service public ; les marchands s'en chargèrent : ils firent à maintes reprises « rhabiller la rivière », ils réclamèrent et obtinrent le groupement des péages ; pendant trois siècles, ils furent les seuls maîtres et commencèrent cette politique des cours d'eau si exclusivement favorable aux intérêts de la batellerie ⁶.

1. Les seigneurs de Caumont, qui firent souvent au Moyen-Age figure de brigands avaient pour s'assurer le péage tendu en travers de Garonne une grande chaîne.

2. Lettres patentes de Mayenne du 28 septembre 1593. Arch. historiques Gironde. 1894, p. 263. — Voir pour la liste des péages : Arch. Gironde C. 1621, année 1560. C. 2580 à 2598, XVII^e siècle et Arch. Lot-et-Garonne C. 7, année 1770. Liste des seigneurs à qui appartiennent dans chaque lieu les péages perçus dans la généralité de Bordeaux. G. THOLIN. *Notes sur les péages en pays d'Agenais*. Rev. Agenais, 1923, pp. 265 à 279 et MALVEZIN. *Histoire du Commerce de Bordeaux*. T. III, p. 94.

3. *Charte*, par A. MAYEN et G. THOLIN. Villeneuve-sur-Lot, 1876, p. 25.

4. GAUBAN. *Histoire de La Réole*, p. 132 ; et aussi p. 527, série de documents sur les rivalités entre les villes de Garonne.

5. GALABERT. *Note sur le commerce par eau dans notre pays*. Bull. Soc. arch. Tarn-et-Garonne, 1902, p. 281. MALVEZIN : *Histoire du commerce de Bordeaux*. T. II, p. 105. En 1654, le syndic de la cour de la Bourse écrit aux jurats de La Réole que les commissaires de la navigation, ayant indiqué cette ville pour la réunion présente des « Etats de Rivières », il les avertit de préparer un local pour la tenue de ces Etats. Arch. hist. Gironde, 1874. T. XV, p. 588. Montauban avait aussi une bourse spéciale de la marine dès le XVI^e siècle. Arch. du Lot, C. 407.

6. Arch. Gironde, C. 3892. — GUÉNOT. *La navigation en Garonne*. 1904, p. 215.

§ V. — GENS DE RIVIÈRE.

LA POPULATION
BATELIÈRE.

Les gens de rivière formaient une population nombreuse. La Moyenne Garonne avait plus de bateliers et plus de bateaux que n'en réclamaient ses propres besoins. Presque toute la navigation des rivières du Sud-Ouest (sauf le faisceau de Dordogne) étaient entre les mains des maîtres de bateaux agenais : Toulouse n'avait que des marchands ; Cazère des charpentiers de bateaux ¹. C'étaient les mariniers de Moyenne Garonne qui assuraient tout le trafic fluvial ; ils allaient chercher les *descentes*, c'est-à-dire les cargaisons à descendre, dans les Hauts Pays, jusqu'à Figeac, Albi, Toulouse, même Saint-Béat ². Quant aux bateliers de Bordeaux, ils ne pénétraient guère en Agenais, ils pratiquaient une autre navigation avec bateaux plus larges, les *coureaux*, naviguant à la voile sur la Gironde seulement.

Cette population de gens de rivière formait toute une hiérarchie : les plus misérables, les *tireurs de corde*, accomplissaient un travail de bête de somme ; au-dessus, venaient les marins, *maréniés* ou *nautionés*, qui vivaient sur le bateau ³ ; le soir, ils couchaient dans les auberges où l'on abritait aussi *tireurs de corde*, bœufs et chevaux, sorte de caravansérail pour matelots ⁴. On reconnaissait les marins à leur grand col en peau de mouton. Ils avaient dans chaque port leur église spéciale, placée toujours sous le vocable de Sainte-Catherine et où pendait en ex-voto un petit bateau en miniature ⁵ ; leurs fêtes étaient

1. Cazère comptait aussi de nombreux radeliers qui amenaient les bois de Saint-Bertrand-de-Comminges.

2. Pacte de mariniers de 1553 : Jean Chaudron, Jacques Carrier et Jean Montel, mariniers de Moissac, promettent à Dominique Bertin, architecte, contrôleur des palais royaux, de porter de Toulouse à Bordeaux les marbres (de Saint-Béat) qui se trouvent au gravier de Bazacle (port de Toulouse), à raison de 4 sols par pied carré. Cité dans GUÉNOT. *Navigation en Garonne dans les temps anciens*. 1904, p. 215.

3. De Montauban à Bordeaux, chaque matelot, en 1810, recevait 30 à 36 francs pour le voyage aller et retour qui demandait 20 à 25 jours ; ils étaient nourris. De Toulouse à Bordeaux, ils recevaient 60 fr. — Arch. Nat. F. ¹⁴. 1271.

4. « A Gudech, il passe nombre de peuples pour le halage des bateaux ». Arch. Nat. D IV bis. Cart. 10, doss. 226. année 1789. Les rives de Garonne étaient jalonnées de ces auberges ; le Port-de-Pascau en comptait huit. Elles marquaient les étapes de *tire*. Le port d'Auvillars était renommé pour ses auberges ; on s'y arrêtait toujours à cause du péage ; les deux auberges les plus célèbres étaient celles de Jean Bart et celle de la Margoutoun. C'était toute une population que celle de ces aubergistes, souvent anciens marins retraités.

5. Port-Sainte-Marie possède une ancienne madone très vénérée des marins. — MARBOUTIN. *Sainte Catherine d'Alexandrie patronne des mariniers d'Agen et du Passage*. Semaine catholique du diocèse d'Agen. Bull. N° 7-8-10 de 1923.

les jours de principale solennité dans les bourgs de *ribière* : à Agen, c'était le « tourrin » (16 août) ; à Sainte-Bazille, se faisait pour eux, le jour de l'Ascension, une procession en barques¹. A Moissac, à la Pentecôte, on bénissait le Tarn pour rendre les eaux favorables et les matelots allaient porter le pain bénit en ville au son des fifres. C'étaient eux qui constituaient la population la plus typique de la vallée.

Au-dessus d'eux, venaient les *maîtres de bateaux* ; ils étaient des entrepreneurs de transport, des sortes d'armateurs. C'étaient les principaux personnages de la Moyenne Garonne, ils tenaient en leurs mains le rouage dominant la vie économique du pays ; ils remplissaient une fonction quasi-publique, et ils étaient dispensés du service militaire². Beaucoup, en plus de leurs métiers d'armateurs, faisaient du négoce ou dirigeaient une industrie ; la plupart des *moulins à nef* leur appartenaient. C'était parmi eux qu'on trouvait les plus grosses fortunes d'Agenais³ (photo 55).

Le plus souvent, cette population marinière restait attachée à la batellerie de père en fils. Mais la navigation avait, à certaines époques, besoin de renforts : au moment de la grande activité, durant l'hiver, les matelots attirés ne suffisaient plus ; c'était précisément la morte-saison pour les ouvriers agricoles, beaucoup descendaient en rivière comme *tireurs de corde* avec leur collier en bandouillère : Auvillars et le Mas-d'Agenais servaient de foires d'embauche pour ces marins temporaires⁴. Plus tard, quand on tira les bateaux avec des bœufs, les cultivateurs venaient se louer avec un attelage. On aimait ces moments passés à la *marine* où l'on menait une vie quasi vagabonde, logeant dans des auberges, qui étaient des tripots.

Par contre, les gens de rivière étaient souvent inoccupés pendant les mois d'été ; rarement, ils s'engageaient pour les travaux de la terre, cela leur paraissait déchoir, mais ils consentaient à travailler au chanvre et au lin, qui encombraient alors les rivières pour être rouis. Beaucoup s'employaient au « rhabillage » de la rivière, creusant à la bêche les hauts fonds ou *platans*, mis à découvert par la sécheresse, arrachant les arbres et les rochers semés dans le lit. D'autres allaient faire la vendange en Bordelais ; le vin attirait.

1. Arch. Lot-et-Garonne E. suppl. 1707, année 1770. De même à La Réole, la grande *boto* (fête) comportait encore en 1835 une procession sur la Garonne pour bénir marins et pêcheurs. DUPIN. *Notice sur La Réole*, 1839, p. 181.

2. Même lors de la grande levée de 1792. Arch. Lot-et-Garonne. L. 29.

3. A Clairac, au début du XIX^e siècle, les plus gros bourgeois sont propriétaires de bateaux ; les Moulié, riche famille de maîtres marins à Las Poueilles (près Port-Sainte-Marie), sont devenus peu à peu de grands propriétaires de terre en plaine de Garonne.

4. Il venait s'y engager aussi des ouvriers tuiliers du Dropt que les tuileries laissaient l'hiver en chômage.

LA PÊCHE.

Beaucoup d'autres genres de vie étaient liés aux rivières. Les pêcheurs, *pescatirs* ou *péchouneys*, étaient nombreux jadis et parfois groupés en agglomérations réservées : le Béziat, commune de Gaujac,

Goux près de Colayrac ¹.

Il y avait des zones de pêche privilégiées ; la plus importante était la région où confluaient en Garonne le Lot et la Baïse, région d'îles et de méandres ² ; le barrage des moulins d'Aiguillon sur le Lot était le premier obstacle qu'on rencontrait depuis la mer ; les poissons y stationnaient et faisaient de ce coin un véritable vivier ; le droit de pêche s'y payait très cher ³. Jadis, on s'y battait pour la pêche ; en 1343, le bayle du Port-Sainte-Marie s'empare à main armée des pêcheries ; la même année, les pêcheurs de Menaux sont obligés de se défendre contre des pêcheurs du Port-Sainte-Marie ⁴. La seconde zone de pêche était constituée par l'autre région de confluence, où le Tarn et la Garonne se rejoignent au milieu des *ramiers* : Auvillars et surtout Malaussé avaient de nombreux pêcheurs ; le barrage de Moissac sur le Tarn jouait le même rôle que celui d'Aiguillon sur le Lot ; non loin sur l'Aveyron, Loubejac et Albias avaient leur petit quartier de pêche, mais c'était surtout près de Bioule, à l'entrée des gorges du *causse* que se trouvaient les principales pêcheries.

Les rivières de Moyenne Garonne étaient remontées par d'importantes colonies de poissons de mer qui venaient déposer leur frai dans les eaux douces ; l'esturgeon, qu'on appelait *créac*, se pêchait surtout en aval du Lot, on en prenait qui dépassaient cent kilogs ⁵. Le saumon remontait beaucoup plus haut ; on le signalait à Auvillars et même sur le Tarn ⁶. Les lamproies et les aloses, qu'on appelait *collacs*, étaient répandus partout ⁷.

1. DORGAN : *Nouveau panorama de la Gironde et de la Garonne ou voyage historique et pittoresque sur les bateaux à vapeur*. Auch. 1845, p. 173.

2. Au début du XIX^e siècle, Saint-Laurent comptait encore une vingtaine de familles de pêcheurs, le Port-de-Pascau une dizaine ; à Montluc, tout le monde pêchait ; Aiguillon à l'embouchure du Lot, avait une vie de pêche active.

3. Au Port-de-Pascau, la pêche au petit et au grand filet est affermée pour cinq ans en 1735 à raison de 300 livres par an. Revue de l'Agenais, 1881, p. 42 ; à Lagrèze, elle se louait à la même époque 120 livres. JORET : *Le manuscrit de Calonge*. Revue de l'Agenais. 1926, p. 169.

4. MARBOUTIN : *Le Paradis au XIV^e et XV^e siècle*. Rev. Agenais. 1923, p. 370.

5. La charte de La Réole régleme la vente de l'esturgeon. GAUBAN : *Histoire de La Réole*, 1873, p. 73. DUPIN : *Notice sur La Réole*, 1839, p. 181 et Arch. hist. Gironde, T. II, 1860, p. 236.

6. Le comte d'Auvillars percevait le quart des saumons qui se pêchaient près d'Auvillars. LAGRÈZE-FOSSAT : *Histoire d'Auvillars*, 1868, p. 33. En 1314, procès sur le droit de pêche dans le Tarn à la « payssière » de Lauriol près d'Auvillars pour la prise des saumons. Arch. Tarn-et-Garonne. Chapitre de Moissac. G. 605.

7. En 1400, on parle de lamproies et *collacs* pris dans l'Aveyron. GALABERT : *Histoire*

Les modes de pêche différaient suivant les sections de Garonne ; dans la région des *ramiers* en amont d'Auvillars, parmi les *jetins* et les peupliers souvent immergés, on établissait des écluses à poissons en clayonnage, des *damors des pescaïrés* (demeures à poissons) ¹. Vers le confluent du Lot, le courant, moins violent et plus profond, permet d'utiliser le bateau à filet tournant, appelé *birole* ou *barro* ; de grands filets, disposés en ailes de moulin, étaient fixés à un petit bateau et tournaient par la seule action du courant ; le poisson capturé tombait dans une petite nasse ; le pêcheur n'avait qu'à passer une fois par jour pour ramasser la récolte ². On utilisait en outre pour prendre les aloses à l'embouchure du Lot, de grands filets, les *escaves* qu'on manœuvrait avec des chevaux. Un filet plus petit, le *coulde*, servait pour la prise des lamproies ³ (photos 58 et 59).

La pêche en Garonne était active au moment de la remonte des poissons de mer au printemps, à l'époque des eaux froides ; ce travail restait donc saisonnier et les pêcheurs devaient avoir un métier de complément ; beaucoup étaient mariniers ou journaliers agricoles ; à Bioule sur l'Aveyron, la plupart s'employaient dans la soie, ailleurs, ils se faisaient momentanément tonneliers. Le caractère temporaire de cette pêche incitait à pratiquer la conserve de poissons ; on salait l'esturgeon et le saumon : au XV^e siècle, Agen possédait des ateliers de salaison ⁴ ; ces poissons salés étaient expédiés à l'intérieur. On parle très souvent de transport de charge de saumons. La morue de Bordeaux et le saumon de Garonne formaient la nourriture de carême en Aquitaine ⁵.

Toute cette population de pêcheurs formait une classe de petites gens aussi misérables que les *tireurs de corde* de la batellerie. Aujourd'hui, elle a presque totalement disparu ⁶. La Garonne est de moins en moins une

de Montpezat, 1918, p. 17 ; de même, dans la coutume de Villeneuve-sur-Lot de 1312 Rev. Agenais. 1898, p. 116.

1. Aujourd'hui encore fréquentes à Saint-Nicolas-de-la-Grave.

2. Les meuniers de Clairac faisaient la pêche avec des filets fixés à des bateaux et tournant nuit et jour, appelée « baros ». Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 2205.

3. On n'a jamais employé en Garonne les grands filets barrant toute la rivière et soutenus par des piquets tels qu'on en voit sur le Rhin ou la Loire. Sur le Dropt cependant, on construisait parfois en travers du lit pour la pêche du saumon un *canis* qui interceptait la navigation. Arch. Nat. F¹⁴, 1193. Il y avait aussi les *bourgues*, sorte de bouteilles en osier pour prendre lamproies et anguilles, les « verveux », plus petits pour prendre barbeaux et *erballes*, espèce de petite anguille. On utilisait un peu partout le *tréouille*, grande pochette en filet pour capturer les sièges.

4. Revue de l'Agenais, 1885, p. 443.

5. Les coutumes de Grisolles au XIII^e siècle parlent des droits perçus sur les charges de saumons et lamproies transportées vers Toulouse. TAUPIAC : *Statistiques agricoles de l'arrondissement de Castelsarrasin*, 1868, p. 63, de même le coutumier de Marmande. TAMIZEY DE LAROCHE : *Histoire de Marmande*, 1872, p. 8.

6. Le pêcheur de Garonne n'est plus représenté que par quelques personnes qui,

rivière où les poissons de mer viennent frayer ; la régularisation et le rétrécissement du lit, le rattachement des îles par dessèchement des *gaules*, les empièvements des berges ont détruit beaucoup de « creux à poissons » ; l'esturgeon n'apparaît plus, le saumon est devenu très rare ; on ne le trouve plus qu'en Dordogne ; les lamproies ont bien diminué ; la pêche aux aloses reste seule un peu active. ¹

LES AUTRES
« RAMASSAGES »
EN GARONNE.

La Garonne permettait de vivre à d'autres petites gens de condition encore plus précaire. Les plus curieux étaient les chercheurs d'or ; la Garonne et surtout le Tarn roulaient des paillettes d'or. AUSONE ² parlait de l'or du Tarn : Auvillars, Espalais, Malausc, Moissac avaient des orpailleurs qui triaient le sable dans leur barque : c'étaient de pauvres diables et le mot *orpaillant* était synonyme de bohémien ; les derniers ont disparu vers 1850.

Le lit de la Garonne fut utilisé aussi pour ses coquillages de nacre, appelés palourdes. En 1865, s'était montée à Marcellus une usine de boutons de nacre, une seconde s'installa à Meilhan et des gens de rivière s'employèrent à ramasser les coquilles dans le fond, soit par dragage, soit même par scaphandre ; ce travail se faisait en été aux basses eaux, alors que la navigation était ralentie ³. Malheureusement, la richesse en palourdes diminua rapidement, il fallut faire appel aux coquillages de l'Adour et de la Charente. Bientôt, les cours d'eau français furent épuisés et on dut faire venir la nacre du Mississipi,

louent le droit de pêche sur une section de Garonne. Il y a encore quelques propriétaires de *biroles* autour d'Aiguillon.

1. Cette disparition du saumon en Garonne n'est sans doute pas due seulement à des transformations de la rivière, mais aussi à des modifications dans l'habitat marin. On a montré, en étudiant les écailles de saumon de la Nive, que, à chaque bassin fluvial, correspond un habitat marin distinct et unique. Les saumons de la Nive, aussi nombreux aujourd'hui qu'avant, ont un habitat marin caractérisé par une constante abondance de nourriture et une température élevée et par des profondeurs océaniques toute voisines du rivage, en outre la rivière conduit en quelques dizaines de kilomètres en des eaux froides de montagnes, excellentes pour le frai. Il semble, au contraire, que les zones marines, au large de la Gironde, ont subi des changements dans les courants et dans la composition du plankton. ; la distance, qui sépare les frayères des eaux marines abyssales, est grande et cela impose des fatigues et des dangers aux reproducteurs. Maurice ROCQ : *Note sur les écailles de saumon de la Nive*. Bull. de la Soc. Hist. Nat. de Toulouse, Tome LIV, 1926, 2^e trimestre. La décroissance marquée du nombre des saumons qui fréquentent nos cours d'eau est un fait général et encore mal expliqué, le saumon a totalement disparu de la Meuse. Paul BUFFAULT : *La protection du saumon*. Rev. Eaux et Forêts, janvier 1926, p. 30.

2. « Auriferum posponet Gallia Tarnem », *Mosella*. V. 465. Voir dans la *Mosaïque du Midi*, tome I, 1838, p. 89, l'article non signé sur « Les sables aurifères dans le Languedoc ».

3. Au Port-de-Bonne-Eau au mois d'août, les rives étaient couvertes de ces coquillages qu'on faisait sécher et cela empoisonnait l'air.

d'Australie ou des Indes. Ces difficultés d'approvisionnement et la concurrence du département de l'Oise, où la fabrication des boutons se fait à domicile, amenèrent la fermeture des usines de Garonne. Il reste à Meilhan une dizaine d'ouvriers travaillant la nacre.

La Garonne est en outre une immense carrière de gravier et galets. Dans toute la vallée, le galet constitue la seule pierre dure servant à la construction des murs, comme au pavage des rues et au ballast des routes et des voies de chemin de fer. C'est le seul ramassage qui se soit maintenu de nos jours et l'un des derniers services que la Garonne continue à rendre.

LA GARONNE,
ROUTE
DE MIGRATIONS
D'OISEAUX :
LES CHASSEURS.

C'est également le long des rivières que se développa une curieuse vie de chasse. Ce n'était pas la grande chasse ; le pays est presque dépourvu de gibiers ¹. La chasse ici ne s'occupa que des petits oiseaux. Très nombreux sont les oiseaux de la famille des passereaux qui vont passer l'hiver en Afrique du Nord ; ils évitent la traversée de la Méditerranée ; l'Espagne leur sert de pont. Dans l'isthme d'Aquitaine-Languedoc, ils suivent plusieurs routes dont les deux principales bordent les pays de Moyenne Garonne.

La route de l'Est correspond au large sillon de la vallée de la haute Garonne avec ses grandes étendues boisées en *ramiers* ². Sur cette route, il est un point très favorable, c'est la dépression montalbanaise où confluent Aveyron, Tarn et Garonne en un lacis d'eau et de bois, là se maintient une sorte d'îlot de climat sec, chaud, quasi-méditerranéen ; les bandes d'oiseaux s'y reposaient quelques semaines à leur passage, surtout en automne où la récolte des chanvres avec les grains de chènevis et aussi les vendanges les retenaient ; certains même, ceux qui arrivaient les derniers, choisissaient cette région comme hivernage. C'étaient des oiseaux qui descendaient du Massif Central et qu'on baptisait du terme générique de *montagnols*.

L'abondance des oiseaux avait fait de la chasse un véritable métier. Les oiseleurs ou *laouzétaïres* abondaient en septembre et octobre, ils chassaient les *passages*, ils prenaient la *laouzèto*, alouette commune, le *lulu*, alouette des bois, la *farlouse*, alouette des près ou cochevits, la *baticouetto* ou bergeronnette, le *becfigue* (qui s'engraisse de raisins et de figues). En hiver, la chasse se ralentissait, il ne restait que les hivernants : l'alouette huppée, le

1. Il faut remonter très haut pour entendre parler de chevreuils. D'après les anciennes coutumes de Grisolles (XIII^e siècle), les chevreuils et les cerfs de la forêt d'Agre donnaient lieu à un commerce ; leur cuir était très recherché. TAUPIAC : *Statistiques agricoles de l'arrondissement de Castelsarrasin*, 1868, p. 63. La coutume de Villeneuve-sur-Lot de 1312 avait une réglementation pour la vente des cerfs et des sangliers. Rev. Agenais, 1898, p. 118.

2. Analogies avec la vallée du Rhin alsacien qui est aussi une grande route de migrations d'oiseaux. En Garonne, on notait souvent jadis le passage de cigognes.

titouet ou pinson, la fauvette, la verdrière, les *motteux*. En mars, les *passages* revenaient, mais ils étaient de courte durée ; la saison de chasse terminée, les *laouzétaïrès* devenaient ouvriers agricoles, le métier d'oiseleur leur servait de travail de complément pour l'hiver.

Cette chasse se faisait aux filets, aux *pantières* et aux lacets ou *matolis*. Le chasseur tendait filets et lacets dans une terre qu'il avait louée et qu'on appelait *tendo* ; souvent, il s'y construisait une petite cabane, une *giuttoun*, où il vivait pendant la chasse. Pour attirer les troupes d'oiseaux, il semait du chenevis et il appelait les oiseaux avec le pipeau. Les *passages* étaient si denses que certains coups de filets donnaient des centaines d'alouettes. Dans une *tendo*, on plaçait jusqu'à 15.000 *matolis*.

La chasse produisait beaucoup, la région de Moissac exportait chaque année 50.000 à 100.000 douzaines d'alouettes ; des femmes étaient employées pendant les quatre mois d'hiver au déplumage ; à Moissac, les foires du jeudi, pendant l'hiver, étaient des foires d'oiseaux. Le Tarn-et-Garonne expédiait annuellement sur les Halles de Paris, entre 1898 et 1906, 2.075 kilogs d'oiseaux.

Les *laouzétaïrès* se recrutaient dans les villages de la basse vallée du Tarn, à Meuzac, Labastide-du-Temple, et surtout aux Barthes ; en ce village, tous les hommes étaient oiseleurs ; la région d'alentour ne fournissait pas assez de terrains de chasse ; il fallut émigrer ailleurs ; beaucoup s'installèrent en Lomagne et en Gascogne ; d'autres montèrent dans les coteaux du Quercy vers Caussade et Bourg-du-Visa ; certains allèrent beaucoup plus loin dans les Landes, la Saintonge, le Narbonnais, pays situés sur d'autres routes de migrations d'oiseaux au long des côtes de la mer. Cela devint une petite émigration saisonnière, spéciale à la région de Moissac ; on partait pour plusieurs mois ; quelquefois, les femmes accompagnaient pour s'occuper du déplumage. Ces chasseurs nomades étaient connus sous le nom de *Barthens*, parce que la plupart venaient des Barthes ; de tout le Bas-Quercy, il en partait plus de mille.

L'autre route de passage d'oiseaux, celle de Marmande, était moins fréquentée ; il n'y avait pas d'hivernants à cause du climat moins clément ; on n'y chassait qu'en automne. Les oiseaux s'arrêtaient dans la large basse plaine autour de Marmande. Au Sud, ils suivaient la direction qui va vers les bons passages des cols pyrénéens occidentaux, en longeant le rebord oriental des Landes ¹. On y chassait les palombes, les ortolans, les bécasses ; les palombes se prenaient surtout dans la forêt du Mas-d'Agenais ; chasse compliquée, où il fallait surveiller les arrivées de vols et les diriger ; pour cela, on construisait des cabanes en haut des arbres, des *jouquets* ; des chasseurs y étaient cachés et jetaient des appeaux qui effrayaient les palombes

1. Direction qui est analogue à celle du vieux chemin de la Ténarèze.

et les rejetaient dans de grands filets. Il y avait plus de 50 de ces cabanes dans la forêt. ¹

Aujourd'hui, cet horizon de travail de la chasse aux oiseaux est presque disparu. Un arrêté préfectoral est venu interdire la destruction des petits oiseaux utiles à la culture. D'ailleurs, les *passages* ont très sensiblement diminué, sans qu'on puisse en découvrir la cause ². Cette disparition portait directement atteinte à un groupe de petites gens pour qui la question des travaux d'hiver était la grosse affaire.

LES
« RIBIÉRENCES ».

La population des vallées comprenait encore beaucoup d'autres métiers. Les rivières concentraient presque toute l'industrie de Moyenne Garonne : draperies (Montauban, Agen), soieries (Montauban, Négrepelisse), minoteries (Moissac, Aiguillon), tonnellerie (Marmande, Clairac), corderie de chanvre (Marmande, Tonneins)... On trouvait en outre, de nombreux âniers et muletiers qui étaient chargés de conduire jusqu'au port les produits venant du coteau ³.

Toute cette population des bourgs de rivière formait une race à part, les *ribiérencs* ; ils se mariaient entre eux et c'étaient les mêmes noms de famille qu'on rencontrait au long du fleuve : ainsi les Boé ou Bohé. Certains bourgs ne comptaient que quelques noms, tout le monde étant parent ; à Couthures, il y avait trois noms qui se partageaient tous les bateliers : les Despin, les Bordes, les Marrot ; à Boé, c'étaient les Plantou ; à Saint-Germain-de-Rivière, les Laperche ; à Barie, les Soizeau ⁴. Dans les villes, ces gens de rivière occupaient une sorte de quartier réservé : quartier du Pipiey à Mois-

1. Ces cabanes étaient si nombreuses que les forestiers se plaignent de la chasse aux palombes qui est une cause de dégradation pour la forêt. Les chasseurs abîment les hauts chênes en les ébranchant et en y plantant des clous pour l'installation de leurs cabanes et de leurs appeaux. Pierre BUFFAULT. *Notice historique sur la forêt du Mas-d'Agenais*. Revue de l'Agenais, 1930, p. 176. Les bois d'alentour pratiquaient la même chasse : bois de Bieujac, de Castelamouroux. Quant aux ortolans, on les chassait autour de Saint-Pierre-de-Nogaret, Lauzun. On les prenait vivants et on les engraisait dans l'obscurité.

2. La disparition des cultures de chanvre a dû y concourir.

3. Voici quelques exemples de la composition de ces bourgs de *ribière* : Saint-Laurent, en face de Port-Sainte-Marie, comptait en 1850 un millier d'habitants sur lesquels on dénombrait : 40 familles de matelots, 20 de pêcheurs, 8 de chaudronniers, 27 de tisserands ; il y avait surtout 23 chantiers pour cordages dont un employait 15 ouvriers. En 1896, la population était déjà tombée à 680 habitants, en 1922, à 476. Couthures comptait 20 marinières, 30 fabricants de balais, 42 tisserands, 10 menuisiers en meubles, 8 cordonniers, 7 charpentiers de calfats pour bateaux ; tout le monde était en outre plus ou moins pêcheur. La Magistère était un gros bourg peuplé surtout de marinières, sabotiers, tonneliers, ouvriers cavistes pour le vin ; on y comptait environ 200 ouvriers en vin en 1870.

4. A Couthures, les mariages se faisaient toujours entre Couthurins et cela entretenait le mauvais renom de cette curieuse population ; au Port-de-Bonnaud, tout le monde était cousin.

sac, quartier du Passage en face d'Agen, de Longueville en face de Clairac, de Saint-Laurent en face de Port-Sainte-Marie, rue Port de la Grave à Marmande ; souvent ils vivaient en nomades, passant d'un port à l'autre ; cela contribuait à leur donner des mœurs faciles et une honnêteté douteuse ; il était mal coté d'appartenir à la population de la *ribière* ¹. C'était surtout de pauvres gens, plus misérables, en général, que les petites gens du coteau ² ; à Espalais, les enfants de *tireurs de corde* « allaient à l'aumône » ; à Saint-Pierre-de-Gaubert, sauf une famille, tous les habitants étaient réputés de pauvres *brassiés* ; dans la petite paroisse de Golfech, on comptait 150 pauvres ³.

Beaucoup vivaient d'expédients plus ou moins recommandables. Le fleuve représentait comme un vaste communal, ouvert aux familles sans héritage de la même manière qu'un rivage de la mer : on profitait des *jetins* pour y laisser paître le petit bétail ⁴ ; on pouvait couper du bois dans les *aubarèdes* ; c'était de tradition que le pauvre se livrait à la maraude. On ramassait les débris de naufrages, nombreux jadis, les bois flottés, arrachés par les eaux dans les montagnes ou dans les *ramiers*, les débris de maisons emportés par les crues : Couthures-sur-Garonne faisait un vrai commerce de bois d'épaves ; ces ramasseurs formaient une population redoutée, on les appelait les *pirates* ⁵. Il y avait des ressources moins avouables encore ; une accusation assez fréquente était celle d'avoir provoqué un naufrage ; en temps de grande misère, ce qui était courant, on allait jusqu'à saisir les bateaux de blé et farine ⁶. Il y avait les grandes aubaines des inondations qui permettaient de piller les maisons abandonnées, ou de rançonner les sinistrés avant d'effectuer leur sauvetage ⁷. Ces populations, grouillantes et misé-

1. Au moment de la réorganisation des limites de communes en 1789, les paroisses autour de Clermont-Dessus réclament d'être du canton et de la commune de Clermont et non de La Magistère en *ribière*. Arch. Nat. D. IV bis. 85. Au Passage-d'Agen, la Banque de France refusa longtemps d'y effectuer des recouvrements.

2. GRANAT : *La Révolution municipale d'Agen en 1789*. Revue de l'Agenais, 1905, p. 34. E. CHAUMIÉ : *La misère au Port-Sainte-Marie*. Revue de l'Agenais, 1925, p. 355-372.

3. DURENGUES : *La misère en Agenais*, 1774, p. 12. Voir le « *Rolle des Pauvres de Saint-Laurent* », cité dans la Revue de l'Agenais, 1925, p. 366 ; sur 470 habitants, il y avait 246 « affamés ».

4. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7. 1757.

5. Certains ont voulu voir dans les Couthurins une colonie laissée par les invasions des Normands ; Monheurt a connu aussi des sortes d'écumeurs de Garonne ; à Auvillars, les marins avaient des barques spéciales pour ramasser les épaves ; à Saint-Nicolas-de-la-Grave, plusieurs familles, installées dans des cabanes sur la berge, vivaient de briconnages et d'épaves.

6. En 1773, on écrit : « les bateaux, qui descendent du Haut-Pays chargés de blés, sont souvent pillés par les gens de Garonne ». Arch. Gironde, C. 1436. Précisément en cette année 1773, on note le pillage de bateaux de farine par les gens de Caudrot et de Saint-Macaire. Arch. Gironde, C. 1437.

7. Renseignements tirés des archives du Château de Lafox actuellement en la possession de M. l'Abbé Marboutin.

rables, donnaient souvent des inquiétudes aux pouvoirs publics ; bien des fois, on parle de leurs révoltes ¹.

**LA GARONNE,
ZONE DE CONFLITS
D'INTÉRÊTS.**

La Garonne attirait en sa vallée la plupart des activités du pays. Les intérêts les plus variés se partageaient les utilités qu'elle apportait et ce n'était certes pas un partage amiable : région d'activité, mais aussi domaine de rivalités. Entre riverains, on se disputait à cause du danger du fleuve, on se renvoyait le courant, on se défendait « à coup de digues ». ² Certains habitants allaient crever en temps de crues la digue voisine qui leur faisait du dommage ³.

Les hostilités étaient plus vives entre riverains et bateliers : la difficulté s'augmentait du fait que le cours de Garonne était changeant et que le *chemin de tire* devait être fréquemment déplacé ; brusquement, un propriétaire pouvait se voir frappé d'une servitude de *tire* et devait aussitôt déboiser ses berges ; cela lui était d'autant plus dommageable que le passage de la *tire* indiquait un courant profond et rapide ; la berge, plus exposée, avait davantage besoin d'une protection d'arbres ; la servitude de *tire* entraînait presque toujours dégradation de propriété et naturellement sans indemnité. Les récriminations des bateliers contre les plantations de berges encombrant les dossiers des archives relatives à la Garonne. Les riverains, on le comprend d'ailleurs, avaient une mauvaise volonté continue et restaient réfractaires à toute injonction ⁴. Pour assurer l'omnipotence de la navigation, on eut recours à une procédure brutale et expéditive ; l'ingénieur-visiteur se faisait accompagner d'un bateau d'ouvriers bûcherons qui, sur l'heure, exécutaient

1. *Mémoire sur l'insubordination des matelots du quartier de Marmande au XVIII^e siècle*. Rec. Soc. Agric. Agenais. 1860-63, p. 208. Sédition arrivée à Port-Sainte-Marie en 1635. — E. CHAUMIÉ. Revue de l'Agenais, 1925, p. 356. Émeute sanglante survenue le 17 juin 1635 au Port-Sainte-Marie parmi la turbulente corporation des mariniers ; ils voulaient tuer les « Gabelleurs » aux cris de « Vive le Roi sans Gabelle ». Livre de raison de la famille Escudié, communiquée par E. CHAUMIÉ. Revue de l'Agenais, 1925, p. 349.

2. L'intendant TOURNY déclarait : « Je vois avec douleur beaucoup de dommages causés aux propriétés des rives voisines par les ouvrages qui se font pour consolider et agrandir les îles inféodées », et l'intendant BOUCHER précisait : « si on concède les îles à condition de n'y point planter, ce sont des grâces inutiles ; s'il est permis d'y planter, on cherche à les mettre à couvert de la destruction ; cela ne peut se faire qu'en plantant continuellement, ce qui fait qu'elles s'agrandissent tous les ans au grand dommage des héritages voisins. » Arch. Gironde, C. 2352 et 2353.

3. Comparer avec ce qui se passe sur les bords du Hoang-ho, où l'on doit défendre les digues en temps d'inondation et où chacun cherche à détruire la digue d'en face. Voir bataille autour du *gravier* de Lafox. Arch. des Ponts et Chaussées. Lettre de 1828, Arch. Nat. F. ¹⁴. 1193 et Arch. Lot-et-Garonne C. 7.

4. Lettre de DUPRÉ DE SAINT MARIN à VALFRAMBET, ingénieur des Ponts et Chaussées (1781), « il est fâcheux que mes ordres soient si mal exécutés ». Arch. Lot-et-Garonne, C. 9

aux frais des riverains les travaux jugés nécessaires ; les propriétaires, pour se venger, disposaient dans le lit des fascines ou plantaient des piquets en pointe ¹, à fleur d'eau pour ne pas être découverts des inspecteurs, grave danger pour la navigation ; c'était une bataille constante, sournoise.

À l'époque du rouissage du chanvre, s'ouvrait un autre conflit ; la rivière très basse alors était encombrée des caisses de rouissage qui rendaient le chenal de navigation étroit et périlleux ² ; heureusement, le chanvre était un article indispensable à la batellerie pour les cordages ; les marins s'intéressaient à sa production, souvent ils aidaient au rouissage, c'était la mort-saison de la navigation ; on pouvait alors plus facilement s'entendre.

La lutte était infiniment plus âpre entre mariniers et minotiers ; les *moulins à nef* représentaient le principal danger de la navigation en Garonne. Placés le plus possible dans le courant pour récolter le maximum de force, ils étaient juste sur la route des bateaux qui avaient peine à les éviter, véritables récifs mobiles, car ils changeaient de place pour se mettre dans les « eaux fortes » ; sur cent naufrages, on estimait que 90 étaient causés par les moulins ³. Souvent, les inspecteurs obligeaient à les placer en des endroits moins « passagers » ou même quelquefois ils les faisaient « mettre à terre » ⁴. Les moulins étaient préjudiciables aux riverains eux-mêmes : au Port-Sainte-Marie, on se plaint de *moulins à nef* qui ont déterminé un nouveau courant dangereux pour les maisons du bourg ⁵. Le conflit se termina, ici encore, par la victoire de la navigation : les *moulins à nef* furent interdits.

La pêche introduisit en cette Garonne disputée un dernier élément de trouble : les *biroles* ou bateaux munis d'un filet tournant, actionné par le courant, présentaient les mêmes dangers que les *moulins à nef* ; de plus, les pêcheurs ne se privaient pas de semer en rivière « piquets et nasses » pour y accrocher leurs filets ⁶. La pêche, mode de vie primitive de simple cueillette,

1. Arch. Nat. F¹⁴. 1195. Arch. Lot-et-Garonne, C. 7.

2. Recherches sur les moyens les plus commodes d'améliorer la navigation de Toulouse à la mer. Bordeaux, 1831, p. 35. Arch. Nat. F¹⁴. 1187. Protestation des bateliers d'Aveyron contre les difficultés qui leur étaient causées à Négrepelisse par les opérations du rouissage.

3. Arch. Haute-Garonne (1789) c. 179. Une lettre, datée de Moissac (1773), déclare aussi « les moulins à nef causent de fréquents naufrages ». Arch. Haute-Garonne, C. 172.

4. Arch. Lot-et-Garonne, C. 6. ordonnance du 15 mai 1741. « Le citoyen Péberac changera dans un délai de 24 heures la position de son moulin à nef et le redescendra à 400 toises au-dessous du ruisseau de Béquin ». (13 octobre 1792). Arch. Lot-et-Garonne, L. 52.

5. Arch. Lot-et-Garonne, C. 8. Les habitants de Colayrac se plaignent des « dommages causés par un minotier qui s'est permis de déplacer un moulin pour lequel il avait obtenu l'emplacement au lieu dit Comberieu et de le descendre vis-à-vis du bourg de Colayrac ». Arch. dép. Lot-et-Garonne, L. 52.

6. En 1770, ordonnance de destruction des nasses à poissons ou *gorps*, établis sur Garonne, Lot et Dropt et qui gênaient la navigation. MALVEZIN : *Histoire du Commerce de Bordeaux*. T. III, p. 91.

préférerait un fleuve sauvage, non aménagé, rempli de *gaules* et de recoins. Elle aussi, en définitive, fut vaincue par la batellerie ; l'établissement d'un lit à berges fixes et rectilignes semble bien avoir été un facteur responsable de l'abandon de la Garonne par les esturgeons et saumons.

Ainsi, une servitude de la navigation pesa lourdement sur toute la vie garonnaise ; la politique égoïste de la batellerie contribua à la décadence finale du fleuve. Les *gens de marine* eurent toutes les faveurs des pouvoirs publics. On voyait dans la Garonne surtout un instrument de circulation qui permettait la mise en exploitation de toute l'Aquitaine ; par elle, l'Angleterre, puis la France, tirèrent profit du pays. Les autres utilités du fleuve furent reléguées à l'arrière-plan. Le jour où toutes ces utilités concurrentes se furent éliminées les unes les autres, la Garonne, en Agenais et en Bas-Quercy, prit de plus en plus cette physionomie de fleuve abandonné qui est sa caractéristique humaine actuelle. Pour mesurer l'étendue de la défaite de l'homme, il faut se rappeler que ce fleuve n'a encore donné naissance à aucun canal d'irrigation, qu'aucun barrage n'a été aménagé pour capter la force hydro-électrique à l'imitation de ce qui a été fait en basse Dordogne dans des conditions analogues, au barrage de la Tuilière. L'électrification des campagnes en Moyenne Garonne se poursuit lentement, mais grâce à des apports venus des Pyrénées. Le fleuve s'écoule à travers le pays comme une grande force inutile.

GARONNE ET LOIRE.

Ce mode de traitement contribua à différencier sensiblement les deux fleuves de l'Ouest français : la Garonne et la Loire. En Loire, les gouvernements successifs ont collaboré largement et de bonne heure aux immenses travaux d'aménagement d'un « Val » ; fleuve préféré, la Loire est la rivière des plus longues digues de France, la rivière des villes royales, des ponts royaux, des châteaux royaux, splendide parure de rivière. Par la Loire, on soudait la France du Nord à la France du Midi ; la circulation transversale égalait presque en importance la circulation longitudinale ; autour d'antiques villes-ponts, inconnues en Garonne, se groupaient des provinces qui portaient un nom de VILLE centrale et dont les frontières chevauchaient le fleuve : Orléanais, Blésois, Touraine, Anjou ; jamais la Loire moyenne ne servit de support à des frontières comme le fit longtemps le fleuve d'Aquitaine ¹.

La Garonne resta toujours une rivière excentrique et délaissée ; elle vient à peine de traverser l'importante étape qui, d'un cours sauvage et instable, en a fait un fleuve à lit unique et fixe ; les intérêts s'y sont toujours opposés au point que la vie économique s'y sépara au cours de l'histoire en deux cycles successifs, ère des rivières et de la navigation, puis ère des vallées et

1. Jean BRUNHES : *Géographie humaine de la France*, T. I, p. 337.

de l'agriculture maraîchère. Rien ne rappelle les vastes travaux d'ensemble que sont les digues de Loire. La Garonne apparaît comme un fleuve sans digue ; la région où confluent le Lot et le Dropt, est la seule à en posséder, mais ce sont de petites digues disposées sans ordre et délimitant des territoires isolés.

En Loire, fleuve et « val » sont davantage séparés ; le lit abandonné à la rivière correspond à un cours d'inondation ; il n'y a pas cette zone de frictions et de dangers qu'on trouve en Garonne entre le cours moyen, aménagé pour la batellerie, et le lit d'inondation, envahi par les cultures. La Loire eut la chance de posséder une navigation à voile, dont l'effort de traction ne s'appuyait pas sur les berges.

Sans doute, les hommes ne sont pas les seuls responsables de toutes ces différences, à l'avantage de la Loire ; moins bien aménagée au point de vue humain, la Garonne aussi est moins évoluée au point de vue physique : elle est une rivière à galets et non pas une rivière à sable comme la Loire moyenne, une rivière à anévrismes et à méandres divagants et non pas une rivière à bombement central ¹ : sa plaine inondable n'est qu'une basse plaine, longtemps annexe du coteau, et non un pays spécial, un « val », comme en Loire.

1. Conférence de Roger DION à l'Association des Géographes français, 1927.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les Routes.

§ I. — LE RÉSEAU DES ROUTES.

UN RÉSEAU TRÈS RAMIFIÉ.

La Moyenne Garonne fut pendant longtemps, grâce à son réseau fluvial, une région privilégiée pour les facilités de circulation. Néanmoins, dès qu'on s'éloigne des vallées, les difficultés des transports se retrouvent. Dans les coteaux de mollasse, les terres argileuses et collantes emprisonnent les roues en de profondes ornières et ne donnent aucun matériel d'empierrement ; le relief n'est pas moins hostile que le sol, le fouillis des vallées et des collines ne trace aucune direction préalable. Une végétation bocagère enfouit les horizons et cloisonne les campagnes. Il existe cependant en Moyenne Garonne un réseau de routes extrêmement ramifié ; la carte d'état-major en omet beaucoup et elle en est surchargée. Cette multiplication des chemins était en correspondance avec le type de peuplement dispersé ; le pays avait les routes de son peuplement.

Cette petite circulation diffuse, de hameaux à hameaux, de bordes à bordes, se faisait par de simples chemins de terre, appelés *carrals* ou *carréras*. Les transports par voiture n'y restaient possibles que pendant les mois de sécheresse, le *séquié* ; le reste de l'année, la circulation se faisait à bât ; certains produits ne pouvaient être enlevés qu'à condition de se muer en produits de portage ; le vin se brûlait pour devenir eau-de-vie, le bois se cuisait pour se transformer en charbon ¹.

En 1804, on comptait 3 % du territoire du Lot-et-Garonne abandonnés aux chemins, chiffre très élevé, mais, sur ce total, 0,01 % était routes empier-

1. Voir un registre des Archives municipales d'Agen DD 17, qui contient des procès-verbaux de la Visite des routes faite en 1584. En 1715, le Mémoire de l'intendant déclarait : « comme le terrain est fort gras, les chemins sont fort mauvais, il n'est pas possible que les voitures puissent y marcher hors les plus grandes chaleurs. Il y a beaucoup de bois propres pour la menuiserie, la charpente, le chauffage, qui sont inutiles, ne pouvant être transportés ». *Mémoire manuscrit sur la Généralité de Bordeaux en 1715*, Revue Agenais, 1884, page 531. Il y avait aussi une raison administrative au mauvais état des routes : la Moyenne Garonne rentrait dans les Pays d'élection où les routes étaient, en général, entretenues par des corvées. Arthur YOUNG, constate au contraire dans le Languedoc, Pays d'État, « la beauté des routes faites sans corvées ». *Voyages en France*. Édition Deffontaines, p. 32. Le questionnaire de 1779 indique, à propos de la plupart des communes du coteau, « le mauvais état des chemins », ou même « les chemins impraticables », Arch. Lot-et-Garonne, E. suppl. 1686. Arch. Gironde C. 1820, année 1712.

rées et carrossables ¹. Aussi la transformation des conditions de la circulation fut complète quand, vers 1850, on multiplia les routes macadamisées ². Il se créa un nouveau réseau, moins nombreux que le premier ; beaucoup des anciens chemins sont aujourd'hui abandonnés. L'amélioration du sol de la route s'accompagna d'une restriction du réseau routier ; le nouveau réseau n'est plus aussi directement lié au peuplement, il n'est plus associé au pullulement des hameaux et des *bordes*, il trouve difficilement des nodalités auxquelles se rattacher : mairies, églises, auberges, tout est séparé. Les routes actuelles paraissent serpenter au hasard au milieu du peuplement anarchique. Les seuls points de concentration sont les bourgs-foires ; le rayonnement des routes se fait autour des foires qui ont vu, de ce fait, leur importance s'accroître (photo 3 et fig. 16, p. 70).

« CAMIS »
DE LA SERRE
ET « CAMIS »
DE LA RIBIÈRE.

En ce pays des innombrables coteaux et des petits plateaux, deux sites s'offraient aux routes, les crêtes, les *serres* ou les fonds de vallées, les *ribières*. Les agglomérations attiraient la route sur les *serres* ; la plupart des bourgs et hameaux étaient en effet plantés sur les sommets ; beaucoup des anciens chemins furent des *camis de la serre*, des chemins de hauteur. C'était la règle particulièrement dans la zone des plateaux calcaires, où chaque langue de plateau semble préparer un support solide à la route ³. Même dans les pays de mollasse, où cependant les lignes de hauteurs n'avaient pas la même continuité, les chemins de crêtes furent aussi les plus employés. Les sommets avaient souvent conservé des placages de sables et cailloutis, *boulbènes* ou *brandes*, qui, à tout prendre, donnait un sol moins difficile aux communications que les *terreforts* des pentes et les marais des fonds ⁴.

Cependant le nouveau réseau routier, construit au cours du XIX^e siècle, n'a pas, en général, adopté les anciens tracés par les hauteurs. Presque toutes les routes empierrées nouvelles sont des *camis de la ribière* ⁵. On effectuait alors un important travail de drainage et d'assèchement dans les *ribières*, on y développait l'élevage ; au contraire, les plateaux conservaient le vieux

1. LAFONT DU CUJULA. *Annuaire du Lot-et-Garonne*, 1804. p. 52.

2. Loi de 1836 sur les chemins vicinaux et loi de 1860 sur la caisse des chemins vicinaux.

3. L'ancien chemin de Penne à Agen comme l'indique le terrier de Saint-Germain de 1764 passait sur les crêtes près d'Aurival (Arch. Lot-et-Garonne, E. Suppl. 3892). Aujourd'hui, ce vieux chemin est abandonné et ne sert plus que de limite de commune.

4. Vieille route de hauteurs de La Française à Réalville par l'Honor-de-Cos et Mirabel. Carte d'AUBRY, 1841. L'ancien chemin de Tonneins à Miramont et Bergerac par Gontaud et Saint-Barthélemy, dit « chemin royal », se tenait constamment sur les hauteurs. De même, le chemin qui, de Marmande, montait vers le Nord et gravissait à Virazeil la « côte de France », c'est-à-dire qui menait en France, était une large piste courant sur les crêtes.

5 La route qui suit la vallée de la Barguelonne date de 1851.

régime agricole, blé-maïs. La descente de la route dans la vallée est un signe de cette inversion économique qui s'accomplit lentement au cours du XIX^e siècle entre *serre* et *ribière* ; la plupart des *camis de la serre* sont des routes mortes, tandis que les *camis de la ribière* sont les routes vives (photos 1, 2, 3).

Néanmoins, le réseau ancien n'est pas totalement disparu, la transformation est trop récente. Souvent à la tête d'un vallon, les routes se dédoublent en routes de hauteurs, mauvaises et mal entretenues et routes de vallées, plus parcourues et plus importantes ; il est des zones où la route de hauteur a réussi à se maintenir seule, indice de moindre évolution du pays ; ainsi dans la région à l'Est de Montauban, toutes les routes jusqu'à la Grésigne sont des routes de crêtes.

Les nouvelles routes de vallées, avec leurs profils moins sinueux, avantageaient les charrois au détriment des transports à bâts. Ce n'est pas la route qui changea, c'est aussi le mode de transport et c'est même encore le mode de peuplement ; le déplacement du réseau des chemins s'effectua en synchronisme avec la décadence des agglomérations de hauteurs ; le désaccord entre la route et l'ancien peuplement perché s'accrut ; la plupart des *maynés* sont délaissés par le nouveau réseau routier, ils doivent s'y relier par des rampes escarpées, souvent un simple raidillon sert de liaison (photo 18) ; parfois le problème se résout d'une façon plus radicale par l'abandon des anciens hameaux. Vis-à-vis des bourgs plus importants, l'indépendance de la route est moins grande ; il est des bourgs de crête qui sont encore un centre d'étoilement de routes et celles-ci doivent gravir la côte pour établir leur jonction : Monflanquin, Puymirol, La Française, Cancon, Tombebœuf ; mais il est des cas bien plus fréquents où les carrefours de routes restent au pied de la côte, dédaignant la ville qui n'est desservie que par une montée annexe : Penne, Lauzerte, Laparade, Puycelci... ; l'attraction de la route a entraîné parfois la formation d'un faubourg routier qui, souvent, a pris figure de bourg principal : Puycalvary, ancien chef-lieu, ne possède sur son piton qu'un vieux château, tandis qu'un bourg actif s'est posté sur la route de Villeneuve et a fini par devenir le bourg communal sous le nom de Dausse ; à Castelculier, le village de hauteur donne encore son nom à la commune, mais le bourg actif, avec l'église et la mairie, est en bas, à Grandfonds, sur la route de la vallée de Garonne ¹(photo 21).

§ II. — LES GRANDES DIRECTIONS NATURELLES.

Au-dessus de la circulation menue, liée au peuplement rural et permettant les petits transports intérieurs, existe un autre étage de circulation,

1. La commune jumelée de Colayrac — Saint-Cirq a une histoire du même genre : Saint-Cirq, sur la hauteur, était l'ancienne commune. Colayrac, au long de la route de la vallée, est l'agglomération récente qui est devenue le chef-lieu.

assurant la vie de relation avec l'extérieur. Les pays de Moyenne Garonne ont été desservis à l'origine, par trois grandes voies : l'une, montant vers le Massif Central, l'autre, vers les Pyrénées et la troisième, assurant une liaison entre Océan et Méditerranée par la vallée de Garonne, orientations primitives qui ont eu beaucoup d'influence sur la vie garonnaise, dont le caractère propre résulte des nombreux mélanges opérés.

**LES ROUTES
VERS LE
MASSIF CENTRAL :
CLERMONTOISE ET
MOISSAGUAISE.**

Entre la région boisée de Belvès et les collines mollassiques de Caussade, le pays des *serres* allonge d'étroits plateaux secs qui se continuent par les grandes surfaces planes des causses du Quercy jusqu'aux abords du Massif Central, chemins construits d'avance entre la vallée de Garonne et les montagnes du Centre.

Cette direction était suivie par une route très ancienne, la « voie clermontoise » ou simplement le « Clermontés ». Elle avait adopté la crête calcaire la plus longue et la plus large de toutes les *serres* entre les vallées parallèles de la Séoune et de la Barguelonne. Elle traversait ensuite les causses de Lalbenque et de Limogne puis, par Figeac, elle entrait en Auvergne. Au delà, vers l'Est, le chemin prenait un autre nom, c'était le « cami de la Estrada » qui, après avoir passé le massif du Cantal au col de Cabre ou au col de la Tombe-du-Père, descendait vers la Limagne et Clermont-d'Auvergne. De là, peut-être, le nom de « Clermontés » qu'il avait dans les pays garonnais ¹.

Les portions encore visibles de cette route lui donnent l'aspect d'une large piste, bordée de murettes en pierres sèches. La roche à nu ou la pierre tiennent lieu de pavage, aucune trace de passage de voitures ne s'aperçoit, le sol n'est pas égalisé et l'on n'a pris aucun soin de diminuer les pentes par des contours ; ce n'est pas une route qui assurait des transports par charrois.

La voie clermontoise unissait deux centres de foires : les foires de Saint-Antoine en Carladès, les plus importantes de la Haute Auvergne ² et les foires de Miramont, placées sur les frontières du Bas-Quercy et de l'Agenais et principal centre d'approvisionnement en bétail de ces deux pays ³. Ces

1. BUFFAULT. *Revue de la Haute-Auvergne*, 1923, p. 98. GROSIDIER DE MATONS. *La circulation à travers le Massif Cantalien*. Bull. de Géographie historique, 1923, p. 11 à 17. F. IMBERDIS. *Une route Lyon-Bordeaux à travers les Monts d'Auvergne, antérieure au XVIII^e siècle*. *Revue de géographie alpine*. T. XVI, 1928, p. 169-179.

2. GROSIDIER DE MATONS. *La Châtaigneraie cantalienne*. *Revue de Géographie alpine*, T. XV, 1927, p. 27.

3. A l'Ouest, de Miramont, le chemin se prolongeait et, par Castelsagrat, rejoignait la Garonne à hauteur d'un petit bourg, qui portait également le nom de Clermont ; ce n'était d'ailleurs qu'un prolongement secondaire qui avait perdu le nom de Clermontoise et s'appelait « Chemin Royal ». Arch. Lot-et-Garonne, BB. 3, année 1757.

foires étaient du même type ; grand rendez-vous de bétail, elles ne se tenaient qu'à des dates espacées. Aussi, ne comportaient-elles aucune agglomération autour de l'immense champ de foire ; quelques auberges seulement s'y installaient. Sur le même parcours, entre ces deux centres, près de Mareuil, en plein causse, se tenait une autre foire du même genre, également sans aucune habitation, celle de Caminel et c'était aussi l'une des plus importantes du causse pour les bovins. Ainsi, le vieux chemin de la Clermontoise réunissait trois importantes foires entre lesquelles il faisait office de route à bétail, de *draille* ¹.

Il y avait un très actif mouvement de bestiaux de la montagne d'Auvergne vers la plaine garonnaise. La Moyenne Garonne était jadis peu productrice de bétail, elle s'approvisionnait en bêtes à cornes parmi les races d'Auvergne, rustiques et vigoureuses. Il n'y a pas bien longtemps encore que tout le gros bétail, employé pour les cultures du Bas-Quercy et du causse, appartenait à la race de Salers. Les troupeaux venaient des « montagnes » à l'automne. A cette époque, on avait besoin, dans le Bas-Pays, d'animaux pour les travaux de la terre. Par contre, à la fin du printemps, après les dernières façons, avant les mois de sécheresse et de chaleur, une partie de ce bétail était revendue aux « montagnols ». Ainsi la voie clermontoise était une sorte de route de maquignonage ².

Aujourd'hui, ces échanges d'animaux ont cessé, les progrès des races bovines garonnaises et limousines ont repoussé les Salers. La voie clermontoise n'est plus parcourue, son tracé disparaît ; parfois, il n'est plus révélé que par des limites de communes qui viennent y trouver appui, prouvant l'antiquité du chemin. La Clermontoise est, en effet, très ancienne, antérieure, certainement, aux bourgs du Moyen-Age ; elle passe loin d'eux sans les desservir ; elle n'aboutit ni à Moissac, ni à Agen. Quelques auteurs ³ la disent romaine ; cependant, elle n'a aucun des caractères des voies romaines, aucune borne miliaire ne la jalonne, elle n'est pas mentionnée dans les Itinéraires, elle n'aboutit à aucune agglomération gallo-romaine. Elle évite Cahors, la Divona des Romains. Les Gallo-Romains avaient aménagé les petites vallées ; leur zone d'habitat, comme leur zone de routes, n'étaient pas sur les *serres* mais dans les *ribières* ⁴. D'ailleurs, les Romains n'avaient

1. MEYNIER note plusieurs *drailles*, traversant les ségalas de Quercy et parcourues par des troupeaux transhumants allant du ségala à l'Aubrac. MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, p. 157.

2. En 1731, on demande la reconstruction du pont de Condat-en-Feniers lequel établit « la communication de toutes les montagnes avec le pays de Guyenne pour le commerce et débit des fromages et bestiaux qu'on élève dans ces montagnes ». Arch. Puy-de-Dôme, I. C. 6470. A. MEYNIER (*Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, p. 118) parle des droits de *draye* perçus sur les nombreux troupeaux migrants.

3. MOULENQ. *Étude sur la topographie des Gaules*. Montauban 1876, p. 17.

4. DEVALS signale l'existence de deux voies reliant Aginnum à Divona (Agen à Cahors),

aucun intérêt à la liaison entre Aquitaine et Arvernes. Cette liaison avait existé avant eux et contre eux : les Cadurques (Quercy) et les Nitiobriges (Agenais) étaient depuis longtemps les clients des Arvernes et marchèrent avec eux sous la bannière de Vercingétorix.

Il semble bien que la voie clermontoise soit une de ces routes primitives, dictées par la nature ¹. Séparée des villes et en dehors des réseaux routiers officiels, elle s'est maintenue longtemps en se spécialisant dans cette fonction particulière de route de bétail. Elle témoigne aussi de très vieux rapports établis entre Auvergne et Moyenne Garonne : beaucoup d'émigrants auvergnats sont venus au cours des temps, participer aux repeuplements successifs qui ont suivi, dans le pays garonnais, les dévastations ou dénatalités périodiques. L'Auvergne a fourni l'un des principaux contingents de réapprovisionnement en hommes ². Aussi, les gens du Bas-Quercy ont maintenu longtemps de fréquentes relations avec les pays auvergnats. Encore au milieu du siècle dernier, les cultivateurs de Caussade, Montpezat, Moissac, ne manquaient pas d'assister aux foires d'Auvergne. Ils partaient en bandes pour les foires de Salers ; de même parmi les petits émigrants auvergnats, il venait des maquignons, apportant l'hiver de jeunes bovins qu'ils louaient à *gazaillh* pour une saison à des cultivateurs garonnais.

Il y avait une autre route pour l'Auvergne, route plus orientale, s'aventurant dans les mollasses et attirée par l'importance religieuse de Moissac, d'où son nom de voie moissaguaise, ou plus simplement « le Moissagués ». Ce fut d'abord un « chemin roumieux », c'est-à-dire chemin de pèlerins ³, où passaient les gens qui venaient de Conques et allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle ; puis, il devint chemin de marchandises, chemin à voitures et, ainsi, il l'emporta sur la Clermontoise. Il aboutissait à Moissac, sur la grand'route fluviale et juste à la porte du Languedoc, où il se prolongeait par le très ancien « cami Tolzat » qui conduisait à Toulouse. Il se faisait,

l'une longeant la Grande Séoune, l'autre la Petite Séoune, toutes deux dans les vallées. DEVALS : *Coup d'œil sur l'homme antéhistorique en Tarn-et-Garonne*. Mémoire sc. lettres, arts. Toulouse. 7^e série, T. I, p. 294. Voir MOULENQ : *De l'origine de la voie clermontoise*. Congr. arch. de France, Agen, 1874, p. 202.

1. La crête calcaire qui porte la voie clermontoise sert de chemin de migration aux lièvres rouges du Cantal qui descendent passer l'hiver dans les régions plus chaudes de Gascogne ; Boulloc est très connu des chasseurs par ces passages de lièvres.

2. D'Auvergne ou du Rouergue, paraissent originaires les araires en bois, si longtemps employés en Garonne malgré les terres fortes. La maison en hauteur, usitée dans le Bas-Quercy, a son principal domaine d'extension en Rouergue, de même aussi le mode de peuplement en hameaux groupés, juchés sur les crêtes. Déjà au XI^e siècle, on constate ces rapports Bas-Quercy, Auvergne ; MOMMEJA et VIRÉ ont trouvé des tessons de poterie à Moissac qui rappellent tout à fait les vases découverts à Chassal sous Murat par PAGÈS-ALLARY.

3. Tous les pèlerins portaient le nom générique de « roumieux », c'est-à-dire gens qui vont à Rome ; le nom « chemin roumieux » n'est pas du tout une preuve d'anciennes voies romaines, comme l'ont cru certains.

par là, une grosse circulation : blé descendant de Lalbenque vers les moulins de Moissac, fromages du Cantal¹ et aussi laines du causse, utilisées par les manufactures de Montauban et Négrepelisse.

LES ROUTES
VERS
LES PYRÉNÉES :
TÉNARÈZE
ET PEYRIGNE.

Le Massif Central n'est pas la seule montagne avec laquelle les pays de Moyenne Garonne ont entretenu des relations suivies ; les Pyrénées ont été, à un degré égal, en rapport avec la région garonnaise.

La vallée de Garonne et celle de l'Ariège y conduisaient par leurs cours supérieurs, mais ce fut moins de ces régions orientales et centrales des Pyrénées que la Moyenne Garonne reçut des influences, elle communiqua d'abord avec les Pyrénées occidentales : Pays Basque, Béarn, Bigorre. L'accès, cependant, n'en était pas aisé ; la grande étendue des sables des Landes rejetait les routes vers l'Est. Aussi, est-ce sur la bordure de ces sables que se fixa la route pyrénéenne, à la limite de la Gascogne mollassique et des Landes sableuses.

Cette route aboutissait à la Garonne au Port-de-Pascou entre Port-Sainte-Marie et Aiguillon, c'est-à-dire près du confluent du Lot et non loin d'un gué très fréquenté jadis, le gué de Thouars. En cette zone, la Garonne changeait de direction ; au lieu d'une orientation Est-Ouest qu'elle avait en amont, entre Moissac et Port-Sainte-Marie, elle prenait franchement la direction du Nord, vers Bordeaux ; le fleuve continuait ainsi la route qui arrivait en droite ligne des Pyrénées ; les relations entre Bordeaux et les Pyrénées de l'Ouest passaient par là. La route montait sur le plateau de Gascogne près de Buzet ; négligeant les agglomérations, elle descendait en plein Sud par Sos et Lannepax. A hauteur d'Eauze, elle bifurquait : une branche continuait tout droit sur la crête qui sépare l'Adour du bassin de la Garonne et, par la vallée de la Neste, atteignait les montagnes du Bigorre, où elle se prolongeait dans le val de Rioumajou jusqu'au Port du Plan qui fut jadis un important passage transpyrénéen. L'autre branche longeait la grande courbe des sables landais en s'inclinant vers l'Ouest et pénétrait en Chalosse, Béarn et Pays basque, elle aboutissait au col de Ron-

1. On voiture d'Aurillac par Puylaroque en 1778 la plus grande partie des fromages qui se consomment en Languedoc, pays très dépourvu de bétail laitier. LATOUCHE, ouvr. cité. p. 309.

2. Le col, malgré son altitude de 2.500 mètres, était praticable aux voitures, comme le prouve un texte de 1611 parlant des « chars » revenant d'Espagne ; d'ailleurs, sur la descente espagnole, le chemin s'appelle « camine de carros » chemin des chars. On voit encore des traces de lacets à soutènement de pierres. Ainsi, il existait, au Moyen Age, un chemin de voitures traversant les Pyrénées centrales alors que, de nos jours, entre Somport et Puymorens, aucun attelage ne peut passer. Cette voie était appelée au XVII^e siècle « chemin royal ». P. LABROUCHE. *La grand route centrale des Pyrénées, le Port de la Ténarèze* Bull. de Géog. historique et descriptive, 1897, p. 113-129. CURIE-SEIMBRE. Bull. soc. Ramond 1878 p. 57-73. C. JULLIAN. *Histoire de la Gaule* T. V. p. 98 note 1.

cevaux. Grâce à cette bifurcation, cette route assurait le drainage vers le Nord, d'une moitié de la chaîne Pyrénéenne.

Comme la Clermontoise, c'était une vieille route de crête, on l'appelait, en Agenais et Armagnac, la Ténarèze. Plus au sud, elle devenait la Césarée, ou chemin de César. Ce n'était cependant pas une route romaine. Elle ne desservait aucune cité gallo-romaine, n'aboutissait à aucun centre, elle débouchait sur la Garonne loin d'Agen et loin de Marmande. L'importance des stations préhistoriques qu'on relève sur son parcours indique son antiquité : les « grottes de la Ténarèze », ainsi que les a appelées l'abbé BREUIL ¹, sont nombreuses, elles réunissent des témoins de presque tous les âges de la préhistoire depuis le moustérien jusqu'au néolithique et elles s'entourent en outre de multiples stations de plein air ². On se trouve, ici encore, devant une de ces routes primitives qui reliaient, dès le paléolithique, les importants centres préhistoriques du Périgord à ceux non moins abondants du rebord des Pyrénées. La technique artistique et les outillages de ces deux groupes présentent tant d'analogies qu'il faut supposer entre eux des rapports constants. Les grottes de la Ténarèze forment un précieux relai au milieu des grandes étendues des pays ³ mollassiques garonnais, privés de silex et de grottes.

Après les époques préhistoriques, la Ténarèze continua d'être utilisée. Elle devint alors une route de bestiaux, une *draille*, au vrai sens du mot, puisqu'elle fut la route des moutons pyrénéens, arrivant des vallées d'Ossau et du Bigorre pour passer l'hiver en Moyenne Garonne et en Bordelais. La Clermontoise était une route de bovins, descendant d'Auvergne, la Ténarèze une route à moutons, venant des Pyrénées. La Moyenne Garonne, si peu favorable aux élevages de bétail, se trouvait ainsi à cheval sur deux grandes zones de circulation de troupeaux. Mais la Ténarèze servit en outre de route de marchandises, assurant l'écoulement vers Bordeaux des produits pyrénéens et le Port-de-Pascau devint un des plus actifs ports d'embarquement sur la Garonne.

Elle est surtout un signe de la pénétration des influences pyrénéennes en Moyenne Garonne, influences gasconnes et basques qui ont surtout atteint l'Agenais occidental et l'ont différencié du Bas-Quercy, resté davantage sous la dépendance de l'Auvergne. Le type d'habitation agénais, comme l'ancien mode d'exploitation agricole par les *tuyes* se rapprochent des modèles basques. Des ressources en hommes sont aussi fréquemment descendues de cette partie des Pyrénées.

Après le XVII^e siècle, la Ténarèze fut remplacée par une route plus orientale. Le grand chemin des Pyrénées, aménagé par les Intendants, passa par

1. Abbé BREUIL : *Les grottes préhistoriques de la Ténarèze*, 1889, 18 pages.

2. Station de la Molère près Buzet, du plateau de Saint-Maur, camp néolithique de Réaup, dolmens de Meylan...

3. Ch. BASTARD : *La Ténarèze, voie préhistorique*. Rev. Agenais, 1923, p. 431-441.

Layrac et Auch. On l'appelait la Peyrigne, il succédait d'ailleurs à une ancienne voie romaine ¹. La Ténarèze perdit son importance, le nom même se détacha de la route abandonnée et s'appliqua à une petite région de l'Armagnac. Seuls, les bergers pyrénéens continuent à suivre, dans leurs déplacements saisonniers, un itinéraire à peu près identique à celui de l'ancien chemin.

Les deux voies, Ténarèze et Clermontés, conduisaient chacune à leur montagne, Pyrénées ou Auvergne ; elles étaient disposées symétriquement des deux côtés de la Garonne ; elles dataient l'une et l'autre de la toute première vie de relations ; relations transversales naturelles, délaissées ensuite par les conceptions routières surajoutées au cours de l'histoire. Elles sont les preuves de la grande influence exercée par les montagnes ; les pays de Moyenne Garonne ont une physionomie de lointain piedmont ; beaucoup d'éléments leur ont été fournis par la montagne et c'est là un des traits qui les distinguent du bassin parisien.

LA ROUTE
DE LA VALLÉE
DE
GARONNE.

La route du long de la Garonne est moins ancienne. Cependant l'isthme d'Aquitaine, le plus facile et le plus réduit de toute l'Europe entre Océan et Méditerranée, appelait les relations, la Garonne y avait déblayé un large sillon aplani, précieux en ces pays où tout est bossellement. Néanmoins, les itinéraires et cartes anciennes révèlent que les grandes voies romaines ont évité la plaine de Garonne ; la voie Bordeaux-Toulouse passait loin au Sud, en Gascogne par Bazas et Auch ². De fait, la plaine de Garonne n'était guère favorable à une route. La majeure partie était fréquemment inondée et la rivière y occupait une large zone à méandres instables, il était impossible de songer à y établir des ponts ; quant aux terrasses, elles étaient loin de représenter un palier continu surtout sur la rive agenaise, la plus attaquée ; la vallée de Garonne, quoique très habitée dès l'époque gallo-romaine, n'a été alors suivie que par des voies secondaires, non marquées sur les itinéraires ³.

1. THOLIN. *Revue Agenais*, 1895, p. 525-28. — DUBOURG. *Origine du péage de Lécussa* 1. *Revue de l'Agenais*, 1907, p. 36 à 41.

2. Carte de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem par Toulouse en 333, de même l'Itinéraire d'Antonin, et la Table de Peutinger. Voir DESJARDINS. *Géographie de la Gaule*. T. IV, p. 32, 33, 38 et 76 et aussi Congrès archéologique d'Agen. 1874, p. 72 et 142.

3. L'une suivait le rebord de la basse terrasse, le *tap* qui va de Bruch à Layrac par Dolmayrac, et se continuait ensuite sur Caudecoste et Donzac ; elle était connue jadis sous le nom de la « Carrérase » et unissait les nombreux établissements qui avaient choisi comme site le *tap*. Abbé DUBOS. *Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne en Agenais, Bazadais, Bordelais*. *Revue Agenais*, 1917, pages 5, 99, 327. Arch. Lot-et-Garonne, plan de 1767. C. 46.

Pendant le Moyen-Age, une série de villes se développèrent au long de la voie fluviale. L'aménagement d'une route de vallée s'imposa de plus en plus ; l'ancienne route de Gascogne fut bientôt supplantée par une route de Garonne. Celle-ci adopta la rive droite qui était la rive des villes et des ports. L'ancien déplacement constant du fleuve sur la rive Nord permettait, en effet, aux agglomérations de s'installer sur cette rive au long même du courant et d'être cependant un peu plus à l'abri des inondations, en utilisant la remontée du coteau : Port-Sainte-Marie, Agen, Moissac... Mais ce même déplacement du fleuve, qui favorisait l'établissement des ports, était une cause de dangers pour la route : les terrasses sont très fragmentaires sur cette rive et souvent le fleuve borde le pied du coteau.

La nouvelle route utilisa le plus possible les rares portions de terrasse de rive droite, il en fut ainsi entre Sainte-Bazeille et Tonneins, entre Valence et Malause. Mais sur le reste du parcours, on se heurtait à deux sortes de difficultés : tantôt il fallait descendre dans le val submersible, ce fut le cas dans la section Port-Sainte-Marie, Agen, Valence ; tantôt la route devait se fauiler entre le fleuve et le coteau, tracé dangereux puisque, sans cesse, le courant attaquait les berges ; quelquefois même, on dut faire l'ascension du coteau. La route eut ainsi à passer de véritables défilés, appelés *pas* : le *pas* Saint-Georges à Casseuil, les *pas* de Nicole, de Las Pouleilles, de Las Peyres ; bien souvent, on trouve indications de réparations à faire aux mauvais *pas* sur la route ¹. Le passage le plus difficile était celui de Malause à Moissac et Montauban dans la zone de confluence du Tarn, de la Garonne et de l'Aveyron. Pendant longtemps, entre Malause et Moissac, la route abandonna la vallée et gravit les coteaux de Durfort ; c'est seulement après 1830 que fut commencée la route de vallée en même temps qu'on creusait le canal latéral. Quant à la section de Moissac-Montauban, la route n'a pas encore osé descendre dans la vallée, elle fait l'ascension du coteau de La Française pour éviter les dangers du « Malpasse » (mauvais pas) au bord du Tarn ².

Plus tard, le chemin de fer a gardé lui aussi la rive droite qui lui permettait de maintenir le contact avec les principales agglomérations. Le canal n'a conservé la rive droite qu'en amont, jusqu'à Agen ; en aval, il passe sur la rive gauche pour éviter les confluent du Lot et du Dropt. Le développement de cette circulation longitudinale suivant la Garonne contribua à grouper le Sud-Ouest, mais il favorisait les tendances d'isolement de ces régions vis-à-vis des pays de la France du Nord.

1. Le chemin de Nicole à Aiguillon est très souvent couvert d'eau (1790). Arch. Nat. D. IV bis, 97. — Arch. Lot-et-Garonne, L. 55, 17 janvier 1793.

2. Aujourd'hui, une petite route moderne franchit le Malpasse, mais la circulation y est souvent interrompue par des éboulements.

LES PONTS.

La vallée de Garonne fut ainsi une zone d'active circulation longitudinale, mais par contre, elle opposa un obstacle très sérieux à la circulation transversale. L'instabilité de son cours, l'absence de berges fixes, la largeur de la plaine inondable rendaient très difficile la construction de ponts. Aussi fut-elle par excellence une rivière sans pont. De Toulouse à Bordeaux sur près de 300 kilomètres, elle n'a possédé aucun pont jusqu'au milieu du siècle dernier. Les gués étaient rares, dangereux et seulement praticables aux basses eaux. Le plus ancien et le plus utile était celui de Thouars, juste à l'extrémité de la grande voie de la Ténarèze ¹.

De bonne heure cependant, on essaya d'établir des ponts. Souvent, on tendit en travers de Garonne des ponts de bateaux, mais ils ne duraient que quelques mois ². Bien des fois, on commença la construction de véritables ponts à piliers et arches, mais, en général, les travaux étaient détruits avant d'être achevés et les anciens ponts ne résistèrent jamais plus de quelques années. L'histoire du pont d'Agen est le meilleur exemple ; il fut rétabli au moins quatre fois et, au total, il ne dura pas 50 ans ; ces échecs multipliés firent complètement abandonner le projet au XVII^e et XVIII^e siècles, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle qu'il fut repris ³.

Sur le bas Tarn, le pont de Moissac subit des éclipses aussi fréquentes avant la construction du pont de pierre actuel ⁴. Le bas Aveyron ne connut pas non plus de pont avant le XIX^e siècle, malgré le passage de la grand' route de France qui le traversait pour atteindre Montauban. Par contre, le Tarn à Montauban et le Lot à Villeneuve, rivières fixes et encaissées dans leurs terrasses, possédèrent de bonne heure des ponts solides : à

1. MARBOUTIN. *Le Paravis*. Revue de l'Agenais, 1923, p. 213. Voir aussi le gué de Lécussan à l'extrémité de la route de La Peyrigne.

2. Ainsi, le pont de bateaux de Port-Sainte-Marie établi en 1559.

3. Le pont sur la Garonne à Agen, autorisé par Richard Cœur de Lion en 1189, fut sans doute achevé au début du XIII^e siècle, mais dès 1217, il n'en subsistait plus qu'une seule pile, de dimension exagérée, modifiant fâcheusement l'écoulement du fleuve et dont une charte de Raymond VI prescrivit l'enlèvement. En 1282, l'ouvrage fut rétabli, mais les eaux le détruisirent l'année suivante. En 1286, Édouard I^{er} autorisa la perception d'un droit sur la Garonne pour rebâtir le pont, l'entreprise n'aboutit qu'en 1308. En 1309, il est détruit par une crue. En 1319, Édouard II établit un nouveau droit pour sa reconstruction ; fut-il reconstruit alors ? En tout cas, on le recommence en 1347 ; en 1381 seulement, l'ouvrage fut livré, mais combien dura-t-il ? Il était déjà renversé lors des inondations de 1430. Reconstruit en 1515, il est déjà détruit en 1564. En 1613, les consuls d'Agen sont encore en pourparlers pour « l'œuvre du pont ». LABRUNIE. *Les ponts sur la Garonne*, annoté par THOLIN. Arch. municipales d'Agen, DD. 15. — Arch. hist. Gironde, T. 34, 1899, p. 179. — ANDRIEUX, *Histoire de l'Agenais*, T. I, p. 80 et 144.

4. CHAMPION, T. IV, p. 210. Arch. Gironde, C. 3892. Le Pont Vieux à Toulouse appartient au même type ; achevé en 1482, il est détruit en 1483 ; reconstruit, il est à nouveau entraîné en 1523, on le reconstruit en maçonnerie en 1542, etc... — CHAMPION, *Les inondations en France depuis le VI^e siècle*, T. IV, p. 208.

Montauban, le pont de briques sur le Tarn, commencé en 1304, a été achevé en 1316, il existe toujours ¹. Sur le Lot, le pont de Villeneuve est un pont fortifié du XIV^e siècle, frère jumeau de celui de Valentré à Cahors ; des deux côtés du pont, la ville s'étend sur les deux rives et le quadrilatère des vieux remparts est coupé par la rivière, disposition qui s'oppose aux plans des villes garonnaises qui ne sont jamais que sur une seule rive ².

La Garonne est de tous les fleuves français celui qui a été le plus dépourvu de ponts ; sur le Rhône même, l'effort de construction a été plus considérable (Pont Saint-Esprit, Pont d'Avignon...) ³. Pour trouver des ponts sur la Garonne, il faut attendre le XIX^e siècle : ponts de pierre d'Agen et de Moissac bâtis sur le même modèle en 1825. Le long travail de fixation et de resserrement du lit avait rendu leur construction plus facile ; en outre, un nouveau système de pont avait été découvert, les ponts suspendus, qui convenaient très bien aux conditions spéciales de la Garonne. Ils se multiplièrent entre 1850 et 1870 ⁴.

LES ROUTES VERS PARIS.

Dès le milieu des temps modernes, de nouvelles routes s'imposèrent vers la France du Nord, routes issues d'une progressive concentration politique ; au XVII^e siècle, Paris accentuait son influence dans le bassin de Garonne, il attirait vers lui une partie de plus en plus grande de la vie de relations, relations administratives d'abord, relations économiques ensuite ⁵.

Auparavant, en amont de Bordeaux, il n'y avait aucune bonne route qui montait vers le Nord. Les « routes de France » sont les dernières venues en Moyenne Garonne. Elles n'acquirent toute leur valeur qu'au XVIII^e siècle et elles furent surtout l'œuvre des Intendants. Ce ne sont pas d'ailleurs des routes naturelles au même degré que les directions plus anciennes. Il a fallu

1. LACOSTE, *Histoire du Quercy*, T. II, p. 415.

2. JULES SERRET. *Le pont de Villeneuve-sur-Lot, son origine, ses restaurations*. Agen, 1877.

3. Le Rhône, bien plus que la Garonne, a été un fleuve frontière (entre « la Part du Royaume et la Part de l'Empire ») et cela, sans doute, lui a valu de meilleurs moyens de traverse.

4. Cependant, les ponts suspendus n'assuraient souvent qu'un passage imparfait et ils comportèrent pendant longtemps le paiement d'un péage. Des ruptures fréquentes se produisirent : Marmande, Saint-Nicolas-de-la-Grave. L'instabilité de la Garonne se rappelle encore quelquefois à l'attention des constructeurs de ponts actuels. On connaît l'histoire assez comique du pont de Très-Cassés qui, achevé en 1908, fut, quelques mois après, abandonné par le fleuve qui alla passer à un kilomètre plus loin ; il fallut deux ans de travaux et des digues dispendieuses pour ramener le fleuve sous son pont.

5. Longtemps, la France était apparue en Moyenne Garonne, comme un autre pays ; on disait « aller en France » quand on se rendait vers la Loire ou la Seine. Le chemin, qui, de Marmande, monte vers Virazeil, s'appelle encore « la côte de France ».

trionpher de zones hostiles à la circulation. A l'Ouest, la route royale d'Agen à Paris par Villeneuve-sur-Lot et Castillonnès fut construite de 1755 à 1767, mais, jusqu'au Premier Empire, la section Villeneuve-Bergerac, à travers les mollasses, fut considérée comme très peu praticable ¹.

A l'Est, en Bas-Quercy, c'est à la fin du XVII^e siècle que la nouvelle route de Paris triompha de l'ancienne primauté de la route d'Auvergne ². Cette nouvelle route essaya d'abord par un détour d'éviter le plus possible les mollasses, le premier tracé passait par Molières, Castelnau-Montratier, Cahors, mais, dès 1746, on se décida, en raison de l'augmentation du trafic, à ouvrir un chemin direct à travers les mollasses par Réalville et Caussade.

De nos jours, la direction de Paris n'a cessé de prendre de l'importance ; la ligne ferrée Montauban-Paris, d'abord détournée vers Lexos et Villefranche-de-Rouergue, fut ensuite, en 1890, transformée en ligne directe à travers les mollasses vers Cahors par Caussade. Aujourd'hui, c'est la voie la plus trafiquante de Moyenne Garonne, elle l'emporte même sur la ligne de la Garonne, Bordeaux-Toulouse.

1. A l'heure actuelle, elle est encore rangée parmi les plus mauvaises sections des routes nationales.

2. BERTHEAU-DUCHESNE (*Description abrégée du département du Lot en l'an VIII*, p. 38) signale que la route d'Auvergne est en décadence depuis que l'on a construit la route Paris-Toulouse par Cahors et Caussade (cf. Arch. du Lot, C. 466).

CHAPITRE CINQUIÈME

La Vie sur les Routes.

§ 1. — ANIMAUX DE TRANSPORT ET TYPES DE VOITURES.

IMPORTANCE DU PORTAGE.

Ainsi les pays de Moyenne Garonne ne possédèrent que tardivement un véritable réseau routier. Certaines villes étaient totalement dépourvues de routes encore au début du XIX^e siècle (Monflanquin)¹. Le long du Lot, de Sainte-Livrade à Villeneuve, la « route impériale » était commencée aux deux extrémités et n'était pas achevée au milieu ; trop souvent, les rouliers y perdaient leurs chevaux.

Aussi le métier de roulier était peu développé et c'étaient des étrangers qui se chargeaient du roulage ; c'est ainsi que Gaillac fut un lieu de rassemblement pour les charretiers du Levézou². Par contre, les âniers et muletiers restaient nombreux ; dans les régions éloignées des grandes vallées, ils formaient une part importante de la population, certains villages étaient peuplés par eux³.

Pour beaucoup de petites gens, le métier d'ânier servait de ressource complémentaire d'hiver. L'âne était employé comme bête de labour pendant la saison des travaux, le reste de l'année, il servait au portage. L'hiver, presque tous les transports se faisaient à bât ; la plupart des routes étaient alors impraticables aux voitures et les rouliers étrangers retournaient en majorité en leur pays ; portage et roulage se succédaient suivant les saisons. Le portage n'était guère plus onéreux que le voiturage⁴ ; les petites gens, qui s'y livraient, réclamaient un salaire d'appoint, moindre que celui du roulier de profession,

1. Enquête sur le roulage en Lot-et-Garonne. Arch. Nat. F. ¹⁴ 1193, 1270 et 1271 ; en 1791, une seule route, celle de Toulouse à Bordeaux était parcourue par la poste : trois districts n'avaient aucune communication avec Agen : celui de Monflanquin, de Lauzun, de Casteljaloux. Arch. Lot-et-Garonne, L. 126, 15 octobre 1791.

2. MEYNIER. *Ségalas, Levézou, Ghâtaigneraie* p. 138.

3. Montastruc, Roquecor... Le transport à âne était tellement fréquent qu'une charge d'âne, la « saumade », servait d'unité de mesure ; en patois, « sauma » veut dire ânesse. A Auvillars, une mesure de vendange se disait une « saumade ». Voir *Coutumes d'Auvillars*, 1279, publiées par LAGRÈZE-FOSSAT, 1868, p. 248.

4. De Villeneuve à Toulouse, on demandait 6 deniers par 100 kilogs en été et l'on mettait 3 jours ; en hiver, on demandait 7,50 et on mettait 5 jours. Arch. Nat. F. ¹⁴, 1270.

en sorte que les transports d'hiver étaient souvent préférés ; d'ailleurs, grains, farines, eau-de-vie devaient être conduits aux ports de Garonne pour les hautes eaux d'hiver et le portage était alors dans beaucoup d'endroits le seul moyen ¹. Le portage d'hiver était devenu une telle habitude que la coutume permettait aux métayers d'employer à l'insu du maître pendant les mortes-saisons leurs animaux à des transports rémunérés ².

Les mules et mulets étaient très abondants. Depuis le Poitou jusqu'aux Pyrénées, on s'adonnait un peu partout à l'élevage du mulet ³, mais, nulle part, plus qu'en Bas-Quercy ; on pratiquait cet élevage dans la basse vallée de l'Aveyron autour de Monclar-de-Quercy, Nègrepelisse, La Française ⁴. Cet élevage, d'ailleurs, à la différence de celui des ânes, servait moins aux transports qu'à l'exportation. Le grand débouché était l'Espagne ; on allait acheter les jeunes mulets en Poitou et Saintonge, on les conservait quelques années et on les revendait aux Espagnols ⁵. Aujourd'hui, cette production s'est maintenue : Monclar-de-Quercy et Nègrepelisse ont encore des foires à mulets fréquentées par les Espagnols. (31 octobre et 1^{er} Novembre).

TYPES DE VOITURES RURALES.

Si les voitures étaient rares sur les routes, par contre dans les champs, autour des métairies isolées, les transports se faisaient depuis longtemps par la voiture. La Moyenne Garonne appartient tout entière à la zone des voitures rurales à deux roues, autant pour la voiture à foin, la *carréto* à timon simple et à *ridelles*, que pour le tombereau, le *tambourel*, petite caisse, montée sur deux roues pour transporter les fumiers. Néanmoins, ces régions sont sur la limite du domaine des voitures à deux roues qui occupe tout l'Ouest de la France ; au Sud, en Gascogne, commence la voiture à quatre roues de type montagnard, la *carricho* gasconne qu'on rencontre déjà à Lectoure, mais qui ne devient exclusive qu'à partir de Masseube ⁶. De même, vers Figeac et les *ségalas*, une autre voiture à quatre roues

1. Arch. Nat. F. ¹⁴, 1270. LATOUCHE. *La vie en Bas-Quercy*, p. 309.

Il faut noter qu'il existe dans le travail de la terre encore un peu de portage à bras. Le foin est porté parfois en civière ou *pailleros*, la vendange se transporte sur la tête dans des corbeilles ou *desques* et les prunes dans des paniers ou *clisses*.

2. THÉRON DE MONTAUGÉ, *loc. cit.*, 1869, p. 576. En 1810, dans la *Statistique de la France* de PEUCHET ET CHANLAIRE, on note le grand nombre d'ânes en Lot-et-Garonne. *Statistique de la France* T. II, Lot-et-Garonne, p. 13.

3. Au XVIII^e siècle, la foire de la Mi-Carême à Rodez et la foire de la Saint Martin à Saint-Béat étaient renommées pour leurs mulets. Cf. Mémoire Intendants de Montauban, Arch. Nat. H. 1588.

4. On en élevait aussi dans le Nord de l'Agenais autour de Monflanquin et Montpazier ; dans le cartulaire de Cadouin, on parle beaucoup de mulets de charge. J. M MAUBOURGUET. *Le Cartulaire de Cadouin*. 1926, p. xxii.

5. DUTIL. *Languedoc*, 238.

6. Le pays basque a cependant la voiture à deux roues et s'oppose par là au Béarn.

se retrouve, ou plutôt se retrouvait, car elle est en voie de recul et on ne la rencontre plus que dans les régions les plus élevées. Partout, ce sont les bovins qui tirent les voitures. Les roues sont ferrées dans la zone calcaire, mais dans les terrains de sables où le fer est trop facilement rongé, on utilise de fortes jantes en érable¹. Dans les sols les plus sableux en bordure des Landes, on trouve même des jantes élargies pour empêcher la voiture de pénétrer dans le sable. Autour de Marmande, les voitures sont hautes sur roues, tandis que dans le Bas-Quercy, elles sont beaucoup plus basses et suivent le type caussenard², (photos 9 et 17).

§ II. — LES PETITS NOMADES.

Portage et voiturage ne constituent qu'un des éléments de la vie sur les routes ; il y a, en outre, une nombreuse circulation de petites gens nomades, où s'entremêlent colporteurs, ouvriers agricoles saisonniers et même pasteurs de troupeaux montagnards.

COLPORTAGE ET PEUPEMENT DISPERSÉ.

La dispersion extrême des habitations contribua à garnir les routes de toute une catégorie de petits négociants. Tandis que, dans les pays à communes groupées, de petits boutiquiers ont pu s'établir à demeure dans l'agglomération, avec le peuplement dispersé, ils n'ont rien qui les fixe. Le seul élément urbain, où l'on puisse s'établir, le bourg-foire, est loin et les paysans ne s'y rendent que par intervalles ; il y a place, en ce cas, pour de petits marchands nomades parcourant les campagnes ; les pays de disperement réclament un certain nomadisme du commerce, la boutique est ambulante et passagère, elle fait partie de la petite circulation et vit sur la route. L'habitude est si bien prise, que les gens attendent le marchand pour effectuer leurs achats ; au contraire, dans les pays à peuplement groupé, les colporteurs ambulants rencontrent fréquemment une certaine méfiance et défaveur : en Moyenne Garonne, on est frappé de l'importance du colportage.

Cependant, les gens du pays ne se sont pas chargés de fournir eux-mêmes ce contingent de nomades. Leur travail ne les oriente pas vers ces déplacements continus et saisonniers qui impliquent une certaine hardiesse d'homme d'affaire : presque tout le colportage est entre les mains d'étrangers. La Moyenne Garonne est un véritable champ d'exploitation pour les petites

1. DELPON. *Statistique du Lot*, 1831, T. II, p. 236.

2. Il faut mettre à part les chars spéciaux très bas, employés dans la vallée de Garonne marmandaise pour le chargement du tabac qu'on doit faire à la main.

gens des pays où il faut s'ingénier pour augmenter l'horizon de travail, surtout pays montagneux d'alentour, Pyrénées, Massif Central.

Un registre de 1757, contenant les déclarations que doivent faire les aubergistes d'Agen de tous les étrangers qu'ils logent, donne de curieuses indications ¹ ; on note la présence de Bretons, fondeurs de boucles, d'Auvergnats, fabricants de boutons, de marchands d'images de Basse-Normandie, de Lorrains, marchands de toile, de colporteurs en bibelots, originaires de Comminges, de Savoyards, simplement dénommés vagabonds. De pays plus lointains, venaient des fabricants de chaises et de tables, c'étaient des Italiens, ils s'installaient à domicile et construisaient tout un mobilier avec le bois qu'on leur fournissait ; des Gênois parcouraient la Garonne avec leurs « barques », offrant leurs pâtes d'Italie et de la faïence ; souvent même, ils débitaient au détail les produits de Moyenne Garonne, c'est ainsi qu'ils allaient vendre de foire en foire les poteries d'Auvillars ou les serges d'Agen, ils constituaient une sorte d'aristocratie du colportage.

L'ANCIEN
COLPORTAGE
PYRÉNÉEN.

Parmi les pays qui approvisionnaient la Moyenne Garonne en colporteurs, les Pyrénées arrivaient en première ligne. On appelait ces colporteurs *montagnols* ou *gascons* ². Ils faisaient toute sorte de métiers ; en hiver et en automne, venaient d'abord des cordiers ambulants qui travaillaient autour de Marmande ³. Dans la même région, les bouilleurs de cru nomades arrivaient d'Ariège dès la fin de la vendange. Des Ariégeois étaient également marchands d'étoffes. Les *Jean-Marie*, tous du Haut-Ariège, vendaient des bibelots, objets de piété, lunettes, images ; d'autres faisaient « l'étape », c'est-à-dire étaient mendiants de profession et longeaient la grand'route riveraine de la Garonne, de bourg en bourg, il y avait notamment les montreurs d'ours d'Ustou en Ariège. Les gens de Saint-Gaudens passaient comme rétameurs, les plus aisés avaient des voitures portant de la ferblanterie, d'autres vendaient des toiles à tamis, d'autres encore de la vannerie. Les chiffonniers venaient d'Aurignac ou de Montrejeau, ils avaient chacun leur quartier ; les pays de Moyenne Garonne étaient relativement aisés et l'on s'y habillait bien ; le chiffon, la *peille*, était réputé, les chiffonniers ou *peïllaros* abondaient et s'enrichissaient vite, aussi y avait-il des concurrents. Le Pays au Bois de Belvès envoyait de nombreux chiffonniers qui travaillaient en association avec les anciennes papeteries de la vallée de la Lémance.

1. Arch. municipale d'Agen, F. F. 58 et 103.

2. ARTHUR YOUNG note en arrivant à Montauban : « Je vois pour la première fois des montagnards pyrénéens, ils portent des bonnets ronds et plats et de larges culottes ». *Voyage en France*, Édit. Lesage, T. I, p. 38.

3. Arch. Lot-et-Garonne, Statist., M. II.

Le principal métier que les Pyrénéens exerçaient en Aquitaine était celui de charbonniers de bois. Sans doute, la Moyenne Garonne n'était pas du tout un pays de forêts, mais chaque domaine avait ses bois, simples taillis à usage agricole, qui servaient aussi au charbonnage, travail d'autant plus développé que l'on faisait la cuisine au charbon de bois. Les charbonniers étaient pour la plupart des gens de Massat et de Saurat en Ariège ; ces *Massaldés*, comme on les appelait, venaient au printemps pour « couper » avant la sève, ils restaient l'été pour « brûler ». En été, venaient aussi les rouliers pour profiter du meilleur état des routes pendant les mois de sécheresse : c'étaient surtout des gens d'Ossun dans les Hautes-Pyrénées, on les appelait les *beurraires* ; ils s'installaient dans les villes, têtes de routes sur la Garonne ; 150 rouliers se rendaient annuellement à Marmande, autant à Tonneins ; à Agen, il y avait à la saison 20 à 25 rouliers étrangers ; à Montauban, ils étaient une centaine, mais Caussade, après l'achèvement de la nouvelle « route de France », fut la vraie capitale du roulage ; on y trouvait des commissionnaires assurant des services pour Paris en 25 jours, pour Lyon en 20 jours ¹. Il passait à Caussade 150 à 200 voitures par semaine.

LE COLPORTAGE AUVERGNAT.

Ce petit nomadisme pyrénéen est aujourd'hui à peu près disparu de Moyenne Garonne. Il est un autre colportage qui s'est beaucoup mieux maintenu, celui qui provient de l'autre zone montagneuse qui borde l'Aquitaine, le Massif Central. Depuis longtemps déjà, les petites gens de ces hautes régions descendaient en Garonne exercer leurs métiers ambulants. Les départements de Haute-Vienne et du Rhône-et-Loire fournissaient des savetiers, très utiles en ces pays où la bottine de cuir était le mode normal de chaussures. Le Cantal envoyait des chaudronniers pour fabriquer et réparer ces grandes marmites de cuivre qu'on appelait des *peïroles*, d'où le nom de *peïroliés* qu'on donnait à ces marchands. Du Cantal et du Puy-de-Dôme, étaient aussi originaires les marchands de bestiaux, amenant des bœufs de Salers, les marchands de fromage, de *fourme* cantalienne ². Des scieurs de long auvergnats allaient travailler sur les berges de la Garonne dans les *bioulades* et *ramiés*, seuls endroits où il y avait vraiment du bois d'œuvre en Moyenne Garonne.

Aux portes de l'Agenais, le Pays au Bois de Belvès, pauvre en ressources, constituait une autre zone de colporteurs qui déversait ses voyageurs sur la Moyenne Garonne. Les gens y exerçaient les mêmes métiers ambulants que les Auvergnats et souvent en association avec eux ³ : marchands de vin instal-

1. Enquête de 1810 sur le roulage. Arch. Nat. F. ¹⁴, 1270-1271.

2. Arch. Tarn-et-Garonne. Statist. M. 182, I. — Arch. Lot-et-Garonne, Statist. M. II.

3. Des *peïroliés* de Belvès avaient monté, de connivence avec des Auvergnats, trois

lés surtout à La Magistère sur la Garonne, savetiers et cordonniers, allant s'approvisionner aux grandes foires de cuir de Cadouin. Beaucoup d'épiciers des campagnes garonnaises sont des gens du Pays au Bois mâtinés d'Auvergnats. On s'entendait également pour la contrebande du tabac et aussi pour le brigandage. Le Pays au Bois de Belvès était pour le colportage et les petits métiers, comme un relai de l'Auvergne vers la Garonne.

Aujourd'hui, la facilité des transports, loin de nuire à ce nomadisme auvergnat, l'a transformé et enrichi. Le principal négoce actuel est celui des étoffes et spécialement de la toile. On comprend la prospérité de ce commerce en ces régions de cultivateurs riches qui n'ont plus aucune industrie textile à leur portée ; son importance date précisément de la disparition du tissage à domicile dans les campagnes.

Les marchands de toile proviennent tous de la région de Condat-en-Féniérs (Cantal) ; ils arrivent en petits cabriolets, voire même en auto et s'installent dans un bourg, où ils se font envoyer leurs marchandises de Roubaix ou d'Armentières. De là, ils rayonnent chacun sur quatre ou cinq communes, dont ils visitent toutes les métairies pendant les mois d'hiver, à l'époque où ils sont sûrs de trouver les gens chez eux. En avril, tandis que les travaux de la terre reprennent, ils remontent dans leurs villages cantaliens et ils iront, durant l'été, garder les bestiaux et fabriquer la *fourme* dans les *burons* des montagnes ¹.

L'ANCIEN
NOMADISME
AGRICOLE.

Le nomadisme artisanal est très actif en Moyenne Garonne ; il en est de même du nomadisme agricole. Le cycle des travaux de la terre comprenait, jadis au temps de la culture intensive blé-maïs, de grandes

irrégularités qui nécessitaient des apports de main-d'œuvre supplémentaire. Rouergats, Caussenards et Périgourdins prirent de bonne heure l'habitude de s'épancher périodiquement à la moindre occasion vers les Bas-Pays plus riches.

La Moyenne Garonne, grande productrice de blé, attirait les gens des *ségalas* : ils venaient non pas tant pour ramasser un petit pécule, que pour

martinets de cuivre sur la petite rivière de la Masse et l'on y fabriquait des chaudières avec de vieux cuivres ramassés par les chiffonniers. Cette association se retrouvait fréquemment : marchands de faïence qui allaient vendre sur les foires les poteries fabriquées à Pont-Rondou ou à Vire près Puy-l'Évêque, ramoneurs qui partaient d'octobre à mars, marchands de charbon de bois dans les villes de la vallée de Garonne.

1. A côté de ces Auvergnats, on rencontre encore quelques colporteurs alpins : les épiciers ambulants sont des gens de l'Oisans ; ceux qui desservent l'Agenais viennent du village de Venosc, tandis que ceux qui parcourent la région de Marmande sont originaires de Villard-Notre-Dame. MULLER et ALLIX. *Les colporteurs de l'Oisans*. Revue géogr. alpine, 1923, p. 617.

recevoir en nature ce blé qui leur manquait. La récolte du maïs exerçait une attraction presque égale et aussi celle du chanvre ¹.

Brassiés, estibandiés arrivaient des Hauts-Pays faire les récoltes plus « aventives » du Bas-Quercy. On les voyait, munis d'une petite fleur au chapeau pour indiquer qu'ils étaient libres, se réunir aux foires de louée, aux *logo des segaïrés*, nombreuses sur les frontières de la Moyenne Garonne ; Montpezat-de-Quercy, à la limite des pays de *serres* et de *mollasse*, était une des plus importantes ².

Certains de ces ouvriers saisonniers venaient de plus loin ; des Ariégeois arrivaient une fois qu'ils avaient achevé leur foin ; en grandes bandes de jeunes gens et jeunes filles, ils mettaient trois jours à descendre à pied de leurs montagnes jusque vers Agen ; ils étaient chaussés de gros sabots et non de bottines comme les Garonnais, aussi les appelait-on *escloupiés* ; ils coupaient le blé à la faux et sans laisser de paille (tandis que les *caussanels* moissonnaient à la faucille, à mi-hauteur des tiges) ; ils ne restaient qu'une quinzaine de jours et ne faisaient que la coupe parce qu'ils devaient rentrer à temps pour leur propre moisson ; souvent, ils redescendaient une seconde fois pour la vendange dans la région de Toulouse et jusqu'aux abords du Bas-Quercy, à Villemur et Villaudric.

Il y avait ainsi plusieurs arrivages de *segaïrés*, les premiers étaient les gens de Lalbenque qui remontaient assez vite chez eux pour leurs récoltes plus précoces que celles des causses ; ils étaient relayés alors par les *segaïrés* de Limogne qui restaient plus longtemps et se chargeaient de faire le dépiquage sur l'aire ou *sol*, d'où leur nom de *solatiés* ; les *Lanusquets* venaient aussi, mais seulement comme *solatiés*, après que la moisson avait été faite chez eux dans les Landes. D'autres émigrants restaient le plus longtemps possible ; ils arrivaient en juin et ne repartaient qu'en août ; ils provenaient des pays les plus pauvres, surtout des montagnes aragonaises, ils se louaient autour d'Agen et de Nérac et cherchaient à se fixer en ces pays privilégiés ³. Il y avait aussi des ouvriers qui ne venaient que pour le printemps, ils étaient attachés aux travaux des sarclages ; dans les terres mouillées et riches de l'Agenais, sous la chaude humidité printanière, la lutte contre les mauvaises herbes devait être menée activement. C'étaient surtout des jeunes filles qui

1. Attraction analogue à celle exercée par la vendange en Bordelais.

2. Beaucoup de *caussanels* descendaient faire la *sega* (moisson) chez les gens du Bas-Pays, sans passer par la foire ; ils avaient pris l'habitude d'aller toujours au même endroit ; c'est ainsi que des *brassiés* de Cuzoul, commune de Parisot, se rendaient en caravane à La Française, que ceux de Caylus allaient à Albias et Réalville, que ceux de Loze et Beaugard poussaient jusqu'à Caussade.

3. OLIÉ. *Un départemento frances colonizado per los Espanolas* Bull. Royal Soc. Géogr. de Madrid et Rev. de Géogr. coloniale y mercantile, 1913, p. 336-344. Enquête agricole départementale de 1866, Lot-et-Garonne, p. 277. Prix d'honneur 1870, Lot-et-Garonne, p. 574.

s'en chargeaient et la plupart descendaient en troupes du Val d'Aran, elles arrivaient autour d'Agen en avril et nettoyaient sans trêve jusqu'en juin les champs de blé, de sorgho, de chanvre ou de tabac ¹.

De nos jours, la réduction de l'ancien système blé-maïs, l'établissement du régime de la moyenne propriété restreignirent l'horizon de travail; l'utilisation des machines, la pratique de l'entr'aide entre voisins, l'extension des terres consacrées à l'élevage ont supprimé beaucoup des anciennes migrations saisonnières. Ce fut une crise pour certaines régions du pourtour de la Moyenne Garonne, spécialement pour les causses, où la dépopulation s'accrut du jour où les descentes en Bas-Pays diminuèrent; les émigrants saisonniers devinrent émigrants définitifs, et ils partirent comme fonctionnaires ². Il ne reste plus aujourd'hui que de très minimes déplacements d'ouvriers saisonniers, occasionnés par les nouvelles cultures de fruits et primeurs. Quelques jeunes filles viennent du causse au printemps pour aider à la cueillette des petits pois autour de Villeneuve-sur Lot, d'autres vont à l'automne participer au travail de *ciselage* du chasselas autour de Moissac.

TRANSHUMANCE
DES MOUTONS
PYRÉNÉENS
EN GARONNE.

Il est un dernier élément de petite circulation assez insolite en ces plaines de Garonne : une véritable transhumance montagnarde amène des troupeaux de moutons des Pyrénées jusque sur les terres de l'Agenais et du Bordelais, transhumance de grande envergure qui atteint et même dépasse 300 kilomètres, exceptionnelle en ces régions pleinement océaniques.

Les moutons transhumants, qui parcourent l'Agenais, proviennent surtout des vallées d'Aspe et d'Ossau en Béarn. Ces hauts pays béarnais possèdent en montagne des pacages très étendus qui permettent une multiplication des troupeaux pendant l'été, mais l'étroitesse des vallées pyrénéennes ne fournit pas pour l'hiver des réserves de foin correspondantes. Force est donc de rejeter hors de la montagne pendant l'hiver une partie du cheptel; deux sortes de transhumance se coudoient; l'une comporte des déplacements d'été de type alpin et conduit tout le bétail, ovins et bovins, des fonds de vallées montagnardes sur les *estives* des hauts plateaux ³. L'autre est une

1. Rapport de M. RABATÉ au Conseil général du Lot-et-Garonne, 1909, p. 188.

2. C'est vers 1890 que commença cette forme d'émigration. Aujourd'hui, le département du Lot s'enorgueillit d'être celui qui a fourni le plus de ministres; il ne faut voir en cela qu'une conséquence naturelle de la formule spéciale de l'émigration quercynole : il est normal que ceux qui contribuent le plus à approvisionner en main-d'œuvre les administrations, finissent par en occuper les plus hauts grades.

3. BLADÉ. *Histoire de la transhumance dans les Pyrénées françaises*. Revue des Pyrénées, 1894, p. 515-530. — H. CABANNES. *Les chemins de transhumance dans le Conserans*. Revue de Comminges, 1899, p. 104. — H. CAVAILLÈS. *La transhumance pyrénéenne et la circula-*

transhumance d'hiver, partielle seulement ; les bovins, aujourd'hui, n'y prennent pas part, ils restent en hivernage dans les vallées pyrénéennes où tous les fourrages leur sont réservés ; les ovins sont obligés d'aller chercher au loin des pâturages d'hiver, or les vallées béarnaises sont dans les Pyrénées celles qui sont les plus chargées en troupeaux de moutons. On a d'abord utilisé pour eux les prairies de piedmont, aux débouchés des « gaves » dans la plaine. Mais, ces riches herbages sont très convoités, l'élevage rémunérateur du cheval y gagne du terrain : des bergers aragonais, en quête de pacages d'hiver, sont venus y disputer aux bergers béarnais la location des herbes d'hiver, dites « herbes mortes »¹.

Il fallut découvrir d'autres horizons moins onéreux ; de bonne heure, la large *ribière* de Garonne attira les moutons pyrénéens ; les paysans y recevaient volontiers les troupeaux hivernants, c'était un moyen de parer au manque de fumier, chronique en ces pays privés de bétail. Pendant longtemps, les moutons y furent les grands fabricants de fumure ; le parage des troupeaux, la nuit, devint le mode d'engrais le plus recherché². Le passage des moutons avait aussi l'avantage de pulvériser et ameublir la terre, de détruire les mauvaises herbes et d'opérer un premier sarclage. On en était venu à se disputer les troupeaux par une véritable surenchère ; on fournissait la paille, le clayonnage du parc, on nourrissait le berger et les chiens. Plus on s'éloignait des Pyrénées, plus les prix de pacage d'hiver s'abaissaient ; des vigneron bordelais allaient jusqu'à payer les bergers. Cela constituait une prime à l'éloignement et contribua à l'allongement des parcours ; curieuse transhumance en liaison étroite avec de riches terres de culture ; les troupeaux pyrénéens évitaient même avec soin les *tuyes* et bruyères, ils contournaient les sols pauvres des Landes, où restaient cantonnés d'autres moutons plus rustiques et sédentaires.

ITINÉRAIRES DES MOUTONS.

Ces troupeaux de 100 à 200 têtes sont dirigés par un berger, connu sous le nom générique de *biarnés* (Béarnais). Ils attendent que les vendanges soient terminées pour traverser la Gascogne et n'atteignent

la Garonne qu'en novembre.

La route la plus suivie longe le bord des grandes Landes par Eauze et

tion des troupeaux dans les plaines de Gascogne, Paris, Colin, 1931, 132 p. — H. DE COINCY. *Louis de Froidour en Pays basque*. Bull. soc. des Sc. Lettres et Arts de Bayonne, 1928. — TH. LEFEBVRE. *La transhumance dans les Basses-Pyrénées*. Ann. de Géog. 1928, p. 35-60.

1. Après guerre, avec l'avantage du change, les Espagnols accaparèrent beaucoup de ces prairies et le droit de pacage s'éleva jusqu'à 40 francs par mouton.

2. On a calculé qu'à raison d'un mouton par 50 cm² pendant 10 heures, on obtenait un fumier de 9.500 kilos à l'hectare. Dans plusieurs coutumes du Sud-Ouest, on trouve l'obligation de mettre les moutons pendant un nombre déterminé de nuits à la disposition des seigneurs et la réduction du nombre de ces « nuits de fumure » était regardée

Nérac et arrive à la Garonne vers Damazan ; c'est la direction de l'ancienne voie de la Ténarèze. En Agenais, les moutons parcourent les riches terres de chanvre et de tabac de la *ribière* de Garonne et du Bas-Lot. Mais beaucoup continuent plus loin et pénètrent dans le vignoble bordelais vers Saint-Macaire, ils dépassent l'Entre-Deux-Mers et s'étendent dans cette autre *ribière* qu'est la vallée de Dordogne vers Castillon, Libourne et même Mussidan. Certains vont encore au-delà et arrivent en Charente et Saintonge ; des moutons pyrénéens sont allés jusqu'à La Tremblade et à Royan ¹.

Au printemps, dès que les pousses apparaissent sur la vigne, ils quitent le Bordelais et descendent vers le Sud, mais par une route souvent différente de celle de l'aller : ils suivent les rives de Garonne le plus longtemps possible jusqu'à Agen ou Layrac ; les berges ou *îles* du fleuve sont leurs stations de printemps. Ils y trouvent une végétation précoce et très nourissante, souvent même, on leur donne à brouter le blé en herbe, qui aurait été trop fort en paille et aurait versé, si on ne ralentissait la poussée végétative ². En fin mars et avril, ils abandonnent définitivement la Garonne et s'enfoncent droit au Sud à travers l'Armagnac, les chemins de retour passent par Auch et Masseube, beaucoup plus à l'Est que les chemins d'aller, long circuit dicté par des pacages successifs.

D'autres moutons transhumants parcourent le Bas-Quercy, ils descendent de Bigorre et de la région de Saint-Girons, soit à travers la Gascogne, soit en suivant les rives de la haute Garonne et hivernent vers Valence-d'Agen et Moissac dans les *ramiés* de la basse plaine. Jadis, ils montaient plus au Nord dans les *serres* et jusque dans les causses ³ ; à Montcuq, il y a cinquante ans, on en voyait souvent passer.

ÉVOLUTION DE CETTE TRANSHUMANCE.

Cette transhumance est très ancienne. L'antique voie de la Ténarèze lui trace sa direction. Dès le XV^e siècle, nous trouvons des documents relatant la présence de ces troupeaux pyrénéens en Garonne ⁴.

comme une sérieuse concession. ROQUETTE-BUISSON. *Les vallées pyrénéennes*. Tarbes, 1921, p. 221. Dans les anciens contrats à *gazailh*, le locataire était souvent obligé de mettre son parc à moutons sur les terres du propriétaire. Exemple d'un de ces baux, Arch. Tarn-et-Garonne, E. 4076, f^o 3.

1. Ils évitent les terres de molasse argileuse où leur piétinement durcit la terre et rend les labours impossibles. CAVAILLÈS cite une réclamation contre les moutons pyrénéens, émanée de la mairie de la Roche-Chalais en Angoumois. CAVAILLÈS. *La transhumance dans les plaines de Gascogne*, p. 83.

2. A Aiguillon, au pied du bourg, le chemin, qui longe le grand mur gallo-romain, porte le nom de « chemin des moutons ».

3. On prétend même qu'ils allaient jusqu'en Bas-Limousin. En ces régions, ils entraient en concurrence avec les moutons caussenards. PÉE-LABY. *La transhumance dans les Pyrénées*. Bull. Soc. Ramond, 1900, p. 53-63 et 102-108.

4. Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 2785 et H. 58. En 1492, la prieure du Paravis déclare que, depuis un temps immémorial, elle a droit « à la dime des agneaux et autre

De nos jours, cette transhumance s'est réduite ; depuis l'utilisation des engrais chimiques, les paysans garonnais ont trouvé d'autres modes de fumure que les parcs de moutons ; l'élevage du gros bétail s'est sensiblement développé en Agenais et même en Bordelais et le mouton est devenu une surcharge pour la terre. Les parcours des troupeaux à travers la Gascogne causent bien des déprédations et les bergers sont mal vus. Le long de Garonne, on a changé le système de culture ; la petite propriété et les plantations de légumes s'accroissent au détriment des champs de blé et de chanvre, le mouton ne trouve plus son utilisation ¹. La vieille liaison de la plaine et de la montagne va s'atténuant.

Cependant la transhumance d'hiver subit actuellement des adaptations qui peuvent la ranimer : on a tenté le transport des troupeaux des Pyrénées en Garonne par chemin de fer ² ; en outre, la compagnie des fromages de Roquefort a cherché à utiliser le lait des brebis pyrénéennes ; des fromageries ont été d'abord créées dans les Pyrénées ; et, depuis quelques années ³, d'autres ont été installées en Garonne pendant la campagne d'hiver (Lan-gon). Dans la région de Moissac, on a même tenté d'introduire pendant l'hiver des moutons africains ⁴.

bétail étranger, c'est-à-dire des brebis du Béarn qui venaient hiverner dans la paroisse de Bruch et y faisaient quelquefois leurs petits avant de s'en retourner ». ABBÉ MARBOU-TIN. *Le Paravis au XIV^e et XV^e siècles*. Revue de l'Agenais, 1923, p. 382. En 1674, les cultivateurs garonnais se plaignaient des dégâts causés par les troupeaux étrangers. A Couthures, les troupeaux de brebis non forains qui ravagent les récoltes seront saisis et parqués au château. Arch. Lot-et-Garonne, E. supp. 1885 bis.

1. Les bergers pyrénéens se recrutent difficilement ; c'étaient des cadets célibataires et dépourvus de terres, perpétuels errants entre montagne et Garonne. En Béarn et Pays Basque, l'atténuation de l'ancienne coutume successorale réduit le nombre de ces sacrifiés du droit d'aînesse.

2. Plusieurs débarquements à Caudrot depuis 1921.

3. TH. LEFEBVRE. *La transhumance dans les Basses-Pyrénées*. Annales de Géographie, 1928, p. 35.

4. Ce nomadisme des moutons reste essentiellement hivernal, mais il est d'autres pasteurs montagnards qui, au contraire, nomadisent durant l'été, ce sont les chevriers béarnais. Ils n'ont que de petits troupeaux : 10 chèvres, un bouc et un chien ; le plus souvent, ils ne font que traverser le pays, allant vers les grandes villes, notamment à Paris. Ils vendent du lait de chèvre, du lait caillé et des *fromageons*. Jadis, certains s'arrêtaient en Moyenne Garonne de mai à septembre, ils fournissaient le lait à ces régions où la vache, animal de trait, n'a presque pas de production lactée ; dans toute l'Aquitaine, le laitier s'appelle encore en patois *lou crabey*, c'est-à-dire le chevrier. En 1814, le préfet du Gers écrivait : « il n'y a ici aucun troupeau de chèvres, si ce n'est ceux que les bergers des Hautes et Basses-Pyrénées introduisent dans le département pour la vente du lait et des crèmes depuis le commencement du printemps jusqu'à la mi-automne. » Statistique agricole de 1814, Paris, 1914, p. 272. Beaucoup de bourgs agonais possèdent une rue « Passecrabe » que suivait jadis les chevriers. Ainsi à Clairac, Saint-Pastour, Ville-neuve. De nos jours, ces déplacements de troupeaux de chèvres ont presque cessé. L'introduction des vaches laitières, surtout bretonnes a concurrencé victorieusement le lait de chèvre.

§ III. — LES FOIRES.

MULTIPLICITÉ
DES FOIRES.

Peu de pays possèdent un aussi grand nombre de foires. En 1825, on recensait en Lot-et Garonne 709 journées de foires par an, ce qui classait ce département au 4^e rang après la Charente (922), la Dordogne (841), la Saône-et-Loire (827) ¹. Depuis, le nombre des foires s'est encore très sensiblement accru, tandis que presque partout il baissait ². Innombrables sont les bourgs à champs de foire ou *foirail* ³. Certaines agglomérations en possèdent même plusieurs : Cancon en a deux ; un pour les porcs, un autre pour le gros bétail ; Penne en a trois, pour les bovins, les moutons, les porcs ; Castillonnes a quatre places spécialisées : marché des légumes, marché aux prunes, *foirail* aux bestiaux, *foirail* aux porcs ⁴.

Cette antique multiplicité des foires est en relation avec le mode de peuplement ; la dissémination des habitations réclame de nombreuses foires pour la même raison qu'elle favorise le colportage. Les cultivateurs ne possèdent pas ici pour effectuer leur approvisionnement et assurer leurs échanges cet embryon de ville qu'est le village ; ils se réunissent à périodes fixes en un lieu déterminé qui, à l'origine, n'est qu'un champ désert ; plus tard seulement, les maisons apparaissent ; en règle générale, ici le bourg est postérieur à la foire ⁵. Il existe encore quelques-uns de ces champs de foire sans aucun support urbain : au Sud de la Garonne, sur la bordure des Landes, la foire de Pelbuzot, déjà notée au XV^e siècle ; à la limite de l'Agenais et du Bas-Quercy, la foire de Miramont dont un proverbe disait : « Pitchoun bilo, gran renom » — petite ville, grande renommée ⁶ ; de même encore Fauillet, qui n'a pas d'agglomération et qui, cependant, possède les foires les plus importantes de la basse plaine de Marmande. Par contre, des villes n'ont aucune foire ; ainsi Lauzerte, longtemps chef-lieu de baillage, le plus gros centre des *serres*, de même Tonneins, Moissac... ⁷ Les bourgs sont souvent

1. *Toutes les foires de France*, par SEB. BOTTIN. Paris, 1825.

2. Déjà, en 1763, à Montpezat, on comptait onze foires par an dont seulement quatre étaient anciennes. LATOUCHE. *La Vie en Bas-Quercy*, p. 275.

3. On dit aussi *mercadaïu*, marché ou place du Mercadial, ainsi à Montpezat, Laplume, La Réole.

4. Agen a une place pour les volailles, une autre pour la foire au jambon ; sur le Gravier, se tiennent les fameuses « *fièros del Grabe* », foires du Gravier pour le gros bétail. GRANAT. *La Promenade du Gravier*, p. 98.

5. ALLIX. *Les foires, étude géographique*. La Géographie, 1923, p. 521.

6. Non loin de là, sur la bordure des causses et des *serres*, le petit hameau de Couloussac, près de Montaigut-de-Quercy, avait au XVII^e siècle de très importantes foires ; de même Soturac, bourg minuscule, partagé en deux par les limites départementales du Lot et du Lot-et-Garonne.

7. A Port-Sainte-Marie, les foires à bestiaux se tiennent dans le petit village voisin de Saint-Laurent ; à Fumel, aucune foire dans le bourg, mais par contre, à quelques

ici des créations politiques, soit bourgs-château, soit bastides ; en général, les foires n'ont pas été rejoindre ces agglomérations importées : nées du dispersement, elles sont restées en leur ancien isolement, elles n'ont guère servi à concentrer le peuplement.

**LES FOIRES
ET LE MÉCANISME
DE L'ÉLEVAGE.**

La multiplication des foires provient aussi du mécanisme de l'élevage. Pendant longtemps, la Moyenne Garonne fit venir son bétail des pays auvergnats ; il lui fallait un constant réapprovisionnement ; le principal rôle des foires fut de concentrer les arrivages d'Auvergne et d'en assurer la distribution ; la plus importante, celle de Miramont, était située à l'extrémité de la voie clermontoise, la vieille route de bestiaux descendant d'Auvergne. De nos jours, le bétail n'est plus fourni par l'Auvergne, une nouvelle race s'est formée sur place, la race de Quercy, faite du mélange de bétail garonnais et limousin. Le réapprovisionnement en bétail n'a plus sa raison d'être. Mais les foires continuent à être vivantes : le pays a conquis une véritable fonction d'élevage ; au lieu d'être importateur, il est devenu exportateur ¹ (photos 60 et 61).

Jadis, les foires étaient actives surtout en automne et au printemps, époques où s'effectuaient les achats de bétail de travail. Aujourd'hui, les foires d'hiver l'emportent. C'est alors la saison de principale consommation et de facile expédition de la viande ; en ces mois de moindres travaux, le maquignonage devient une sorte de métier complémentaire ; beaucoup de cultivateurs « tiennent les foires » trois ou quatre jours par semaines ; les périodes de foires paraissent moins liées aux époques de naissance du bétail qu'au cycle des travaux de la campagne.

**LES TYPES
DE FOIRES.**

Si les foires sont plus nombreuses aujourd'hui que jadis, elles sont moins variées. Les foires concentraient autrefois toute la vie de relations ; elles duraient souvent plusieurs jours et réunissaient des fonctions multiples : foires à bestiaux, foires de marchandises, lieux de réjouissances, paiement des baux, engagement des ouvriers ².

Certains lieux et certains jours étaient affectés au négoce d'un produit : foires à ânes à la Sauvetat-de-Savères, à Tourtrés, foires à mulets à La Française (27 octobre), à Négrepelisse (31 octobre) et à Monclar (2 novembre) ; de nombreux marchands pyrénéens et espagnols venaient y acheter une

kilomètres, est un grand lieu de réunion de bestiaux, à Montcabrier en un lieu sauvage et d'accès difficile.

1. Les maquignons (quelquefois appelés, en terme de mépris, les *margoulins*) sont en nombre anormal ; en certaines foires, règne une véritable fièvre de spéculation. BELBÈZE. *La neurasthénie rurale*, 1911, p. 70. — E. GUILLAUMIN. *Notes paysannes et villageoises*, Paris, 1925, p. 58.

2. A Castillonés, la foire de Sainte Élisabeth durait 8 jours, celle de la Saint Barnabé

moyenne de 1200 mulets ¹. Les importantes foires à cochons de Bioule ont disparu. Par contre, les foires à volaille sont restées très actives ; pour les fêtes de Noël, dindons et oies sont apportés à Caussade, Valence-d'Agen, Villereal, La Française ². Sur la frontière des causses, à Catus et Lalbenque, se concentraient les foires à laine qui approvisionnaient l'ancienne industrie textile garonnaise ; dans les *serres*, dépourvues de bois, se tenaient à la Sauvetat-de-Savères des foires de charbon de bois ³.

Certaines foires n'étaient que de simples fêtes, des *botos* ou *frairies* ; elles étaient alors souvent associées à un vieux pèlerinage, à un *roumiage*. D'autres avaient pour but de concentrer la louée des ouvriers ; c'étaient des *logos* (louées) ; au XVII^e siècle, la foire de Sainte Eutrope (18 avril) à Caussade était la grande foire des valets ⁴ ; à Caussade également, se tenaient en juin des foires de *ségaïrès* (moissonneurs) ; à Salvagnac, la foire de la *séga*, le 22 mai, concentraient les ouvriers descendant de Grésigne ; dans les *serrats*, de grandes *logos* se réunissaient à Lauzerte, Bourg-du-Visa, Montpezat ⁵.

trois. MAUBOURGUET, *Le cartulaire de Cadouin*, 1926, p. XLII. A Eymet, elle commençait le jour de l'Assomption et durait huit jours. Des marchands venaient de très loin : en 1782, aux foires d'Agen, on constate que le nombre des marchands génois augmente chaque année ; THOLIN, *Les foires d'Agen*. Rev. Agenais, 1875, p. 54 ; à Puymirol, en 1509, on notait la présence de marchands égyptiens ; à Castelnau-Montratier, la foire du 12 octobre était visitée par de nombreux Espagnols. LIMAYRAC, *Castelnau-Montratier*, 1885, p. 480.

1. Montricoux, Castelnau-Montratier et Puylaroque avaient d'actives foires à moutons, aujourd'hui réduites à rien ; à La Française en septembre, se tenait la foire aux chiens de bergers, devenue foire à chiens de chasse ; les foires aux porcs étaient jadis concentrées dans les pays boisés à Blanquefort, Monclar-de-Quercy, Montpezat. C'était la foire dite des Onze mille Vierges qui était la foire aux cochons gras à Montpezat. LA-TOUCHE, *La vie en Bas-Quercy*, p. 146, n° 2.

2. La Française est renommée pour les foies d'oies et les oies confites.

3. A Monségur, près de Libos, il y avait une foire aux *randales* où l'on vendait des pieds d'arbre destinés à faire les haies ou *randales* ; on trouvait encore des foires aux *pailloles*, concentrant les tresses de paille pour les fabriques de chapeaux, à Montpezat, Puylaroque, des foires de filasse de chanvre à Aiguillon.

4. GUYON DE MALLEVILLE, *Esbats sur le Quercy*, p. 519.

5. CLAUDE SEYROT dépeint très bien la scène de louage des ouvriers ruraux dans « *Lou printemps* » :

» Se vous sapes entendre en fasquen lou mercat,
 » Del bigos, tirares de liardos un sacat.
 » Qu'une boulegadis ! tout, jusqu'al mendré drillo,
 » Carguo biasso, barral, bigos sur sa roupillo.
 » Del cric crac des esclops la placo rétentis ;
 » Bref, lou mercat se serrat et la colo partis.

(Si vous savez vous concerter en faisant le marché de votre houe, vous tirerez un sac de petite monnaie. Quelle cohue ! tout, jusqu'au moindre drôle, charge sa besace et ses outils sur sa guenille. Du cric crac de sabots la place retentit ; On conclut le marché et la troupe court aux champs.)

PETITE
CIRCULATION
ET
REPEUPLEMENT.

Toute cette petite circulation, si active, a contribué pour une part notable au repeuplement constant qui caractérise l'histoire démographique de cette région. Les ouvriers saisonniers, provenant de régions au climat plus rude et aux cultures moins variées et plus pénibles, subissaient l'attraction du « pays de cocagne », ainsi qu'ils appelaient l'Agenais et le Bas-Quercy. Ils cherchaient les occasions de s'y fixer. Les repeuplements furent très souvent précédés par un stade préalable de nomadisme saisonnier.

Beaucoup de colporteurs, jadis ambulants, s'installèrent dans les bourgs en des boutiques fixes. Les quincailliers, chaudronniers, forgerons des villes garonnaises sont pour une portion importante d'anciens auvergnats vagabonds qui se sont sédentarisés ¹. Les *Jean Marie* de Comminges ont terminé leur vie de colportage en devenant boutiquiers dans la vallée de Garonne. Des bergers pyrénéens ont fourni des laitiers ; installés dans les régions où les troupeaux de brebis venaient hiverner, ils se chargèrent de la vente du lait et des fromages ; jadis comme les troupeaux, ils retournaient en été dans les Pyrénées ; aujourd'hui, presque tous restent à demeure et, l'été, ils font le commerce du beurre et du lait de vache qui prend de plus en plus la place du lait de brebis ou de chèvre : laitiers d'Agen, de Valence, de Marmande. Même évolution pour les chiffonniers ariègeois ; jadis, ils venaient seulement « faire une saison », puis, ils sont restés toute l'année et leurs fils ont ouvert aujourd'hui des boutiques et sont devenus épiciers et merciers (surtout région de Prayssas). Les populations de Caussade et de Duras sont formées en partie d'Auvergnats qui venaient régulièrement aux foires et qui se sont peu à peu établis en ces villes ².

Parmi les ouvriers agricoles saisonniers, innombrables sont ceux qui ont fini par se fixer sur la terre de Garonne ; les Pyrénéens et les Espagnols, qui venaient travailler périodiquement au défrichement des vignes dans la région de Marmande, y sont devenus vigneron ³. Beaucoup de métayers autour de Sainte-Livrade et Clairac sur le Lot sont d'anciens *estibandiés* originaires du Pays au Bois de Belvès et particulièrement de Saint-Pompont. Autour de Port-Sainte-Marie, les ouvriers saisonniers étaient surtout Landais ; ces *lanusquets*, originaires de Roquefort et Mézin, se sont progressivement fixés comme métayers.

Tous ces émigrants assuraient un renouvellement régulier du bas peuple. Le fait d'avoir été un pays d'intense petite circulation a contribué pour beaucoup à ce malaxage qu'on retrouve sans cesse dans l'étude de la géographie humaine des pays de Moyenne Garonne.

1. Statistique an III. Arch. Lot-et-Garonne, série II.

2. GALABERT-BOSCUS. *Caussade*, p. 344.

3. A Saint-Salvy, le maire est un montagnard originaire de Nistos (Hautes-Pyrénées), venu d'abord comme défricheur en Agenais.

CONCLUSION

UN PAYS SANS INDIVIDUALITÉ.

Nous avons fini l'étude de cette petite région que nous avons appelée la Moyenne Garonne et qui forme le centre assez difficile à délimiter de ce Sud-Ouest français, lui-même encore bien confus et mal débrouillé quant à sa géographie.

Peu de choses sont propres à cette Moyenne Garonne : elle n'a pas de types d'habitations spéciales, mais elle voit les formes du pourtour pénétrer largement chez elle ; elle adopte un type de peuplement, répandu depuis longtemps dans presque toute l'Aquitaine ; elle pratique un régime d'exploitation agricole de polyculture extrême, qui est surtout fait du cumul des modes d'exploitation du pourtour ; elle fut sans cesse alimentée et renouvelée par les pays voisins : elle reçoit son bétail d'Auvergne et du Limousin ; constamment, elle est réapprovisionnée en populations humaines par les pays montagneux qui l'encadrent, Massif Central et Pyrénées, grands pourvoyeurs d'hommes ; elle n'a pas de patois propre, on y entend soit le gascon en Agenais, soit le toulousain autour de Montauban, soit le quercynol ou le limousin dans les *serres*, on trouve même sur la bordure Nord de l'Agenais un petit îlot de langue d'oïl : le *gavache*.

A maintes reprises, cette région fut dirigée et soumise ; dès l'époque gauloise, les Nitiobriges subissent l'influence des Arvernes et sont leurs clients, puis c'est l'invasion des Vascons qui fait triompher des influences pyrénéennes ; plus tard, la Moyenne Garonne sert d'enjeu dans les luttes entre la France et l'Angleterre, elle est disputée aussi entre les influences du Nord français et du Midi languedocien, enfin sévirent ici plus longuement qu'ailleurs les guerres religieuses. Bref un pays loin des frontières et cependant l'un des plus ravagés de France. Jusqu'en 1650, il ne connut le calme et la prospérité que par périodes très intermittentes.

Quoique médiane, une telle région ne réussit pas à servir de zone de groupement, bien plus, elle n'a jamais eu de véritable capitale ; différence essentielle avec le bassin parisien, la Moyenne Garonne n'est pas devenue le noyau du bassin aquitain. Les concentrations se sont effectuées ici aux deux extrémités, vers l'Ouest, à Bordeaux, au contact entre Gironde, Dordogne et Garonne, et à la limite Est, à Toulouse, au devant des influences méditerranéennes. La Moyenne Garonne est restée divisée entre ces deux in-

fluences¹. Pays surtout réceptif dont l'originalité réside dans ce malaxage et cette superposition des influences extérieures. Certes, ce n'est pas une de ces « îles », où les limites géographiques se précisent d'elles-mêmes ; pays de dépendance, au contraire, qui ne s'est guère construit, ni concentré, ni presque limité.

TRAVAIL ET PEUPLEMENT

Nous avons étudié cette région, non pas sous tous ses aspects et en faisant succéder tour à tour une géographie physique et une géographie humaine, mais en nous arrêtant à deux préoccupations qui ont été, en quelque sorte, des fils conducteurs : étude de l'effectif humain d'abord, de sa marque sur le sol par l'habitation et le peuplement, de son évolution en remontant dans le passé ; étude des horizons de travail ensuite, qui ont permis l'installation de cet effectif humain, horizons multiples où se dégagent des parts associées ou opposées de travail agricole, de travail artisanal et industriel, de travail au long des rivières, de travail autour des faits de circulation.

Nous avons constaté que ces deux fils conducteurs s'entremêlaient bien souvent, que la densité de travail était en intime connexion avec la densité des hommes, aussi nous sommes-nous attaché à préciser les cycles des travaux annuels au cours des différentes époques, et avons-nous recherché le détail des occupations. Ce qui nous a frappé, ce sont les exigences de bras que comportent les différents travaux ; nous avons noté les naissances et progressions des horizons de travail et aussi leur diminution et disparition ; nous avons cherché en quelle manière tel travail était facteur de peuplement.

Beaucoup de ces horizons de travail sont en association intime les uns avec les autres, travaux complémentaires ou saisonniers. Leur enchevêtrement même permet de vivre à la masse des petites gens ; mais le mécanisme de ces assemblages de travaux est instable, la réduction de quelques-uns peut causer un effondrement de tout cet échafaudage fragile et jeter le trouble dans l'effectif humain.

Tout ce qui est difficulté, cause de travail et d'effort est aussi facteur de peuplement. La difficile navigation de Garonne est plus peuplante que la facile traction sur le canal latéral ; les zones de danger sur le fleuve ont déterminé l'emplacement de la majorité des bourgs ; le maintien prolongé d'un actif travail à la main dans le système agricole a permis une multiplication des petites gens, renforcée encore par le développement d'une large vie manufacturière sans machines. La somme des efforts apparaît énorme jadis, aussi la capacité de peuplement est élevée, la saturation en hommes est moins vite atteinte.

1. Aujourd'hui, la division en régions économiques, basée surtout sur le rayonnement des grandes villes, sépare la Moyenne Garonne en deux parties, l'une relevant de Bordeaux, l'autre relevant de Toulouse.

L'étude des petites gens nous a particulièrement arrêté, bien que leur vie et même leur présence aient souvent passé inaperçu dans les documents ou les relations ; cependant, ce sont eux qui donnent les fortes densités, la dépopulation coïncide en général avec leur diminution ; il nous a paru que le géographe devait avoir une particulière attention et sympathie dans ses recherches pour cette masse des petits qui constituent le fonds démographique plus spécialement exposé aux crises et livré aux dangers.

De nos jours, les horizons de travail se sont restreints : moins de travail, moins d'hommes. Le pays s'est trouvé surpeuplé par changement des conditions de travail. L'effectif humain s'est senti en surnombre ; de nouvelles attitudes psychologiques sont sorties de cette gêne et le pays alors est entré en dépopulation. De là, cet aspect d'abandon qu'on note sans cesse : maisons en ruines, villages disparus, villes devenues villages, champs en friches, métiers oubliés, routes inemployées, fleuves et rivières sans utilisation et retournant à leurs paysages primitifs ; en un mot, diminution de la prise de possession du sol par l'homme.

Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'aujourd'hui, même après un siècle de dénatalité, le pays ne soit encore trop peuplé. Il y a des efforts qui actuellement n'ont plus leur raison d'être, il y a des terres qui n'ont plus à réclamer aux hommes des peines exagérées et des travaux qui n'ont plus de légitimité économique. Bref, il peut y avoir un amoindrissement et relâchement de l'effort qui représente une nécessité et comme une fatalité.

Sans doute, pendant longtemps, la Moyenne Garonne est restée dans ces zones que FLEURE¹ a si justement appelées : zones de difficulté durable et de fort peuplement, mais elle passe de nos jours dans les zones de moindre effort et de peuplement réduit. Ce qui semble ressortir en définitive de ces recherches, n'est-ce pas une liaison intime des horizons de travail et des horizons de peuplement ? Peut-être faut-il y voir un simple témoignage de la vieille loi morale qui associe le travail à la fécondité, les hommes à leurs travaux ?

1. FLEURE. *Les régions humaines*. Annales de géographie, 1917, p. 155.

Vu le 16 décembre 1930.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous donnons ici une bibliographie sommaire, relative à la géographie des régions de la Moyenne Garonne. Nous renvoyons pour de plus amples indications à l'ouvrage de ANDRIEUX, *Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et Bazadais incorporées dans le Lot-et-Garonne*. Agen, 1886-91, 3 vol. gr. in-8°.

Nous tenons d'ailleurs à indiquer que l'essentiel de nos informations provient beaucoup moins de lectures de livres, de dépouillements d'archives ou de réponses à des questionnaires que de conversations innombrables, poursuivies longuement avec des habitants du pays appartenant à toutes les conditions et à tous les métiers. Nous ne craignons pas de dire que c'est la source qui nous a été la plus féconde ; près des deux tiers des notes, que nous avons récoltées pour notre travail, proviennent de conversations.

Nous avons eu, il est vrai, la chance de travailler dans un pays où les gens sont volontiers bavards et où les esprits sont clairs, curieux et très déliés.

Nous n'avons pas cru bon de citer les ouvrages généraux ou de comparaison qui sont la source commune de toutes les études de géographie, nous dirons seulement que deux thèses régionales nous ont particulièrement inspiré, tant par le sujet qu'elles ont traité que par les méthodes qu'elles ont employées : Jules SION, *Les Paysans de la Normandie Orientale*, et Daniel FAUCHER, *Plaines et Bassins du Rhône moyen*¹.

Nous avons un devoir de reconnaissance très large à accomplir auprès de tous ceux qui nous ont aidé. Ne pouvant tous les citer nommément, nous adresserons de particuliers remerciements aux archivistes des départements du Tarn-et-Garonne, Tarn, Lot et surtout à M. BONNAT, l'archiviste du Lot-et-Garonne, aux professeurs d'agriculture départementaux, aux directeurs des Ponts et Chaussées, aux Chambres de Commerce d'Agen et de Montauban, aux syndicats de primeuristes et chasselasiers, aux services économiques des chemins de fer du P. O. Pour certains, notre dette est plus spéciale. M. GRANAT, professeur au lycée d'Agen, M. MOMMEJA, le savant archéologue de Moissac ; M. le chanoine MARBOUTIN, l'ancien président de la Société archéologique d'Agen M. E. LAFOND...

Nous avons été dirigé en ce travail par M. Albert DEMANGEON ; les révisions et corrections qu'il nous a conseillées ont largement contribué à la valeur de cette étude.

Notre dernière pensée sera pour celui qui a fait naître en nous la vocation de la Géographie, Jean BRUNHES, pour qui nous conservons un attachement quasi filial.

Nous devons une gratitude toute spéciale au Conseil d'administration des Facultés catholiques de Lille qui a bien voulu s'intéresser à notre travail en aidant à sa publication.

Nous remercions aussi la maison S.I.L.I.C. des soins qu'elle a apportés à l'impression et à l'illustration de cet ouvrage.

1. Paris, Colin.

I. — Bibliographies des régions du pourtour.

- ATGER (F.). — *Le bilan économique et social du département du Gers en 1922-1923*. Auch, 1923, in-8, CXLIV + 64 p.
- BLADÉ (J. F.). — *Notice sur la vicomté de Bezaume et le comté de Benauges*, *Revue de l'Agenais*, 1877, p. 465-507.
- BASTIÉ (Maurice). — *Description complète du département du Tarn*. Albi, 1875, 2 vol. in-4° 527 p.
- BERTHEAU-DUCHESNE. — *Description abrégée du département du Lot*. Cahors, an VIII, 51 p.
- BONHOURE. — *Rapport présenté au nom de la commission spéciale chargée des études en vue du développement économique du département (du Lot)*, Cahors, 1927, 115 p.
- CARRIÉ (J. P.) *Géographie du Tarn*. Albi in-16. VI + 350 pp.
- COMBARIEU. — *Dictionnaire des Communes du Lot*. Cahors, 1881, 262 p.
- DEFFONTAINES (Pierre). — *Le Pays au Bois de Belvès*. *Annales de Géographie*, 1930, p. 147-158.
- *La Grésigne*. *Annales de Géographie*, 1924, p. 430-442.
- DELARUELLE (F.). — *La population sur les plateaux Lauraguais et Toulousain*. *Rev. géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1930, p. 98-120.
- DELPON (J. A.). — *Statistique du département du Lot*. Paris, 1831, 2 vol., in-4°.
- DESMOUSSEAUX (préfet). — *Annuaire statistique du département de la Haute-Garonne*. Toulouse, 1809.
- DESSALLES (Léon). — *Histoire du Périgord*, 3 vol., 1883-85, in-8°.
- DOGNON (Paul). — *Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIII^e siècle aux guerres de religion*. Toulouse, 1895, 652 p.
- DRALET (préfet). — *Topographie du Gers*. Auch, 1806.
- DUTIL (Léon). — *L'état économique du Languedoc à la fin de l'ancien régime (1750-1789)*. Paris, Hachette, 1911, 961 p.
- *La Haute-Garonne et sa région. Géographie historique*. Toulouse, Éd. Privat, 2 vol. gr. in-8°, 1929. 324 p. + 487 p.
- FABRE (L.). — *Le sol de la Gascogne*. *La Géographie*, 1905. 15 avril, 15 mai, 15 juin.
- FERET. — *Statistique de la Gironde*. Paris, Masson, 1874, 3 vol.
- GOURGUES (Vicomte de). — *Dictionnaire topographique de la Dordogne*. Paris, Imp. Nat. 1873, 389 p.
- JACQUOT (E.). — *Description géologique, minéralogique et agronomique du département du Gers*. 1870, 2 vol.
- JOUANNET (F.). — *Statistique de la Gironde*. Paris, Dupont, 1837-43, 2 vol.
- *Essai de complément de la statistique de la Gironde*. Bordeaux, 1897, 3 vol.

- LAURENT (G.). — *L'Armagnac et le Pays du Gers. Annales de Géographie*, 1911, p. 143-153, et *Revue de Gascogne*, 1912 et 1913.
- LAMARQUE (préfet). — *Statistique du département du Tarn*. Paris, an IX, 101 p.
- MASSOL. — *Description du Tarn, suivie de l'histoire de l'Albigeois et d'Albi*. Albi, 1818, in-8°, 496 p.
- MASSON (sous-préfet). — *Statistique de l'arrondissement de Lectoure*. Auch, 1836, in-8°.
- MAUBOURGUET (J.). — *Sarlat et le Périgord Méridional (Histoire politique et religieuse)*. Paris, Édition « Le Livre libre », 1930, in-8° raisin, 2 vol.
- MÉRILHOU. — *Les anciennes provinces de France. Le Périgord Nois*. Paris, Dupont, 1869, in-16, 340 p.
- MEYNIER (André). — *A travers le Massif Central. Ségalas, Levézou, Châtaigneraie*, Aurillac, 1931, 490 p.
- MONIN (H.). — *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc pendant l'intendance de Basville (1685-1719)*. Paris, Hachette, 1884, in-8°.
- MONLEZUN (Abbé J.-J.). — *Histoire de la Gascogne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc. Auch, 1846, 6 vol. in-8°.
- NIEL (P.). — *Les forêts bazadaises*. Bordeaux, 1858, in-18.
- O'REILLY. — *Histoire complète de Bordeaux*. Bordeaux, 1863, 6 vol., in-8°.
- PORTAL. — *Le département du Tarn au XIX^e siècle, notes de statistiques*. Albi, 1912, in-8°, 524 p.
- RICHARD (Mlle M.). — *Les landes de Chalosse*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, p. 21-43.
- ROSSIGNOL. — *Monographies communales du Tarn*. 1866, 4 vol.
- ROYER (Jean). — *Libourne, son passé, son état actuel, son avenir. Étude d'évolution de ville*. Libourne, 1929, XIV + 277 p.
- SANT (Louis de) et VIDAL (Auguste). — *Deux livres de raison (1517-1550) avec des notes et une introduction sur les conditions agricoles et commerciales de l'Albigeois au XVI^e siècle*. Paris, Toulouse, 1896, in-8°.
- TRANIER (Dr). — *Dictionnaire historique et géographique du Tarn*. Albi, 1862, in-4°, 341 p.
- VIC (de) et VAISSETTE (Dom). — *Histoire générale du Languedoc avec des notes et les pièces justificatives*. Toulouse, Privat, 1872-92, 15 tomes en 17 vol. in-4°.
- Bordeaux métropole du Sud-Ouest*. 1923, publiés à l'occasion du cong. de l'A. F. A. S. 376 p.
- Bordeaux. Aperçu historique, sol, population, industrie, commerce, administration*. Publiés par la municipalité bordelaise. Paris, Hachette, 1892, 3 vol.
- Sur les questions de limites, voir Archives Nationales D. IV bis, art. 1, dossier, 10, 18, 35, 38, 39 ; art. 10, dossier 225, 226 ; art. 9, dossier

223, 224. Arch. dép. Lot-et-Garonne, CC. 52 à 57 ; procès entre les pays d'Agenais, de Quercy, Périgord d'une part et le pays de Rouergue d'autre part au sujet de la répartition proportionnelle des tailles.

II. — Géologie. Géographie physique.

- BASTEROT (de). — *Description géologique du Bassin tertiaire de Bordeaux. I. Sud-Ouest de la France.* Mém. Soc. d'Hist. nat. de Paris, 1825, t. II, p. 1-100 (7 pl.).
- BLAYAC (J.). — *Observations géographiques sur la feuille géologique de Montauban.* Annales de Géographie, 1906, p. 469-474.
- *Feuille de La Réole. Contribution à la géologie de l'Entre-deux-Mers.* C. R. collab. Bull. serv. Carte géol. France, 1906, n° 110, p. 88 et n° 119, p. 83.
- BENOIST (E.). — *Esquisse géologique des terrains tertiaires du Sud-Ouest de la France.* Journ. d'Hist. nat. de Bordeaux, 1888, 72 p.
- BOUÉ (A.). — *Mémoire géologique sur le Sud-Ouest de la France.* Annales Sc. nat., 1824, II, p. 387-423. III, p. 55-57, 299-322. 1825, IV, p. 125-174.
- CHAPUT. — *Recherche sur l'évolution des terrasses de l'Aquitaine.* Bull. Soc. d'hist. nat. de Toulouse, 1927, LVI, p. 17-100.
- CHAUBARD et DE RAIGNAC. — *Notice géologique sur les terrains du Lot-et-Garonne.* Agen, 96 p., 3 pl., 1834.
- DOUMERC (J.). — *Géologie du Tarn-et-Garonne.* Montauban, 1902, 28 pp., in-8°.
- DOLLFUS (G.-F.). — *L'oligocène dans le Sud-Ouest de la France.* C. R. somm. soc. géol. France., n° 14, 1917, p. 186-189 et remarques de J. Blayac, p. 189-190.
- *Limites de l'Oligocène dans le Sud-Ouest.* C. R. somm. soc. géol. France, n° 15, 1917, p. 199-201, et remarques de J. Blayac, p. 201-202.
- DUFRENOY. — *Mémoire géologique sur les Terrains tertiaires du Midi de la France.* Ann. des Mines, t. VI, 1834, p. 417-450.
- DUPEYRON (Eugène). — *Esquisse géologique du Lot-et-Garonne.* Agen, 1868, 40 p.
- *Aperçu sur la constitution géologique du Lot-et-Garonne.* Revue de l'Agenais, 1874 et 1875.
- GLANGEAUD (Ph.). — *Les faciès de l'oligocène aux environs de Bergerac et à travers l'Aquitaine.* Bull. soc. géol. France, 4^e série, t. IX, p. 434-441, 1909.
- GOSSELET (J.). — *Observation sur les calcaires d'eau douce du Nord-Est de l'Aquitaine.* Ann. soc. linnéenne de Bordeaux, T. XXIV, p. 177.
- LANDESQUE (L.). — *L'Agenais et le Périgord dans les époques du miocène.* Bull. soc. géol. France, 3^e série, t. XVII, 1888, p. 24-37.

- PÉRON (A.). — *Sur quelques points de la géologie du département de Tarn-et-Garonne*. Montauban, 1875, in-8° de 50 pp.
- RAULIN (V.). — *Age des formations d'eau douce de la portion de l'Aquitaine à l'Est de la Garonne*. Actes Acad. imp. Bordeaux, 1855, t. XVII, p. 301-362.
- *Nouvel essai d'une classification des Terrains tertiaires de l'Aquitaine*. Actes Acad. Bordeaux, t. X, 1848.
- *Note relative aux Terrains de l'Aquitaine*. Bull. soc. géol. France, t. IX, 1852, p. 406-422.
- REPÉLIN (J.). — *Feuille de La Réole*. Compte-rendu collab. Bull. serv. Carte géol. France, 1901, n° 80, p. 51 ; n° 85, p. 98 ; n° 110, p. 99 ; n° 115, p. 97 ; n° 119, p. 90.
- REY-LESCURE. — *Esquisse agro-géologique, hydrologique, statistique et itinéraire du département de Tarn-et-Garonne*. Paris, Savy, 1874, in-8° de 152 pp.
- *Notice sur la carte géologique du département du Tarn*. A. F. A. S., 1887, p. 422-432.
- ROMIEUX (A.). — *Nappes alluviales de la vallée du Lot*. Annales de Géographie, 1923, p. 2.
- TOURNOUER (R.). — *Sur l'âge géologique des molasses de l'Agenais à propos de la découverte de nouveaux débris d'Elotherium magnum et de divers autres mammifères dans les terrains tertiaires d'eau douce du département du Lot-et-Garonne*. Bull. soc. géol. France, 2^e série, 1869, t. XXVI p. 982-1023.
- VASSEUR. — *Contribution à l'étude des terrains tertiaires du Sud-Ouest de la France*. Bull. du service de la carte géologique. 1891, n° 19.

III. — Études géographiques sur la Moyenne Garonne en général.

- Le Tarn-et-Garonne*, publication de la ville Montauban à l'occasion du XXXI^e Congrès de l'A. F. A. S. Montauban, 1902.
- Le Lot-et-Garonne Économique*. Comité régional d'action économique. Agen, 1919, 304 p.
- Le Lot-et-Garonne*, supplément à l'Illustration du 28 Nov. 1931, 64 p.
- ATHANÉ (U.). — *Essai sur Montauban et le Tarn-et-Garonne géographique, historique, économique*. Montauban, Forestié, 1908, in-12 de 423 p.
- BLADÉ (J. F.). — *Esquisse d'une géographie historique de l'Agenais et du Condomois*. Revue de l'Agenais, 1876, p. 135-145 et 231-246.
- BEZONT (L.). — *Voyage dans les départements de Gironde et Lot-et-Garonne par terre et par eau*. Bordeaux, 1828, in-12, 132 p.
- BOURG (du). — *Tableau de l'ancienne organisation du travail dans le Midi de la France*. 1885, in-12.
- CARAVEN-CACHIN. — *Description géographique, géologique, minéralogique, paléontologique, paléthnologique et agronomique des départements du Tarn et de Tarn-et-Garonne*. Toulouse, Privat, in-8°. 1898, 684 p.

- CASSANY-MAZET. — *Essais statistiques et historiques sur le quatrième arrondissement du département de Lot-et-Garonne*. Agen, Noubel, 1839, 209 p., in-8°.
- DEMOLINS. — *Les Français d'aujourd'hui. Types sociaux du Midi et du Centre*. Paris, Didot, 1898, 465 p.
- DUMAZET (Ardouin). — *Voyages en France. 31^e série : Agenais, Lomagne, Bas-Quercy*. Paris, 1903, 348 p.
- GASC (J. F.). — *Manuel de géographie du Tarn-et-Garonne*. Montauban, 1872, in-16, 237 p.
- GRANAT (O.). — *Géographie du Lot-et-Garonne*. Agen, 1929, 79 p.
- GUYON DE MALEVILLE. — *Esbats sur le Païs de Quercy* rédigés en 1600, publiés par la soc. des études littéraires et scientifiques du Lot. Cahors, 1900, 588 p.
- LAFONT DU CUJULA. — *Annuaire ou description statistique du département du Lot-et-Garonne*. Agen, Noubel, 1806, in-8°, 319 p.
- LAGARDELLE (Hubert). — *Sud-Ouest. Une région française*. Paris, librairie Valois, 1929, 191 p.
- LAMOUREUX (Claude). — *Statistique du Lot-et-Garonne pour l'année 1789 et l'an IX*, édité par Ph. LAUZUN. Rev. de l'Agenais, 1902 et 1903.
- MÈGE (Alexandre de). — *Statistique générale des départements pyrénéens ou des provinces de Guyenne et Languedoc*. Paris, 1828, 2 vol.
- PEUCHET et CHANLAIRE. — *Description topographique et statistique de la France (par départements)*. 1808-1811, 3 vol.
- PIEYRE (préfet). — *Statistique du département du Lot-et-Garonne*. Paris, an X, 64 p.
- PIGANIOL DE LA FORCE. — *Nouvelle description de la France*, t. VII, Guyenne et Gascogne, Paris, 1764, in-8, 464 p.
- SAINT-AMANS. — *Description abrégée du département du Lot-et-Garonne*. Agen, an VIII, 25 p.
- *Coup d'œil sur le Lot-et-Garonne ou rapide aperçu de l'état de son agriculture, de sa population et de son industrie en 1828*. Agen, 1828, in-18.

IV. — Type d'habitation et type de peuplement.

- BLANCHET (Adrien). — *Les souterrains-refuge de la France. Contribution à l'histoire de l'habitation humaine*. Paris, Picard, 1923, 338 p.
- BAUBY. — *Essai sur les Mazades*. Recueil Académique de législation de Toulouse, T. XXXIV, p. 166.
- CURIE-SEIMBRES (A.). — *Essai sur les villes fondées dans le Sud-Ouest de la France aux XIII^e et XIV^e siècles sous le nom générique de bastides*. Toulouse, 1880, in-8°, 424 p.

- DEFFONTAINES (Pierre). — *Montauban. Étude de Géographie urbaine*. Annales de Géographie, 1929, p. 460 à 469.
- DEMANGEON (A.). — *L'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types*. Annales de Géographie, 1930, p. 352-375.
- *La Géographie de l'habitat rural*. Annales de Géographie, 1927, p. 1-23 et 97-114.
- DOMENGIE (M^{lle} Yvonne). — *Les bastides agenaises*. Rev. de l'Agenais, 1919, 1920, 1921.
- DE FOVILLE (A.). — *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*. Paris, Leroux, 1894, 2 vol.
- GALABERT (abbé Firmin). — *Les biens communaux*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1916, p. 100-116.
- *Villages fortifiés durant le XIV^e siècle dans le Tarn-et-Garonne*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1901, p. 333-344.
- *Les associations rurales sous l'ancien régime*. Rec. de la soc. arch. du Tarn-et-Garonne, 1884, p. 38.
- MARBOUTIN (Abbé). — *Les souterrains de l'Agenais*. Cong. arch. de France. Agen. 1901, p. 282-292.
- VERNEILH-PUYRAZEAU. — *Sur les bastides du Midi de la France*. Cong. scientifique de France, 28^e session, Bordeaux, T. II.
- *Les bastides ou Villeneuve du Sud-Ouest de la France*. Actes de l'acad. de Bordeaux, 42^e année, 1880, p. 509.
- *Mémoires sur la fondation des bastides du Sud-Ouest*. Annales arch. de Didon, T. V, VI, X, XI, XII (année 1846 à 1852).
- VIGIE. — *Les bastides du Périgord*. Mémoire de l'académie des sciences et des lettres de Montpellier, 1907.

V. — Dépopulation et immigration.

- DE BOURROUSSE DE LAFFORE (P. J.). — *Du progrès alarmant de la mortalité dans le Lot-et-Garonne et à Agen*. Agen, 1847, 57 p.
- BELBÈZE (D^r Raymond). — *La neurasthénie rurale*. Paris, Vigot, 1911, 222 p.
- BOYER MONTÉGUT (R. de). — *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest de la France*. Dossiers de l'Action populaire, n^o 20. Paris, Spes, 1926, 40 p.
- CAMMAS et LASSIGNARDIE. — *Statistique de la mortalité dans le Lot-et-Garonne en 1905-1907*. Alliance d'hygiène sociale. Congrès d'Agen, 1909, p. 296-330.
- CAPOT REY (R.). — *La dépopulation dans le Lot-et-Garonne (Canton de Port-Sainte-Marie)*. Ann. de Géographie, 1919, p. 64 à 70.
- CAUDERLIER (G.). — *Les lois de la population de la France*. Paris, 1902, 184 p. et atlas.

- CHAULET (Dr Paul). — *Étude démographique sur l'arrondissement d'Agen*. Agen, 1880, 72 p.
- CHATAIGNEAU (Yves). — *L'immigration vendéenne*. Ann. de Géographie, 1917, p. 423-438.
- CHERVIN. — *La natalité dans le Lot-et-Garonne*. Bull. soc. anthrop. de Paris, 1891, p. 42-78.
- COUTHURIER (Emmanuel). — *La population du Lot-et-Garonne après la guerre*. Revue de l'Agenais, 1921, p. 364-371.
- DUMONT (Arsène). — *La natalité dans le canton de Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne)*. Revue internationale de sociologie, 1901, p. 16.
- FONTANO. — *L'emigrazione italiana nel Sud-Ouest de la Francia*. Riv. di politica economica, 1928, p. 494-505.
- GUIRAUD (Dr). — *Étude de statistique démographique des mouvements de population à Montauban depuis le commencement du siècle et dans les 20 dernières années en particulier*. Paris, 1881, in-8° de 45 pp. Extrait des Annales de démographie internationale, 1881, p. 10.
- *Aperçu sur la situation démographique et sanitaire de la ville de Montauban depuis 1800*. Montauban, 1902, 33 pp. in-8°.
- *Des causes de la dépopulation dans la région du Sud-Ouest*. A. F. A. S. Toulouse, 1887, p. 1035-1046.
- HAURIU (A.). — *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest*. Année politique française et étrangère, 1928, p. 197.
- LABAT (Dr Emmanuel). — *L'âme paysanne. La terre, la race, l'école*. Paris, Delagrave, 1919, 332 p.
- *En Gascogne ; l'abandon de la terre*. Revue des Deux Mondes, août 1910, p. 635-668.
- *En Gascogne. A propos du problème de la natalité*. Revue des Deux Mondes, juillet 1911, p. 62-95.
- MARCILLAC (M. de). — *L'immigration de la main-d'œuvre bretonne en Périgord*. C. R. Académie d'Agriculture du 7 février 1923, p. 125.
- MOUILLÉ (Guillaume). — *La dépopulation du Lot-et-Garonne. La cause, le remède*. Revue de l'Agenais, 1923, p. 125-141.
- NAUDEAU (Ludovic). — *Enquête sur la population de la France*. L'Illustration 1929 et 1930 et tirage à part.
- OLIÉ. — *Un departamento frances colonizado por los Españoles*. Bull. real., soc., Geog. Madrid, 1913, p. 336-344.
- PAON (Max). — *Méthodes culturales employées par les immigrants dans le Sud-Ouest*. C. R. Académie Agriculture de France, 1927, p. 522-528 et 948-956.
- PEYRET (H.). — *L'immigration de la main-d'œuvre italienne en Gascogne*. Bordeaux, 1928, 211 p.
- PORTAL (Ch.). — *La population du département du Tarn au XIX^e siècle*. Revue du Tarn, 1903, p. 124-146.

- POTET (E.). — *L'immigration vendéenne dans le Bassin Aquitain*. Ann. de Géographie, 1912, p. 265-268.
- RAYMOND. — *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest de la France*. Paris, 1928, 213 p.
- RENGADE (Félix). — *La dépopulation dans le Lot-et-Garonne*. Alliance d'hygiène sociale. Congrès d'Agen, 1909, p. 330-356.
- SORRE (Max). — *La population de Bordeaux en 1921*. Rev. de Géog. commerciale de Bordeaux, 1921, p. 1 à 17.
- TALLQVIST (J. V.). — *Recherches statistiques sur la tendance à une moindre fécondité des mariages*. Helsingfors, 1886, 140 p.
- VALATX (Ludovic). — *Monographie sur le mouvement de la population dans le département du Tarn de 1801 à 1911. Résultats. Causes. Remèdes*. Albi, 1917, in-8°, xi + 210 p.
- VIGOUREUX. — *La Famille et les lois successorales dans une commune de Guienne*. La Réforme sociale, 1885.

VI. — Patois.

- BESSIÈRES. — *Quelques notes sur les Gavaches et leur idiome*. Rec. soc. agriculture d'Agen. 1856, p. 252-57.
- BLADÉ (J. F.). — *Poésies populaires de la Gascogne*. Paris, 1881, in-12.
- BOUSCOU. — *Proverbes du Tarn-et-Garonne*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1876, p. 142.
- CENAC-MONCAUT. — *Dictionnaire gascon-français, dialecte du département du Gers*. Paris, 1863, in-8°.
- DARDY (L.). — *Anthologie populaire de l'Albret*. Agen, 1891, 2 vol. in-18.
- DAUZAT. — *Langues et littératures de la région pyrénéenne*. Paris, 1924.
- DURRIEUX. — *Dictionnaire étymologique de la langue gasconne*. Auch, 1899-1901, 2 vol. in-12.
- GILLIERON et EDMONT. — *Atlas linguistique de la France*. Ministère Instruction publique, 1902-1910.
- JASMIN. — *Los Papillotos*. Agen, 1843, in-8°.
- LESCALE (Paul). — *Recherches et observations sur le patois du Quercy*. Cahors, 1923, 173 p.
- MISTRAL (Frédéric). — *Dictionnaire provençal-français*. Paris, 1885, 2 vol.
- PLAZANET. — *Essai d'une carte des patois du midi*. Rev. soc. de Géog. commerciale de Bordeaux. 1913, p. 166-185 et 208-227.
- TOURTOULON (de) et BRINGUIER. — *Rapport sur la limite géographique de la langue d'oc et d'oïl*. Arch. mission scientifique et littéraire, 3^e série, T. III, Paris, 1875, p. 567.

VII. — Ouvrages historiques.

- ANDRIEU (J.). — *Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais*. Paris, Picard, 1893, 2 tomes, in-8°.
- BARTHALÉS (Alfred). — *Les Sotiates, leur origine et leur histoire*. Nérac, 1881, in-12, 108 p.
- BÉMONT (Charles). — *Recueils d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII^e siècle*. Paris. Imp. Nat., 1914, 475 p.
- *Roles Gascons, 1290-1307*. Paris, Imp. Nat., 1906, 3 vol.
- BLADÉ (J. F.). — *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1893, p. 97-132.
- *Géographie historique du Sud-Ouest de la Gaule depuis la fin de la domination romaine jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine*. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1893, p. 337.
- *Le Sud-Ouest de la Gaule franque, de la création du royaume d'Aquitaine à la mort de Charlemagne*. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1894, p. 138 et 299.
- *La Vasconie cispyrénéenne jusqu'à la mort de Dagobert I^{er}*. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1890, p. 88, 161, 363.
- *L'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne de Dagobert I^{er} au comte Eudes*. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1891, p. 121, 251.
- *La fin du premier duché d'Aquitaine*. Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1892, p. 145.
- *Géographie politique du Sud-Ouest de la Gaule pendant la domination romaine*. Annales du Midi, T. V, 1893, p. 116.
- *Les Tolosates et les Bituriges-Vivisci*. Agen, 1893, 23 p.
- BOISLISLE (de) et BROTONNE (de). — *Correspondance des Contrôleurs généraux des finances avec les Intendants des provinces de 1683 à 1715*. Paris, Imp. Nat., 1898, 3 vol.
- BOUTARIC. — *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*. Paris, 1870.
- BOURG (Antoine du). — *Études sur les coutumes communales du Sud-Ouest de la France*. Paris, 1882, in-4°.
- BOUDOU DE SAINT-AMANS. — *Histoire ancienne et moderne du département de Lot-et-Garonne et essai sur les antiquités de ce département*. 3 vol. in-8°.
- CHAMARD (Dom). — *L'Aquitaine sous les derniers Mérovingiens*. Revue des Questions historiques, 1884.
- BRISSAUD (D.). — *Les Anglais en Guyenne*. Paris, 1874, in-8°.
- COUYBA (D^r L.). — *Études sur la Fronde en Agenais et ses origines*. 3 vol. Villeneuve-sur-Lot, 1901.
- *La misère en Agenais de 1600 à 1629 et la grande famine de 1630-1631*. Villeneuve-sur-Lot, 1902, 176 p.

- *La peste en Agenais au XVII^e siècle*. Villeneuve-sur-Lot, 1905, in-8°, 391 p.
- DESJARDINS (Ernest). — *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*. Paris, 1876, 3 vol.
- DEVALS. — *Histoire de Montauban sous la domination anglaise et jusqu'à sa réunion à la couronne de France*. Montauban, Rethoré, 1843, in-8° de 80 pp.
- *Étude sur la topographie d'une partie de l'arrondissement de Castel-Sarrasin pendant la période mérovingienne*. Montauban, 1872, in-8° de 61 pp.
- *Étude historique et archéologique sur le Tarn-et-Garonne*. Caen, 1866, 184 p.
- *Répertoire archéologique du Tarn-et-Garonne*. Bull. archéologique du Tarn-et-Garonne, 1872.
- DURENGUES (Abbé). — *La misère dans l'Agenais en 1776*. Agen, 1895, 31 p.
- *Pouillé historique du diocèse d'Agen pour l'année 1789*. Agen, 1903.
- FORESTIÉ (Ed.). — *La vie rurale et l'agriculture au XIV^e siècle dans le Sud-Ouest de la France*. Recueil soc. des sc. belles-lettres et arts du Tarn-et-Garonne. 1886, p. 159-193.
- FOURASTIÉ. — *Cahiers des doléances de la sénéchaussée de Cahors pour les États-Généraux de 1789*. Cahors, 1908, 383 pp.
- FROISSART. — *Les Chroniques*. On trouve beaucoup de détails sur la vie en Aquitaine notamment dans le T. IV, chap. DLXV, p. 441 et sq. de l'édition de M. Buchon.
- GALABERT (Abbé). — *Le repeuplement du Bas-Quercy après la guerre de Cent Ans*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne. 1881, p. 198-212.
- *L'état social dans le Tarn-et-Garonne au début de la Guerre de Cent Ans*. La Réforme sociale. 1896, 13 p.
- *Les Salvatats au Moyen Age*. La Réforme sociale. 1903, 16 pp.
- GEOFFROY. — *Les Anglais en Guyenne*. Revue des Deux Mondes. 15 avril 1875.
- JORET (Ch.). — *Correspondance inédite du Maréchal de Monrevel, gouverneur de Guyenne avec Basville, intendant du Languedoc*. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. 1879, p. 86.
- JULLIAN (Camille). — *Ausone et Bordeaux*. Paris, 1893, 172 pp.
- *Histoire de Bordeaux*. Bordeaux, 1895, 797 pp.
- E. L. (Labat D^r). — *Notes sur une famille bourgeoise en Gascogne au XVIII^e siècle*. Lyon, 1908.
- LACOSTE (Guillaume). — *Histoire générale de la province de Quercy*. Cahors, 1883, 4 vol.
- LATOUCHE (Robert). — *La vie en Bas-Quercy du XIV^e au XVIII^e siècle*. Toulouse, 1923, 520 pp.
- LAVAL (E.). — *Les chartes et coutumes du Bas-Quercy octroyées par Alphonse de Poitiers*. Paris, 1915.

- LHÉRITIER (Michel). — *Tourny* (1695-1760). Paris, Alcan, 2 vol. Le T. II se rapporte à l'administration de Tourny comme intendant de Bordeaux.
- LA MOIGNON DE BASVILLE, intendant de Languedoc en 1698. Mémoire pour servir à l'histoire du Languedoc. 1 vol. in-12, 1736.
- MASSIP (Lucien). — *Émigrations des Rouergats en Agenais à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1909, p. 308.
- MARION (M). — *L'impôt sur le revenu au XVIII^e siècle principalement en Guyenne*. Toulouse, 1902.
- MOISANT (J.). — *Le Prince Noir en Aquitaine*. Paris, 1894.
- MOLINIER. — *Mémoire sur l'administration de Saint Louis et d'Alfonse de Poitiers*. T. VII. de la nouvelle édition de l'Histoire du Languedoc des Bénédictins. 1880 (très important pour l'étude des bastides du Sud-Ouest).
- MOMMEJA. — *L'oppidum des Nitiobriges*. 68^e Congrès. arch. de France. Agen, 1901.
- MONTLUC (Blaise de). — *Les Commentaires*, édités par P. Courteault. Paris, Picard, 1911. 2 vol.
- MOULENQ (F.). — *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. Diocèses, abbayes, chapitres, commanderies, églises, seigneuries, etc.* Montauban, 1874, 4 vol. in-8^o.
- MONDENARD (A. de). — *Études sur l'Ancien Régime. Nos cahiers de 1789. Cahiers de l'Agenais*. Villeneuve-sur-Lot. 1889, in-8^o.
- QUEYRON (Ph.). — *La Gavacherie de Monségur*. Revue Agenais. 1907, pp. 323-339, pp. 936-996.
- SAMAZEUILH (J. F.). — *Histoire de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais*. Auch, 1846-47. 2 vol. in-8^o.
- THOLIN (G.). — *Cahiers des doléances du Tiers État du pays d'Agenais aux États-Généraux. (1558, 1614, 1649, 1789)*. Textes accompagnés de notes et de commentaires. Paris, Picard, 1885, gr. in-8^o.
- *Des tailles et impositions au pays d'Agenais pendant le XVI^e siècle jusqu'aux réformes de Sully* Rec. soc. agric. sciences et arts d'Agen. 1875, p. 91.
- *Bastides du département de Lot-et-Garonne*. Cong. arch. de la France. Agen, 1874, p. 179-202.
- VERNEILH-PUYRAZEAU (G. de). — *Histoire politique et statistique de l'Aquitaine*. Paris (1822-1843). 3 vol.

Aux ARCHIVES NATIONALES, on consultera :

- | | |
|----------------------------|---|
| ¹² 556 | sur la fabrication des toiles à Agen. |
| F ¹² 1407 | sur les étoffes d'Agen. |
| F ¹² 1377 | sur la draperie en Guyenne. |
| F ¹² 1338 et 39 | sur la filature de Marmande et de Montpazier. |
| F ¹² 1378 | sur la draperie de Montauban. |
| F ¹² 552 à 59 | sur les manufactures dans la généralité de Montauban. |

- F¹² 1436 sur l'industrie de la soie à Montauban.
 F¹² 655 H mémoire sur le pastel.
 F¹² registre 32 commerce de la généralité de Montauban.
 G¹ 80 mémoire sur la fabrication des toiles.

Mémoire concernant la généralité de Montauban dressé en 1698, par M. LE PELLETIER DE LA HOUSSAYE, lors intendant de la même généralité. Arch. Nat. H. 1588. 34-35.

Mémoire concernant la généralité de Bordeaux, dressé en 1698 par LAMOIGNON DE COURSON. Arch. Nat. H. 1588¹⁵ et M M 989 Ms.

Mémoire historique sur la généralité de Montauban, 1713. Bibl. de Cahors, n° 39.

Calendrier historique de la Généralité de Montauban, 1789, in-32, 255 p.

VIII. — Monographies historiques.

ALIS (Abbé R. L.). — *Histoire de la ville et baronnie de Sainte-Bazeille*. Agen, 1892.

— *Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours*. Agen, 1895, 564 pp.

AUDIERNE (Abbé). — *Notice sur l'abbaye de Cadouin, son église et ses cloîtres*. Périgueux, 1840, 34 pp.

BABINET DE RANCOGNE et MOULENQ. — *Le livre juratoire de Beaumont-de-Lomagne, cartulaire d'une bastide de Gascogne*. Montauban, 1888, 276 pp.

BASTIDE (Louis-Ch.). *Laparade*. Paris, 1910.

BAUDEL (Ernest). — *Une évolution de ville. Cahors en Quercy*. Cahors, 1928, 124 pp.

BOUYSSY (J. J. Oscar). — *Notice historique sur la ville de Castillonnès*. Villeneuve-sur-Lot, 1875, 119 pp.

CAMPAGNE (Maurice). — *Notes et documents sur les paroisses de Saint-Pierre de Nogaret et Saint-Martin de Bistauzac*. Bergerac, 1902, 85 pp.

CASSANY-MAZET (Auguste). — *Histoire de Villeneuve-sur-Lot depuis sa fondation jusqu'à 1789*. Agen, 1837, in-8°.

CORNELIS DE WIT. *Monographie d'une commune rurale du Lot-et-Garonne à la fin du XIX^e siècle (Laparade)*. Agen, 1890.

DARNALT (Jean). — *Antiquités de la ville d'Agen et du païs d'Agenois*. Agen, 1606, in-12.

DAUX. — *Notice sur Septfonds en Quercy*. Montauban, 1900, 73 pp.

DEVALS. — *Études historiques sur la ville de Montauban*. Montauban, Forestié, 1846, in-8°.

— *Histoire de la ville de Montauban*. Montauban, 1855, de 439 pp. in-8°.

— *Montricoux*. Toulouse, 1864, 43 pp.

- DONAT (Jean). — *Une commune rurale à la fin de l'Ancien Régime : Larrazet. Documents sur l'histoire économique de la Révolution française. Comité du Tarn-et-Garonne. Montauban, Forestié, 1926, 297 pp.*
- DROUYN (Léo). — *Coutumes de Gontaud en Agenais. Arch. hist. de la Gironde, t. VII, p. 41.*
- DUBOURG (Abbé P.). — *Monographie ou histoire du prieuré et de la ville de Layrac depuis le XI^e siècle jusqu'au XIX^e siècle. Agen, 1896, 719 pp.*
— *Histoire de Damazan depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours. Villeneuve-sur-Lot, 1911, 681 pp.*
— *Monographie de Coudecoste. Agen, 1901, 440 pp.*
- DUPIN. — *Notice historique et statistique sur La Réole. La Réole, 1839, 338 pp.*
- GALABERT (Abbé Firmin). — *Coup d'œil sur la ville de Saint-Antonin au XIV^e et XV^e siècles. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne. 1881, p. 60-64.*
— *Monographie d'Aucamville. Montauban, 1890.*
— *Réalville, bastide royal. Montauban, 1896.*
— *Montpezat-de-Quercy. Saint-Dizier, 1918, 254 pp.*
- GALABERT et BOSCUS (Louis). — *La Ville de Caussade, ses vicomtes, ses barons. Montauban, 1908, 426 pp.*
- GAUBAN (Octave). — *Histoire de La Réole : Notice sur les cantons de l'arrondissement. La Réole, 1873, 622 pp.*
- GERBEAU (Abbé). — *Essai historique sur la baronnie de Pujols en Agenais. Agen, 1891, 548 pp.*
- GIDEL (Georges de). — *Histoire de Tonneins. Tonneins, 1922, 164 pp.*
- GUIGNARD (Fernand). — *Histoire de Castillon (Dordogne), l'une des filleules de Bordeaux, et de la région castillonnaise depuis les origines jusqu'à 1870. Paris, Lelièvre, 1912, in-8°. xxv+577 pp.*
- IMBART DE LA TOUR. — *Les coutumes de La Réole. Ann. de la Faculté des Lettres de Bordeaux. 1893, p. 221.*
- LABENAZIE. — *Histoire de la ville d'Agen. Agen, 1888, 2 vol. in-8°.*
- LABOUCHE (Commandant). — *Laugnac en Agenais. Agen, 1926, 65 p. in-8°.*
- LAGARDE. — *Notice historique de la ville de Tonneins. Agen, 1882, in-8°, 236 pp.*
- LAGRÈZE-FOSSAT (A.). — *La ville, les vicomtes et la coutume d'Auvillar. Montauban, 1868, in-8°, 254 pp.*
— *Études historiques sur Moissac. Paris, 1870-74. 3 vol.*
- LARRONDO (Abbé). — *Monographie de la commune de Merville (Haute Garonne) Soc. des Agriculteurs de France. Monographies communales. Lille, 1898, pp. 51-174.*
- LATOUCHE. — *Saint-Antonin ; pages d'histoire. Montauban, 1913, in-16, 92 pp.*

- LEBRET (Henri). — *Histoire de la ville de Montauban*. Montauban, 1668. 2 vol. in-8°, rééditée en 1841.
- *Récit de ce qu'a été et de ce qu'est présentement Montauban. Promenades à travers la généralité de Montauban*. Montauban, 1701, 56 pp.
- LESTRADE (P.). — *Monographie de Montauban*. Soc. de Géographie commerciale de Bordeaux. 1894, p. 1.
- *Monographie de Malause (Tarn-et-Garonne)*. Soc. de Géographie commerciale de Bordeaux, 1898, p. 113.
- LIMAYRAC (L.). — *Étude sur le Moyen Age. Notice d'une commune et d'une baronnie du Quercy. Castelnau-de-Montratier*. Cahors, Girma, 1885, 654 pp., gr. in-8°.
- MARBOUTIN (Abbé). — *Le Prieuré du Paravis ; ordre de Fontevrault*. Agen, 1924, gr. in-8° 234 pp.
- MASSIP (Lucien). — *Histoire de la ville et des seigneurs de Cancon en Agenais depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*. Agen, 1891, 255 pp.
- MAUBOURGUET. — *Le cartulaire de l'abbaye de Cadouin, précédé de notes sur l'histoire économique du Périgord méridional à l'époque féodale*. Cahors, 1926, in-8°, LIV+114 p.
- MAURIN (Jean). — *Petite histoire de Meilhan*. Agen, 1910, 88 pp.
- MAZERET (Pierre). — *Monographie de la commune de Lévigac (Lot-et-Garonne)*. Agen, 1913, 38 pp.
- *Une ville de l'Agenais : Serignac -en-Brulhois*. Agen, 1919, 126 pp.
- MOUILLÉ (Amédée). — *Coutumes de Layrac*. Rec. soc. agriculture d'Agen. 1860, p. 389-434.
- REBOUIS (Hippolyte). — *Coutumes de Clermont-Dessus*. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger, 1881, 62 pp.
- TAILLEFER (Abbé). — *Lauzerte. Essai historique*. Montauban, 1902, in-8°.
- *Une page de statistique. État civil de Lauzerte*. Montauban, 1909, 14 pp.
- *Les coutumes de Montcuq*. Cahors, 1912, 48 pp.
- TAMIZEY DE LAROQUE. — *Notice sur la ville de Marmande*. 1872, in-8°.
- TESTUT. — *La bastide de Beaumont-en-Périgord*. Bordeaux, 1920. 2 vol.
- TRUTAT (E.). — *Vallée inférieure de l'Aveyron ; étude historique et archéologique*. Bull. arch. du Tarn-et-Garonne, 1881, pp. 13-34 et 101-137.
- VEILHON (Alfred). — *Recherches historiques et statistiques sur la commune de Cocumont*. Marmande, in-8°, 1911, 326 pp.
- VIGIÉ. — *La châellenie de Belvès*. Périgueux, 1902.

IX. — Climat.

Annales de l'Observatoire de Bordeaux.

Observations annuelles de la Commission météorologique de Tarn-et-Garonne. Montauban.

- ANGOT (Alfred). — *Régime pluviométrique de la France. Régions du Sud-Ouest et du Sud de la France*. Ann. de Géographie. 1919, pp. 1 à 27 et Ann. Bureau central météorologique, t. I, 1912.
- CLOS (D.). — *Deux longues séries d'observations météorologiques dans le pays toulousain*. Mémoire académie des Sciences de Toulouse, 1896, 41 p.
- DAUZIÈRE (C.). — *Observations nouvelles sur les orages dans les Pyrénées et le Sud-Ouest de la France*. 62^e Congrès des sociétés savantes à Paris. 1929.
- GRANAT. — *Le Climat de l'Agenais au XVIII^e siècle*. Rev. de l'Agenais, 1916-1917 et 1923.
- MARCHAND. — *Les vents dans le Sud-Ouest et le Sud de la France. Le vent d'autan*. Bull. de l'Observatoire Carlier d'Orthez. 1902.
- MARTONNE (E. de). — *Contribution à l'étude du vent d'autan*. Bull. soc. languedoc. de géographie 1909.
- LAZERGES (P.). — *Météorologie toulousaine*. A. F. A. S. Toulouse, 1887, p. 1065.
- RAULIN (V.). — *Mémoire sur les observations pluviométriques dans le Sud-Ouest*. Actes de l'Académie de Bordeaux, 1863, 1864, 1871.
- SERRET (J.). — *Notice sur les hivers rigoureux dans l'Agenais depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Agen, 1868, in-8^o.
- VIVIER (Ch.). — *Étude sur la climatologie de l'Agenais*, 1930, 7 pp.

X. — Flore.

- ARRONDEAU (E. T.). — *Flore Toulousaine ou catalogue des plantes qui croissent spontanément ou qui sont cultivées en grand aux environs de Toulouse*. Toulouse, Grimet, 1855, in-12.
- BARON. — *Flore des départements méridionaux de la France et principalement de celui de Tarn-et-Garonne, ou description des plantes qui croissent naturellement et de celles qu'on cultive dans les jardins*. Montauban Crosilhes, 1823, in-8^o.
- BRAUN-BLANQUET (J.). — *L'origine et le développement des flores dans le Massif Central de la France*. Paris, 1923.
- CHAUBARD. — *Flore du bassin de la Garonne*. 1854.
- DEBEAUX (J. O.). — *Révision de la flore agenaïse suivie de la flore du Lot-et-Garonne*. Paris, 1898, 636 pp.
- DOUMERC (J.). — *Faune et Flore du Tarn-et-Garonne*. Montauban, 1902, 14 pp.
- GATÉREAU. — *Description des plantes qui croissent aux environs de Montauban, ou qu'on cultive dans les jardins, rangées d'après la méthode sexuelle, avec l'indication du lieu où elles viennent, et les vertus principales des usuelles*. Montauban, 1789, in-8^o.
- LAGRÈZE-FOSSAT. — *Notice géologico-botanique sur l'arrondissement de Moissac*. 1838.
- *Flore de Tarn-et-Garonne ou description des plantes vasculaires qui croissent spontanément dans ce département*. Montauban, Rethoré, 1847, in-8^o.

- NOULET (J. B.). — *Flore du bassin Sous-Pyrénéen ou description des plantes qui croissent naturellement dans cette circonscription géologique avec l'indication spéciale des espèces qui se trouvent aux environs de Toulouse.* Toulouse, Paya, 1837, in-8°.
- SAINT-AMANS (de). — *Flore Agenaise ou description méthodique des plantes observées dans le département de Lot-et-Garonne et dans quelques parties des départements voisins.* Agen, Noubel, 1821, in-8°.

XI. — Agriculture.

- AFFRE (Édouard). — *De l'histoire et de l'évolution de la race bovine limousine.* Paris, Lavauzelle, 1927. 174 pp.
- ALICOT (E.). — *L'agriculture dans la plaine de Tarbes.* Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, p. 191.
- BARENNE (Jean). — *La viticulture en Bordelais au Moyen Age.* Position de thèse de l'école des Chartes pour 1910. Abbeville, 1910, 8 pp.
- *Viticulture et vinification en Bordelais au Moyen Age.* Bordeaux, 1912. in-8°.
- BARTAYRÉS. — *Statistique agricole du département de Lot-et-Garonne.* Rec. soc. Agriculture d'Agen, 1856, pp. 77-95.
- BAUDRILLART (Henri). — *La population agricole de la France 3^e série. La population du Midi.* Paris, Guillaumin, 1893, 654 pp.
- BERNÈS (Julien). — *L'oignon et l'ail dans la vallée de la Garonne.* Paris, Vermorel, 1920.
- BEURET et BRUNET. — *Étude géologique, agricole et économique du département de la Dordogne.* Ann. Institut national agronomique. 1891-92, pp. 61-190.
- BIREAUD (H.). — *L'aptitude laitière de la race bovine garonnaise.* Bordeaux, Cadoret, 1928, in-8°, 72 pp. 7 phot.
- BOISVERT. — *L'Agriculture dans le Lot-et-Garonne.* Tonneins, 1897, 130 pp.
- BRUGUIÈRE (Louis). — *Le prunier en France et à l'étranger, sa culture, préparation de la prune et commerce.* Paris, 1895, 209 pp.
- BRUNET (P. A.). — *Culture pratique du tabac et des principales plantes sarclées dans le Sud-Ouest.* Agen, 1875, in-8°.
- BRUNON (H.). — *La race de Salers.* Aurillac, 1927, 94 pp.
- BUFFAULT (Pierre). — *Notice historique sur la forêt du Mas-d'Agenais.* Revue de l'Agenais, 1930, pp. 174.
- CARAVEN-CACHIN. — *Ampélographie du Tarn.* Castres, 1879.
- *Études sur les prairies et les plantes fourragères du Tarn.* Castres, 1878.
- *Les plantes nouvelles du Tarn.* Paris, 1892.
- CARLES (D^r P.). — *La prune et les pruneaux d'Agen.* Bordeaux, 1918, 14 pp.

- CASSAIGNEAU (Émile). *Étude de la race bovine du Quercy*. Lyon, Bosc et Rion, 1928, in-8°, 73 pp.
- CHÉRAU (Gaston). — *La despélouquero* (roman). Plon, 1924.
- COMBES (Anacharsis). — *Proverbes agricoles du Sud-Ouest*. Annuaire du Tarn, 1856, et Paris, 1843, 70 p.
- CONNORD (A.). — *Les forêts du Périgord*. La Bessède. L'Écho forestier, mai 1930.
- CROS (L. J. F.). — *La race ovine des causses du Lot*. Cahors, 1926. 53 pp.
- CUZACQ. — *Introduction du maïs dans les Basses-Pyrénées et les Landes*. Bull. soc. des sciences et arts de Bayonne, 1902, pp. 193-206.
- DALIDOU. — *Notice sur la culture du tabac en Guyenne avant 1789*. Mémoires des Manufactures de l'État. 1877.
- DAUGREILH (Camille). — *La race bovine bazadaise*. Toulouse, 1929, 79 pp.
- DEJEAN. — *Les races bovines de la Gironde*. Toulouse, 1926, 68 pp.
- DUBURGUA. — *Mémoire théorique et pratique sur la culture du tabac*. Aiguillon, 1805, 136 pp.
- DUPONT (M.). — *Description des races et variétés de bestiaux. Historique et appréciation des méthodes qui ont été employées pour leur amélioration*. Actes de l'Académie de Bordeaux, 1897, in-8°, 88 pp.
- DUPRAT. — *Détails sur l'agriculture du Lot-et-Garonne suivis de la nomenclature des termes techniques agricoles usités dans ce département*. Annales de la République française. T. V, Paris, an VII, pp. 344-358.
- E. J. — *L'agriculture tarnaise au XVIII^e siècle*. Revue du Tarn, 1877.
- FABRE (J. A.). *De l'état actuel de la culture du tabac en Lot-et-Garonne et de la nécessité de remédier à ses souffrances*. Paris, 1842, 29 pp.
- FAUCHER (Daniel). — *Le maïs en France*. Annales de Géographie. Mars 1931.
- GANDILHON (Alfred). — *Notes sur l'état de la propriété à Moissac avant 1789*. Montauban, 1906, 12 pp.
- GOUIN (Raoul). — *La race bovine bordelaise*. Revue de Zootechnie. Janv. 1923.
- GOUX. — *Du Commerce de bêtes bovines dans la vallée de la Garonne*. Rec. soc. agric. Agen, 1854, pp. 71-85.
- GRANAT (O.). — *La crise de la viticulture et les moyens d'y remédier tout spécialement en Lot-et-Garonne*. Agen, 1907, 12 pp.
- *Essai d'histoire économique. Le livre d'Or de la vigne en Agenais et Lot-et-Garonne pendant deux siècles, depuis l'hiver 1709 jusqu'en 1908*. Agen, 1908, 218 pp.
- *Pour ou contre le monopole des tabacs. La ferme royale en Agenais. Étude historique sur la première période de la culture du tabac de 1600 à 1720*. Agen, (1926), 95 pp.
- HARLÉ (V. P.). — *Les Padouens du Bordelais*. Bordeaux, Cadoret, 1910.

- JORET (Maurice). — *Histoire d'une forêt. Le bois de Saint-Vincent du Mas-d'Agenais*. Revue de l'Agenais, 1930, pp. 49-61.
- LAGRÈZE-FOSSAT. — *De l'assainissement des terres dans le bassin de la Garonne*, in-8°, 1845.
- LAMOTHE (L. de). — *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*. Périgueux, 1880, in-8°.
- LARUE (Pierre). — *Le Quercy. Aperçu agronomique sur le département du Lot*. Toulouse, 1906, 22 pp.
- MAHOUX. — *L'Agriculture du Lot-et-Garonne*. Bordeaux, 1926.
- DE MALAFOSSE. — *Étude agricole sur le département de la Haute-Garonne en 1904*. Toulouse, 1904, in-8°, 78 pp.
- MALVEZIN (Frantz). — *Histoire de la vigne et du vin en Aquitaine*. Bordeaux, 1919, 321 pp.
- MARION (Marcel). — *État des classes rurales au XVIII^e siècle dans la généralité de Bordeaux*. Paris, Picard, 1902, 123 pp.
- MAURY. — *Histoire des anciennes forêts de la Gaule et de l'ancienne France*. Paris, 1850.
- MENGAUD (P.). — *Étude sur les boubènes du pays toulousain*. Toulouse, 1924, pp. 36 et 40.
- MOREAU. — *La production du chasselas doré dans le bassin de la Garonne*. Vie agricole et rurale du 27 sept. 1924.
- MOUTARD (Guy de). — *Sur la culture du prunier d'Agen*. A. F. A. S. Bordeaux, 1923.
- PETIT-LAFFITTE (Auguste). — *Études sur le prunier et sur la préparation de son fruit faites dans le Lot-et-Garonne*. Bordeaux, 1848, 108 pp.
- PLESSIS DE GRENEDAN (J. du). — *Géographie agricole*. Paris, Masson, 1903, 424 pp.
- PRESSEQ (A.). — *Manuel d'agriculture approprié au département du Tarn-et-Garonne*. Montauban, 1875, 336 pp.
- REY (Émile). — *L'agriculture progressive dans le Lot*. Cahors, 1908, 191 pp. — *Études-agrologiques des principaux terrains du Lot*. 1889, in-8, 119 p.
- RICHEPREY (H. de). — *Description des diverses qualités des sols de la Haute Guyenne*, présentée à l'administration de la Haute Guyenne, 1 vol., in-8° s. d. (vers 1784). Montauban XX + 379 p.
- RIOL (J. L.). — *Le vignoble de Gaillac, depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, Amat, 1913, in-8°, 388 pp.
- RISLER (Eugène). — *Géologie agricole*. 4 vol. Paris, Berger-Levrault, 1895.
- ROZEC (A. de). — *Manuel d'agriculture approprié au département du Lot-et-Garonne*. Agen, 1873, 251 pp.
- SAPORTA (A. de). — *La vigne et le vin dans le Midi de la France*. Paris, Baillière, 1894, 206 pp.

- SÉMICHON (Eugène). — *L'exploitation des bovidés dans le Midi de la France*. Carcassonne, 1921, 163 pp.
- TAUPIAC (Louis). — *Statistique agricole de l'arrondissement de Castelsarrasin*. Montauban, 1868, 332 pp.
- THÉRON DE MONTAGÉ (M.). — *L'Agriculture et les classes rurales dans le pays toulousain depuis le milieu du dix-huitième siècle*. Paris, Toulouse, 1869, in-8°, 682 pp.
- *L'Agriculture au pays toulousain depuis le dernier Congrès*. A. F. A. S. Toulouse, 1910, T. I, pp. 320-339.
- TUZET (Henri). — *La culture fruitière commerciale dans le Sud-Ouest*. Bordeaux, 1917, 16 pp.
- VASSILIÈRE. — *Monographie agricole de la Gironde*. Ministère agriculture, 1898, 73 pp.
- VIVENS (Chevalier de). — *Observations sur divers moyens de soutenir et d'encourager l'agriculture principalement en Guienne*, 1759, 2 vol.
- La Statistique agricole de 1814*. Ministère Instruction publique. Comité des Travaux historiques. Paris, Rieder, 1914, 579 pp.
- Agriculture française*, par MM. les inspecteurs de l'agriculture publiée d'après les ordres de M. le Ministre.
Département de la Haute-Garonne, Paris, Imp. Nat. 1843, 2 vol.
Département du Tarn Paris, Imp. Nat. 1844, 484 pp.
- Statistique de la France. Agriculture. Résultats généraux de l'enquête de 1862*. Strasbourg, 1868.
- Les primes d'honneur*. Paris, Imp. Nat. 1872. *Notice sur le Tarn-et-Garonne*, pp. 457 à 488.
- Ministère Agriculture. *Enquête agricole de 1882*. Paris, Berger, Levrault, 1887
- Ministère Agriculture. *Notice sur le commerce des produits agricoles*. Paris. Imp. Nat. 1906-1908, 2 vol.
- Ministère Agriculture. *Enquête sur les salaires agricoles*. Paris, Imp. Nat. 1912.
- Premier Congrès commercial du raisin de table tenu à Agen les 24 et 25 août 1925. *Mémoires et comptes-rendus*. Paris, 1, Place Valhubert, 1925, 355 pp.
- Premier Congrès commercial de la prune et du pruneau tenu à Agen les 29 et 30 août 1927. *Mémoires et comptes-rendus*. Paris, 1, Place Valhubert, 1929, 456 pp.
- L'Agriculture du Tarn-et-Garonne*. Annales de l'Office agricole régional de Sud-Ouest. Bordeaux, 1929, 234 pp.
- Aux ARCHIVES NATIONALES, on consultera spécialement :
- | | |
|----------------------------|----------------------------------|
| F ¹⁰ 349 | plantes tinctoriales. |
| F ¹⁰ 414 et 279 | chanvre et lin. |
| F ¹⁰ 509-511 | bétail. |
| F ¹⁰ 221 | défrichements en Lot-et-Garonne. |

- F¹⁰ 437 vins de Bordeaux.
 F¹⁰ 428 et 29 le mûrier
 F¹⁰ 430 le maïs.
 G¹ 106 et F¹⁰ 215-216 le tabac.

XII. — Usages et coutumes.

- Usages locaux du département du Lot-et-Garonne.* Agen, 1912, 100 pp.
Usages locaux du canton de Moissac. Moissac, 1894, 40 pp.
Usages locaux existant dans le département du Tarn. Albi, 1886, 210 p.
Recueil des usages locaux du canton de Saint-Nicolas-de-la-Grave. Montauban, 1914, 56 pp.
 BELLECOMBE (M^{lle} de). — *Les Denis ; une famille bourgeoise de l'Agenais aux XVII^e et XVIII^e siècles.* Paris, 1894, in-8.
 CLAUSSADE (Amédée). — *Usages locaux du département du Tarn,* 1843.
 CROZES (Hippolyte). — *Usages locaux du Tarn,* 1871.
 DAUGÉ (C.). — *Le mariage et la famille en Gascogne.* Bull. de la société de Borda. Dax, 1924.
 DONNADIEU. — *Usages locaux du Tarn-et-Garonne.* Montauban, 1905.
 LATOUCHE. — *Mesures et poids employés dans le Bas-Quercy.* Annales du Midi, 1923.
 PARISSET (M. F.). — *Économie rurale, mœurs et usages du Lauragais.* Paris, 1867, in-8^o.
 RUCK. — *Système légal des poids et mesures comparé aux anciennes mesures du département du Tarn-et-Garonne.* Montauban, 1838.

XIII. — Les industries et le commerce.

- BALLOT (Charles). — *L'introduction du machinisme dans l'industrie française.* Paris, Rieder, 1923, 575 pp.
 BOISSONNADE (P.). — *La production et le commerce des céréales, des vins et des eaux-de-vie en Languedoc dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.* Annales du Midi, 1905, pp. 329-360.
 COMMUNAY (A.). — *Mémoire de M. d'Orgemont sur les manufactures et le Commerce de l'Agenais et du Condomois en 1762.* Revue de l'Agenais, 1890, pp. 377-404.
 — *Les grands négociants Bordelais au XVIII^e siècle.* Bordeaux, 1892.
 COSME (Léon). — *L'industrie et le commerce de Guyenne sous Louis XVI. Journal de tournée de François de Paul Latapie, inspecteur des manufactures en 1788.* Arch. hist. de la Gironde, 1903, pp. 321-503 et 1920-21, pp. 135-168 et 1921-22, pp. 125-182.

- FORESTIÉ (E.). — *Coup d'œil sur l'art céramique dans le Tarn-et-Garonne depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours*. Paris, Plon, 1881, in-8°, 116 pp.
- *Les anciennes faïenceries de Montauban, Ardu, Nègrepelisse, Auwillar, Bressols, Beaumont, etc. (Tarn-et-Garonne)*. Montauban, 1929, in-8° de 224 pp. br.
- *Notice historique sur la fabrication des draps à Montauban du XIV^e siècle à nos jours*. Montauban, 1883, in-8° de 67 pp.
- *Les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV^e siècle, publiés et annotés pour la société historique de Gascogne*. Paris, Champion, 1890-94, 3 vol. gr. in-8 br.
- GEBELIN. — *Une industrie du Bas-Quercy : Le chapeau de paille de Septfonds et de Caussade*. Bull. soc. Géog. comm. Bordeaux, 1895, pp. 481-96.
- GIRARD (A.). — *L'industrie et le commerce dans le pays toulousain*. A. F. A. S. Toulouse, 1910. T. I, pp. 305, 319.
- GRANAT (O.). — *La draperie à Castres (au XVII^e siècle)*. Annales du Midi, 1899, 45 pp.
- *Essai sur le Commerce dans un canton de l'Agenais au XVII^e siècle d'après le livre de compte et de raison de Hugues Morio, marchand de Montaigut-en-Agenais, aujourd'hui Montaigut-de-Quercy, 1648-1654*. Revue de l'Agenais, 1901, pp. 425-440.
- *Étude sur l'industrie d'Agen avant 1789 : Les artisans agenais sous l'ancien Régime, 1691-1791*. Revue de l'Agenais, 1903, pp. 288-314, 401-419, 494-506.
- *La manufacture des toiles à voiles d'Agen. (1764-18..)*. Revue de l'Agenais, 1902, pp. 314-327, (466-484).
- *La politique économique des intendants de Guyenne au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1907, pp. 184-192, 237-245.
- *Étude critique sur l'état économique de la sénéchaussée d'Agenais au début du XVIII^e siècle. 1709-1715*. Revue de l'Agenais, 1916, pp. 196-209.
- GUÉNOT. — *Le commerce du pastel à Toulouse et Rouen au XV^e siècle*. Congrès national des sociétés françaises de géographie. Rouen. 1903, p. 285.
- JORET (Maurice). — *Le Mas d'Agenais et ses relations avec l'Amérique au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1913, pp. 153-182.
- LAFONT (Ernest). — *Joseph-Léonard, bourgeois et marchand de Puymirol au XVII^e siècle*. Agen, 1922, 26 pp.
- MALVEZIN (Théophile). — *Histoire du Commerce de Bordeaux*. Bordeaux, 1892, 4 vol.
- MICHEL (Francisque). — *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux*. Bordeaux, 1889, 2 vol.
- PORTAL (Ch.). — *Documents sur le commerce des draps à Lavaur au XVI^e siècle*. Arch. hist. d'Albigois, 1915, 121 p.
- RICHTER (E.). — *Voyage d'un cadet de Gascogne aux Isles du Vent et sous le Vent (1767-1769)*. Bull. soc. royale de géographie d'Anvers 1925. T. XLV, p. 175-243.

Annuaire industriel et commercial du Tarn. Laines, textiles, cuirs, peaux. Edition 1923 comprenant : 1^o Historique de l'industrie de la laine et de la peau dans le Tarn ; 2^o Liste alphabétique par ville des noms et adresses des négociants et industriels ; 3^o Classement par corporation de ces maisons. Édité par le journal *Les laines et cuirs*. Mazamet et Castres, in-8°, 162 p.

L'importation des fruits et primeurs en Grande Bretagne. Ministère du Commerce et de l'Industrie. Office national du Commerce extérieur, 1922, 16 p.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU LOT, C. 568.

Année 1706. — État des manufactures de draps et autres étoffes de laine de la Généralité, les lieux des manufactures, la nature des étoffes, le nombre des métiers, le nombre des fabricants, le nombre des pièces fabriquées.

Année 1724. — Procès-verbaux de la visite par l'inspecteur Lepage des manufactures de Montauban, Négrepelisse, Caussade, Réalville, Saint-Antonin, Puy-La Roque, Montpezat, Castelnau-Montratier.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU LOT, C. 365.

Année 1751. — Mémoire sur l'état des manufactures de la Généralité de Montauban.

XIV. — Les Rivières.

ANDRÉOSSY (Général). — *Histoire du Canal du Midi, ou canal de Languedoc, considéré sous les rapports d'invention, d'art, d'administration, d'irrigation et dans ses relations avec les étangs de l'intérieur des terres qui l'avoisinent.* Paris, Crapelet, 1804, 2 vol. in-4°, 526 p.

ARAGNOL. — *La navigabilité du Lot.* Ligue fluviale. Cong. de Bordeaux, 1922, p. 157-160.

ASTRE (G.). — *Les inondations de Mars 1930 dans le Sud-Ouest de la France et leurs conditions géologiques.* Travaux du laboratoire forestier de Toulouse, T. I, p. 14, et Bull. de la Soc. d'Hist. Nat. de Toulouse, 1930, p. 223-236.

AUTESSERRE. — *L'aménagement du Lot.* Cahors, 1901. 45 p.

BARRON (Louis). — *Les fleuves de France. La Garonne.* Paris, Laurens, 407 p.

BAUMGARTEN. — *Notice sur la portion de la Garonne qui s'étend en aval de l'embouchure du Lot dans le département de Lot-et-Garonne et sur les travaux qui y ont été exécutés de 1836 à 1847.* Paris, Carilian Gœury, 1849, in-8°, 157 p., et Annales des Ponts et Chaussées, 1898, p. 1 à 157.

BELGRAND. — *La crue de la Garonne.* Paris, Gauthier Villars, 1875. in-4°.

BOISLÈVE. — *Des moyens à employer pour une prompt amélioration des canaux du Midi et Latéral.* Congrès du Sud-Ouest navigable, Toulouse, 1913, p. 336.

- BORELL. — *Mémoire sur les travaux d'entretien et d'amélioration de la navigation de la Garonne et en général des rivières torrentielles à fond de gravier*. Ann. Ponts et Chaussées, 1836, p. 64-89.
- BRECY. — *Hydrodynamie chronologique de la Garonne ou irruption de ce fleuve dans Agen de 1424 à 1835*. Journal politique et littéraire du Lot-et-Garonne, 4 juin 1834.
- CHAMPION (Maurice). — *Les inondations en France depuis le VI^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris, Dunod, 1858-64. 6 vol. in-8° (le IV^e vol. a trait à la Garonne).
- CARAMAN (Paul). — *L'inondation d'Avril 1770 dans la Généralité de Bordeaux*. Cong. d'hist. et d'arch. d'Auch., 1910, Auch, 1910, p. 60-70.
- CHAPUT (Ch.). — *De la navigabilité de la Garonne*. V^e Congrès du Sud-Ouest navigable. Bergerac, 1906, p. 147-151.
- CHAUVET. — *La navigabilité de la Garonne fluviale et de la Baise*. Ligue fluviale. Congrès de Bordeaux, 1922, p. 75-95.
- CRAHAY DE FRANCHIMONT. — *Amélioration de la Garonne maritime et de la Garonne supérieure*. Congrès international des travaux maritimes. Paris, 1889, 41 p.
- DEIULAFOY. — *Études sur l'inondation du 23 Juin 1875*. Toulouse, 1875, in-8°.
- DORGAN (H.). — *Nouveau panorama de la Gironde et de la Garonne ou voyage historique et pittoresque sur les bateaux à vapeur*. Auch, 1845, 201 p.
- DOUGANDOS (J.) et GAUSSEN (H.). — *Les inondations de Mars 1930 dans le Sud-Ouest de la France et leurs conditions météorologiques*. Travaux du Laboratoire forestier de Toulouse, T. I, 13 p., et Bull. de la Soc. d'Hist. Nat. de Toulouse, 1930, p. 208-222.
- DOUMERC (P.). — *Les phénomènes diluviens dans les bassins de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron*. Montauban, 1882, 28 pp. in-8°.
- *État actuel de la navigabilité du canal latéral de la Garonne et du Tarn*. III^e Congrès du Sud-Ouest navigable. Narbonne, 1904.
- *La navigation du canal latéral de la Garonne et du Tarn en 1905*. IV^e Congrès du Sud-Ouest navigable. Béziers, 1905.
- *De la protection des berges et des rives de la Garonne en vue d'assurer la navigabilité du fleuve*. Congrès du Sud-Ouest navigable, Toulouse, 1913, p. 199.
- DOYEN. — *Profils en long de la Garonne et de ses affluents*. Ann. Ponts et Chaussées, 1890.
- DUFFART (Ch.). — *La Garonne navigable*. Toulouse, 1901, 24 p.
- *La navigation en Gironde d'après le Routier de P. de Garcie del Ferrande (XV^e siècle)*. Bull. Géog. historique et descriptive, 1904, p. 239-244.
- DUMAS. — *La navigation sur la Gironde à la fin de l'Ancien Régime*. Congrès du Sud-Ouest navigable. Toulouse, 1913, p. 325.
- *Mesures prises sous Louis XIV pour assurer la navigabilité de la Garonne*. Congrès du Sud-Ouest navigable, Toulouse, 1913.

- ENDRÉS. — *Réponse au Ministre des Travaux publics sur le projet de défense contre les inondations de la Garonne*. Toulouse, 1878.
- FABRE (L. A.). — *L'érosion pyrénéenne et les alluvions de la Garonne*. Annales de Géographie, 1902, p. 24-42.
- FARGUE (L.). — *Rivières à fond mobile. Études sur la Garonne*. Ann. Ponts et Chaussées, 1868, p. 34-92.
- *Relation entre le profil en long du thalweg et la forme des rives de la Garonne*. Id. 1868, p. 118.
- *Étude sur la largeur du lit moyen de la Garonne*. Id., 1882, p. 301-328.
- *Notes sur le tracé des rives de la Garonne*, Id., 1884, p. 411-431.
- *La forme du lit des rivières à fond mobile*. Paris, 1908.
- FAUCHER (D.). — *L'amélioration des canaux du Midi*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1930, p. 125.
- *Les leçons des inondations du Midi. Remèdes et précautions*. Rev. géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest. 1930, p. 492.
- FOURNIÉ (Victor). — *Amélioration des rivières navigables, torrentielles et encaissées : le Lot*. Annales des Ponts et Chaussées, 1865, p. 151-178.
- FRANCE (H. de). — *La traite foraine d'Auvillars et les transports de vins*. Bull. soc. arch. du Tarn-et-Garonne. 1911, p. 52.
- GALABERT. — *Note sur le commerce par eau dans notre pays*. Bull. soc. arch. du Tarn-et-Garonne, 1902, p. 280.
- GRANAT (O.). — *L'amélioration des voies navigables en Agenais au XVIII^e siècle*. Revue de l'Agenais, 1901, p. 14-35.
- *La promenade du Gravier, son histoire*. Agen, 1924, 212 p.
- GUÉNOT (S.). — *La navigation de la Garonne dans les temps passés*. I^{er} Congrès du Sud-Ouest navigable, Bordeaux, 1902.
- *La navigation de la Garonne dans les temps anciens*. Congrès national des soc. de géographie. Rouen, 1903, p. 209-221.
- *La Garonne, son rôle économique dans les temps anciens*. Bull. soc. de Géographie de Toulouse, 1903, p. 121-146.
- KRANTZ. — *Situation des voies navigables : Garonne. Rapport à l'Assemblée nationale*. Paris, 1874, in-4^o.
- LACROIX. — *Les inondations du Tarn*. Revue du Tarn, 1907.
- LEBLANC (G.). — *Le port de Toulouse*. Annales de géographie, 1929, p. 509-513.
- LÉCHALAS (M. C.). — *La navigation de la Garonne et du Rhône. Comparaison de ce fleuve avec la Loire*. Revue générale des sciences, 1897, p. 645-652.
- LEMIONE (G.). — *Essai sur l'hydrométrie du bassin de la Garonne*. Annales de Géographie, 1896, p. 368-385.

- LEMOINE et BABINET. — *Études et données sur l'hydrologie générale de la France au point de vue de l'annonce des crues. Bassins de la Garonne et de l'Adour.* Paris, Imprimerie nationale, 1902, 160 p.
- MALINOWSKI. — *Les inondations du Lot.* Revue de l'Agenais, 1875, p. 429-447.
- MARGERIE (E. de). — *L'étude du Profil en long des cours d'eau français.* Annales de Géographie, 1910, p. 318-342. Le réseau de la Garonne est étudié p. 331 à 342.
- MAS (F. B. de). — *Rivières à courant libre.* Paris, Béranger, 1899, 479 p.
- MONNIÉ (A.). — *Le régime du Tarn à Albi.* Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1931, p. 162-189 et 337-358.
- PARDE (M.). — *Les inondations désastreuses de mars 1930.* Ann. de Géographie 1930, p. 244-248.
- *Les inondations du bassin de la Garonne et du Languedoc en mars 1930.* Les Études rhodaniennes, 1930, p. 135-149.
- *La crue catastrophique de mars 1930 dans le Sud-Ouest de la France.* Rev. de Géog. alpine, 1930, p. 343-393.
- *La crue de 1930 dans le Sud-Ouest de la France. Genèse de la catastrophe.* Rev. Géog. des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1930, p. 363-459.
- PAYEN. — *Études sur les inondations de la Garonne.* Paris, 1867, in-4°.
- RABOT (Ch.). — *Le régime du Lot et du Tarn.* La Géographie, T. XII, 1905.
- REBSOMEN (A.). — *La Garonne et ses affluents de la rive gauche, de la Réole à Bordeaux.* Bordeaux, 1913, 304 p.
- ROSSIGNOL (Georges). — *La navigabilité de la Garonne.* Bordeaux, 1900, in-8°, 16 p.
- SALLES. — *Étude sur l'inondation du 23 Juin 1875.* Mémoire Académie des sciences, inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, 1^{re} série, T. IX, 1875.
- *Débit de la Garonne en temps d'étiage,* Toulouse, 1879.
- SERRET (J.). — *Les débordements de la Garonne et de ses affluents depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.* Agen, 1900, in-8°, 97 p.
- *Le pont de Villeneuve-sur-Lot, son origine, ses restaurations.* Agen, 1877.
- THOLIN. — *Les péages en Garonne.* Revue de l'Agenais, Juillet 1923.
- THOMAS (D^r Ph.). — *Les poissons du Tarn, d'Albi à Saint-Sulpice.* Revue du Tarn, 1880-1881.
- VIVENS (V^{te} de). — *Rapport sur l'encombrement progressif du lit de Garonne inférieur.* Bordeaux, Dupuy, 1850, in-8°.
- Congrès du Sud-Ouest navigable.* — Compte-rendu des travaux : Bordeaux, 1902 (Bordeaux, Férét, 1902) ; Toulouse, 1903 (Toulouse, Privat, 1903) ; Narbonne, 1904 (Toulouse, Privat, 1905) ; Béziers, 1905 (Toulouse, Privat, 1906) ; Bergerac, 1906 (Bergerac, Castanet, 1906).

Aménagement hydraulique de la région du Sud-Ouest. Ligue fluviale. Congrès de Bordeaux, 1921, Paris, 1922, 674 p.

Recherches sur le moyen le plus commode aux intérêts bien entendus du Trésor, de l'agriculture et du commerce, d'améliorer la navigation de Toulouse à la mer. Bordeaux, 1831, 63 p.

Service hydrométrique du bassin de la Garonne. Résumé des observations centralisées, paraît annuellement depuis 1879, Toulouse.

Règlement et instructions concernant l'amélioration des crues et l'étude du régime des rivières. Ministère des Travaux publics, Imp. Nat., 1879.

Inondations de la Garonne et moyens d'en atténuer les hauteurs. Agen, 1876, 24 p.

Canal du Midi. Pièces et mémoires tendant à prouver la nécessité de la prolongation du Canal du Midi jusques au Tarn et à démontrer les avantages qui résulteraient de sa direction vers Montauban. Montauban, an XI, 32 et 9 p.

Réplique de l'ingénieur en chef du département du Lot au dernier mémoire des maires et habitants de Moissac sur la continuation du Canal du Midi, s. d., Montauban 31 p.

Consulter dans les ARCHIVES NATIONALES :

Mémoire de l'état actuel des rivières de Garonne, par LABORIE PAILHERT, 1771, F¹⁴, 1195.

Cartons relatifs aux inondations de la Garonne et du Lot. F¹⁴ bis 7577 à 7581 et H¹ 809, 815, 886, 1003, 1089, 1093.

Cartons relatifs à la navigation

F ¹² 1512	navigation sur le Tarn
H ⁸ 939	navigation sur le Tarn
H ⁸ 940	navigation sur la Garonne
F ¹⁴ 1193 et 97	navigation sur le Dropt
F ¹⁴ 1187	navigation sur l'Aveyron
F ¹⁴ 1204	navigation sur le Lot

Consulter dans les ARCHIVES DÉPARTEMENTALES :

Aux Arch. du Lot-et-Garonne, dossiers sur la navigation de la Garonne et du Lot, C. 6, 7, 8, 9, 10, 11. (*Visites de la Garonne de 1727 à 1790*).

Aux Arch. du Tarn, les dossiers C. 210, 216, 924. Navigation sur le Tarn, les pertuis et les inondations.

Archives du Ministère des travaux publics.

Rapport manuscrit de PAYEN. *Études sur les inondations de la Garonne*, 1867, 108 p.

Antoine VACHER (*Fleuves et Rivières de France, étude sur les documents réunis par l'administration des Ponts et Chaussées*, Paris, Imp. Nat., 1908) a donné une liste très complète des Archives relatives à la Garonne qu'on trouve aux Ministères des travaux publics, p. 18 et sq.

XV. — Les routes et la circulation.

- BASTARD (Ch.). — *La Ténarèze, voie préhistorique*. Revue de l'Agenais 1923, p. 431-444.
- BLADÉ. — *Histoire de la transhumance dans les Pyrénées françaises*. Revue des Pyrénées, 1894, p. 515-530.
- CASTAGNÉ. — *Les voies romaines du Quercy*. Cahors, 1875.
- CAVAILLÈS (H.). — *La transhumance et la circulation des troupeaux dans les plaines de la Gascogne*. Paris, Colin, 1931, 132 p.
- COURTOIS (H.). — *La ligne de Bordeaux-Cette*. Revue de l'Agenais, 1875, p. 463.
- DEVALS. — *Les voies antiques du Tarn-et-Garonne*. Rec. soc. sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1868, p. 43-63.
- *Étude sur les limites des anciens peuples qui habitent le Tarn-et-Garonne et sur les voies antiques de ce département*. Montauban, 1862, in-8°.
- *Mémoire sur la direction à travers le territoire de Montauban de la voie romaine de Toulouse à Cahors et rapport sur les antiquités de Cos*. Montauban, Forestié (1845), in-8° 44 p.
- DUBOS (abbé). — *Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne en Agenais, Bazadais, Bordelais*. Revue de l'Agenais, 1917, p. 5, 99-327.
- GROSDIDIER DE MATONS. — *La circulation à travers le massif cantalien*. Bull. de géog. historique et descriptive, 1923, p. 11 à 17.
- IMBERDIS (F.). — *Une route Lyon-Bordeaux à travers les Monts d'Auvergne antérieure au XVIII^e siècle*. Rev. de Géographie alpine, 1928, p. 169-177.
- JALENQUES. — *Les routes d'Aurillac au Quercy au XVIII^e et XIX^e siècles*. Aurillac 1913, 32 p.
- LABROUCHE (P.). — *La grand'route centrale des Pyrénées ; le port de la Ténarèze*. Bull. de géog. historique et descriptive, 1897, p. 113-129.
- LEFEBVRE (Th.). — *La transhumance dans les Basses-Pyrénées*. Annales de Géographie, 1928, p. 35-60.
- MOULENQ. — *De l'origine de la voie clermontoise*. Congrès archéol. de la France, Agen, 1874, p. 203.
- OUSTRY et MOINE. — *Notice historique et descriptive du chemin de fer de Montauban à Rodez, Villefranche-de-Rouergue*, 1859, 283 p.
- PÉE-LABY. — *La transhumance dans les Pyrénées*. Bull. soc. Ramond, 1900, p. 53-63 et 102-108.

THOLIN. — *Les foires d'Agen*. Revue de l'Agenais, 1875, p. 54.

Carte des grand'routes de France. Arch. Nat. F¹⁴ 134.

Enquête sur le roulage en France. Arch. Nat. F¹⁴ 1270 et 1271, F.²⁰ 724.

Le registre DD. 17 des Arch. du Lot-et-Garonne donne l'état des routes et chemins de l'Agenais à la fin du XVI^e siècle.

Sur les foires, Archives Nationales F¹² 1274-1276.

XVI. — Revues locales.

Revue de l'Agenais, Agen, depuis 1874.

Revue de Gascogne, Auch, depuis 1864.

Revue du Tarn, Albi. (1875-1913).

Le Quercy. Revue illustrée, Montauban, depuis 1892.

Le Terroir, bulletin du syndicat des primeuristes et chassellassiers de Moissac depuis 1920.

Archives historiques de la Gironde, Bordeaux, depuis 1866.

Bulletin de la société archéologique du Tarn-et-Garonne, Montauban, depuis 1869.

Recueil de la Société des sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne. Montauban, depuis 1867.

Annales du Midi, Toulouse, depuis 1889.

Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques, artistiques du Lot, Cahors.

Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest.

Recueil de la société d'agriculture, des sciences et des arts d'Agen. Agen, depuis 1804.

Revue d'Aquitaine, Bordeaux, depuis 1860.

Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Privat, Toulouse, depuis 1928.

Le Sud-Ouest économique. Bordeaux depuis 1926 (bi-mensuel).

XVII. — Cartes.

AUBRY. — Carte topographique du département de Tarn-et-Garonne, dressée en 1841, 16 feuilles au 1:30.000.

BELLEYME. — Grand Atlas de Guyenne en 36 feuilles en noir au 1:43.200 édité en 1813.

- JAILLOT (Hubert). — Les Généralitez de Montauban et de Toulouse. Carte faite entre 1684 et 1692, éditée en 1717.
- LACROIX (M. J.). — Coupes hydro-géologiques du département de Lot-et-Garonne dressées en 1867 en 3 feuilles.
- ROBERT. — Partie orientale du gouvernement de la Guienne où se trouve le Quercy et le Rouergue, dressée en 1753.
- SAMAZEUILH (J. F.). — Carte annotée de l'arrondissement d'Agen, 1836.
- Carte géologique du Tarn-et-Garonne au 1:20.000 de 1876. Notice explicative dans Rec. soc. des sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1875, p. 5-31.
- Arch. du Lot, C. 2. Carte manuscrite de la généralité de Montauban, 1778.
- Carte du diocèse de Montauban, XVIII^e siècle. Bibliothèque nationale Ge. CC. 753.
- Carte au 1 : 10.000^e du cours de la Garonne dressée en 1830, conservée en album aux Ponts et Chaussées d'Agen.
-

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — Photographies hors-texte

(en album au début du volume).

1. Le pays des « serres » autour de Penne.
2. Bajamont ; banquette de mollasse entre les deux calcaires de l'Agenais.
3. Une « ribière » dans les « serres » à Roquecor.
4. Petits murs et « garrouilles » près de Limogne.
5. La vallée du Lot vue de Pujols.
6. La butte de Montalzat au centre des mollasses du Bas-Quercy.
7. Métairie à Fourques près de Marmande ; façade principale munie du « balet ».
8. Grand « balet » servant de séchoir à tabac ; façade d'une métairie près de Marmande.
9. Métairie à grand pigeonnier et « balet », commune de Saint-Sylvestre-sur-Lot.
10. Métairie construite en terre battue et planches à Bias près de Villeneuve-sur-Lot.
11. Métairie du type marmandais à deux formes de toit près de Contaud.
12. Borde en longueur du type languedocien, munie de deux pigeonniers à Falguière près de Montauban.
13. Maison en hauteur à la Lisonne près de Villefranche-de-Belvès.
14. Maison en hauteur à Beauregard (Lot).
15. « Gariote » près de Beauregard sur le Causse.
16. Pigeonnier sur pilotis près d'Agen.
17. Petite église isolée près de Montaigut-de-Quercy.
18. Cabane où l'on dépose le pain, preuve de l'isolement des habitats, à Cazes-Mondenard.
19. « Mayné » à maisons agglutinées à Las-Cabanes près de Montcuq.
20. Montcuq.
21. Lauzerte.
22. Puycelci.
23. Les « cornières » de la bastide de Castelsagrat.
24. Les « cornières » de la bastide de Caudecoste.
25. Une rue en ruines à Clairac.
26. Maisons en poutres juxtaposées à Saint-Pierre-de-Nogaret.
27. Polyculture agenaise, culture en « cancé » près de Roquefort.
28. « Joualles » de vignes près de Cocumont.
29. Vignes, artichauts, pruniers dans un champ à Beaupuy près de Marmande.
30. Exemple de polyculture près d'Agen.
31. Séchage de la prune au soleil à Montlauzun.
32. La « despélunca » (épluchage) du maïs à Boulac.
33. Une ancienne allée de mûriers au Barry-d'Islemade.
34. Culture maraîchère avec noria près d'Agen.

35. Plantation de sorgho à balai près de Barie.
36. Champ de tabac à Taillebourg.
37. Dépiquage du blé au rouleau à Barie.
38. Ciselage du chasselas à Moissac.
39. Reste du paysage bocager dans la basse plaine d'Agen.
40. Les « graviers » de Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave.
41. Garonne divagante près de Castelsarrasin.
42. La Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave, méandre abandonné.
43. Attaque d'une berge de Garonne à Saint-Nicolas-de-la-Grave.
44. Ruines du hameau de Caplong près de Golfech, enlevé par la Garonne.
45. Les épis au long de la Garonne bordelaise entre Caudrot et Casseuil.
46. Enrochements le long de la berge de Garonne au Sud de Marmande.
47. Les « jetins » sur la berge de Garonne près de Boé.
48. Une « bioulade » à Menaux près de Port-Sainte-Marie.
49. Borde montée sur « terrat » dans la plaine inondable de Marmande.
50. Grange sur pilotis dans la plaine inondable de Couthures-sur-Garonne.
51. Borde entourée d'une « matte » à Gaujac près de Marmande.
52. Culture sous peupliers dans les « ramiers » de Camparolle près de Malausse.
53. Tonneins, la « cale ».
54. Anciennes maisons de bateliers et de maîtres de bateaux à Saint-Laurent près de Port-Sainte-Marie.
55. Le bourg des bateliers de Boé sur la berge de la Garonne.
56. Bateau de Garonne, avec le long gouvernail appelé « piquon ».
57. L'ancienne batellerie sur le Tarn à Montauban d'après un tableau de 1794, conservé chez les Dames de Saint-Maur à Montauban.
58. La pêche aux aloses à Aiguillon sur le Lot.
59. Pêche à la « birole » à Menaux près de Port-Sainte-Marie.
60. La foire du Lundi de Pâques à Agen.
61. Les rues pendant la foire du Lundi de Pâques à Agen.
62. Le marché au chasselas à Moissac.
63. La gare de Moissac pendant la saison du chasselas.

II. — CARTES, DESSINS ET PLANS.

- | | |
|---|---------------------|
| 1. Carte hors-texte : Les pays et les paysages de la Moyenne Garonne et de son pourtour. | (en tête du volume) |
| 2. Maison en longueur de type limousin. | p. 34 |
| 3. Maison en profondeur, à logement central du Bas-Quercy. | p. 36 |
| 4. Maison en longueur de type languedocien. | p. 37 |
| 5. « Échoppe ». | p. 38 |
| 6. Maison de type marmandais à influence basque. | p. 39 |
| 7. Maison en ordre lâche, à éléments de type marmandais et de type « échoppe ». | p. 41 |
| 8. Carte des types d'habitation en Moyenne Garonne. | p. 42 |
| 9. Maison en ordre lâche, à éléments de type marmandais et de type maison-ruche en hauteur. | p. 46 |
| 10. Maison à cour fermée. | p. 48 |
| 11. Souterrain-refuge. | p. 50 |

12. Ancien four à sécher les prunes.	p. 57
13. Carte de répartition des divers bâtiments annexes de la maison.	p. 59
14. Carte de répartition des arbres de la maison.	p. 62
15. Carte de répartition des matériaux de construction.	p. 65
16. Les métairies dispersées dans les mollasses.	p. 70
17. Maisons-ruches dans un « mayné ».	p. 72
18. Courbes de la population par département depuis 1800.	p. 99
19. Courbes des naissances et des décès en Lot-et-Garonne depuis 1800.	p. 110
20. Courbes des naissances et des décès en Tarn-et-Garonne depuis 1808.	p. 111
21. Courbes des naissances et des décès dans le Lot depuis 1800.	p. 111
22. Carte indiquant par arrondissement les dates auxquelles la population a atteint son maximum et à partir desquelles a commencé la dépopulation.	p. 115
23. Courbes par département de l'émigration et de l'immigration.	p. 118
24. Bastide allongée de Castillonès.	p. 148
25. Bastide carrée de Damazan.	p. 148
26. Bastide de Sauveterre-de-Guyenne, de forme losangique.	p. 149
27. Grande bastide de Villéréal.	p. 149
28. Courbes des précipitations atmosphériques.	p. 172
29. Type de propriété, d'un seul tenant, divisée en trois exploitations.	p. 184
30. Essai de reconstitution du confluent du Lot et de la Garonne, tel qu'il se présentait au XIV ^e siècle.	p. 317
31. Courbe de la crue de la Garonne de Juin 1855.	p. 324
32. Les digues des « carterées » d'Aiguillon.	p. 340

TABLE DES MATIÈRES

Album des photographies hors-texte	VII
Explications des photographies hors-texte	IX
Vocabulaire géographique, utilisé en Moyenne Garonne . . .	XXI

INTRODUCTION

UN NOM — DES FRONTIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le nom de Moyenne Garonne

Une plaine à bassin. — Dans la zone médiane : association de trois paysages. — Importance des paysages de transition. — Nécessité d'un nom nouveau	1
--	---

CHAPITRE II

Les frontières

Le Bordelais calcaire et viticole. — Entre Bordelais et Agenais, un pays de bois. — En Périgord Blanc, frontière de vignobles. — Le Pays au Bois de Belvès. — Limites entre les causses et les serres. — Entre causses et mollasses du Bas-Quercy. — Vers le Gaillacois. — Entre Tarn et Garonne, forêts et vignobles. — Différences entre Moyenne Garonne et Gascogne. — La barrière de la Garonne. — La frontière s'appuie sur les terrasses du Sud de la Garonne. — Délimitation par les bois et les vignes	8
--	---

LIVRE I

L'EFFECTIF HUMAIN

PREMIÈRE PARTIE

Types d'habitation et types de peuplement

CHAPITRE PREMIER

Les types d'habitation

§ I. RECHERCHE DES TYPES D'HABITATION

Maison à grange centrale de type basque. — La maison à grange-étable de type limousin. — La maison en hauteur. — Les maisons à logement central du Bas-Quercy. — L'« échoppe » bordelaise. — Modifications et mélanges dans la Moyenne Garonne 31

§ II. — HISTOIRE DE L'HABITATION EN MOYENNE GARONNE

Progression actuelle des granges-étables. — Jadis, maisons en hauteur, maisons agglutinées, maisons-ruches. — Types d'habitation aberrants. — Les souterrains-refuges. — Les grottes artificielles du pays des serres. — Les « mardelles » de Gascogne et les « gariotes » des causses. 43

§ III. — LES ANNEXES ET DÉTAILS DE LA MAISON

Le pigeonnier. — Emplacement des pigeonniers. — Le « garde-pile ». — Fours, étuves et séchoirs. — Les bâtiments de la vigne. — L'« eyrial ». — Les arbres de la maison, le jardin, le puits. — Les matériaux de construction. — La forme des toits. — Le mélange des dispositifs 53

CHAPITRE II

Les types de peuplement

§ I. — LE PEUPEMENT DE BASE

Le peuplement dispersé dans les mollasses. — Les « maynés » dans les serres. — Le peuplement dans les grandes vallées. — Les conditions physiques et les types de peuplement. — Le rôle du régime de la terre et du régime de travail. — Y a-t-il influence ethnique ? 69

§ II. — LES VILLES

Peu d'importance de la population urbaine. — Les villes perchées. — Pas de ville centrale. — Le site de Montauban. — Le site d'Agen. 82

§ III. — LES CADRES TERRITORIAUX : PAROISSES ET COMMUNES

Très nombreuses et très petites paroisses. — Les paroisses des bourgs et des châteaux. — La grande commune autour du bourg. — La commune-château. — Les communes-bastides. — Aucune correspondance entre paroisses et communes. — Indépendance du peuplement et des cadres territoriaux. — Le fouillis des frontières 87

DEUXIÈME PARTIE

Les phases du peuplement

CHAPITRE PREMIER

La dépopulation au XIX^e siècle

§ I. — LES CAUSES DE LA DÉPOPULATION.

La dépopulation au XIX^e siècle. — La cause primordiale : fermeture des horizons de travaux. — Les conséquences sociales : I. décadence de la bourgeoisie. — II. Disparition des petites gens. — Les conséquences psychologiques : une mentalité de restrictions. — Les causes accessoires : les lois successorales. — Les causes inefficaces : I. une mortalité presque normale. — II. Un niveau moral normal. — III. Peu d'émigration vers les villes. 97

§ II. — ÉTAPES ET TYPES DE DÉPOPULATION

Accroissement jusque 1835, lente dépopulation jusque 1880. — Après 1880, dépopulation accélérée. — En pays de mollasse, dépopulation et dénatalité moyennes. Dans les grandes vallées, dénatalité et immigration. — Dans les serres, dénatalité et émigration 109

§ III. — LE REPEUPLEMENT PAR IMMIGRATION AU XX^e SIÈCLE

Situation des campagnes après la dépopulation. — La Moyenne Garonne, zone d'immigration de cultivateurs. — Les Vendéens. — Les Aveyronnais et les « Puisards ». — Les Savoyards. — Les Bretons. — Les Suisses. — Les Italiens. — Les résultats de l'immigration italienne. — Les Espagnols. — Diverses nationalités 116

CHAPITRE II

La surpopulation au XVIII^e siècle

Imprécision des statistiques. — La situation économique implique une surpopulation — Variété des professions dans les campagnes. — Une abondante natalité. — Immigration de petites gens, émigration aristocratique. — L'émigration outre-mer. — Une bourgeoisie aisée. 129

CHAPITRE III

Le repeuplement du XV^e siècle

Les désastres des guerres religieuses. — Les repeuplements de 1450 à 1550. — Les « Gavaches ». — Le bail à métayage. — Renouveau de la toponymie des lieux-dits. — La dépopulation durant la guerre de Cent Ans. 138

CHAPITRE IV

La recolonisation par les bastides aux XIII^e et XIV^e siècles

- Un nouveau mode de colonisation en série. — Fondation d'une bastide. — Les causes des bastides. — Caractère rural et militaire des bastides. — L'origine des habitants des bastides. — Fortune variable des bastides 146

CHAPITRE V

Le rôle démographique des abbayes aux XI^e et XII^e siècles

- Les abbayes et le repeuplement rural. — Les sauvetés. — Avant le XI^e siècle, solution de continuité 157

CONCLUSION

- Un pays sans cesse repeuplé 160

LIVRE II

LES HORIZONS DE TRAVAIL

PREMIÈRE PARTIE

L'Agriculture et son horizon de travail

CHAPITRE PREMIER

Les conditions de la vie agricole : sol et climat

- Variété des sols. — Les sols et les types de cultures. — Un climat à printemps pluvieux et automne sec. — Répercussions du climat sur l'agriculture. — Importance des vents. — Climat agennais et climat montalbanais 167

CHAPITRE II

La vie agricole actuelle

§ I. — LES TRAVAUX ET LES CHAMPS

- Le champ, usage de la polyculture. — Travaux d'hiver et de printemps. — Moisson et dépiquage. — Travaux d'automne. — La complexité des assolements. — Domaines et exploitants 179

§ II. — LES LÉGUMES

- Faible rôle des légumes avant 1850 — La région de Marmande et la culture des tomates. — La variété des légumes autour d'Aiguillon et d'Agen. — Les petits pois de Villeneuve-sur-Lot. — La région maraîchère du Bas-Tarn 185

§ III. — LES FRUITS

L'ancienne vocation fruitière. — Abricots et pêches en Agenais. — Pêches, cerises, prunes en Bas-Quercy. — Le prunier, son domaine. — Le travail de la prune. — Le chasselas, son extension. — Travail du chasselas, les concurrences. — Instabilité des cultures de fruits et primeurs 193

§ IV. — L'ÉLEVAGE

Améliorations dans les fourrages. — La nouvelle race de Quercy. — La basse-cour. 203

§ V. — LES TRANSFORMATIONS DES ANCIENNES CULTURES

La baisse du blé-maïs. — Le nouveau vignoble marmandais. — Le tabac. — Le sorgho à balai. — Polyculture et dépopulation 209

CHAPITRE III

Le cycle blé-maïs des XVII^e et XVIII^e siècles

§ I. — HIÉRARCHIE RURALE ET RÉGIME DU TRAVAIL

Les petites gens de la terre. — Le « pensionnat » et la « faisande ». — Le métayage. — « Pagès » et « messieurs ». — Contrats spéciaux pour certaines cultures. — Le domaine. — Rareté des communaux et de la vaine pâture. — Le cycle des travaux de l'année. — Apogée du terrefort et des serres 214

§ II. — AGRICULTURE INTENSIVE : PLANTES ALIMENTAIRES

Blé et maïs. — L'extension du vignoble. — Les vignes à eaux-de-vie. — Les vins pourris. — La culture du prunier. — Les arbres méditerranéens : figuiers, amandiers, oliviers. — L'association châtaignier et noyer 225

§ III. — AGRICULTURE INTENSIVE : PLANTES INDUSTRIELLES

Le chanvre. — Le mûrier. — Le safran. — Le pastel. — Autres plantes tinctoriales. — Introduction du tabac. — Le colza. 232

§ IV. — UN ÉLEVAGE RÉDUIT

Faible rôle des bovins. — L'approvisionnement en bétail, assuré par l'Auvergne. — La race gasconne. — Nouvelles races au XVIII^e siècle. — Race garonnaise des prairies basses de Marmande. — Rôle des moutons. — La baisse de population compromet le système blé-maïs. 241

CHAPITRE IV

Les systèmes de cultures du Moyen-Age

Le rôle du bétail, la « gazailh ». — Cultures sans assolement et plantes mélangées. — Une agriculture qui repose sur les bois. — Émiettement et dégradation de la forêt. — La « debèse » et le bocage d'ormesaux. — Dernières survivances 247

DEUXIÈME PARTIE

L'Horizon de travail industriel et commercial

CHAPITRE PREMIER

L'industrie et le commerce actuels

§ I. — L'INDUSTRIE DES FRUITS ET LÉGUMES

Le cycle de travaux des usines de conserve. — Industrie de la conserve et expéditions en frais. — Les expéditeurs. — Les emballages 257

§ II. — LE COMMERCE DES DENRÉES PÉRISSABLES

Le calendrier des expéditions. — Les concurrences dangereuses. — Le rôle des compagnies de chemin de fer. — Les débouchés du chasselas. — Expéditions vers l'Angleterre. — L'exportation de la viande 263

§ III. — LES INDUSTRIES RÉSIDUELLES

Anciennes industries encore vivantes. — Anciennes industries mortes 270

CHAPITRE II

La grande industrie et le trafic outre-mer au XVIII^e siècle

§ I. — L'INDUSTRIE TEXTILE

Les origines du textile. — Le rôle des négociants. — Les grandes usines. — Concentration des textiles du Sud-Ouest en Moyenne Garonne. — Les débouchés. — La décadence de l'industrie drapière à la fin du XVIII^e siècle. — La soierie montalbanaise. — Les corderies pour la marine autour de Marmande. — La toile à voile. — L'industrie cotonnière. — L'industrie chapelière 275

§ II. — LES AUTRES INDUSTRIES D'EXPORTATION

Les minoteries. — La faïencerie d'Auvillars. — Tanneries et cordonneries. — Industrie de la plume. 287

§ III. — LE TRAFIC OUTRE-MER

Histoire du commerce du blé. — Commerce des vins et privilège de Bordeaux. — Les vins du Haut-Pays au service de Bordeaux. — Les autres produits d'exportation. — Gens de rivière sont gens de marine. — Les étapes du commerce maritime 293

TROISIÈME PARTIE

Les grandes vallées et la circulation

CHAPITRE PREMIER

Les grandes vallées : leur aspect physique

§ I. — LE PAYS DES RIBIÈRES

Encadrement des « ribières ». — Le sol de la plaine inondable. — Les terrasses. — Garonne agenaise et Garonne marmandaise. — Rapides et biets. — Îles et « gaules » de l'ancienne Garonne. — Témoins actuels de la Garonne instable . . . 307

§ II. — DÉBITS ET INONDATIONS

Régime des eaux. — Les « aïgats ». — Calcul des hauteurs d'eau . . . 319

CHAPITRE II

L'aménagement des grandes vallées par les hommes

§ I. — ÉTABLISSEMENT D'UN LIT DE NAVIGATION

Les intérêts de la batellerie. — Travaux le long des berges. — Différence de travaux en haute Garonne et Gironde . . . 327

§ II. — LA MISE EN DÉFENSE DE LA VALLÉE

Les dégâts de la Garonne. — Faut-il endiguer ? — Pas de digues dans la Garonne agenaise. — La Garonne des digues entre Lot et Dropt. — Les « terrats ». — Les levées autour des maisons. — Les « mattes » autour des domaines. — Le stade des digues communes. — Syndicats de digues. — Dignes de berges. — Dignes ouvertes. — Tous les systèmes de digues mêlés. — La tactique en cas d'inondation. — Le dessèchement des marais. 330

§ III. — LA CONQUÊTE DE LA VALLÉE PAR L'ARBRE

Les arbres de Garonne. — L'arbre, moyen de défense contre le fleuve. — Utilisation du bois de Garonne . . . 346

CHAPITRE III

L'utilisation des grandes vallées

§ I. — L'ÈRE DES VALLÉES. HISTOIRE DE LA FONCTION AGRICOLE

Le panorama du Pech de Beyre. — L'ancienne culture extensive par grandes propriétés. — Les pacages de « bassure » au service de la « hauteur » . . . 351

§ II. — L'ÈRE DE LA NAVIGATION

Les limites du réseau navigable. — Construction du canal latéral. — Disparition de la navigation en rivière après 1850. — Le trafic du canal. — Résultats . . . 354

§ III. — TYPES DE BATEAUX ET SYSTÈMES DE NAVIGATION

Types de bateaux. — La navigation à la descente et à la montée. — Le « chemin de tire ». — Les « passelis » sur le Tarn et le Lot. — Les dangers de la navigation en Garonne. — L'année navigable. — Durée et prix de la navigation . . . 362

§ IV. — LES PORTS

Sites des ports. — Les ports de mariniers — Les ports de trafic — Les péages et les associations de marchands . . . 370

§ V. — GENS DE RIVIÈRE.

- La population batelière. — La pêche. — Les autres « ramassages » en Garonne.
 — La Garonne, route des migrations d'oiseaux : les chasseurs. — Les « ribiére-
 rences ». — La Garonne, zone de conflits d'intérêts. — Garonne et Loire. . . 376

CHAPITRE IV

Les Routes

§ I. — LE RÉSEAU DES ROUTES

- Un réseau très ramifié. — « Camis » de la serre et « camis » de la ribière. . . 389

§ II. — LES GRANDES DIRECTIONS NATURELLES

- Les routes vers le Massif Central : Clermontoise et Moissaglaise. — Les routes vers
 les Pyrénées : Ténarèze et Peyrigne. — La route de la vallée de Garonne.
 — Les ponts. — Les routes vers Paris . . . 391

CHAPITRE V

La vie sur les routes

§ I. — ANIMAUX DE TRANSPORT ET TYPES DE VOITURES

- Importance du portage. — Types de voitures rurales . . . 402

§ II. — LES PETITS NOMADES

- Colportage et peuplement dispersé. — L'ancien colportage pyrénéen. — Le colpor-
 tage auvergnat. — L'ancien nomadisme agricole. — Transhumance des mou-
 tons pyrénéens en Garonne. — Itinéraires des moutons. — Évolution de cette
 transhumance . . . 404

§ III. — LES FOIRES

- Multiplicité des foires. — Les foires et le mécanisme de l'élevage. — Les types de
 foires. — Petite circulation et repeuplement . . . 413

CONCLUSION

- Un pays sans individualité. — Travail et peuplement . . . 417

BIBLIOGRAPHIE

- I. Bibliographie des régions du pourtour. — II. Géologie, géographie physique. —
 III. Études géographiques sur la Moyenne Garonne en général. — IV. Type
 d'habitation et type de peuplement. — V. Dépopulation et immigration. —
 VI. Patois. — VII. Ouvrages historiques. — VIII. Monographies historiques
 — IX. Climat. — X. Flore. — XI. Agriculture. — XII. Usages et coutumes.
 — XIII. Les industries et le commerce. — XIV. Les rivières. — XV. Les
 routes et la circulation. — XVI. Revues locales. — XVII Cartes. . . 421

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- I. Photographies hors-texte. — II. Cartes, dessins et plans. . . 451

